

Œuvres complètes (M. de Fontanes)

Louis de Fontanes

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Lettre de M. de Châteaubriand

J'aurais regardé, Madame, comme la récompense des fatigues de ma vie, le bonheur de parler au public de votre illustre père. Avec quel plaisir, arrêté au bord de ma tombe, j'eusse redemandé à une amitié fidèle les souvenirs dont elle est restée dépositaire ! C'est M. de Fontanes qui encouragea mes premiers essais ; c'est lui qui annonça le Génie du Christianisme, c'est sa muse qui, pleine d'un dévouement étonné. dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était précipitée ; il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer, à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. Il y avait jadis des hommes conservateurs du goût, comme ces dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides : ils ne laissaient entrer la jeunesse que quand elle pouvait toucher au fruit sans le gâter.

Lorsqu'à la mort du fils des Condé, la politique m'eut jeté à l'écart, M. de Fontanes me sauva de la colère de l'homme que j'ai nommé fastique ; ce fut à l'occasion de cette mort qu'il fit un jour cette réponse courageuse : « Vous pensez toujours à votre duc d'Enghien ? — Il me semble que l'empereur y pense autant que moi. »

Votre père, Madame, vint encore à mon aide dans la carrière littéraire ; il me releva le cœur par ces stances empreintes des félicités de l'école antique :

Le Tasse errant de ville en ville, etc.

J'ai adressé à M. de Fontanes ma Lettre sur Rome, j'ai parlé de lui dans mon Essai sur la Littérature anglaise ; j'avais auparavant fait entendre mes regrets, lorsque la nouvelle inopinnée de sa mort me vint frapper à Berlin. Dans mes Mémoires, je me suis étendu avec effusion sur l'existence intime de mon ami : mais voyez ma peine, Madame ; aujourd'hui des engagements me lient à la société honorable devenue propriétaire de mes ouvrages posthumes et de mes ouvrages inédits. Je ne pourrais rien publier d'une certaine étendue, qui n'appartînt à cette société. Je me trouve donc dans l'impossibilité de rédiger la notice de l'édition des œuvres de M. de Fontanes.

Une chose sert à me consoler, M. de Sainte-Beuve vous prête son secours : son talent fin et varié, par une condescendance charmante et une rare souplesse, s'applique, comme il lui plaît, au talent des autres, leur prête ou sait en tirer des grâces qu'on n'avait pas aperçues. Ce génie merveilleusement doué, jugera, choisira, classera avec habileté et délicatesse, une prose et des vers qu'on reconnaît pour jumeaux à leurs beautés fraternelles. L'article de M. Roger (Biographie universelle) ne laisse rien à désirer touchant la vie de mon ami : on ne saurait ni mieux faire, ni mieux dire.

M. de Fontanes, revenant parmi les doctes Fées, fera événement, si dans ce temps-ci quelque chose fait événement ; il causera du moins, sur le Parnasse moderne, ce scandale que produit l'apparition d'un homme sobre au milieu d'une orgie. Nous sommes si loin de la langue française d'autrefois, si étrangers au mouvement ordonné de ces sentiments qui naissent les uns des autres, et ne cherchent point leur effet hors nature ! Les écrits de mon ami vous entraînent par un cours égal et limpide ; l'âme éprouve un bien-être et se trouve dans une situation heureuse où tout charme et rien ne blesse.

M. de Fontanes revoyait sans cesse ses ouvrages : le Verger est maintenant un poème nouveau. Nul plus que le maître des vieux jours n'était convaincu de l'excellence de la maxime : « Hâte-toi lentement. » Que dirait-il donc aujourd'hui qu'au moral comme au physique, on s'évertue à supprimer le chemin ; on croit ne pouvoir aller jamais assez vite. M. de Fontanes préférait voyager au gré d'une mesure harmonieuse. Il m'a communiqué ses goûts, ou, si l'on veut, ses préjugés. Il faut être singulièrement pressé pour traverser le ciel à tire d'aile, sans avoir le temps de se livrer à une rêverie ou de placer une idée sur la route. Il n'y a que Françoise de Rimini avec laquelle on peut fuir d'une fuite éternelle :

Quali colombe, dal disio chiamate,
Con l'ali aperte e ferme al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate.

Le siècle littéraire, je le sais, ne retournera pas en arrière à la publication d'un livre classique : on s'ennuie de tout, lorsque l'ennui que l'on éprouve n'est pas dans la chose vue, mais lorsqu'il existe dans l'esprit qui voit. Il suffira que les deux volumes — Fontanes nous demeurent comme témoins de ce que nous avons perdu, en nous faisant juger de l'épaisseur de la terre végétale enlevée.

Quant au côté politique des choses, vous n'en avez rien à craindre, Madame, pour le succès de votre entreprise filiale. Votre père a servi Bonaparte : en bien ! tout le monde n'adore-t-il pas Bonaparte à cette heure ? Chacun n'en fait-il pas le type de son opinion ? Le royaliste dit : « C'est celui-là qui savait gouverner ! » le républicain s'écrie : « C'est celui-là qui était la source de toutes les libertés ! » le militaire répète : C'est celui-là qui nous rendait maîtres à Vienne, à Berlin, à Moscou. » Lorsque trois révolutions se sont opérées, l'humeur la plus susceptible pourrait-elle aller chercher dans les détails de la vie d'un homme un sujet d'injustice ou de colère d'opinion ? Les questions que l'on agite aujourd'hui sont puériles, parce qu'elles n'ont pas d'avenir : des intérêts individuels, que l'on érige en principes généraux, servent à remplir ces intervalles d'un repos apparent, qui lient les grands événements passés aux grands événements futurs. Tout a changé : tout continue de changer : nous voyons venir sur nous avec impétuosité la société nouvelle, comme on voit venir le boulet sur le champ de bataille. Rien de ce qui existe n'existera ; la vieille Europe est tombée avec la vieille monarchie française : la Religion seule est debout. Ces couronnements, dont on nous a donné le spectacle, sont les dernières représentations ou les dernières parades d'un monde qui va disparaître : c'est un calque, une image ; ce n'est plus un original, une réalité. Les populations se substituent à leurs chefs ; l'esprit qui régit passe dans les masses : deux cents mille hommes, à Birmingham, ont répondu aux génuflexions de Westminster. Le coup est porté : l'effet peut n'être pas immédiat, mais il est sûr.

Tandis que vous érigez un monument funèbre, moi, Madame, je rassemble les pensées du plus ancien ami de votre père : elles ne sont point destinées à voir le jour. La veuve de M. Joubert semble pénétrée du sentiment que j'exprimais en parlant de lui dans mon Essai sur la Littérature anglaise : « Un homme fut mon ami et l'ami de M. de Fontanes. Je ne sais si, au fond de sa tombe, il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. Quelques articles, qu'il ne signait pas, ont seulement paru dans diverses feuilles publiques. Qu'il soit permis à l'amitié de citer de courts fragments de ces articles : c'est le seul vestige des pas qu'un talent solitaire et ignoré a laissés en traversant la vie. »

Je rencontre à chaque instant, dans les ébauches de M. Joubert, des choses adressées à M. de Fontanes et que celui-ci n'a point connues. Ces confidences d'un ami à un ami, l'un et l'autre absents pour jamais ; ces pensées testamentaires, recueillies par un troisième ami sur des morceaux de papier destinés à périr, m'offrent une complication de tristesses d'une puissance extraordinaire :

l'antiquaire déchiffre avec moins de religion les manuscrits d'Herculanum, que je n'étudie les secrets d'une double amitié conservés sous des cendres.

Tels sont mes travaux, Madame ; j'écoute derrière moi mes souvenirs, comme les bruissements de la vague sur une grève lointaine. En me promenant quelquefois dans les bois, ces vers du Jour des Morts me reviennent en mémoires :

D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.

Mais hélas ! j'ai tant de regrets que je ne sais auquel en tendre. Resté le dernier, je m'occupe à tout arranger dans la maison vide, à fermer les portes et les fenêtres. Ces pieux devoirs remplis, si mes amis, lorsque je les irai rejoindre, me demandent ce que je faisais, je leur répondrai : « Je pensais à vous. » Il y aura bientôt entre eux et moi communion de poussières après union de cœurs.

Les hommes d'autrefois, en vieillissant, étaient moins ã plaindre et moins isolés que ceux d'aujourd'hui : s'ils avaient perdu les objets de leur affection, peu de chose d'ailleurs avait changé autour d'eux, étrangers à la jeunesse, ils ne l'étaient pas à la société. Maintenant un traînard dans ce monde a non-seulement vu mourir les individus, mais il a vu mourir les idées : principes, mœurs, goûts, plaisirs, peines, sentiments, rien ne ressemble à ce qu'il a connu : il est d'une race différente de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours.

Et pourtant, France du dix-neuvième siècle, apprenez à estîmer cette vieille France qui vous valait. Vous deviendrez vieille à votre tour, et l'on vous accusera, comme on nous accuse, de tenir à des notions surannées. Ne reniez pas vos pères ; vous êtes sortis de leur sang : s'ils n'eussent été généreusement fidèles aux antiques mœurs, vous n'auriez pas puisé dans cette fidélité native l'énergie qui vous a rendus célèbres dans les mœurs nouvelles : ce n'est entre les deux Frances qu'une transformation de vertu.

Si je ne puis, Madame, entrer dans le détail des qualités éminentes qui distinguaient votre père, je suis heureux du moins en m'en allant, de signer mon nom au bas de sa gloire, comme j'ai signé l'acte de votre naissance.

Châteaubriand.

M. de Fontanes, par M. Sainte-Beuve

M. DE FONTANES,

PAR M. SAINTE-BEUVE.

On a remarqué dans la suite des familles que souvent le fils ne ressemble pas à son père, mais que le petit-fils rappelle son aïeul, le petit-neveu son grand-oncle, en un mot que la ressemblance parfois saute une ou deux générations pour se reproduire (on ne saurait dire comment) avec une fidélité et une pureté singulière dans un rejeton éloigné. Il en est de même, en grand, dans la famille humaine et dans la suite inépuisable des esprits. Il y a de ces retours à distance, de ces correspondances imprévues. Un siècle illustre disparaît ; le glorieux talent qui le caractérisait le mieux, et dans les nuances les plus accomplies, meurt, en emportant, ce semble, son secret ; ceux qui le veulent suivre altèrent sa trace, les autres la brisent en se jetant de propos délibéré dans des voies toutes différentes : on est en plein dans un siècle nouveau, qui lui-même décline et va s'achever. Tout d'un coup, après ce long espace et cette interruption qui semble définitive, un talent reparaît, en qui sourit une douce et chaste ressemblance avec l'aïeul littéraire. Il ressemble, sans le vouloir, sans y songer, et par une originalité native. Dans le fond des traits, dans le tour des lignes, à travers la couleur pâlie, on reconnaît plus que des vestiges. C'est le rapport de M. de Fontanes à Racine ; il est de cette famille, et il s'y présente à nous comme le dernier.

Plus la figure littéraire est simple, douce, pure, élégante, sensible sans grande passion, plus il devient précieux d'en étudier de près l'originalité au sein même de cette ressemblance. Si le poëte n'a pas fait assez, s'il a trop négligé d'élever ou d'achever son monument, cela s'explique encore et doit sembler tout naturel ; c'est qu'un instinct secret lui disait : « La grande place est remplie, l'aïeul la tient. Il suffit que moi, qui viens tard, je ne sois pas indigne de lui, que je l'honore par mon goût dans un siècle bien différent déjà, et que jamais du moins je n'aie faussé son lointain et supérieur accord par mes accents. »

Dans cette sobriété et cette paresse même du poëte, se retrouve donc un sentiment touchant, modeste, et qu'on peut dire pieux. Je n'invente pas : M. de Fontanes le nourrissait en son cœur et l'a exprimé en plus d'un endroit. Dans son ode sur la littérature de l'empire, rappelant les modèles du grand siècle,

beaucoup moins méconnus et moins offensés alors par les doctrines que par les œuvres du jour, il se borne, lui, pour toute ambition, au rôle de Silius, à celui de Stace disant à sa muse :

...Nec tu divinam Ænelda tenta,
Sed longe sequere, et vestigia semper adora !
De Virgile, ainsi, dans Rome,
Quand le goût s'était perdu,
Silius à ce grand homme
Offrait un culte assidu ;
Sans cesse il nommait Virgile ;
Il venait, loin de la ville,
Sur sa tombe le prier ;
Trop faible, hélas ! pour le suivre,
Du moins il faisait revivre
Ses honneurs et son laurier.

Et il avait autrement droit de se rendre ce témoignage, et de se dire ainsi l'adorateur domestique de Racine, que Silius pour Virgile.

Mais rien n'est tout à fait simple dans la nature des choses, et il ne faut pas, en tirant du personnage l'idée essentielle, ne voir en lui que cette idée. Dernier parent de Racine, et adorateur du dix-septième siècle, M. de Fontanes est pourtant du sien ; il en est par les genres qu'il accepte, par ceux même qu'il veut renouveler ; il en est par certaines teintes philosophiques et sentimentales qui font mélange à l'inspiration religieuse, par certaines faiblesses et langueurs de son style poëtique élégant ; mais, hâtons-nous d'ajouter, il en est surtout par le goût rapide, par le ton juste, par l'expression nette et simple, par toutes que le xviii siècle avait conservé de plus direct du xvii, et que Voltaire y avait transmis en l'aiguisant. De plus, M. de Fontanes n'était pas étranger au nôtre. Contraire aux nouveautés ambitieuses, il ne résistait pourtant pas à celles qui s'appuyaient de quelque titre légitime, de quelque juste accord dans le passé. Sur quelques-uns de ces points d'innovation, il devient lui-même la transition et la nuance d'intervalle, comme il convient à un esprit si modéré. Par ses pièces élégiaques et religieuses, par la Chartreuse et le Jour des Morts, il devançait de plis de trente ans et tentait le premier dans les vers français le genre d'harmonieuse rêverie ; il semblait donner la note intermédiaire entre les chœurs d'Esther et les premières Méditations. Mais surtout, à cette époque critique de

1800, par son amitié, par sa sympathique et active alliance avec M. de Chateaubriand, il entrait dans la meilleure part du nouveau siècle ; il s'y mêlait dans une suffisante et mémorable mesure. Le dernier des classiques donnait le premier les mains avec une joie généreuse à la consécration de la Muse enhardie, et lui-même il s'éclairait du triomphe. Tels, durant les étés du pôle, les derniers rayons d'un soleil finissant s'unissent dans un crépuscule presque insensible à la plus glorieuse des nouvelles aurores !

Pour nous, appelé aujourd'hui à parler de M. de Fontanes, nous ne faisons en cela qu'accomplir un désir déjà bien ancien. Quelle qu'ait été l'apparence bien contraire de nos débuts, nous avons toujours, dans notre liberté d'esprit, distingué à la limite du genre classique cette figure de Fontanes, comme une de celles qu'il nous plairait de pouvoir approcher, et. dans le voile sombre qui la couvrait déjà à demi, elle semblait nous promettre tout bas plus qu'elle ne montrait. Sensible (par pressentiment) à l'outrage de l'oubli pour les poëtes, nous nous demandions si tout avait péri de cette muse discrète dont on ne savait que de rares accents, si tout en devait rester à jamais épars, comme, au vent d'automne, des feuilles d'heure en heure plus égarées. L'idée nous revenait par instants de voir recueillis ces fragmens, ces restes, disjecti membra poetæ, de savoir où trouver enfin, où montrer l'urne close et décente d'un chantre aimable qui fut à la fois un dernier-venu et un précurseur. C'était donc déjà pour nous un caprice et un choix de goût, une inconstance de plus si l'on veut, mais j'ose dire aussi, une piété de poésie, avant d'être, comme aujourd'hui, un honneur.

Louis de Fontanes naquit à Niort, le 6 mars 1757, d'une famille ancienne, mais que les malheurs du temps et les persécutions religieuses avaient fait déchoir. L'étoile du berceau de madame de Maintenon semble avoir jeté quelque influence de goût, d'esprit et de destinée sur le sien. La famille Fontanes, autrefois établie dans les Cévennes (comté d'Alais), y avait possédé le fief d'Apennès ou des Apennès, dont le nom lui était resté (Fontanes des Apennès) ; un village y portait aussi le nom de Fontanes. Mais, à l'époque où naquit le poëte, ce n'étaient plus là que des souvenirs. Sa famille, comme protestante, ne vivait, depuis la révocation de l'édit de Nantes, que d'une vie précaire, errante et'-presque clandestine. Son grand-père, son père même étaient protestants ; il ne le fut pas. Sa mère, catholique, avait, en se mariant, exigé que ses fils ou filles entrassent dans la communion dominante. Les premières années de cet enfant à imagination tendre et sensible, furent très pénibles, très sombres. Son frère aîné avait étudié au collège des oratoriens de Niort ; mais lui, le second, sans

doute à cause de la gêne domestique, fut confié d'abord à un simple curé de village, ancien oratorien, le Père Bory, par malheur outre janséniste. Le digne curé, au lieu de tirer parti de cette jeune âme volontiers heureuse, sembla s'attacher à la noircir de terreurs : il envoyait son élève à la nuit close, seul, invoquer le Saint-Esprit dans l'église ; il fallait traverser le cimetière, c'étaient des transes mortelles. M. de Fontanes y prit le sentiment terrible du religieux ; pourtant l'imagination était peut-être plus frappée que le cœur. Le curé ne se bornait pas aux impressions morales, il y ajoutait souvent les duretés physiques ; et le pauvre enfant, poussé à bout, s'échappait, un jour, pour s'aller faire mousse à La Rochelle ; on le rattrapa. M. de Fontanes, en sauvant l'esprit religieux, conserva toute sa vie l'aversion des dogmes durs qui avaient contristé son enfance. S'il défendit le calvinisme dans son discours qui eut le prix à l'Académie, c'était au nom de la tolérance, par un sentiment de convenance domestique et d'équité civile ; mais il n'en sépara jamais dans sa pensée les longs malheurs que lui avait dus sa famille, de même qu'il associait l'idée de jansénisme au souvenir de ses propres douleurs. Dans son Jour des Morts, il a grand soin de nous dire de son humble pasteur :

Il ne réveille pas ces combats des écoles,
Ces tristes question qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et Pélage et Calvin.

Une telle enfance menait naturellement M. de Fontanes à placer son idéal chrétien dans la religion de Fénelon.

Ses études se firent ainsi de neuf ans à treize, en ce village appelé La Foye-Mongeault, entre Niort et La Rochelle. Il ne les termina point pourtant sans suivre ses hautes classes aux Oratoriens de Niort, d'où sortait son frère aîné ; et celui-ci, poëte lui-même, dans leurs promenades aux environs de la ville et le long des bords de la fontaine Du Vivier, l'initiait déjà au jeu de la muse. Il perdit ce frère chéri en 1772. Puis, dans l'intervalle de la mort de son père (1774) à celle de sa mère, qui arriva un an après, il alla séjourner en Normandie, aux Andelys, y apprit l'anglais par occasion, y recueillit, dans ses courses rêveuses, de fraîches impressions poétiques, que sa Forêt de Navarre et son Vieux Château nous ont rendues. Venu à Paris, vers 1777, il y commença des liaisons littéraires. Je ne parle pas de Dorat, singulier patron, qu'il se trouva tout d'abord connaître et cultiver plus qu'il ne semble naturel, d'après le peu d'unisson de leurs esprits. Il aimait raconter qu'à la seconde année de ce séjour, se prome-

nant avec Ducis, ils rencontrèrent Jean-Jacques, bien près alors de sa fin. Ducis, qui le connaissait, l'aborda, et, avec sa franchise cordiale, réussissant à l'apprivoiser, le décida à entrer chez un restaurateur. Après le repas, il lui récita quelques scènes de son Œdipe chez Admète, et lorsqu'il en fut à ces vers où l'antique aveugle se rend témoignage :

… Écoutez-moi, grands Dieux !
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas ! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus léger murmure ;
C'est un de vos bienfaits que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur !

Jean-Jacques, qui avait jusque-là gardé le silence, sauta au cou de Ducis, en s'écriant d'une voix caverneuse : « Ducis, je vous aime ! » M. de Fontanes, témoin muet et modeste de la scène, en la racontant après des années, croyait encore entendre l'exclamation solennelle.

Il ne vit Voltaire que de loin, couronné à la représentation d'Irène; mais il n'eut pas le temps de lui être présenté. Son frère aîné (Marcellin de Fontanes), mort, je l'ai dit, en 1772, à l'âge de vingt ans, et doué lui-même de grandes dispositions poétiques, avait composé une tragédie qu'il avait adressée à Voltaire, aussi bien qu'une épître de jeune homme, et il avait reçu une de ces lettres datées de Ferney, qui équivalaient alors à un brevet ou à une accolade.

Fontanes eut le temps de voir beaucoup d'Alembert ; laissons-le dire là-dessus : « Tout homme, écrit-il au Mercure, à propos de Beaumarchais, tout homme qui a fait du bruit dans le monde à deux réputations : il faut consulter ceux qui ont vécu avec lui, pour savoir quelle est la bonne et la véritable. Linguet, par exemple, représentait d'Alembert comme un homme diabolique, comme le Vieux de la Montagne. J'avais eu le bonheur d'être élevé à l'oratoire par un des amis de ce philosophe, et je l'ai beaucoup vu dans ma première jeunesse. Il était difficile d'avoir plus de bonté et d'élévation dans le caractère. Il se fâchait, à la vérité, comme un enfant, mais il s'apaisait de même. Jamais chef de parti ne fut moins propre à son métier. » Toutes ces relations précoces, ces

comparaisons multipliées et contradictoires expliquent bien et préparent la modération de Fontanes dans ses jugements, sa science de la vie, son insouciance de l'opinion, et ne rendent que plus remarquable le maintien de ses affections religieuses. Il écrivait ce mot sur d'Alembert, et il allait tout à l'heure appuyer M. de Bonald.

L'Almanach des Muses de 1778 nous donne les premières nouvelles littéraires du poëte. On y lit de lui une pièce composée à seize ans qui a pour titre le Cri de mon Cœur, et un fragment d'un Poëme sur la Nature et sur l'Homme, qui sort déjà des simples essais juvéniles. Ce Cri de mon Cœur ne serait qu'une boutade adolescente sans conséquence, s'il ne nous représentait assez bien toutes les impressions accumulées de l'enfance douloureuse de Fontanes. La mort de son frère aîné, celles de son père et de sa mère, qui l'ont frappé coup sur coup, achèvent d'égarer son âme. Il s'écrie contre l'existence ; il va presque jusqu'à la maudire :

Monarque universel, que peut-être j'outrage,
Pardonne à mes soupirs ; je connais mon erreur.
Pour un jeune arbrisseau que tourmente l'orage,
Dois-tu suspendre ta fureur ?
D'un pas toujours égal, la nature insensible
Marche, et suit tes décrets avec tranquillité.
Audacieux enfant contre elle révolté,
Je me débuts en vain sous le bras inflexible
De la nécessité.

Il s'arrête un moment aux projets les plus sinistres et les envisage sans effroi :

Terre où va s'engloutir ma dépouille fragile,
Terre, qui t'entretiens de la cendre des morts,
Ô ma mère, à ton fils daigne ouvrir un asile !
Heureux, si dans ton sein doucement je m'endors !
Sous la tombe, du moins, l'infortune est tranquille.

Mais à l'instant la terre s'entrouvre, l'ombre de son père en sort et le rappelle à la raison, à la constance, à la vertu, lui montre une sœur chérie qui lui reste, et l'invite aux beaux-arts, à la poésie noblement consolatrice. Ce Cri de mon Cœur semble avoir exhalé en une fois toute cette ferveur troublée de la jeune âme de

Fontanes, et on n'en retrouvera plus trace désormais dans son talent pur, tendre, mélancolique, et moins ardent que sensible.

L'Almanach des Muses de 1780, le fit plus hautement connaître, en publiant la Forêt de Navarre. Ce petit poëme descriptif, vu à sa date, avait de la fraîcheur et de la nouveauté. L'auteur, en y développant une peinture déjà touchée dans la Henriade, y faisait preuve de son admiration pour Voltaire et de son amour pour Henri IV, deux traits essentiels qui ne le quittèrent jamais. Il y marquait par un vers d'éloge sa déférence à Delille, déjà célèbre depuis 1770 ; mais, même à cette heure de jeunesse première, il semblait plus sobre, plus modéré en hardiesse que ce maître brillant. On remarquait, à travers les exclamations descriptives d'usage, bien des vers heureux et simples, de ces vers trouvés, qui peignent sans effort :

Le poëte aime l'ombre, il ressemble au berger…
L'oiseau se tait perché sur le rameau qui dort…
Foulant de hauts gazons respectés du faucheur…
Ils ne sont plus ces jours où chaque arbre divin
Enfermait sa Dryade et son jeune Sylvain,
Qui versaient en silence à la tige altérée
La sève à longs replis sous l'écorce égarée.

Il n'y avait pas abus de coupes, quelques-unes pourtant assez neuves, quelques jets un peu libres, que plus tard son ciseau, en y revenant, supprima :

Quel calme universel ! je marche:l'ombre immense,
L'ombre de ces ormeaux dont les bras étendus
Se courbent sur ma tête en voûtes suspendus,
S'entasse à chaque pas, s'élargit, se prolonge,
Croît toujours; et mon cœur dans l'extase se plonge.

Enfin, quelque chose de senti inspirait le tout.

Garat, rendant compte de l'Almanach des Muses dans le Mercure (avril 1780), s'arrêta longuement sur le poëme de Fontanes, et le critiqua avec une sévérité indirecte et masquée, qui put sembler piquante dans les habitudes du temps. Il fait bien ressortir l'absence de plan, les contradictions entre l'appareil didactique et certaines formes convenues d'enthousiasme : Que de tableaux divers !… À pas lents je m'égare. Oui, à pas lents. Mais il ne va pas au fond. Quand il en vient au style, il frappe encore plus au hasard et souligne quelques-

uns des vers que nous citions précisément à titre de beauté. Fontanes fut très sensible à l'article de Garat, et faillit en être découragé à cette entrée dans la carrière. La plus sûre preuve de l'impression profonde qu'il en reçut, c'est que trente-sept ans après, lorsqu'il fixa la rédaction dernière de la Forêt de Navarre, il tint compte dans sa refonte de presque toutes les critiques de détail, même de celles où Garat avait tort. Voilà de la sensibilité de poëte, mais bien modeste et docile.

Garat, que nous trouvons ainsi au début de Fontanes, et qui, nonobstant son article sévère, d'ailleurs très convenable, fut et resta lié avec lui dans les années qui précédèrent la révolution, Garat, plus âgé de plusieurs années, nous offre à certains égards, et en fait de destinée littéraire, le pendant du poëte dans le camp opposé, dans les rangs philosophiques : grand talent de prosateur, s'essayant d'abord aux éloges académiques, se dispensant en tout temps aux journaux, puis intercepté brusquement par la révolution et désormais lancé à tous les souffles de l'orage ; exemple déplorable et frappant du danger de ne se recueillir sur rien, et, avec des facultés supérieures, de ne laisser qu'une mémoire éparse, bientôt naufragée ! Durant la révolution, soit sous la terreur, soit après fructidor, Fontanes crut avoir beaucoup à se plaindre de lui, et il rompit tout rapport avec un adversaire, au moins indiscret, qui se figurait peut-être, dans son sophisme d'imagination, continuer simplement envers le proscrit politique l'ancienne polémique littéraire. Mais, sans faire injure à aucune mémoire, et dans l'éloignement où l'on est de leur tombe, on ne peut s'empêcher de pousser le rapprochement : Garat, avec plus de verve et bien moins de goût, louant Desaix et Kléber, comme Fontanes louait Washington ; Garat se flattant toujours d'élever le monument métaphysique dont on ne sait que la brillante préface, comme Fontanes se flattait de l'achèvement de la Grèce sauvée ; mais, avec une imagination trop vive chez un philosophe, Garat n'était pas poëte, et l'avantage incomparable de Fontanes, pour la durée, consiste en ce point précis : il lui suffit de quelques pièces qu'on sait par cœur pour sauver son nom.

Àleur date, la Chartreuse et le Jour des Morts, déjà un peu passés, mais à maintenir dans la suite des tons et des nuances de la poésie française ; sans date et de tous les instants, les Stances à une jeune Anglaise, l'ode à une Jeune Beauté, ou celle au Buste de Venus ! En un mot, le flacon scellé qui contient la goutte d'essence ; voilà ce qui surnage, c'est assez. Les métaphysiciens échoués n'ont pas de ces débris-là.

Dans les premiers temps de son séjour à Paris, Fontanes travailla beaucoup, et il conçut, ébaucha, ou même exécuta dès lors presque tous les ouvrages poétiques qu'il n'a publiés que plus tard et successivement. Un vers de la première Forêt de Navarre nous apprend qu'il avait déjà traduit à ce moment (1779) l'Essai sur l'Homme, de Pope, qui ne parut qu'en 1783. Une élégie de Flins, dédiée à Fontanes, nous le montre, en 1782, comme ayant terminé déjà son poëme de l'Astronomie, qui ne fut publié qu'en 1788 ou 89, et comme poursuivant un poème en six chants sur la Nature, qui ne devait point s'achever. La Chartreuse paraissait en 1783, et on citait presque dans le même temps le Jour des morts, encore inédit, d'après les lectures qu'en faisait le poëte. Ainsi, en ces courtes années, les œuvres se pressent. Tous les témoignages d'alors, les articles du Mercure, une Épître de Parny à Fontanes, nous montrent celui-ci dans la situation à part que lui avaient faite ses débuts, c'est-à-dire comme cultivant la grande poésie et aspirants la gloire sévère. Mais bientôt la vie de Paris et du xviii siècle, la vie de monde et de plaisir le prit et insensiblement le dissipa. Il voyait beaucoup les gens de lettres à la mode, Barthe, Rivarol ; il dinait chaque semaine chez le chevalier de Langeac, son ami (encore aujourd'hui vivant), qui les réunissait. Et qui ne voyait-il pas, qui n'a-t-il pas connu au temps de cette jeunesse liante, de d'Alembert à Linguet, de Berquin à Mercier, de Florian à Rétif ; tous les étages de la littérature et de la vie ? Par moments, soit inquiétude d'âme rêveuse et reprise de poésie, soit blessure de cœur, soit nécessité plus vulgaire, et, comme dit André Chénier,

Quand ma main imprudente a tari mon trésor,

il sentait le besoin de se dérober. Il se retirait à Poissy en hiver ; il se faisait ermite, et se vouait à l'étude entre son Tibulle et son Virgile. Mais cela durait peu. Les amis heureux le désiraient, le rappelaient. Un voyage en Suisse, vers 1787, auparavant un autre voyage de deux mois en Angleterre, ne tardaient point à le leur rendre. La prospérité pourtant ne venait pas. Si c'était la saison des plaisirs, c'était aussi celle des rudes épreuves :

Redis-moi du malheur les leçons trop amères,

a-t-il écrit plus tard parlant à sa muse secrète et en songeant à ce temps. Ainsi se passèrent pour lui, trop au hasard sans doute, les années faciles et fécondes. La révolution le surprit, et dans l'Épitre à M. de Boisjolin, en 1792, jetant un regard en arrière, à la veille de plus grands orages, il pouvait dire avec un regret senti ;

Tu m'as trop imité : les plaisirs, la mollesse,
Dans un piège enchanteur ont surpris la faiblesse.
La gloire en vain promet des bonheurs éclatants :
Un souris de l'amour est plus doux à vingt ans ;
Mais à trente ans la gloire est plus douce peut-être.
Je l'éprouve aujourd'hui. J'ai trop vu disparaître
Dans quelques vains plaisirs aussitôt échappés
Des jours que le travail aurait mieux occupés.
Oh ! dans ces courts moments consacrés à l'étude,
Combien je chérissais ma douce solitude !...

C'est en cet intervalle de 1780 à 1792, qu'il convient d'examiner dans son premier jour Fontanes : il prend place alors ; sa vraie date est là. On a pour habitude, dans les jugements vagues et dans les à peu prés courants, de faire de lui, à proprement parler, un poëte de l'empire. Il ne se jugeait pas tel lui-même ; il n'estimait guère, on le verra, la littérature de cette époque ; il n'y faisait qu'une exception éclatante, et s'y effaçait volontiers. Il fut orateur de l'empire, mais le poëte chez lui était antérieur.

La traduction de l'Essai sur l'Homme, si perfectionnée depuis, mais déjà fort estimable, et enrichie de son excellent Discours préliminaire, parut pour la première fois en 1783, et valut à l'auteur un article de La Harpe, adressé sous forme de lettre au Mercure. Un article de La Harpe, c'était la consécration officielle d'un talent. Le critique insistait beaucoup, en louant M. de Fontanes, sur la marche imposante et soutenue de sa phrase poétique et cet art de couper le vers sans le réduire à la prose, et de varier le rhythme sans le détruire, deux choses, dit-il, si différentes, et qu'aujourd'hui l'ignorance et le mauvais goût confondent si souvent. Il louait avant tout, dans le traducteur, et recommandait avec raison aux jeunes écrivains l'ensemble et le tissu du style, qu'on sacrifiait dès lors à l'effet du détail ; il s'élevait à plusieurs reprises contre les métaphores accumulées et les figures nébuleuses : « Ce n'est pas, ajoutait-il, à M. de Fontanes que cet avis s'adresse, il en a trop rarement besoin ; mais les vérités communes ne peuvent pas être perdues aujourd'hui ; il faut bien il les opposer aux nouvelles extravagances des nouvelles doctrines :

« Un tronc jadis sauvage adopte sur sa tige
« Des fruits dont sa vigueur hâte l'heureux prodige;

« Hâter le prodige des fruits est une métaphore très obscure. C'est peut-être la seule fois que l'auteur s'est rapproché du style à la mode, et Dieu me préserve de le lui passer ! » On cherche à qui peut avoir trait, en somme, cette véhémence de La Harpe : ce n'est pas même à Delille, c'est tout au plus à quelques-uns de ses imitateurs, à je ne sais quoi d'énorme aux environs de Boucher ou de Dorat. À la distance où nous sommes, au degré d'hérésie où nous ont poussés le temps et l'usage, cela fuit.

Fontanes se tenait sans effort dans les mêmes principes que La Harpe : en traduisant Pope, le sage Pope, il ne l'approuvait pas toujours. Il blâme, dès les premiers vers de son auteur, ces métaphores redoublées, selon lesquelles l'homme est tour à tour un labyrinthe, un jardin, un champ, un désert, et n'y voit que manque de goût, de précision et de clarté. Quand il rencontre ce vers tout pétillant :

In folly's cup still laughs the bubble, joy,

la joie, cette bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie, il le supprime. Il est bien plus que l'abbé Delille de l'école directe de Boileau et de Racine.

Il est mieux que de l'école, il est du sentiment tendre et de inspiration émue de ce dernier dans la Chartreuse et dans le Jour des Morts. Racine jeune, Racine déjà revenu d'Uzès et à la veille d'Andromaque, Racine né au xviii siècle, ayant beaucoup lu, au lieu de Théagène et Chariclée, l'Épître de Colardeau, et se promenant, non pas à Port-Royal, mais au Luxembourg, aurait pu écrire la Chartreuse.

La manière littéraire a beau changer ; les formes du style ont beau se renouveler, se vouloir rajeunir, et, même en n'y réussissant pas toujours, faire pâlir du moins la couleur des styles précédents ; les idées, sinon la pratique, eu matière de goût et d'art sévère, ont beau s'élever, s'affermir, s'agrandir, je le crois, par une comparaison plus studieuse et plus étendue : il est des impressions heureuses, faciles, touchantes. qui, dans de courtes productions, firent leur principal intérêt du cœur, et qui durent sous un crayon un peu effacé. La lecture de la Chartreuse, si l'on a l'imagination sensible, et si l'on n'a pas l'esprit barré par un système, cette lecture mélodieuse et plaintive, faite à certaine heure, à demi voix, produira toujours son effet, émouvra encore et finira par mêler vos pleurs à ceux du poëte :

Cloître sombre, où l'amour est proscrit par le Ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel,
Déjà, déjà ton deuil plait moins à ma pensée !
L'imagination, vers Les murs élancée,
Chercha leur saint repos, leur long recueillement ;
Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux tout trembler ma faiblesse.
Toutefois, quand le temps, qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
El leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs ;
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète ;
Dans cs moments plus doux, et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins ;
Alors je reviendrai, Solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentiments retracés dans ces vers.

De tels vers, pour la couleur mélancolique à la fois et transparente, étaient dignes contemporains des belles pages des Études de la Nature.

Le Jour des Morts offre plus de composition que la Chartreuse ; c'est moins une méditation, une rêverie, et davantage un tableau. Il dut plaire plus vivement peut-être aux contemporains ; il a plus passé aujourd'hui. Le xviii siècle y a jeté de ses couleurs de convention. Ce curé de village, rustique Fénelon, qu'on n'ose pas appeler curé, et qui n'est que pasteur, mortel respecté, homme sacré, ce prêtre ami des lois et zélé sans abus, qui n'ose faire parler la colère céleste contre le mal, et qui ne sait qu'adoucir la tristesse par l'espérance, est un de ces chrétiens comme on aimait à se les figurer à la date de la Chaumière indienne. On se demande si le poëte partage absolument l'esprit du spectacle qu'il nous retrace avec tant d'émotion. À un endroit de la première version du Jour des Morts, il était question de destin. Plus d'un vers reste en désaccord avec le dogme ; ainsi, lorsqu'il s'agit, d'après Gray, de ces morts obscurs, de ces Turenne peut-être et de ces Corneille inconnus :

Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps ou sublime au théâtre,

Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?

dernier vers charmant, imité de La Fontaine avant sa conversion ; mais depuis quand la mort, pour le chrétien, est-elle un doux sommeil et le cercueil un oreiller ? En somme, la religion du Jour des Morts est une religion toute d'imagination, de sensibilité, d'attendrissement (le mot revient sans cesse) ; c'est un christianisme affectueux et flatté, à l'usage du xviii siècle, de ce temps même où l'abbé Poulle, en chaire, ne désignait guère Jésus-Christ que comme le législateur des chrétiens. Ici, ce mode d'inspiration, plus acceptable chez un poëte, cette onction sans grande foi, et pourtant sincère, s'exhale à chaque vers, mais elle se déclare surtout admirablement dans le beau morceau de la pièce au moment de l'élévation pendant le sacrifice :

Ômoment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques ;
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante ;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,

L'union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où, sur des harpes d'or, l'immoral séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre :
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre ;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Il y avait longtemps à cette date que la poésie française n'avait modulé de tels soupirs religieux. Jusqu'à Racine, je ne vois guère, en remontant, que ce grand élan de Lusignan dans Zaïre. M. de Fontanes essayait, avec discrétion et

nouveauté, dans la poésie, de faire écho aux accents épurés de Bernardin de Saint-Pierre, ou à ceux de Jean-Jacques aux rares moments où Jean-Jacques s'humilie. Son grand tort est de s'être distrait sitôt, d'avoir récidivé si peu.

Dans le Jour des Morts, il s'était souvenu de Gray et de son Cimetière de campagne ; il se rapproche encore du mélancolique Anglais par un Chant du Barde ; tous deux rêveurs, tous deux délicats et sobres, leurs noms aisément s'entrelaceraient sous une même couronne. Gray pourtant, dans sa veine non moins avare, a quelque chose de plus curieusement brillant, et de plus hardi, je le crois. Les deux ou trois perles qu'on a de lui luisent davantage. Celles de Fontanes, plus radoucies d'aspect, ne sont peut-être pas de qualité moins fine : le chantre plaintif du Collège d'Éton n'a rien de mieux que ces simples Stances à une jeune Anglaise.

Une affinité naturelle poussait Fontanes vers les poëtes anglais : on doit regretter qu'il n'ait pas suivi plus loin cette veine. Il avait bien plus nettement que Delille le sentiment champêtre et mélancolique, qui distingue la poésie des Gray, des Goldsmith, des Cowper : son imagination, où tout se terminait, en aurait tiré d'heureux points de vue, et aurait importé, au lieu du descriptif diffus d'alors, des scènes bien touchées et choisies. Mais il aurait fallu pour cela un plus vif mouvement d'innovation et de découverte, que ne s'en permettait Fontanes. Il côtoya la haie du cottage, mais il ne la franchit pas. L'anglomanie qui gagnait le détourna de ce qui, chez lui, n'eût jamais été que juste. De son premier voyage en Angleterre, il rapporta surtout l'aversion de l'opulence lourde, du faste sans délicatesse, de l'art à prix d'or, le dégoût des parcs anglais, de ces ruines factices, et de cet inculte arrangé qu'il a combattu dans son Verger. De l'école française en toutes choses, il ne haïssait, pas dans le ménagement de la nature, les allées de Le Nôtre et les directions de La Quintinie, comme, dans la récitation des vers, il voulait la mélopée de Racine. En se gardant de l'abondance brillante de Delille, il négligea la libre fraîcheur des poëtes anglais paysagistes, desquels il semblait tout voisin. Son descriptif, à lui, est plutôt né de l'Épître de Boileau à Antoine.

Son étude de Pope et son projet d'un poëme sur la Nature, le conduisirent aisément à son Essai didactique sur l'Astronomie : M. de Fontanes n'a rien écrit de plus élevé. Je sais les inconvénients du genre : on y est pressé, comme disait en son temps Manilius, entre la gêne des vers et la rigueur du sujet :

….. Duplici circumdatus æstu
Carminis et rerum …..

Il faut exprimer et chanter, sous la loi du rhythme, des lois célestes que la prose, dans sa liberté, n'embrasse déjà qu'avec peine. Comme si ces difficultés ne se marquaient pas assez d'elles-mêmes, le poëte, dans sa marche logique et méthodique, dans sa pénible entrée en matière et jusque dans ce titre d'Essai, n'a rien fait pour les dissimuler. Mais combien ce défaut peu évitable est racheté par des beautés de premier ordre ! et, d'abord, par un style grave, ferme, soutenu, un peu difficile, mais par là même pur de toute cette monnaie poétique effacée du xviii siècle, par un style de bon aloi, que Despréaux eût contresigné à chaque page, ce qu'il n'eût pas fait toujours, même pour le style de M. de Fontanes. Cette fois, l'auteur, pénétré de la majesté de son sujet, n'a nulle part fléchi ; il est égal par maint détail, et par l'ensemble il est supérieur aux Discours en vers de Voltaire ; il atteint en français, et comme original à son tour, la perfection de Pope en ces matières, concision, énergie :

Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor ; monte par la pensée.
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus ;
Tu l'as quitté, poursuis : des astres inconnus
À l'aurore, au couchant, partout sèment ta route ;
Qu'à ces immensités, l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains ? Ose y voler encor :
Peut-être ici, fermant ce vaste compas d'or
Qui mesurait des cieux les campagnes profondes,
L'éternel Géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les : vaine erreur ! Fais un pas ; à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi ? semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter ! »

Cette grave et stricte poésie s'anime heureusement, par places, d'un sentiment humain, qui repose de l'aspect de tant de justes orbites et répand une piété toute virgilienne à travers les sphères :

Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens !
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre ?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?

Et tout ce qui suit. — Le style, dans le détail, arrive quelquefois à un parlait éclat de vraie peinture, à une expression entière et qui emporte avec elle l'objet : on compte ces vers-là dans notre poésie classique, même dans Racine, qui en offre peut-être un moins grand nombre que Boileau :

Quand la lune arrondie en cercle lumineux
Va, de son frère absent, nous réfléchir les feux,
Il vous dira pourquoi, d'un crèpe enveloppée,
Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée.

En terminant cet Essai qui est devenu un chant ou du moins un tableau, le poëte invite de plus hardis que lui à l'étude entière et à la célébration de la nature et des cieux : il se rappelle tout bas ce que Virgile se disait au début du troisième livre des Géorgiques :

Omnia jam vulgata : quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras ?
Cui non dictus Hylas puer ?.....
.....
...Tentanda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.

Faut-il offrir toujours, sur la scène épuisée,
Des tragiques douleurs la pompe trop usée ?
Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas

Mais nul poëte depuis n'a tenté ces hauts sentiers, et les descriptifs moins que les autres. Cet Essai sur l'Astronomie, qui n'a pas été classé jusqu'ici comme il le mérite, pourrait presque sembler, par sa juste et belle austérité, une

critique en exemple, une contre-partie et un contre-poids que Fontanes aurait voulu opposer aux excès et aux abus de l'école envahissante.

Il a laissé du pur descriptif lui-même ; sa Maison rustique (l'ancien Verger refondu) n'est pas autre chose. N'oublions pas pourtant que ce Verger qui parut en 1788, fort court et un peu pressé entre notes et préface, était encore une protestation indirecte contre la manie du jour, un sous-amendement respectueux au poëme des Jardins. Fontanes se sauvait dans le verger pour faire de là opposition, pour jeter en quelque sorte son caillou de derrière les saules. Il s'élevait fort contre ces colifichets soi-disant champêtres, contre cette : négligence acquise à grands frais,

Où la simplicité n'est qu'un luxe de plus.

Ermenonville, avec son Temple de la Philosophie et sa Tour de Gabrielle, ne trouvait pas grince absolument devant son goût sans fadaise. L'ouvrage d'un Allemand, Hirschfeld, sur les jardins et les paysages, lui fournissait surtout matière à gaieté. Le professeur d'esthétique avait conseillé au bout du verger un étang, d'où monterait en chœur le cri des grenouilles, effectivement si harmonieux de loin le soir, dans la tranquillité des airs. Mais cette harmonie qui sentait trop Aristophane, et que Jean-Baptiste Rousseau n'avait pas réhabilitée, ne revenait guère à Fontanes, non plus que l'étang bourbeux. Il prenait de là occasion pour se jeter sur le germanisme en littérature, et il en prévoyait dès lors, il en combattait les conséquences en tout genre, avec une vivacité qui prouve encore moins sa prévention extrême que sa promptitude de coup d'œil et d'avant-gout. Quand vint madame de Staël, elle le trouva tout armé l'avance et très averti.

On voit que M. de Fontanes n'était pas un homme de révolution ; aussi la notre de 89 ne l'enleva point d'un entier élan. À trente ans passés, sa situation restée si précaire semblait le pousser en avant : sa modération d'esprit le retint. Il partagea pourtant avec presque toute la France le premier mouvement et les espérances de l'aurore de 89 ; l'on a même un chant de lui sur la fête de la fédération en 90. Mais ce fut sa limite extrême. Dès le commencement de 90, il participait avec son ami Flins à la rédaction d'un journal, le Modérateur, qui remplissait son titre. On distingue difficilement les articles de Fontanes dans cette feuille, qui d'ailleurs a peu vécu, et, comme il n'y a que l'esprit général qui en soit remarquable, il importe peu de les distinguer. Le Modérateur suit, avec moins de verve et d'audace, la ligne d'André Chénier. J'aime à y voir le cheva-

lier de Pange, cet autre André, loué pour ses Réflexions sur la Délation et sur le Comité des Recherches. On y devine, à quelques mots jetés çà et là, combien Fontanes jugeait le moment peu favorable aux vers ; et il n'était pas homme à s'armer de l'Iambe. Des ébauches de tragédies qu'il conçut alors, Thrasybule, Thamar, Mazaniel, n'eurent pas de suite et n'aboutirent qu'à quelques scènes. Il quitta Paris peu après, et, retiré à Lyon, il adressait de là cette gracieuse et un peu jeune Épître à Boisjolin. Un grand calme, un sourire d'imagination y règne. Il a retrouvé les champs, il a repris l'étude, et le voilà qui resonge à la belle gloire. Dans les conseils qu'il donne, lui-même il se peint, et à cette lenteur de poésie qu'il exprime si merveilleusement, on reconnaît son propre talent d'abeille :

Comme on voit, quand l'hiver a chassé les frimas,
Revoler sur les fleurs l'abeille ranimée,
Qui six mois dans sa ruche a langui renfermée,
Ainsi revole aux champs, Muse, fille du ciel !
De poétiques fleurs compose un nouveau miel ;
Laisse les vils frelons qui te livrent la guerre
À la hâte et sans art pétrir un miel vulgaire ;
Pour toi, saisis l'instant : marque d'un œil jaloux
Le terrain qui produit les parfums les plus doux :
Reposant jusqu'au soir sur la tige choisie,
Exprime avec lenteur une douce ambroisie.
Épure-la sans cesse, et forme pour les cieux
Ce breuvage immortel attendu par les Dieux.

Je suis porté à placer alors la première inspiration de la Grèce sauvée ; je conjecture que l'Anacharsis de l'abbé Barthélemy, dont l'impression sur lui fut si vive, et qu'il célébra dans une Épître, lui en donna idée par contre-coup. Son poëme de la Grèce sauvée, en effet, eût été pour la couleur le contemporain du Voyage d'Anacharsis, comme sa Chartreuse et son Jour des Morts étaient bien des élégies contemporaines des Études de la Nature. Arrivé à trente-cinq ans et songeant à se recueillir enfin dans une œuvre, Fontanes se disait sans doute un peu pour lui-même ce qu'il écrivait à l'abbé Barthélemy :

Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères.
Et dans sa folle ambition,

Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante opinion,
Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
Trente ans médite en paix ses travaux solitaires ;
Au pied du monument qu'il fut lent à finir
Il se repose enfin, sans voir ses adversaires.
Et l'œil fixé sur l'avenir.

Mais au moment où il reportait son regard vers l'idéal avenir, les orages s'amoncelaient et ne laissaient plus d'horizon. Fontanes se maria à Lyon en 92. Cette union, dans laquelle il devait constamment trouver tant de vertu, de dévouement et de mérite, fut presque aussitôt entourée des plus affreuses images ! Le siége de Lyon commença. Madame de Fontanes accoucha de son premier enfant dans une grange, au moment où elle fuyait les horreurs de l'incendie. Les bombes des assiégeants tombaient souvent près du berceau, que le père dut plus d'une fois changer de place. Il revint à Paris en novembre 93, pour y vivre oublié, lorsque les députés de Lyon, de Commune-affranchie, chargés de dénoncer à la Convention de Robespierre les horreurs de Collot-d'Herbois qui avait fait regretter Couthon, lui vinrent demander d'écrire leur discours. Il l'écrivit dans la matinée du 20 décembre ; le brave Changeux le lut le jour même à la barre d'une voix sonore.

L'effet sur la Convention fut grand. On a comparé cet énergique langage à celui du paysan du Danube en plein sénat romain. L'art pourtant, qui se dérobait, y était d'autant moins étranger. Fontanes avait adroitement emprunté et prodigué les formes sacramentelles du jour : « Une grande commune a mérité l'indignation nationale : mais qu'avec l'aveu de ses égarements, vous parvienne aussi l'expression de ses douleurs et de son repentir ! Ce repentir est vrai, profond, unanime ; il a devancé le moment de la chute des traitres qui nous ont égarés. » Mais toute cette phraséologie obligée de peuple magnanime et de traîtres n'était qu'une précaution oratoire pour amener la Convention à entendre face à face ceci :

« Les premiers députés (après le siége de Lyon) avaient pris un arrêté, à la fois juste, ferme et humain : ils avaient ordonné que les chefs conspirateurs perdissent seuls la tête, et qu'à cet effet on instituât deux commissions qui, en observant les formes, sauraient distinguer le conspirateur du malheureux qu'avaient entrainé l'aveuglement, l'ignorance et surtout la pauvreté. Quatre

cents têtes sont tombées dans l'espace d'un mois, en exécution des jugements de ces deux commissions. De nouveaux juges ont paru et se sont plaints que le sang ne coulât point avec assez d'abondance et de promptitude. En conséquence, ils ont créé une commission révolutionnaire, composée de sept membres, chargée de se transporter dans les prisons et de juger, en un moment, le grand nombre de détenus qui les remplissent. À peine le jugement est-il prononcé, que ceux qu'il condamne sont exposés en masse au feu du canon chargé à mitraille. Ils tombent les uns sur les autres frappés par la foudre, et, souvent mutilés, ont le malheur de ne perdre, à la première décharge, que la moitié de leur vie. Les victimes qui respirent encore après avoir subi ce supplice, sont achevées à coups de sabres et de mousquets. La pitié même d'un sexe faible et sensible a semblé un crime : deux femmes ont été traînées au carcan pour avoir imploré la grâce de leurs pères, de leurs maris et de leurs enfants. On a défendu la commisération et les larmes. La nature est forcée de contraindre ses plus justes et ses plus généreux mouvements, sous peine de mort. La douleur n'exagère point ici l'excès de ses maux ; ils sont attestés par les proclamations de ceux qui nous frappent. Quatre mille têtes sont encore dévouées au même supplice ; elles doivent être abattues avant la fin de frimaire. Des suppliants ne deviendront point accusateurs : leur désespoir est au comble, mais le respect en retient les éclats ; ils n'apportent dans ce sanctuaire que des gémissements et non des murmures. »

Les murmures, les frémissements éclatèrent : ce furent un moment ceux de la pitié. Il est vrai qu'ils durèrent peu. En vain Camille Desmoulins hasarda dans son Vieux Cordelier quelques maximes tardives d'humanité. Collot-d'Herbois accourut de Lyon et se justifia. On mit en arrestation les envoyés lyonnais ; on se demandait qui les avait inspirés, qui avait pu faire à la Convention, par leur bouche, cette étrange et pathétique surprise. Garat eut le bon goût de deviner et la légèreté de nommer Fontanes.

Celui-ci ne fut pas arrêté, ou du moins il ne le fut que durant trois fois vingt-quatre heures, et par mégarde, comme s'étant trouvé dans la voiture de M. de Langeac, son ami, à qui on en voulait. Il put obtenir d'être relâche avant qu'on insistât sur son nom. Il quitta Paris et passa le reste de la terreur caché à Sevran, près de Livry, chez M Dufrenoy, et aussi aux Andelys, qu'il revit alors, comme nous l'attestent les vers touchants, et un peu faibles, de son Vieux Château.

Dans ce petit poëme et dans quelques autres pièces qui le suivent en date, comme les Pyrénées, le style de M. de Fontanes, il faut le dire, se détend sensiblement, ne se tient plus à cette ferme hauteur qu'avait marquée l'Essai sur l'Astronomie. La facilité fâcheuse du xviii siècle l'emporte. Chaque manière (même la bonne, la meilleure, si l'on veut) est voisine d'un défaut. Quand les poëtes de l'école classique n'y prennent garde, ils deviennent aisément prosaïques et languissants comme les autres de l'école contraire tendent très vite, s'ils ne se soignent, au boursouflé, au bigarré, ou à l'obscur. L'Art poétique de Boileau, bien autrement poétique par l'exécution que par les préceptes, les préceptes et la pratique courante de Voltaire, à force de soumettre la poésie à la même raison que la prose et au pur bon sens, allaient à remplacer l'inspiration et l'expression poétique par ce qui n'en doit être que la garantie et la limite. On s'est jeté aujourd'hui dans un excès tout contraire, et l'image tient le dez du style poétique, comme c'était la raison précédemment. Mais ni la raison, à proprement parler, ni l'image, en ceci, ne doivent régir. L'expression en poésie doit être incessamment produite par l'idée actuelle, soumise à l'harmonie de l'ensemble, par le sentiment ému, s'animant, au besoin, de l'image, du son, du mouvement, s'aidant de l'abstrait même, de tout ce qui lui va, se créant, en un mot, à tout instant sa forme propre et vive ; ce que ne fait pas la pure raison. Mais, cela dit, et même dans ce poëme du Vieux Château, où le style de Fontanes est si peu ce que le style poétique devrait être toujours, une création continue ; même là, de douces notes se font entendre ; ces négligences, ces répétitions d'aimé, d'amour, d'amant, qui reviennent tant de fois à la dernière page, ont leur grâce touchante : le secret de l'âme se trahit mieux en ces temps de langueur du talent. Or, ce qu'on suit dans cette série, aujourd'hui complète, des poésies de Fontanes, soit durant les terreurs de 93 et de 97, soit plus tard aux années de sa pompe et de ses grandeurs, c'est le courant d'une âme d'honnête homme, d'une âme affectueuse et excellente, qui se conserve jusqu'au bout et ne tarit pas ; les poésies qu'on publie, même les moins vives, en sont la biographie la plus intime, trop longtemps dérobée. Elles me semblent une source couverte, discrète, familière, trop rare seulement, qui bruissait à peine sous le marbre des degrés impériaux, qui cherchait par amour les gazons cachés, et qui, depuis la Forêt de Navarre jusqu'à l'ode sur la Statue d'Henri IV, dans tout son cours voilé ou apparent, ne cessa d'être fidèle à certains échos chéris.

On a donc publié de lui le Vieux Château, le poëme des Pyrenées, en vue de sa biographie d'âme, sinon de leur mérite même, et quoique ce soit un peu

comme si l'on publiait pour la première fois le Voyageur de Goldsmith après que Byron est venu.

La terreur passée, Fontanes put reparaître, et son nom le désigna aussitôt à d'honorables choix dans l'œuvre de reconstruction sociale qui s'essayait. Il se trouva compris sur la liste de l'Institut national dès la première formation, et fut nommé, comme professeur de belles-lettres, à l'École centrale des Quatre-Nations. Dans deux discours de lui, prononcés en séance publique au nom des autres professeurs, on trouve déjà l'exemple de cette manière qui lui est propre, comme orateur, de savoir insinuer ses opinions sous le couvert solennel. Dans la séance d'installation, parlant des législateurs de l'antiquité et de l'importance qu'ils attachaient à l'éducation, il s'exprimait ainsi : « Les législateurs anciens regardaient cet art comme le premier de tous, et comme le seul en quelque sorte. Ils ont fait des systèmes de mœurs plus que des systèmes de lois. Quand ils avaient créé des habitudes et des sentiments dans l'esprit et dans l'âme de leurs concitoyens, ils croyaient leur tâche presque achevée. Ils confiaient la garde de leur ouvrage au pouvoir de l'imagination plutôt qu'à celui du raisonnement, aux inspirations du cœur humain plutôt qu'aux ordres des lois, et l'admiration des siècles a consacré le nom de ces grands hommes. Ils avaient tant de respect pour la toute-puissance des habitudes, qu'ils ménagèrent même d'anciens préjugés peu compatibles en apparence avec un nouvel ordre de choses. La Grèce et Rome, en passant de l'empire des rois sous celui des archontes ou des consuls, ne virent changer ni leur culte, ni le fond de leurs usages et de leurs mœurs. Les premiers chefs de ces républiques se persuadèrent, sans doute, qu'un mépris trop évident de l'autorité des siècles et des traditions, affaiblirait la morale en avilissant la vieillesse aux yeux de l'enfance ; ils craignirent de porter trop d'atteinte à la majesté des temps et à l'intérêt des souvenirs.

« La marche de l'esprit moderne a été plus hardie. Les lumières de la philosophie ont donné plus de confiance aux fondateurs de notre république. Tout fut abattu ; tout doit être reconstruit. »

Dans un autre discours de rentrée, il maintenait, contrairement au préjugé régnant, la prééminence du siècle de Louis XIV, et des grands siècles du goût en général, non seulement à titre de goût, mais aussi à titre de philosophie :

« Chez les Latins, si vous exceptez Tacite, les auteurs qu'on appelle, du second âge, inférieurs pour l'art de la composition, les convenances, l'harmonie et les grâces, ont aussi bien moins de substance et de vigueur, de vraie philosophie

et d'originalité, que Virgile, Horace, Cicéron et Tite-Live. La France offre les mêmes résultats. À l'exception de trois ou quatre grands modernes qui appartiennent encore à demi au siècle dernier, vous verrez que Racine, Corneille, La Fontaine, Boileau, Molière, Pascal, Fénelon, La Bruyère et Bossuet, ont répandu plus d'idées justes et véritablement profondes que ces écrivains à qui on a donné l'orgueilleuse dénomination de penseurs, comme si on n'avait pas su penser avant eux avec moins de faste et de recherche. »

La théorie littéraire de Fontanes est là ; son originalité, comme critique, consiste, sur cette fin du xviii siècle, à déclarer fausse l'opinion accréditée, « si agréable, disait-il aux sophistes et aux rhéteurs, par laquelle on voudrait se persuader que les siècles du goût n'ont pas été ceux de la philosophie et de la raison. » C'était proclamer au nom des Écoles centrales précisément le contraire de ce que Garat venait de prêcher aux Écoles normales. Il devançait dans sa chaire et préparait honorablement la critique littéraire renouvelée, que le Génie du Christianisme devait bientôt illustrer et propager avec gloire. Ainsi, en parlant un jour des mœurs héroïques de l'Odyssée, il les comparaît aux mœurs des patriarches, et rapprochait Éliézer et Rebecca de Nausicaa. Vite on le dénonça là-dessus dans un journal comme contre-révolutionnaire, et on l'y accusa de recevoir des rois de grosses sommes pour professer de telles doctrines.

Fontanes ne se renfermait pas, à cette époque, dans son enseignement ; il prenait par sa plume une part plus active et plus hasardeuse au mouvement réactionnaire, et, selon lui, réparateur, dont M. Fiévée, l'un des acteurs lui-même, nous a tracé récemment le meilleur tableau. Nous le trouvons, avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles, l'un des trois principaux rédacteurs du journal le Mémorial ; et, dans sa mesure toujours polie, il poussait comme eux au ralliement et au triomphe des principes et des sentiments que le 13 vendémiaire n'avait pas intimidés, et qu'allait frapper tout à l'heure le 18 fructidor.

C'était, durant les mois qui précédèrent cette journée, une grande polémique universelle, dans laquelle se signalaient, parmi les monarchiens, La Harpe, Fontanes, Fiévée, Lacretelle, Michaud, écrivant, soit dans le Mémorial, soit dans la Quotidienne, dans la Gazette française ; et parmi les républicains, Garat, Chénier, Daunou, dans les journaux intitulés la Clef du Cabinet, le Conservateur ; Rœderer dans le Journal de Paris, Benjamin Constant déjà dans des brochures. Le rôle de Fontanes, au milieu de cette presse animée, devient fort remarquable : la modération ne cesse pas d'être son caractère et fait contraste

plus d'une fois avec les virulences et les gros mots de ses collaborateurs. Il est pour l'accord des lois et des mœurs, des principes religieux et de la politique, pour le retour des traditions conservatrices, et (ce qui était rare, ce qui l'est encore) il n'en violait pas l'esprit en les prêchant. À part les jacobins, il ne hait ni n'exclut personne : « Des gens qui ne se sont jamais vus, dit-il (28 août 1797), se battent pour des opinions et croient se détester ; ils seraient bien étonnés quelquefois, en se voyant, de ne trouver aucune raison de se haïr. Tel adversaire conviendrait mieux au fond que tel allié. » En fait de croyances religieuses, il exprime partout l'idée qu'elles sont nécessaires aux sociétés humaines comme aux individus, qu'elles seules remplissent une place qu'à leur défaut envahissent mille tyrans ou mille fantômes ; et à propos des superstitions des incrédules, il rappelle de belles paroles que Bonnet lui adressait en sa maison de Genthod, lorsqu'il l'y visitait en 1787 : « Il faut laisser des aliments sains à l'imagination humaine si on ne veut pas qu'elle se nourrisse de poisons. » Je trouve, dans ce même Mémorial, un parfait et incontestable jugement de Fontanes sur Mirabeau, et un autre, bien impartial, sur Lafayette, qu'on croyait encore prisonnier à Olmutz ; s'il exprime simplement une honorable compassion pour le général, il n'a que des paroles d'admiration pour son héroïque épouse ; de même qu'en un autre endroit il sait allier à une expression peu flattée sur l'ancien ministre Roland, un hommage rendu à l'esprit supérieur et aux grâces naturelles de madame Roland, avec laquelle il avait eu occasion de passer quelques jours près de Lyon, en 1791. Enfin, nous trouvons Fontanes (sa ligne de parti étant donnée) aussi sage, aussi juste, aussi parfait de goût qu'on le peut souhaiter envers les personnes, envers toutes… excepté une seule : je veux parler de madame de Staël. Car il la toucha malicieusement bien avant les fameux articles du Mercure en 1800. À plusieurs reprises, dans le Mémorial, elle revient sous sa plume : en s'attaquant à une brochure de Benjamin Constant, il n'hésite pas à la reconnaître aux endroits les plus vifs, les plus heureux, et c'est pour l'en louer avec une ironie dégagée que dorénavant, à son égard, il ne désarmera plus. Le piquant des premières escarmouches fut tel, dès ce temps du Mémorial, que plusieurs lettres de réclamations anonymes lui arrivèrent. En déclarant le tort de M. de Fontanes, on sent le besoin de se l'expliquer.

Fontanes, comme Racine, comme beaucoup d'écrivains d'un talent doux, affectueux, tendre, avait tout à côté l'épigramme facile, acérée. Chez lui la goutte de miel lent et pur était gardée d'un aiguillon très vigilant. S'il ne montrait d'ordinaire que de la sensibilité dans le talent, il portait de la passion dans le goût.

Il était, ai-je dit, de l'école française en tout point : et, en effet, tout ce qui, à quelque degré, tenait au germanisme, à l'anglomanie, à l'idéologie, à l'économisme, au jansénisme, tout ce qui sentait l'outré, l'obscur, l'emphatique, se liait dans son esprit par une association rapide et invincible ; il voyait de très loin et très vite : son imagination faisait le reste. En somme, toutes les antipathies qu'on se figure que Voltaire aurait eues si vives durant la révolution et de nos jours, Fontanes les a eues et nous les représente, et non par routine ni par tradition, mais bien vives, bien senties, bien originales aussi ; il était né tel. De la famille de Racine par le cœur et par les vers, il touchait à Voltaire par l'esprit et par le ton courant. Très aisément son tact fin tressaillait offensé, irrité : son accent se faisait moqueur ; et, en même temps, sa veine de poëte sensible, et son imagination plutôt riante, n'en souffraient pas. Qu'on approuve ou non, il faut convenir que tout cela constitue en M. de Fontanes un ensemble bien varié et qui se tient, une nature, un homme enfin.

Or, il n'aimait pas les femmes savantes, les femmes politiques, les femmes philosophes. S'il ne faisait dès lors que prévoir et redouter ce qui s'est émancipé depuis, il doit sembler, comme au reste, en un bon nombre de ses jugements, beaucoup moins étroit que prompt. En admirateur du xvii siècle, il permettait sans doute à madame de Sévigné ses lettres, à madame de Lafayette ses tendres romans ; il aurait passé à madame de Stael ses Lettres sur Jean-Jacques, comme probablement il tolérait ses vers d'élégie chez madame Dufrenoy ; mais c'était là l'exception et l'extrême limite. Une célébrité plus active, l'influence politique surtout et l'expression métaphysique, le révoltaient chez une femme, et lui paraissaient tellement sortir du sexe, qu'à lui-même il lui arriva, cette fois, de l'oublier. Madame de Staël ne se vengea qu'en retrouvant à l'instant son rôle de femme qu'on l'accusait d'abandonner, et en le marquant par la bonne grâce supérieure et inaltérable de ses réponses.

Pour revenir au Mémorial, l'ensemble de la rédaction de Fontanes dans cette feuille nous montre un esprit dès lors aussi mûr en tout que distingué, qui ne reviendra plus sur ses impressions, et qui, dans la science de la vie, est maître de ses résultats. La connaissance de cette rédaction est précieuse en ce qu'elle nous le révèle, à cette époque d'entière indépendance, essentiellement tel, au fond, qu'il se développera plus tard dans ses rôles publics et officiels ; avec tous ses principes, ses sentiments, ses aversions même ; journaliste louant déjà Washington dans le sens où, orateur, il le célébrera devant le premier Consul ; at-

taquant déjà madame de Staël, avant qu'on le puisse soupçonner par là de vouloir complaire à quelqu'un.

Mais le pressentiment le plus notable de Fontanes, à cette date, est son goût déclaré pour le général Bonaparte, alors conquérant de l'Italie. Le 15 août 1797, il lui adresse, dans le Mémorial, une lettre trop piquante de verve et trop perçante de pronostic, pour qu'on ne la reproduise pas. C'est un de ces petits chefs-d'œuvre de la presse politique, comme il s'en est tant dépensé et perdu en France depuis la Satyre Ménippée jusqu'à Carrel : sauvons du moins cette page-là. Le bruit venait de se répandre dans Paris qu'une révolution républicaine avait éclaté à Rome et y avait changé la forme du gouvernement :

À BONAPARTE.

« Tout a changé et tout doit changer encore, a dit un écrivain politique de ce siècle, à la tête d'un ouvrage fameux. Vous hâtez de plus en plus l'accomplissement de cette prophétie de Raynal. J'ai déjà annoncé que je ne vous craignais pas, quoique vous commandiez quatre-vingt mille hommes, et qu'on veuille nous faire peur en votre nom. Vous aimez la gloire, et cette passion ne s'accommode pas de petites intrigues, et du rôle d'un conspirateur subalterne auquel on voudrait vous réduire. Il me parait que vous aimez mieux monter au Capitole, et cette place est plus digne de vous. Je crois bien que votre conduite n'est pas conforme aux règles d'une morale très sévère ; mais l'héroïsme a ses licences : et Voltaire ne manquerait pas de vous dire que vous faites votre métier d'illustre brigand comme Alexandre et comme Charlemagne. Cela peut suffire à un guerrier de vingt-neuf ans.

« Je me promènerais, je le répète, avec la plus grande sécurité, dans votre camp peuplé de braves comme vous, et je conviens qu'il serait fort agréable de vous voir de près, de suivre votre politique, et même de la deviner quand vous garderiez le silence.

« Savez-vous que dans mon coin je m'avise de vous prêter de grands desseins ? Ils doivent, si je ne me trompe, changer les destinées de l'Europe et de l'Asie.

« Toute mon imagination fermente depuis qu'on m'annonce que Rome a changé son gouvernement. Cette nouvelle est prématurée sans doute ; mais elle pourra bien se réaliser tôt ou tard.

« Vous aviez montré pour la vieillesse et le caractère du chef de l'église des égards qui vous avaient honoré. Mais peut-être espériez-vous alors que la fin de sa carrière amènerait plus vite le dénoûment préparé par vos exploits et votre politique. Les Transtéverins se sont chargés de servir votre impatience, et le pape, dit-on, vient de perdre toute sa puissance temporelle ; je m'imagine que vous transporterez le siège de la nouvelle république lombarde au milieu de cette Rome pleine d'antiques souvenirs, et qui pourra s'instruire encore sous vous à l'art de conquérir le reste de l'Italie.

« On prétend qu'à ce propos le ministre Acton disait naguère au roi de Naples : — Sire, les français ont déjà la moitié du pied dans la botte. Encore un coup, et ils l'y feront entrer tout entier. — Acton pourrait bien avoir raison. Qu'en dites-vous ?

« Mais je soupçonne encore de plus vastes combinaisons. Le théâtre de l'Italie est déjà trop étroit pour la grandeur de vos vues. Je rêve souvent à vos correspondances avec les anciens peuples de la Grèce, et même avec leurs prêtres, avec leur papa ; car, en habile homme, vous avez soin de ne pas vous brouiller avec les opinions religieuses.

« Une insurrection des Grecs contre les Turcs qui les oppriment est un événement très probable, si on vous laisse faire, et si Aubert-Dubayet vous seconde. L'insurrection peut se communiquer facilement aux janissaires, et l'histoire ottomane est déjà pleine des révolutions tragiques dont ils furent les instruments.

« Ainsi, je ne serais point étonné que vous eussiez conçu le projet hardi de planter à la fois l'étendard français sur les murs du Vatican et sur les tours du sérail, dans la capitale des États chrétiens et dans celle de Mahomet. Ce serait, il faut en convenir, une étrange manière de renouveler l'empire d'Orient et celui d'Occident. Mais vous m'avez accoutumé aux prodiges ; et ce qu'il y a de plus invraisemblable est toujours ce qui s'exécute le plus facilement depuis l'origine de la révolution française.

« Que dire alors du ministre ottoman et de celui de Sa Sainteté, qui sont reçus le même jour au Directoire, qui se visitent fraternellement, et qui s'amusent à l'Opéra français, à nos jardins de Bagatelle et de Tivoli, tandis qu'on s'occupe en secret du sort de Rome et de Constantinople.

« En vérité, brave général, vous devez bien rire quelquefois, du haut de votre gloire, des cabinets de l'Europe et des dupes que vous faites.

« Vous préparez de mémorables événements à l'histoire. Il faut l'avouer, si les rentes étaient payées, et si on avait de l'argent, rien ne serait plus intéressant au fond que d'assister aux grands spectacles que vous allez donner au monde. L'imagination s'en accommode fort, si l'équité en murmure un peu.

« Une seule chose m'embarrasse dans votre politique. Vous créez partout des constitutions républicaines. Il me semble que Rome, dont vous prétendez ressusciter le génie, avait des maximes toutes contraires. Elle se gardait d'élever autour d'elle des républiques rivales de la sienne. Elle aimait mieux s'entourer de gouvernements dont l'action fût moins énergique, et fléchit plus aisément sous sa volonté. Souvenons-nous de ces vers d'une belle tragédie :

Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous ;
.....
Si Rome est libre enfin, c'est fait de l'Italle, etc.

« Mais peut-être avez-vous là-dessus, comme sur tout le reste, votre arrière-pensée, et vous ne me la direz pas.

« J'ai cru pouvoir citer des vers dans une lettre qui vous est adressée : vous aimez les lettres et les arts. C'est un nouveau compliment à vous faire. Les guerriers instruits sont humains ; je souhaite que le même goût se communique à tous vos lieutenants qui savent se battre aussi bien que vous. On dit que vous avez toujours Ossian dans votre poche, même au milieu des batailles. C'est, en effet, le chantre de la valeur. Vous avez, de plus, consacré un monument à Virgile dans Mantoue, sa patrie. Je vous adresserai donc un vers de Voltaire, en le changeant un peu :

J'aime fort les héros, s'ils aiment les poëtes.

« Je suis un peu poëte ; vous êtes un grand capitaine. Quand vous serez maître de Constantinople et du sérail, je vous promets de mauvais vers que vous ne lirez pas, et les éloges de toutes les femmes, qui vaudront mieux que les vers pour un héros de votre âge. Suivez vos grands projets, et ne revenez surtout à Paris que pour y recevoir des fêtes et des applaudissements. »

F.

Si Bonaparte fut la lettre (comme c'est très possible), son goût pour Fontanes doit remonter jusque-là.

Le 18 fructidor, en frappant le journaliste, eut pour effet, par contre-coup, de réveiller en Fontanes le poëte qui se dissipait trop dans cette vie de polémique et de parti. Laissant madame de Fontanes à Paris, il se déroba à la déportation par la fuite, quitta la France, passa par l'Allemagne en Angleterre, et y retrouva M. de Châteaubriand, qu'il avait déjà connu en 89. C'est à l'illustre ami de nous dire en ses Mémoires (et il l'a fait) cette liaison étroitement nouée dans l'exil, ces entretiens à voix basse au pied de l'abbaye de Westminster, ces doubles confidences du cœur et de la muse ; et puis les longs regards ensemble vers cette Argos dont on se ressouvient toujours, et qui, après avoir été quelque temps une grande douceur, devient une grande amertume. Fontanes n'hésita pas un seul instant à reconnaître l'étoile à ce jeune et large front. Quand d'autres spirituels émigrés, le chevalier de Panat et ce monde léger du xviii siècle, paraissaient douter un peu de l'astre prochain du jeune officier breton, tout rêveur et sauvage, Fontanes leur disait : « Laissez, messieurs, patience ! il nous passera tous. » Et à son jeune ami il répétait : « Faites-vous illustre. » M. de Châteaubriand, à son tour, lui rendait en conseils et en encouragements ce qu'il en recevait ; et quand Fontanes, après avoir repris vivement à la Grèce sauvée, semblait en d'autres moments s'en distraire, son ami l'y ramenait sans cesse : « Vous possédez le plus beau talent poétique de la France, et il est bien malheureux que votre paresse soit un obstacle qui retarde la gloire. Songez, mon ami, que les années peuvent vous surprendre, et qu'au lieu des tableaux immortels que la postérité est en droit d'attendre de vous, vous ne laisserez peut-être que quelques cartons. C'est une vérité indubitable qu'il n'y a qu'un seul talent dans le monde : vous le possédez cet art qui s'assied sur les mines des empires, et qui seul sort tout entier du vaste tombeau qui dévore les peuples et les temps. Est-il possible que vous ne soyez pas touché de tout ce que le Ciel a fait pour vous, et que vous songiez à autre chose qu'à la Grèce sauvée ? » Ainsi au poëte mélancolique, délicat, pur, élevé, noble, mais un peu désabusé, parlait l'ardent poëte avec grandeur.

Ces paroles, tombant dans les heures fécondes du malheur, faisaient une vive et salutaire impression sur Fontanes, et, durant le reste de sa proscription, on le voit tout occupé de son monument. Son imagination se passionnait en ces moments extrêmes ; il ressaisissait en idée la gloire. Il quitta l'Angleterre pour Amsterdam, revint à Hambourg, séjourna à Francfort-sur-le-Mein : ses lettres

d'alors peignent plus vivement son âme à nu et ses goûts, du fond de la détresse. Il manquait des livres nécessaires, n'avait pour compagnon qu'un petit Virgile qu'il avait acheté près de la Bourse à Amsterdam ; il lui arrivait de rencontrer chez d'honnêtes fermiers du Hoktein les Contes moraux de Marmontel, mais il n'avait pu trouver un Plutarque dans toute la ville de Hambourg (que n'allait-il tout droit à Klopstock ?), et dans ces pays où son genre d'études était peu goûté, il s'estimait comme Ovide au milieu d'une terre barbare. Tant de souffrances étaient peu propres à le réconcilier avec l'Allemagne. À travers les mille angoisses, il travaillait à sa Grèce sauvée, et, comme il l'écrit, s'y jetait à corps perdu. Enviant le sort de Lacretelle et de La Harpe, qui du moins vivaient cachés en France (et La Harpe l'avait été quelque temps chez madame de Fontanes même), il songeait impatiemment à rentrer : « Je viens de lire une partie du décret ; quelque sévère qu'il soit, je persiste dans mes idées. Je me cacherai et je travaillerai au milieu de mes livres. Je n'ai plus qu'un très petit nombre d'années à employer pour l'imagination ; je veux en user mieux que des précédentes. Je veux finir mon poëme. Peut-être me regrettera-t-on quand je ne serai plus, si je laisse quelque monument après moi… » Son cri perpétuel, en écrivant à madame de Fontanes et à son ami Joubert, était : « Ne me laissez point en Allemagne : un coin et des livres en France… Je ne veux que terminer dans une cave, au milieu des livres nécessaires, mon poëme commencé. Quand il sera fini, ils me fusilleront, si tel est leur bon plaisir. » Un jour, apprenant qu'au nombre des lieux d'exil pour les déportés, on avait désigné l'île de Corfou, ce ciel de la Grèce tout d'un coup lui sourit : « J'ai été vivement tenté d'écrire à cet effet au Directoire : je ne vois pas qu'il put refuser à un poëte déporté, qui mettrait sous ses yeux plusieurs chants (il y avait donc dés lors plusieurs chants) d'un poëme sur la Grèce, un exil à Corfou, puisqu'il y veut envoyer d'autres individus frappés par le même décret. Ceci vous parait fou. Mais songez-y bien : qu'est-ce qui n'est pas cent fois mieux que Hambourg ? » Durant toute cette proscription, Fontanes luttant contre le flot, et cherchant à tirer son épopée du naufrage, me fait l'effet de Camoëns qui soulève ses Lusíades d'un bras courageux ; par malheur la Grèce sauvée ne s'en est tirée qu'en lambeaux.

Mais oserai-je le dire ? ce furent moins ces rudes années de l'orage qui lui furent contraires, que les longs espaces du calme retrouvé et des grandeurs.

Au plus fort de sa lutte et de sa souffrance, et chantant la Grèce en automne, le long des brouillards de l'Elbe, ou en hiver enfermé dans un poêle, comme dit Descartes, Fontanes écrivait à son ami de Londres qu'il ne serait heureux que

lorsque, rentré dans sa patrie, il lui aurait préparé une ruche et des fleurs à côté des siennes ; et l'ami poëte lui répondait : « Si je suis la seconde personne à laquelle vous ayez trouvé quelques rapports d'âme avez vous (l'autre personne était M. Joubert), vous êtes la première qui ayez rempli toutes les conditions que je cherchais dans un homme. Tête, cœur, caractère, j'ai tout trouvé en vous à ma guise, et je sens désormais que je vous suis attaché pour la vie… Ne trouvez-vous pas qu'il y ait quelque chose qui parle au cœur dans une liaison commencée par deux Français malheureux loin de la patrie ? Cela ressemble beaucoup à celle de René et d'Outougami : nous avons juré dans un désert et sur des tombeaux. » Ainsi se croisaient dans un poétique échange les souvenirs de l'Atlantique et ceux de l'Hymette, les antiques et les nouvelles images.

Le 18 brumaire trouva Fontanes déjà rentré en France, et qui s'y tenait d'abord caché. Je conjecture que la Maison rustique, transformation heureuse de l'ancien Verger, est le fruit aimable de ce premier printemps de la patrie. Il ne tarda pourtant pas à vouloir éclaircir sa situation, et il adressa au Consul la lettre suivante, dont la noblesse, la vivacité, et, pour ainsi dire, l'attitude, s'accordent bien avec la lettre de 1797, et qui ouvre dignement les relations directes de Fontanes avec le grand personnage.

À BONAPARTE.

« Je suis opprimé, vous êtes puissant, je demande justice. La loi du 22 fructidor m'a indirectement compris dans la liste des écrivains déportés en masse et sans jugement. Mon nom n'y a pas été rappelé. Cependant j'ai souffert, comme si j'avais été légalement condamné, trente mois de proscription. Vous gouvernez et je ne suis point encore libre. Plusieurs membres de l'Institut, dont j'étais le confrère avant le 18 fructidor, pourront vous attester que j'ai toujours mis, dans mes opinions et mon style, de la mesure, de la décence et de la sagesse. J'ai lu, dans les séances publiques de ce même Institut, des fragments d'un long poëme qui ne peut déplaire aux héros, puisque j'y célèbre les plus grands exploits de l'antiquité. C'est dans cet ouvrage, dont je m'occupe depuis plusieurs années, qu'il faut chercher mes principes, et non dans les calomnies des délateurs subalternes qui ne seront plus écoutés. Si j'ai gémi quelquefois sur les excès de la révolution, ce n'est point parce qu'elle m'a enlevé toute ma fortune et celle de ma famille, mais parce que j'aime passionnément la gloire de ma patrie. Cette gloire est déjà en sûreté, grâce à vos exploits militaires. Elle s'accroîtra encore par la justice que vous promettez de rendre à tous les opprimés. La voix

publique m'apprend que vous n'aimez point les éloges. Les miens auraient l'air trop intéressés dans ce moment pour qu'ils fussent dignes de vous et de moi. D'ailleurs, quand j'étais libre, avant le 18 fructidor, on a pu voir dans le journal auquel je fournissais des articles, que j'ai constamment parlé de vous comme la renommée et vos soldats. Je n'en dirai pas plus. L'histoire vous a suffisamment appris que les grands capitaines ont toujours défendu contre l'oppression et l'infortune les amis des arts, et surtout les poëtes, dont le cœur est sensible et la voix reconnaissante. »

12 nivose an viii.

On ne s'étonne plus, quand on connaît cette lettre, qu'un mois après, le premier Consul ait songé à Fontanes pour le charger de prononcer l'éloge funèbre de Washington aux Invalides (20 pluviôse, 9 février 1800).

Fontanes le composa en trente-six heures, dans toute la verve de sa limpide manière. Ce noble discours remplit-il toutes les intentions du Consul ? À coup sûr, l'orateur y remplit ses propres intentions les plus chères. Une parole modérée, pacifique, compatissante, pieuse au sens antique, s'y faisait entendre devant les guerriers. C'était dans ce temple de Mars, quelque chose de ce bienfaisant esprit de Numa, dont parle Plutarque, qui allait s'insinuant comme un doux vent à travers l'Italie, et s'ouvrant les cœurs, le lendemain des jours sauvages de Romulus : « Elles ne sont plus enfin ces pompes barbares, aussi contraires à la politique qu'à l'humanité, où l'on prodiguait l'insulte au malheur, le mépris à de grandes ruines et la calomnie à des tombeaux. » Attestant les ombres du grand Condé, de Turenne et de Catinat, présentes sous ce dôme majestueux, l'orateur les réunissait en idée à celles du héros libérateur : « Si ces guerriers illustres n'ont pas servi la même cause pendant leur vie, la même renommée les réunit quand ils ne sont plus. Les opinions, sujettes aux caprices des peuples et des temps, les opinions, partie faible et changeante de notre nature, disparaissent avec nous dans le tombeau : mais la gloire et la vertu restent éternellement. » Il insistait sur Catinat ; il faisait ressortir l'estime plus forte encore que la gloire, la modération, la simplicité, le désintéressement, toutes les vertus patriarcales, couronnant et appuyant le triomphe des armes en Washington. En face de ces hommes prodigieux qui apparaissent d'intervalle en intervalle avec le caractère de la grandeur et de la domination, il proclamait, comme non moins utile au gouvernement des États qu'à la conduite de la vie, le bon sens trop méprisé, cette qualité que nous présente le héros américain dans

un degré supérieur, et qui donne plus de bonheur que de gloire à ceux qui la possèdent comme à ceux qui en ressentent les effets. « Il me semble que des hauteurs de ce magnifique dôme, Washington crie à toute la France : Peuple magnanime, qui sais si bien honorer la gloire, j'ai vaincu pour l'indépendance ; mais le bonheur de ma patrie fut le prix de cette victoire. Ne te contente pas d'imiter la première moitié de ma vie : c'est la monde qui me recommande aux éloges de la postérité. » — Une allusion délicate, rapide, naturellement amenée, allait jusqu'à offrir aux mânes de Marie-Antoinette, devant tous ces témoins qu'il y associait, un commencement d'expiation.

Si d'ailleurs, on voulait chercher dans ce discours à inspiration généreuse et clémente, qui remplit éloquemment son objet, une étude approfondie de Washington, et le détail creusé de son caractère, on serait moins satisfait ; on ne demandait pas cela alors ; l'orateur, dans sa justesse qui n'excède rien, s'est tenu au premier aspect de la physionomie connue : et puis Washington, dans sa bouche, n'est qu'un beau prétexte. Si l'on voulait même y chercher aujourd'hui de ces traits de forme qui devinent et qui gravent le fond, ce génie d'expression qui crée la pensée, cette nouveauté qui demeure, on courrait risque de n'être plus assez juste pour la rapidité, le goût, la mesure, la netteté, l'élévation sans effort, l'éclat suffisant, le nombre, tout cet ensemble de qualités appropriées, dont la réunion n'appartient qu'aux maîtres.

Cette noble harangue de bien-venue, qui ouvrait, pour ainsi dire, le siècle sous des auspices auxquels il allait sitôt mentir, ouvrait définitivement la seconde moitié de la carrière de M. de Fontanes. S'il avait été contrarié sans cesse et battu par le flot montant de la révolution, il arriva haut du premier jour avec le reflux. Nous n'avons plus qu'un moment pour le trouver encore simple homme de lettres : il est vrai que ce court moment ne fut pas perdu et va nous le montrer sous un nouveau jour. M. de Fontanes, que nous savons poëte, devient un critique au Mercure.

Il l'était déjà par le discours qui précède l'Essai sur l'Homme ; mais ici il ne se renfermera plus dans un jugement formé à loisir sur des œuvres passées et déjà classées : c'est à la critique actuelle, polémique, irritable, qu'il met la main. Dans ce rapide détroit de Ventrée du siècle, il se lance avec décision : d'une part il nie, de l'autre il accueille ; il va proclamer avec éclat M. de Châteaubriand, il repousse d'abord madame de Staël.

Dans le premier numéro du Mercure régénéré parut son premier extrait contre le livre de la Littérature : on vient de voir sa disposition de longue date envers l'auteur. J'ai moi-même analysé en détail et apprécié, dans un travail sur madame de Staël, cette polémique de Fontanes. Ne voulant pas imiter un estimable, et du reste excellent biographe, qui, dans la Vie de Fénelon, est pour Fénelon contre Bossuet, et qui, dans la Vie de Bossuet, passe à celui-ci contre Fénelon, je n'ai rien à redire ni à modifier. Seulement, tout ce qui précède explique mieux, de la part de Fontanes, cette spirituelle et éclatante malice de 1800 ; en étendant le tort sur un plus grand espace, je l'allège d'autant en ce point-là. Qu'y faire d'ailleurs ? On relira toujours, en les blâmant, les deux articles de Fontanes contre madame de Staël, comme on relit les deux petites lettres de Racine contre Port-Royal : et Racine a de plus contre lui ce que M. de Fontanes n'a pas, l'ingratitude.

Dès la fin de son premier extrait sur le livre de madame de Staël, Fontanes y opposait et citait quelques fragments du Génie du Christianisme, non encore publié, et que son ami lui avait adressés de Londres. M. de Châteaubriand arrivait lui-même en France au mois de mai 1800, et s'apprêta à publier. Fontanes, dont les conseils retardèrent l'apparition de tout l'ouvrage et déterminèrent le courageux auteur à une entière retouche, soutint de son présage heureux l'avant-courrière Atala ; il appuya surtout, par deux extraits, le Génie du Christianisme qui se lançait enfin ; son suffrage frappait juste plutôt que fort, comme il convient à un ami. La critique, en une main habile et puissante, à ce moment décisif de la sortie, est comme ce dieu Portunus des anciens, qui poussait le vaisseau hors du port :

Et pater ipse manu magna Portunus euntem
Impulit.....

On a relu depuis longtemps les articles de Fontanes, recueillis à la suite du Génie du Christianisme : pareils encore à ces barques de pilote, qui, après avoir guidé le grand vaisseau à la sortie périlleuse, sont ensuite repris à son bord et traversent par lui l'Océan.

Je trouve quelques renseignements bien précis sur ce moment littéraire décisif où parut le Génie du Christianisme. L'attention publique était grandement éveillée par les fragments donnés au Mercure, puis, en dernier lieu, par Atala. Le parti philosophique, irrité, se tenait à l'affût ; le parti religieux se serrait, s'étendait, s'animait comme à une victoire. M. de Bonald venait au corps de ba-

taille, M. de Châteaubriand ne se considérait qu'à l'avant-garde ; La Harpe, vieilli, était en tête de l'artillerie ; mais on craignait tout bas que, pour le cas présent, ses lingots, d'un trop gros calibre, ne portassent pas très loin. Fontanes servit la pièce en sa place ; le coup porta. Dans une seule journée, le libraire Migneret vendait pour mille écus, et il parlait déjà d'une seconde édition, la première était tirée à quatre mille exemplaires. La Harpe ne connut d'abord le livre que par le premier extrait de Fontanes ; il envoya aussitôt chercher l'auteur par Migneret. Il était hors de lui : « Voilà de la critique, voilà de la littérature ! Ah ! messieurs les philosophes, vous avez à faire à forte partie ! Voici deux hommes, le jeune homme (c'était Fontanes) est mon élève, c'est moi qui l'ai annoncé. » Et il ajoutait que Fontanes finissait l'antique école, et que Châteaubriand en commençait une nouvelle. Il était même de l'avis de celui-ci contre Fontanes en faveur du merveilleux chrétien réprouvé par Boileau. Il passait, sans marchander, sur les hardiesses, sur les incorrections premières : « Bah ! Bah ! ces gens-là ne voient pas que cela tient à la nature même de votre talent. Oh ! laissez-moi faire, je les ferai crier, je serre dur ! » La passion enlevait ainsi le vieux critique au-dessus de ses propres théories ; sa personnalité pourtant, son moi revenait à travers tout, et perçait dans sa trompette. Il s'échauffa si fort à son monologue, qu'il tomba à la fin en une espèce d'étourdissement.

Outre les articles de critique active, Fontanes donna au Mercureun morceau sur Thomas, dans lequel l'élégance la plus parfaite exprime les plus incontestables jugements. Il n'y a rien de mieux en cette manière ; c'est du La Harpe fini et perfectionné, et plus que cela ; pour une certaine rapidité de goût, c'est du Voltaire. Ainsi, voulant dire de Thomas qu'il savait rarement saisir dans un sujet les points de vue les plus simples et les plus féconds, le critique ajoute : « Il pensait en détail, si l'on peut parler ainsi, et ne s'élevait point assez haut pour trouver ces idées premières qui font penser toutes les autres. »

Mais Fontanes n'était déjà plus un homme privé. Quelque temps employé sous Lucien au ministère de l'intérieur, puis nommé député au Corps législatif, il fut bientôt désigné par les suffrages de ses collègues au choix du Consul pour la présidence. Poëte d'avant 89, critique de 1800, il va devenir orateur impérial. La même distinction le suit partout : son nom y gagne et s'étend. Toutefois ces palmes entrecroisées se supplantent un peu et se nuisent. Ce qui augmenta sa considération de son vivant, ne saurait servir également sa gloire.

J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours,

a dit La Fontaine, lequel pourtant n'était ni recteur ni président d'aucun conseil sous Louis XIV.

Un avantage demeure, et il est grand ; le caractère historique remplace à distance l'intérêt littéraire pâlissant. Il n'est pas indifférent, devant la postérité, d'avoir figuré au premier rang dans le cortège impérial, et d'y avoir compté par sa parole. Ces discours, présentés dans de sobres échantillons, suffisent à marquer l'époque qu'ils ornèrent, et où ils parurent d'accomplis témoignages de contenance toujours digne, de flatterie toujours décente, et de réserve parfois hardie. M. de Fontanes n'avait nullement partagé les idées de la fin du xviii siècle sur la perfectibilité indéfinie de l'humanité, et la révolution l'avait plus que jamais convaincu de la décadence des choses, du moins en France. Il l'a dit dans une belle ode :

Hélas ! plus de bonheur eût suivi l'ignorance !
Le monde a payé cher la douteuse espérance
D'un meilleur avenir ;
Tel mourut Pélias, étouffé par tendresse
Dans les vapeurs du bain dont la magique ivresse
Le devait rajeunir.

Après le bain de sang, après les triumvirs et leurs proscriptions, que faire ? qu'espérer ? Le siècle d'Auguste eût été l'idéal ; mais, pour la gloire des lettres, ce siècle d'Auguste, en France, était déjà passé avec celui de Louis XIV. Ainsi désormais, c'était, au mieux, un siècle d'Auguste sans la gloire des lettres ; c'était un siècle des Antonins, qui devenait le meilleur espoir et la plus haute attente de Fontanes. Son imagination, grandement séduite par le glorieux triomphateur, y comptait déjà. L'assassinat du duc d'Enghien lui tua son Trajan. Il continua pourtant de servir, enchaîné par ses antécédents, par ses devoirs de famille, par sa modération même. Il était monarchiste par goût, par principe : « Un pouvoir unique et permanent convient seul aux grands états, » disait-il ; sa plus grande peur était l'anarchie. Il resta donc attaché au seul pouvoir qui fût possible alors, s'efforçant en toute occasion, et dans la mesure de ses paroles, ou même de ses actes, de lui insinuer, à ce pouvoir trop ensanglanté d'une fois, mais non pas désespéré, la paix, l'adoucissement, de l'humaniser par les lettres, de le spiritualiser par l'infusion des doctrines sociales et religieuses :

Græcia capta ferum victorem cepit…

Quand on lit aujourd'hui cette suite de vers où se décharge et s'exhale son arrière-pensée, l'ode sur l'assassinat du duc d'Enghien, l'ode sur l'Enlèvement du Pape, on est frappé de tout ce qu'il dut par moments souffrir et contenir, pour que la surface officielle ne trahit rien au-delà de ce qui était permis. Si l'on ne voyait ses discours publics que de loin, on n'en découvrirait pas l'accord avec ce fond de pensée, on n'y sentirait pas les intentions secrètes et, pour ainsi dire, les nuances d'accent qu'il y glissait, que le maître saisissait toujours, et dont il s'irrita plus d'une fois ; on serait injuste envers Fontanes, comme l'ont été à plaisir plusieurs de ses contemporains, qui, serviteurs aussi de l'empire, n'ont jamais su l'être aussi décemment que lui.

Pour nous, qui n'avons jamais eu à faire aux rois ni aux empereurs de ce monde, mais qui avons eu mainte fois à nous prononcer devant ces autres rois, non moins ombrageux, ou ces prétendants de la littérature, nous qui savons combien souvent, sous notre plume, la louange apparente n'a été qu'un conseil assaisonné, nous entrerons de près dans la pensée de M. de Fontanes, et, d'après les renseignements les plus précis, les plus divers et les mieux comparés, nous tâcherons de faire ressortir, à travers les vicissitudes, l'esprit d'une conduite toujours honorable, de marquer, sous l'adresse du langage, les intentions d'un cœur toujours généreux et bon.

M. de Fontanes fut président du Corps législatif depuis le commencement de 1804 jusqu'au commencement de 1810 : en tout, six fois porté par ses collègues, six fois nommé par Napoléon ; mais, comme tel, il cessa de plaire dès 1808, et son changement fut décidé. Déjà, tout au début, la mort du duc d'Enghien avait amené une première et violente crise. Le 21 mars 1804, de grand matin, Bonaparte le fit appeler, et, le mettant sur le chapitre du duc d'Enghien, lui apprit brusquement l'événement de la nuit. Fontanes ne contint pas son effroi, son indignation. « Il s'agit bien de cela, lui dit le Consul : Fourcroy va clore après-demain le Corps législatif ; dans son discours, il parlera, comme il doit, du complot réprimé ; il faut, vous, que, dans le votre, vous y répondiez ; il le faut » — « Jamais ! » s'écria Fontanes, et il ajouta que, bien loin de répondre par un mot d'adhésion, il saurait marquer par une nuance expresse, au moins de silence, son improbation d'un tel acte. À cette menace, la colère faillit renverser Bonaparte ; ses veines se gonflaient, il suffoquait : ce sont les termes de Fontanes, racontant le jour même la scène du matin à M. Molé, de la bienveillance de qui

nous tenons le détail dans toute sa précision. En effet, deux jours après (3 germinal), Fourcroy, orateur du gouvernement, alla clore la session du Corps législatif) et, dans un incroyable discours, il parla des membres de cette famille dénaturée « qui auraient voulu noyer la France dans son sang pour pouvoir régner sur elle ; mais, s'ils osaient souiller de leur présence notre sol, s'écriait l'orateur, la volonté du Peuple français est qu'ils y trouvent la mort ! » Fontanes répondit à Fourcroy : dans son discours, il n'est question d'un bout à l'autre que du Code civil qu'on venait d'achever, et de l'influence des bonnes lois : « C'est par là, disait-il (et chaque mot, à ce moment, chaque inflexion de voix portait), c'est par là que se recommande encore la mémoire de Justinien, quoiqu'il ait mérité de graves reproches. » Et encore : « L'épreuve de l'expérience va commencer : qu'ils (les législateurs du Code civil) ne craignent rien pour leur gloire : tout ce qu'ils ont fait de juste et de raisonnable demeurera éternellement ; car la raison et la justice sont deux puissances indestructibles qui survivront à toutes les autres » Il y a plus : le lendemain (4 germinal), Foutanes, à la tête de la députation du Corps législatif, porta la parole devant le Consul, à qui l'assemblée, en se séparant, venait de décerner une statue, comme à l'auteur du Code civil (singulière et sanglante coïncidence) ; il disait : « Citoyen premier Consul, un empire immense repose depuis quatre ans sous l'abri de votre puissante administration. La sage uniformité de vos lois en va réunir de plus en plus tous les habitants. » Le discours parut dans le Moniteur, et, au lieu de la sage uniformité de vos lois, on y lisait de vos mesures. Qu'on n'oublie toujours pas le duc d'Enghien fusillé quatre jours auparavant : le Consul espérait, par cette fraude, confisquer à la mesure l'approbation du Corps législatif et de son principal organe. Fontanes, indigné, courut au Moniteur, et exigea un erratum qui fut inséré le 6 germinal, et qu'on y peut lire imprimé en aussi petit texte que possible. Cela fait, il se crut perdu ; de même qu'il avait de ces premiers mouvements qui sont de l'honnête homme avant tout, il avait de ces crises d'imagination qui sont du poëte. En ne le jugeant que sur sa parole habile, on se méprendrait tout à fait sur le mouvement de son esprit et sur la vivacité de son âme. Quoi qu'il en soit, il avait quelque lieu ici de redouter ce qui n'arriva pas. Mais Bonaparte fut profondément blessé, et, depuis ce jour, la fortune de Fontanes resta toujours un peu barrée par son milieu. Nous sommes si loin de ces temps, que cela aura peine à se comprendre ; mais, en effet, si comblé qu'il nous paraisse d'emplois et de dignités, certaines faveurs impériales, alors très haut prisées, ne le cherchèrent jamais. Que sais-je ? dotation modique, pas le grand cordon ; ce qu'on appelait les honneurs du Louvre, qu'il eut jusqu'à la fin à titre

de sénateur, mais que ne conserva pas M de Fontanes, dès qu'il eut cessé d'être président du Corps législatif : l'errata du Moniteur, au fond, était toujours là.

Un autre errata s'ajouta ensuite au premier, nous le verrons ; et, même en plein empire, à dater d'un certain moment, il pouvait dire tout bas à sa muse intime dans ses tristesses de l'Anniversaire :

De tant de vœux trompés fais rougir mon orgueil !

Pourtant Fontanes continua, durant quatre années, de tenir sans apparence de disgrâce la présidence du Corps législatif. Proposé à chaque session par les suffrages de ses collègues, il était choisi par l'Empereur. La situation admise, on avait en lui par excellence l'orateur bienséant. Les discours qu'il prononçait à chaque occasion solennelle tendaient à insinuer au conquérant les idées de la paix et de la gloire civile, mais enveloppées dans des redoublements d'éloges qui n'étaient pas de trop pour faire passer les points délicats. Napoléon avait un vrai goût pour lui, pour sa personne et pour son esprit ; et lui-même, à ces époques d'Austerlitz et d'Iéna, avait, malgré tout, et par son imagination de poëte, de très grands restes d'admiration pour un tel vainqueur. Mais un orage se forma : Napoléon était en Espagne, et de là il eut l'idée d'envoyer douze drapeaux conquis sur l'armée d'Estramadure au Corps législatif, comme un gage de son estime. Fontanes, en tête d'une députation, alla remercier l'Impératrice : celle-ci, prenant le gage d'estime trop au sérieux, répondit qu'elle avait été très satisfaite de voir que le premier sentiment de l'Empereur, dans son triomphe, eût été pour le corps qui représentait la nation. Là-dessus, une note, arrivée d'Espagne, comme une flèche, et lancée au Moniteur, fit une manière d'errata à la réponse de l'Impératrice, un errata injurieux et sanglant pour le Corps législatif, qu'on remettait à sa place de consultatif. Fontanes sentit le coup, et dans la séance de clôture du 31 décembre 1808, c'est-à-dire quinze jours après l'offense, au nom du corps blessé, répondant aux orateurs du gouvernement, et n'épargnant pas les félicitations sur les trophées du vainqueur de l'Ebre, il ajouta : « Mais les paroles dont l'Empereur accompagne l'envoi de ses trophées méritent une attention particulière : il fait participer à cet honneur les collèges électoraux. Il ne veut point nous séparer d'eux, et nous l'en remercions. Plus le Corps législatif se confondra dans le peuple, plus il aura de véritable lustre ; il n'a pas besoin de distinction, mais d'estime et de confiance… » Et la phrase, en continuant, retournait vite à l'éloge ; mais le mot était dit, le coup était rendu. Napoléon le sentit avec colère, et dès lors il résolut d'éloigner Fontanes de la

présidence. L'établissement de l'Université, qui se faisait en cette même année sur de larges bases, lui avait déjà paru une occasion naturelle d'y porter Fontanes comme grand-maître, et il songea à l'y confiner ; car, si courroucé qu'il fût a certains moments, il ne se fâchait jamais avec les hommes que dans la mesure de son intérêt et de l'usage qu'il pouvait faire d'eux. Il dut pourtant, faute du candidat qu'il voulait lui substituer, le subir encore comme président du Corps législatif durant toute l'année 1809. Fontanes, toujours président et déjà grand-maître, semblait cumuler toutes les dignités, et il était pourtant en disgrâce positive.

Il s'y croyait autant et plus que jamais, lorsque, dans l'automne de 1809, une lettre du maréchal Duroc lui notifia que l'Empereur l'avait désigné pour le voyage de Fontainebleau ; c'était, à une certaine politesse près, comme les Fontainebleau et les Marly de Louis XIV, et le plus précieux signe de la faveur souveraine. Il se rendit à l'ordre, et, dans la galerie du château, après le défilé d'usage, l'Empereur, repassant devant lui, lui dit : Restez ; et quand ils furent seuls, il continua : « Il y a longtemps que je vous boude, vous avez dû vous en apercevoir ; j'avais bien raison. » Et comme Fontanes s'inclinait en silence, et de l'air de ne pas savoir : « Quoi ? vous m'avez donné un soufflet à la face de l'Europe, et sans que je pusse m'en fâcher… Mais je ne vous en veux plus ; … c'est fini. »

Durant cette année 1809, Fontanes, comme grand-maître, avait eu à lutter contre toutes sortes de difficultés et de dégoûts : de perpétuels conflits, soit avec le ministre de l'intérieur, duquel il se voulait indépendant, soit avec Fourcroy, resté directeur de l'instruction publique et qui ne pouvait se faire à l'idée d'abdiquer, allaient rendre intolérable une situation dans laquelle la bienveillance impériale ne l'entourait plus. Il offrait vivement sa démission : « D'un côté, écrivait-il, je vois un ministre qui surveille l'instruction publique, de l'autre un conseiller d'État qui la dirige ; je cherche la place du grand-maître, et je ne la trouve pas. » Il récidiva cette offre pressante de démission jusqu'à trois fois. La troisième (c'était sans doute après le voyage de Fontainebleau), l'Empereur lui dit : « Je n'en veux pas, de votre démission ; s'il y a quelque chose à faire, exposez-le-moi dans un mémoire, j'en prendrai connaissance moi-même ; j'y répondrai. » La rentrée ouverte de Fontanes dans les bonnes grâces du chef aplanit dès lors beaucoup de choses.

Dès septembre 1808, et aussitôt qu'il avait été nommé grand maître, Fontanes avait songé à faire de l'Université l'asile de bien des hommes honorables et instruits, battus par la révolution, soit membres du clergé, soit débris des anciens ordres, des oratoriens, par exemple, pour lesquels il avait conservé une haute idée et une profonde reconnaissance. Ces noms, suivant lui (et il les présentait de la sorte à l'Empereur), étaient les garanties pour les familles, des indications manifestes de l'esprit social et religieux qu'il s'agisait de restaurer. À cette idée générale se joignait chez lui une inspiration de bonté et d'obligeance infinie pour les personnes, qui faisait dans le détail sa direction la plus ordinaire. Il penchait donc pour un conseil de l'Université très nombreux, et il aurait voulu tout d'abord en remplir les places avec des noms que désiraient d'autres services. Ce n'était pas l'avis de l'Empereur, toujours positif et spécial. Nous possédons là-dessus une précieuse note, qui rend les paroles mêmes prononcées par Napoléon dans une conversation avec M. de Fontanes à Saint-Cloud, le lundi 19 septembre 1808 : nous la reproduisons religieusement. Patience ! le côté particulier de la question va vite s'agrandir en même temps que se creuser sous son coup d'œil. Ce n'est pas seulement de l'administration en grand, c'est de la nature humaine éclairée par un Machiavel ou un La Rochefoucauld empereur.

« Dans une première formation, tous les esprits diffèrent. Mon opinion est qu'il ne faut pas nommer pendant plusieurs années les conseillers ordinaires.

« Il faut attendre que l'Université soit organisée comme elle doit l'être.

« Trente conseillers dans une première formation ne produiraient que désordre et qu'anarchie.

« On a voulu que cette tête opposât une force d'inertie et de résistance aux fausses doctrines et aux systèmes dangereux.

« Il ne faut donc composer successivement cette tête que d'hommes qui aient parcouru toute la carrière et qui soient au fait de beaucoup de choses.

« Les premiers choix sont en quelque sorte faits comme on prend des numéros à la loterie.

« Il ne faut pas s'exposer aux charmes du hasard. Dans les premières séances d'un conseil ainsi nommé, je le répète, tous les esprits différent ; chacun apporte sa théorie et non son expérience.

« On ne peut être bon conseiller qu'après une carrière faite.

« C'est pourquoi j'ai fait moi-même voyager mes conseillers d'État avant de les fixer auprès de moi. Je leur ai fait amasser beaucoup d'observations diverses avant d'écouter les leurs.

« Les inspecteurs, dans ce moment, sont donc vos ouvriers les plus essentiels. C'est par eux que vous pouvez voir et toucher toute votre machine. Ils rapporteront au conseil beaucoup de faits et d'expérience, et c'est là votre grand besoin. Il faut donc les faire courir à franc étrier dans toute la France, et leur recommander de séjourner au moins quinze jours dans les grandes villes. Les bons jugements ne sont que la suite d'examens répétés.

« Souvenez-vous que tous les hommes demandent des places.

« On ne consulte que son besoin, et jamais son talent.

« Peut-être même vingt conseillers ordinaires, c'est beaucoup ; cela compose la tête du corps d'éléments hétérogènes. Le véritable esprit de l'Université doit être d'abord dans le petit nombre. Il ne peut se propager que peu à peu, que par beaucoup de prudence, de discrétion et d'efforts persévérants.

« …Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde ?… C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose.

« Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit.

« J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses. À la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »

Est-il besoin de faire ressortir tout ce qu'a de prophétique, dans une telle bouche, cet aveu, ce cri éclatant, soudain, jeté là comme en postscriptum, sans qu'on nous en donne la liaison avec ce qui précède, sans qu'il y ait eu d'autre liaison peut-être : vraies paroles d'oracle !

Ôvous tous, puissants, qui vous croiriez forts sans l'esprit, rappelez-vous toujours qu'en ses heures de miracle, entre Iéna et Wagram, c'est ainsi que le sabre a parlé.

M. de Fontanes, en vue des générations survenantes, tendait à faire entrer dans l'Université l'esprit moral, religieux, conservateur, et la plupart de ses choix furent en ce sens. Il proposa ainsi M. de Bonald à l'Empereur comme

conseiller à vie, et, durant plus d'un an, il eut à défendre la nomination devant l'Empereur impatient, et presque contre M. de Bonald lui-même qui ne bougeait de Milhaud. Il eut moins de peine à faire agréer l'excellent M. Emery de Saint-Sulpice. Il fit nommer conseiller encore le P. Ballan, oratorien, son ancien professeur de rhétorique ; M. de Sèze, frère du défenseur de Louis XVI, fut recteur d'académie à Bordeaux. Ces noms en disent assez sur l'esprit des choix. Ceux de M. de Fontanes n'étaient pas d'ailleurs exclusifs ; sa bienveillance, par instants quasi naïve, les étendait à plaisir, et lui-même proposa deux fois à la signature de l'Empereur la nomination de M. Arnault, assez peu reconnaissant : « Ah ! c'est vous, vous, Fontanes, qui me proposez la nomination d'Arnault, fit l'Empereur à la seconde insistance ; allons, à la bonne heure ». Quand M. Frayssinous vit interdire ses conférences de Saint-Sulpice, et se trouva momentanément sans ressources, M. de Fontanes, sur la demande d'une personne amie, le nomma aussitôt inspecteur de l'Académie de Paris. Sa générosité n'eut pas même l'idée qu'il pût y avoir inconvénient pour lui-même à venir ainsi en aide à ceux que l'Empereur frappait. La vie de M. de Fontanes est pleine de ces traits, et cela rachète amplement quelques faiblesses publiques d'un langage, lequel encore, si l'on veut bien se reporter au temps, eut toujours ses réserves et sa décence.

Un jour, à propos des choix trop religieux et royalistes de M. de Fontanes dans l'Université, l'Empereur le traita un peu rudement devant témoins, comme c'était sa tactique, puis il le retint seul et lui dit en changeant de ton : « Votre tort, c'est d'être trop pressé ; vous allez trop vite ; moi, je suis obligé de parler ainsi pour ces régicides qui m'entourent. Tenez, ce matin, j'ai vu mon architecte ; il est venu me proposer le plan du Temple de la Gloire. Est-ce que vous croyez que je veux faire un Temple de la Gloire ?... dans Paris ?... Non ; je veux une église, et dans cette église il y aura une chapelle expiatoire, et l'on y déposera les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Mais il me faut du temps, à cause de ces gens (il disait un autre mot) qui m'entourent. ». Je donne les paroles ; les prendra-t-on maintenant pour sincères ? La politique de Bonaparte était là ; tenir en échec les uns par les autres. Le dos tourné à Berlier et au côté de la révolution, il jetait ceci à l'adresse de Fontanes et des monarchiens.

En 1811, dans cet intervalle de paix, il s'occupa beaucoup d'Université. Un jour, dans un conseil présidé par l'Empereur, Fontanes, en présence de conseillers d'État qu'il jugeait hostiles, eut une prise avec Regnault de Saint-Jean-d'Angely, et il s'emporta jusqu'à briser une écritoire sur la table du

conseil. L'Empereur le congédia immédiatement : il rentra chez lui, se jugeant plus que compromis et songeant déjà à Vincennes. La soirée se passa en famille dans des transes extrêmes, dont on n'a plus idée sous les gouvernements constitutionnels. Mais, fort avant dans la soirée, l'Empereur le fit mander et lui dit en l'accueillant d'un air tout aimable : « Vous êtes un peu vif, mais vous n'êtes pas un méchant homme. » — Il se plaisait beaucoup à la conversation de Fontanes, et il lui avait donné les petites entrées. Trois fois par semaine, le soir, Fontanes allait causer aux Tuileries. Au retour dans sa famille, quand il racontait la soirée de tout à l'heure, sa conversation si nette, si pleine de verve, s'animait encore d'un plus vif éclat. Il ne pouvait s'empêcher pourtant de trouver, à travers son admiration, que, dans le potentat de génie, perçait toujours au fond le soldat qui trône ; et il en revenait par comparaison dans son cœur à ses rêves de Louis XIV et du bon Henri, au souvenir de ces vieux rois qu'il disait formés d'un sang généreux et doux.

Ce que nous tachons là de saisir et d'exprimer dans son mélange en pur esprit de vérité, ce que Napoléon tout le premier sentait et rendait si parfaitement lorsqu'il écrivait de Fontanes à M. de Bassano : « Il veut de la royauté, mais pas la nôtre : il aime Louis XIV et ne fait que consentir à nous, » la suite des vers qu'on possède aujourd'hui le dit et l'achève mieux que nous ne pourrions. Car le haut dignitaire de l'empire ne cessa jamais d'être poëte, et, comme ce berger à la cour, que la fable a chanté, et à qui il se compare, il eut toujours sa musette cachée pour confidente. Eh bien ! qu'on lise, qu'on se laisse faire ! l'explication, l'excuse naturelle, naitra. Dans ses vers, si les griefs exprimés contre Bonaparte restèrent secrets, les éloges, prodigués tout à côté, ne devinrent pas publics. S'il se garda bien de divulguer l'Ode au duc d'Enghien, il s'abstint aussi de publier l'Ode sur les Embellissements de Paris. C'est une consolation pour ceux qui jugent les éloges de ses discours exagérés, de les retrouver dans ses poésies, où ils ont certes deux caractères parfaitement nobles, la conviction et le secret. Fontanes, sous son manteau d'orateur impérial, n'était pas une nature de courtisan et de flatteur, comme on l'a tant cru et dit. Un jour l'Empereur lui demandait de lui réciter des vers, il désirait la pièce sur les Embellissements de Paris dont il avait entendu parler : Fontanes lui récita des vers de la Grèce sauvée qui étaient plutôt républicains. — Un affidé de l'Empereur vint un jour et lui dit : « Vous ne publiez rien depuis longtemps, publiez donc des vers, des vers où il soit question de l'Empereur, il vous en saurait gré, il vous enverrait 100 000 francs, je gage ! » Ces sortes de gratifications étaient d'usage sous

l'empire, et elles ne venaient jamais hors de propos à cause des frais énormes de représentation qui absorbaient les plus gros appointements. Fontanes raconta l'insinuation à une personne amie, qui lui dit : « Vous pourriez publier les vers sur les Embellissements de Paris ; ils sont faits, et l'éloge porte juste. » — « Oh ! je m'en garderais bien, s'écria-t-il en se frottant les mains comme un enfant ; ils seraient trop heureux dans les journaux de pouvoir tomber sur le grand-maître en une occasion qui leur serait permise. » — Il ne publia donc pas les Embellissements de Paris, mais il fit imprimer les stances à M. de Châteaubriand, lequel était peu en agréable odeur.

Au milieu des affaires et de tant de soins, Fontanes pensait toujours aux vers ; la paresse chez lui, en partie réelle, était aussi, en partie, une réponse commode et un prétexte : il travaillait là-dessous. À diverses reprises, avant ses grandeurs, il avait songé à recueillir et à publier ses œuvres éparses ; il s'en était occupé en 89, en 96, et de nouveau en 1800. Les volumes même ont été vus alors tout imprimés entre ses mains ; mais un scrupule le saisit : il les retint, puis les fit détruire. Si ce fut par pressentiment de sa fortune politique, bien lui en prit. Il n'eût peut-être jamais été grand-maître, s'il eût paru poëte autant qu'il l'était. Son beau nom littéraire le servit mieux, sans trop de pièces à l'appui.

Son poëme de la Grèce sauvée, qu'il avait poussé si vivement durant les années de la proscription, ne lui tenait pas moins à cœur dans les embarras de sa vie nouvelle. Forcé de renoncer à une gloire poétique plus prochaine par des publications courantes, il se rejetait en imagination vers la grande gloire, vers la haute palme des Virgile et des Homère, et y fondait son recours. Il parlait sans cesse, dans l'intimité, de ce poëme qu'il avait fait, presque fait, disait-il ; — qu'il faisait toujours ! Il en hasardait parfois des fragments à l'Institut. Il en expliquait à ses amis le plan, par malheur trop peu fixé dans leur mémoire.

En composant il n'écrivait jamais ; il attendait que l'œuvre poétique fût achevée et parachevée dans sa tête, et encore il la retenait ainsi en perfection sans la confier au papier. Ses brouillons, quand il s'y décidait, restaient informes, et ce qu'on a de manuscrits n'est le plus souvent qu'une dictée faite par lui à des amis, et sur leur instante prière ; plusieurs de ses ouvrages n'ont jamais été écrits de sa main. Je ne connaissais Fontanes que d'après les quelques vers d'ordinaire reproduits, et je me rappelle encore mon impression étonnée lorsque j'entendis, pour la première fois, ses odes inédites et d'éloquentes ti-

rades de la Grèce sauvée, récitées de mémoire, après des années, par une bouche amie et admiratrice, comme par un rapsode passionné. Cette dernière tentative des épopées classiques élégantes et polies m'arrivait oralement et toute vive, un peu comme s'il se fût agi, avant Pisistrate, d'un antique chant d'Homère.

On s'explique pourtant ainsi comment il a dû se perdre bien des portions de la Grèce sauvée. Et puis, dans son imagination volontiers riante et prompte, Fontanes se figurait peut-être en avoir achevé plus de chants qu'il n'en tenait en effet. La manière de travailler, dans l'école classique, ressemblait assez, il faut le dire, à la toile de Pénélope : on défaisait, on refaisait sans cesse ; on s'attardait, on s'oubliait aux variantes, au lieu de pousser en avant. On a réparé cela depuis : les immenses poëmes humanitaires gagnent aujourd'hui de vitesse les simples odes d'autrefois. Quoique les idées sur l'épopée proprement dite et régulière aient fort mûri dans ces derniers temps, et quoique le résultat le plus net de tant de dissertations et d'études soit qu'il n'en faut plus faire, on a fort à regretter que Fontanes n'ait pas donné son dernier mot dans ce genre épique virgilien. Les beautés mâles et chastes qui marquent son second chant sur Sparte et Léonidas, les beautés mythologiques, mystiques et magnifiquement religieuses du huitième chant, sur l'initiaiion de Thémistocle aux fêtes d'Eleusis, se seraient reproduites et variées en plus d'un endroit. Mais, telle qu'elle est, cette épopée inachevée renouvelle le sort et le naufrage de tant d'autres. Elle est allée rejoindre, dans les limbes littéraires, les poëmes persiques de Simonide de Céos, de Chœrilus de Samos. De longue main, Eschyle, dans ses Perses, y a pourvu : c'est lui qui a fait là, une fois pour toutes, l'épopée de Salamine.

Properce, s'adressant en son temps au poëte Ponticus, qui faisait une Thébaïde et visait au laurier d'Homère, lui disait (liv. I, élég. vii) :

Cùm tibi Cadmeæ dicuntur, Pontice, Thebæ
Armaque fraternæ tristia militiæ ;
Atque, ita sim felix, primo contendis Homero,
Sint modó fata tuis mollia carminibus…

ce que je traduis ainsi : « Ô Ponticus ! qui seras, j'en réponds, un autre Homère, pour peu que les destins te laissent achever tes grands vers ! » Et Properce oppose, non sans malice, ses modestes élégies qui prennent les devants pour plus de sûreté, et gagnent les cœurs.

Par bonheur, ici, Fontanes est à la fois le Properce et le Ponticus. Bien qu'on n'ait pas retrouvé les quatre livres d'odes dont il parlait à un ami un an avant sa mort, il en a laissé une suffisante quantité de belles, de sévères, et surtout de charmantes. Il peut se consoler par ses petits vers, comme Properce, de l'épopée qu'il n'a pas plus achevée que Ponticus. Quatre ou cinq des sonnets de Pétrarque me font parfaitement oublier s'il a terminé ou non son Afrique.

Un jour donc que, sur sa terrasse de Courbevoie, Fontanes avait tenté vainement de se remettre au grand poëme, il se rabat à la muse d'Horace ; et, comme il n'est pas plus heureux que d'abord, il se plaint doucement à un pêcheur qu'il voit revenir de sa pêche, les mains vides aussi :

Pêcheur, qui des flots de la Seine, etc.

Ainsi, au moment où il dit que la muse d'Horace le fuit, il la ressaisit et la fixe dans l'ode la plus gracieuse. Il dit qu'il ne prend rien, et la manière dont il le dit devient à l'instant cette fine perle qu'il à l'air de ne plus chercher. De même, dans une autre petite ode exquise, lorsqu'au lieu de se plaindre, cette fois, de son rien-faire, il s'en console en le savourant :

Au bout de mon humble domaine, etc.

Mais ne peut-on pas lui dire comme à Titus ? Il n'est pas perdu, ô poëte, le jour où tu as dit si bien que tu le perdais !

Dans l'ode au Pêcheur, un trait touchant et délicat sur lequel je reviens, c'est le faible don que le poëte déçu donne à son pauvre semblable, plus déçu que lui : cette obole doit leur porter bonheur à tous deux. Cet accent du cœur dénote dans le poëte ce qui était dans tout l'homme chez Fontanes, une inépuisable humanité, une facilité plutôt extrême. Jamais il ne laissa une lettre de pauvre solliciteur sans y répondre : et il n'y répondait pas seulement par un faible don, comme on fait trop souvent en se croyant quitte ; il y répondait de sa main avec une délicatesse, un raffinement de bonté : Haud ignara mali. — On aime, dans un poëte virgilien, à entremeler ces considérations au talent, à les en croire voisines.

Les petites pièces délicieuses, à la façon d'Horace, nous semblent le plus précieux, le plus sur de l'hérilage poétique de Fontanes. Elles sont la plupart datées de Courbevoie, son Tibur : moins en faveur (somme toute et malgré le pardon de Fontainebleau) depuis 1809, plus libre par conséquent de ses heures, il y

courait souvent et y faisait des séjours de plus en plus goûtés. Les stances à une jeune Anglaise, qui se rapportaient à un bien ancien souvenir, ne lui sont peut-être venues que là, dans cette veine heureuse. Pureté, sentiment, discrétion, tout en fait un petit chef-d'œuvre, à qui il ne manque que de nous être arrivé par l'antiquité. C'est comme une figure grecque, à lignes extrêmement simples, une virginale esquisse de la Vénusté ou de la Pudeur, à peine tracée dans l'agate par la main de Pyrgotèle. Il en faut dire autant de l'ode : Où vas-tu, jeune Beauté ; tout y est d'un Anacréon chaste, sobre et attendri. Fontanes aimait à la réciter aux nouvelles mariées, lorsqu'elles se hasardaient à lui demander des vers :

Où vas-tu, jeune Beauté ? etc

Dans cette adorable pièce, comme le rhythme sert bien l'intention, et tout à la fois exprime le malin, le tendre et le mélancolique ! Comme cette strophe de neuf vers déjoue à temps et dérobe vers la fin la majesté de la strophe de dix, et la piquant, l'excitant d'une rime redoublée, la tourne soudain et l'incline d'une chute aimable à la grince ! Fontanes sentait tout le prix du rhythme ; il le variait curieusement, il l'inventait. Dans la touchante pièce intitulée : Mon Anniversaire, il fait une strophe exprès conforme à la marche attristée, résignée et finalement tombante de sa pensée. Il aimait à employer ce rhythme de cinq vers de dix syllabes, depuis si cher à Lamartine, et qui n'avait qu'à peine était traité encore, soit au xvii siècle, soit même au xvi. Sur les rimes, il a les idées les plus justes ; il en aime la richesse, mais sans recherche opiniâtre : « Une affectation continue de rimes trop fortes et trop marquées donnerait, pense-t-il, une pesante uniformité à la chute de tous les vers. » On dirait qu'il entend de loin venir cette strophe magnifique et formidable, trop pareille au guerrier du moyen âge qui marche tout armé et en qui tout sonne. En garde contre le relâchement de Voltaire, il est, lui, pour l'excellent goût de Racine et de Boileau, qui font naître une harmonie variée d'un adroit mélange de rimes, tantôt riches et tantôt exactes. André Chénier sur ce point ne pratique pas mieux.

À Courbevoie, dans un petit cabinet au fond du grand, il avait le boudoir du poëte, le lectulus des anciens : tout y était simple et brillant (simplex munditiis). Les murs se décoraient d'un lambris en bois des iles, espèce de luxe alors dans sa nouveauté. Une glace sans tain faisait porte au grand cabinet ; la fenêtre donnait sur les jardins, et la vue libre allait à l'horizon saisir les flèches élancées de l'abbaye de Saint-Denis. En face d'un canapé, seul meuble du gracieux réduit, se trouvait un buste de Vénus : elle était là, l'antique et jeune

déesse, pour sourire au nonchalant lecteur quand il posait son Horace au Donec gratus eram, quand il reprenait son Platon entr'ouvert à quelque page du Banquet. Or, une fois par semaine, le dimanche, M. de Fontanes avait à diner l'Université, recteurs, conseillers, professeurs, et il faisait admirer sa vue, il ouvrait sans façon le pudique boudoir. Mais le buste de Vénus ! et dans le cabinet d'un grand-maître ! Quelques-uns, vieux ou jeunes, encore jansénistes ou déjà doctrinaires, se scandalisèrent tout bas, et on le lui redit. De là sa petite ode enchantée :

Loin de nous, Censeur hypocrite, etc.

Nous saisissons sur le fait la contradiction naïve chez Fontanes : le lendemain de cette ode toute grecque, il retrouvait les tons chrétiens les plus sérieux, les mieux sentis, en déplorant avec M. de Bonald la Société sans la Religion. On peut le dire, l'épicurien dans le poëte était tout à côté du chrétien, et cela si naturellement, si bonnement ! il y a en lui du La Fontaine. Ce cabinet favori nous représente bien sa double vue d'imagination : tout près le buste de Vénus, là-bas les clochers de Saint-Denis !

Ce parfum de simplicité grecque, cet extrait de grâce antique, qu'on respire dans quelques petites odes de Fontanes, le rapproche-t-il d'André Chénier ? Ce dernier a, certes, plus de puissance et de hardiesse que Fontanes, plus de nouveauté dans son retour vers l'antique ; il sait mieux la Grèce, et il la pratique plus avant dans ses vallons retirés ou sur ses sauvages sommets. Mais André Chénier, en sa fréquentation méditée, et jusqu'en sa plus libre et sa plus charmante allure, a du studieux à la fois et de l'étrange ; il sait ce qu'il fait, et il le veut ; son effort d'artiste se marque même dans son triomphe. Au contraire, dans le petit nombre de pièces par lesquelles il rappelle l'idée de la beauté grecque (les Stances à une jeune Anglaise, l'ode à une jeune Beauté, au Buste de Vénus, au Pêcheur), Fontanes n'a pas trace d'effort ni de ressouvenir ; il a, comme dans la Grèce du meilleur temps, l'extrême simplicité de la ligne, l'oubli du tour, quelque chose d'exquis et en même temps infiniment léger dans le parfum. Par ces cinq ou six petites fleurs, il est attique comme sous Xénophon, et pas du tout d'Alexandrie. Si, dans la comparaison avec Chénier à l'endroit de la Grèce, Fontanes n'a que cet avantage, on en remarquera du moins la rare qualité. Il y a pourtant des endroits où il s'essaie directement, lui aussi, à l'imitation de la forme antique : il y réussit dans l'ode au jeune Pâtre et dans quelques autres. Mais les habitudes du style poétique du xviii et même du xvii siècle, fa-

milières à Fontanes, vont mal avec cette tournure hardie, avec ce relief heureux et rajeunissant, ici nécessaire, qu'André Chénier possède si bien et qu'atteignit même Ronsard.

Malgré tout, je veux citer, comme un bel échantillon du succès de Fontanes dans cette inspiration directe et imprévue de l'antique à travers le plein goût de xviii siècle, la fin d'une ode contre l'Inconstance, qu'une convenance rigoureuse a fait retrancher à sa place dans la série des œuvres. Cette petite pièce est de 89. Le poëte se suppose dans la situation de Jupiter, qui, après maint volage égarement, revient toujours à Junon. En citant, je me place donc avec lui au pied de l'Ida, et le plus que je puis sous le nuage d'Homère :

Que l'homme est faible et volage !
Je promets d'être constant,
Et du nœud qui me rengage
Je m'échappe au même instant !

Insensé ! rougis de honte,
Quels faux plaisirs l'ont flatté !
Les jeux impurs d'Amathonte
Ne sont pas la Volupté.
Cette nymphe demi-nue
En secret reçut le jour
De la Pudeur ingénue
Qu'un soir atteignit l'Amour…
Ce n'est point une Ménade
Qui va, l'œil étincelant,
Des Faunes en embuscade
Braver l'essaim pétulant.
C'est la Vierge aimable et pure
Qui, loin du jour ennemi,
Laisse échapper sa ceinture
Et ne cède qu'à demi.
Si quelquefois on l'offense,
On la calme sans effort,
Et sa facile indulgence
Fait toujours grâce au remord…
Tu sais qu'un jour l'immortelle

Qu'Amour même seconda
Vers son époux infidèle
Descendit au mont Ida.
Jupiter la voit à peine
Que les désirs renaissants,
Comme une flamme soudaine,
Ont couru dans tous ses sens :
« Non, dit-il, jamais Europe,
Io, Léda, Sémélé,
Cérès, Latone, Antiope,
D'un tel feu ne m'ont brûlé !

« Viens… » Il se tait, elle hésite,
Il la presse avec ardeur :
Au Dieu qui la sollicite
Elle oppose la pudeur.
Un nuage l'environne
Et la cache à tous les yeux :
De fleurs l'Ida se couronne,
Junon cède un roi des Dieux !
Leurs caresses s'entendirent,
L'écho ne fut pas discret :
Tous les antres les redirent
Aux nymphes de la forêt.
Soudain, pleurant leur outrage,
Elles vont d'un air confus,
S'ensevelir sous l'ombrage
De leurs bois la plus touffus.

La galanterie spirituelle et vive de Parny, et sa mythologie de Cythère, n'avaient guère accoutumé la muse légère du xviii siècle à cette plénitude de ton, à cette richesse d'accent. Au sein d'un zéphyr qui semblait sortir d'une toile de Watteau, on sent tout d'un coup une bouffée d'Homère :

De fleurs l'Ida se couronne,
Junon cède au roi des Dieux !

Fontanes avait aussi ses retours d'Hésiode:il vient de peindre la Vénus-Junon ; il n'a pas moins rendu, dans un sentiment bien richement antique, la Vé-

nus-Cérès, si l'on peut ainsi la nommer; c'est au huitième chant de la Grèce sauvée :

Salut ! Cérès, salut ! tu nous donnas des lois ;
Nos arts sont les bienfaits:ton céleste génie
Arracha nos aïeux au gland de Chaonie;
Et la Religion, fille des Immortels,

Autour de la charrue éleva ses autels.
Par toi changea l'aspect de la nature entière.
On dit que Jasion, tout couvert de poussière,
Premier des laboureurs, avec toi fut heureux :
La hauteur des épis vous déroba tous deux ;
Et Plutus, qui se plait dans les cités superbes,
Naquit de vos amours sur un tronc de gerbes.

Ce sont là de ces beautés primitives, abondantes, dignes d'Ascrée, comme Lucrèce les retrouvait dans ses plus beaux vers : l'image demi-nue conserve chasteté et grandeur.

Vers 1812, Fontanes vieillissant, et enfin résigné à vieillir, eut dans le talent un retour de sève verdissant et comme une seconde jeunesse :

Ce vent qui sur nos âmes passe
Souffle si l'aurore, ou souffle tard.

Ces années du déclin de la vie lui furent des saisons de progrès poëtique et de fertilité dans la production : signe certain d'une nature qui est forte à sa manière. Qu'on lise son ode sur la Vieillesse : il y a exprimé le sentiment d'une calme et fructueuse abondance dans une strophe toute pleine et comme toute savoureuse de cette douce maturité :

Le temps, mieux que la science,
Nous instruit par ses leçons ;
Aux champs de l'expérience
J'ai fait de riches moissons ;
Comme une plante tardive ;
Le bonheur ne se cultive
Qu'en la saison du bon sens ;
Et, sous une main discrète,

Il croîtra dans la retraite
Que j'ornai pour mes vieux ans.

S'il n'a pas plus laissé, il en faut moins accuser sa facilité, au fond, qui était grande, que sa main trop discrète et sa vue des choses volontiers découragée. Ce qui met M. de Fontanes au-dessus et à part de cette époque littéraire de l'empire, c'est moins la puissance que la qualité de son talent, surtout la qualité de son goût, de son esprit ; et par là il était plus aisément retenu, dégoûté, qu'excité. On le voit exprimer en maint endroit le peu de cas qu'il faisait de la littérature qui l'environnait. Sous Napoléon, il regrette qu'il n'y ait eu que des Chérile comme sous Alexandre ; sous les descendants de Henri IV, il regrette qu'il n'y ait plus de Malherbe : cette plainte lui échappe une dernière fois dans sa dernière ode. Dans celle qu'il a expressément lancée contre la littérature de 1812, il ne trouve rien de mieux pour lui que d'être un Silius, c'œt-à-dire un adorateur respectueux, et à distance, du culte virgilien et racinien qui se perd. Les soi-disant classiques et vengeurs du grand siècle le suffoquent ; Geoffroy, dans ses injures contre Voltaire et sa grossièreté foncière de cuistre, ne lui paraît, avec raison, qu'un violateur de plus. Cette idée de décadence, si habituelle et si essentielle chez lui, honore plus son goût qu'elle ne condamne sa sagacité ; et, si elle ne le rapproche pas précisément de la littérature qui a suivi, elle le sépare avec distinction de celle d'alors, dans laquelle il n'excepte hautement que le chantre de Cymodocée.

Je ne puis m'empêcher, en cherchant dans notre histoire littéraire quelque rôle analogue au sien, de nommer d'abord le cardinal Duperron. En effet, Duperron aussi, poëte d'une école finissante (de celle de Desportes), eut le mérite et la générosité d'apprécier le chef naissant d'une école nouvelle, et, le premier, il introduisit Malherbe près de Henri IV. Bayle a appelé Duperron le procureur général du Parnasse de son temps, comme qui dirait aujourd'hui le maître des cérémonies de la littérature. Fontanes, dont on a dit quelque chose de pareil, lui ressemblait par son vif amour pour ce qu'on appelait encore les lettres, par sa bienveillance active qui le faisait promoteur des jeunes talents. C'est ainsi qu'il distingua avec bonheur et produisit la précocité brillante de M. Villemain. M. Guizot lui-même, qui commençait gravement à percer, lui dut sa première chaire. Duperron, comme Fontanes, était, en son temps, un oracle souvent cité, un poëte rare et plus regretté que lu ; après avoir brillé par des essais trop épars, lui aussi il parut à un certain moment quitter la poésie pour les hautes dignités et la représentation officielle du goût à la cour.

Plus loin encore que Duperron, et à l'extrémité de notre horizon littéraire, je ne fais qu'indiquer comme analogue de Fontanes pour cette manière de rôle intermédiaire, Mellin de Saint-Gelais, élégant et sobre poëte, armé de goût, qui le dernier de l'école de Marot, sut se faire respecter de celle de Ronsard, et se maintint dans un fort grand état de considération à la cour de Henri II.

M. Villemain, d'abord disciple de M. de Fontanes dans la critique qu'il devait bientôt rajeunir et renouveler, l'allait visiter quelquefois dans ces années 1812 et 1813. La chute désormais trop évidente de l'empire, l'incertitude de ce qui suivrait, redoublaient dans l'âme de M. de Fontanes les tristesses et les rêveries du déclin :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Sous le lent nuage sombre, l'entretien délicat et vif n'était que plus doux. M. de Fontanes avait souvent passé sa journée à relire quelque beau passage de Lucrèce et de Virgile, à noter sur les pages blanches intercalés dans chacun de ses volumes favoris quelques réflexions plutôt morales que philologiques, quelques essais de traduction fidèle : « J'ai travaillé ce matin, disait-il ; ces vers de Virgile, vous savez :

Et varios ponit fœtus autumnus, et alté
Mitis in aprieis coquitnr vindemia saxis ;

« ces vers-là ne me plaisent pas dans Delille : les côtes vineuses,

les grappes paresseuses ; voici qui est mieux, je crois :

Et des derniers soleils la chaleur affaiblie
Sur les coteaux voisins cuit la grappe amollie. »

Il cherchait par ces sons en i (cuit la grappe amollie) à rendre l'effet mûrissant des désinences en is du latin. Sa matinée s'était passée de la sorte sur cette douce note virgilienne, dans cet épicurisme du goût. Ou bien, la serpe en main, soignant ses arbustes et ses fleurs, il avait peut-être redit, refait en vingt façons ces deux vers de sa Maison rustique :

L'enclos où la serpette arrondit le pommier,
Où la treille en grimpant rit aux yeux du fermier,

et ce dernier vers enfin, avec ses r si bien redoublés et approchés, lui avait à son gré, paru sourire.

Ou encore, dans ce verger baigné de la Seine, au bruit de la vague expirante, il avait exprimé amoureusement, comme d'un seul soupir, la muse de l'antique idylle,

Enflant près de l'Alphée une flûte docile ;

et ce doux souffle divinement trouvé lui avait empli l'âme et l'oreille presque tout un jour, comme tel vers du Lutrin à Boileau.

Insensiblement on parlait des choses publiques. M. Villemain avait été chargé d'un éloge de Duroc qui devait le produire près de l'Empereur. Il s'y trouvait un portrait de l'aide-de-camp, piquant, rapide, brillammeut enlevé ; l'autre jour, le délicieux causeur, avec une pointe de raillerie, nous le récitait encore ; rien que ce portrait-là portait avec lui toute une fortune sous l'empire ; mais, y avait-il encore un empire ? Et si M. Villemain qui déjà, dans sa curiosité éveillée, lisait Pitt, Fox, venait à en parler, et se rejetait à l'espoir d'un gouvernement libre et débattu comme en Angleterre : « Allons, allons, lui disait M. de Fontanes, vous vous gâterez le goût avec toutes ces lectures. Que feriez vous sous un gouvernement représentatif ? Bédoch vous passerait ! » Mot charmant, dont une moitié au moins reste plus vraie qu'on n'ose le dire ! N'est-ce pas surtout dans les gouvernements de majorité, si excellents à la longue pour les garanties et les intérêts, que le goût souffre et que les délicats sont malheureux.

La parole vive, spirituelle, brillante, y a son jeu, son succès. je le sais bien ; mais, tout à côté, la parole pesante y a son poids. Qu'y faire ? On ne peut tout unir. On avance beaucoup sur plusieurs points, on perd sur un autre ; l'utile dominant se passe aisément du fin, et le Bédoch (puisque Bédoch il y a) ne se marie que de loin avec le Louis XIV.

Nous en conviendrons d'ailleurs, M. de Fontanes n'aimait point assez sans doute les difficultés des choses ; il n'en avait pas la patience ; et l'on doit regretter pour son beau talent de prose qu'il ne l'ait jamais appliqué à quelque grand sujet approfondi. L'Histoire de Louis XI qu'il avait commencée est restée imparfaite ; une Histoire de France dont il parlait beaucoup n'a guère été qu'un projet. Lui-même cite quelque part Montesquieu, lequel, à propos des lois ripuaires, wisigothes et bourguignonnes, dont il débrouille le chaos, se compare à Saturne qui dévore des pierres. L'estomac de son esprit, à lui, n'était pas de cette force là. Son ami Joubert, en le conviant un peu naïvement à la lecture de

Marculphe, avait soin toutefois de ne lui conseiller que la préface. Son imagination l'avait fait, avant tout, poëte, c'est-à-dire volage.

On est curieux de savoir, dans ce rôle important et prolongé de Fontanes au sein de la littérature, soit avant 89, soit depuis 1800, quelle était sa relation précise avec Delille. Était-il disciple, était-il rival ? — Ayant débuté en 1780, c'est-à-dire dix ans après le traducteur des Géorgiques, Fontanes le considérait comme maître, et en toute occasion il lui marqua une respectueuse déférence. Mais il est aisé de sentir qu'il le loue plus qu'il ne l'adopte, et que, depuis la traduction des Géorgiques, il le juge en relâchement de goût. D'ailleurs, il appuya l'homme des Champs dans le Mercure ; lorsqu'il s'agit de rétablir l'absent boudeur sur la liste de l'Institut, il prit sur lui de faire la démarche, et, sans avoir consulté Delille, il se porta garant de son acceptation. Les choses entre eux en restèrent là, dans une mesure parfaitement décente, plus froide pourtant que ces témoignages ne donneraient à penser. Delille n'avait qu'un médiocre empressement vers Fontanes. En poésie et en art, on est dispensé d'aimer ses héritiers présomptifs, et Fontanes a pu parfois sembler à Delille un héritier collatéral, qui aurait été quelque peu un assassin, si l'indolent avait voulu. Mais sa poésie craignait le public et la vitre des libraires plus encore que celle du brillant descriptif ne les cherchait.

On peut se faire aujourd'hui une autre question dont nul ne s'avisait dans le temps : quelle fut la relation de Fontanes à Millevoye ? — Fontanes est un maître, Millevoye n'est qu'un élève. Venu aux Écoles centrales peu après que la proscription de fructidor en eut éloigné Fontanes, Millevoye ne put avoir avec lui que des rapports tout à fait rares et inégaux. Mais la considération, qui est tant pour les contemporains, compte bien peu pour la postérité ; celle-ci ne voit que les restes du talent ; en récitant la chute des Feuilles, elle songe au Jour des Morts, et elle marie les noms.

Les événements de 1813 remirent politiquement en évidence M. de Fontanes. Au Sénat où il siégeait depuis sa sortie du Corps législatif, il fut chargé, d'après le désir connu de l'Empereur, du rapport sur l'état des négociations entamées avec les puissances coalisées, et sur la rupture de ce qu'on appelle les conférences de Châtillon. C'était la première fois que Napoléon consultait ou faisait semblant. Le rapport concluait, après examen des pièces, en invoquant la paix, en la déclarant possible et dans les intentions de l'Empereur, mais à la fois en faisant appel à un dernier élan militaire pour l'accélérer. Ceux qui

avaient toujours présent le discours de 1808 au Corps législatif, ceux qui partageaient les sentiments de résistance exprimés concurremment par M. Lainé, purent trouver ce langage faible : Bonaparte dut le trouver un peu froid et bien mêlé d'invocations à la paix ; dans le temps en général, il parut digne. 1814 arriva avec ses désastres. M. de Fontanes souffrait beaucoup de cet abaissement de nos armes ; il n'aimait guère plus voir en France les cocardes que la littérature d'outre-Rhin. Sa conduite dans tout ce qui va suivre fut celle d'un homme honnête, modéré, qui cède, mais qui cède au sentiment, jamais au calcul.

Il avait, je l'ai dit, un grand fonds d'idées monarchiques, une horreur invincible de l'anarchie, un amour de l'ordre, de la stabilité presque à tout prix, et de quelque part qu'elle vint. Le premier article de sa charte était dans Homère :

.....εἷς κοίρανος ἔστω,
εἷς βασιλεύς.....
Le pire des états, c'est l'état populaire.

Il disait volontiers comme ce sage satrape dans Hérodote ;

Puissent les ennemis des Perses user de la démocratie ! Il croyait cela vrai des grands États modernes, même des États anciens et de ces républiques grecques qui n'avaient acquis, selon lui, une grande gloire que dans les moments où elles avaient été gouvernées comme monarchiquement sous un seul chef, Miltiade, Cimon, Thémistocle, Périclès. Mais, ce point essentiel posé, le reste avait moins de suite chez lui et variait au gré d'une imagination aisément enthousiaste ou effarouchée, que, par bonheur, fixait en définitive l'influence de la famille. La réputation officielle ment souvent ; il l'a remarqué lui-même, et cela peut surtout s'appliquer à lui. Ce serait une illusion de perspective que de faire de M. de Fontanes un politique : encore un coup, c'était un poëte au fond. Son dessous de cartes, le voulez-vous savoir ? comme disait M. de Pomponne de l'amour de madame de Sévigné pour sa fille. En 1805, président du Corps législatif, il ne s'occupe en voyage que du poëme des Pyrénées et des stances à l'ancien manoir de ses pères. En 1815, président du collège électoral à Niort, il fait les stances à la fontaine du Vivier et aux mânes de son frère. Voilà le dessous de cartes découvert : peu de politiques en pourraient laisser voir autant.

En 1814, au Sénat, il signa la déchéance, mais ce ne fut qu'avec une vive émotion, et en prenant beaucoup sur lui. On l'a accusé, je ne sais sur quel fondement, d'avoir rédigé l'acte même de déchéance, et je n'en crois rien. Mais il

n'en est peut-être pas ainsi d'autres actes importants et mémorables d'alors, sous lesquels il y aurait lieu à meilleur droit, et sans avoir besoin d'apologie, d'entrevoir la plume de M. de Fontanes.

Les sentiments, en tout temps publiés ou consignés dans ses vers, font foi de la sincérité avec laquelle, au milieu de ses regrets, il dut accueillir le retour de la race de Henri IV. Encore grand-maître lors de la distribution des prix de 1814, il put, dans son discours, avec un côté de vérité qui devenait la plus habile transition, expliquer ainsi l'esprit de l'Université sous l'empire : « Resserrée dans ses fonctions modestes elle n'avait point le droit de juger les actes politiques ; mais les vraies notions du juste et de l'injuste étaient déposées dans ces ouvrages immortels dont elle interprétait les maximes. Quand le caractère et les sentiments français pouvaient s'altérer de plus en plus par un mélange étranger, elle faisait lire les auteurs qui les rappellent avec le plus de grâce et d'énergie. L'auteur du Télémaque et Massillon prêchaient éloquemment ce qu'elle était obligée de taire devant le génie des conquêtes, impatient de tout perdre et de se perdre lui-même dans l'excès de sa propre ambition. En rétablissant ainsi l'antiquité des doctrines littéraires, elle a fait assez voir, non sans quelque péril pour elle-même, sa prédilection pour l'antiquité des doctrines politiques.

« Elle s'honore même des ménagements nécessaires qu'elle a dû garder pour l'intérêt de la génération naissante ; et, sans insulter ce qui vient de disparaître, elle accueille avec enthousiasme ce qui nous est rendu. »

Mais, en parlant ainsi, le grand-maître était déjà dans l'apologie et sur la défensive ; les attaques, en effet, pleuvaient de tous côtés. Nous avons sous les yeux des brochures ultra-royalistes publiées à cette date, et dans lesquelles il n'est tenu aucun compte à M. de Fontanes de ses efforts constamment religieux et même monarchiques au sein de l'Université. Enfin, le 17 février 1815, une ordonnance émanée du ministère Monstesquiou détruisit l'Université impériale, et, dans la réorganisation qu'on y substituait, M. de Fontanes était évincé. Il l'était toutefois avec égard et dédommagement ; on y rendait hommage, dans le préambule, aux hommes qui avaient œuvé les bonnes doctrines au sein de renseignement impérial, et qui avaient su le diriger souvent contre le but même de son institution.

L'ordonnance fut promulguée le 21 février, et Napoléon débarquait le 5 mars. Il s'occupait de tout à l'île d'Elbe, et n'avait pas perdu de vue M. de Fontanes. En passant à Grenoble, il y reçut les autorités et le corps académique, qui

en faisait partie ; il dit à chacun son mot, et au recteur il parla de l'Université et du grand-maître : — Mais, Sire, répondit le recteur, on a détruit votre ouvrage, on nous a enlevé M. de Fontanes ; » et il raconta l'ordonnance récente. — « Eh bien ! dit Napoléon pour le faire parler, et peut-être aussi n'ayant pas très haute idée de son grand-maître comme administrateur, vous ne devez pas le regretter beaucoup, M. de Fontanes : un poëte, à la tête de l'Université ! » Mais le recteur se répandit en éloges. Napoléon crut volontiers que M. de Fontanes, frappé d'hier et mécontent, viendrait à lui.

Installé aux Tuileries, il songea à son absence ; il en parla. Une personne intimement liée avec M. de Fontanes fut autorisée à l'aller trouver et à lui dire « Faites une visite aux Tuileries, vous y serez bien reçu, et le lendemain vous verrez votre réintégration dans le Moniteur. » — « Non, répondit-il en se promenant avec agitation : non, je n'irai pas. On m'a dit courtisan, je ne le suis pas. À mon âge..., toujours aller de César à Pompée, et de Pompée à César, c'est impossible. » Et ce ne fut pas la seule tentative. Il partit dès qu'il le put. Il alla en Normandie, revit les Andelys, la forêt de Navarre, regretta sa jeunesse, et ne revint que lorsque les cent jourss étaient trop avancés pour qu'on fit attention à lui. Toute cette conduite doit sembler d'autant plus délicate, d'autant plus naturellement noble, que, sans compter son grief récent contre le gouvernement déchu, son imagination avait été de nouveau séduite par le miracle du retour ; et, comme quelqu'un devant lui s'écriait, en apprenant l'entrée à Grenoble ou à Lyon : « Mais c'est effroyable ! c'est abominable. » — Eh ! oui, avait-il riposté, et ce qu'il y a de pis, c'est que c'est admirable ! »

Nous avons franchi les endroits les plus difficiles de la vie politique de M. de Fontanes, et nous avons cherché surtout à expliquer l'homme, à retrouver le poëte dans le personnage, sans altérer ni flatter. La pente qui nous reste n'est plus qu'à descendre. Il alla voir à Saint-Denis Louis XVIII revenant, qui l'accueillit bien, comme on le peut croire. Diverses sortes d'égards et de hauts témoignages, le titre de ministre d'État et d'autres ne lui manquèrent pas. Il ne fit rien d'ailleurs pour reconquérir la situation considérable qu'il avait perdue. Il fut, à la Chambre des pairs, de la minorité indulgente dans le procès du maréchal Ney. Les ferveurs de la chambre de 1815 ne le trouvèrent que froid : monarchien décidé en principe, mais modéré en application, il inclina assez vers M. Decazes, tant que M. Decazes ne s'avança pas trop. Quand il vit le libéralisme naître, s'organiser, M. de Lafayette nommé à la Chambre élective, il s'effraya du mouvement nouveau qu'il imputait à la faiblesse du système, et revira

légèrement. On le vit, à la Chambre des pairs, parler, dans la motion Barthélemy, pour la modification de la loi des élections qu'il avait votée en février 1817, et bientôt soutenir, comme rapporteur, la nouvelle loi en juin 1820. Tout cela lui fait une ligne politique intermédiaire, qu'on peut se figurer, en laissant à gauche le semi-libéralisme de M. Decazes, et sans aller à droite jusqu'à la couleur pure du pavillon Marsan.

Non pas toutefois qu'il fût sans rapports directs avec le pavillon Marsan même, et sans affection particulière pour les personnes ; mais il n'eût contribué qu'à modérer.

En 1819, une grande douleur le frappa. M. de Saint-Marcellin, jeune officier, plein de qualités aimables et brillantes, mais qui ne portait pas dans ses opinions politiques cette modération de M. de Fontanes, et de qui M. de Châteaubriand a dit que son indignation avait l'éclat de son courage, fut tué dans un duel, à peine âgé de vingt-huit ans. La tendresse de M. de Fontanes en reçut un coup d'autant plus sensible qu'il dut être plus renfermé.

M. de Châteaubriand, à l'époque où il forma, avec le duc le Richelieu, le premier ministère Villèle, avait voulu rétablir la grande-maîtrise de l'Université, en faveur de M. de Fontanes. Au moment où il partait pour son ambassade de Berlin, il reçut ce billet, le dernier que lui ait écrit son ami :

« Je vous le répète : je n'ai rien espéré, ni rien désiré, ainsi je n'éprouve aucun désappointement.

« Mais je n'en suis pas moins sensible aux témoignages de votre amitié : ils me rendent plus heureux que toutes les places du monde. »

Les deux amis s'embrassèrent une dernière fois, et ne se revirent plus. M. de Fontanes fut atteint, le 10 mars 1821. dans la nuit du samedi au dimanche, d'une attaque de goutte à l'estomac, qu'il jugea aussitôt sérieuse. Il appela son médecin, et fit demander un prêtre. Le lendemain, il semblait mieux ; après quelques courtes alternatives, dans l'intervalle desquelles on le retrouva plus vivant d'esprit et de conversation que jamais, l'apoplexie le frappa le mercredi soir. Le prêtre vint dans la nuit : le malade, en l'entendant, se réveilla de son assoupissement, et, en réponse aux questions, s'écria avec ferveur : « Ô mon Jésus ! mon Jésus ! » Poète du Jour des Morts et de la Chartreuse, tout son cœur revenait dans ce cri suprême. Il expira le samedi 17 mars, à sept heures sonnantes du matin.

Àdeux reprises, dans la première nuit du samedi au dimanche, et dans celle du mardi au mercredi, il avait brûlé, étant seul, des milliers de papiers. Peut-être des vers, des chants inachevés de son poëme, s'y trouvèrent-ils compris. Il était bien disciple de celui qui vouait au feu l'Énéïde.

On doit regretter que les œuvres de M. de Fontanes n'aient point pu se recueillir et paraitre le lendemain de sa mort : il semble que c'eût été un moment opportun. Ce qu'on a depuis appelé le combat romantique n'était qu'à peine engagé, et sans la pointe de critique qui a suivi. Dans la clarté vive, mais pure, des premières Méditations, se serait doucement détachée et fondue à demi cette teinte poétique particulière qui distingue le talent de M. de Fontanes, et qui en fait quelque chose de nouveau par le sentiment en même temps que d'ancien par le ton. Sa strophe, accommodée à Rollin, aurait déploré tout haut la ruine du Château de Colombe, et noté à sa manière la Bande noire, contre laquelle allait tonner Victor Hugo. Les chants de la Grèce sauvée auraient pris soudainement un intérêt de circonstance, et trouvé dans le sentiment public éveillé un écho inattendu.

Aujourd'hui, au contraire, il est tard ; plusieurs de ces poésies, qui n'ont jamais paru, ont eu le temps de fleurir et de défleurir dans l'ombre : elles arrivent au jour pour la première fois dans une forme déjà passée ; elles ont manqué leur heure. Mais, du moins, il en est quelques-unes pour qui l'heure ne compte pas, simples grâces que l'haleine divine a touchées en naissant, et qui ont la jeunesse immortelle. Celles-ci viennent toujours à temps, et d'autant mieux aujourd'hui que l'ardeur de la querelle littéraire a cessé, et qu'on semble disposé par fatigue à quelque retour. Quoi qu'il en soit, ce recueil s'adresse et se confie particulièrement à ceux qui ont encore de la piété littéraire.

C'est une urne sur un tombeau : qu'y a-t-il d'étonnant que quelques-unes des couronnes de l'autre hier y soient déjà fanées ? J'y vois une harmonie de plus, un avertissement aux jeunes orgueils de ce qu'il y a de si tôt périssable dans chaque gloire.

(Sans parler des personnes dont les noms, cités en passant dans l'article, indiquent assez les obligations que je leur ai pour les renseignements biographiques, je dois remercier tout particulièrement M. de Langeac, un des plus anciens, des plus utiles amis de M. de Fontanes avant 1789, et qui, par un retour de fortune, lui dut ensuite de devenir conseiller ordinaire et chef du secrétariat général de l'Université ; et aussi M. Rousselle, aujourd'hui inspecteur général

des études, longtemps attaché au cabinet de M. de Fontanes et assidu dans son intimité.)

« Monsieur, je m'étais promis de cacher avec soin les faibles essais de mon enfance, et de ne cultiver les lettres que pour me consoler de mes malheurs. C'était au fond d'un désert, et non dans le sein de la capitale, que j'avais résolu de vivre. La solitude convient mieux à l'infortune qui veut au moins se plaindre en liberté, que ces prisons fastueuses où des esclaves imitent les travers et les vices d'autres esclaves, où le vrai sage ne peut faire un pas sans colère ou sans pitié… Je me suis dit de bonne heure : Tu es malheureux, tu es sans appui, tu es trop fier pour ramper ; végète donc dans une retraite ignorée. Paris n'est pas fait pour toi.

« Si l'amour de la poésie me forçait, malgré moi, de lui sacrifier quelques heures, je ne peignais que mes douleurs ou les tableaux de la campagne que j'avais sous les yeux. Je me contentais de répandre mes plaintes dans des vers toujours dictés par mon cœur… J'ai eu pour atelier le bord des mers, les forêts, le sommet des montagnes. Je n'ai tracé que des scènes lugubres, analogues à ma situation. Ma poésie doit avoir des traits un peu sauvages et peut-être barbares… Quand je portais les yeux sur Paris, j'étais effrayé des périls où je m'exposerais en m'y montrant. Un homme de dix-huit ans, ignorant l'art de l'intrigue et de l'adulation, pouvait-il espérer, en effet, d'être accueilli dans la république des lettres ?… Ainsi, me disais-je, coulons dans le silence des jours déjà trop agités, et dont (ma faible santé l'annonce) le terme heureusement sera court.

« Tel était le plan que je m'étais formé. Je vous vis alors, et je compris qu'il y avait plusieurs classes dans la littérature, etc. »

Ce titre sentimental de la pièce, le Cri de mon Cœur, fut donné par Dorat lui-même ; Fontanes, quand il y resongeait depuis, en rougissait toujours.

Omne genus rerum doctæ cecinere sorores ;
Omni ad accessus Heliconis semita trita est,
Et jam confusi manant de fontibus amnes,
Nec capiunt haustum turbamque ad nota ruentem :
Integra quæramus rorantes prata per herbas.

Soleil ce fut un jour de l'année éternelle.
Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle :

Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts.
Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
De sept rayons premiers la tête est couronnée :
L'antique Nuit recule, et par toi détrônée,
Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
Te cède la moitié de l'empire des cieux.

Seu permixta cahos rerum primordia quondam
Discrevit partu, mundumque cuixa nitentem
Fugit in infernas caligo pulsa tenebras.

« Plusieurs de nos journaux ont imprimé que S. M. l'Impératrice dans sa réponse à la députation du Corps législatif, avait dit qu'elle était bien aise de voir que le premier sentiment de l'Empereur avait été pour le Corps législatif, qui représente la nation.

« S. M. l'Impératrice n'a point dit cela ; elle connait trop bien nos constitutions, elle sait trop bien que le premier représentant de la nation, c'est l'Empereur : car tout pouvoir vient de Dieu et de la nation.

« Dans l'ordre de nos constitutions, après l'Empereur est le Sénat ; après le Sénat, est le Conseil d'État ; après le Conseil d'État, est le Corps législatif ; après le Corps législatif viennent chaque tribunal et fonctionnaire public dans l'ordre de ses attributions ; car, s'il y avait dans nos constitutions un corps représentant la nation, ce corps serait souverain ; les autres ne seraient rien, et ses volontés seraient tout.

« La Convention, même le Corps législatif, ont été représentants. Telles étaient nos constitutions alors. Aussi le président disputa-t-il le fauteuil au roi, se fondant sur ce principe, que le président de l'assemblée de la nation était avant les autorités de la nation. Nos malheurs sont venus en partie de cette exagération d'idées. Ce serait une prétention chimérique, et même criminelle, que de vouloir représenter la nation avant l'Empereur.

« Le Corps législatif, improprement appelé de ce nom, devrait être appelé Conseil législatif, puisqu'il n'a pas la faculté de faire les lois, n'en ayant pas la proposition. Le Conseil législatif est donc la réunion des mandataires des

Le reste de la note ne fait que ressasser les mêmes idées, la même logique, et dans le même ton. Cet injurieux bulletin arriva à travers le vote de je ne sais

quelle loi fort innocente (une portion du Code d'instruction criminelle, je crois), qui essuya du coup plus de quatre-vingts boules noires ; ce qui, de mémoire de Corps législatif, ne s'était guère vu.

« Je n'approuve pas les principes énoncés dans la note du ministre de l'intérieur. Ils étaient vrais il y a vingt ans, ils le seront dans soixante ; mais ils ne le sont pas aujourd'hui. Velly est le seul auteur un peu détaillé qui ait écrit sur l'histoire de France ; l'Abrégé chronologique du président Hénault est un bon livre classique : il est très utile de les continuer l'un et l'autre. Velly finit à Henri IV, et les autres historiens ne vont pas au-delà de Louis XIV. Il est de la plus grande importance de s'assurer de l'esprit dans lequel écriront les continuateurs. La jeunesse ne peut bien juger les faits que d'après la manière dont ils lui seront présentes. La tromper en lui retraçant des souvenirs, c'est lui préparer des erreurs pour l'avenir. J'ai chargé le ministre de la police de veiller à la continuation de Millot, et je désire que les deux ministres se concertent pour faire continuer Velly et le président Hénault. Il faut que ce travail soit confié non-seulement à des auteurs d'un vrai talent, mais encore a des hommes attaches, qui présentent les faits sous leur véritable point de vue, et qui préparent une instruction saine, en prenant ces historiens au moment où ils s'arrêtent et en conduisant l'histoire jusqu'en l'an VIII

« Je suis bien loin de compter la dépense pour quelque chose. Il est même dans mon intention que le ministre fasse comprendre qu'il n'est aucun travail qui puisse mériter davantage ma protection.

« Il faut faire sentir à chaque ligne l'influence de la cour de Rome, des

« On doit être juste envers Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, mais sans être adulateur. On doit peindre les massacres de septembre et les horreurs de la révolution du même pinceau que l'inquisition et les massacres des seize. Il faut avoir soin d'éviter toute réaction en parlant de la révolution. Aucun homme ne pouvait s'y opposer. Le blâme n'appartient ni à ceux qui ont péri, ni a ceux qui ont survécu. Il n'était pas de force individuelle capable de changer les éléments et de prévenir les événements qui naissaient de la nature des choses et des circonstances.

« Il faut faire remarquer le désordre perpétuel des finances, le chaos des assemblées provinciales, les prétentions des parlements, le défaut de règle et de ressorts dans l'administration ; cette France bigarrée, sans unité de lois et ad-

ministration, étant plutôt une réunion de vingt royaumes qu'un seul état ; de sorte qu'on respire en arrivant à l'époque où l'on a joui des bienfaits dus à l'unité de lois, d'administration et de territoire. Il faut que la faiblesse constante du gouvernement sous Louis XIV même, sous Louis XV et sous Louis XVI, inspire le besoin de soutenir l'ouvrage nouvellement accompli et la prépondérance acquise. Il faut que le rétablissement du culte et des autels inspire la crainte de l'influence d'un prêtre étranger ou d'un confesseur ambitieux, qui pourraient parvenir à détruire le repos de la France.

« Il n'y a pas de travail plus important. Chaque passion, chaque parti, peuvent produire de longs écrits pour égarer l'opinion ; mais un ouvrage tel que Velly, tel que l'Abrégé chronologique du président Hénault, ne doit avoir qu'un seul continuateur. Lorsque cet ouvrage, bien fait et écrit dans une bonne direction, aura paru, personne n'aura la volonté et la patience d'en faire un autre, surtout quand, loin d'être encouragé par la police, on sera découragé par elle. — L'opinion exprimée par le ministre, et qui, si elle était suivie, abandonnerait un tel travail à l'industrie particulière et aux spéculations de quelques libraires, n'est pas bonne et ne pourrait produire que des résultats fâcheux.

« Quant à l'individu qui se présente, la seule question à examiner consiste

Tout ce qu'il y a de profondément vrai et de radicalement faux dans cette note mémorable serait matière à longue méditation. Napoléon décrète l'esprit de l'histoire ; c'est heureux qu'il ne décrète pas aussi le talent et la capacité de l'historien. Qu'en dirait Tacite ? Il faut… il faut… Ce Tacite aurait été découragé par la police. On a souvent cité une réponse de Napoléon à Fontanes, quand celui-ci recommandait un jeune homme de haute promesse, en disant : « C'est un beau talent dans un si beau nom. » — « Eh ! pour Dieu ! M. de Fontanes, aurait reparti Napoléon, laissez-nous au moins la république des lettres ! » Je ne sais si le mot a été dit ; il a été mainte fois répété, et avec variantes : ce sont de ces citations commodes. Mais de quel côté donc (cela fait sourire) la république des lettres était-elle en danger, je vous en prie ?

Ce contemporain de la guerre du Péloponèse pensait déjà comme La Bruyère à la première ligne de ses Caractères ; il sentait tout le poids d'un grand siècle, de plusieurs grands siècles, comme Fontanes. Il y a longtemps que la roue tourne et que le cercle toujours recommence.

Adieu, Violette chérie,
Allez préparer mon bonheur…

La Forêt de Navarre

Forêt qui, triomphant et du fer et de l'âge,
Dans les eaux de l'Iton rafraîchis ton feuillage,
Navarre, cache-moi sous ta sombre épaisseur !
Souvent, le fer en main, un barbare chasseur,
Dès l'aurore appelé sous tes voûtes riantes,
Au son du cor, au bruit des meutes aboyantes,
Immola dans ses jeux le cerf infortuné,
D'un panache royal tous les ans couronné,
Hôte innocent des bois qui, sans inquiétude,
Loin de l'homme, habitait leur vaste solitude.
Moi, pour des jeux plus doux, dans ton sein retiré,
Satisfait d'être seul, par ton calme inspiré,
Sans effrayer ces daims que mon regard voit paître,
Je veux t'offrir les sons de ma lyre champêtre.
Le poète aime l'ombre, il ressemble au berger.
Forêt de la Neustrie, un poète étranger

Vient te chanter ; écoute, et frémis d'allégresse !
Oui : des chênes fameux qu'a fait parler la Grèce,
Les tiens, grâce à mes vers, obtiendront les honneurs.
Déjà, pour respirer, les ardents moissonneurs,
Rejetant autour d'eux leurs faucilles lassées,
S'endorment sur un lit de gerbes entassées.
L'étincelant midi rayonne dans les airs ;
La plaine est sans fraîcheur et les bois sans concerts ;
L'oiseau se tait perché sur la branche immobile.
C'est l'heure où Corydon, dans les bois de Sicile,
D'amoureuses fureurs agité vainement,
Sous des hêtres touffus exhalait son tourment ;
Et seule, autour de lui, sifflait l'aigre cigale.
Heureux qui maintenant suit la route inégale

De ces profonds taillis, de ces vastes berceaux
Partout entrecoupés de limpides ruisseaux,
Où le faon, reproduit au cristal d'une eau pure,
Admire de son front la naissante parure.
Tranquille, environné d'une épaisse fraîcheur,
Foulant de hauts gazons respectés du faucheur,
Du soleil irrité je brave l'inclémence.
Quel calme universel ! Je marche ; l'ombre immense,
L'ombre de ces grands bois sur mon front suspendus,
Vaste et noir labyrinthe où mes yeux sont perdus,
S'entasse à chaque pas, s'agrandit, se prolonge,
Et, dans la sainte horreur où mon âme se plonge,
Au palais d'Herminsul je me crois transporté.
Sous ce tronc gigantesque aurait-il habité ?
Ce long chêne aux cent bras, verdoyante colonne,
Peut-être a soutenu le temple de Dodone.

L'arbre qui fut jadis adoré des Gaulois,
M'en raconte les mœurs et le culte et les lois,
Et des bardes cachés sous ces sombres yeuses
J'entends de loin gémir les voix mystérieuses.
Ces troncs, les vieux enfants de ces vieilles forêts,
Où le savant Druide enferma ses secrets,
Ont vu trois cents printemps rajeunir leur verdure,
Et leur vieillesse même augmenta leur parure.
Tout passe, ils sont debout ; dix races ont été ;
Et moi qui, jeune encor, sous leur ombre ai chanté,
Moi-même dans la tombe ils me verront descendre ;
Leurs rameaux élargis s'étendront sur ma cendre,
Et, touchés de ces vers, quelques amants en deuil
Les rediront peut-être, assis sur mon cercueil.
Ici, l'âme conçoit de plus graves pensées ;
La méditation aux paupières baissées,
L'enthousiasme ardent, le silence, la paix,
Errent de tous côtés sous ces dômes épais.
Ces dômes en tout temps furent chers au poète.
Je ne m'étonne plus que leur sombre retraite

Inspirât ces mortels qui, pontifes et rois,
Jadis au genre humain apportèrent des lois ;
Les vers nous l'ont appris : ô chênes du Riphée,
Vous conservez les noms de Linus et d'Orphée !
Horeb et Sinaï, vos berceaux ténébreux
Répétaient l'hymne saint des prophètes hébreux !
J'avance vers l'Indus : ses bois aromatiques,
Du paisible éléphant retraites domestiques,
Entendirent Bélus, Zoroastre et Brama ;
Les bois du Latium entendirent Numa :

Il cherchait Égérie au fond de leurs ombrages.
Ossian, au milieu des forêts, des orages,
Que l'Écosse nourrit sur son sol inégal,
Célébrant dans la nuit les exploits de Fingal,
Offrait un chant de mort à son ombre chérie,
Qui, du haut d'un nuage, écoutait, attendrie.
On dit qu'en ces vieux temps, sous la voûte des bois,
La majesté des dieux apparut quelquefois ;
Les dieux, aux pieds du chêne, ont instruit plus d'un sage ;
L'aigle au vol prophétique apportait leur message ;
L'antre mystérieux entendit Apollon.
Tempé, séjour célèbre ! ô magique vallon,
Où l'eau de Sperchius, d'Amphryse et de Pénée
D'ombrages immortels roulait environnée,
Tu voyais tout l'Olympe errer sous tes berceaux ;
Pan, qui sut le premier réunir sept roseaux,
Diane au carquois d'or, à la robe légère,
Et des Nymphes, ses sœurs, l'élite bocagère,
Et l'heureux Jupiter qui, cachant sa grandeur,
Aimait à triompher de leur jeune pudeur ;
Cérès aux blonds cheveux, et le dieu des orgies,
Bacchus au front vermeil ceint de grappes rougies,
Et cette déité, charme de l'univers,
Vénus, qui de Lucrèce inspirait les beaux vers.
Mais tout changea, les dieux, leur culte, leurs oracles ;
Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles ;

Ils ne sont plus ces jours où chaque arbre divin
Enfermait sa Dryade et son jeune Sylvain,
Qui versaient en silence à sa tige altérée
La sève à longs replis sous l'écorce égarée.

Pourquoi n'êtes-vous plus, rêves attendrissants ?
Dès que l'amour des vers charma mes premiers ans,
J'appris avec transport ceux de l'aimable Ovide,
Poète mensonger dont l'enfance est avide.
Devant le laurier vert tendrement incliné,
Triste, je saluais les mânes de Daphné,
Et, touché de son sort, je passais en silence.
Près de cet arbre en deuil qu'un vent léger balance,
Qui monte en pyramide élancé dans les airs,
Et croît, ami des morts, sur les tombeaux déserts,
Je pleurais le trépas du jeune Cyparisse.
Lorsqu'un chêne m'offrait son ombre protectrice,
Lorsque je reposais sous un tilleul assis,
Nommant avec respect Philémon et Baucis,
Si j'obtiens, me disais-je, une amante fidèle,
Je veux que Philémon soit un jour mon modèle,
Qu'elle imite Baucis ! et, tous deux, puissions-nous
Mourir au même instant comme ces deux époux !
Aujourd'hui, dans les bois, mes pensers plus austères
Savent de la nature observer les mystères ;
Linné m'apprend les mœurs des nombreux végétaux,
Depuis l'arbre qui croît au-dessus des coteaux
Jusqu'à l'herbe rampante où naît, vit et fourmille
D'insectes ignorés une immense famille.
Je connais leurs instincts, leurs haines, leurs amours ;
Je sais tous les canaux où la sève a son cours,
Et par quels sucs féconds la terre maternelle
Entretient des forêts la jeunesse éternelle.
Du sein qui les nourrit elles ont la vigueur ;
Le nord, dans leurs rameaux, souffle en vain sa rigueur ;

En vain, plus d'une fois, le courroux du tonnerre
Imprima tous ses traits sur leur front centenaire :

Jusqu'au ciel élevés, leurs panaches mouvants
Ont bravé les hivers, le tonnerre et les vents.
Que leur aspect est beau ! Que leur ombre vieillie
Couvre d'un dais pompeux la terre enorgueillie !
Qu'on ne me vante plus l'aspect de ces climats
Où l'arbre aux pommes d'or ne craint point les frimais ;
J'ai souvent regretté, dans les jardins d'Hyère,
D'un tilleul arrondi la voûte hospitalière.
Ô féconde Neustrie ! est-ce à toi d'envier
Les dons de l'Hespéride et ceux de l'olivier ?
Ton sort est assez beau ; vois tes larges ombrages,
Ton épaisse verdure, et ces gras pâturages
Où de tes fiers taureaux l'herbe cache les fronts.
L'Épire eut des coursiers moins vaillants et moins prompts ;
Pan eut moins de troupeaux, et c'est dans tes prairies
Qu'il semble avoir porté ses vastes bergeries.
Dirai-je un peuple immense occupé dans tes ports,
La mer joignant ses dons à tes propres trésors,
Et ces blés, qu'opprima leur abondance même,
Usant dans tes guérêts la faux de Triptolême,
Et tes riches greniers toujours prêts à s'ouvrir,
Et ton prodigue sein qu'on ne peut appauvrir ?
Jadis l'antiquité représentait Cybèle
Portant des fils nombreux autour de sa mamelle ;
Un faisceau d'épis mûrs environnait ses flancs,
Des lions subjugués la traînaient à pas lents,
Et les tours des cités formaient son diadème.
Ô Neustrie ! à ces traits je crois voir ton emblème.

Tes champs, tes ateliers m'offrent de toutes parts
La mère des moissons, la nourrice des arts ;
Ton noble front aussi se couronne de villes,
Et, même à ces lions que le frein rend dociles,
Je reconnais les mœurs du Normand indompté
Dont ta douce influence amollit la fierté.
Mais, en domptant ses mœurs, tu gardas sa vaillance.
Un illustre bâtard de tes rives s'élance,

La Tamise en frémit : elle a changé de lois,
Et le fer du vainqueur a fait seul tous ses droits.
Tes Robert, tes Guiscard, aux murs de Parthénope,
De fabuleux exploits ont étonné l'Europe ;
Trois de tes chevaliers fondent seuls un état ;
Ton peuple est laboureur, artisan et soldat,
Et reprend dans sa main, sans relâche occupée,
Le soc ou la navette, ou la rame ou l'épée.
C'est peu d'être guerrier, tout Français est vaillant ;
Le ciel t'apprête encor un laurier plus brillant :
Le goût et les beaux vers sont nés sur ton rivage.
Une Muse autrefois naïve, mais sauvage,
Errante sur les pas de nos vieux ménestrels,
De quelques airs sans art égaya les châtels.
Son langage était rude et son port sans noblesse.
Ses élégantes sœurs de Rome et de la Grèce
Refusaient de l'admettre à leurs jeux favoris,
Et souvent à sa voix insultaient par des ris.
Un jour (c'était leur fête) elle fut éloignée ;
Vers les champs neustriens, la Muse dédaignée
Aux rivages de l'Orne en pleurant vint s'asseoir ;
Elle se vit dans l'onde, et rougit de se voir.

Son front était chargé des lambeaux du vieil âge,
Et d'ornements sans goût un bizarre assemblage
Ôta même à ses traits, sous la main de Ronsard,
Cette naïveté qui faisait tout son art.
Sa honte enfin l'accable, et d'une voix plaintive
Elle accusait le sort, quand, non loin de la rive,
Elle entendit ces mots : « Viens t'instruire avec moi,
Tes sœurs seront un jour moins aimables que toi. »
Elle tourne les yeux : Malherbe est devant elle,
Et dans sa main brillait cette lyre immortelle
Dont le chantre thébain fit entendre les airs.
La muse ouvre l'oreille à ces nouveaux concerts,
Prend la corde sonore, et, d'une main plus sûre,
Marque déjà les tons, le repos, la mesure.

Malherbe l'instruisit : elle a pris son essor.
Quels sons plus imposants retentissent encor ?
Ils annoncent de loin ce sublime Corneille
Qui, né dans la Neustrie, en sera la merveille ;
Son génie, en ces champs qu'il rendit plus fameux,
Devint fort et profond, vaste et riche comme eux.
Terre où naquit Corneille ! ô terre du génie !
De ma lyre naissante agrandis l'harmonie ;
Un jour peut-être, un jour, si tu veux m'adopter,
Sur des tons plus hardis j'essaîrai de chanter.
Maintenant, humble ami des muses pastorales,
Je me cache en tes bois, j'en parcours les dédales :
Tel jadis à Windsor Pope s'est égaré ;
Heureux si, par Navarre à mon tour inspiré,
Je puis du même charme embellir mes images !
Cependant l'heure fuit, et de riches nuages,

Dans la pourpre et l'azur, aux bords de l'Occident,
Ont à demi caché le soleil moins ardent ;
Il s'éloigne, il pâlit : ses derniers feux à peine
Dorent les hauts sommets du sapin et du chêne.
Des jours de la chaleur c'est l'instant le plus doux ;
La fraîche promenade invite au rendez-vous.
Déjà de tous côtés on arrive, on s'empresse
Vers ces jardins d'Hébé, frais comme leur déesse,
Vers cette île d'Amour qui mérita son nom.
La noble châtelaine a quitté le donjon,
Où des cieux trop brûlants elle évitait l'outrage ;
Un cercle adorateur la rejoint sous l'ombrage ;
Le bosquet se remplit, le salon est désert.
Le long de la chaussée, en ce sentier couvert,
Je vois, loin des remparts de la cité voisine,
Plus d'un couple amoureux qui sans bruit s'achemine.
Venez, belles, venez ! Zéphire est de retour ;
Des sylphes suspendus aux rameaux d'alentour,
Sur vos pas, en volant, font frémir la verdure ;
Leur souffle aérien dans votre chevelure

Et se glisse et folâtre, et, par un doux larcin,
Détache un nœud modeste et caresse un beau sein.
Voyez ces fils de l'air adorer vos vestiges ;
Des arbrisseaux, des fleurs aux odorantes tiges,
Des vallons rafraîchis, des prés reverdissants,
Partout, en votre honneur, ils vont cueillir l'encens,
Et des parfums du soir leur aile surchargée,
Les verse autour de vous sur la route ombragée.
Venez donc : perdez-vous dans ce nouveau Tempé,
Où, même en vous cherchant, Argus serait trompé :

Là, sont d'heureux abris, d'impénétrables voûtes,
Dont l'amour quelquefois vous enseigna les routes.
Au village on médit comme dans les cités ;
Mon vers sera discret : ô belles, redoutez
Des bois silencieux le charme et le mystère !
La Fontaine l'a dit ; eh ! quelle amante austère,
Vers le déclin du jour, sous ces dômes touffus,
Pourrait à son amant opposer un refus,
Surtout quand la fauvette aux bosquets de charmille
Suspend le lit de mousse où naîtra sa famille ?
Moi-même en ces beaux lieux je soupire éperdu ;
Mes doigts ont vacillé sur mon luth détendu,
À peine il retentit : ses tons qui s'affaiblissent
En sons voluptueux par degrés s'amollissent.
Oui, je n'en puis douter, l'amour même autrefois
Enchanta ces vallons, et ces eaux et ces bois.
Le prodige est certain : c'est vous que j'en atteste,
Muses ! vous le savez : un jour l'enfant céleste
Prit son arc et ses traits, et volant vers Ivry
Cherchait aux lieux voisins les traces de Henry.
Sur Navarre un moment ses ailes s'abaissèrent.
Non loin, à ce gazon que leurs pieds caressèrent,
Les Grâces en dansant ont donné sa fraîcheur ;
Là, de leurs corps divins entourant la blancheur,
L'Iton enorgueilli les reçut dans son onde,
Et tout-à-coup sa rive en devint plus féconde.

Depuis qu'il a touché l'albâtre de leur sein,
Un cristal plus limpide embellit son bassin ;
Je ne sais quel doux bruit ses roseaux font entendre ;
De Zéphire à l'entour le murmure est plus tendre ;

Et ne dirait-on pas, en parcourant ces lieux,
Qu'au sein des flots émus, des bois mélodieux,
D'une invisible main quelque aimable génie
Touche légèrement ces lyres d'Ionie
Dont la molle cadence inspire à tous les cœurs
Et les vagues désirs et les tendres langueurs ?
C'est la voix de l'Amour : ici, tout le rappelle,
Tout y ressent du Dieu la présence immortelle.
L'Amour de monuments peupla ces régions ;
Partout, sur la Neustrie, ont brillé ses rayons.
Il parcourt d'un coup d'œil, dans la même contrée,
Anet, Ivry, Navarre, où Diane et d'Estrée
Montrent à chaque pas leur riant souvenir ;
Là, de leurs noms encore il vient s'entretenir,
Et s'assied sur le marbre où lui-même éternise
Des belles et des rois la touchante devise.
Il se plaît à Navarre, il en sait le chemin ;
Souvent à Gabrielle il y donna la main ;
Henri n'était pas loin, il observait leur trace.
Le héros sur ces fleurs déposait sa cuirasse.
Charmante Gabrielle, est-ce ici qu'un grand roi
Soupirait sa complainte en s'éloignant de toi ?
Gabrielle, à ton nom ces échos applaudissent,
Et les eaux de l'Iton plus rapides bondissent.
Et toi, fameux Henri, ton ombre aime toujours
Ces lieux où le bonheur t'attendait loin des cours.
Peu d'amants couronnés ont connu l'art de plaire ;
Mais toi, tu le connus, monarque populaire.
Le hameau t'a béni, l'amour qui t'a dompté,
Sans obscurcir ta gloire, accroissait ta bonté ;

Ton cœur, en le suivant, fut trop faible peut-être :
Rosny, plus d'une fois, en a grondé son maître.

Avec tous les Français, Bourbon, je t'en absous.
Et qui peut condamner des sentiments si doux ?
Faut-il donc aux bons rois défendre la tendresse ?
Garde, pour mieux charmer, cette aimable faiblesse.
Cher Prince ! de ton nom tes sujets amoureux,
Puisque tu fus sensible, ont été plus heureux.
Chênes, qui protégiez Bourbon et Gabrielle,
Qui le vîtes souvent reposer auprès d'elle,
Assis et désarmé comme un simple pasteur,
Ah ! que du bûcheron le fer profanateur
Jamais n'ose outrager votre auguste vieillesse !
Habitants de la ferme, en ce jour d'allégresse,
Venez : je vous appelle à cet arbre chéri
Fier d'avoir protégé les amours de Henri.
Vous m'avez entendu : vous courez en cadence,
Et je vois s'arrondir le cercle de la danse.
Agitez à grand bruit le bruyant tambourin ;
Chantez : Vive Henri ! dans ce joyeux refrain
Où la gaîté naïve, à nos aïeux si chère,
Peignit du Béarnais le brillant caractère.
Le Béarnais fut brave, et buveur, et galant.
Que la tonne à longs flots verse un jus pétillant !
Pontife de la fête, aux amants de mon âge
Je permets, il le faut, un joyeux badinage.
Voici l'heure propice. Amant, tu peux oser ;
À ta belle en riant, trois fois, donne un baiser :
L'amour aime ce nombre, et même l'âge antique
Le révérait, dit-on, comme un nombre mystique.

Mais par quel sentiment suis-je donc emporté ?
Quelle est de ces accords l'étrangère gaîté ?
Qu'ai-je fait des leçons de ma Muse modeste ?
Muse qui me chéris, ma compagne céleste,
Toi qui, dès mon enfance, as fixé mon amour,
Et du plus doux hymen m'enchaînas sans retour,
Qui me fais oublier, par tes chastes caresses,
Des amantes d'un jour les profanes tendresses,

Ne rougis point d'unir à tes graves concerts
Cette heureuse mollesse, ornement des beaux vers.
Cependant, fuis ces bois, crains leur ombre amoureuse ;
Pour un jeune poète elle est trop dangereuse.
Je les fuis : c'en est fait : Muse, viens m'inspirer
Un chant majestueux qui te puisse honorer !

Essai sur l'Astronomie

Sous un règne propice à la gloire des arts,
Près du calme des champs, non loin de nos remparts,
S'éleva cette tour paisible et révérée,
À l'étude des cieux par Louis consacrée.
Je vins sur sa hauteur méditer quelquefois :
L'auguste poésie anime encor sa voix,
En contemplant les cieux dont elle est descendue ;
Son audace a besoin de leur vaste étendue.
Je connus, j'entendis les sages de ces lieux :
Et, quand j'ose chanter leur art audacieux,
Puissent-ils applaudir à celui du poète !
Déjà, de leurs travaux confidente secrète,
La nuit descend ; la nuit fait dans sa profondeur
De ses mille flambeaux rayonner la splendeur.
Cet empire des cieux qu'aujourd'hui développe
À l'œil observateur le savant télescope,

Cacha longtemps ses lois aux mortels curieux ;
En vain sollicité par nos premiers aïeux,
Il s'ouvrit à nous seuls ; et, vaincu par nos veilles,
Au verre industrieux confia ses merveilles.
Cependant, vers l'Euphrate, on dit que des pasteurs,
Du grand art de Kepler rustiques inventeurs,
Étudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre ; et du globe étranger

Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau ;
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char,
Qui parcouraient au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
Dans les champs étoiles, la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier ?
Ses mœurs ne changent point : et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.
Bientôt le laboureur imita le berger :
De saison en saison il sut interroger
Les signes immortels qui brillent sur nos têtes,
Et régler sur leur cours ses travaux et ses fêtes.

Réjouis-toi, Memphis, entonne des concerts :
L'éclatant Sirius se lève dans les airs ;
Avec lui dans les champs l'abondance est venue ;
Le Nil s'enfle, et du fond de sa grotte inconnue
Épanche de ses flots le tribut renaissant ;
Son front porte d'Isis le mobile croissant ;
Une urne est dans ses mains, où, d'or pur enrichie,
Brille du firmament l'image réfléchie ;
Et les ailes du sphynx en ombragent le tour.
La rive au loin résonne ; et le dieu tour à tour
Compte, et nomme, et bénit les étoiles propices,
Qui, soulevant le poids de ses eaux bienfaitrices,
Ont donné le signal des moissons et des jeux.
Hélas ! qu'ils sont changés ces rivages fameux !
L'Alcoran à la main, l'ignorance stupide
S'assied sur les remparts où méditait Euclide :
Elle y commande seule ; et c'est là qu'autrefois
Hipparque à la science imposa d'autres lois.

De la voûte étoilée il élargit l'enceinte,
Et toujours de ses pas elle a gardé l'empreinte.
Mais que d'erreurs encor ! Les deux trop entassés
Dans des cieux de cristal tournaient entrelacés ;
Et les astres, conduits par le seul Ptolémée,
Publièrent mille ans sa fausse renommée.

Il confondit leur place, il changea leurs emplois.
Le soleil, indigné de perdre tous ses droits,
Descendit de son trône, et, soumis à la terre,
Au lieu d'être son roi devint son tributaire.
Cette Muse au front calme, au regard sérieux,
Qui tient un globe d'or et mesure les cieux,
À ses frivoles sœurs quelquefois est semblable :
Sous un air de sagesse elle aime aussi la fable ;
Et la fable a des deux peuplé les régions.
Ô mère des beaux vers, des douces fictions,
Ô Grèce, ne viens plus de ton docte Lycée
Rappeler la splendeur dès longtemps éclipsée !
Je sais que de ton nom les voyageurs épris,
Sur les pas de Choiseul, ont cherché tes débris ;
Que ton goût instruisit le ciseau, la palette ;
Qu'Homère anime encor les accents du poète,
Qu'il est le dieu des arts, mais tes sages vantés,
Dans Paris ou dans Londre aujourd'hui transportés,
Rougiraient des erreurs qu'enfantaient leurs écoles.
Les cieux, déshonorés par tes rêves frivoles,
Oublièrent Thalès, Démocrite, Platon ;
Mais ils me nomment tous Descartes et Newton.
Aux bois d'Académus, si fameux dans Athène,
L'imagination trop souvent se promène ;
Sous le portique même elle vient folâtrer.
C'est à Gnide, à Délos, qu'on la veut rencontrer :
On ne la cherche point dans l'asile des sages.
Qu'Ovide, en prodiguant l'esprit et les images,
Dieu du jour, avec toi fasse errer dans les airs
Les Mois, tes douze fils, aux visages divers ;

Qu'il monte, qu'il pénètre en ta cour immortelle ;
Qu'il t'élève, en des vers éblouissants comme elle,
Un palais que Vulcain enrichit à grands frais,
Comme si l'univers n'était pas ton palais !
Ovide en a le droit : volez dans la carrière,
Coursiers dont les naseaux nous soufflent la lumière,
Et qu'en réglant vos pas, les Heures tour à tour,
Sœurs d'un âge pareil, nous mesurent le jour !
J'applaudis ces tableaux : ils sont faits pour séduire ;
Un poète doit plaire, un savant doit instruire.
Et qu'ai-je appris des Grecs, de ces peuples menteurs ?
Bien peu de vérités, d'innombrables erreurs.
Ils croyaient ces grands corps, suspendus dans le vide,
Des points d'or attachés à leur voûte solide.
Leur soleil fatigué descendait dans les mers.
Rome, sans l'éclairer, soumettant l'univers,
Reçut les lois, les arts, les erreurs de la Grèce.
Quel système insensé nous a transmis Lucrèce !
J'aime ses grands tableaux, ses pensers vigoureux :
Soit que, réunissant sous un emblème heureux
Au pouvoir qui détruit le pouvoir qui féconde,
Entre Mars et Vénus il partage le monde ;
Soit que du genre humain il peigne le berceau,
Qu'il brise de l'Amour les traits et le flambeau,

Qu'il foule aux pieds la mort, et, quand l'homme succombe,
L'instruise à mépriser les terreurs de la tombe.
Éloquent défenseur d'un dogme criminel,
Lucrèce dit en vain que l'esprit est mortel ;
Le sien vivra toujours ; mais à tant de génie
Pourquoi tant d'ignorance est-elle réunie ?
Il veut qu'au haut du ciel, l'œil immense du jour
N'ait que cet orbe étroit dont j'embrasse le tour ;
Il se figure, enfin, qu'au réveil de l'aurore,
Mille feux s'élevant des monts qu'elle colore
S'arrondissent en globe, et d'un soleil nouveau,
Tous les jours, dans les airs, vont former le flambeau.

Vérité qu'on fuyait, il est temps de renaître !
Cieux, agrandissez-vous : Copernic va paraître !
Il paraît, il a dit : et les cieux ont changé.
Seul, au centre du sien, le soleil est rangé ;
Il y règne, et de loin voit la terre inclinée
Conduire obliquement les signes de l'année,
Et montrant par degrés ses divers horizons,
En cercle, autour de lui, ramener les saisons.
Ô grand astre, ô soleil ! ta loi toute puissante
Régit de l'univers la sphère obéissante.
Depuis l'ardent Mercure, en tes feux englouti,
Jusqu'à ce froid Saturne, au pas appesanti,
Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
Ceint de l'anneau mobile où se peint ta lumière,

Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner ?
Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner ?
Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle,
Aux portes du chaos, Dieu s'avance et t'appelle !
Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,
Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
De sept rayons premiers ta tête est couronnée ;
L'antique nuit recule, et, par toi détrônée,
Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
Te cède la moitié de l'empire des cieux.
Mais quel que soit l'éclat des bords que tu fécondes,
D'autres soleils, suivis d'un cortège de mondes,
Sur d'autres firmaments dominent comme toi ;
Et, parvenu près d'eux, à peine je te voi.
Qui dira leur distance, et leur nombre, et leur masse ?
En vain, de monde en monde élevant son audace,
Jusqu'au dernier de tous Herschel voudrait monter :
L'infatigable Herschel se lasse à les compter ;
Il voit de toutes parts, en suivant leurs orbites,
De la création reculer les limites :
Aussi grand que l'auteur, l'ouvrage est infini.
Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,

Mortel, prends ton essor, monte par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus ;
Tu l'as quitté, poursuis : des astres inconnus,
À l'aurore, au couchant, partout sèment ta route ;
Qu'à ces immensités l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains ? Ose y voler encor :
Peut-être, ici, fermant ce vaste compas d'or

Qui mesurait des cieux les campagnes profondes,
L'éternel Géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les : vaine erreur ! Fais un pas : à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi ? semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter ! »
Newton, qui, de ce Dieu le plus digne interprète,
Montra par quelles lois se meut chaque planète,
Newton n'a vu pourtant qu'un coin de l'univers ;
Les cieux, même après lui, d'un voile sont couverts.
Que de faits ignorés l'avenir doit y lire !
Ces astres, ces flambeaux, qu'en passant l'homme admire,
À qui le Guèbre antique élevait des autels,
Comme leur créateur seront-ils immortels ?
Au jour marqué par lui, la comète embrasée
Vient-elle réparer leur substance épuisée ?
Meurent-ils comme nous ? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome, attendant leur retour,
Vit, dans des régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas ! Ces globes inconstants,
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps ;
Comme le nôtre, aussi, sans doute, ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître ;
Ils ont eu des Pascal, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,

Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,

Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah ! si nous rapprochions nos hardis entretiens !
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre ?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs ?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines ?
Connaissez-vous nos arts ? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné ?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si, pourtant, loin de nous, en ce vaste empirée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux !
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux ;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts,
Les trônes, les autels, les empires épars ;
Et sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent, en me contant nos longues infortunes.
Vous hommes, nos égaux, puissiez~vous être, hélas !
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas !
Oh ! si j'osais plus loin prolonger ma carrière,
Je chanterais encor cette cause première,
Ce grand Être inconnu dont l'âme fait mouvoir
Les millions de cieux où s'est peint son pouvoir.

Mère antique du monde, ô nuit, peux-tu me dire
Où de ce Dieu caché la grandeur se retire ?
Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
Cet astre universel qui vous anime tous ?

En approchant de lui, pourrais-je entendre encore
Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore,
Et que forment sans cesse, en des tons mesurés,
Tous les célestes corps l'un par l'autre attirés ?
D'autres en rediront la savante harmonie ;
Moi, je sens succomber mon trop faible génie.
Et vous, qui m'avez vu, repoussant le sommeil,
Franchir les airs, chanter par-delà le soleil,
Si de plus grands efforts plaisent à votre audace,
Il est un Cassini, digne encor de sa race,
Qui s'offre à vous guider, qui règne en ce séjour
Où la sage Uranie a rassemblé sa cour.
Ainsi que ses aïeux la déesse l'inspire ;
C'est par eux que, cent ans, elle accrut son empire :
Tout ce qu'ont dit mes vers, leur compas l'a prouvé.
Au ciel, d'où je descends, tous les jours élevé,
Leur fils suit leur exemple : il sait, d'une main sûre,
Régler les mouvements des astres qu'il mesure.
Quand la lune, arrondie en cercle lumineux,
Va, de son frère absent, nous réfléchir les feux,

Il vous dira pourquoi, d'un crêpe enveloppée,
Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée ;
Pourquoi, du haut des airs, cet astre de la nuit
Soulève l'Océan qui retombe à grand bruit ;
Tranquille, il fait rouler dans leurs justes orbites,
Autour de Jupiter, ses quatre satellites ;
Et, les montrant de loin au fier navigateur,
Dirige en paix de Cook le vaisseau bienfaiteur.
Tout cède à ses calculs : et vous le verrez même
Assujétir aux lois que suit notre système,
Et Cérès, et Pallas, qui naguère, à nos yeux,
Ont, après Uranus, pris leur rang dans les cieux.
Sa main ramènera l'étoile déréglée
Qui vient, fuit, et revient, et court échevelée.
Moins de gloire appartient à mes humbles essais,
Toutefois, j'ai voulu des poètes français

Élever les regards vers de si beaux spectacles.
Et lorsque la nature, étalant ses miracles,
Prodigue devant nous tant de trésors nouveaux,
Comme elle, s'il se peut, varions nos tableaux.
Faut-il offrir toujours, sur la scène épuisée,
Des tragiques douleurs la pompe trop usée ?
Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas.
Au festin de Didon, voyez-vous Iopas

Chanter le cours des ans, des saisons incertaines,
Et des célestes corps les changeants phénomènes,
Et tout ce qu'autrefois enseignait dans ses vers
Ce tout-puissant Atlas qui portait l'univers ?
Reprenez tous vos droits, consultez les vieux âges :
Les poëtes jadis furent les premiers sages.
Je choisis des sujets qui les ont inspirés.
Heureux si, les suivant dans des lieux ignorés,
De l'antique Linus je retrouvais la lyre !
Puisse au moins, animé de leur noble délire,
Quelque chantre immortel dignement retracer
Ce grand tableau des cieux que j'osai commencer !

Les derniers vers de la Forêt de Navarre semblerait indiquer que le poëte y songeait déjà dans le temps de ce premier poème.

La Chartreuse de Paris

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés ;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques !
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la Cour, et d'oublier les Rois.
J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours

Leur fil demi-formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique, à mes yeux éblouis,

Vante, après cent hivers, la grandeur de Louis !
Je préfère ces lieux où l'âme moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite :
La retraite me plait, elle eut mes premiers vers.
Déjà, de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux ;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissants j'aime à m'ensevelir ;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.
Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
Des enfants de Bruno ne troublent point l'asile :
Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstants
Le fantôme du siècle, emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères ;
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères ;
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux !
Quel préjugé funeste, à des lois si rigides
Attacha, dites-vous, ces pieux suicides ?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin ;

L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
Et le seul désespoir habite leurs cellules.
Eh ! bien, vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux :

N’y respirez-vous pas l’air paisible des cieux ?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.
Mais quel lugubre son, du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d’alentour ?
C’est l’airain qui, du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l’humble anachorète
Redit en longs échos : « Songe au dernier moment ! »
Le son sous cette voûte expire lentement ;
Et quand il a cessé, l’âme en frémit encore.
La méditation qui seule, dès l’aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
À ce signal s’arrête, et lit sur un cercueil
L’épitaphe, à demi par les ans effacée,
Qu’un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquents ! Oh ! combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d’une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles
Où croasse l’oiseau chantre des funérailles ;
Les approches du soir, et ces ifs attristés
Où glissent du soleil les dernières clartés ;
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d’airain à l’accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts

Sortir d’un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l’autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l’heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort.
Cependant, sur ces murs l’obscurité s’abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse ;
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
Le jour meurt, la nuit vient : le couchant moins vermeil
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout-à-coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis

De ce palais voisin qu'éleva Médicis ;
Elle en blanchit le faite, et ma vue enchantée
Reçoit par les vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Écoutons : sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la Religion, le front voilé, descend,
Elle approche : déjà son âme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue ;
Entendez-vous un Dieu, dont la voix inconnue

Vous dit tout bas : « Mon fils, viens ici, viens à moi,
« Marche au fond du désert : j'y serai près de toi. »
Maintenant, du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez-dans les routes du monde
S'agiter les humains, que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où, sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de fax-ouches Lombards,
Des Goths, se disputaient le sceptre des Césars.
La force était sans frein, le faible sans asile :
Parlez, blâmerez-vous les Benoît, les Basile,
Qui, loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés ?
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
Oh ! que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur !
C'est là qu'ils se cachaient, et les Chrétiens fidèles,
Que la Religion protégeait de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,

Pouvaient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osait plus y chercher ses victimes.
Eh ! que dis-je ? Accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé
Venait demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitaient l'ermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,

D'illustres pénitents fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices ;
Mais leurs austérités ne sont point sans délices :
Celui qu'ils ont cherché ne les oublira pas ;
Dieu commande au désert de fleurir sous leur pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venaient reposer sous ton ombre chérie ;
Prophétique Jourdain, ils erraient sur tes bords ;
Et vous, qu'un roi charmait de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière !
Cet autre protégeait leur paisible sommeil ;
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil.
Ils chantaient l'Éternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout à coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte, au nom du Ciel, un message de paix.
Et cependant leurs jours n'étaient point sans orages.
Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyait sous le cilice, et de cendres couvert,
Les voluptés de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçaient son austère sagesse.
Peut-être, comme lui, déplorant sa faiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.
Hélas ! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères ;
En vain, le repoussant de ses regards austères,

La Pénitence veille à côté d'un cercueil ;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil ;

Au Dieu consolateur en pleurant il se donne ;
A Comminge, à Rance, Dieu sans doute pardonne :
A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs ?
Qui n'en sait les amours ? qui n'en plaint les malheurs ?
Et toi dont le nom seul trouble l'âme amoureuse,
Des bot du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui, sans prononcer de vulgaires serments,
Fis connaître à l'amour de nouveaux sentiments ;
Toi que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plait à retrouver dans la femme qu'il aime,
Héloïse ! à ton nom quel cœur ne s'attendrit ?
Tel qu'un autre Abailard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin d'un monde volage,
L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge !
Ces vénérables tours qu'allonge vers les cieux
La cathédrale antique où priaient nos aïeux,
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire ;
Là, tout m'en parle encor ; là, revit la mémoire ;
Là, du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
On dit même en ces lieux, par ton ombre chéris,
Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hyménée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
Cette lettre éloquente où brûle ton amour :
Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins son feu s'accroît encore.

Mais que fais-je, imprudent ? Quoi P dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré
Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes !
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
De sentences de mort, qu'aux yeux épouvantés
L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas : Dieu, l'enfer, la vengeance.
Partout est la rigueur, nulle part la clémence.

Cloître sombre, où l'amour est prescrit par le Ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel,
Déjà, déjà ton deuil plait moins à ma pensée !
L'imagination vers tes murs élancée
Chercha leur saint repos, leur long recueillement ;
Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse.
Toutefois, quand le temps, qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs ;
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète ;
Dans ces moments plus doux, et si chers au poète,
Où, fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins ;
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentiments retracés dans ces vers.

Le Jour des Morts dans une Campagne

Déjà du haut des cieux, le cruel Sagittaire
Avait tendu son arc et ravageait la terre ;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris,
N'offraient de toutes parts que de vastes débris ;
Novembre avait compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos, je vivais dans les champs.
Eh ! quel poète, épris de leurs tableaux touchants,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone !
Oh ! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plait au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure !

Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait.
Tout à coup, si j'entends s'agiter la forêt,

D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Aussi c'est dans ce temps où tout marche au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil ;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.
Aujourd'hui, ramenant un usage pieux,
Sa voix rouvrait l'asile où dorment nos aïeux.
Hélas ! ce souvenir frappe encore ma pensée.
L'aurore paraissait : la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflements du nord,
Annonçait dans les airs la fête de la mort.
Vieillards, femmes, enfants, accouraient vers le temple
Là préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ces heureuses tribus,
Un prêtre ami des lois et zélé sans abus,
Qui, peu jaloux d'un nom, d'une orgueilleuse mitre,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre,
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
Jamais, dans ses discours, une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé.
Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance :
« Mon frère, de la mort ne craignez point les coups ;

Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous. »
Le mourant se console, et sans terreur expire.
Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
Ce pontife sans art, rustique Fénelon,
Nous lit du Dieu qu'il sert les touchantes paroles.
Il ne réveille pas ces combats des écoles,

Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et Pélage, et Calvin.
Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance,
À ses enfants chéris que charmait sa présence,
Il rappela l'objet qui les rassemblait tous ;
Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.
« Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse
« Célébraient à l'envi ces morts victorieux
« Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
« Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
« Nous pleurons aujourd'hui ; notre deuil est leur joie.
« La puissante prière a droit de soulager
« Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
« Allons donc visiter leur funèbre demeure.
« L'homme, hélas ! s'en approche, y descend à toute heure.
« Consolons-nous pourtant : un céleste rayon
« Percera des tombeaux la sombre région.
« Oui : tous ses habitants, sous leur forme première,

« S'éveilleront surpris de revoir la lumière ;
« Et moi, puissé-je alors, vers un monde nouveau,
« En triomphe, à mon Dieu, ramener mon troupeau ! »
Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus montraient le ciel propice ;
Tantôt il adorait, humblement incliné.
Ô moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante ;

Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre.
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre ;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.
Mais du temple, à grands flots, se hâtait de sortir
La foule, qui déjà par groupes séparée,

Vers le séjour des morts s'avançait éplorée.
L'étendard de la croix marchait devant nos pas.
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes ;
Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes ;
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformaient au deuil et des champs et des airs.
Cependant du trépas on atteignait l'asile.
L'if et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, à l'entour, croissent de toutes parts ;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars ;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
Vit, dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.
Avec quel saint transport, tout ce peuple champêtre
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris !
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
On dirait que, sous l'œil du Dieu qui les rassemble,
Les morts et les vivants s'entretiennent ensemble.
Vers l'infortune en deuil, de consolantes voix,
Du fond de ces tombeaux, s'élèvent quelquefois,
Et planant à l'entour, les âmes immortelles
Accueillent tous les pleurs qui sont versés pour elles.

Ô dogme attendrissant ! quel système pervers
Te rejette, et combat la voix de l'univers ?
Poètes, ramenez ces antiques usages,

Ces sentiments divins qu'ont prescrits les faux sages ;
Ils ont dégradé l'homme, et vous l'agrandissez,
Que nos plus chers devoirs soient par vous retracés.
Hélas ! dans nos remparts, de l'ami le plus tendre,
Où peut l'œil incertain redemander la cendre ?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré !
Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage ;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux ;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art, tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?
De ce nom, de ce bruit, dont l'homme est si jaloux,
Combien, auprès des morts, j'oubliais les chimères !
Ils réveillaient en moi des pensées plus austères.
Quel spectacle ! D'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément.
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent ;

Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent.
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté :
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle ;
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle ;

Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
Que son cœur pour époux se choisit en secret :
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés,
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Quelque Rachel en deuil ne se consolait pas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.
Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassaient tour-à-tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui, depuis neuf soleils, en ce lieu fut porté,
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
À ses derniers neveux conteront ses bienfaits :
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon :
Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
Deux mois, dans nos climats, la hideuse famine
Courut seule et muette, en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile.
Ils pleuraient sur leur fils : leur fils dormait tranquille.

Ô courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs.
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;
Mais, du milieu des camps, sa tendresse fidèle,
À sa femme, à son fils, se hâtait d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime,
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint, alors il revit son hameau,
Et, pour le soc paisible, oublia son armure.
Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !

Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui s'entoure en silence
Des fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritais, sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux !
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout-à-coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait ! et trois fois, dans ses pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale
L'homme sacré, trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe, aux mânes satisfaits
Répéta sourdement : Qu'ils reposent en paix !
Tout se tut ; et soudain, ô fortuné présage !
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage ;
Et, brillant au milieu des brouillards en trou verts,
Le soleil, jusqu'au soir, consola l'univers.

La Bible

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré ?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels ;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression
S'éleva quelquefois jusqu'au ton des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poètes.
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Aux sommets du Liban, sous les berceaux d'Éden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle, l'homme nait ; après un court sommeil,

Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire ; ô terreur ! ô vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiants l'œil de l'Éternel,
L'Arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plait à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout-à-coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
Ô Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !

Tu n'es plus. Ô revers ! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protège, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux brisera l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
À ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance,
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,

Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin des merveilles sans nombre ?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté ?
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jepbté
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes
Vierge encor, va deux mois pleurer sur les montagnes ?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois ;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois ;
Saül règne ; il n'est plus ; un berger le remplace :
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi !
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la Cité sainte.
Je renverse, en passant, les autels des faux dieux ;
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux ;
Tobie et Raguel m'invitent à leur table :
J'entends ces hommes saints dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre !…
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre ?
Toi qui pleurais assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.

Regarde cette main, vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.

Bientôt Jérusalem reverra ses enfants ;
Esdras et Machabée, et ses fils triomphants,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arréte au berceau du Messie.

À une jeune Anglaise

QUE JE RENCONTRAIS SOUVENT SEULE DANS LES JARDINS DE KENSINGTON.

Pourquoi viens-tu chercher sans cesse
L'ombre de ces pins toujours verts ?
Pourquoi d'un voile de tristesse
Tes doux attraits sont-ils couverts ?
Ton attitude est recueillie,
Quelques pleurs ont mouillé ton œil ;
Telle on peint la Mélancolie
Rêvant à côté d'un cercueil.
À ton âge on ne peut connaître
D'autres tourments que ceux du cœur
C'est l'amour seul qui les fait naître :
Un amant cause ton malheur.

N'est-il plus ? Serait-il volage ?
Est-il parti pour d'autres lieux ?
Et cet arbre au sombre feuillage
Fut-il témoin de ses adieux ?
J'approche, et tu changes de route,
En laissant tomber sur tes pas
Un papier qui contient, sans doute,
Le nom qui t'occupe tout bas.
Je cours vers toi : ma main fidèle
Te remet l'écrit égaré ;
Je n'ai point lu ce qu'il recèle,
Ton cœur doit être rassuré.

Que j'aime ta rougeur naïve !
Oh ! que ton trouble a d'intérêt !
Ta reconnaissance est trop vive,
Elle peut trahir ton secret.
Ton air dit plus que tes paroles ;
Je veux répondre… Mais tu pars,
Et dans les bois où tu revoles,
Mes regards trouvent tes regards.
Desdémona fut moins charmante
Aux yeux du More trop jaloux ;

De Roméo la jeune amante
N'eut jamais un éclat si doux.
Ton sein bat, mon âme est émue ;
J'irai,… je veux,… tu disparais,
Et sur la place où je t'ai vue
Je reste plein de tes attraits.
Ainsi du haut de l'Empirée
Descend un songe gracieux,
Qui, sur son aile bigarrée,
Soudain remonte dans les cieux.
Il fuit par la porte d'ivoire,
Il n'a duré que peu d'instants ;
Mais il est cher à la mémoire
Et s'y conserve en tous les temps.

Le vieux Château

Aux décemvirs français un vallon écarté
Dérobe dans son sein ma sage obscurité.
Tandis que mon pays tremble sous leur empire,
Mon âme solitaire, aux doux sons de la lyre,
Cherche à se consoler des maux qu'elle a soufferts.
Quel malheur n'est calmé par le chant et les vers ?
Tout inspire les miens : le séjour que j'habite
À d'aimables pensers, loin des hommes, m'invite.

Mes yeux sont entourés du plus riant tableau.
La Seine, devant moi, coule près d'un coteau
Qui, sur son front sauvage, aux campagnes voisines
Des tours d'un vieux château montre au loin les ruines
Leur aspect m'intéresse, il m'attire ; et souvent
Ma muse, loin du bruit, les parcourt en rêvant.
L'pécheur attaché sur la rive
Ceux qu'emporte en courant la barque fugitive,
Et là-bas, sur les prés, le pasteur étendu,
S'étonnent de me voir, dans les cieux ; suspendu,
Seul et d'un air pensif, fouler ces noirs décombres
Qui dominent le fleuve obscurci de leurs ombres.
Ce lieu me plaît : du Temps les pas l'ont consacré ;
De la destruction j'y médite entouré ;
Dix siècles sur ces murs jettent leur mousse antique.
Ces murs, tout pleins encor de la fierté gothique,

Dans leur muet langage entretiennent mes yeux
Des hauts faits, des grands noms, des mœurs de nos aïeux.
Je marche, et sous mes pas la pierre qui se brise,
Des pairs, des anciens preux a porté la devise.
Là, flottait leur bannière ; ici, dans les tournois,
Un chevalier célèbre égalait tous les rois.
Que ne puis-je revoir ces coutumes brillantes,
Les défis de l'honneur, et les joutes vaillantes,
Les dames aux balcons, sous leurs yeux les guerriers
D'emblêmes fiers et doux parant leurs baudriers ;
Ces chiffres que traça la main la plus chérie ;
Ce serment d'aimer Dieu, la beauté, la patrie ;
Le palefroi fidèle, orgueilleux du héros,
La lice et la barrière, et la lutte en champ-clos !
Le signal est donné : l'un sur l'autre on s'élance,
Et la lance à grand bruit heurte contre la lance,
Se rompt, et frappe encor par ses tronçons brisés.
Des juges quelque temps les vœux sont divisés.
Mais un brave inconnu qui baisse sa visière
Aux plus fiers assaillants fait mordre la poussière.

Tout cède, on l'applaudit : nul n'ose être jaloux ;
Quel est le paladin qui porta ces grands coups ?
Il découvre son front : ce mortel intrépide
A les traits de l'Amour, et la force d'Alcide.
Il se nomme, ô transports ! c'est Roland, c'est Roger,
C'est Renaud, tous les yeux veulent l'envisager.
Qu'il est jeune et vaillant ! Chaque belle désire
De mériter les vœux du héros qu'elle admire.

La gloire au cœur lui-même indique un noble choix,
Et les longues amours payaient les grands exploits.
Les plus belles alors choisissaient les plus braves.
Alors, plus vrais que nous, plus tendres et plus graves
Nos aïeux dédaignaient les cités et la cour ;
Les combats et les champs avaient seuls leur amour.
On trouvait, sous leurs toits et guerriers et rustiques,
L'honneur chevaleresque et les mœurs domestiques.
Âge simple ! âge heureux ! Dans les nuits de janvier,
En cercle on s'asseyait près d'un brûlant foyer.
Les vents grondaient, le fleuve inondait la prairie,
Tandis qu'un vieux croisé qui vécut en Syrie,
Songeant, près de la Seine, aux rives du Jourdain,
Racontait ses exploits et ceux de Saladin,
Et le tombeau d'un Dieu conquis sur l'infidèle.
C'est en vain que la pluie à flots pressés ruisselle,
Et que les froides nuits glacent les champs voisins,
On combat, on pénètre au camp des Sarrazins,
Et ces cieux enflammés, qu'on voit en espérance,
Des hivers un moment dérobent la présence.
Un chant naïf succède à ces nobles récits,
Et des jaloux Fayels, des malheureux Coucis,
D'un monarque enfermé dans une tour obscure,
On lamente, en pleurant, la tragique aventure.
Un troubadour parait : ô transports enchanteurs !
On l'entoure, à sa harpe il suspend tous les cœurs ;
Le silence attentif et l'écoute et l'admire.

Tout bas, à ces accents, s'attendrit et soupire
La fille des barons, des nobles châtelains ;
Le rapide fuseau s'arrête sous ses mains ;
Il tombe, elle est charmée, un désir qu'elle ignore
S'ouvre, à l'aide du chant, son âme vierge encore.
Le troubadour ému l'entend plus d'une fois
Gémir, redemander, d'une tremblante voix,
Les noms de ces héros fiers de leur doux servage,
Raoul, et Gabrielle, et l'amoureux breuvage
Dont Yseult et Tristan s'enivrèrent jadis,
L'inconstant Galaor, le fidèle Amadis.
Déjà, sans le savoir, elle aime le poète ;
Déjà tous deux, cherchant et l'ombre et la retraite,
Comme Yseult et Tristan, s'enchaînent sans retour,
Et l'amour a payé les chansons de l'amour.
Dirai-je les géants, les monstres, les fantômes,
Qui gardaient les châteaux ou volaient sous leurs dômes ?
Des mains d'un enchanteur, ce pont inattendu
Sur un profond abime est soudain suspendu.
Les bois ont leurs démons, l'air à ses colonies.
Où suis-je ? Alcine ordonne aux esprits, aux génies,
D'embarrasser mes pas dans les mille chemins
Du merveilleux séjour élevé par ses mains.
Aux rayons de la lune, ici, venaient les fées,
Entre les boucliers, les armes, les trophées,
S'asseoir, chanter souvent sur une vieille tour,
Et les jeux des latins résonnaient à l'entour.
L'air qui frémit du son de leur aile argentée,
Et leur danse magique, et leur voix enchantée,

Autour de ces remparts que le temps a détruits,
Rendaient harmonieux le silence des nuits.
Maintenant, tout s'y tait. Je regarde, j'écoute ;
Je m'avance à pas lents sous cette obscure voûte ;
Je n'entends que la main du vieillard destructeur
Qui des murs sourdement abaisse la hauteur,
Les mine, les ébranle, en détache la pierre,

Et verdit leur front noir sous les touffes du lierre.
Où sont les enchanteurs, et les tournois guerriers ?
Les troubadours plaintifs, les ardents chevaliers ?
Non, rien n'a survécu de ces temps héroïques,
Hors quelques vieux échos errants sous ces portiques
Résonnant dans le creux des murailles, des tours,
Ou du noir souterrain parcourant les détours,
Et qui semblent charmés, au fond de leur retraite,
De s'éveiller encore à la voix d'un poète.
Hélas ! que de grands noms ici sont oubliés !
Les héros ne sont plus, et le pâtre à ses pieds
Foule indifféremment leur illustre poussière ;
Des restes de leur tombe il bâtit sa charnière.
Comme tout a changé ! Que mon œil est surpris
Du contraste des temps, des mœurs et des esprits !
Je l'avouerai ; ces jours d'héroïque mémoire,
Où la chevalerie illustra notre histoire,
Mêlaient à leur grandeur de tristes préjugés.
Alors d'indignes fers les champs étaient chargés,
L'oisiveté superbe outrageait l'industrie,
Et le soc bienfaiteur vit sa gloire flétrie.

Mais d'un siècle ignorant excusons les abus ;
Les siècles éclairés sont-ils moins corrompus ?
C'est en vain qu'on vanta tous les progrès du nôtre.
Quelle race a le droit d'en condamner une autre ?
Les dogmes les plus saints ont produit quelques maux,
Et la philosophie eut aussi ses bourreaux.
Partout sont les erreurs, les crimes, les scandales,
Et le sang d'âge en âge a rougi nos annales.
C'est vous que j'en atteste, ô formidables tours,
Dont un art destructeur emprunta le secours,
Murs épais, longs créneaux qui dominez nos têtes ;
Oh ! que d'événements ont passé sur vos faîtes !
Jadis vous avez vu des rois toujours enfants,
Leur trône renversé, les maires triomphants,
Et ce législateur d'un siècle encor sauvage

Qui sut vaincre en héros et gouverner en sage,
Et, tenant sous son joug vingt états asservis ;
Joignit l'Europe entière au sceptre de Clovis.
Il n'est plus, et déjà de son empire immense
Ses faibles successeurs hâtent la décadence.
L'astre de Charlemagne, effroi des nations,
Dans la plus sombre nuit voit mourir ses rayons.
Le maître est sans pouvoir, chaque sujet opprime,
Et tous sont rois enfin, hors le roi légitime.
Aux bords du riche fleuve à mes pieds égaré,
Le Normand vagabond, de rapine altéré,
Vient promener alors son avare furie
Et donne un nouveau nom à l'antique Neustrie.
Hugues règne. Ses fils ont accru ses états.

L'un d'eux, sous la tour même où s'impriment mes pas,
Dans ce donjon témoin de sa fureur jalouse,
Fit jadis enfermer sa malheureuse épouse.
Jeune et belle, on la vit, dans le choix d'une erreur,
Consulter moins son rang que le vœu de son cœur.
Hélas ! comme un forfait sa faiblesse est punie ;
Loin des pompes du trône un décret l'a bannie.
Hier tout l'adorait, tout la fuit en ce jour ;
Des fers sont sa parure, un cachot est sa cour.
Elle gémit vingt ans sur ce roc enchaînée.
Quel abandon ! Quel deuil ! Ô reine infortunée !
À l'heure de ta chute où sont tes courtisans ?
Que ta grandeur passée accroît tas maux présents !
Tu rencontres partout l'œil de l'ingratitude.
Te voilà seule : en bien ! jusqu'en ta solitude
De farouches regards insulteront tes pleurs ;
La pitié fuit ton nom. Le cri de tes douleurs
Fatigue en vain les murs de cette sombre enceinte,
La porte inexorable a repoussé ta plainte.
Tu vivras sans secours, tu mourras sans amis.
Ah ! lorsqu'à ces revers les trônes sont soumis,
L'homme obscur a-t-il droit de fuir la loi commune ?

Tous ces augustes fronts courbes par l'infortune,
L'échafaud de Bouleyn, des Stuarts, des Capets,
De mes destins cachés me font bénir la paix.
À l'éclat d'un haut rang combien je la préfère !
Heureux, qui, jusqu'au soir, tranquille et solitaire,
Sur les restes épars de ce fort démoli,
Médine, en contemplant le vallon d'Andely !

De loin, sous ces vieux arcs mutilés par les âges,
Que j'aime à voir, au sein des plus frais paysages,
La Seine prolonger les replis inégaux
Du riche labyrinthe où s'égarent ses eaux !
Son canal est si pur ! Ses bords sont si fertiles !
Mon œil la suit, s'arrête en ses riantes îles,
La perd et la retrouve, et, par un doux penchant,
La conduit jusqu'aux monts qui bornent le couchant.
Ce vallon semble fait pour la muse champêtre.
Oui, c'est dans ces beaux lieux qu'en effet a dû naître
Ce peintre qui, de Rome égalant les pinceaux,
De l'âme d'un poëte animait ses tableaux.
Sans doute le Poussin, jusque dans l'Ausonie,
Regretta ce séjour, berceau de son génie.
Là, ses premiers crayons esquissèrent les champs.
Je me plais à penser qu'en ses plus jeunes ans,
Il cherchait, comme moi, ces débris pittoresques,
Qu'il aimait à saisir leurs aspects romanesques,
Et du fleuve qui fuit le cours irrégulier.
La roche où je m'assieds lui servit d'atelier.
Un nom plus fier encore illustra ces rivages,
Corneille ! C'est ici que, fuyant les hommages,
Ce maître de la scène et des grands sentiments
Venait se reposer des applaudissements.
Passant, arrête-toi ! Salut à sa demeure !
Que ne puis-je habiter jusqu'à ma dernière heure
Les poétiques bords illustrés par tous deux !
Ah ! que j'y sois paisible encor plus que fameux !
Mes vers les chanteront. S'il faut que j'y succombe,

Sous ce château détruit qu'on m'élève une tombe !
Une charmante fée y viendra quelquefois
Dans les nuits de l'été faire entendre sa voix ;
D'un myrte ou d'un rosier sa féconde baguette
Ornera tout-à-coup le cercueil du poète :
Mon ombre se réveille, et la suit dans les airs.
J'ose, j'ose espérer que, pour prix de ces vers
Où, suivant au hasard ma vague rêverie,
J'ai rendu quelque gloire à l'antique féerie,
Ces fantômes riants, hôtes légers du ciel,
Ces heureux farfadets, compagnons d'Ariel,
Et tous les enchanteurs, Prospero, Mélusine,
Arthur avec Merlin, Urgèle avec Alcine,
M'accueilleront un jour dans leurs palais mouvants
Au milieu des éclairs, des vapeurs et des vents.
Tantôt, de ce nuage obscurcissant ma tête,
Je veux jouer, rouler, gronder dans la tempête ;
Et tantôt, déployant les plus riches couleurs,
Mes ailes doucement glisseront sur les fleurs.
D'un héros vertueux, gémissant dans les chaînes,
Mon invisible voix consolera les peines.
Aux vieillards fatigués j'irai tendre la main,
Aux voyageons errants indiquer le chemin ;
Une jeune beauté, d'elle seule ignorée,
Par mon souffle amoureux tout-à-coup effleurée.
Va d'un trouble inconnu rougir innocemment,
Et paraitra plus belle aux yeux de son amant.
D'autres fois, présidant au plus tendre délire,
D'un troubadour aimé j'animerai la lyre,
Je dicterai ses chants. Le soir, vers mon tombeau,

Un charme conduira les filles du hameau ;
Je reverrai leurs jeux, leurs amours et leurs danses,
Mon urne frémira sous leurs douces cadences ;
Je tromperai la mort ; et ces lieux tant aimés,
Ces lieux où reviendront mes mânes ranimés,

Vont inspirer encore à mon ombre ravie
Toutes les passions qui charmèrent ma vie.

La Mort du duc d'Enghien

1804.

Quel bruit interrompt le silence
De ce donjon abandonné,
Où tant de fois par la vengeance
L'innocent fut emprisonné ?
À travers une nuit épaisse,
Vers ce pont fatal qui s'abaisse,
Des soldats marchent lentement ;
Et l'écho des bois de Vincennes,
Au bruit des verroux et des chaînes,
Pousse un affreux gémissement.
D'où vient cette escorte nombreuse
Qui conduit ce jeune guerrier ?
Sous cette voûte ténébreuse
Quel forfait doit-il expier ?
Il n'a point les traits d'un coupable ;
Son front, que le malheur accable,
N'en parait point intimidé ;
J'approche : ô douleur imprévue !

Ce guerrier découvre à ma vue
Un petit-fils du grand Condé.
Il entre, il voit la tour funèbre,
Les hauts murs, les portes d'airain ;
Là, son aïeul le plus célèbre
Porta les fers de Mazarin.
Mais la fortune moins contraire
Viendra-t-elle aussi le soustraire
À ces formidables créneaux ?
Non, il est seul et sans refuge ;

Malheureux ! il demande un juge,
Et n'aperçoit que des bourreaux.
Sous une toge mercenaire
Paraissent de lâches soldats,
Qui, pour un crime imaginaire,
D'avance ont signé son trépas.
Arrête, infâme Calomnie,
Cesse, en flattant la Tyrannie,
D'inventer d'absurdes complots !
Tu peux égorger l'innocence,
Mais il n'est pas en ta puissance
D'ôter l'honneur à ce héros.
C'est en soldat qu'il sait combattre
Et non en vil conspirateur ;
Un Bourbon des fils d'Henri quatre

N'a point du trahir le malheur :
Fidèle à leurs longues disgrâces,
On le vit, errant sur leurs traces,
Et tout braver, et tout souffrir ;
Hélas ! après quinze ans d'absence,
Dans le séjour de sa naissance
Il ne revient que pour mourir !
Toi, dont l'égide inébranlable
Jusqu'ici, dans le monde entier,
Protégea même le coupable
Qui vint s'asseoir à ton foyer,
Hospitalité ! vierge pure !
Un prince, que ta foi rassure,
Jusqu'en tes bras est massacré ;
Frémis et cache ton visage,
En fuyant l'indigne rivage
Où le malheur n'est plus sacré.
C'en est fait, Enghien sans défense
Va subir l'arrêt assassin ;
Au plomb meurtrier qui s'élance
Lui-même a présenté son sein ;

Il tombe, et sa cendre ignorée
Jamais d'une amante éplorée
Ne recevra les doux adieux ;
Mais, tout plein de celle qu'il aime,
Son grand cœur, à l'heure suprême,
N'a point fait rougir ses aïeux.

Nous admirions un autre Auguste,
Nous goûtions ses premiers bienfaits,
Et c'est lui, qui, las d'être juste,
D'Octave imite les forfaits !
L'astre de sa gloire naissante
D'une lumière éblouissante
Avait frappé les nations ;
Pourquoi, sous une ombre odieuse,
De son étoile radieuse
A-t-il fait pâlir les rayons ?
Sur un trône orné de trophées,
Napoléon, ne pense pas
Qu'à tes pieds nos voix étouffées
Tairont de pareils attentats ;
Il est un juge incorruptible
Qui, dans un livre indestructible,
En gardera le souvenir ;
Ce juge terrible est l'Histoire :
Sa voix, sur ton char de victoire,
Saura t'atteindre et te punir.
Ni ta grandeur toute-puissante,
Ni tes drapeaux victorieux,
De la déesse menaçante
Ne peuvent séduire les yeux ;
La haine qui vit de scandales,
La flatterie aux mains vénales

Et qui marche à replis secrets,
S'éloignent du trône sévère
Où, sans faveur et sans colère,
Elle proclame ses décrets.

Devant son tribunal suprême,
Qui s'élève au pied d'un cercueil,
Tous les rois, de leur diadème
Viennent humilier l'orgueil ;
Sa main, exempte d'artifices,
Sans nul respect marque les vices
Qui déshonorent leurs vertus ;
Et, de ses palmes les plus belles
Couronnant le vainqueur d'Arbelles,
Flétrit le meurtre de Clitus.
Que cette main inexorable,
En instruisant les potentats,
Montre à leurs yeux l'airain durable
Où revivront leurs attentats !
Peuple opprimé ! le Ciel t'ordonne
D'honorer même la couronne
Qui brille au front d'un roi pervers ;
Mais qu'au moins d'augures sinistres
Frappant Tibère et ses ministres,
Le remords venge l'univers !

Guerrier, législateur et sage,
Jadis un prince tout-puissant,
Dans un aveugle accès de rage
Fit périr Symmaque innocent ;
Mais, ô retour trop légitime !
Il croyait voir de sa victime
Errer la tête à ses côtés :
C'est en vain qu'il la fuit sans cesse,
Partout la tête vengeresse
Frappe ses yeux épouvantés.
Un festin pompeux se prépare,
Le prince y porte son ennui ;
Des hôtes de la mer avare
Les plus vantés sont devant lui ;
Au premier mets qu'on lui présente :
« Quoi ! dit-il, ta tête sanglante,

» Symmaque, me poursuit encor ?
» Symmaque !… » Il se tait et chancelle,
Et, glacé d'une horreur mortelle,
Tombe en tenant sa coupe d'or.
Ô toi, le triste et dernier reste
D'un sang jadis si glorieux,
Jeune Enghien, au séjour céleste
Monte et va joindre tes aïeux !
Pour honorer leur digne élève,
Déjà le grand Condé se lève,

En étendant ses bras vers toi,
Et sur ta tête infortunée
Penche sa tête, couronnée
Des nobles palmes de Rocroi.
Oh ! loin de ces bords homicides
Qu'ont profanés tant de forfaits,
Chère Ombre ! alors que tu résides
Dans la demeure de la paix,
Protège encore, aime la France ;
Que du vengeur de l'innocence
Ton sang n'appelle point les coups ;
Et que, par ta main repoussées,
Du ciel les foudres courroucées
Passent et tombent loin de nous !
Celui qui t'ôta la lumière
Rétablit le culte et les lois ;
Il a dompté l'Europe entière,
Il marche à la tête des rois ;
Vainqueur des passions coupables,
La Nymphe aux voix infatigables
Chaque jour le disait plus grand ;
Mais de ce règne qu'elle admire,
Les yeux baissés, elle déchire
La page teinte de ton sang !

Stances sur un village des Cévennes

Où se trouvait l'ancien patrimoine de ma famille,
et qui porte encore mon nom

1805.

Sous les beaux cieux d'Occitanie,
Je retrouve enfin ce hameau
D'où ma famille fut bannie,
Et qui fut jadis son berceau.
Ce champ couvert d'une colline,
Et les débris de ce donjon,
Et l'eau de la source voisine,
Ont toujours conservé mon nom.
Hélas ! ces lieux ont d'autres maîtres,
Tous mes droits y sont abolis ;
Et le séjour de mes ancêtres
N'avait jamais connu leur fils.
Quand, ranimant ses vieilles haines,
Le faux zèle, un rosaire en main,

Du fier Louvois dans les Cévennes
Exécutait l'ordre inhumain,
Là, mon second aïeul peut-être,
Hâtant un funeste départ,
Vers ce donjon qui le vit naître
A jeté son dernier regard.
Là, peut-être accablé par l'âge,
Cédant au poids de ses douleurs,
Il tomba sur ce roc sauvage,
Et le mouilla de quelques pleurs.
Ô discorde ! ô guerre civile !
Qui peindra tes calamités ?
Ta fureur, en crimes fertile,
De sang a couvert nos cités.
Naguère encor, dans ma patrie,
Les tribuns qu'égarait ta voix

Ont bien passé la barbarie
Et des Telliers et des Louvois.
De la concorde domestique
C'est toi qui romps les nœuds touchants
Et qui confonds la borne antique
Des héritages et des champs.

Par toi du sol le plus prospère
Les moissons cessent de fleurir ;
Dans le lit où mourut son père
L'enfant n'est plus sur de mourir.
Du sein de ses paisibles lares
Il fuit devant ses oppresseurs,
Et va chez des peuples barbares
Porter nos muses et nos mœurs.
De quels coups son âme est atteinte !
Que d'ennuis viennent l'assiéger !
Comme Ovide il redit sa plainte
Aux échos du fleuve étranger.
Chère patrie ! aimable France !
Climats si purs, soleil si doux,
Le premier cri de l'espérance
L'a fait revoler près de vous.
Déjà son œil a vu paraître
Le coq doré, les longues tours
De ce manoir noble et champêtre
Qui lui rappelle ses beaux jours.
Comme il s'émeut quand il contemple
L'enclos par ses mains embelli !

Comme il pleure aux portes du temple
Où son père est enseveli !
Enfin il descend et s'arrête :
Mais, étrangers à tous les yeux,
Il n'a plus où poser sa tête
Aux champs légués par ses aïeux.
En vain son œil cherche la place
Où brillaient, sur le haut du mur,

Les nobles chiffres de sa race,
Gravés dans l'or ou dans l'azur ;
Le nom du chevalier fidèle
Sous un nom sans lustre est caché,
Et de la tombe paternelle
Le marbre même est arraché.
Quoi donc ! après son long naufrage
Nul ami ne s'offre à ses maux ?
Ne voit-il pas à son passage
Courir du moins ses vieux vassaux ?
Pour eux, ses granges toujours pleines
S'ouvraient au milieu des hivers,
Et de son lin, et de ses laines,
Leurs enfants nus étaient couverts.

Aujourd'hui, de son opulence
Ils héritèrent à vil prix,
Et plus d'un, avec insolence,
Du maître usurpa les débris.
Cependant leur bassesse altière
Oublia ses généreux soins,
Et leur porte inhospitalière
Est sourde au cri de ses besoins.
Jadis, dans Rome et dans Athènes,
Auprès des dieux réfugié,
Le proscrit confiait ses peines
Aux saints autels de la pitié.
Ses infortunes honorables
Trouvaient partout un noble appui ;
Les eaux et les feux secourables
Étaient prodigués devant lui.
Maintenant la garde des villes
En défend l'accès au malheur,
Et le roi même sans asiles
Ne sait où porter sa douleur.
Heureux qui de ses mains rustiques
Traçant de modestes sillons,

Loin des tempêtes politiques,
Vit inconnu dans ces vallons !
Du mûrier cher à sa patrie,
Il nourrit au fond de ses toits
Les vers changeants, dont l'industrie
File un tissu digne des rois.
Des fleurs que lui-même il cultive,
L'abeille extrait son doux trésor,
Et de l'arbre où fleurit l'olive
Il fait couler de longs flots d'or.
Le chaume où s'élèvent ses gerbes,
Un épi, rit plus à ses yeux
Que l'éclat des cirques superbes
Dont Rome avait orné ces lieux.
De ces lieux même il sait à peine
Les mémorables changements ;
À ses pieds la grandeur romaine
Étale en vain ses monuments.
Il n'a point d'un œil idolâtre
Dans Nisme observé comme moi
Ce merveilleux amphithéâtre
Bâti des mains du peuple-roi.

Non loin, sur la rive sauvage
Où se précipite le Gard,
S'élèvent d'étage en étage
Trois ponts qu'admire son regard ;
Mais de leurs antiques murailles
Il ne va point chercher l'auteur
Sur l'airain des doctes médailles
Que ronge le temps destructeur.
Qu'importe à sa douce ignorance ?
Il bannit les vœux indiscrets ;
Sur les bords qu'aima son enfance
Il vieillit et meurt sans regrets.
Puissé-je ainsi, loin des orages
Qui m'ont si longtemps agité,

Vivre et mourir sur ces rivages
Où mes aïeux ont habité !

Les Pyrénées

Haller a célébré les monts de sa patrie,
Les Alpes ont redit ses chants ;
Sommets qui séparez la France et l'Ibérie,
Vos tableaux aussi fiers sont pour moi plus touchants
Oh ! combien ma muse attendrie
Se plut à contempler vos fameuses hauteurs,
Où du grand Béarnais la mémoire chérie
Vit à jamais chez les pasteurs.
Jadis, j'ai parcouru les rochers helvétiques,
Et, sur le haut du Mont-Anvers,
J'ai du froid palais des hivers
Atteint les orageux portiques ;
De loin, j'ai suivi dans les airs
Ces routes que Saussure avec peine a franchies,
Et le Mont-Blanc m'offrit ses trois têtes blanchies.
Mais que j'ai mieux aimé le bizarre cahos
De ces monts où naquit le meilleur des héros !
Que de fois, sur leur cime arrivé dès l'aurore,
J'ai rêvé jusqu'au soir au bruit des mille échos
De ces gaves fougueux qui courent à grands flots
Vers les doux champs de la Bigorre,
Où le dieu Pan croirait encore
Des prés acadiens habiter le repos !

J'étais fier de toucher ces cimes orgueilleuses,
Où l'intrépide montagnard
Tente des courses périlleuses
Sur les pas du rapide izard
Au-dessus de la terre, en ces hautes retraites,
Venez, suivez mes pas, ô peintres et poëtes !
Là mon vers ennemi de l'art,

Dans un capricieux délire,
S'échappe et résonne au hasard
Sur tous les modes de la lyre.
Le génie en ces lieux plus librement respire,
Et d'un goût trop timide ose braver la loi ;
Les aigles planent près de moi
Et je partage leur empire.
Majestueux sapins qui, bravant les frimas,
Croissez dans le séjour des neiges, des tempêtes,
Je vous ai dominés, et je vois sous mes pas
S'humilier vos derniers faites.
Ces pics où croit à peine un stérile gazon,
Et sous qui s'abaissent les nues,
De toutes parts à l'horizon
Viennent m'offrir leurs têtes nues.
De sommets en sommets je monte, et par degré
S'élève au-dessus d'eux celui du Marboré.
Sauvage Marboré, terrible Gavarnie,
Des fleuves dans ton sein caches-tu le Génie ?
Là haut, sur ces frimas amassés par l'hiver,
A-t-il voilé son front des noirs brouillards de l'air ?

Sans doute il doit se plaire à l'horrible harmonie
De tes douze torrents grossis par le Cancer.
Niagara français dont la nappe bleuâtre
Tombe par bonds, se brise et retombe en fureur
Sur ce bruyant amphithéâtre,
L'œil ne peut jusqu'à toi s'élever sans terreur !
J'ai franchi la voûte de glace
Où tes eaux confondent leur masse,
Et répandant au loin l'horreur,
Font reculer par leur menace
Et le pâtre et le laboureur.
Ici, Pyrène en deuil, aride, solitaire,
Prit en s'agrandissant un plus dur caractère.
Quel architecte avec tant d'art
Comme de hautes tours tailla ces rocs énormes

Qui, portés l'un sur l'autre en gradins uniformes,
Dans un long demi-cercle enferment mon regard,
Et dont les chaînes menaçantes
Sont pour deux nations puissantes
Un invincible boulevard ?
On dirait qu'élevant leurs masses granitiques,
La nature en ces lieux, aux jours les plus antiques
Voulut, pour rabaisser les travaux des humains,
Bâtir un cirque immense et digne de ses mains.
Quel nouveau rival de Saussure,
Escaladant ces monts par la neige couverts,
M'en apprendra l'histoire obscure ?
Ont-ils été l'ouvrage ou des feux ou des mers ?
Sont-ils contemporains du naissant univers ?
Qui saura, d'une main audacieuse et sûre,

Assigner les ages divers
De leur diverse architecture ?
Ô sage de Montbard, aux traits de ton flambeau,
Conduis-moi sur tes pas dans le sombre berceau
Et du temps et de la nature !
Si j'en crois tes leçons, ces rocs sont composés
Des débris de l'humide plaine ;
Ces angles des vallons l'un à l'autre opposés,
Et ces coraux qu'enfante me rive lointaine,
Et ces coquillages brisés,
Aux flancs de la colline en couche déposés,
Des pas de l'océan sont l'empreinte certaine.
L'océan cacha dans son sein
Les Alpes, l'Olympe, et Pyrène,
Et sur tous les climats, en changeant de bassin,
Ce Dieu, père des monts, lentement se promène.
Pline moderne, j'applaudis
Et ta vaste pensée et ta riche éloquence ;
Croirai-je toutefois qu'au sein du gouffre immense
Ces monts voisins des cieux se sont formés jadis ?
Que de ce monde entier le verre est la substance

Et que par l'âge enfin les globes refroidis
Perdent leur féconde puissance ?
L'imagination, bien plus que la science,
Dicta ces systèmes hardis
Que la tardive expérience
Plus d'une fois a contredits.
À de si hauts secrets est-ce à nous de prétendre ?
La nature se cache, il faut la respecter,
Et s'il est beau de la comprendre,

Il est plus doux de la chanter.
Un charme encor se mêle à l'effroi qu'elle imprime ;
Jusqu'en ces monts affreux elle est pour moi sublime !
L'être vivant les fuit, l'aigle n'y vole plus,
Il craint de s'approcher de leur cime glacée.
Sur ces neiges sans fin que de neige entassée !
Sur des milliers d'hivers que d'hivers révolus !
Revenez, champs féconds, prés fleuris, verts ombrages,
Revenez m'entourer de vos douces images,
Beaux vallons de Campan, d'Argelez et de Luz !
Ah ! rendez à mes yeux les fleurs et l'espérance,
Le mouvement de l'arbre, et le vol de l'oiseau
Et l'homme enfin dont la présence
De l'univers peut seule animer le tableau !
Puissé-je entendre encore, aux pentes du coteau,
Le bruit de la forêt qui dans l'air se balance,
Et le bêlement du troupeau,
Et le nom du bon roi que bénit le hameau,
Résonnant dans les airs de la vieille romance
Ou dans les sons du chalumeau !
Qui n'aime à s'égarer dans ces nobles vallées
Que de grands souvenirs d'âge en âge ont peuplées ?
Là, mes mains d'Henri-Quatre ont touché le berceau ;
Jadis, les d'Armagnacs habitaient ce château :
J'en aperçois les tours tant de fois désolées.
Le vieux Raymond, plus loin, déployait son drapeau,

Et des braves Gascons les troupes rassemblées,
Vers les champs syriens par sa voix appelées,

Couraient venger le saint tombeau.
Quelque berger pauvre et tranquille,
Qui vit durant six mois sur ces rocs sourcilleux,
M'accueille en son obscur asile,
Et me conte, en versant un lait pur dans l'argile,
Les combats, les héros, et les faits merveilleux.
Un esprit, un géant d'une énorme stature
Sur le gouffre a jeté ce pont ;
Quelle est, dans ces grands rocs, cette large ouverture
Où mille combattants pourraient passer de front ?
C'est le neveu de Charlemagne,
C'est le hardi Roland monté sur son coursier,
Qui d'un grand coup d'épée a fendu la montagne ;
C'est là qu'en revenant d'Espagne
Succomba le grand chevalier.
On dit qu'au sein des nuits le fantôme héroïque,
Sur un noir palefroi dont il presse le flanc,
Se montre à Roncevaux où vit sa gloire antique,
Et que les vieux échos d'une roche magique
Y murmurent encor la chanson de Roland.
Ô région guerrière et vraiment poétique,
Que tes aspects sont beaux ! que ton peuple est vaillant !
Non, jamais de Tempé le vallon délectable
N'eut de plus doux abris, n'eut de plus verts gazons ;
Ici, parés de fleurs, au défaut des moissons,
Les pénates du pauvre ont un aspect aimable,
Et l'idylle à leurs pieds retrouverait des sons.
Sainte Hospitalité, tu n'es plus une fable !

De ton culte en ces lieux tu reprends les honneurs,
Et je te vois, d'un air affable,
Tendre la main aux voyageurs.
Ils courent à l'envi sur ces rives heureuses ;
Le vieillard de maux escorte,
Le héros encor tourmenté

De cicatrices douloureuses ;
La mélancolique beauté
Qui, dans l'âge de la gaîté,
Succombe aux langueurs amoureuses,
La douleur et l'oisiveté
Voyageant par troupes nombreuses,
La cour, le château, la cité,
Auprès des ondes sulfureuses
Viennent chercher ici les jeux ou la santé.
Les vapeurs à l'œil attristé,
L'ennui, les sombres maladies,
Et la goutte aux mains engourdies,
Tout cède au breuvage enchanté.
Sous un mont couronné de neige
Hygie a choisi son séjour ;
Une coupe à la main, elle assemble sa cour
Chez les Naïades de Barége ;
Tandis que, vers la fin du jour,
La Nymphe de Bagnère encourage et protége
Les doux mystères de l'amour.
Dans ces vallons charmants, sur ces rocs solitaires,
La France a conservé ses mœurs héréditaires :
On y revoit la loyauté
À l'accueil sûr, aux yeux sincères,

L'honneur, l'aimable égalité,
Et la naïve piété
Qui fit le bonheur de nos pères.
Je marche en des sentiers que du plus vert rempart
Bordent la vigne et l'orme en mêlant leur feuillage,
Et tout-à-coup je vois s'élever à l'écart
Le simulacre usé du patron du village.
Aux pieds de la gothique image,
Les pèlerins à leur départ
Implorent un heureux voyage.
Dans ce roc un pieux vieillard
Vint se creuser un ermitage.

Plus haut, sur la colline, on figura sans art
L'Enfant-Dieu reposant dans les bras de Marie ;
C'est là qu'élevant son regard,
Une mère en silence prie
Pour un fils qui de la patrie
Est prêt à suivre l'étendard.
Cependant ce séjour de paix et d'innocence
De nos derniers tyrans a connu les excès ;
Lorsque l'impiété, mère de la licence,
Sapa les fondements de l'empire français,
La religion sainte, en tous lieux assiégée,
Ne put trouver la paix au fond de ces déserts ;
Du mont de Beitaram la cime ravagée
Vit sa croix d'offrandes chargée
Tomber sous la main des pervers.
Leur règne enfin n'est plus, Dieu vengea son outrage ;
J'ai vu sur ce sommet qu'a longtemps ennobli
Des hameaux d'alentour le saint pèlerinage,

J'ai vu de notre foi le signe rétabli.
Ô spectacle touchant ! après un long orage,
La Pénitence aux yeux en pleurs
Montait vers Beitaram en traversant l'ombrage
Des sapins aux sombres couleurs ;
L'azur des plus beaux cieux rayonnait sans nuage,
Et tenant des gerbes de fleurs,
Des vierges, des enfants répandaient au passage
Les roses et les lis, emblèmes du jeune âge
Et de ces innocentes mœurs
Qui du hameau sont l'apanage.
Devant eux s'avançait un prêtre respecté :
Trois ans on poursuivit sa tête octogénaire ;
Trois ans, parmi ces rocs, errant, persécuté,
Il y brava l'exil, la mort et la misère.
Quelquefois d'un autre écarté
S'échappant au milieu de la nuit solitaire,
Il venait, sans témoins, pleurer en liberté

Sur les débris de ce calvaire
Qu'avait détruit l'impiété.
Enfin il ne craint plus l'œil de la tyrannie ;
Paré de ses malheurs et de ses cheveux blancs,
Dans ce jour solennel il conduit à pas lents
Les pâtres du Béarn et de l'Occitanie,
Les fiers Aragonais, les riches Catalans,
Pèlerins accourus pour la fête bénie.
Et l'air retentissait d'une sainte harmonie ;
Le doux bruit des hymnes divins
Se prolongeait au loin dans ces roches profondes,
Et le long de ce gave aux écumantes ondes

Qui bondit à leurs pieds de ravins en ravins.
Déjà du mont pieux tous ont gagné le faîte,
Et de loin ils croyaient entendre sur leur tête,
Parmi des chants mortels, le luth des séraphins.
Combien j'étais ému tandis qu'en ma présence
Deux peuples, réunis dans la même espérance,
Adoraient cette croix qui s'élève aux confins
Et de l'Espagne et de la France !
La nuit enfin, la nuit ramenant le silence
Me força, malgré moi, d'abandonner ce lieu
Où la nature, de son Dieu
Publiait la magnificence.
Bientôt même à ce peuple il fallut dire adieu ;
Il fallut vous quitter, paisibles Pyrénées ;
Mais au sein de Paris, quand je vois mes journées
Couler dans de vains jeux, dans la pompe et l'ennui
Je me rappelle encor ces heures fortunées,
Et je dis en pleurant : Trop heureux aujourd'hui
Qui se cachant au monde en ces roches agrestes,
Du berceau d'Henri-Quatre adore en paix les restes
Et vit auprès d'un peuple encor digne de lui !

Mon Anniversaire

J'ai vu cinquante fois ce jour de ma naissance
Où des astres de Mars présida l'inconstance ;
Sous leur signe orageux commença mon destin ;
Un an pour moi finit, un an renaît encore
À la sixième aurore
De ce mois incertain.
Pourquoi ces cris joyeux, ces bouquets, ces cantiques,
Et ces dons qu'on apporte à mes dieux domestiques ?
Ah ? ce jour est-il fait pour les ris ou les pleurs ?
Dois-je prendre un habit ou de deuil ou de fête,
Et couronner ma tête
De cyprès ou de fleurs ?
On nous dit qu'autrefois les peuples de la Thrace,
Quand un homme était né, déplorant sa disgrâce,
Formaient un chant funèbre autour de son berceau,
Et faisaient retentir, dans une sainte ivresse,
L'hymne de l'allégresse
Autour de son tombeau.
Muse ! conformons-nous à cet antique usage :
Du voile le plus sombre obscurcis ton visage,

La plainte à tes accents convient seule aujourd'hui ;
Ô Muse, de mon âme interprète fidèle,
D'un chant triste comme elle
Viens flatter son ennui.
Il est passé le temps des aimables chimères !
Redis-moi du malheur les leçons trop amères,
De tant de vœux trompés fais rougir mon orgueil ;
Aide, affermis mes pas, d'une voix intrépide,
Sur la pente rapide
Qui m'entraîne au cercueil.
La vieillesse déjà vient avec les souffrances ;
Que m'offre l'avenir ? de courtes espérances ;
Que m'offre le passé ? des fautes, des regrets.
Tel est le sort de l'homme, il s'éclaire avec l'âge ;

Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près ?
Le passé, l'avenir, le présent, tout m'afflige ;
La vie à son déclin et pour moi sans prestige,
Dans le miroir du temps elle perd ses appas.
Plaisirs, allez chercher l'amour et la jeunesse ;
Laissez-moi ma tristesse,
Et ne l'insultez pas.

Ode sur l'Enlèvement du Pape

1809.

Les temples se rouvraient, et, longtemps exilée,
La tribu de Lévi, parmi nous rappelée,
Relevait sur l'autel les tables de la loi ;
Et sous la main d'Asaph, ainsi qu'aux jours antiques,
Les harpes prophétiques
Redisaient dans Sion les hymnes du saint Roi.
Sion, reprends ton deuil ! Cessez, pieuses fêtes !
Un orage nouveau gronde encor sur nos têtes ;
Aaron est enlevé du milieu d'Israël ;
Et le troupeau choisi, que la nuit vient surprendre,
Ne pourra plus entendre
La voix de son pasteur sur le haut du Carmel.
L'encensoir a perdu ses derniers privilèges ;
Comme aux jours d'Attila, des hordes sacrilèges
Courent assujétir la Reine des Cités ;

Et Rome, en implorant les vengeances divines,
Du haut des sept collines
Tend ses augustes bras vers les cieux irrités.
Ô scandale ! Ô forfaits réservés pour notre âge !
Le Hun déprédateur eut jadis moins de rage,
Lui qui changea l'Europe en un vaste tombeau,
Lui qui, sur les débris des villes embrasées,

Des couronnes brisées,
Osait du ciel vengeur se nommer le fléau.
Le Pontife de Rome, arrêtant le barbare,
Fit du moins respecter les droits de la tiare,
Et la religion, et le Dieu son appui ;
Seul il osa marcher sous leur garde invisible,
Et le prêtre paisible
Vit les glaives païens s'abaisser devant lui.
Des chrétiens, ses enfants, ont eu moins de noblesse :
Ils ont d'un vieux pontife outragé la faiblesse ;
Par eux ses cheveux blancs d'opprobre sont couverts
En vain brille à son front le triple diadême,
Devant qui le Ciel même
A fait dix-huit cents ans prosterner l'univers !
Hélas ! de ses bienfaits lui-même est la victime.
Il couronna le front de l'ingrat qui l'opprime ;
Charlemagne et Pépin en rougissent pour nous.

A-t-on droit d'attester leurs grandeurs souveraines,
Quand on charge de chaînes
La main, la même main qu'ils baisaient à genoux ?
Le Vatican frémit ; l'Europe s'épouvante ;
D'un triomphe prochain l'Athéisme se vante,
Et son coupable orgueil a déjà redoublé.
L'Église, au bruit des fers qu'à son chef on apprête,
Voile en pleurant sa tête,
Et sur son ancre d'or la Foi même a tremblé.
Les martyrs glorieux, s'élevant de leurs tombes,
À ce bruit ont quitté les saintes Catacombes,
Où la Religion se cachait autrefois ;
Et, plaçant sur leurs seins tout couverts de blessures
Leurs célestes armures,
D'un rempart invincible ils entourent la Croix.
Eux-même ont admiré la foi vive et sincère
De ce Pontife-Roi qui, banni de sa chaire,
Comme eux accrut sa gloire au milieu des malheurs ;
Et, dans l'ombre guidant sa fuite glorieuse,

Leur main victorieuse
Portait devant ses pas des palmes et des fleurs.
Un heureux fils du sort voit, dans l'Europe entière,
Tous les rois devant lui courber leur tête altière,
Et briguer en tremblant son coup-d'œil protecteur ;

Tels jadis Prusias, Antiochus, Attale,
De la pourpre royale
Livraient l'antique orgueil aux dédains d'un prêteur.
Mais le chef des chrétiens, lorsque tout l'abandonne
Ne perd point sa grandeur en perdant sa couronne ;
Il a placé plus haut son espoir immortel.
Seul roi de tous ces rois que le sort persécute,
Il garde dans sa chûte
La majesté du trône et les droits de l'autel.
Il montre aux vils brigands, opprobre de la France,
D'un monarque et d'un saint l'héroïque assurance ;
Pauvre et chargé de fers, on l'honore en tous lieux
Il règne, il porte encore et les foudres sacrées,
Et ces clefs révérées
Dont la double puissance ouvre et ferme les cieux.
Cependant, s'il est seul, que pourra son courage ?
La barque du pêcheur flotte au gré de l'orage ;
Les astres obscurcis ne la dirigent plus.
Oh ! quand retentira, sur l'onde mugissante,
La voix toute-puissante,
Qui rend le calme aux flots et l'espoir aux élus ?
Le danger croît ; les vents redoublent leur colère ;
Quel port nous recevra dans son sein tutélaire ?
Dieu semble sourd aux vœux qui lui sont adressés :

Veut-il, de sa fureur exécutant l'oracle,
Ôter son tabernacle
Aux perfides Gentils comme aux Juifs dispersés ?
Toi, qu'entendit Pathmos, lamentable Prophète,
Ô du sombre avenir le plus sombre interprète,
Les jours prédits par toi sont-ils donc arrivés ?
Et, lorsqu'un monde impie a comblé ses offenses,

Du livre des vengeances
Les sceaux mystérieux vont-ils être levés ?
L'ange qui tient la clef des ténébreux abimes,
L'ange exterminateur, pour châtier nos crimes,
De Gog et de Magog a-t-il brisé les fers ?
Et le grand séducteur, levant contre Dieu même
L'étendard du blasphème,
Pour la dernière fois arme-t-il les enfers ?
De la guerre en tous lieux s'étendent les ravages ;
Les mœurs du genre humain redeviennent sauvages,
L'impiété féroce abrutit tous nos sens,
Et des mille poisons, qui naissent autour d'elle,
L'influence mortelle
Hâte les derniers jours des peuples vieillissants.
Les générations dans leur fleur sont séchées ;
Les races des vieux rois sont partout retranchées,
Les débris des grandeurs s'écroulent sous nos pas ;

Et cependant, au bruit des autels qui succombent,
Des empires qui tombent,
Les mortels endormis ne se réveillent pas !
Malheur à nous ! malheur à la race naissante !
De sa fécondité la mère gémissante
Ne voit pour ses enfants qu'un affreux avenir ;
L'heure approche, et le siècle, aveuglé par les sages
Rit de tous nos présages,
En niant le Dieu même armé pour nous punir.
Ainsi quand Jéhovah, cessant de faire grâce,
Voulut sur les Hébreux accomplir sa menace,
Leur orgueil jusqu'au bout refusa de ployer ;
La foudre en vain grondait sur le front des perfides
Leurs fureurs déicides
Méconnaissaient la main prête à les foudroyer.
Il fut pourtant rempli, l'oracle trop fidèle !
Le fier Juda, vaincu jusqu'en sa citadelle,
Reçut, au jour marqué, son juste châtiment ;
Et ses fils, dont la race est en tous lieux flétrie,

Sans autel, sans patrie,
Sont du courroux divin l'éternel monument.

Stances à M. de Châteaubriand

Après les Martyrs.

1810.

Le Tasse, errant de ville en ville,
Un jour, accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui, sur la tombe de Virgile,
Étend toujours ses verts rameaux.
En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts ;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourments qu'il a soufferts.
Il veut fuir l'ingrate Ausonie ;
Des talents il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie
Paraît le chantre de Didon.

« Eh quoi ? dit-il, tu fis Armide
« Et tu peux accuser ton sort !
« Souviens-toi que le Méonide,
« Notre modèle et notre guide,
« Ne devint grand qu'après sa mort.
« L'Infortune, en sa coupe amère,
« L'abreuva d'affronts et de pleurs ;
« Et quelque jour un autre Homère
« Doit, au fond d'une île étrangère,
« Mourir aveugle et sans honneurs.
« Plus heureux, je passai ma vie
« Près d'Horace et de Varius ;

« Pollion, Auguste et Livie
« Me protégeaient contre l'envie,
« Et faisaient taire Mévius.
« Mais Énée aux champs de Laurence
« Attendait mes derniers tableaux,
« Quand près de moi la mort errante
« Vint glacer ma main expirante,
« Et fit échapper mes pinceaux.
« De l'indigence et du naufrage
« Camoëns connut les tourments ;
« Naguère les nymphes du Tage,
« Sur leur mélodieux rivage,
« Ont redit ses gémissements.

« Ainsi, les maîtres de la lyre
« Partout exhalent leurs chagrins ;
« Vivants, la haine les déchire,
« Et ces dieux que la terre admire
« Ont peu compté de jours sereins.
« Longtemps la gloire fugitive
« Semble tromper leur noble orgueil ;
« La gloire enfin pour eux arrive,
« Et toujours sa palme tardive
« Croît plus belle au pied d'un cercueil.
« Torquato, d'asile en asile
« L'envie ose en vain t'outrager ;
« Enfant des Muses, sois tranquille,
« Ton Renaud vivra comme Achille :
« L'arrêt du temps doit te venger.
« Le bruit confus de la cabale
« À tes pieds va bientôt mourir ;
« Bientôt à moi-même on t'égale,
« Et pour ta pompe triomphale
« Le Capitole va s'ouvrir. »
Virgile a dit. Ô doux présage !
À peine il rentre en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,

Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus fier et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève,
Du Tasse ont calmé les regrets ;
Plein de courage il se relève,
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.
Châteaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler ;
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut l'égaler !
Contre toi, du peuple critique
Que peut l'injuste opinion ?
Tu retrouvas la Muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solime et d'Ilion.
Du grand peintre de l'Odyssée
Tous les trésors te sont ouverts ;
Et dans ta prose cadencée,
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.
Aux regrets d'Eudore coupable,
Je trouve un charme différent ;
Et tu joins, dans la même fable,
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand !

Ode : Je revole au manoir champêtre

Je revole au manoir champêtre,
À mes tilleuls, à mes ormeaux,
Et je me sens déjà renaître
Sous la fraîcheur de leurs rameaux.
Qu'à Saint-Cloud, devançant l'aurore,

Un autre se consume encore
En vains désirs, en longs regrets :
Moi, je reste à la cour de Flore,
Et de Pomone et de Cérès.
Ici, mes heures fugitives,
Entre l'un et l'autre soleil,
Couleront doucement oisives
Au sein des arts et du sommeil.
Je vous reprends avec ivresse,
Vieux auteurs qui, de ma jeunesse
Avez eu les premiers amours !
Grands hommes qu'on relit sans cesse,
Charmez encor mes derniers jours !
Que j'aime les routes confuses,
Et l'abri de ce bois charmant,
Où le Silence, ami des Muses,
L'œil baissé, marche lentement !

Sous l'ombre épaisse il se retire,
Et sans témoins, cherchant ma lyre,
Il me la rend d'un air discret :
Je chante, et des vers qu'il m'inspire
L'Amitié seule a le secret.
Au bord de ce fleuve limpide,
Le long de mes prés toujours verts,
Si quelque rimeur insipide
Portait son orgueil et ses vers ;
Qu'en faisant leur ronde fidèle,
Mes Pénates en sentinelle
L'écartent d'un bras redouté,
Même quand la troupe immortelle
Dans l'Institut l'eût adopté !
Mais si Joubert, ami fidèle,
Que depuis trente ans je chéris,
Des cœurs vrais le plus vrai modèle,
Vers mes champs accourt de Paris,
Qu'on ouvre ! j'aime sa présence ;

De la paix et de l'espérance
Il a toujours les yeux sereins ;
Que de fois sa douce éloquence
Apaisa mes plus noirs chagrins !
Et si, de ses courses lointaines,
Châteaubriand vient sur ces bords,
Muses de Sion et d'Athènes,

Entonnez vos plus beaux accords !
Qu'au bruit de vos airs poétiques,
Accueilli comme aux jours antiques,
Il prenne place en mes foyers ;
Et, loin des troubles politiques,
Repose ceint de vos lauriers.

Courbevoie.

Ode : Oui, devant l'auguste image

1812.

Oui, devant l'auguste image
De Racine et de Boileau,
À genoux j'offre l'hommage
D'un encens toujours nouveau.
Trop heureux qui, jeune encore
Sur ces maîtres que j'adore
Attache un œil studieux !
Muse, livre à l'anathême
Le profane qui blasphème
Leurs accords mélodieux.
Une palme inaltérable
Sur leur tombe reverdit,
Et leur siècle mémorable
De jour en jour s'agrandit ;
Siècle, où Corneille et Molière
Font d'une scène grossière

L’école de tous les temps ;
Où Pascal, d’un vol rapide,
À quinze ans atteint Euclide,
Et Démosthène à trente ans !

Hélas ! en quittant la scène,
Molière est mort tout entier.
Comme lui, bon La Fontaine,
Tu n’as point eu d’héritier.
Voix de la tribune sainte,
Tu ne remplis plus l’enceinte
Du temple, aujourd’hui muet ;
Et ta foudre désarmée
Pour jamais dort enfermée
Au tombeau de Bossuet.
Toutefois, ô Siècle illustre,
Si tu n’es point effacé,
Il eut aussi quelque lustre
Celui qui t’a remplacé.
Les jours de Boileau s’achèvent,
Louis meurt : déjà s’élèvent
D’autres favoris des arts ;
Tel le chêne de Dodone,
Près d’expirer, s’environne
De ses rejetons épars.
Ou tel, sous la zône ardente,
Le Zaïre et le Niger
Roulent leur vague abondante,
Pareille aux flots de la mer ;
Si, dans les plaines fécondes,
Quelque courant de leurs ondes

Fuit, et cherche un lit nouveau,
Un second fleuve commence,
Qui verse une nappe immense,
Digne encor de son berceau.
Ainsi le riche héritage
Laissé par des morts fameux

Diversement se partage
À de grands hommes comme eux
Bossuet peint Rome antique,
Ses mœurs et sa politique,
Sa naissance et ses progrès ;
Montesquieu voit le modèle,
Et d'une esquisse immortelle
Approfondit tous les traits.
Quels grands noms, dans ma jeunesse
Ornaient ces bords glorieux !
Là, Voltaire, en sa vieillesse,
Vint triompher à mes yeux ;
Cet astre allait disparaître ;
Plus d'un orage peut-être
Marqua son cours trop ardent ;
Mais quels feux eut son aurore !
Et qu'on admirait encore
L'éclat de son occident !

J'entrevis l'auteur d'Émile ;
Bientôt s'ouvrit son cercueil.
De Buffon au sombre asile
J'escortai le char en deuil.
Quelques esprits moins sublimes
Par des succès légitimes
Honoraient les seconds rangs ;
Du goût ils ouvraient le temple,
Et me transmettaient l'exemple
De leurs maîtres expirants.
Nestor disait à la Grèce :
J'eus pour amis des héros
Qui vous passaient en sagesse,
Enfants de Sparte et d'Argos !
Sans avoir un si long âge,
J'ose tenir le langage
Du vénérable Nestor ;
Que Thersite ait moins d'audace :

Des Dieux j'ai connu la race,
Pollux, Hercule et Castor !
Ne viens plus, jalouse Haine,
Devant moi les outrager ;
De ton insolence vaine
Ma voix saura les venger ;
Leur tombeau que tu profanes
N'a donc pu cacher leurs mânes

Àtes stupides fureurs ?
Que prétend ta calomnie ?
Respecte au moins le génie,
Quand tu blâmes ses erreurs.
Réprime un zèle hypocrite.
Sans doute, aussi bien que toi,
Je sais l'honneur que mérite
Le grand Siècle du grand Roi ;
De Corneille et de Racine
Crois-tu que l'ombre divine
Jamais daigne t'avouer ?
Ton encens ne peut leur plaire,
Le Zoïle de Voltaire
Na pas droit de les louer.
Cependant, victorieuse,
Au sommet du mont sacré,
La Satire injurieuse
Y règle tout à son gré.
C'est Marsyas qu'on admire ;
C'est Apollon qu'on déchire ;
La gloire a perdu ses droits ;
Plein d'un orgueil imbécile,
Mévius ose à Virgile
Du goût enseigner les lois.

Le Pinde a changé de face,
Et le Vandale insolent
Au Louvre usurpe la place
Des vrais juges du talent ;

Tels, quand, sous l'herbe et le sable,
Croule un temple vénérable
Que sa vieillesse a détruit,
Ses murs sont l'affreux repaire
De la rampante vipère
Et des oiseaux de la nuit.
Si quelque Muse nouvelle
Vient encor charmer Paris,
Combien je tremble pour elle !
L'Envie accourt à grands cris.
Par le monstre repoussée,
L'aimable Cymodocée
S'enfuit les larmes aux yeux ;
Et sur sa lyre touchante,
Seule au désert, elle chante
L'amour, l'honneur et les cieux.
Des neuf vierges de Thespies,
La fable a dit autrefois
Que neuf rivales impies
Vinrent défier la voix ;
La lutte aussitôt s'engage,
Les dieux du prochain bocage

Àce bruit sont accourus ;
Par eux l'arrêt va se rendre,...
Et d'abord se font entendre
Les filles de Piérus.
Elles célèbrent la Terre,
Qui naquit avant les Dieux,
L'antique Nuit, et la guerre
Des Titans audacieux ;
Elles disent Polyphème
Épouvantant le ciel même
De ses orgueilleux défis,
Et, sous une forme immonde,
Cachent le maître du monde
Dans les plaines de Memphis.

Leur voix, organe du crime,
Semble attrister l'univers,
Et l'écho du noir abime
Applaudit à leurs concerts.
Calliope prend sa lyre,
Se lève, et de leur délire
Vengeant son père offensé,
Sous le poids d'un roc énorme
Presse la tête difforme
D'Encelade renversé.

Elle chante l'harmonie,
Les arts donnés par ses sœurs,
Et Cérès dont le génie
Fonda les lois et les mœurs ;
Aux accents qu'elle profère,
Divins accents que son frère
Dans le ciel même a notés,
L'ordre, l'amour et la vie,
Et la paix, des jeux suivie,
Renaissaient de tous côtés.
Proserpine impatiente
Du Styx au jour revenait ;
Érigone plus riante
De pampres se couronnait ;
Minerve non moins active
Ornait de branches d'olive
Des tissus ingénieux ;
Et Pan menait sur ses traces
Les Mois, les Jours et les Grâces
Dans un cercle harmonieux.
Les Muses sont couronnées,
Pan leur adjuge le prix ;
Leurs rivales obstinées
Le réclament à grands cris.
C'en est trop, disent les Muses !
Les Piérides confuses

Soudain ont changé de traits,
Et, sous un double plumage,
Font, de leur aigre ramage,
Frémir encor les forêts.
Aujourd'hui les Piérides
Ont de nombreux successeurs,
Et, pour ces âmes arides,
Calliope est sans douceurs ;
Le goût faux qui les égare
Préfère un accord barbare
À des concerts immortels ;
Et les Muses ingénues,
Errant partout méconnues,
N'ont plus d'ombrage et d'autels.
Venez, nobles fugitives,
Mes berceaux vous sont ouverts ;
Ici, sur d'aimables rives,
Naissent les fleurs et les vers.
Chante : : mon oreille écoute.
Je suis peu digne, sans doute,
De répéter vos chansons ;
Mais, sous ces ombres secrètes,
De vos dignes interprètes
On respecte les leçons.

De Virgile, ainsi, dans Rome,
Quand le goût s'était perdu,
Silius à ce grand homme
Offrait un culte assidu ;
Sans cesse il nommait Virgile ;
Il venait, loin de la ville,
Sur sa tombe le prier ;
Trop faible, hélas ! pour le suivre,
Du moins il laisait revivre
Ses honneurs et son laurier.

Courbevoie.

Les Embellissements de Paris

ODE.

1812.

Fille du ciel, ô Mnémosine,
Qui, dans les lieux inhabités,
Te plais à chercher la ruine
Et des palais et des cités ;
Seule, parmi de vieux décombres
De grands tombeaux, d'illustres ombres,
On te voit errer tout en pleurs ;
Et là, sur des cendres muettes,
Tu dictas souvent aux poëtes
Un chant de gloire et de douleurs.
Ô toi, dont la vaste pensée
Embrasse un si long souvenir,
Pourquoi d'une grandeur passée
Veux-tu toujours t'entretenir ?

Regrette moins ces cités fières
Qui, sous le sable et les bruyères,
Cachent leurs monuments épars ;
Console-toi ! déjà la France
A vu renaître l'espérance
D'un second règne pour les arts.
Eh quoi ! des merveilles lointaines
Le voyageur toujours épris,
À grands ffais, de Thèbe et d'Athènes
Visite les doctes débris ;
Il part, et sa ville natale
Près des chefs-d'œuvre qu'elle étale
N'a pas le droit de l'arrêter !
Beaux Arts ! il cherche vos vestiges,
Et nous qu'entourent vos prodiges,
Nous oublirions de les chanter !
Près d'un fleuve aux ondes fertiles

Assise depuis deux mille ans,
Lutèce régnait sur les villes
Par les mœurs et par les talents :
De ses murs que l'Europe admire,
Memphis, Babylone et Palmire,
N'égalent point l'immensité ;
Toutefois, l'œil qui les embrasse
Y reconnaît encor la trace
De leur grossière antiquité.

Jardins, palais, nobles portiques,
Vous rougissiez depuis longtemps
Qu'un amas de huttes gothiques
Cachât vos aspects éclatants ;
Vieux temple qui touche les nues,
Que de plus larges avenues
Montrent au loin tes doubles tours ;
Reparais, façade élégante,
Colonne où la feuille d'acanthe
S'égare en flexibles contours !
Des monuments qui rajeunissent
L'œil voit mieux l'antique beauté ;
Le quai s'étend ; des ponts unissent
Les détours du fleuve dompté ;
Ces lions, aux gueules béantes,
Versent en cascades bruyantes
L'eau qui rafraîchit nos remparts ;
Et les Naïades généreuses,
Penchant des urnes plus nombreuses
Ont accouru de toutes parts.
L'aqueduc aux savantes voûtes
Abreuve la vaste cité ;
De longs canaux par mille routes
Promènent la fécondité ;
Tel, dans une enceinte profonde,
Un grand lac, merveille du monde,

Errait aux plaines d'Osiris ;
Tel, du fond des plaines latines,
Jusqu'au sommet des sept collines
Arrivait le fleuve surpris.
Suis-je en ces temps que peint Virgile,
Alors que la fière Didon,
Encourage un peuple docile
À construire une autre Sidon ?
Dans les airs un temple s'achève ;
De la terre un palais s'élève ;
Là, se creuse un port spacieux ;
Et de Tyr la riche héritière,
En menaçant l'Afrique entière,
Porte sa tête dans les cieux.
Dressez les portes triomphales,
Taillez les marbres de Paros,
Artistes ! que vos mains rivales
Y gravent les traits d'un héros.
L'airain conquis fond et bouillonne,
Déjà s'érige la colonne
Qui redit nos travaux guerriers ;
Cédez, obélisques de Rome,
Et qu'à l'aspect d'un plus grand homme
Trajan abaisse ses lauriers !

Sont-ce là ces places désertes
Que de leurs débris entassés
Naguère encore avaient couvertes
L'airain, les marbres fracassés ?
Un peuple ingrat, en ces lieux mêmes,
Des sceptres et des diadêmes
Foulait aux pieds l'honneur flétri ;
À mes yeux sa fureur grossière
Osa traîner dans la poussière
L'image même de Henri.
Ô douleur ! le sujet fidèle
Déplore en vain ces attentats ;

Si quelque larme le décèle,
Des brigands jurent son trépas ;
Seul, à leur troupe sacrilège
Il vient, quand l'ombre le protége,
Dérober ces restes pieux,
Et les porte au toit solitaire,
Où vit le culte héréditaire
Des bons rois chers à ses aïeux.
Enfin de ce règne barbare
Loin de nous l'opprobre s'enfuit,
La main d'un grand homme répare
Ce que le crime avait détruit ;
Vainqueur des tempêtes civiles,
Il rend les pompes à nos villes,

Aux lois leur glaive tout-puissant,
Et, sous le poids de ses trophées,
De nos discordes étouffées
L'hydre se tait en frémissant.
La Victoire en habits de fête
Au bruit de l'hymne martial,
Le montre au peuple, et sur sa tête
Attache le bandeau royal ;
Les Arts épris de ses merveilles,
Sous un dais parsemé d'abeilles,
Couronnent son iront triomphant ;
Revenez, Muses et frayées,
Son aigle, aux ailes déployées,
Et vous protége et vous défend.
À sa voix marchent vers nos rives
Nos invincibles légions,
Traînant les dépouilles captives
Et l'or de trente nations.
On t'apporte, France immortelle,
Ces dieux, enfants de Praxitèle,
Le premier prix de tant d'exploits,
Et tous ces trésors du génie

Qui passeront de l'Ausonie
Chez un nouveau peuple de Rois.

Agrandis-toi, superbe Louvre,
Reçois ces dons victorieux ;
De la ruine qui te couvre
Sors et renais plus glorieux ;
De tes murs, orgueil de la Seine,
Dix rois n'ont ébauché qu'à peine
Les créneaux déjà vieillissants ;
Et, pour la gloire de notre âge,
Un seul finit ce long ouvrage
Qu'ils commencèrent trois cents ans.
Malheur à ces chantres profanes,
À ces flatteurs qui trop souvent
Des rois morts insultent les mânes
Pour louer un prince vivant !
Aux yeux de Napoléon même,
J'honorerai ton diadême,
Monarque illustre ! Ô grand Louis !
Ta gloire encor nous environne,
Et les rayons de ta couronne
Soixante ans nous ont éblouis.
Mais, si ton trône est le partage
D'un héros craint de toutes parts,
Qui joignît à ton héritage
Des Martels les sceptres épars ;
Si, changeant à son gré l'Europe,
De l'Elbe aux mers de Parthénope,

Ce héros étendit sa loi ;
Sans accuser ton ombre auguste,
Louis, permets que je sois juste
Pour un guerrier plus grand que toi.
Heureux si les muses divines
Sous lui reprenaient leur essor ;
Si des Boileaux et des Racines
À sa cour habitaient encor !

Hélas ! on a perdu leur trace ;
Des Pradons qui tiennent leur place
L'orgueil stupide s'est accru ;
Homère chantait les Achilles ;
Et nous n'avons que des Chériles,
Quand Alexandre a reparu.

Sur la Destruction du Château de Colombe

Ôchûte ! ô perte irréparable !
J'entends gémir Colombe en deuil :
Tu tombes, Château vénérable
Qui de nos champs étais l'orgueil !
Lorsque, fier de son opulence,
Le mois qui nait sous la Balance
Des soleils hâte le déclin,
Lorsqu'au jour la nuit est égale,
Quittant sa robe rectorale,
Ici vivait le bon Rollin.
Dès l'aurore, en ces bois rustiques,
Il méditait en liberté,
Feuilletant des tomes antiques
Épars sans ordre à son côté ;
Près d'Homère, et non loin d'Horace,
Plutarque avait toujours sa place

Entre ses livres favoris,
Et sa laborieuse adresse
Des fleurs de Rome et de la Grèce
Formait le miel de ses écrits.
D'Asfeld et lui dans cette plaine,
Occupés de graves discours,
Cherchaient les rires où la Seine
Vers le couchant poursuit son cours ;
Là, du creux d'une étroite voie
Qui se recourbe et se reploie

Jusqu'à ces flots, d'îles semés,
Dans leur course ils venaient peut-être
Errer près du manoir champêtre
Dont mes dieux Lares sont charmés.
Sage Rollin ! dans ces prairies,
Sur ces bords que tu vins fouler,
Jusqu'à moi de tes mœurs chéries
Le parfum semble s'exhaler.
Je goûte aussi la solitude,
La paix du cœur, la douce étude,
Les vieux auteurs grecs et romains ;
Oh ! que ne puis-je, à la jeunesse,
Et du goût et de la sagesse
Enseigner aussi les chemins !

Du moins, par un dernier hommage,
Je veux, dans la maison des champs,
M'environner de ton image
Et de tes exemples touchants ;
Hélas ! sous la hache odieuse,
Cette retraite studieuse
A donc perdu ses frais abris !
Ta mémoire en est effacée,
Et seul, ici, de ta pensée
Je m'entretiens sur leurs débris.
Malheur à la horde sauvage.
Qui, dans nos champs et nos cités,
Le fer en main, court, et ravage
Nos monuments les plus vantés !
Vous n'êtes plus, lieux romanesques,
Fiers créneaux, ponts chevaleresques,
Magiques tours, vastes forêts !
Qu'a-t-on fait des pieux asiles,
Où Bruno, de moissons fertiles
Couvrit les rocs et les marais ?
Aux murs croulants des basiliques,
Et des palais et des châteaux,

Les arts demandent les reliques
De leurs chefs-d'œuvre les plus beaux ;
On brise les urnes funèbres ;
La France de ses morts célèbres

Cherche en vain le reste ignoré ;
Et notre oubli, comme un blasphème,
Les vient frapper dans le lieu même
Que leurs vertus ont honoré.

Ode : Pâtre grossier

1812.

Pâtre grossier ! crains la vengeance
Du Dieu qui garde mon enclos.
Quoi ! de ces plants à peine éclos
Tes mains flétrissent l'espérance !
Fuis, ou le Dieu trop irrité,
De cette verge qu'il balance,
Va punir ta témérité.
Cérès à nos aïeux sauvages
A-t-elle en vain donné des lois ?
Jadis elle assurait nos droits
En séparant nos héritages ;
Et les pacifiques mortels,
Sur la borne exempte d'outrages,
De Terme encensaient les autels.
En montrant ces pierres sacrées,
Terme écartait de son chemin
Les brigands à l'avide main,
Et la chèvre aux dents acérées ;

Il gardait Flore aux dons naissants,
Vertumne aux couleurs bigarrées,
Bacchus aux pampres jaunissants.
Ô changement ! ô brigandage !

Les champs partout sont violés.
La Dryade aux bras mutilés
Déplore son antique ombrage ;
Et, par des chants pleins de douceur,
Philomèle, au fond du bocage,
N'a pu désarmer le chasseur.
Où sont les poétiques fables
Qui sous l'arbre enfermaient des Dieux
Et par un culte ingénieux
Rendaient les bois inviolables ?
Le brigand, saisi de remord,
En frappant des troncs vénérables,
D'Erisichton craignait le sort.
Vante-nous, moderne Sagesse,
Les abus par toi corrigés ;
Quand tu détruis nos préjugés,
Nos mœurs s'abrutissent sans cesse.
Grands précepteurs des nations,
De vos lois que peut la faiblesse ?
Ah ! rendez-nous les fictions !

Courbevoie.

Ode : Au bout de mon humble domaine

1812.

Au bout de mon humble domaine,
Six tilleuls au front arrondi,
Dominant le cours de la Seine,
Balancent une ombre incertaine
Qui me cache aux feux du midi.
Sans affaire et sans esclavage,
Souvent j'y goûte un doux repos ;
Désoccupé comme un sauvage
Qu'amuse auprès d'un beau rivage

Le flot qui suit toujours les flots.
Ici, la rêveuse Paresse
S'assied les yeux demi-fermés,
Et, sous sa main qui me caresse,
Une langueur enchanteresse
Tient mes sens vaincus et charmés.
Des feuillets d'Ovide et d'Horace
Flottent épars sur ses genoux ;

Je lis, je dors, tout soin s'efface,
Je ne fais rien, et le jour passe ;
Cet emploi du jour est si doux !
Tandis que d'une paix profonde
Je goûte ainsi la volupté,
Des rimeurs dont le siècle abonde
La muse toujours plus féconde
Insulte à ma stérilité.
Je perds mon temps s'il faut les croire,
Eux seuls du siècle sont l'honneur,
J'y consens : qu'ils gardent leur gloire,
Je perds bien peu pour ma mémoire ;
Je gagne tout pour mon bonheur.

Courbevoie.

Ode : Mes bosquets sont flétris

1812.

Mes bosquets sont flétris : l'oiseau les abandonne
Pour de plus doux climats ;
Plus de chants, tout est mort : déjà l'humide automne
Ramène les frimas.
Sans cesse, au gré des vents, sa couronne effeuillée,
Voltigeant dans les bois,
Va laisser sans honneur la tête dépouillée
Du neuvième des mois.

Chers Pénates des champs, il faut donc pour la ville
M'exiler loin de vous
Ô Dieux, qui m'accordiez un sommeil si facile
Et des rêves si doux !
Las de ces hauts emplois que suit toujours la haine,
Et de soins accablé,
Tous les soirs, je venais vous confier ma peine,
Et j'étais moins troublé.

Vos fronts toujours sereins calment l'inquiétude,
L'aimable paix vous suit,
Et prolonge à vos pieds les veilles de l'étude
Qu'effarouche le bruit.
Hélas ! l'ordre est venu de quitter ma retraite
Pour le pompeux séjour,
Où l'ennui, compagnon de la morne étiquette,
Siège en habit de cour.
Au Conseil, au Sénat, un sinistre message
M'assigne pour demain,
Et déjà la Sottise assiége mon passage,
Des placets à la main.
Par d'obscurs délateurs, plus méchants que Narcisse,
Mes pas sont épiés ;
Si j'évite l'écueil, un nouveau précipice
Se creuse sous mes pieds.
Oh ! qu'on vante à bon droit la sagesse d'Horace !
J'aurais dû l'imiter :
Auguste en son palais lui propose une place,
Et ne peut le tenter.
Horace, pour tout bien, veut quelques frais ombrages
Et le bord d'un ruisseau ;

Moi, sur la grande mer, toujours grosse d'orages,
J'ai lancé mon vaisseau.
Jadis vint à la cour, dit le bon La Fontaine,
Un berger du vieux temps ;
On noircit sa candeur, il dit adieu sans peine
Aux palais éclatants ;

Je le crois. Sur le seuil, il reprit sa musette ;
Faut-il un autre bien ?
Ô Fortune ! à ce prix mon âme est satisfaite,
Tout le reste n'est rien.

Courbevoie.

Contre les Visites importunes

Lorsque de mon hameau j'ai repris le chemin,
Je ferme aux indiscrets ces rustiques demeures,
Où l'Étude rêveuse, un livre dans la main,
Met à profit toutes mes heures.
Près d'elle est Harpocrate, assidu surveillant,
Qui, le doigt appuyé sur sa lèvre immobile,
Chasse le peuple auteur et l'essaim turbulent
Des nouvellistes de la ville.
Le silence a pour moi d'ineffables douceurs ;
C'est quand tout est muet qu'un Dieu parle au poëte ;
Ne me croyez pas seul : la troupe des neuf sœurs
Vient se jouer dans ma retraite.
Du silence entourés, Pythagore et Platon
Jadis ont entendu la voix de leur génie,
Et les sept lyres d'or, qui, variant leur ton,
Des Cieux composent l'harmonie.

Comme eux, je ne vis plus qu'en un monde enchanté
Qu'aucun bruit au dehors n'interrompe mes veilles !
Par un songe divin dans l'Olympe emporté,
Scipion vit moins de merveilles.
Au fond des autres sourds, des bois mystérieux,
Pour méditer ses vers Apollon se retire :
Il écarte avec soin le faune curieux,
Et la bacchante et le satyre.
Profanes ! taisez-vous, et fuyez loin de lui ;
Craignez, en l'approchant, un trop juste anathême :

Le cantique immortel qu'il prépare aujourd'hui
Réjouira Jupiter même.

Courbevoie.

La Vieillesse

ODE.

Quand des prés l'herbe est fanée,
Quand les bois n'ont plus d'abris,
La vieillesse de l'année
Plait encor dans ses débris ;
Le sein profond de la terre
Sous le froid qui le resserre
Concentre alors ses chaleurs,
Et l'hiver, chargé de rides,
De ses dépouilles arides
Nourrit le germe des fleurs.
Tel est l'emblême du sage
Qui, dans l'arrière-saison,
Par un long apprentissage
Sut affermir sa raison ;
Des erreurs désabusée,
Son âme n'est point usée
Dans un corps presque détruit ;
Ses mœurs instruisent le monde,
Et leur semence féconde
À jamais se reproduit.

Ses exemples honorables
Par ses fils sont imités ;
Ses paroles vénérables
Sont l'oracle des cités ;
Je ne sais quel Dieu l'inspire ;
Ses conseils ont plus d'empire
sous ses cheveux blancs ;

C’est Hécla, blanchi de neige,
Qui, sous l’hiver qui l’assiége,
Vomit des fleuves brûlants.
Vieillards, qu’on rende à votre age
Des honneurs religieux ;
Malheur à qui vous outrage !
Il outrage aussi les Cieux.
À vos lèvres instructives
Les siècles de leurs archives
Ont confié le trésor ;
Parlez, et qu’on soit docile ;
Jadis le superbe Achille
Se taisait devant Nestor.
Ma jeunesse m’est ravie,
Le soir des ans m’apparait,
Mais le déclin de la vie
N’est point pour moi sans attrait ;
Ô que Tullins m’enchante,
Alors que sa voix touchante

Fait parler ce vieux Romain,
Qui, vers le dernier asile
Descendant d’un pas tranquille,
Cueille des fleurs en chemin !
Ces fleurs sont la paix de l’âme,
La santé, fille des mœurs,
Le travail dont le dictame
Guérit nos sombres humeurs ;
Doux travail ! Muses propices !
On brave sous vos auspices
Le sort, l’âge et les revers ;
Jusqu’à ma dernière aurore,
Venez me bercer encore
Au bruit des chants et des vers.
Le temps, mieux que la science,
Nous instruit par ses leçons ;
Aux champs de l’expérience

J’ai fait de riches moissons ;
Comme une plante tardive,
Le bonheur ne se cultive
Qu’en la saison du bon sens ;
Et, sous une main discrète,
Il croîtra dans la retraite
Que j’ornai pour mes vieux ans.

Sous l’ardente canicule
Le soleil plus irrité
De la sève qui circule
Échauffe l’activité ;
Mais l’eau tarit, l’herbe expire,
L’homme avec peine respire
Une lourde exhalaison ;
Et des plaines sulfureuses
Moment ces foudres nombreuses
Sous qui tremble l’horizon.
L’ombre vient et nous ramène
La Déesse au front changeant,
Dont le Silence promène
Les coursiers aux pieds d’argent ;
La campagne reposée
Du jour pur de l’Élysée
Semble réfléchir les traits,
Et, sous la clarté paisible,
Le firmament plus visible
Développe ses secrets.
Ainsi, sur notre vieillesse
Luit un astre aux doux rayons,
Dont le calme éteint l’ivresse
Des bruyantes passions ;
Je te suis, Phare céleste !
Le court chemin qui me reste

N’est pas éloigné du port ;
Et j’accepte les présages

De ce long jour sans nuages
Qui commence après la mort.

Ode : Où vas-tu, jeune beauté ?

Où vas-tu, jeune Beauté ?
Bientôt Vesper va descendre ;
Dans cet asile écarté
La nuit pourra te surprendre ;
Du haut d'un tertre lointain,
J'ai vu ton pied clandestin
Se glisser sous la bruyère :
Souvent ton œil incertain
Se détournait en arrière.
Mais ton pas s'est ralenti,
Il s'arrête, et tu chancelles ;
Un bruit sourd a retenti,
Tu sens des craintes nouvelles :
Est-ce un faon qui te fait peur ?
Est-ce la voix de ta sœur
Qui t'appelle à la veillée ?
Est-ce un faune ravisseur
Qui soulève la feuillée ?
Dieux ! un jeune homme paraît,
Dans ces bois il suit ta route,
T'appelant d'un doigt discret
Au plus épais de leur voûte ;

Il s'approche, et tu souris ;
Diane sous ces abris
Dérobe son front modeste :
Un doux baiser t'est surpris,
Les bois m'ont caché le reste.
Pan, et la Terre, et Sylvain,
En ont pu voir davantage ;
Jamais ne s'égare en vain

Une nymphe de ton âge ;
Les zéphirs ont murmuré,
Philomèle a soupiré
Sa chanson mélodieuse ;
Le ciel est plus azuré,
Vénus est plus radieuse.
Nymphe aimable, ah ! ne crains pas
Que mon indiscrète lyre
Ose flétrir tes appas
En publiant ton délire ;
J'aimai : j'excuse l'amour ;
Pars sans bruit : qu'à ton retour
Nul écho ne te décèle,
Et que jusqu'au dernier jour
Ton amant te soit fidèle !
Si, perfide à ses serments,
Hélas ! il devient volage,

Du cœur je sais les tourments,
Et ma lyre les soulage ;
Je chanterai dans ces lieux :
Des pleurs mouilleront tes yeux
Au souvenir du parjure,
Mais ces pleurs délicieux
D'amour calment la blessure.

À un Pêcheur

ODE.

Pêcheur, qui des flots de la Seine
Vers Neuilly remontes le cours,
À ta poursuite toujours vaine
Les poissons échappent toujours.
Tu maudis l'espoir infidèle
Qui sur le fleuve t'a conduit,

Et l'infatigable nacelle
Qui t'y promène jour et nuit.
Des deux pêcheurs de Théocrite
Ton sommeil t'offrit le trésor ;
Hélas ! désabusé trop vite,
Tu vois s'enfuir le songe d'or.
Ici, rêvant sur ma terrasse,
Je n'ai pas un sort plus heureux :
J'invoque la muse d'Horace,
La muse est rebelle à mes vœux.

Jouet de son humeur bizarre,
Je dois compatir à tes maux ;
Tiens, que ce faible don répare
Le prix qu'attendaient tes travaux.
La nuit vient : vers le toit champêtre
D'un front gai reprends ton chemin,
Dors content : tes filets peut-être
Sous leur poids fléchiront demain.
Demain peut-être, en cet asile,
Au chant de l'oiseau matinal,
Mon vers coulera plus facile
Que les flots purs de ce canal.

Courbevoie.

Sur un Arbuste mourant

ODE.

1813.

J'ai donc en vain prié les Dryades voisines,
Leur faveur abandonne, ô mon cher Arbrisseau !
Tu languis desséché dans tes frêles racines,
En vain de tous mes soins j'entourai ton berceau.
Vers les champs du soleil, où tu laissas tes frères,

Un instinct douloureux te rappelle toujours ;
Tel un enfant expire en des mains étrangères,
Quand du lait maternel il perdit le secours.
Cependant, des hivers je t'épargnai l'outrage,
Moi-même de tes bras je dirigeai l'essor :
Dans tes premières fleurs que j'aimais mon ouvrage !
Les filles d'Hespérus soignaient moins leur trésor.
Tu naissais, et déjà, sous ton ombre future,
En espérance assis, je rêvais enchanté ;
Ma fille, comme moi chérissant ta verdure,
T'eût dit après ma mort : Mon père t'a planté.

Inutiles regrets ! tes feuilles passagères,
Au bord du froid Léthé vont embellir ses eaux ;
Un charme encor te suit, et les ombres légères
Aimeront à glisser sur tes pâles rameaux.

Courbevoie.

Sur la Mort d'un Enfant et d'un Vieillard

Dont on faisait les funérailles le même jour.

Quel funèbre concours au saint lieu se rassemble ?
La cloche en sons plaintifs attriste le hameau :
Un vieillard, un enfant, aujourd'hui vont ensemble
Se rejoindre au tombeau.
L'un finit à cinq mois sa courte destinée,
L'autre fut le Nestor des pâtres d'alentour :
De neuf fois dix hivers allongés d'une année
Il compta le retour.
De l'asile des morts tous deux prennent la route,
La bière aux flancs étroits suit le large cercueil ;
Une femme est auprès, elle est mère sans doute,
On le voit à son deuil.
Son aïeul et son fils ont perdu la lumière,
Son vieux aïeul au moins a rempli son destin ;

C’est quand il eut vidé la coupe toute entière,
Qu’il sortit du festin.
Mais, ó douleur ! son fils, sa première espérance,
N’ouvrit les yeux au jour que pour les refermer ;
Rachel, détrompe-toi ! ce qui fait ta souffrance
Doit plutôt la calmer.
Ton fils peut-être échappe à des peines amères ;
Plus tard au sort commun il était réservé ;
Peut-être les combats, détestes par les mères,
Te l’auraient enlevé.
Eût-il des passions évité le délire ?
Plus le voyage est long, plus il est dangereux ;
Il était homme enfin, et quel homme a pu dire :
Mes jours furent heureux.
Vois-tu ce voile blanc, pur comme l’innocence ?
Du bonheur de ton fils il te donne la foi ;
De cet ange nouveau l’invisible présence
Veille à jamais sur toi.
Qu’importe, sous la tombe, à des os en poussière,
D’avoir compté le cours d’un siècle ou d’un soleil ?
Des enfants, des vieillards, au bout de la carrière,
Ici l’âge est pareil.

Le chêne, trois cents ans, voit reverdir sa tête,
Mais des traits de la foudre il fut souvent noirci ;
C’est au souffle du Nord, aux coups de la tempête
Que son tronc s’est durci.
La rose n’a qu’un jour, mais l’amoureuse aurore
En recueille avec soin les parfums précieux,
Et le dernier encens que la fleur donne encore
S’exhale vers les cieux.

Sur un Buste de Vénus

PLACÉ DANS MON CABINET.

ODE.

1813.

Loin de nous, Censeur hypocrite
Qui blâmes nos ris ingénus !
En vain le scrupule s'irrite,
Dans ma retraite favorite
J'ai mis le buste de Vénus.
Je sais trop bien que la volage
M'a sans retour abandonné ;
Il ne sied d'aimer qu'au bel âge ;
Au triste honneur de vivre en sage
Mes cheveux blancs m'ont condamné.
Je vieillis ; mais est-on blâmable
D'égayer la fuite des ans ?
Vénus, sans toi rien n'est aimable ;
Viens de ta grâce inexprimable
Embellir même le bon sens.

L'illusion enchanteresse
M'égare encor dans tes bosquets ;
Pourquoi rougir de mon ivresse ?
Jadis les Sages de la Grèce
T'ont fait asseoir à leurs banquets.
Aux graves modes de ma lyre
Mêle des tons moins sérieux ;
Phébus chante, et le ciel admire !
Mais, si tu daignes lui sourire,
Il s'attendrit et chante mieux.
Inspire-moi ces vers qu'on aime,
Qui, tels que toi, plaisent toujours ;
Répands-y le charme suprême
Et des plaisirs, et des maux même,
Que je t'ai dus dans mes beaux jours.
Ainsi, quand, d'une fleur nouvelle,
Vers le soir l'éclat s'est flétri,
Les airs parfumés autour d'elle

Indiquent la place fidèle
Où le matin elle a fleuri.

Courbevoie.

La Société sans la Religion

ODE.

1813.

Reprends, ô Lyre d'or, cette grave harmonie
Que n'altèrent jamais de la tendre Ionie
Les modes languissants ;
Toi, dont jadis Platon, le maître du Lycée,
Pour bâtir la Cité qu'enfantait sa pensée,
Invoqua les accents !
Tu ne présides point aux fêtes, aux mystères
De ce Dieu turbulent trainé par des panthères
Et des tigres vaincus,
Quand, le tyrse à la main, une folle prêtresse
Bondit, et sur les monts promenant son ivresse,
Hurle, et chante Iacchus.
Tu repousses le bruit des profanes orgies,
Tu ne fais point gémir des molles élégies
Les honteuses douleurs ;
Mars s'éveille à tes sons, il s'arme ; et Cythérée,
Jetant un cri d'effroi, tombe désespérée
Sur sa couche de fleurs.

Du trépied delphien tu redis les oracles,
La savante Dodone annonça tes miracles
Jusqu'en ses autres sourds ;
Tu diriges le chœur des nymphes innocentes,
Des neuf sœurs d'Apollon et des Grâces décentes
Qui les suivent toujours.
Quand ta voix retentit, Lyre majestueuse.

Des sens désordonnés l'ardeur tumultueuse
Cède au frein du devoir ;
Seule, tu peux calmer les fureurs populaires,
Et du sceptre royal, des faisceaux consulaires,
Maintenir le pouvoir.
Ô ! si du genre humain tu charmais la jeumesse,
Si des âges grossiers tu formais la rudesse
Aux plus douces vertus,
Quand des ages polis s'épuisa l'énergie,
Ose encor ranimer la sombre léthargie
Qui les tient abattus.
Jadis fondés par toi, les empires chancèlent ;
D'un germe destructeur en tous lieux se décèlent
Les signes trop certains ;
Je ne sais quelle force aveugle et redoutable
Pousse les nations au terme inévitable
Marqué pour leurs destins.

Des filles de Cybèle autrefois la première,
L'Europe était l'amour, la gloire et la lumière
De cent peuples domptés ;
Elle parlait en reine, et ses sœurs elles-mêmes
Humiliaient l'orgueil de leurs trois diadèmes
Devant ses volontés.
Des mœurs et des talents mère active et féconde,
Dans la paix, dans la guerre, elle étonna le monde
Par ses nobles travaux ;
L'éclat de trois mille ans doit-il donc se détruire ?
Et le siècle appauvri ne peut-il reproduire
De grands hommes nouveaux ?
J'ai consulté l'histoire, et j'ai vu la Fortune,
Aux royaumes divers, de leur chute commune
Fixer le dernier jour ;
Tout meurt, mais tout renait, et quand un peuple expire,
Le Dieu qui l'anima passe en un autre empire
Qui s'élève à son tour.
Ce n'est plus maintenant un seul trône qui tombe,

Ce n'est plus un seul peuple entraînant dans sa tombe
Et les lois et les arts ;
C'est la société que le temps a minée,
Et qui, d'un dernier coup enfin déracinée,
Croule de toutes parts.

De ce désordre affreux qui dira l'origine ?
Par qui fut envoyé cet esprit de ruine
Qui vint fondre ici-bas ?
Et comment voyons-nous tant de rois en démence
Jouer, comme un homme ivre, au bord du gouffre immense
Ouvert devant leurs pas ?
C'est qu'on a négligé les antiques maximes,
C'est que des passions tous les freins légitimes
Sont brisés par le temps ;
C'est qu'on abandonna cette ancre protectrice,
Par qui la Foi divine a fixé le caprice
De nos vœux inconstants.
Sur la religion les cités s'établissent,
Et partout, des cités, où ses lois s'affaiblissent,
Le déclin est venu ;
L'excès des maux succède à l'excès des blasphèmes,
Et le sage et le fort tombent frappés eux-mêmes
D'un délire inconnu.
Oui : dès que notre min, par l'orgueil égarée,
Voulut toucher la pierre éternelle et sacrée,
Fondement des états,
L'édifice à grand bruit en trembla jusqu'au faite,
Et l'effroi de sa chute a fait courber la tête
Des plus fiers potentats.

L'autel tombe, et les mœurs, bientôt anéanties,
Ne garantissent plus des vieilles dynasties
Le sceptre méprisé ;
Du sort des souverains un vil sénat décide,
Et de Cromwell encor le poignard régicide
Est contre eux aiguisé.
Alors du cœur humain s'ouvrent les noirs abimes ;

Lui-même il ignorait qu'il cachât tant de crimes
Dans ses plis tortueux ;
Et, quand de ses progrès la raison s'est vantée,
L'orgueilleuse raison recule épouvantée
De ses fruits monstrueux.
Hélas ! plus de bonheur eût suivi l'ignorance !
Le monde a payé cher la douteuse espérance
D'un meilleur avenir ;
Tel mourut Pélias, étouffé par tendresse
Dans les vapeurs du bain dont la magique ivresse
Le devait rajeunir.
Est-ce assez de fureurs ? Est-ce assez de vertiges ?
Jusqu'à quand suivrons-nous les coupables vestiges
De nos maîtres pervers ?
Dissipe enfin l'erreur de leur fausse science,
Et viens sous ta tutelle, ô sage expérience,
Replacer l'univers.

Ne reverrons-nous point des poètes, des sages,
Sortant de leur retraite, ainsi qu'aux premiers âges,
Pour sauver les humains ?
L'Orient ou le Nord sera-t-il leur patrie ?
Viendront-il des forêts où la docte Égérie
Instruisait les Romains ?
Les Numa ne sont plus, Égérie est muette ;
Du haut de la montagne il n'est plus de prophète
Qui parle aux nations ;
Ces feux qui descendaient de la céleste voûte,
Tous ces phares que l'homme implorait dans sa route,
Ont caché leurs rayons.
Heureux qui, dans ses vers, sous un règne tranquille
Du fils d'un Pollion pourrait, comme Virgile,
Annoncer les bienfaits,
Et qui, des demi-dieux ressuscitant la race,
Sous les pas de Thémis abolirait la trace
D'un siècle de forfaits !
Près d'un berceau royal, espérance du monde,

Amalthée à ma voix, de sa corne féconde
N'ouvre point le trésor ;
Cumes ne revient point, sur un ton magnifique,
Célébrer le retour de ce Dieu pacifique
Qui tient un sceptre d'or.

J'ai d'un astre ennemi signalé l'inclémence,
Je vois l'âge de fer qui pour nous recommence,
Et j'en frémis d'horreur ;
J'ai redit des géants la révolte insensée,
Et d'un second cahos la terre menacée
Par le ciel en fureur.
Comme ceux de la mort mes accents sont sinistres ;
Rompez votre sommeil, peuples, rois et ministres,
Écoutez et tremblez !
Ceux qui ne croiront pas la Muse qui m'inspire,
Des débris de l'autel, du trône et de l'empire
Tomberont accablés.
Des marais infernaux quand la peste exhalée
Eut porté dans l'Attique, autrefois désolée,
Ses ravages impurs,
Athènes prodigua l'encens des sacrifices,
Et, calmant les enfers, vit des Dieux plus propices
Revenir dans ses murs.
L'Athéisme effronté, peste encore plus fatale,
Jusqu'en sa source même infectant la morale,
Fit des maux plus affreux ;
Que la Religion vienne épurer la terre,
Et, changeant les humains, désarme le tonnerre
Prêt à fondre sur eux.

Cèdre antique, planté par une main divine,
Dont les vents ennemis ébranlaient la racine,
Relève un front vainqueur,
Et, jusque dans les Cieux, va chercher la rosée
Qui doit renouveler de la sève épuisée
La première vigueur !

La Prophétesse gauloise

ODE.

1814.

L'ombre fuit, Hésus se révèle,
Il descend sous l'arbre sacré,
Et l'éclat de l'aube nouvelle
Blanchit la cîme par degré ;
Aux armes ! la victoire est sûre,
J'en crois ce fruit, heureux augure
Que la faux d'or mit dans mes mains ;
Prends ta course, ô Peuple invincible
Et fais mentir, s'il est possible,
Les vieux oracles des Romains.
Telle, sous l'ombre d'un grand chêne,
D'où tonnait sa magique voix,
Chantait, le front ceint de verveine,
La Prophétesse des Gaulois ;
Brennus, d'un air plein d'assurance,
L'écoute, et voit en espérance

Fléchir les Alpes sous ses pas ;
Il craint peu leur cime escarpée,
Et son impatiente épée
Frémit, avide de combats.
Oui, criait l'auguste prêtresse,
Aux armes ! le Ciel a parlé.
Qu'entends-je ? Quels cris de détresse
Frappent le Tibre désolé ?
Des hauts sommets du Janicule
Romulus nous voit, et recule ;
Notre aspect l'a frappé d'horreur ;
Et les flancs gonflés de rapines,
Sa louve, au creux des sept collines,
Cache sa honte et sa terreur.
Brennus, le monde est au plus brave,

Il est le prix des grands exploits ;
Partout le lâche fut esclave,
Le fer est l'arbitre des lois.
Le captif en vain se soulève,
Et contre les arrêts du glaive
Réclame un impuissant traité ;
La force commande à la terre :
Hésus, par la voix du tonnerre,
Dicte en grondant sa volonté.
Par delà ces roches de glace,
De tes vaillantes légions

La Fortune appelle l'audace
Vers de plus belles régions ;
Là, sous les feux d'un ciel propice,
Le riche coteau se tapisse
De cet arbuste précieux
Qui, d'une grappe toujours pleine,
Verse un nectar qu'égale à peine
L'hydromel choisi pour nos Dieux.
Rapporte-leur de l'Italie
Ce trésor dont ils sont jaloux,
Répands sur la Gaule embellie
Les bienfaits d'un soleil plus doux ;
Que notre sol se fertilise,
Que sur les monts voisins d'Alise
Flottent les pampres verdoyants :
Brennus, par d'utiles conquêtes,
Rends plus beaux les jours de nos fêtes,
Rends nos automnes plus riants.
Le chêne croît sur nos rivages,
Le chêne aux bras couverts de nœuds,
Colonne des temples sauvages
Où de loin s'adressent nos vœux ;
Il est l'emblême de la force,
Mais, de son indomptable écorce,

Nos mœurs conservent l'âpreté ;
Cherchons dans Rome et dans la Grèce
Les dieux amis de l'allégresse,
Et des arts et de la beauté.
De l'olivier, naguère encore,
Le Phocéen nous fit le don ;
L'habit de fin qui me décore
Me fut apporté par Sidon ;
Instruisant la Gaule étonnée,
Marseille, de tours couronnée,
Domine en reine sur les mers,
Et le jour vient où l'industrie
Rassemblera dans ma patrie
Les biens épars dans l'univers.
Non, ce n'est point un vain prestige,
Du sort le livre est devant moi :
Naissez, hâtez ce grand prodige,
Siècles fameux que je prévoi !
Sous votre nuit mystérieuse,
Ô quelle histoire glorieuse
Vous préparez à nos enfants !
Les Gaulois sont l'honneur du monde ;
Partout de leur race féconde
Mon œil suit les pas triomphants.

D'une nombreuse colonie
Ils ont couvert les champs latins ;
Des fleuves de la Pannonie
Ils ont peuplé les bords lointains ;
Apollon ! toi que Delphe encense,
Contre nous arme ta vengeance,
Épuise tes feux et tes dards ;
Galatès aura l'avantage,
Avec lui la Grèce partage
Ses honneurs, sa langue et ses arts.
Quel est ce Numide implacable
Qui, de Brennus digne héritier,

Par ce sommet impraticable
S'ouvre encor un nouveau sentier ?
Il marche à Rome, il nous appelle,
C'est nous dont l'intrépide zèle
Combat et triomphe avec lui ;
Se fierait-il à son armée,
Si notre audace renommée
N'en faisait le premier appui ?
Pourquoi de l'invincible étoile
Que nous suivîmes si longtemps,

Ai-je vu sous un sombre voile
Pâlir les rayons éclatants ?
Du moins, si le sort nous opprime,
Un caractère magnanime
Nous reste au sein de nos revers ;
Tel, sous l'acier qui le mutile,
Dans nos forêts un tronc fertile
S'enrichit de rameaux plus verts.
Du milieu de ces toits de chaume
Où des pêcheurs ont habité,
Au centre d'un vaste royaume
S'élève une vaste cité :
Je te salue, Île modeste,
Où la Seine, en un lit agreste,
Ignore aujourd'hui sa grandeur !
Que des palais couvrent tes herbes ;
Et des cités les plus superbes
Atteins et passe la splendeur.
On dit que, du milieu des nues,
Le soir, en magiques accords,
Des voix, des harpes inconnues
Se font entendre sur tes bords ;
Souvent le cygne au blanc plumage,
Par un prophétique ramage

Enchantant le cours de tes eaux,
A prédit la gloire future

Qu'enferme encor ta rive obscure
Sous un amas de vils roseaux.
Ô toi, dont la magnificence
Égalera l'immensité,
À tes murs, avant leur naissance,
J'attache l'immortalité ;
Je vois les temps qui se déroulent,
J'entends les troncs qui s'écroulent,
Tout périt, tout change ici-bas ;
Trois fois je compte mille années,
Et de nos grandes destinées
Le long honneur ne finit pas.
Mais le Ciel veut un sacrifice,
Pour prix d'un si rare bienfait ;
Le sang versé le rend propice,
Par le sang qu'il soit satisfait !
C'est moi qui serai la victime,
Point de pitié pusillanime !
Je défends les pleurs et le deuil ;
Druides, vénérables sages,
Bardes, et vous doctes Eubages,
Entonnez l'hymne du cercueil !
Quand je me livre en hécatombe,
Léguez ma gloire à l'avenir ;

Contre les terreurs de la tombe
Vous avez su me prémunir ;
J'appris moi-même à votre école
Que l'innocence qui s'immole
D'un peuple entier sauve les jours ;
La mort, objet de mon envie,
N'est que le milieu d'une vie
Qui recommence pour toujours.
Enfermez dans ma sépulture
Ma harpe, mon premier trésor ;
Joignez-y ma blanche ceinture,
Mes bracelets, mon collier d'or ;

De roses qu'on orne ma tête,
Que la main des vierges m'apprête
Mon voile le plus éclatant ;
Je veux monter, ainsi parée,
Vers la couche qu'a préparée
Le Dieu qui m'aime et qui m'attend.
Quand j'aurai franchi le passage
Du sombre fleuve de la mort,
De votre part qu'un doux message
Souvent m'arrive à l'autre bord !
Le trajet est court et facile ;
Dans la nuit, une barque agile

Yporte les mânes errants ;
Et du soir jusques à l'aurore
Nous pourrons correspondre encore
Des deux rivages différents.
Ainsi chantait la Prophétesse ;
Au monde elle fait ses adieux,
Sur l'autel monte avec vitesse,
Prend le fer et bénit les Dieux ;
Elle se frappe, tombe, expire :
Le peuple l'entoure et l'admire,
Des vierges dressent son tombeau ;
Et, sous leurs pleurs, naît auprès d'elle
Un Lis que le temps renouvelle,
Et qui fleurit toujours plus beau.

À la Fontaine du Vivier

ODE.

1815.

Toi, dont l'urne féconde embellit ces prairies,
L'été quarante fois a brillé dans les cieux,
Depuis le dernier jour où tes Nymphes chéries

Ont reçu mes adieux.
Elles n'ont point perdu leur riante parure,
Leurs bords sont aussi verts, leur cristal aussi frais ;
Et du temps destructeur l'inévitable injure
N'a vieilli que mes traits.
La céleste Hygia, propice à ma naissance,
M'éleva près des lieux dont ta source est l'honneur ;
Ah ! rends-moi cet air pur où jadis mon enfance
Respira le bonheur.
Ranime, s'il se peut, ma vie et mes pensées,
Comme, en ce frais vallon, cher à mon souvenir,
On voit l'herbe et les fleurs, de ton eau caressées,
Tous les ans rajeunir.

Vains souhaits ! des beaux jours la fugitive image
N'est qu'un regret de plus pour mon cœur attristé ;
Là, mon frère autrefois, l'ami de mon jeune âge,
Marchait à mon côté.
Il soutenait mes pas, et sa muse pensive
Suivait ces flots errants dans ces prés toujours verts ;
Les prés, et l'orme antique, et le flot et la rive
Me répètent ses vers.
Quand mes faibles talents commencèrent d'éclore,
Il nourrissait mon goût de ses doctes leçons,
Et, dans mes jeunes mains, d'un luth timide encore
Dirigeait tous les sons.
Il n'est plus ! il comptait quatre lustres à peine ;
De la gloire à ses vœux l'espoir était permis,
S'il eût pu désarmer la rigueur inhumaine
Des astres ennemis.
Tel, quand il est couvert de son nouveau plumage,
Un jeune rossignol, pour la première fois
Suit l'instinct paternel, et d'un tendre ramage
Fait retentir les bois.
Tout à coup, suspendant sa voix fraîche et brillante,
Il tombe, il est percé des ongles du vautour ;

Hélas ! il eût charmé, sans la griffe sanglante,
Tous les lieux d'alentour.
Des bocages voisins jusqu'aux cieux parvenue,
Sa voix de ses rivaux eût vaincu les concerts ;
Mais, presque à sa naissance, elle expire inconnue
Dans le fond des déserts.
Cher frère ! ô mon ami, mon maître, mon modèle,
Ô de mes premiers ans le tendre compagnon !
Puisse un jour l'amitié, sur ma lyre fidèle,
Éterniser ton nom !
Il n'est point d'autre honneur où je veuille prétendre,
C'est le vœu de l'amour et non pas de l'orgueil ;
Puisse, en secret du moins, ma voix se faire entendre
Au fond de ton cercueil !
Encor quelques moments, et la mort nous rassemble !
Quand mes derniers soleils vont bientôt expirer,
Aux bords de la fontaine où nous chantions ensemble
Il m'est doux de pleurer.

Niort.

Le Tombeau de Saint-Denis

OU

LE RETOUR DE L'EXILÉ.

ODE.

Prêtre saint, vieillard vénérable,
Daigne guider mes pas errants !
Tout dort ; et la nuit favorable
Nous cache à l'œil de nos tyrans.
Montre-moi la sombre demeure
Où du Roi, qu'en secret je pleure,
Les aïeux sont ensevelis ;
Sans témoins, souffre que j'honore

Ces tombeaux où rayonne encore
La gloire antique de nos Lis.

Ainsi, regagnant la contrée
D'où l'ont banni d'injustes lois,
Un proscrit implorait l'entrée
Des sépultures de nos Rois.
Vers le seuil funèbre il s'avance ;
Devant lui le prêtre, en silence,
Marche, les yeux mouillés de pleins,
Et montrant la nef désolée,
Sur les débris d'un mausolée,
Laisse enfin parler ses douleurs :
« Qui me rendra l'auguste cendre
« Que renfermaient ces noirs parvis,
« Où les Hugues venaient descendre
« Près des Martels et des Clovis ?
« J'embrassais leurs froides reliques ;
« Et, loin des discordes publiques,
« Je priais, caché dans ces lieux,
« Quand soudain, jusqu'au sanctuaire,
« Perce la voix tumultuaire
« D'un peuple armé contre les Cieux.
« Il vient : sa criminelle audace
« Insulte les Lis et la Croix,
« Et les brise à la même place
« Où mourut l'Apôtre gaulois.
« La Piété, la Foi plaintives
« Vont-elles fuir loin de ces rives

« Qu'honora leur premier autel ?
« Dieux de Rabba, dieux de Gomorrhe,
« Osez-vous reparaître encore
« Auprès de l'Arche d'Israël ?
« De vin et de meurtre rougies,
« Je vois des hordes d'assassins
« Par d'abominables orgies
« Profaner l'honneur des lieux saints.

« Là, sur les pierres sépulcrales,
« Tous les forfaits, tous les scandales,
« Marchent sans honte et sans remord,
« Et le blasphème aux traits farouches
« Hurle in la fois par mille bouches
« Dans la demeure de la Mort.
« Je frémis ! mon âme succombe !
« Où suis-je ? Des bras forcenés
« Veulent, du secret de la tombe,
« Arracher les morts couronnés.
« Déjà la Bassesse envieuse,
« L'Impiété séditieuse
« Et la Rapine sans pudeur,
« Brisent les voûtes souterraines,
« Où de trois Races souveraines
« Le temps confondit la grandeur.

« Sur ces caveaux dont les ténèbres
« Cachent des destins si brillants,
« De la Mort les anges funèbres
« Veillaient en vain depuis mille ans :
« Le cercueil n'a plus de mystères,
« L'abri des mânes solitaires
« De toutes parts est assiégé :
« Spectacle affreux ! les tombes s'ouvrent,
« Et les os des Rois se découvrent
« Aux regards du Ciel outragé.
« Du sein des tombes renversées,
« Qu'on roule sans ordre et sans choix,
« Tout-à-coup sortent courroucées
« Les ombres de soixante Rois.
« Le fier Pepin à la lumière
« Reparaît, chargé de poussière,
« Avec le premier des Capets ;
« Et craignant la guerre civile,
« Les Valois, de leur sombre asile
« À regret ont quitté la paix.

« Respecte au moins, peuple infidèle,
« Tes plus intrépides soutiens ;

« Ce Louis qui fut le modèle
« Et des héros et des chrétiens :
« Ses lois sont celles d'un grand homme ;
« Pieux, il sut contenir Rome ;
« L'Anglais par lui fut abattu :
« Memphis l'admira dans les chaînes,
« Et les ombrages de Vincennes
« Parlent encor de sa vertu.
« Hélas ! des sables de Carthage
« Vainement ses restes sauvés,
« Dans un touchant pèlerinage,
« Jusqu'à ce lieu sont arrivés.
« Tout périt : les mêmes ruines
« Couvrent ce héros de Bovines,
« Qui des Germains était l'effroi ;
« Ta dépouille est aussi proscrite,
« Aimable et douce Marguerite,
« Ô sainte épouse du saint Roi !

« Abandonnant des pompes vaines,
« Mais gardant l'anneau nuptial,
« Avec les Rois, les chastes Reines
« Reposaient sur le lit fatal.
« Auprès de leurs cendres aimées,
« Des quenouilles d'or enfermées
« Rappelaient les mœurs des vieux jours
« Ô mœurs naïves, jours prospères,
« Qu'ont vus les pères de nos pères,
« Et qui nous ont fuis pour toujours !
« Suger et Duguesclin lui-même
« N'arrêtent point ces attentats ;
« Tous sont compris dans l'anathème :
« Grands hommes, reines, potentats ;
« Et Jean, fameux par sa disgrâce,
« Et son fils, et toute la race

« Du destructeur des Templiers ;
« Et Médicis, Blanche, Isabelle,
« Et François, aux Muses fidèle,
« Qui fut l'honneur des chevaliers.
« Le long de ces tombes royales,
« Dix siècles, placés à leurs rangs,
« Sans bruit racontaient les annales
« De tant de règnes différents.
« Là venait l'Histoire attentive
« Consulter la pierre instructive,

« Ou les vitraux mystérieux ;
« Mais la France, en quelques journées,
« A de ses longues destinées
« Perdu les témoins glorieux.
« Des cercueils l'illustre dépouille,
« Le sceptre, le bandeau sacré,
« Le sceau des lois empreint de rouille,
« À ces brigands tout est livré ;
« L'épée aux innocents propice,
« La main, symbole de justice,
« Ne sont plus l'effroi des pervers ;
« On livre à de lâches risées
« Ces couronnes demi-brisées,
« Devant qui tremblait l'univers.
« Ils ont vu, sous ce noir portique,
« À travers de poudreux lambeaux,
« L'or briller sur un sceptre antique
« Où rampe le ver des tombeaux ;
« Déjà court leur avide joie,
« Déjà, sur l'opulente proie
« Leur main se jette avec fureur ;
« Mais le sceptre usé de vieillesse
« Tombe en poussière, et ne leur laisse
« Qu'un peu de cendre et la terreur.

« Cependant leur rage trompée
« N'en a que plus d'acharnement ;

« Par leurs cris la voûte frappée
« Pousse un affreux mugissement.
« Dieu ! quels outrages ils vomissent !
« Des Bourbons les mânes gémissent,
« En butte à de nouveaux forfaits ;
« Ô toi, l'amour de ma patrie,
« Cher Henri ! ce peuple en furie
« N'a pas fait grâce à tes bienfaits.
« Souvent cette enceinte sacrée
« Entendit les Français en pleurs
« Appeler ton ombre adorée,
« Et l'invoquer dans leurs malheurs.
« Oh ! qu'ils sont différents d'eux-mêmes !
« Ils chargent ton nom de blasphèmes,
« Ils jurent de haïr ton sang ;
« Et le noir démon qui les guide,
« Rend hommage au fer régicide
« Dont Ravaillac perça ton flanc.
« Quelles sont ces deux pales ombres
« Qui viennent, les cheveux épars,
« Pleurer, sur ces vastes décombres,
« Et les Bourbons et les Stuarts ?
« C'est Henriette, c'est sa mère ;
« Elles ont connu la chimère

« Des rangs, des noms, de la beauté,
« Et le bruit d'un trône qui tombe
« Redit encor près de leur tombe
« Qu'ici-bas tout est vanité.
« Si j'avais la voix énergique,
« Qui, retraçant leur sort fatal,
« Déplora d'un ton si tragique
« Les infortunes de Witthall,
« Je peindrais des jours plus coupables,
« Par des revers plus mémorables
« J'oserais confondre l'orgueil ;
« Ciel ! que tes foudres retendissent !

« Frappe, ô Ciel ! des monstres ravissent
« Le grand Louis à son cercueil.
« La Mort n'a point fait disparaître
« Son noble front, son air altier ;
« Un moment il sembla renaître
« Avec son siècle tout entier :
« Autour de l'ombre souveraine
« Se rassemblaient Condé, Turenne,

« Bossuet, Corneille et Louvois ;
« Et, devant l'illustre cortège,
« La multitude sacrilège
« Pâlit, et s'arrêta trois fois.
« Enfin, j'ai vu combler l'injure,
« Et de ces monarques chéris,
« Non loin, dans une fosse obscure
« On jette les nobles débris.
« Tant de Rois que la terre honore,
« Dont le nom la remplit encore,
« Sous l'herbe ici sont oubliés.
« Ô néant de la gloire humaine !
« Leurs grandeurs occupent à peine
« L'espace que foulent mes pieds. »
À ces mots le Vieillard s'arrête,
Et se tournant vers l'étranger :
« Fuis, dit-il, je crains pour ta tête ;
« Le jour ramène le danger.
« Vois-tu déjà l'aurore naître ?
« Les délateurs vont reparaître ;
« Viens, je sais un obscur réduit. »
Il dit ; et loin des tombes saintes
Tous deux vont renfermer leurs plaintes
Jusques au règne de la nuit.

Jérémie, chap.8.

Le Rétablissement de la Statue de Henri IV

ODE.

1818.

Descendez, Ombres immortelles,
Antiques Preux qui, dans Ivry,
Attachiez vos regards fidèles
Sur le panache de Henri !
Quand nos mains relèvent l'image
Où, d'un prince aimé d'âge en âge
Revivront les traits glorieux,
Partagez l'ivresse unanime ;
Venez : ce peuple magnanime
Est digne encor de ses aïeux.
Du char qui porte sa statue
Lui-même il a traîné le poids ;
Des factions l'hydre abattue
N'ose plus élever sa voix ;

Un air joyeux, cher à la France,
Redit le nom et la vaillance
Du plus aimable des héros ;
Toutes les Nymphes de la Seine,
Au Béarnais qu'on leur ramène,
Ont applaudi du sein des flots.
Son nom seul remplit ces portiques,
Ces larges ponts, ces hautes tours.
Ces palais, ces ombres antiques,
Que le fleuve admire en son cours ;
En son nom, tous les cœurs s'unissent ;
Cent mille voix qui le bénissent
Jusqu'à lui montent dans les airs,
Et de Henri l'âme charmée,
Jouissant de sa renommée,
Tressaille au bruit de nos concerts.
Dans un nuage qui le couvre,

Du haut des célestes lambris,
Son œil s'abaisse vers le Louvre :
Aux bords heureux qu'il a chéris ;
Planant de la voûte éternelle
Sur cette pompe solennelle
Que lui consacre un peuple entier,
Il prête une oreille attendrie
Au vœu que forme la Patrie
Pour sa race et son héritier.

Sur une pierre inébranlable,
Plus dure que le diamant,
Au sein d'une ombre inviolable
Dieu plaça l'autel du serment :
C'est là que sa main toujours sûre
Prête à confondre le parjure
Dont le cœur dément la voix,
Sur une table vengeresse
À jamais grave la promesse
Que les sujets font à leurs rois.
Si l'intérêt ou le faux zèle
Affecte un langage imposteur,
Alors la Justice immortelle
Prend son glaive exterminateur ;
Des lois la barrière est franchie,
Tous les fléaux de l'anarchie
Frappent un peuple épouvanté ;
Les rois n'ont plus de privilège,
Et la révolte sacrilège
Abat leur trône ensanglanté.
Mais où va s'égarer ma lyre ?
Ô Muse ! crains de retracer
Des temps d'opprobre et de délire
Que ce beau jour doit effacer ;
Laisse dans leur ignominie
Tomber ces tyrans sans génie

Repoussés du monde et du ciel ;
Leurs noms, voués à l'anathême,
Exciteraient le dédain même
Des satellites de Cromwell.
Chante par quel heureux prodige
Les Lis, à des astres plus doux
Confiant leur royale tige,
Ont triomphé des vents jaloux ;
Un trône antique et tutélaire,
De la licence populaire
À ses pieds brise le torrent ;
L'humanité s'est rassurée,
Et la paix du monde est jurée
Dès que Louis en est garant.
Henri ! de ton âme sublime
L'Europe a rempli les souhaits ;
Emportant le code du crime
Machiavel fuit pour jamais :
La Liberté, moins imprudente,
Par une foule trop ardente
Ne voit plus son nom profané ;
Mais, prenant des rois pour arbitres,
Sans crainte elle a porté ses titres
Devant un Sénat couronné.

Partout la guerre est assoupie,
Son glaive tombe de ses mains ;
Périsse enfin l'éclat impie
De ses triomphes inhumains !
Que, sur la colonne pompeuse,
Gravant une gloire trompeuse,
Les Arts, complices de l'orgueil,
Au pieds de la Victoire altière
Ne trainent plus dans la poussière
Les rois et les peuples en deuil.
Un plus doux spectacle m'appelle :
D'une touchante majesté

La main d'un nouveau Praxitèle
Empreint ce bronze respecté ;
De la Paix gravons-y l'emblême,
Le soc fécond de Triptolème,
Des gerbes jointes en faisceaux ;
Et que Vénus, calmant la terre,
En secret, au dieu de la guerre,
Montre le nid de ses oiseaux.
Sous un pacifique trophée,
Au bas du noble monument,
Je peins la Discorde étouffée
Qui tombe et meurt en blasphémant ;
Au-dessus, par un triple hommage,
Je couronne l'auguste image

De laurier, d'olive et de fleurs ;
Héros ! voilà votre modèle :
Ce grand homme aima Gabrielle,
Et fut aimé des laboureurs.
Et vous, la honte de notre âge,
Vils Tribuns, dont l'orgueil jaloux
Des Seize a surpassé la rage,
Voyez ce bronze et cachez-vous !
Bourbon vengé reprend sa place ;
Et, si des princes de sa race
Vos cris insultent les bienfaits,
Par cet hommage qu'on lui voue,
La France entière désavoue
Et vos clameurs et vos forfaits !
Autrefois le docte Malherbe,
Fidèle au plus grand des Henris,
Des tons de sa lyre superbe
Enchanta ce fleuve surpris ;
Bientôt en des routes nouvelles
Nos muses, déployant leurs ailes,
Par lui volèrent jusqu'aux cieux ;
Horace et Pindare applaudirent,

Et de leur tombe ils répondirent
À leur rival harmonieux.

Hélas ! des Cygnes de la Seine
Qui rendra la gloire à ses bords ?
Ni le Méandre ni l'Ismène
N'ouïrent plus nobles accords.
Oh ! si leur voix jeune et féconde
Pouvait encor charmer le monde !...
Vain appel ! regrets superflus !
Les arts, les talents disparaissent ;
De Henri les beaux jours renaissent.
Et les Malherbes ne sont plus !

La Maison rustique · Chant I

LE JARDIN.

Je dirai les jardins et les plantes fertiles,
Doux trésor dont la ferme alimente nos villes,
Et les fruits des vergers, et les riches berceaux
Du parc, enorgueilli d'entourer les châteaux.
Ô toi qui te plaisais dans le vallon d'Ascrée,
Muse ! fille des champs, qui leur es consacrée,
Toi qui, simple en ton air, et modeste en tes vœux,
D'un pampre ou d'une fleur embellis tes cheveux,
Fais entendre aux Français les doux chants d'Hésiode :
Viens ; ne dédaigne point, en dépit de la mode,

L'enclos où la serpette arrondit le pommier,
Où la treille en grimpant rit aux yeux du fermier.
Du château de Pradel visitons les ruines ;
À l'ombre des mûriers épars sur ces collines
Reconnaissons la place où De Serre autrefois,
Une bêche à la main, nous enseigna tes lois.
Honneur à ce vieillard, le Varron de son âge,
Naïf historien du rustique ménage !

Chante une hymne à sa tombe, ô Muse ! et dans ces lieux
Où sa main transplanta le ver industrieux,
Rapporte-nous ses mœurs, ses douces habitudes,
L'aimable paix qui suit tes aimables études,
Et rends à ma patrie, en traçant ce tableau,
L'amour des vieux manoirs et les goûts du hameau.
Si vous aimez les champs, si votre âme inquiète,
Lasse enfin de Paris, veut goûter la retraite,
Les plus riants aspects s'offrent à vos regards.
La Seine arrose en paix, non loin de nos remparts,
Des vallons qu'entraient les nymphes de Sicile.
Cherchez Montmorency, Saint-Germain, Romainville ;
Vincenne offre ses bois, et Meudon ses coteaux ;
Maisons reçut Voltaire, Auteuil vit Despréaux ;
Courez vers Fontenay, ses roses vous invitent.
Que ces lieux me plairaient ! mais des grands les habitent,
Le sage avec respect doit s'écarter loin d'eux,
Et si j'en crois les vers de ce poëte heureux
Qu'on relit à tout âge et qu'on cite à toute heure :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Eh bien ! fuyez Paris ; la France est devant vous.

Est-il un sol plus riche ? Est-il un ciel plus doux ?
Sans cesse, en parcourant ces plaines fortunées,
Des Alpes aux deux mers, du Rhin aux Pyrénées,
Vous changez de terrain, de climats, de saisons ;
La Neustrie a pour vous étendu ses gazons,
De la riche Angleterre opulente rivale ;
J'aime des Andelys la rive pastorale,
Longtemps ma muse heureuse habita dans leur sein
Là Corneille a vécu, là naquit le Poussin.
Voulez-vous d'autres bords ? les cieux d'Occitanie
Vous rendront le soleil de la belle Ausonie ;
Qui n'admira la Loire en son cours enchanté ?
Même dans ma patrie il est quelque beauté ;
Ce brave La Trimouille y reçut la naissance ;
Là règne encor l'amour, l'honneur et la vaillance.

Et toi, qui fus témoin de mes premiers accords,
Je dois un souvenir aux nymphes de tes bords,
Ô Sèvre ! ô fleuve heureux ! je suis né sur ta rive,
Aux lieux où Maintenon à trois ans fut captive.
Ton bocage, ô Vendée, appelle aussi mon choix.
Dois-je taire Poitiers, marqué par trop d'exploits,
Vouillé, fatal au Goths, et la cité voisine
Où, du haut de sa tour, gémissait Mélusine ?
D'un œil sûr, avant tout, observez le canton ;
Tardez à le choisir, c'est l'avis de Caton :
Examinez, dit-il, quel chemin vous y mène,
S'il y règne un vent pur, s'il y coule une eau saine,
Surtout, si des voisins les tranquilles penchants
Vous assurent la paix qu'on cherche dans les champs.

Hélas ! on peut trouver la discorde au village.
Daphnis vivait encore, et l'instinct du pillage
Déjà, vers Syracuse, animait le berger ;
Damétas vint surprendre un bercail étranger,
On lui criait : Arrête ! il disparut dans l'ombre ;
Mycon de ses chevreaux ne trouva plus le nombre,
Et son chien frappa l'air d'aboîments superflus.
Ces brigands sont fâcheux, les plaideurs le sont plus.
Chicaneau, si vanté vers le Mans ou dans Vire,
Chez plus d'un villageois a soufflé son délire.
Ah ! dans les plus beaux lieux quels seraient vos dégoûts,
Si l'huissier de Pimbesche habitait près de vous !
Trouvez un lieu riant peuplé d'hôtes affables.
N'allez pas cependant, trop séduit par les fables,
Espérer de Janus le règne fortuné ;
Après l'âge d'airain Hésiode était né,
Lui-même en a gémi : tous ont redit sa plainte.
Au penchant d'un coteau, s'il était quelque enceinte
Dont le souffle du nord n'insultât point l'abri,
Faites choix, s'il se peut, de ce sol favori.
Fuyez également, et le mont trop rapide,
Et l'uniforme aspect de la plaine insipide.

Un espace borné suffit à vos besoins.
Des champs que votre père a légués à vos soins
Préférez en tout temps le modeste héritage ;
C'est le séjour, témoin des jeux du premier âge,
Que pour ses derniers ans il est doux d'embellir ;
C'est près de mon berceau que je voudrais vieillir.

N'avez-vous hérité que d'un ingrat domaine ?
Il doit vous plaire encor : le travail et la peine
Vous le rendront plus cher ainsi qu'à vos aïeux ;
Plus fourrage a coûté, plus il rit à nos yeux ;
Le vieillard du Galèse, en un sol infertile,
Aux palais des rois même égalait son asile.
Le terrain est choisi : vous l'ornerez sans art.
Dans le hameau voisin s'offriront au hasard
Mille décorateurs de votre enclos rustique ;
Des artistes fameux dédaignez la critique.
Le manœuvre, en vos champs nourri dès le berceau,
Sait élever la plante, aligner l'arbrisseau,
Prête aux buveurs l'abri d'un plane ou d'une treille,
A côté du parterre ouvre un toit à l'abeille,
Dirige une eau féconde, et, par des soins constants,
Charge de fruits l'automne, et de fleurs le printemps.
Eh bien ! il trace alors une image fidèle
Du jardin dont Virgile esquissa le modèle.
C'en est assez pour vous, car vos champêtres dieux
D'un éclat étranger ne sont point envieux.
Vous ne chercherez point sous les brûlants tropiques
Ces arbres ignorés des poëtes antiques ;
Et qu'avez-vous besoin que, des champs du midi,
Une nouvelle Flore, au pinceau plus hardi,
Vienne orner à grands frais vos humbles avenues
D'un luxe de couleurs dans nos champs inconnues ;
La Flore de l'Europe est-elle sans appas ?
C'est aux champs paternels, où s'égarent vos pas,

Que de ses plus beaux dons la nature dispose ;
Elle nous accorda Philomèle et la rose.

Du solitaire enclos par le sage habité
La première parure est la fertilité ;
Avant de plaire aux yeux, il faut qu'il vous nourrisse.
Irez-vois, de l'usage écoutant le caprice,
Bannir loin du regard, par d'injustes dédains,
Les dons du potager, vrai luxe des jardins ?
Le bon Alcinoüs en gémirait sans doute.
Un héros que Pallas conduisait dans sa route
Et dont la Grèce entière écoutait le conseil,
Ce voyageur qu'aima la fille du soleil,
Ulysse, est ébloui par la pompe soudaine
De quatre arpents féconds qu'arrose me fontaine.
Ô jours du premier âge ! ô vénérables mœurs !
Osez-donc, en dépit de nos fausses grandeurs,
Du potager modeste anoblir la roture.
Le riche, dédaignant une utile culture,
N'a que les vains plaisirs de l'orgueil satisfait ;
Ah ! le jardin du pauvre est seul riche en effet.
Quand sur l'aride sein des plaines déjà nues
L'automne redescend, couvert d'épaisses nues,
Et de ses noirs brouillards verse l'humidité
Au sol qu'avaient durci les chaleurs de l'été,
Jardinier, hâte-toi : la terre complaisante
Alors s'ouvre sans peine à la bêche pesante :

Creuse, et tourne vingt fois, creuse et retourne encor
L'espace où de tes plants doit germer le trésor.
Détruis avec le fer, et le gazon rebelle
Qui sous la dent du chien toujours se renouvelle,
Et le rampant lichen qui croit de toutes parts,
Et le hideux chardon hérissé de ses dards.
Poursuis, et que la glèbe, en cent monceaux brisée,
À l'air qui la mûrit longtemps reste exposée ;
Qu'elle endure et décembre, et la glace et le nord ;
Aux germes malfaisants le froid donne la mort,
Et l'hiver rajeunit la campagne flétrie
Sous les nitres féconds dont la neige est pétrie.

L'hiver fuit ; le terrain prend un aspect nouveau,
Partout il s'aplanit sous le même niveau,
Et de larges carrés en distances égales
Sont d'un sentier étroit coupés par intervalles.
Là croit le potager : sa parure est sans frais,
Et la propreté seule en fera les apprêts.
Apportez-moi ces grains, ces herbes, ces racines,
Aliment et trésor des chaumières voisins ;
Longtemps l'orgueil du vers a craint de les nommer,
Aujourd'hui je les chante et je veux les semer.
Oui : sans honte, à mes yeux, que l'oseille verdisse,
Que l'épaisse laitue en croissant s'arrondisse,
Que la courge flexible et semblable au serpent
Erre en plis tortueux et s'allonge en rampant,
Et que l'humhle lentille, autrefois si vantée,
Des champs du Lévantin soit ici transplantée.
La fève dont la tige aime l'eau des marais,

Chez moi, de Pythagore a bravé les arrêts.
L'ail s'annonce de loin : pardonne, aimable Horace !
Thestilis aux bras nus, sans craindre ta menace,
Exprime en le broyant de piquantes saveurs
Qui raniment le goût et la soif des buveurs.
Dirai-je le persil dont nos mets l'assaisonnent,
Et le thym qu'en leur vol les abeilles moissonnent,
Le cresson qui des eaux recherche les courants,
Et l'ache et le cerfeuil aux esprits odorants ?
Une graine est précoce, une autre est plus tardive ;
Tout nait au temps marqué sons ta main attentive.
Le pois, se confiant aux premières chaleurs,
Autour des longs appuis, monte et suspend ses fleurs.
Dans une enceinte à part des fosses sont creusées :
Là, comme en un berceau, par ta main déposées,
Les semences, trois ans, mûriront en secret ;
Du quatrième été quand l'astre reparait,
L'asperge en s'allongeant livre enfin ses prémices,
Et promet à ton goût de nouvelles délices.

Son fruit, grâce à tes soins, peut renaître vingt ans.
Tout l'éclat d'un parterre expire en peu de temps ;
Un soleil, une aurore en flétrit la richesse ;
L'éclat du potager reverdira sans cesse.
Ses fleurs ont moins d'attraits ; leur sein, moins émaillé,
Des sept rayons d'Iris ne s'est point habillé ;
Mais leur couleur moins belle en est moins fugitive ;
Zéphir les aime aussi, Flore aussi les cultive ;
Leur calice en s'ouvrant boit les eaux du matin.

Ôvous qui présidez à leur humble destin,
Divinités des champs, n'en soyez point confuses !
Le choux, dont le nom seul faisait rougir les Muses,
Oubliant leurs mépris, de tributs toujours verts,
Ainsi que les étés, enrichit les hivers.
Il est un végétal peut-être plus utile
Qu'un voyageur anglais au milieu de son île
Du fond de l'Amérique a jadis transporté ;
Il étonne les champs par sa fécondité,
Du refus de Cérès souvent nous dédommage,
Et doit même avec elle obtenir notre hommage.
Mortels, qui d'un faux luxe êtes souvent épris,
Ces herbes que vos pieds foulent avec mépris,
Plus que l'or et le fer, ont fait vos destinées.
Triptolême, en semant ses graines fortunées,
Vit naître et la patrie et les mœurs et les lois ;
La vigne au bord du Tibre appela les Gaulois ;
Vingt peuples, sur les mers affrontant la tempête,
Vont du miel d'un roseau disputer la conquête ;.
Souvent un végétal trouvé dans les déserts,
Un arbuste, un seul fruit, peut changer l'univers.
De vos plants réguliers marquez bien le partage :
Ainsi la sève égale en tous lieux se ménage.
L'ordre convient toujours à nos faibles travaux.
Des règles ennemis, nos précepteurs nouveaux
S'applaudissent en vain d'imiter la nature ;

De leur système outré qui ne voit l'imposture ?
Trop vaine ambition ! Ah ! peut-être comme eux,
J'admire la nature en ses sublimes jeux ;
Mais, si je veux jouir de ses grandes images,
Je m'écarte, je cours au fond des bois sauvages.
Alpes, et vous Jura, je reviens vous chercher !
Sapins du Mont-Anvers, puissiez-vous me cacher !
Que le vaste horizon devant moi s'agrandisse,
Que la cascade roule, et de loin retentisse,
Et que le bois vieilli pende au roc escarpé !
Là, du fond de son autre en grondant échappé,
Dans de larges ravins qu'à longs flots il sillonne,
Le fongueux Arveyron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et, sur ses bords errant,
L'aigle mêle sa voix au fracas du torrent.
Je m'élève : à mes pieds l'éclair luit, les vents grondent,
Les tonnerres lointains sourdement se répondent.
Sombre dieu de l'hiver ! j'ai foulé ces sommets
Sous ton sceptre de glace engourdis à jamais ;
Et plus bas, j'ai revu le printemps et l'automne
Au seuil de ton palais suspendant leur couronne.
Oh ! lors qu'abandonnant ces informes beautés,
Mon regard retrouva, près des lieux habités,
Aux pentes des vallons les pas de la génisse,
Le chalet qui s'élève au bord du précipice,
Et d'un peuple pasteur les asiles heureux,
Et les champs du Valais consacrés par Saint-Preux
Où de Julie encor les amoureux vestiges
Doublent l'enchantement d'un pays de prodiges ;
Quand de ce pur Léman je découvris les flots ;

Oui, je crus qu'échappe des débris du cahos,
L'univers tout-à-coup naissant à la lumière
M'étalait sa jeunesse et sa beauté première.
Montrez-nous maintenant, artistes trop vantés,
Vos bizarres jardins à la Chine inventés !
Oh ! si de la nature, en vos croquis burlesques,

Vous n'égalez jamais les tableaux pittoresques,
Cherchez l'ordre du moins, et que l'utilisé
Soit de tous vos travaux la première beauté.
Pourquoi dédaignez-vous les formes symétriques ?
Tout art en a besoin : regardez ces portiques,
Ces dômes saints, ce temple où résident les Dieux
Leur régularité fait le charme des yeux.
L'aimable symétrie inventa la cadence,
A mesuré les vers, et gouverne la danse.
Une nymphe veut-elle embellir ses appas ?
Aux refrains de sa voix elle accorde ses pas ;
Sans méthode, en chantant, Apollon ne peut plaire ;
La méthode au génie est toujours nécessaire ;
Mais le caprice, aveugle en ses fréquents écarts,
Méconnaît la nature, et corrompt tous les arts.
Toutefois, loin des champs écartons la satire,
Et que, toujours pareils au sujet qui m'inspire,
Mes vers simples et doux s'échappent mollement ;
Qu'une grâce facile en soit tout l'ornement.
Sous des astres divers doit fleurir chaque tige ;
Aux humbles végétaux que votre main dirige,

Au sol qui les nourrit, dispensez avec choix
Les propices aspects et du jour et des mois.
Varions leur culture, interrogeons la terre,
Et n'en tirons jamais qu'un tribut volontaire.
Quels sont ces souterrains qui craignent de s'ouvrir,
Où le printemps caché s'attriste de fleurir ?
Pourquoi tous ces fourneaux renouvelés sans cesse,
Qui du frileux été raniment la paresse ?
La nature en gémit, et ne vend à grands frais
Que des fleurs sans parfum, et des fruits imparfaits.
Chaque mois à son tour vous porte ses offrandes.
Et j'attends son tribut sans hâter mes demandes.
Sous ces tièdes abris qu'on féconde avec art,
Un printemps éternel fatigue mon regard.
J'aime à suivre l'année en ses métamorphoses ;

C’est au mois de l’amour que sied l’éclat des roses,
Et même de l’hiver la lugubre couleur
Prête un charme de plus à la naissante fleur.
Ô pâtre industrieux, rustique Columelle,
La marche des saisons est ta règle fidèle ;
Et tu sais, en dépit des injures de l’air,
Dérober quelquefois des faveurs à l’hiver.
Jamais dans ton jardin la bêche n’est oisive ;
Le sol infatigable en tous temps se cultive ;
Tes plants sont toujours verts, leurs dons toujours nouveaux.
Hercule, aux douze mois égalant ses travaux,
Est de l’agriculture une vivante image ;

Comme lui, tous les mois, tu poursuis ton ouvrage,
Et le succès attend les soins laborieux.
Il a porté le poids des astres et des cieux :
Des cieux et des saisons porte aussi l’inclémence.
Une tâche finit, une autre recommence.
Vois ce gouffre empesté : sa noire exhalaison
De Lerne jusqu’à toi fait monter le poison ;
C’est l’hydre venimeuse aux têtes renaissantes.
Eh bien ! donne un passage aux ondes croupissantes,
Coupe, abats les roseaux où le monstre est caché,
Et qu’il expire enfin sur son lit desséché !
Le terrain qu’il te cède en sera plus fertile.
Telle, au creux des fossés, sous les murs de la ville,
Une fange noirâtre a nourri quelquefois
Tous les dons du printemps pour la table des rois.
Un autre Acheloüs, s’égarant sans rivage,
Peut-être en ton enclos vint porter le ravage ;
Cours ravir à son front, en domptant ses fureurs,
La corne où sont les fruits, les pampres et les fleurs.
De moins nobles travaux sont encor profitables ;
Le fils de Jupiter nettoyait les étables,
Et leur limon fertile, entrainé par les eaux,
Portait aux champs voisins des aliments nouveaux.
Imitons cet exemple, Augias nous appelle :

De Cérès, grâce à lui, la couronne est plus belle,
Et même il a de Flore embelli les couleurs.
D'un fumier nourrissant implorons les chaleurs.
Déjà Pan nous écoute, et Palès nous seconde ;
De leurs troupeaux divers la litière est féconde.
Il est plus d'un engrais ; l'art doit les essayer.

Qu'on recueille avec soin les cendres du foyer,
Et le mare des pressoirs, et ces feuilles jaunies,
Dans les bois dépouillés en monceaux réunies.
Tout sert au jardinier : qu'il ne dédaigne pas
Les plus grossiers rebuts des plus grossiers repas ;
Jadis Rome honorait une déesse immonde,
Qui vit plus d'une fois les souverains du monde,
De son cloaque impur rapportant les débris,
En prodiguer les sels à leurs champs appauvris.
L'art des engrais peut tout : une couche allongée
D'un fertile terreau par vos mains est chargée ;
Vers les feux du midi qu'elle tourne ses flancs ;
Sous la cloche de verre enfermez-y vos plants :
Ainsi leur frêle enfance échappe à la froidure.
Sont-ils trop resserrés dans cette humble clôture ?
Sous de larges châssis rangez-les avec soin :
De secours assidus leur faiblesse a besoin.
L'œil suivra leurs progrès : ces prisons transparentes
Doublent de Sirius les flèches pénétrantes ;
Et là, comme à travers un miroir enflammé,
Se mûrit le contour du melon parfumé.
Dès que l'été revient, que de soins il t'impose !
Ton jardin va périr si ta main ne l'arrose.
Venez, secourez-nous, sortez de vos roseaux,
Ô Nymphes, dont la fable a peuplé les ruisseaux !
Sans vous rien ne fleurit ; désaltérez nos plantes,
Quand l'été courbera leurs têtes languissantes.
Vous paraissez : la terre étend ses verts tapis,

Le laboureur content voit s'enfler les épis,
L'arbre étend ses rameaux, la vigne au loin bourgeonne,

Et Septembre a doublé l'honneur de sa couronne.
Hélas ! combien gémit le triste possesseur
Qui, d'une eau nourricière implorant la fraîcheur,
Voit de ses jeunes plants se faner l'espérance !
Tout périt, ô regrets ! que de fois en silence
Il tourne vers la nue un regard attristé !
Comme des jours sereins il maudit la beauté !
Loin de nous ces malheurs ! cherchez à reconnaître
L'onde que sous vos pieds le sol cache peut-être ;
Mais, pour la découvrir, on interroge en vain,
Le coudrier qu'agite une trompeuse main.
Laissez à Thouvenel, à la foule indiscrète,
Consulter de Bléton l'impuissante baguette.
Qui nous dévoilera le cours secret des eaux ?
Si les fleuves fameux et fiers de leurs berceaux
Tombent de la montagne, et sont nés près des nues,
Combien d'autres, cachant leurs urnes inconnues,
Habitent sous la terre, et, sans bruit dans leur cours,
Errent de veine en veine en ses profonds détours !
Observez ce terrain où s'épaissit l'herbage,
D'où s'exhale sans cesse un humide nuage ;
C'est là qu'il faut descendre, et sitôt qu'à vos yeux
L'onde décélera son cours mystérieux,
Honorez du vallon les champêtres génies.
Tels jadis, en guidant leurs jeunes colonies,

Les premiers fondateurs des fameuses cités,
Par un fleuve, un ruisseau tout-à-coup arrêtés,
Terminaient les erreurs d'une pénible course,
Et saluaient le Dieu protecteur de la source.
Le puits se creuse enfin : le sceau retentissant
Et s'abaisse et remonte, et toujours redescend.
Il est plus d'un pays dont les arides plaines
N'offrent au voyageur ni fleuves, ni fontaines ;
Tel de mes premiers ans fut le premier séjour.
Une seule Nayade, en s'y cachant au jour,
Dans le creux de la terre avait mis sa demeure ;

Le cylindre en tournant résonnait à toute heure,
Elle entendait le bruit, et, hâtant son chemin,
Montait légèrement, une cruche à la main.
Ses larges flots tombaient dans une auge profonde.
Que de fois, attirés par l'espoir de son onde,
Couraient de toutes parts le bouvier, le pasteur,
Et l'agneau dont les chiens excitaient la lenteur !
Quel tumulte ! On arrive, on se presse, on rassemble
Le bœuf et le coursier qui s'abreuvent ensemble.
J'entends bêler, hennir, et mugir le troupeau ;
J'entends surtout l'essaim des filles du hameau
Qui, d'un pas assuré, sur leur tête immobile,
Remportent le fardeau de la cruche d'argile :
L'écho du puits profond a redit leur gaité.
Muse ! transporte-moi chez l'Arabe indompté,
Vers Damas, vers ces lieux où l'œil encore admire,
Dans leurs savants débris, Bagdad, Thèbe ou Palmire ;

Peins, sous les flots ardents que vomissent les airs,
La caravane errante au milieu des déserts.
Oh ! lorsque de palmiers la citerne entourée,
De loin, promet son onde à la horde altérée,
Peins les joyeux transports ; montre-moi le chameau
Et courbant ses genoux et posant son fardeau ;
Rappelle-moi les mœurs de ces temps héroïques
Où les filles des rois, dans les sources publiques,
Venaient blanchir le fin qu'ont filé leurs fuseaux.
Elles-mêmes puisaient les salutaires eaux,
Et couraient quelquefois, sur le seuil de leur tente,
Offrir à l'étranger l'urne rafraîchissante :
L'étranger admirait leur grâce et leur douceur,
Et bénissait la main propice au voyageur.
Trop heureux qui découvre une onde souterraine !
Mais plus heureux encor celui dont le domaine
Est animé du bruit d'un ruisseau tournoyant
Qui brille aux feux du jour et gazouille en fuyant !
Si quelque fleuve même à longs replis étale

Les aspects variés de sa course inégale !...
Mais d'un vœu trop hardi redoutons le danger ;
Un ruisseau doit suffire au séjour du berger.
Doctes amis des arts, ô vous dont la pensée
Des longs travaux du jour quelquefois est lassée,
Sortez de votre asyle à l'approche du soir,
Et ne rougissez point de pencher l'arrosoir.
Que des fruits et des fleurs la racine épuisée
Boire l'eau jaillissante en filets divisée ;

Tel se jouait Condé, tel un sage empereur
Se faisait jardinier pour trouver le bonheur.
Déjà renait le sol que cette eau désaltère :
Soleil, viens y mêler ta chaleur salutaire ;
Je vois à ton retour la sève fermenter,
Et la terre amoureuse a besoin d'enfanter.
Ces légumes féconds, ornés de leur verdure,
S'embellissent encor d'une riche bordure.
Un long tapis de fleurs souvent court à leurs pieds ;
De la vigne à l'entour les bras sont déployés,
Un peu d'art les dirige, et le souple feuillage
Se courbe et se prolonge et s'unit au treillage.
Ici, des groseilliers les grappes mûriront,
Là, des humbles poiriers les fruits courbent le front ;
Le parfum de la fraise au-dessous la décèle.
Indulgente à nos vœux, la féconde Cybèle
A varié sans nombre et les grains et les fruits,
Pour les besoins de l'homme à jamais reproduits.
Ce fruit est ma boisson, ce grain ma nourriture ;
Cette herbe apaisera les douleurs que j'endure.
La plus humble est souvent un dictame immortel
Qu'Esculape a choisi pour orner son autel.
Des simples qu'il chérit la culture est facile ;
Lui-même il les prodigue autour de votre asile ;
Demandez-les aux champs, aux montagnes, aux bois
Partout on les rencontre, on les cueille à son choix.

Du moins, auprès de vous placez les plus vulgaires.
Je sais que l'ignorance aux rumeurs mensongères

Leur prêta des vertus qu'elles n'ont pm toujours ;
Ces magiques boissons, ces philtres des amours,
Dont le charme enivrant fixait un cœur volage,
Hélas ! n'ont existé qu'aux romans du vieil âge.
Les Circés ne sont plus, et contre leurs complots
Le fabuleux Moly n'aime plus les héros.
Le suc du Népenthés distillé par Hélène
Jadis calmait le deuil, la colère et la haine ;
Aux malheureux mortels il n'est plus accordé,
Les Dieux nous l'ont repris et leurs mains l'ont gardé
Ces secrets sont perdus ; mais l'herbe du Centaure
Conserva ses honneurs à la cour d'Épidaure ;
Machaon, Podalire imploraient son secours,
Et la fièvre étonnée interrompait son cours,
Avant que, de leur art étendant le domaine,
Notre audace eut conquis l'écorce américaine.
Évitons les excès : nos maux seront légers,
Nous aurons peu besoin de secours étrangers.
Mon jardin me suffit : Hygia m'y présente
L'hysope, le fenouil, la mauve bienfaisante,
Le pavot d'où Morphée exprime sa liqueur,
L'absinthe aux sucs amers qui me rend ma vigueur,
La plante de Télèphe, et celle d'Artémise,
Et celle où de Pœon la gloire s'éternise.
Si ma tête est pesante au sortir du festin,
Je ne chercherai point un remède lointain,
La sauge est près de moi ; sa boisson parfumée
Va des mets de la veille apaiser la fumée.

Ici l'utile est tout, ici rien n'est perdu,
Et la terre aux besoins a partout répondu.
De saison en saison elle enrichit son maître,
Et lorsqu'il est assis à sa table champêtre,
Il dit : Voilà des mets que je n'ai point pavés.
Ses yeux d'un vert charmant sont toujours égayés.

A-t-il quelque douleur ? non loin croît le remède.
Rarement il appelle Hippocrate à son aide,
Et trouve en un travail chaque jour répété
Le plaisir, l'abondance, et surtout la santé.
Tels sont les biens réels, et la source en est pure.
Mais l'orgueilleux Mondor, enrichi par l'usure,
Jette sur mon enclos un coup-d'œil de mépris.
Longtemps ses gains honteux ont indigné Paris ;
Tout-à-coup philosophe, il a quitté la ville :
« C'est aux champs, a-t-il dit, que le sage est tranquille.
« Fortune, c'est assez ! je veux pour tout trésor
« La médiocrité plus riche que ton or.
« Du monde et de Paris j'ai trop vu les scandales ;
« Artiste, entoure-moi de scènes pastorales ;
« J'arrange un parc anglais : viens, et prends ton pinceau
« Ici, place un désert, et là, creuse un ruisseau.
« Ce sol est trop uni : qu'il s'élève en collines.
« J'ai besoin de rêver : construis-moi des ruines,
« Un temple, un ancien fort, dont les restes épars
« Sur de grands souvenirs attachent mes regards.
« Suis toujours la nature, et que l'art disparaisse. »

Mondor parle, à sa voix chaque artiste s'empresse,
À leurs talents rivaux il donne un libre essor ;
On commence, on détruit, on recommence encor.
Robert a composé des sites d'Italie.
Morel, dans une ferme avec goût embellie,
Prétend du siècle d'or retracer les tableaux ;
Le chaume est sans pasteurs, le bercail sans troupeaux,
Les pressoirs sans raisins, les ruches sans abeilles.
Bérenger plus hardi promet d'autres merveilles ;
Il a conçu le plan d'un énorme rocher,
Et déjà dans les airs il le voit se cacher ;
Déjà, des vieux sapins qui croissent sur sa tête,
On entend les rameaux frémir sous la tempête ;
Et, dans l'ombrage épais, les Fingals, les Oscars
Apparaissent de loin au milieu des brouillards.

Plus l'effet sera grand, moins la tâche est facile ;
La plaine d'alentour n'est qu'un sable stérile.
Rien ne coûte à Mondor, et vers Fontainebleau
Ces rocs, où croit à peine un aride bouleau,
Tombent sous mille bras empressés de lui plaire ;
Il hâte le travail, il double le salaire ;
Ces monstrueux débris, dans son parc sont trainés,
En forme de montagne on les a façonnés,
Et le pâtre voisin rit d'un goût si bizarre.
Plus loin, d'un frais ruisseau la rive se prépare,
Et des plus durs ciments on revêt le contour
Du lit, où sur la pierre il doit couler un jour.
Que dis-je ? tout est prêt, et, noire de fumée,
La pompe de Vulcain, par son souffle animée,

Fait monter dans ces lieux un maigre filet d'eau
Qui serpente à regret sous le nom de ruisseau.
Tous les jours la Naïade, annonçant sa détresse,
De la pompe trop lente excitait la paresse.
Enfin, le parc s'achève : on y trouve à la fois,
Et des temples d'Athène, et des kiosks chinois,
Un obélisque, un pont, des tours demi-brisées,
Des marbres, des tombeaux, vil rebut des musées ;
Et c'est en vain que l'œil, en ce parc fastueux,
Cherche une plante utile, un rameau fructueux.
Cependant, l'insensé payait cher sa folie ;
Souvent des créanciers la requête impolie
Vînt troubler les plaisirs qu'il goûte en ces beaux lieux
Un jour qu'il admirait d'un air silencieux
Une vieille ruine avec grâce ébauchée,
Des femmes, des valets, la troupe effarouchée
Accourt, et pousse au loin de lamentables voix ;
D'insensihles huissiers, des sergents discourtois,
Armés d'une sentence, ont enfoncé la porte ;
Mondor est enlevé par la noire cohorte.
Nul ne plaignit son sort : on vendit son château,
Et, plus sensé que lui, l'habitant du hameau

Sur les débris des tours, des temples, des statues.
Déjà poussant la bêche, a semé des laitues.
Ces travers de l'orgueil sont communs aujourd'hui.
La mode entraine tout, et le bon sens a fui.
Il faut à Turcaret d'élégants paysages,

Et nos plus grands héros, nos magistrats, nos sages,
Dans une ferme obscure habitaient autrefois !
Regardez L'Hopital, ce ministre des lois,
Qui, sourd aux factions, ami vrai de la France,
Osait à Médicis prêcher la tolérance.
Lui-même il nous a peint son rustique séjour :
Deux amis, pour le voir, avaient quitté la cour ;
Il vole au devant d'eux, et sa muse avec grâce
Les invite en ces mots dans la langue d'Horace :
« Vous, qui pour ma retraite abandonnez Paris,
« Salut, dit-il, entrez, ô mes hôtes chéris !
« Entrez, et partageant l'humble toit qui me couvre,
« Reposez-y vos yeux, las des pompes du Louvre.
« Que puis-je vous donner ? des légumes, des fruits :
« J'offre tous les trésors que ma ferme a produits.
« Que pour vous, aux pois verts, ornement de ma table,
« Le porc nourri de glands mêle un suc délectable,
« Et, né depuis deux mois, qu'un innocent agneau,
« À sa mère enlevé, tombe sous le couteau.
« La noix, chère aux buveurs, est déjà recueillie ;
« Du tribut des pommiers ma corbeille est remplie ;
« Mon vin a quelque prix, mes raisins sont vantés,
« Et leurs ceps par ma femme ici furent plantés.
« Vous faut-il d'autres mets ? fiez-vous à son zèle.
« Non loin, est une ferme et plus riche et plus belle :
« À son maître opulent nous pouvons recourir,
« Et du marché voisin les trésors vont s'ouvrir.
« Mes pénates pourtant n'ont point l'air trop rustique.

« De blancs tissus de fin ornent ma couche antique ;
« L'aimable propreté vous dresse en cet instant
« Deux lits, où dans ses bras le sommeil vous attend.

« Vos yeux même aimeront ma table hospitalière,
« Et l'argent ciselé dont reluit ma salière ;
« D'une grappe à l'entour pend le fruit précieux :
« C'est un don de ma femme ; elle-même en ces lieux
« L'apporta de Paris, et, d'une main fidèle,
« Toujours à mon départ l'y reporte avec elle.
« Voyez-vous sur deux rangs s'aligner ces ormeaux
« Dont le midi jamais n'a percé les rameaux ?
« C'est à ma femme aussi que je dois cet ombrage ;
« Quand j'y respire en paix, je bénis son ouvrage ;
« Elle a fait ce beau lieu d'un champ presque désert,
« Que de maigres épis autrefois ont couvert.
« Là, je viens dès l'aurore, et seul, d'un pas tranquille
« Je m'égare en lisant ou Flaccus ou Virgile ;
« De vers, d'aimables riens, doucement occupé,
« Tout bas, je dis aux rois : Votre accueil m'a trompé.
« Le jour fuit, et du soir le banquet me rappelle ;
« Je prie, et dors en paix jusqu'à l'aube nouvelle.
« Ne cherchez point ici des sources, des ruisseaux :
« Un puits est tout mon bien ; si les Nymphes des eaux ;
« Accordaient à mes vœux une claire fontaine,
« Si des prés, si des bois accroissaient mon domaine
« Voudrais-je, environné de tableaux si touchants,
« Pour tous les biens du Louvre abandonner mes champs ?
Tel jadis L'Hopital a chanté la retraite.
Toi qui fus magistrat, orateur et poëte,

Grand homme ! ô L'Hopital ! puisse encor de tes mœurs
La dignité modeste attendrir tous les cœurs !
Heureux qui, comme toi, vers la fin de sa vie,
Détrompé des grandeurs, oublié de l'envie,
Peut vivre au sein des champs, et goûter les vrais biens
Que peignaient tes beaux vers, affaiblis par les miens !

FIN DU PREMIER CHANT.

La Maison rustique · Chant II

LE VERGER.

Déjà, grâce à mes soins, des plantes qu'il fait naître
Le fécond potager charme l'œil de son maître.
Maintenant ornez-vous des plus riches couleurs,
Prodiguez-nous des fruits plus nombreux que vos fleurs
Arbres dont la culture a doublé les largesses !
Les vergers vont fleurir, je peindrai leurs richesses.
J'applaudís à Delille, à ce maître nouveau,
Dont le rhythme savant nous rappelle Boileau ;
Des jardins qu'il chanta j'admire l'élégance ;
Mais il me prône en vain leur simple négligence,
Cette simplicité n'est qu'un luxe de plus.
Les dons du cerisier, qu'apporta Lucullus,
La ligue, doux trésor des coteaux de Marseille.
La pomme de Neustrie, et la pêche vermeille
Dont le poids, à Montreuil, entraîna l'espalier,
Le muscat odorant que vante Montpellier,
Le moindre fruit, la ronce où se rougit la mûre,
Effaceraient pour moi l'inutile parure
Du pompeux catalpa qui, chez nous transporté,

Montre sa fleur tardive à la fin de l'été.
Je ne cultive point l'arbre dont le feuillage
Du port de la tulipe est l'élégante image,
Ces tuyas, ces vernis, dont la Chine à grands frais
Pour orner Trianon, dépouilla ses forêts ;
Leur ombrage est stérile, et leur pompe étrangère
Loin du sol paternel en nos champs dégénère.
L'orgueil du cèdre même, aux yeux au jardinier,
Vaut-il l'humble arbrisseau qui remplit son panier ?
Descends, belle Pomone, et daigne me sourire,
De ta serpette d'or viens étendre l'empire ;
Si tu reçus dans Rome un hommage divin
Comme les déités des moissons et du vin,
Quels honneurs aujourd'hui sont dus à ta couronne

De quels nobles amants la foule t'environne !
Daguesseau, Lamoignon, épris de tes appas,
Souvent ont pris ta bêche et n'en rougissaient pas ;
Tu vis sans cesse errer dans tes riants domaines
Haller, Jussieu, Linné, Tournefort, Desfontaines ;
Et la grave science, autour de tes autels,
Découvre, en se jouant, des secrets immortels.
Pomone ! exauce-nous ; à nos vœux sois facile.
Plantez-vous un verger ? que le sol soit fertile.
Craignez l'aspect du nord et celui du couchant.
Que le sol, enfoncé par le boyau tranchant,
Laisse, en des creux divers, et des vents et de l'onde
Pénétrer à loisir l'influence féconde.
On ferme alors la fosse où l'arbre est transplanté ;

Chacun a pris son rang et croit en liberté.
Aidons de tous nos soins leur enfance incertaine :
Que le fer autour d'eux quelquefois se promène ;
Qu'une herbe parasite, un importun gazon,
N'affame point l'arbuste en sa jeune saison.
Bientôt, développant ses branches vigoureuses,
Lui-même affamera ces herbes dangereuses
Qu'un sol trop abondant fit renaître à ses pieds.
Si pourtant il s'épuise en jets multipliés,
Émondons le feuillage, et connaissons d'avance
Le rameau fortuné qui promet l'abondance.
Souvent, dans nos enclos, un jardinier sans art,
Sous l'imprudent acier qu'il promène au hasard,
Taille, abat, détruit tout, et, fier de son ouvrage,
Se croit sur d'enrichir le verger qu'il ravage.
Il part, et des bourgeons tout l'espoir disparaît ;
Le Scythe de la fable était moins indiscret.
Maudit soit le barbare ! Il faut qu'avec sagesse
Ce qu'on retranche au luxe ajoute à la richesse.
Étudions la sève, observons ses détours ;
Qu'une savante main la dirige en son cours,
Et la force à monter dans la branche choisie

Où va d'un fruit plus doux s'épurer l'ambroisie.
Déjà, dans ses canaux que rouvre le printemps,
Le merveilleux fluide, enchainé trop longtemps,
Monte, descend, remonte et redescend encore,
Amollit d'un lait pur le bouton près d'éclore,
Et de la rude écorce endurcit tous les nœuds,

Confond les savants même, étonnés de ses jeux,
Renouvelle l'année, et va dans chaque tige
De son pouvoir fécond varier le prodige.
Ses effets sont connus, son principe est caché ;
Le Pline suédois vainement l'cherché.
Quel organe inconnu fait croître chaque plante ?
Ainsi que l'animal serait-elle vivante ?
Elle vit en effet par sa fécondité.
Si l'animal renaît dans sa postérité,
Le végétal aussi reproduit son semblable ;
Les races passeront, l'espèce est immuable.
Dans son germe immortel chaque être est tout entier ;
Le premier de sa race a transmis au dernier
Un trait sûr et distinct qui jamais ne s'altère.
L'homme existe caché dans le sein de sa mère ;
Le chêne est dans ce gland, nous l'en verrons sortir ;
Telle est la loi du ciel, et, sans la démentir,
Tous les sucs que la terre au printemps développe,
En élevant le cèdre, ont abaissé l'hysope.
L'auteur de ce prodige en a seul le secret.
Toutefois sous nos mains l'arbre de la forêt
Corrige avec le temps sa grossière nature,
Et reçoit d'autres mœurs in force de culture.
Son germe s'adoucit, mais ne peut se changer.
Dirai-je par quel art un hymen étranger
Féconde, en la domptant, une tige rebelle,
La couvre de ses dons pour la rendre plus belle,
Des sucs les plus amers fait des sucs bienfaisants,

Étonne la nature et double ses présents ?
Ce prodige est vulgaire, et cet art est facile.

L’arbre n’admire plus, comme au temps de Virgile,
Et ce nouveau feuillage et ces fruits adoptés
Que sa tige a nourris et n’a point enfantés.
La greffe industrieuse étendit ses conquêtes,
Et porte à ton verger des moissons toutes prêtes.
Choisis dans le berceau qui les tient enfermés
Les élèves naissants que Pomone a formés.
En quenouille arrondi, ce long arbre s’élance,
Et plus bas, opprimé de son trop d’opulence,
L’arbre nain vers la terre a courbé ses rameaux.
Ces fruits, nés promptement, sont aussi les plus beaux ;
Mais ceux qu’on obtiendra d’un tronc jadis sauvage,
Plus lents dans leurs progrès, en vivront davantage.
Des vergers paternels c’était là le trésor ;
Plusieurs comptent un siècle et fleurissent encor.
Nos ancêtres plantaient jusqu’à la dernière heure ;
Si pour nous autrefois ils ornaient leur demeure,
Puissent, sur nos tombeaux, nos enfants En leur tour
Hériter des bienfaits légués par notre amour !
Laisse croître en plein champ les troncs les plus robustes,
Ils braveront l’hiver : mais des tendres arbustes
Que le branchage errant, par tes mains enhardi,
S’élève et se prolonge aux rayons du midi,
Et cache, en se couvrant des trésors de l’automne
Du mur qui le soutient le coup-d’œil monotone.
Autour de ces lambris que le nord ne voit pas,
Le pêcher de la Perse a suspendu ses bras ;

La chaux, le plâtre ardent et les pierres blanchies
Ont concentré du jour les clartés réfléchies,
Et même ont réchauffé le soleil des hivers.
Muse ! dis-moi l’auteur de ces treillages verts ;
Apprends-moi, tu le sais, d’où nous vint leur usage.
Un illustre vieillard, un patriarche, un sage,
D’un nom que ses enfants ont encore ennobli,
Honorait autrefois le hameau d’Andilly.
C’était le vieux Arnauld, qui des vieux solitaires

Rappelait par ses mœurs les exemples austères.
Il raconta leur vie, et, pour mieux l'imiter,
Aux champs de Port-Royal il courut habiter.
Là, ses jours s'écoulaient, comme aux siècles antiques
Entre les livres saints et les travaux rustiques.
Jour et nuit, de la Bible ouverte à son côté,
Sa foi, d'un œil plus sûr, admirait la beauté.
Cependant quelques jeux égayaient sa retraite ;
Quittant sa docte plume, il tenait la serpette,
Et, nouveau jardinier, cultivait de ses mains
L'art qu'enseigna Dieu même au premier des humains.
Dieu bénit le travail du juste qui l'implore.
Dans ce pieux enclos tout s'empresse d'éclore ;
Chaque arbuste à ses fleurs, chaque fleur a son fruit.
Le vieillard est charmé, ses succès l'ont instruit.
Un jour, des jeunes plants, qu'en ces lieux il dirige,
Le long d'un mur voisin il fait errer la tige ;
Le docile arbrisseau, que défend ce rempart,
Brave du froid janvier le sinistre regard.
Son progrès est rapide, et tandis qu'il s'élève,

Les traits d'un jour plus vif en ont muri la sève ;
La branche a des tuteurs, le bourgeon des abris.
Arnauld de sa richesse est lui-même surpris.
Bientôt, par d'autres murs, de distance en distance
Des rayons du soleil il accrut la puissance,
Et pour les réunir, pour les multiplier,
À l'espalier en face opposa l'espalier.
La faveur des saisons fut pour lui plus constante ;
Ses fruits, dont la grosseur a passé son attente,
D'un éclatant duvet sont toujours revêtus.
Ses voisins l'enviaient : « Imitez ses vertus, »
Leur disait quelquefois le pasteur du village ;
« Au Dieu qui le protége adressez votre hommage ;
« Le travail, la sagesse et la faveur des cieux
« Font croître les beaux fruits chez les hommes pieux. »
Quand le printemps renait, quand les arbres fleurissent

Les bourgeons trop hâtés quelquefois se flétrissent.
Crains le perfide éclat d'un soleil printanier ;
L'hiver, dans sa caverne un moment prisonnier,
Revient avec les vents et la grêle bruyante ;
Cours à tes espaliers : que ta main prévoyante
Sous des tissus de toile, ou de paille, ou de joncs,
Cache de l'arbrisseau les fragiles bourgeons,
Et trompe ainsi des airs la rigoureuse haleine.
Il est d'heureux climats où l'arbre croît sans peine
Et fournit aux humains, sans s'épuiser jamais,
Leurs toits, leurs vêtements, leurs boissons et leurs mots ;
Ces climats, qui du ciel ignorent l'inclémence,

Des fruits de l'âge d'or ont gardé la semence :
Tel, exempt de tout soin, durant des jours entiers
L'Indien vit en paix sous les hauts cocotiers.
Notre sort est moins doux ; les sueurs d'une année
Ont payé l'humble gerbe en nos champs moissonnée
Nos printemps sont douteux, nos étés sont trop courts ;
Au génie inventeur nos besoins ont recours ;
Le génie a parlé, tout fleurit, l'eau circule,
Le marais se dessèche, et Dodone recule ;
L'air, la terre et les eaux ont perdu leurs poisons,
Et sur un autre sol naissent d'autres saisons.
La culture peut tout, et ces froides contrées,
D'un oblique soleil à regret éclairées,
Ont vu naître en leur sein les plantes du midi.
Le commerce aux cent bras, dans le monde agrandi,
Tentera, s'il le faut, des conquêtes nouvelles ;
Astres, guidez son cours ! vents, prêtez-lui vos ailes !
Le nocher tend sa voile, il part, et sur nos bords
Les deux Indes bientôt porteront leurs trésors.
Nos mains, savant Dédale, ont passé ta merveille,
Et dans l'île où jamais le marteau ne sommeille,
Les Cyclopes honteux ne peuvent concevoir
Que l'humaine industrie ait vaincu leur savoir.
Hélas ! nos talents même attestent nos misères ;

C’est le courroux d’un Dieu qui les rend nécessaires.
L’homme en créant les arts se fait des bras nouveaux,
Et les ajoute aux siens pour aider ses travaux ;
C’est aux arts que sa main doit le sceptre du monde.
Le sol, qu’orne aujourd’hui leur présence féconde,

Jadis n’enfantait point ces fruits délicieux
Que le moindre hameau partout offre à nos yeux.
L’Europe, deux mille ans, fut inculte et barbare.
Le Gaulois, le Germain, le Scythe, le Tartare
Suivaient, au fond des bois, les obliques sentiers
Du char toujours roulant qui portait leurs foyers.
Les voyez-vous errer sous cette ombre éternelle ?
La proie, en les fuyant, les attire après elle,
Et l’arc atteint de loin, sous leur bras redouté,
Le sanglier féroce, ou l’uroch indompté.
De saison en saison leur marche recommence
Et partout se prolonge une forêt immense
Dont les nombreux détours les ramènent sans fin
Des mers du Scandinave aux rives de l’Euxin.
Ces vieux bois de la Gaule et de la Germanie
Ont laissé leurs débris à la sombre Hercinie ;
L’homme, en ces noirs déserts un moment égaré,
Coulait des jours sans gloire, et passait ignoré.
Là, pour tout monument, s’élevait d’âge en âge
Le grand chêne d’Hésus, qui sous le même ombrage
De nos premiers aïeux a couvert le berceau,
Et des fils de leurs fils couvrira le tombeau.
Oh ! quel Dieu tout-à-coup sortant de son nuage
Viendra porter des lois à l’Europe sauvage ?
Quel nouveau Triptolême ou quel autre Osiris
De ces hommes grossiers soumettra les esprits ?
Voyez-vous arriver de ces rives lointaines
Un vaisseau que les vents ont poussé vers Athènes ?
Cécrops est descendu l’olivier dans les mains,

Et l’arbre de Minerve adoucit les humains.
Sur nos bords, à son tour, Marseille policée

Reçoit les fruits, les arts et les mœurs de Phocée.
On fixe les enclos, on établit des lois :
Quand César eut l'honneur d'asservir les Gaulois,
Le blé parait nos champs, le raisin nos collines,
Et des eaux de Sextus les campagnes voisines
Voyaient l'huile à longs flots couler de tous côtés ;
L'olive du Vénafre eut des sucs moins vantés ;
Et même de ces fleurs dont Hybla se couronne
Le miel était moins pur que celui de Narbonne.
Toujours l'antique Asie enrichit l'univers.
Les héros de l'Europe, en traversant les mers,
Un jour, dans l'Orient sin-pris de leur courage,
Iront du Saint-Tombeau venger le long outrage.
Un Français les conduit : si leur zèle enflammé
Par la froide raison fut souvent trop blâmé,
Du moins ils ont porté dans les champs de leurs pères
D'utiles arbrisseaux, des plantes étrangères ;
Ils n'ont pas vu sans fruit les plaines de Damas,
Le Nil et le Jourdain, et ces riches climats
Où le sol vigoureux est moissonné sans cesse,
Et, vieux de six mille ans, brille encor de jeunesse.
C'est ainsi que la guerre expiant ses forfaits,
Toujours à ses fléaux mêle quelques bienfaits.
Le temps amène enfin le siècle du génie :
Pomone t'attendait, docte La Quintinie !
Son art chez nos aïeux fut longtemps retardé,

Mais il plut à Louis, il fut cher à Condé ;
Tout change, et les vergers dont j'ai tracé l'histoire
Doivent à deux Bourbons leur fortune et leur gloire.
Ranime donc ta voix, poursuis, Muse des champs !
L'art qu'aimaient ces héros est digne de les chants.
D'autres prodigueront des trésors inutiles
Dans ces grands parcs anglais peuplés d'arbres stériles,
Où le Spleen au front pâle, à l'œil morue, au pas lent,
De vapeurs obsédé, se promène en bâillant ;
Pour moi, de jeux plus doux j'offre ici la peinture.

Vertumne à chaque instant variait sa figure,
C'est d'un riche verger l'emblème ingénieux :
Que de mille couleurs il se pare à mes yeux !
Si j'en veux parcourir les routes ombragées,
Les fruits, leurs doux parfums, leurs couleurs mélangé
Tout me plait et m'invite, et suspend mon chemin.
Que puissent les saisons, se tenant par la main,
En cercle, autour de nous, verser sans imprudence
Cette urne qu'à leurs soins confia l'abondance !
Nos vœux sont exaucés : il est temps de jouir.
Lorsqu'en un ciel serein, prêts à s'épanouir,
Vos arbres, que cinq mois a noircis la froidure,
Font entrevoir de loin un réseau de verdure,
Et qu'un heureux contraste unit en même temps
Les débris de l'hiver aux boutons du printemps,
Oh ! de l'année en fleur que l'enfance intéresse !
Ce pommier a blanchi : tiendra-t-il sa promesse ?
L'été vient, et Pomone, amante du Soleil,

Sous l'astre aux sept couleurs prend un teint plus vermeil.
Alors de ses présents vous cueillez les prémices.
De leurs doubles parfums confondant les délices,
La fraise et la framboise ont charmé l'odorat.
Comme elles, de sa pourpre étalant tout l'éclat,
Le fruit de Cérasonte, à côté des groseilles,
À des riants desserts couronné les corbeilles.
La pêche flatte l'œil et la bouche, et la main,
De sa chair embaumée, et de son doux carmin.
La ligue, en brunissant, à son tour vous appelle ;
L'oranger a jauni, la grenade étincelle ;
En variant son goût, le prunier s'est couvert
De nuances d'azur, d'or, de pourpre et de vert.
Du poirier, né gaulois, les tribus innombrables
Sans cesse enrichiront le luxe de vos tables.
Chaque espèce à son temps : la fermière en fait choix,
Et d'une main soigneuse, à l'abri de vos toits
Conserve la fraîcheur de ces poires tardives

Qui, jusqu'à l'autre été, charmeront vos convives.
L'automne épanche enfin ses dernières faveurs,
Et rougit d'un vin pur la coupe des buveurs.
Les ceps sont dépouillés, déjà tombe leur feuille ;
Et le coing plus tardif après eux se recueille.
N'ai-je pas entendu les branches du noyer
Sous vos coups vigoureux et gémir et ployer ?
Les noix, autour de vous, roulent sur la verdure.
Arbre heureux ! du hameau ton ombre est la parure ;
Ton fruit, quand le banquet déjà touche à sa fin,
Sait irriter encore et la soif et la faim ;
Et par les flots choisis de la liqueur dorée,

L'absence de l'olive est souvent réparée.
Les pommiers inégaux ont cédé leur moisson,
Et leur suc formera cette fraiche boisson
Que la jeune beauté, dans les champs de Neustrie,
Préfère au jus vermeil de la grappe mûrie.
L'élève heureux d'Hermès, Comus à ses fourneaux
Distillera ces fruits en bienfaisantes eaux.
Que dis-je ? par Bacchus la cerise exprimée
S'est en liqueur de feu tout-à-coup transformée.
Cette pâte épaissie au souffle de Vulcain
Boit le miel du roseau que planta l'Africain ;
Et dans les jours d'hiver, quand ma lèvre la touche,
L'odorant abricot parfume encor ma bouche.
Pour toutes les saisons Pomone a des bienfaits ;
Qui peut compter les dons que sa main nous a faits ?
Tous les jours, de son art les succès l'enhardissent,
Et d'un éclat nouveau ses fêtes resplendissent.
Ô monarque puissant, qui des premiers Césars
Rejoignis dans ta main les vingt sceptres épars,
Et qui, chargé du poids d'un si vaste royaume,
Gouvernais ton verger tel qu'un sage économe,
Glorieux Charlemagne ! en vain tu m'as vanté
La douceur de tes fruits, et leur variété ;
De tes poiriers choisis, de tes royales treilles

Je ne garantis point les douteuses merveilles ;
Ce trésor des Martels serait pauvre aujourd'hui.
Ce roi dont la sagesse eut Guesclin pour appui,
Couvrit de cerisiers le parc de ses ancêtres,

Et Paris s'étonna du luxe de ses maîtres.
Maintenant de nos murs parcourez les dehors ;
Les rivaux de Thouin, étalant leurs trésors,
Offrent à chaque pas des espèces nouvelles :
Les plus rares pourtant ne sont pas les plus belles.
Mais que d'heureux trésors vous pouvez conquérir !
Lorsqu'un plant fatigué commence à dépérir,
Du végétal mourant l'héritier se prépare ;
Et ce qu'il a perdu, le verger le répare.
La riche pépinière, en son sein maternel,
Et de fleurs et de fruits porte un peuple éternel.
Qu'au soleil du matin elle soit exposée ;
Du nord et du midi l'influence opposée
Pourrait également brûler ces plants nouveaux ;
Le jour naissant convient aux naissants arbrisseaux.
Ces frêles nourrissons entre des mains habiles
Croissent pour remplacer leurs ancêtres débiles.
Tout meurt, mais tout renait ; et ce tronc précieux
Que jadis a planté la main de vos aïeux,
Et que plus d'une fois en bravant leur défense,
Dans ses jeux indiscrets outragea votre enfance,
Ce tronc, que ses bienfaits ont longtemps embelli,
Par ses dons épuisé, comme nous a vieilli ;
Il tombe, et cède enfin son empire à l'arbuste.
Tel, sous le poids des ans penchant sa tête auguste
Un vieillard vertueux regrette moins le jour
S'il laisse après sa mort un fils de son amour :
Son fils reproduira ses mœurs et son image.

Avant que sur les cieux, dans un sombre nuage,
Amalthée en fuyant ramène le Verseau,
L'arbuste est enlevé de son premier berceau ;
Il a changé de sol, et sous vos lois prospères,

Il aime à vivre aux lieux où moururent ses pères.
Connaissez donc du ciel les signes réguliers ;
Sachez, en variant vos travaux journaliers,
Les hâter à propos, les quitter, les reprendre.
Sur le tertre voisin, dois-je encor vous apprendre
À planter la colonne où le temps qui m'instruit,
Tournant à pas égaux, marque l'heure qui fuit ?
N'allez point y graver quelque sinistre emblême ;
Laissez le solitaire, ennemi de lui-même,
Chercher dans l'instrument qui mesure le jour
Le terrible signal d'un départ sans retour.
Mais vous, peignez plutôt les Heures enchaînées,
De pampres et de fleurs, et de fruits couronnées.
Tout doit rire en effet à votre œil enchanté.
Que la grâce se mêle à la fécondité !
Dessinez le parterre où vos fleurs vont éclore :
Pomone en tous les temps fut compagne de Flore.
Renais dans hyacinthe, enfant aimé d'un Dieu !
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu,
Penche-toi sur les eaux pour l'admirer encore.
D'un éclat varié que l'œillet se décore ;
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs !

Que sous l'herbe en tous lieux ta pourpre se noircisse
Et que la giroflée en montant s'épaississe.
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue
Que l'amour fait rougir d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir ;
À la jeune bergère on aime à les offrir.
Elle rend un sourire : hélas ! belle rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière ;
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.
Ô fleurs ! en tous les temps égayez ma retraite,

Et plus heureux que moi, puisse un autre poëte
Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs.
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent, par vos bouquets, étendit son empire.
Ô fleurs, qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour ;
Non, vous n'ignorez point les humains délices ;
Vainement la pudeur au fond de vos calices
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin ;
Les Zéphirs, précurseurs du soir et du matin,
Les Zéphirs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.
Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,

J'irai dans ce jardin où, calme et solitaire,
La science à toute heure ouvre son sanctuaire.
Ce dieu qui, du grand Tout emblême révéré,
Fut dans la docte Égypte autrefois honoré,
Pan rassemble en ces lieux, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Ici, mieux qu'à Memphis, pour expliquer ses lois,
Des Linné, des Buffon, il emprunte la voix.
J'entendrai les savants qu'a formés leur génie ;
Ils partagent entr'eux la Nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix :
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô Vérité ! tu veux qu'on te contemple,
Le sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple ;
Tout ce que tu cachas se montre à tous les yeux.
Le divin Esculape égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté révélant les mystères,
Vient demander aux fleurs quelques sucs salutaires.
Ces filles du printemps ne les refusent pas,
Et leurs bienfaits sans nombre égalent leurs appas.
Ainsi donc que les fleurs, charme de votre asile,

Ne frappent point vos yeux d'un éclat inutile.
À l'entour un essaim bourdonne sourdement ;
C'est là que, pénétré d'un double enchantement,
Vous lisez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée.
C'est là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte romain.

Si vous livrez vos fleurs à l'abeille volage,
Des oiseaux pour vos fruits redoutez le pillage ;
On se plait à leurs chants, mais l'essaim ravisseur
À Vertumne outrage fait payer leur douceur.
Souvent à trop d'excès trop d'indulgence entraine ;
Et j'en jure aujourd'hui par ce bon La Fontaine,
Si Jean Lapin m'outrage au fond de mon verger,
Sans l'appui du seigneur, je saurai me venger.
Déjà, tentant deux fois une longue carrière,
Loin des pompeux jardins, ma muse la première
Traça du potager les fertiles enclos,
Et des Naïades même y dirigea les flots.
Elle a dit le verger, les dons chers à Pomone,
Et de Flore en passant releva la couronne.
C'est assez de leçons, et l'exemple instruit mieux.
L'art que chante ma muse est un bienfait des cieux :
Des jardins, des vergers, apprenez l'origine.
Cérès avait perdu la jeune Proserpine,
Aux pieds de Jupiter elle apporta ses pleurs :
Jupiter, pour calmer de trop justes douleurs,
Voulut qu'en tous les temps l'épouse de son frère,
Six mois près d'un époux, six mois près de sa mère
Partageant tour à tour leur égale amitié,
De ses jours immortels leur donnât la moitié.
Déjà l'aimable reine aux enfers couronnée
Vit passer deux saisons dans le lit d'hyménée ;
Cérès va la rejoindre, et veut, pour ce grand jour,
Préparer sur la terre un champêtre séjour,

Où par d'heureux tableaux doucement abusée,
Proserpine retrouve un second Élysée :
« À des travaux plus doux j'instruirai les humains,
« Dit-elle ; un soc pesant a trop chargé mes mains ;
« Assez mon front brûlé fut noirci de poussière ;
« Ma fille, en ce moment, renaît à la lumière,
« Et je dois me parer pour la mieux accueillir ;
« J'ai fécondé la terre, et je veux l'embellir. »
Elle dit, prend son char, monte, et place auprès d'elle
Pomone encore enfant, sa nymphe la plus belle,
Qui, près de la déesse, a le rang qu'à sa cour
La reine de Paphos donne aux sœurs de l'Amour.
Cependant le char roule : il atteint les campagnes
Où l'on dit qu'au milieu de ses jeunes compagnes,
Proserpine en jouant moissonnait quelques fleurs,
Quand Pluton la ravit, insensible à ses pleurs.
Dans le vallon d'Enna Cérès est descendue,
Et c'est là que sa fille est par elle attendue.
Dans Enna ! quoi ! Cérès ne craint point d'affliger
La pudeur que ce lieu vit naguère outrager ?
Non, l'amour fit le crime, et bientôt désarmée,
Une vierge pardonne à qui l'a trop aimée :
La Déesse le sait, elle est femme, et son cœur
A fait choix du lieu même où Pluton fut vainqueur.
Elle y trace un verger, mais sa main toujours sage
Fuit des tableaux confus le bizarre assemblage,
Cherche, et trouve auprès d'elle un facile ornement,
Charme l'œil avec ordre, et brille utilement.

Cérès a commandé : Pomone la seconde ;
Le sol obéissant, à leur voix, se féconde ;
Tout naît, croît et mûrit, et sous de frais berceaux
Alphée et son amante ont confondu leurs eaux.
Proserpine descend : les parfums l'environnent,
De leurs fruits suspendus les arbres la couronnent ;
La rose à son aspect se hâte de s'ouvrir,
Les gazons de s'étendre et les bois de fleurir ;

L'eau murmure à ses pieds, tandis que sur sa tête
La voix des rossignols prolonge un chant de fête.
Proserpine applaudit en embrassant Cérès,
La suit, et pénétrant des ombrages secrets,
S'arrête tout à coup dans sa route indécise,
Et reconnaît la place où Pluton l'a surprise.
Son front rougit d'abord : mais sa bouche a souri.
On dit que des neuf Sœurs ce verger fut chéri.
Là, tous les ans, leur voix fêtait le jour prospère
Qui rendait une fille à l'amour de sa mère ;
Pour ce rustique enclos dont leurs yeux sont charmés
Elles abandonnaient leurs sommets renommés.
C'est là qu'en un bosquet la Muse de l'idylle,
Enflant près de l'Alphée une flûte docile,
Pour la première fois a modulé ses airs.
Souvent même, attiré par de si doux concerts,
Théocrite en secret vint dans ce lieu champêtre ;
Virgile y pénétra sur les pas de son maître.
Hélas ! depuis ce jour, au poëte, au berger,
Cérès n'a plus ouvert le céleste verger.

Eh bien ! osons du moins imiter son ouvrage,
Et des lieux qu'elle aimait reproduire une image.
Un verger coûte peu : celui que j'ai tracé
Ne convient point au luxe, à l'orgueil insensé ;
Il doit suffire au sage, il est simple et fertile,
Et pourra plaire encore aux muses de Sicile.
Mais La Fontaine a dit : les jardins parlent peu.
Il y veut un ami : conduisez-le en ce lieu.
Ah ! pour animer tout, il vous faut vos semblables.
Sachez donc ménager des aspects agréables,
Qui vous montrent les champs, les vignes, le hameau
Et la route où le char tremble sous son fardeau.
Près de vous, loin de vous, l'œil charmé se promène ;
Contemplez ces lointains, ces coteaux, cette plaine :
Quand avril reparaît, quand le jour renaissant
Se glisse à travers l'ombre, et l'efface en croissant,

La féconde génisse abandonne l'étable,
Mugit, et du hameau nourrice inépuisable,
Broutant jusqu'à la nuit un gazon ranimé,
Grossit le doux trésor de son lait parfumé ;
L'œil la suit dans ces bois, dans ce noir labyrinthe
Où de ses pieds pesants s'approfondit l'empreinte.
Sur le haut de ce mont, voyez-vous le chasseur
Des brouillards du matin traverser l'épaisseur ?
Lorsque tout est muet dans la ferme assoupie.
Il veille avant le jour, il attend, il épie
Le lièvre aux pieds légers qui, caché dans ces bois,
Au vol du plomb brûlant échappa tant de fois.
Mais, hélas ! foudroyé par une main trop sûre,

Il meurt, et de son sang a noirci la verdure ;
Il meurt, quand sur le thym ses compagnons heureux,
Par l'aurore égayés, l'invitaient à leurs jeux.
Plus bas est un pasteur : ses brebis confondues
Vous présentent de loin, aux coteaux suspendues,
D'un nuage argenté la mobile blancheur.
Dans ces prés se promène un robuste faucheur :
L'herbe tombe, et s'entasse en monceaux divisée ;
Souvent frémit la faux sur la pierre aiguisée.
Midi vient, tout se tait. Le soir, ô doux moment !
Quand les bœufs dételés reviennent lentement,
Tous les troupeaux divers courent aux bergeries ;
Leurs sourds mugissements errent dans les prairies,
Et saluant au loin le déclin du soleil,
Appellent sur vos yeux la nuit et le sommeil.
Peindrai-je du fermier la nombreuse famille
Rassemblant les épis tombés sous la faucille,
Et les chars, à grand bruit, de gerbes couronnés,
Et sous un ciel plus doux les raisins moissonnés,
Et les folâtres jeux que la vendange amène ?
Peut-être devant vous, d'une marche incertaine,
Deux amants se perdront au sein de la forêt :
Pardonnez à l'amour, et gardez leur secret.

Ce sont là vos Vernets, vos Poussins, vos Albanes.
Faites plus : que non loin des rustiques cabanes,
Le goût, ami des champs, construise à peu de frais
L'hermitage où vos jours s'écouleront en paix.
La maison de Socrate en sera le modèle ;
Consacrez au repos cet asile fidèle.
Les Grâces au front gai, se jouant sur le seuil,

De loin, aux vieux amis font un riant accueil ;
Elles plaisent sans art, et leur simple élégance
Redoute également le faste et l'indigence.
Oh ! si la destinée, avant mon dernier jour,
Accordait à mes vœux un semblable séjour !
Des amis quelquefois daigneraient y descendre.
Je crois déjà le voir, ce peintre aimable et tendre,
Florian, de Gessner et disciple et rival ;
Pour lui s'est élevé le trône pastoral :
Un siège de gazon et l'attend et l'appelle.
Ô Parny ! vous rendrez ma retraite plus belle ;
Reposez-vous enfin, n'affrontez plus les mers ;
Chantez, et mes bosquets garderont vos concerts.
De Tibulle en vos mains le luth résonne encore :
S'il se peut, sur vos pas menez Éléonore ;
Puisqu'elle aime vos vers, elle aime aussi les champs.
Puis-je vous oublier, vous dont les soins touchants
Et l'amitié fidèle et le constant suffrage,
Ont dans les jours de deuil relevé mon courage ?
Langeac, vous qui peignant cet immortel Génois
Des chaînes de Colomb faites rougir les rois.
Quittez pour un moment ce nouveau sanctuaire
Où vous rendez aux arts un flambeau nécessaire,
La Harpe ! et mêlez-vous à nos champêtres jeux.
Vous avez reproduit ce tragique fameux,
Qui peignit : un héros délaissé dans son île ;
En louant Fénelon, vous avez pris son style ;

L'un et l'autre ont chéri tout ce que j'ai chanté.
C'est ici que du goût s'accroit la pureté :

Le goût au premier rang a marqué votre place.
Amis ! qu'à nos cheveux la rose s'entrelace,
Et la lyre à la main, rappelons dans ce lieu
Les mœurs d'Anacréon, d'Horace, et de Chaulieu.
Une pierre immobile en table façonnée
Est de mes plus beaux fruits par mes mains couronnée ;
Le lait coule, un vin pur brille dans le cristal ;
Il est temps de s'asseoir à mon banquet frugal ;
Pomone l'a fourni, c'est sa main qui l'apprête.
Et vous, Marnésia, présidez à la fête :
Votre muse a chanté de semblables plaisirs ;
Vos jardins étendus dans vos heureux loisirs,
En ornant le château, nourrissent l'indigence.
Dans ces graves conseils, organes de la France,
Montrez-vous, défendez les droits du laboureur ;
Vous chantiez ses travaux, méditez son bonheur.
Et puissent, comme aux temps de Grèce et d'Ausonie,
Adoucis par les arts, formés à l'harmonie,
Nos pasteurs à l'envi décorer leur séjour,
En disputant d'adresse, et de vers, et d'amour !

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

La Maison rustique · Chant III

LE PARC.

Heureux qui, tour-à-tour jardinier et poète,
Décore en la chantant une aimable retraite !
Il ne consulte point Le Nôtre ou Whately.
Un terrain que lui-même a sans peine embelli,
Un peu d'eau, quelques fleurs, de beaux fruits, un bocage,
Voila tout ce qu'il aime, en faut-il davantage ?
Si pourtant la fortune, ou la faveur des rois,
Vous donna des trésors ou d'illustres emplois,
Alors de plus d'éclat entourez votre asile.

C’est en vain que, flattant un vulgaire imbécille,
De nos Mazaniels le délire nouveau
Veut ranger les humains sous le même niveau.
Malheur aux nations qu’éblouit la chimère
De ce dogme insensé dont l’envie est la mère !
Toi qu’accuse l’orgueil d’un sophiste effronté,
Ô des biens et des rangs sage inégalité,
On ne peut te bannir de l’état le plus libre,
Et du corps social tu maintiens l’équilibre.
Sur la pierre ou le tronc qui lui servait d’autel
Le dieu Terme eut jadis un culte solennel ;

Rendons-lui ses honneurs, désarmons sa colère ;
Mais qu’en nous accordant son appui tutélaire,
Ce Dieu muet et sourd, par d’heureuses rigueurs,
Divise les enclos, sans diviser les cœurs ;
Et que de la Pitié l’attendrissante image
Reçoive, auprès de lui, nos dons et notre hommage.
Tout rang à ses devoirs, tout homme à ses destins :
À l’humble ami des champs, il faut d’humbles jardins ;
Le parc majestueux convient à l’opulence.
Je veux que, déployé dans un espace immense,
Le parc autour de lui rassemble tous les arts,
Et de son noble aspect étonne mes regards.
Dès que les étrangers le verront apparaître,
Il doit leur annoncer la grandeur de son maître.
S’il montre avec orgueil, au penchant d’un coteau,
Un vieux bois dont le front couronne un vieux château,
S’il domine un beau fleuve, et, de lierre entourées,
Si d’anciens écussons quelques tours sont parées,
Je m’arrête, et m’écrie : Habitiez-vous ici,
Ô Dunois ! ô Nemours ! ô Bayard ! ô Couci !
Salut, mânes sacrés ! héros chers à la France !
Cependant je m’approche, et je rêve en silence
Au pied de ces donjons, consacrés autrefois
Par d’illustres amours ou d’illustres exploits ;
J’entre au fond des bosquets : déjà le jour s’abaisse,

La nuit vient, je suis seul, et dans cette ombre épaisse
L'oreille du poëte entend de tous côtés

Des chants mystérieux ou des cors enchantés.
À ce magique son, sur les hauteurs voisines,
Soudain m'ont apparu d'aimables héroïnes ;
Leurs fantômes légers volent devant mes pas :
C'est Sorel dont la voix guidait Charle aux combats,
C'est Étampe et Diane auprès de Gabrielle.
Sous les rayons tremblants de la lune infidèle,
Je les vois tour à tour se montrer, se cacher,
Reparaître, et s'enfuir, quand je crois les toucher ;
Je me fatigue en vain sur leur trace riante.
Est-ce le doux zéphir, ou leur robe ondoyante,
Qui fait frémir la feuille, et glissant dans les airs,
Murmure autour de moi sous ces berceaux déserts ?
Tel est des vieux manoirs le charme et la puissance ;
Leur fière antiquité fait leur magnificence.
Que de larges couverts étendus à l'entour,
Quand je sors du château, me dérobent au jour !
Entre les verts tilleuls, à la rose mêlées
Les fleurs du seringat parfument les allées :
Un sentier spacieux accueille mes amis,
Et sur un fin gravier mes pas sont affermis.
Rien ne gêne ma route, et d'espace en espace
Ma paresse rencontre un banc qui la délasse.
Je reprends mon chemin, et m'avançant toujours,
Je me suis enfoncé, de détours en détours,
Dans quelque bois profond chargé de noirs feuillages ;
Je vois fuir le château, les fermes, les villages ;
Je me croirais perdu loin du monde habité,
Si tout-à-coup, au creux d'un vallon écarté,

Io, de la clochette à son cou suspendue,
Ne faisait retentir cette sombre étendue.
Ainsi les plus beaux parcs sont de vastes forêts ;
Le temps qui vieillit tout rajeunit leurs attraits.
Compiègne et Saint-Germain, c'est vous que j'en atteste.

Et toi, Fontainebleau ! site encor plus agreste,
Qui sous tes hauts abris m'égaras tant de fois !
J'admire ces donjons bâtis par les Valois,
Ces créneaux qui de loin, perdus dans le nuage,
Du palais de Fingal semblent offrir l'image.
Mais que j'aime bien mieux les sauvages beautés
De tes bois qu'Henri-Quatre a souvent fréquentés,
Et ces pins dont le deuil a noirci les collines
D'où s'échappe ta source en ondes cristallines !
À travers ces taillis et ce sable mouvant,
Aux gorges de Franchard je parviens plus avant ;
Terre dans le cahos de ces roches bizarres
Où rampent tristement quelques arbustes rares.
Eh quoi ! presqu'à leurs pieds, une brillante cour
Mène en pompe les arts, les plaisirs, et l'amour !
Jamais la pénitence, en des lieux plus arides,
N'a caché de Bruno les sombres thébaïdes.
Là, d'un monde écroulé, je crois voir les débris.
Souvent le voyageur arrivé de Paris,
Vient de ces noirs rochers parcourir le dédale ;
Et tout plein des splendeurs de la ville royale,
Muet, il contempla d'un œil épouvanté
Ce grand désert voisin de la grande cité.

Mais ces bois qui du trône ont accru l'héritage,
D'un sujet, quel qu'il soit, ne sont point le partage ;
Et de moindres forêts sur-ont vous plaire encor.
Ne les dégrades point, ménagez leur trésor.
Que toujours, s'entourant d'une race nombreuse,
Dodone élève en paix sa tête vigoureuse,
Et livre à vos foyers ses bienfaits renaissants.
Abattez sans détruire, et plantez tous les ans.
Tel Sully gouverna ses forêts paternelles ;
S'il condamnait au fer leurs tiges les plus belles,
Il t'en portait le prix, ô Bourbon ! ô grand roi !
Et payait tes soldats aussi pauvres que toi.
Que des Grands à l'état le luxe soit utile.

Voulez-vous qu'en tout temps ce pompeux domicile,
Ce parc que vous ornez, intéresse vos yeux ?
Occupez sagement vos jours laborieux.
Gouvernez les moissons, présidez aux vendanges,
Surveillez vos pressoirs, vos bercails et vos granges.
Lorsque Montmorency, fameux sous quatre rois,
Fut par l'exil enfin puni de ses exploits,
Aux murs de Chantilly suspendant sa cuirasse,
Il ne murmura point d'une injuste disgrâce,
Et, noble laboureur, comme les vieux romains,
Il cultiva les champs défendus par ses mains.
Ces travaux ont leur charme, et sous un toit tranquille,
Le plaisir règne aux champs aussi bien qu'à la ville.
Quand des astres plus doux, tempérant les chaleurs,
Ont ramené l'automne aux changeantes couleurs,

Diane à ses combats invite votre audace.
Déjà, dans les enclos préparés pour la chasse,
Les hôtes de ces bois sont par vous renfermés.
De serpolet, de thym ces gazons parfumés
Tapissent la garenne où s'agite ans cesse
Du fièvre emprisonné l'inutile vitesse :
Un mur retient l'essor de ses pas vagabonds.
Dans ce taillis voisin, m'amusant par leur bonds,
Des daims et des chevreuils les douces colonies
S'égarent au hasard, ou paissent, réunies ;
Des biches sont plus loin, et le roi leur époux
Lève un front couronné qui les domine tous.
Innocentes tribus qu'en ces lieux on rassemble,
Hâtez-vous de jouir, de folâtrer ensemble,
Multipliez vos jeux, vos courses, vos festins,
Charmez par vos amours vos rapides destins ;
J'entends déjà les cris de la même affamée.
Toujours par les héros la chasse fut aimée.
Mais s'il est glorieux d'accompagner leurs pas
Dans ce noble exercice, image des combats,
Ce n'est point quand des bois le monarque paisible

Vaincu, pleure aux genoux du veneur insensible ;
C'est quand la force et l'art, au fond de ces halliers,
Frappent d'un coup mortel les hideux sangliers ;
C'est quand le loup gorgé du sang de ses victimes
Vient devant le bercail expier tous ses crimes.
Le renard moins haï n'est pas moins dangereux ;

Sa force est dans la ruse, et les vols sont ses jeux ;
Ainsi que les brigands, il aime les ténèbres.
Les attentats du fourbe au hameau sont célèbres ;
Autour de l'humble ferme il a rôdé sans bruit ;
Et lorsque, mesurant les heures de la nuit,
Les cris aigus du coq au loin se font entendre,
Il médite le meurtre, il s'apprête à surprendre
La poule, dont le sein couve en paix ses petits
Qui de l'œuf entr'ouvert sont à peine sortis.
Il entre, égorge tout, ses meurtres sont sans nombre,
Il les transporte au loin, favorisé par l'ombre,
Rentre encore, et trainant son horrible butin,
N'interrompt sa fureur qu'au retour du matin.
Tel on peint ce brigand terrassé par Alcide,
Le difforme Cacus, dans son autre homicide
Dérobant, loin du jour, les hommes, les troupeaux :
Au seuil de l'antre affreux pendent les noirs lambeaux
Et des corps tout sanglants, et des têtes meurtries,
Dont le monstre affamé repait ses barbaries.
Le sol qu'aux environs charge un air infecté,
D'un carnage récent est toujours humecté.
Venez, jeunes chasseurs ! protégez la chaumière
Contre cet ennemi que maudit la fermière !
Du terrier qu'il creusa reconnaissez l'abord.
Trop heureux si vos chiens l'ont surpris dans son fort !
Que les hardis bassets en assiègent l'entrée :
La tortueuse enceinte est par eux pénétrée ;
La forme de leurs pieds a servi vos desseins.
Si, las d'exécuter ses nocturnes larcins.

Le traitre est endormi, vous le vaincrez sans peine,
Son sommeil est profond ; mais s'il court dans la plaine,
Il fatigue la meute aboyant à grands cris,
Il va, revient, s'échappe, et d'abris en abris,
Aux plus épais buissons cherche une étroite issue :
C'est en vain, on l'y suit, et sa fraude est déçue.
Qu'importe sa vitesse et son art renommé ?
Il revole à son gite, et son gîte est fermé.
Il fuit encore, il fuit quand, sous l'œil qui la guide,
La balle, qui fend l'air, l'atteint d'un plomb rapide ;
Il tombe : les hameaux, vengés et satisfaits,
Triomphent de sa perte en contant ses forfaits.
Puisse le même sort atteindre ses semblables !
Il est dans les forêts des hôtes plus aimables,
Dont le vol, le plumage, et le chant varié
Au chasseur inhumain demandent la pitié.
Laissez-les, près de vous, se jouer sans contrainte.
Rappelez-vous Julie, et la tranquille enceinte
Où sa main libérale attirait les oiseaux ;
Ils y trouvaient des fleurs, de la mousse et des eaux ;
Jamais rien n'y troubla leurs riants badinages,
Le secret de leurs lits, la paix de leurs ménages ;
Ils se fiaient à l'homme, et, sans craindre ses fers,
Vivaient à ses côtés comme au fond des déserts.
Rendez-moi ce bosquet : là, sous l'obscure voute,
Quand l'aube a reparu, je m'assieds et j'écoute,
Et des chantres ailés errant dans ces forêts,
L'orchestre harmonieux s'approche de plus près.
Quel barbare oiseleur, dans la saison nouvelle,

Pourrait ensanglanter le nid de Philomèle,
Rendre muets les bois, les grottes d'alentour,
Et ravir au printemps le chantre de l'amour ?
Aimez donc les oiseaux : dans vos vertes charmilles,
Loin du tube homicide, appelez leurs familles ;
Jouissez de leurs jeux et de leurs doux penchants,
Des nids et des amours, des hymens et des chants.

La retraite avec eux n'est jamais solitaire ;
Ces fils légers du ciel, empressés à vous plaire.
Vont payer à l'envi par les sons les plus doux
Cette hospitalité qu'ils reçoivent de vous.
Sitôt que la froidure engourdit et resserre
Les germes paresseux renfermés sous la terre,
Répandez quelques grains aux portes des bosquets.
Si la mère commune en ses riches banquets
Voulut au premier rang placer la race humaine,
Qu'aux êtres moins chéris vos mains s'ouvrent sans peine
Écoutez ce récit dont la naïveté
Pourra du froid censeur blesser la dignité,
Mais que, chez l'Écossais, la nourrice fidèle
Chante à ses jeunes fils qui pleurent autour d'elle.
Jadis fut un enfant, qui, dans un bois prochain,
Voyant le Rouge-gorge affligé par la faim,
Consola sa misère en des jours de froidure.
Tous deux ils partageaient la même nourriture,
Dans l'eau du même vase ils s'abreuvaient tous deux :
Chaque jour, à la voix d'un hôte généreux,
L'indigent Rouge-gorge accourant avec joie

Dans le sein qu'il chérit venait chercher sa proie,
Et disputait souvent aux lèvres d'un ami
Le pain ou les fruits secs dévorés à demi.
Mais le printemps renait : l'oiseau dans la campagne
Quitte enfin son ami pour revoir sa compagne.
L'enfant l'appelle encore, et le cherchant toujours,
Retourne au fond ds bois vers la fin des beaux jours
Là, d'un tuteur avide il éprouve la rage,
Et tombe massacré sur l'aride feuillage.
L'oiseau, qui du taillis parcourait l'épaisseur,
Reconnut dans son vol son jeune bienfaiteur ;
Il s'arrête, et couvrant ces dépouilles si chères
Et de mousse séchée et de feuilles légères,
Il meurt près de l'enfant dont la main l'a nourri.
De leur trépas commun l'Écossais attendri

Respecte encor les jours du Rouge-gorge aimable.
Soyons enfants aussi : c'est le but de ma fable.
Si les bois sont d'un parc le premier ornement,
L'éclat, le bruit des eaux, leur fécond mouvement,
Seuls donneront la vie à ce beau paysage.
J'ai déjà peint leurs dons, j'en ai montré l'usage :
Mais vous pouvez ici, par de plus grands effets,
Développer leur charme ainsi que leurs bienfaits.
Loin de moi ces étangs à l'aspect monotone,
Et l'air qui s'en exhale au retour de l'automne
Que le morne pêcheur à sa ligne attaché
Porte ailleurs des plaisirs dont je suis peu touché.
Si l'eau n'a point de cours, l'eau doit être bannie.
J'ai vu, je m'en souviens, aux champs d'Occitanie,

L'orgueilleuse Garonne, en partageant ses eaux,
D'un parc qu'elle embellit traverser les berceaux.
Du haut des belvéders les nobles châtelaines
Souvent tournent les yeux vers ces barques lointaines
Qui courent échanger les trésors des deux mers,
La voile dont les plis se gonflent dans les airs,
Un flot pur, un beau soir, la rame balancée,
Le repos et le bruit, tout plait à la pensée.
Mais, quel que soit l'attrait de ce tableau mouvant,
Aux parcs les plus fameux il manqua trop souvent ;
Et si le dieu du fleuve est loin de vos domaines,
Guidez vers vous, du moins, la nymphe des fontaines :
Ses flots sont moins pompeux, son cristal est plus frais,
Et l'art embellira ses rustiques attraits.
Reviens près de cette onde, aimable Poésie
Qui célébrais jadis Vaucluse et Blandusie !
Blandusie et Vaucluse avaient moins de clarté.
Ici, la rêverie attend l'homme enchanté ;
Il s'arrête, il s'assied, repose, et sur la rive
Dans un vague abandon flotte l'âme pensive.
D'une eau qui toujours fuit le sourd frémissement
Me berce, me distrait, m'agite doucement.

Alors, suivant le cours de la vague incertaine,
L'imagination au hasard se promène ;
L'espoir, les vœux trompés, les volages amours,
Et les tendres regrets et les premiers beaux jours,
Mille doux souvenirs, fugitives images,
Et ces illusions qui suivent tous les ages,
Et de la vie enfin les mobiles tableaux,

Glissent sur la pensée aussi prompts que les flots.
Le saule échevelé sur ces ondes s'incline.
Si, non loin de leurs bords, et s'allonge et domine
Un érable, un vieux chêne au tronc chargé de nœuds
Respectez leur grand âge et leurs flancs caverneux.
De mousse et de limon leurs racines chargées
Par l'onde infatigable à demi sont rongées ;
Leur cime est verte encore, elle croit, s'épaissit,
Se prolonge aux deux bords des flots qu'elle noircit,
Et ne laisse échapper, sur le ruisseau plus sombre,
Que de pales clartés qui vacillent dans l'ombre.
Là, qu'un siège sans art m'invite à m'approcher.
Peut-être la nature, au creux de ce rocher,
Tailla grossièrement quelque grotte sauvage ;
C'est à vous aujourd'hui d'achever son ouvrage.
Formez, sous cette voûte inconnue au soleil,
La grotte de l'amour, ou l'antre du sommeil,
Et que sur les cailloux l'onde y coule et serpente.
Laissez-lui quelquefois développer sa pente,
Quelquefois d'un obstacle embarrassez son cours :
Le ruisseau s'en indigne, et grossissant toujours,
Monte, écume, et se brise, et se roule en cascade,
Et du bruit de sa chute enchante sa naïade.
J'irai, quand Sirius rougit le firmament,
Quand la plaine est sans ombre, et l'air sans mouvement,
J'irai, je goûterai ta fraîcheur souterraine,
Grotte mystérieuse où le jour entre à peine !

Aimable obscurité ! puissent dans tous mes sens
Se glisser la vapeur de ces flots jaillissants !

Que leur murmure est doux ! ô combien ils me plaisent
Ces humides échos qui jamais ne se taisent !
Tel, Ovide nous peint des plus riches couleurs
L'abri de cette grotte où, fuyant les chaleurs,
Jadis venaient Diane et ses vierges fidèles
Jouer dans le cristal d'une eau pure comme elles.
Croirai-je au châtiment du chasseur indiscret
Qui de leur bain modeste a trahi le secret ?
La pudeur à ses droits, respectons ses mystères ;
Mais que les Déités ne soient plus si sévères !
Un beau parc est des Grands l'ordinaire séjour ;
Le luxe est fait pour eux, il convient à leur cour.
Je veux y voir le goût éclairer l'opulence.
À la voix de Mansard la colonne s'élance,
Et donnant plus de grâce et de pompe au château,
Des replis de l'acanthe orne son chapiteau.
Là viendront à la fois, sans jamais se confondre,
Du parc, en un seul point, les aspects correspondre.
À l'œil comme à l'esprit tout plait par l'unité :
D'un drame et d'un poëme elle accroît la beauté ;
Je veux qu'elle orne aussi les jardins que je trace.
Artistes, venez tous ! c'est ici votre place ;
Venez : que vos travaux soient encor secondes
Et par d'autres Louis et par d'autres Condés.
N'allez donc point offrir, dans de vains paysages,
Des fermes, des hameaux les bizarres images.
Sommes-nous chez Mopsus, ou Ménalque, ou Mœris ?

Du palais d'Apollon élevez les lambris ;
Ouvrez-moi les bosquets où ce Dieu se repose :
Peignez-moi les héros et leur apothéose.
Étonnez, mais charmez : que tout plaise à mes yeux ;
Les Grâces dans l'Olympe habitent près des Dieux.
Faites jouer l'Amour au milieu des trophées ;
Rappellez-moi ces temps où d'amoureuses fées,
Vers un château lointain entraînant un héros.
Tentaient de l'endormir dans les bras du repos :

Les déserts étonnés fleurissaient autour d'elles.
Artistes des jardins, ce sont là vos modèles !
Voyez sous cet ombrage errer de toutes parts
De magiques esprits, emblème des beaux arts.
Ils animaient les bois, les rochers, les fontaines,
Faisaient vivre le bronze, et parler ces syrènes
Dont le sein demi-nu s'élevait sur les eaux :
Le Tasse et l'Arioste ont créé vos tableaux.
Déjà vous accourez : nos vieux parcs vous implorent ;
De sacrilèges mains partout les déshonorent :
Hélas ! Sceaux disparut, Anet a succombé,
Marly même, ô regrets ! sous le fer est tombé ;
Versaille étale au loin sa grandeur désolée,
Comme un reine en deuil qui, d'un crêpe voilée,
Vers Thèbe, ou Babylone, ou Palmire, ou Memphis,
Couvrirait de ses pleurs le tombeau de son fils.
Rendez à ces beaux lieux leur première jeunesse ;
Que d'un siècle immortel la splendeur y renaisse.
Beau Siècle, est-on français, lorsqu'on t'ose insulter ?
J'aime (dut Gérardin contre moi s'irriter !)

Ces vieux parcs dont Le Notre inventa l'ordonnance ;
J'aime leur dessin pur et leur riche élégance,
Leur imposant abord, les doubles rangs d'ormeau
Qui dirigent nos pas vers ces nobles châteaux,
Où l'hospitalité, comme aux siècles antiques,
Semblait de son palais élargir les portiques,
Et découvrait de loin à l'œil du voyageur
L'asile du repos et celui de l'honneur.
Je retrouve en ces lieux les mœurs de nos ancêtres ;
Leur dignité brillait sous leurs abris champêtres :
Tout y fut régulier, sage, élégant comme eux.
Je ne dédaigne point, ainsi que leurs neveux,
Ces hauts murs de charmille à la verte fourrure,
Qui du vent de l'automne écartaient la froidure.
Je fais plus : je réclame, au lieu d'arbres lointains,
La treille aux pampres verts, doux abri des festins,

Ces salons de verdure, où la famille entière
En cercle allait jouir de l'ombre hospitalière ;
Le sol, le sable uni, cher aux pieds du vieillard,
Et ces bosquets en dôme arrondis avec art,
Qui jusqu'à l'horizon, sous leur voûte enfoncée,
Prolongeaient à la fois la vue et la pensée.
Vers le soir, les causeurs s'y donnaient rendez-vous ;
La marche était plus libre, et l'entretien plus doux :
C'était l'heureux tableau des sages d'Académe.
Oui : de ces grands jardins l'harmonieux système
Eût autrefois charmé Pythagore et Platon :
C'est là, qu'en élevant leur esprit et leur ton,
Ils auraient enseigné ces doctes symphonies
Qui mesurent les pas des sphères infinies,

Ou révélé ces lois dont la sainte équité
Par de savants accords sait régir la cité.
Tel, l'austère Molé décorait son domaine ;
Tel, s'offrait le coup-d'œil de Bâville ou de Fresne.
Ô gloire de la France ! ô vénérables noms !
Ô Bâville, ô séjour des sages Lamoignons !
Je me figure encor, dans tes longues allées,
De tes hôtes fameux les ombres rassemblées :
Sous ton auguste ombrage on croit voir en entrant
Tout ce que le grand Siècle eut jadis de plus grand.
Racine et Despréaux sont arrivés ensemble :
Le bon sens, le bon goût, l'amitié les rassemble,
Et Lamoignon ravi s'assied au milieu d'eux.
D'où s'élève dans l'air ce nuage poudreux ?
Sous ces rapides chars quel bruit au loin résonne ?
C'est La Rochefoucauld, c'est Colbert, c'est Vivonne ;
Pour s'enfuir à Bâville, ils ont quitté la cour.
De nobles entretiens les charment tour-à-tour :
C'est le beau, c'est le vrai, c'est le roi, la patrie,
La morale et les lois, les arts et l'industrie.
Quel groupe un peu bruyant là bas s'est éloigné ?
Près de Corbinelli j'aperçois Sévigné ;

Tout près sont Cornuel, Coulange, et La Fayette :
Là, court en folâtrant l'anecdote secrète.
Ainsi, quand on nous peint, dans les palais du ciel,
Jupiter assemblant le sénat immortel,
Tous les dieux partagés gravement délibèrent ;
Par Minerve à propos leurs avis se tempèrent ;

Momus assis plus bas, dans le fond du palais,
Raconte de Vulcain les imprudents filets,
Redit du Dieu des Dieux les humaines faiblesses,
Et fait rire en un coin les malignes Déesses.
Mais dans Bâville aussi Bourdaloue est venu :
Les jeux ont pris soudain un air plus retenu.
Ô jeux, ne fuyez point, devez-vous craindre un sage ?
Le masque de Tartuffe est loin de son visage.
Ici l'urbanité gouverne les propos,
Les égards attentifs ont choisi les bons mots,
Et prêtant au discours un charme inexprimable,
La folie est décente, et la sagesse aimable.
Cependant jusqu'au soir un convive attendu
Dans les détours du bois en rêvant s'est perdu ;
C'est La Fontaine : on court, on appelle à la ronde,
Il se retrouve enfin et Despréaux le gronde.
Le bon-homme a trouvé sous cet ombrage vert
Le sommeil, doux ami qui se cache au désert ;
Est-on pour s'endormir si digne de censure ?
Il lit des deux pigeons la touchante aventure ;
On l'admire, on l'embrasse, et tout est pardonné.
Si, par sa fantaisie en tout temps dominé,
La Fontaine, ennemi d'une gêne servile,
Préférait un désert au salon de Bâville ;
S'il redoutait le monde, ah ! sans doute aujourd'hui
Le sage a bien le droit de penser comme lui.

Cherchez donc, en vos parcs, un abri solitaire
Qu'habitent le repos, l'étude, le mystère :
Les Muses avec vous y viendront se cacher,
Et de ce lieu chéri nul ne peut approcher.

Voulez-vous loin du bruit méditer sans contrainte ?
Au fond de vos bosquets tracez un labyrinthe,
Qui sous d'épais lauriers, sous des myrtes riants,
Confonde en cent détours ses sentiers tournoyant,
Et loin de l'importun qui voudrait vous surprendre,
Semble vous entourer des replis du Méandre.
Telle fut cette enceinte où, pour tromper Minos,
Un fil mystérieux dirigeait un héros.
J'ose ici réclamer cet art, né dans la Crète,
Qui vous dérobe aux yeux de la foule indiscrète.
Morel veut le bannir des modernes jardins ;
Mais bravez de Morel les orgueilleux dédains ;
Permettez-vous ces jeux où s'amusait Armide.
C'est dans un labyrinthe, au fond des bois de Guide,
Que Vénus avec Mars se cachait à Vulcain.
Lorsqu'aux rayons des nuits, en se donnant la main,
Les Nymphes ont dansé sur le haut du Ménale,
Le pasteur devançant l'aurore matinale
Retrouve, sur l'émail du gazon ranimé,
Le labyrinthe heureux que leurs pas ont formé.
Combien j'aimais de Sceaux les ombragés antiques
Là, s'ouvrait un dédale aux verdoyants portiques,
Qui souvent protégea, vers le déclin du jour,
Et les chants du poëte, et les jeux de l'amour.
Là, tout-à-coup Chaulieu, dans sa course incertaine
Rencontrait à l'écart les Muses ou Du Maine.

L'aurore, dans ce lieu, vous invite en secret ;
Vous rêvez, le temps vole, et rien ne vous distrait,
Et l'étoile du soir vous surprend sous l'ombrage.
N'allez point cependant affecter l'air sauvage ;
N'entourez point vos parcs d'inflexibles verroux.
Quelquefois à la danse un joyeux rendez-vous
Invite sous l'ormeau la jeunesse voisine ;
Daignez au vieux fermier, qui lentement chemine,
Accorder quelque ombrage où, dans les jours d'été,
Il repose en louant la main qui l'a planté.

Que vos lits de gazon et l'eau de votre source
Délassent le passant fatigué de sa course !
Le pâtre vous implore, accueillez ses douleurs,
Et que ses jeunes fils croissent parmi vos fleurs !
Si ma barque longtemps aux flots abandonnée
N'était prête à toucher la rive fortunée,
D'un seigneur de château j'aurais peint les bienfaits,
Les champs qu'il féconda, les heureux qu'il a faits ;
Et ces tableaux peut-être auraient eu quelque grâce.
Mais du chant pastoral aisément on se lasse ;
La muse géorgique est chez nous sans honneurs.
Elle a ses droits pourtant aussi bien que ses sœurs ;
Maron lui dut jadis son plus parfait ouvrage ;
Et si des temps passés j'en crois le témoignage,
Un jour, la flûte en main, par ses accords touchant :
De la muse héroïque elle a vaincu les chants.
On m'a conté sa gloire et je vais la redire.

Un roi, dont la Chalcide a célébré l'empire,
Autrefois d'une fête ordonna les apprêts.
Les coursiers qu'en Épire on exerce à grands frais,
Ne vinrent point traîner dans des flots de poussière
Le char qui douze fois doit fournir la carrière.
Ce prince était un sage, il voulut à ses jeux
Inviter par des prix les poëtes fameux.
Plus d'un roi dans la Grèce honora les poëtes ;
On consultait d'un Dieu ces savants interprètes.
Que fallait-il alors pour régir l'univers ?
D'heureuses fictions, de beaux chants, et des vers.
Cependant à Chalcis les peuples accoururent,
Deux chantres renommés à la fois y parurent :
L'un est plein de fierté, de grandeur et de feu,
Tel jadis Phidias eut peint un demi-dieu,
Tel on feint que, de l'homme empruntant la figure,
Jupiter voyageait à côté de Mercure.
Des lauriers se mêlaient au bandeau révéré
Qui couronne le front du sublime inspiré ;

Il eut près du Mélès une nymphe pour mère,
Smyrne fut sa patrie, et son nom est Homère.
Au nom de ce grand homme, à son auguste aspect,
Tout le peuple à grands cris s'est levé par respect,
Quand le chantre d'Ascrée à son tour se présente.
Il n'a point du premier la grandeur imposante ;
Son air est simple et doux : il tenait des pipeaux,
Comme ces dieux bergers qui gardaient les troupeaux
Aux fleurs de sa couronne un épi s'entrelace ;
Et, saluant Homère, à ses pieds il se place.

Un murmure flatteur les accueille tous deux ;
Les autres concurrents s'écartent autour d'eux.
Le roi, levant son sceptre, ordonne le silence.
Homère a pris sa lyre, on l'écoute, il commence :
Les guerriers de Chalcis, sur quarante vaisseaux,
Pour venger Ménélas, avaient fendu les eaux ;
De ces hommes vaillants Elphénor est le guide ;
Leurs pavillons flottaient près du Xanthe rapide.
Soudain Mars aux Troyens a soufflé son courroux :
Contre le fier Ajax il les réunit tous.
On combat : la victoire est longtemps balancée.
Par la pique d'airain la pique est repoussée,
Les traits croisent les traits, l'acier heurte l'acier,
Le coursier hennissant attaque le coursier,
Poitrail contre poitrail leurs fureurs se répondent,
Et de leurs crins poudreux tous les flots se confondent.
Ajax des Phrygiens soutenait la fureur ;
Mars appelle la nuit, la fuite, la terreur ;
Du casque de Pluton il a chargé sa tête.
Trois fois Ajax s'élance, et trois fois il s'arrête,
Il cède au Dieu, s'éloigne et se retourne encor,
Quand tout-à-coup Minerve encourage Elphénor.
Trois cents Chalcidiens ont volé sur ses traces,
Et leurs piques de frêne entr'ouvrant les cuirasses
Rompent du chef troyen l'escadron belliqueux.
Mars recule indigné, Minerve est avec eux,

Et montrant dans les airs son égide éclatante,
Ramène aux Grecs vengés la fortune inconstante.

Ainsi chantait Homère, et ses nobles récits
Plaisent aux fiers enfants des héros de Chalcis ;
De ces tableaux surtout la jeunesse est charmée.
Hésiode, à son tour, quand l'ivresse est calmée,
Se lève et se recueille, et chante un air plus doux
Que l'Hélicon fidèle transmis jusqu'à nous :
Quand le taureau céleste a paru dans les nues,
Quand les filles d'Atlas, après lui revenues,
Montrent leurs sept rayons au nord du firmament,
Moissonneur, hâte-toi ! jette ton vêtement ;
Abats les épis mûrs sous de larges faucilles ;
Et lorsque ont disparu ces éclatantes filles
Dont le père immortel soutient le poids des cieux,
Plonge au sein de la terre un soc laborieux.
Travaille, un Dieu l'ordonne : obtiens sa bienveillance ;
Son cœur s'est endurci pour l'oisive indolence ;
Cérès, protège-nous ! L'or germe sous tes pas,
Ta paisible équité fait fleurir les États.
Bienfaitrice du monde, écoute nos prières !
Viens calmer des héros les fureurs meurtrières ;
Les plus longs différends par toi sont assoupis ;
Les troncs des bons rois s'ornent de tes épis ;
Ton empire est sans trouble, et ta faulx recourbée,
Mieux qu'un glaive sanglant, illustrera l'Eubée ;
En tout âge, en tout lieu, tes libérales mains
Ont réparé les maux que Mars fit aux humains.
Hésiode se tait, et ses douces images

Des vieillards attentifs ont gagné les suffrages.
Sur des tons variés Homère dit encor
Et le grand Jupiter, et cette chaîne d'or
Qui, du puissant Destin mystérieux emblème,
Suspend à ses anneaux le monde et les Dieux même.
Il prépare à Junon un bain délicieux,
Dont les flots odorants ont parfumé les cieux.

Grâce à lui, la déesse a reparu plus belle.
Il lui prête à dessein cette écharpe immortelle,
Qui renferme en ses plis, et le désir ardent,
Et l'aimable refus qui combat en cédant,
Et les jeux, et les ris, et ce tendre langage
Dont l'invincible attrait peut dompter le plus sage.
Tout-à-coup un nuage, aux plus riches couleurs,
Qui verse en gouttes d'or la rosée et les fleurs,
Au sommet de l'Ida s'abaisse et se repose.
Des touffes de lotos, d'hyacinthe, et de rose,
Soulèvent de Junon les immortels appas ;
Un Dieu, vaincu d'amour, la retient dans ses bras,
Et bientôt, sur les yeux de l'époux qu'elle abuse,
Descend le doux Sommeil, complice de la ruse.
Homère enfin s'arrête, et son humble rival
Reprend les chalumeaux et le chant pastoral.
Il dit le laboureur, ses pénates d'argile,
Ses vœux si modérés, son bonheur si facile ;
Les saisons qui pour lui font couler à longs flots
Et le miel de l'Hymette, et le vin de Biblos.
Aux champs règnent les mœurs ; là, Vénus toujours pure,

N'a livré qu'à l'hymen sa modeste ceinture ;
Et son charme s'accroît de sa fécondité :
Le travail est sa dot, la pudeur sa beauté.
C'est là que, retraçant tous les traits de son père,
Le fils rend témoignage aux vertus de sa mère.
Dès l'enfance il honore, ainsi que ses aïeux,
Et les Dieux, et son père aussi saint que les Dieux.
Trop souvent, ici bas, les spectacles du crime
Ont allumé du ciel le courroux légitime ;
Jupiter va frapper : mais le Dieu menaçant
A détourné les yeux vers le chaume innocent ;
Il s'apaise et pardonne, et son Aigle tranquille
Dort sur les feux éteints de la foudre immobile.
Tels luttaient tour-à-tour deux célèbres rivaux :
Si leurs chants sont divers, leurs succès sont égaux,

Et d'un grand peuple entr'eux la faveur se partage.
Le roi descend du trône, et leur tient ce langage :
Salut, divin Homère ! ô chantre des guerriers !
Règne avec Apollon sous les mêmes lauriers.
Mais, quel que soit ton art, fils des Muses ! pardonne,
Le chantre de la paix obtiendra la couronne.
Hésiode rougit, il s'approche, et sa main
Prend la couronne d'or, et le trépied d'airain,
Dons chers et glorieux, le prix de sa victoire ;
Et de ce grand combat éternisant l'histoire,
Lui-même, au Dieu des vers, sur le haut Hélicon,
Dédia le trépied, la couronne, et son nom.

C'est ainsi qu'au milieu des discordes civiles,
Banni par cinq tyrans, je chantais loin des villes.
Caché dans les jardins, les vergers et les bois,
J'achevais des tableaux dont ma muse autrefois,
D'une main jeune encor, a jeté les esquisses.
Dieux des champs, à mes vers daignez être propices !
Et près de vos autels que mon nom répété
Vive un jour dans ces lieux dont j'ai peint la beauté !

La Grèce sauvée · Chant I

Arrivée de Xerxès. — Les jeux Olympiques. — Thémistocle ; Aristide. — Lutte des athlètes ; Cynégire et Glaucus. — Course des chars.

Je chante ce guerrier qui, devant Salamine,
Des remparts de Minerve a vengé la ruine,
Qui rallia les Grecs, et d'un joug odieux
Sauva leurs saintes lois, leurs tombeaux et leurs Dieux.
Muses, dont la mémoire embrasse tous les âges,
Vous que Delphe autrefois cachait dans ses ombrages,
Dites comment Xerxès outragea vos autels,
Et ces bois consacrés par vos chants immortels ;

Racontez son orgueil, sa défaite et sa fuite.
Et toi, qui fis marcher tous les arts à ta suite,

Ôvieillard renommé, qui depuis trois mille ans
Vois d'éternelles fleurs orner tes cheveux blancs,
Puissé-je, en ces climats où brillait ton génie,
Vers les rives d'Égée ou les mers d'Ionie,
Recueillir, à l'aspect des lieux qui t'ont charmé,
Quelques rayons du feu dont tu fus animé !
L'impatient Xerxès avait franchi la Thrace,
Et partout la terreur qui marchait sur sa trace,
La vengeance et l'orgueil dictant ses volontés,
Abaissaient devant lui les remparts des cités.
Tout cède, et déjà fier des succès qu'il présage,
Des monts Thessaliens il tentait le passage.
Cent nations marchaient sous ce monarque altier :
En esclave à sa suite il traine un monde entier.
L'Europe au loin frémit : des campagnes fécondes
Il épuise en passant les moissons et les ondes,
Tandis que ses vaisseaux oppriment de leur poids
L'Hellespont indigné de fléchir sous ses lois.
Il s'avance : on eut dit que l'Asie ébranlée
Tombait de tout son poids sur la Grèce accablée.
Ces Dieux qu'on avait vus dans les champs Phrygiens
Jadis contre les Grecs exciter les Troyens,
Et que de Jupiter la loi toute-puissante
Força d'abandonner les bords chéris du Xanthe,
Tous ces Dieux irrités, avides de combats,
Ont du Persan superbe accompagne les pas,
Et sur l'Europe enfin leur vieille jalousie,
Croit venger avec lui les affronts de l'Asie.
Ils fondent dans son camp : là, semblable à la nuit,

D'un nuage entouré, Mars descend à grand bruit.
Des hordes au combat par Xerxès entraînées
Il aime et la licence et les mœurs forcenées,
La sanguinaire ivresse, et l'aveugle fureur.
De leur farouche aspect il redouble l'horreur,

De leurs barbares cris augmente encor la rage,
Les guide et les remplit de l'espoir du carnage.
Il rugit à leur tête, et d'un air furieux
Semble encor reprocher au monarque des cieux
Ce flanc que Diomède a percé de sa lance.
Sur son front teint de sang s'agite et se balance
Ce casque aux crins hideux, aux immenses contours,
Qui dix ans de Pergame a protégé les tours,
Et des sombres replis de sa cime mouvante
Peut, même aux Immortels, inspirer l'épouvante.
Vénus marche à sa suite, et, sous des traits plus doux
Dans le fond de son cœur cache autant de courroux,
Prend comme lui souvent ses sujets pour victimes,
Enfante aussi la guerre, et produit tous les crimes.
Vénus aime l'Asie et voit sur ses autels
L'esclavage y brûler des parfums éternels.
Tout l'Olympe est armé : le signal de la guerre
Ensemble a réuni, des trois parts de la terre,
Mille Dieux dont les noms et les traits abhorrés
Furent jusqu'à ce jour dans la Grèce ignorés.
Ceux-là sont accourus des sommets du Caucase,
Ceux-ci des bords du Gange, ou du Tigre, ou du Phase
Quelques-uns de l'Afrique ont quitté les déserts.
Chacun d'eux honoré par des cultes divers
S'attache à l'étendard du peuple qui l'adore.

Au milieu d'eux s'élève et les domine encore
Arimane, l'auteur du désordre et du mal,
Qui de l'auteur du bien ; est l'éternel rival,
Et dont l'affreux pouvoir invoqué chez les Mages
A partout de la crainte obtenu les hommages.
Tels sont les protecteurs, les appuis des Persans.
Des Dieux plus doux, qu'honore un légitime encens,
Viennent aussi des Grecs soutenir la querelle ;
Jupiter les protége, et sa fille immortelle,
Cette sage Pallas qui hait également
La perfide Vénus et son barbare amant,

Et qui donne aux guerriers couverts de son égide
Une valeur plus calme et non moins intrépide.
L'ingénieunse Athène est son plus cher séjour.
Ce peuple aussi te plaît, Dieu des arts et du jour !
Tu le défends, ton bras tient l'arc inévitable
Dont les traits ont frappé ce serpent redoutable
Qu'au pied du mont fameux, par les Muses chéri,
Les fanges du déluge autrefois ont nourri :
Les Muses t'entouraient jusqu'au sein de la guerre.
L'une porte en sa main le compas et l'équerre,
Médite, et trace un camp d'un front calme et serein ;
D'autres en sons guerriers font résonner l'airain ;
La valeur s'en accroît. Ces héros de la Grèce,
Que mit au rang des Dieux leur gloire et leur sagesse,
Y reviennent combattre, et mêlés aux humains,
Veillent sur les cités que bâtirent leurs mains.
Là, se place Thésée ; ici, dans une nue
Hercule auprès de lui balance la massue

Qui, dans ces mêmes lieux, abattait autrefois
Les tyrans de la terre et les monstres des bois.
De plus grands ennemis la Grèce est assiégée.
Cependant, des rochers dont elle est protégée,
À l'innombrable essaim des soldats de Xerxès
Sparte et Léonidas ferment encor l'accès.
Quand Sparte la défend, la Grèce est rassurée :
Mais d'abord elle veut sur sa cause sacrée
Appeler les regards et les faveurs des Cieux.
Lec vrai courage habite au cœur religieux :
Toujours un grand revers menace un peuple impie.
Déjà se préparaient, dans les champs d'Olympie
Ces jeux qui, se mêlant aux plus graves leçons,
Reviennent d'âge en âge après quatre moissons.
On s'empresse, on accourt, on s'assemble en Élide
Des vallons de Tempé, des cités d'Argolide
Qu'épouvantaient jadis de crimes trop fameux.
Les enfants de Pélops, fondateur de ces jeux ;

On s'y rend de Corinthe et des monts de Sicile,
Et de la rive Égée, et du fond de cette île
Où naquit Jupiter, où les lois de Minos
Ont appris à Lycurgue à former des héros ;
Et de Sparte, et d'Athène, en tout temps sa rivale ;
Du haut du Cythéron, du Pinde et du Ménale,
Et d'Éphèse, et de Delphe où court l'homme incertain
D'un trépied prophétique apprendre son destin ;
Des champs de Marathon aux Persans si funestes,
Qui de leurs os blanchis montrent encor les restes,
Et de ceux de Platée où la mort les attend.

L'aurore enfin parait : quel spectacle éclatant !
Quel beau jour ! On s'assied ; la Grèce tout entière
Frémit impatiente autour de la barrière.
C'est là qu'on couronnait avec solennité
Ou l'adresse, ou la force, ou la légèreté.
Vingt héros ont paru dans cette lice antique.
Hercule y fut vainqueur ; le temps, la politique,
D'illustres souvenirs, les oracles des Dieux,
Ont consacré ce jour à jamais glorieux.
Des plus grands sénateurs la sagesse y préside ;
Deux illustres rivaux, Thémistocle, Aristide,
Les premiers au combat, les premiers au conseil,
Ont de ce jour illustre ordonné l'appareil.
À d'obscurs citoyens ils doivent leur naissance :
Seuls ils ont fait leur sort ; on les vit dès l'enfance
Suivre un parti contraire et différer toujours.
Mais l'État en péril réclame-t-il secours,
Ennemis généreux, oubliant leur querelle,
Ils marchent réunis quand sa voix les appelle.
Thémistocle est superbe, actif, ambitieux,
Il eût rendu célèbre en tout temps, en tous lieux,
Et le peuple, et l'empire où le ciel l'eût fait naître.
Son siècle, déjà grand, par lui seul eût pu l'être.
Il pense en politique, il agit en guerrier,
Fait pour le premier rang brille encore au dernier,

Joint l'art à la grandeur, la prudence à l'audace,
Et change de talent quand il change de place ;
Dans Athène, à la cour, il sut être à la fois
Et souple avec le peuple, et fier avec les rois.

La gloire est le besoin de son âme enflammée ;
Du nom des vieux héros son oreille est charmée ;
Jeune enfant, il courait, ivre d'un noble orgueil,
Méditer leur histoire au pied de leur cercueil ;
Il fut jaloux d'Achille en lisant l'Iliade.
Vainqueur de Marathon, ô fameux Miltiade !
C'est toi surtout, c'est toi qu'il voudrait imiter ;
Ta gloire à chaque instant revient le tourmenter.
À peine au sein des nuits ses yeux s'appesantissent
Qu'autour de lui soudain mille voix retentissent,
Qui, proclamant ton nom jusque dans son sommeil,
Au bruit de ta victoire ont hâté son réveil.
Il se lève, il t'appelle, embrasse ton image,
Croit te voir apparaître au milieu d'un nuage,
T'invoque, et plein de toi, jure de t'égaler,
Dût un injuste arrêt comme toi l'exiler.
Aristide est plus simple et non moins magnanine,
De la seule équité le pur amour l'anime ;
Ceux même dont la haine éclata contre lui,
Sitôt qu'on les opprime, invoquent son appui.
Ferme dans les revers, modeste dans la gloire,
Aussi grand dans l'exil qu'en un jour de victoire,
Le vent de la faveur ou de l'adversité
N'élève en aucun temps ou n'abat sa fierté.
Opprimé, mais fidèle à sa patrie ingrate,
Il sert toujours le peuple et jamais ne le flatte.
Sa noble pauvreté, sûr garant de sa foi,
L'orne mieux que la pompe et tout l'or du grand Roi
Une fille encore jeune est toute sa famille ;

Il léguera pour dot son exemple à sa fille.
De respect et d'amour ce grand homme entouré,
Du saint titre de Juste est partout honoré.

Moins il prétend d'honneurs, plus il obtient d'empire ;
Lui-même il est surpris des transports qu'il inspire :
Sans cesse il s'y dérobe, et souvent le respect
Fait taire la louange à son auguste aspect.
D'un œil religieux sans bruit on le contemple :
Sa voix est un oracle, et 9 demeure un temple ;
Sa vertu le consacre, et, digne des autels,
Semble plus s'approcher des Dieux que des mortels.
Lui-même à Thémistocle il donne son suffrage,
Vante ses grands travaux, ses talents, son courage,
Et quand il reconnaît qu'il n'est point son égal,
Marche après lui sans peine et cède à son rival.
Dans le Gymnase encor règne un vaste silence.
Il s'ouvre, et le premier Thémistocle s'avance ;
On l'entoure, et bientôt, proclamant ses exploits,
Un cri d'enthousiasme éclate en mille voix.
L'envie enfin se tait et la haine le loue :
Il s'enivre de gloire, il jouit, il avoue
Que, malgré tant de soins, de veilles, de rivaux,
Cet instant de triomphe a payé ses travaux.
Il veut parler : chacun se presse pour l'entendre,
Et l'ivresse au dehors n'ose plus se répandre.
On ne l'applaudit moins que pour l'admirer mieux.
« Ô vous, dit-il, ô vous que rassemble en ces lieux
« Une fête si chère aux tribus de la Grèce,
« Concitoyens, amis, dont la main vengeresse

« À l'imprudent Xerxès prépare un si long deuil,
« Laissons encore un jour s'applaudir son orgueil ;
« Et lorsqu'en vains projets contre nous il s'égare,
« Sachons par notre calme étonner le Barbare.
« Bientôt il nous verra : qu'il respire aujourd'hui,
« Et que nos chants de fête arrivent jusqu'à lui !
« Sans crainte célébrons nos jeux en sa présence,
« Et qu'il juge, en voyant cette mâle assurance,
« Comme, au jour du combat, sait vaincre et se venger
« Un peuple si tranquille à l'aspect du danger.

« Mais d'abord observons les antiques usages
« Qu'ont transmis jusqu'à nous les leçons de nos sages.
« Adressons-nous aux Dieux, maîtres de l'univers ;
« Leur main verse à son gré les biens et les revers.
« Tandis que le Pontife, épanchant une eau sainte,
« Des jeux prêts à s'ouvrir consacrera l'enceinte,
« Melons nos vœux aux siens : jurons tous par sa voix
« De vaincre et de mourir pour nos Dieux et nos lois.
« L'autel est prêt, venez ! » Il dit et s'achemine
Vers les bois de l'Altis, dont l'ombre au loin domine
La glorieuse arène ouverte aux combattants,
Et qu'une sainte horreur consacra dès longtemps.
Le peuple y suit ses pas : de festons revêtues.
Sur un autel voisin s'élèvent deux statues ;
Près d'Aristogiton, Harmodius placé
Y revit sur le marbre, avec lui retracé.
Ces défenseurs des lois, ces mortels magnanimes
Des fils de Pisistrate ont péri les victimes ;
Mais ils ont eu l'honneur d'être admis dans les cieux,
Et là, sur leur patrie, ouvrent toujours les yeux.

Agénor a taillé leurs augustes images ;
C'est lui qui, pour les Dieux redoublant les hommages,
Empreint de majesté le front des Immortels,
Et fait tomber le peuple au pied de leurs autels.
Les héros qu'il sculpta, son art les déifie ;
Aussi la Grèce entière à son ciseau confie
Le soin de reproduire à la postérité
Les traits des citoyens morts pour la liberté.
Chaque artiste enviait cette faveur insigne :
La main qui fit les Dieux en a seule été digne.
Devant les deux héros par la Grèce adorés,
Déjà fume l'encens, et les festons sacrés
Pendent autour du front d'une noire génisse
Qu'à l'instant va frapper le fer du sacrifice.
L'eau lustrale a coulé sur les marbres pieux.
Le prêtre vénérable, au pied des demi-dieux,

Et s'incline et s'écrie : « Ô vengeurs de nos pères,
« Vengez leurs fils : chassez les hordes mercenaires
« Dont l'Asie a sur nous déchaîné les torrents.
« Puisse la liberté vaincre tous ses tyrans !
« Et que le sang impur de celui qui l'opprime
« Coule connue le sang versé par la victime ! »
Il dit, et prend le fer : tout s'unit à sa voix ;
La génisse mugit pour la dernière fois,
Se débat, tombe et meurt au même instant frappée,
Et des flots de son sang au loin l'herbe est trempée.
Le peuple est immobile, et dans un saint transport
Attend que le pontife interroge le sort.

Courbé sur la victime, il parcourt avec crainte
Des veines et du cœur le secret labyrinthe,
Et consulte avec soin leurs mourantes couleurs.
Du front de la génisse il arrache des fleurs
Qu'une Thessalienne, aux rayons de Diane,
Cueillit sur les rochers, loin des yeux du profane.
Il les prend, les consacre en ses sanglantes mains,
Et seul, dans un langage inconnu des humains,
Sur des pavots chargés de vapeurs léthargiques,
Murmure sourdement des paroles magiques,
Des noms mystérieux qui jusqu'aux sombres bords
Parviennent sur la tombe à l'oreille des morts.
Les morts que Marathon vit tomber dans ses plaines
Entendent le pontife, et leurs voix souterraines
Vers lui, du noir séjour, commencent monter ;
Seul il peut les comprendre et seul les répéter.
Tout se tait : il leur prête une oreille attentive.
Des Persans immolés gémit l'ombre plaintive,
Et craignant de revoir la clarté du soleil,
Ils maudissent la voix qui troubla leur sommeil ;
Mais les mânes des Grecs à leurs fils applaudissent,
Et d'un chant triomphal leurs tombes retentissent.
Vers le peuple, à l'instant, l'interprète des Cieux
Se tourne : un feu céleste éclate dans ses yeux.

Il parle : l'avenir par sa bouche s'annonce,
Et des morts aux vivants il porte la réponse.
« Oh ! que de sang rougit et la terre et les mers
« Dit-il ! Eh ! quoi ? Pallas, tu fuis tes murs déserts,
« Hâte-toi sur les eaux d'en venger la ruine !
« Salut, île d'Ajax ! heureuse Salamine !

« Quels lauriers immortels sur tes bords vont fleurir !
« Thémistocle, il est temps ; les jeux peuvent s'ouvrir :
« Le Destin est pour nous, les Dieux sont favorables. »
Il s'arrête à l'instant, et des voix innombrables
Bénissent à grands cris l'augure fortuné,
Quand des jeux tout-à-coup le signal est donné.
Au bruit joyeux des chants, des lyres, des trompettes,
On apporte les prix destinés aux athlètes :
« Guerriers, dit Thémistocle, en se tournant vers eux,
« Je ne viens point offrir à vos cœurs généreux
« Des trésors, une esclave à vous plaire empressée,
« Aux arts de l'Ionie en naissant exercée,
« Et dont l'adroite main file pour vous vêtir
« Le fin et les toisons de Milet et de Tyr.
« Tournez les yeux, voyez ces armes étrangères,
« Au champ de Marathon conquises par vos pères,
« Elles seront à vous : des Persans fastueux
« La dépouille ornera les vainqueurs de nos jeux.
« Qu'en passant dans vos mains, au sortir de la lice,
« Des Satrapes vaincus l'armure s'ennoblisse ;
« Alors cherchez leurs fils : qu'ils tombent sous les coups
« Du fer que leurs aïeux aiguisaient contre vous,
« Et que leur sang versé satisfasse à la Grèce !
« Vous, à l'art de la lutte instruits dès la jeunesse,
« Montrez-vous les premiers ! Il convient à nos bras
« Ce pénible exercice, école des combats ;
« Il entretient la force, elle sert au courage.
« Paraissez : le vainqueur obtiendra pour partage
« Ce vaste bouclier, témoin de tant d'exploits
« Quand Cyrus au combat le portait autrefois ;

« L’or brille en ses contours, et l’art savant du Mage
« Y grava du soleil l’éblouissante image.
« Cambyse, indigne fils du plus fameux guerrier,
« Déshonora bientôt ce noble bouclier ;
« Darius s’en couvrit quand, marchant vers l’aurore,
« À ses vastes états il voulut joindre encore
« Du Gange et de l’Indus les bords assujettis ;
« Et lorsque vers la Grèce il envoya Datis.
« Lui-même il lui donna cette armure éclatante,
« Et ma main à Datis la ravit dans sa tente.
« Sur le Mède enlevés, que cet arc et ces traits
« Consolent du vaincu la chute et les regrets ! »
À peine a-t-il parlé qu’on voit Glaucus paraître.
On le nomme : son nom l’a fait assez connaître.
Un jour, sans succomber sous ce pesant fardeau,
Il parcourut le stade en portant un taureau ;
Par sa haute stature et son port intrépide,
Ce robuste lutteur semble égaler Alcide,
Fier d’avoir comme lui triomphé d’un lion.
Mais la gloire n’est pas sa seule ambition.
L’or, bien plus que l’honneur, charmait ses yeux avares ;
Né libre, il voyageait au milieu des barbares,
Dans Byzance ou dans Suze, et là, plus d’une fois,
Promenant ses lauriers à la suite des rois,
Trafiquait de sa gloire, et, gagé par leurs vices,
D’un vain excès de force amusait leurs caprices.
Il marche, et se flattant de triomphes nouveaux,
Son audace à grands cris provoque ses rivaux ;

Mais leur foule se tait, frémit et se retire.
Glaucus s’enorgueillit de l’effroi qu’il inspire,
Et le prix, sans combattre, est par lui réclamé.
Soudain, Euphorion, ce vieillard renommé
Qui dans ces mêmes lieux illustra sa jeunesse,
Arrive avec deux fils non moins chers à la Grèce :
« Glaucus, s’écria-t-il, n’est pas encor vainqueur,
« Et, si le temps jaloux n’eût dompté ma vigueur,

« C'est moi qui d'un superbe irais punir l'audace ;
« Mais qu'un de mes enfants prenne aujourd'hui ma place,
« Va combattre pour moi, Cynégire, ô mon fils !
« Va d'un rival hautain confondre les défis !
« Et soutiens de ton nom la gloire héréditaire ;
« Souviens-toi qui je fus, et qu'Eschyle est ton frère.
« Suis son exemple illustre, et, digne de ses chants,
« Honore comme lui le déclin de mes ans.
« Mars chérit sa valeur, Melpomène l'inspire,
« Et le glaive lui sied aussi bien que la lyre.
« Triomphe, et dans ses vers que ton nom répété
« Retentisse à jamais la postérité. »
Cynégire aussitôt dans l'arène s'élance,
Et droit au fier Glaucus marche avec assurance,
Jette ses vêtements, adresse au ciel des vœux,
Et, comme son rival, sur ses membres nerveux
Fait couler à longs flots l'huile douce et luisante.
D'un air calme au combat chacun d'eux se présente :
Seuls ils peuvent se voir sans en être effrayés ;
Ils balancent leurs bras, affermissent leurs pieds.

D'un œil plein de courroux quelque temps se menacent,
Se rapprochent enfin, se joignent et s'embrassent.
Sur eux tous les regards demeurent attachés.
Leurs mains pressent leurs mains : leurs fronts se sont touchés.
Tels souvent on a vu, dans les bois d'Érimanthe.
Deux taureaux, à l'aspect de leur sauvage amante,
S'irriter, se combattre, et mugissant d'amour,
De leurs dards tortueux se heurter tour à tour :
Tout tremble, et la génisse erre en paix sous l'ombrage.
Cynégire et Glaucus montrent la même rage,
Et plus elle s'accroit, plus ils sont applaudis.
Sur leurs corps déployés leurs muscles sont raidis.
L'un et l'autre avec art observe, se mesure,
Ébranle, est ébranlé, chancelle et se rassure,
Croit tromper son rival et lui-même est trompé,
Attaque et se défend, frappe et se voit frappé.

Ils partagent les vœux de la foule incertaine.
Nul athlète jamais, hors le seul fils d'Alemène,
N'a montré la vigueur qu'on admirait en eux.
Sans cesse, redoublant leurs invincibles nœuds,
Ainsi que deux serpents l'un à l'autre ils se lient,
S'allongent quelquefois, quelquefois se replient,
Se redressent ensemble et ne reculent pas.
On voit, sur la poussière où s'impriment leurs pas,
Ruisseler la sueur dont les flots les inondent.
Leur sein bat sur leur sein : leurs souffles se confondent ;
Tous les deux sont surpris de trouver leur égal.
Tout-à-coup Cynégire aux bras de son rival
Et s'arrache et s'éloigne, et d'un élan rapide
Court et revient frapper le colosse intrépide.

Glaucus en est surpris, ses pas ont hésité ;
Mais il reprend bientôt sa première fierté.
Tel le chêne, un moment courbé par la tempête,
Tremble, et la brave encore en relevant sa tête.
La honte a ranimé sa fureur et ses sens.
Il fond sur Cynégire, et dans ses bras puissants,
Comme un nouvel Alcide, enlève un autre Antée,
L'y retient, et déjà la foule épouvantée
Croit que d'Euphorion le fils est abattu ;
Mais Eschyle à l'instant : « Que devient ta vertu,
« Mon frère ? venge-toi, la Grèce te regarde,
« Apollon que je sers te défend et te garde ;
« Songe au chant qu'il te doit, si ton bras est vainqueur. »
Ces mots de Cynégire enflamment le grand cœur,
Il redouble d'efforts, et, bouillant de colère,
Pèse sur les genoux de son fier adversaire,
Les ouvre à l'instant même en les frappant du sien,
Presse encore, et Glaucus qui n'a plus de soutien
S'étonne, hésite et tombe, et couvre au loin l'arène,
Chargé de son rival qu'en sa chute il entraine.
Il se débat en vain : Cynégire affermi
Enchaîne entre ses bras son robuste ennemi,

Le serre, et sous son poids l'opprime et le terrasse,
En triomphe, et l'oblige à lui demander grâce.
Aussitôt au vaincu le vainqueur tend la main,
Lui-même il le relève, il l'embrasse, et soudain
Saisit ce bouclier, le prix de sa victoire,
Et près d'Euphorion court jouir de sa gloire.
On applaudit longtemps le père et les deux fils.

Thémistocle se lève, et promet d'autres prix
À ceux qui sur un char, et loin de la barrière,
S'élançant les premiers au bout de la carrière,
Douze fois de la borne éviteront l'écueil.
Les prix sont déposés, et déjà, plein d'orgueil.
Accourt Hippomédon qui naquit à Mycène.
Ses aïeux nourrissaient son audace hautaine ;
De l'antique Pélops Hippomédon descend.
Bientôt, d'un front plus doux, s'approche en rougissant
Le modeste Cimon, ce guerrier intrépide,
Le fils de Miltiade et l'ami d'Aristide.
Il n'a pas vingt printemps : ses exploits, sa bonté
L'ornent bien mieux encor que sa mâle beauté.
Il paraît : mille voix proclament sa vaillance.
Le seul Hippomédon garde un jaloux silence.
L'Élide à ses concours admet aussi des rois ;
Hiéron, qui soumit la Sicile à ses lois,
Envoya, de ces prés voisins de Syracuse,
Quatre coursiers choisis, que la fraiche Aréthuse
Dans ses limpides eaux souvent désaltérait :
Pour l'arène brûlante ils n'ont fui qu'à regret
Ces vallons enchantés où jouait Proserpine.
Un athlète, l'honneur de la cité voisine,
Le front ceint de lauriers, se présente après eux ;
C'est Polite, deux fois couronné dans ces jeux :
Elis est son berceau. Myrtil et Télégone,
Deux aimables jumeaux venus de Sicyone,
Osent à ces grands noms s'associer encor ;

Leurs grâces rappelaient et Pollux et Castor.
Ils sortaient de l'enfance, et leur naissante adresse

Pour la première fois étonnera la Grèce ;
Tous deux charmants, tous deux nés dans le même jour,
Ils ont les mêmes traits comme le même amour,
Et souvent le regard de leur mère incertaine,
Doucement abusé, les distinguait à peine.
Mais l'hippodrome s'ouvre : on voit en même temps
Sur leurs rapides chars monter les combattants.
Tout est prêt : à leurs mains les rênes obéissent,
Et les fouets déployés à grand bruit retentissent.
Cependant le coursier, provoquant son rival,
Par ses hennissements demande le signal,
Bat la terre, gémit, s'agite, se tourmente,
Et ronge un frein blanchi dans sa bouche écumante.
Des chars même, des chars prêts à se défier,
L'impatient essieu ne cessait de crier.
Mais, ô moment d'espoir, et de crainte et d'ivresse !
La trompette a sonné, la barrière s'abaisse,
Dans l'arène à la fois les hardis combattants,
De grâce et de jeunesse et de gloire éclatants,
Volent, roulent, cachés dans des flots de poussière.
Telle, et moins prompte encor la foudre prisonnière
Du nuage enflammé, qui noircit l'occident,
S'échappe avec l'éclair, tombe et frappe en grondant.
Au bruit des chars, aux voix qui partout retentissent,
Du fleuve Alphée au loin les rives applaudissent :
Les forêts de l'Altis et les cieux ont tremblé.
Cependant, sous les yeux d'un grand peuple assemblé,
À travers mille cris, l'athlète magnanime,
Penché sur ses chevaux, de sa voix les anime,
Ou d'un vif aiguillon il leur presse le flanc.

Dans l'air à longs replis le fouet tourne en sifflant
La roue infatigable en courant étincelle ;
Tous regardent le but ; la palme les appelle.
D'abord Hippomédon, levant un front altier,

Dans l'arène s'élance et vole le premier :
Mais, avant que le sable élevé sur sa trace
De son essieu rapide ait blanchi la surface,
Le sillon que son char à sa suite a laissé
Sous le char de Cimon disparaît effacé.
Cimon court après lui : Myrtile leur succède ;
Polite tour à tour le suit ou le précède,
Tous les deux sont vaincus, vainqueurs à tout moment ;
Myrtile en longs efforts s'épuise vainement :
Le front de ses chevaux, que sans cesse il excite,
Passe à peine le front des chevaux de Polite.
Télégone est plus loin, mais, trempé de sueur,
De ses chevaux trop lents il réchauffe l'ardeur,
Et Polite a senti leur haleine enflammée
Mouiller déjà son dos d'une humide fumée.
Après eux, d'Hiéron le tardif écuyer
Sur un char plus brillant s'avançait le dernier.
Enfin tous ces rivaux, dans leur audace heureuse
Onze fois ont doublé la borne dangereuse,
Et la dernière course a déjà commencé.
Dans cette lice immense un autel est dressé,
Dont l'aspect est souvent redoutable aux athlètes ;
Ils le chargent de vœux et d'offrandes secrètes,
Ils l'invoquent tout bas. On dit que dans ces lieux
Un génie ennemi, de leur gloire envieux,
Se montre quelquefois et glace leur courage,

Et même, si l'on croit les récits du vieil âge,
L'antique Œnomaüs, qui régna sur ces bords.
Revient, pour s'y venger, de l'empire des morts.
Il n'a point oublié quelle ruse ennemie
Lui ravit autrefois sa fille Hippodamie :
À Pélops son vainqueur il n'a point pardonné.
Tandis qu'Hippomédon, par sa fougue entrainé,
Du formidable autel court tenter le passage,
L'ombre d'Œnomaüs sort du fond du nuage,
Et lance au fier athlète un sinistre coup-d'œil :

Le neveu de Pélops sent fléchir son orgueil ;
Son fouet tombe, il pâlit, la peur glace ses veines,
L'ardeur de ses coursiers désobéit aux rênes,
Et gouverne au hasard leur guide effarouché.
Le spectre infatigable à leurs flancs attaché,
Plus prompt que l'ouragan, les poursuit et les presse,
Frappe deux fois leurs yeux de sa main vengeresse,
Les trouble et les aveugle, et bientôt, ô terreur !
Ô danger ! vers la borne a poussé leur fureur……

(La fin manque.)

La Grèce sauvée · Chant II

LA GRÈCE SAUVÉE.

CHANT DEUXIÈME.

Les jeux interrompus. — Le dernier Spartiate, échappé des Thermopyles, Agénor, raconte la nouvelle du combat. — Sparte. — Léonidas, au temple des Parques, consulte la prêtresse. — Ses adieux à son épouse Amyclé. — Avant le combat, il sacrifie aux Muses. — Premier avantage des Grecs ; Léonidas, aidé de Minerve, triomphe de Tigrane soutenu d'Arimane. — Le premier combat cesse ; chant de Mégistias.

Les jeux sont suspendus : la trompette éclatante
Autour de Thémistocle appelle sous sa tente
Tous les chefs dont la gloire a consacré le nom,
Pausanias, Eschyle, Aristide et Cimon.
Ils viennent : la douleur se peint sur leur visage ;
Le dernier Spartiate, échappé du carnage,
S'assied d'un air confus entre tous ces héros ;
On l'interroge, il pleure, et commence en ces mots :
Infortuné ! ma gloire est désormais flétrie,
Je ne mérite plus de revoir ma patrie ;
Mon roi, tous mes amis, arrachés de mes bras,

Sont tombés noblement dans les champs du trépas ;
Et moi, je leur survis ! moi seul, je reste encore !

Du jour qu'ils ont perdu l'aspect me déshonore,
Trop heureux si bientôt, facile à mes souhaits,
La mort vient dégager les serments que j'ai faits !
Ombres de mes amis, j'ai juré de vous suivre !
Et puisqu'un Dieu jaloux m'ordonne encor de vivre
À la postérité je transmettrai du moins
Les exploits dont mes yeux ont été les témoins.
Je dirai vos vertus, votre illustre défaite :
Déjà de tous côtés la gloire les répète,
Tandis que, s'affligeant de trahir vos grands cœurs,
La victoire à jamais avilit vos vainqueurs.
Hélas ! dans l'avenir on me plaindra peut-être.
Mon nom est Agénor, et Sparte m'a vu naître.
Là, je fus élevé sous la garde des lois,
Près de Léonidas, descendant de nos rois.
Enfant, il annonçait ses grandes destinées ;
Il m'aima, je l'aimai dès nos jeunes années ;
Deux frères sont unis d'un moins tendre lien,
Et lorsqu'assis au rang du premier citoyen,
Il prit de ses aïeux le sceptre héréditaire,
Je ne vis point son rang changer son caractère ;
Il régna : mais le roi fut toujours mon ami.
À peine sur le trône il était affermi,
Quand d'états en états l'agile renommée
Vint du fond de l'Asie, à l'Europe alarmée,
Raconter de Xerxès les vastes armements,
Et la terre attentive à ces grands mouvements.
Guerriers, est-il besoin qu'à vos yeux je retrace
Les projets du grand Roi, sa marche et son audace,

Et les monts et les mers, qu'à peine il put franchir,
Sous son sceptre orgueilleux s'indignant de fléchir ;
Et contre l'Hellespont ses vengeances bizarres,
Et deux mondes tremblant sous le poids des Barbares ?
Guerriers, c'est votre voix qui prévint nos revers :

Corinthe, qui s'assied sur les flots des deux mers,
Vous vit alors, au nom des cités de la Grèce,
Dans son Isthme assemblés, peser avec sagesse
Nos communs intérêts, nos dangers, nos destins ;
Delphes vous envoya ses oracles certains.
Alors, vous le savez, les haines s'apaisèrent. ;
Sur Thémistocle seul les regards s'attachèrent ;
De son ferme génie on rechercha l'appui,
Et les lâches conseils se turent devant lui.
Le danger révéla tout le prix d'un grand homme.
Souffrez qu'aux yeux des Grecs, de ce nom je vous nomme,
Thémistocle ! ma voix, qu'ils daignent avouer,
De Léonidas même apprit à vous louer.
La Grèce vous chargea du soin de sa défense ;
Une flotte, témoin de votre prévoyance,
Et de vos grands desseins assurant le succès,
Vers les rives d'Eubée alla chercher Xerxès.
Là, sur d'étroites mers pour lui seul dangereuses,
Il ne peut gouverner ses poupes trop nombreuses ;
Les mers l'ont combattu, la tempête a grondé :
Les écueils et les vents, tout vous a secondé.
Xerxès a vu des flots l'orageuse inclémence
Une seconde fois châtier sa démence ;
Il a maudit l'Eubée, et son orgueil surpris,
Ainsi que l'Hellespont, le couvre de débris.

Tandis que vous armiez les rocs et la tempête
Contre un fol ennemi qui nous croit sa conquête,
Vers les monts de l'Œta, l'élite des guerriers
De la Grèce aux Persans dut fermer les sentiers.
À ce poste important c'est Sparte qu'on appelle,
Et le plus dangereux fut le plus digne d'elle.
Sparte reconnaissante accepta cet honneur :
Ce choix a fait sa gloire et combla mon malheur.
Vous connaissez nos mœurs, nos antiques usages.
Lycurgue, le modèle et l'oracle des sages,
Voulut que ma patrie obéit à deux rois ;

Ils descendent d'Hercule, ils ont les mêmes droits :
Égaux par le pouvoir, égaux par la naissance,
Leur double autorité sagement se balance,
Et tous deux, à leur tour, guerriers ou magistrats,
Président à la paix ou marchent aux combats.
Sitôt qu'à nos tribus la Grèce tout entière
Eut confié le soin de garder sa frontière,
Léonidas, épris du nom de général,
Dispute à son collègue un honneur si fatal ;
Il l'obtient, on ignore à quel but il aspire :
Hélas ! contre ses jours en secret il conspire,
Il se dévoue : il sait, en guidant nos soldats,
Que ce rang fait sa perte, et qu'il marche au trépas.
Il avait des Dieux même appris sa destinée.
Un jour, se dérobant à ma vue étonnée,
Il quitta son palais sans escorte et sans bruit.
Tout-à-coup sur ses pas l'amitié me conduit.

De Codrus, en marchant, il invoquait les mânes.
Je l'abordai non loin d'un bosquet de platanes,
Près du tombeau d'Aleman, de ce chantre fameux
Dont les vers sont encor le charme de nos jeux ;
Je le suis, il se tait, j'imite son exemple ;
En silence tous deux nous marchons vers ce temple
Qu'aux Parques autrefois ont voué nos aïeux,
Et que d'antiques pins cachent à tous les yeux.
Ce temple à trois autels : là, seule et retirée,
Habite une prêtresse aux Trois Sœurs consacrée.
On dit que, s'y cachant au fond d'un souterrain,
Elle entend jusqu'au bruit de leurs fuseaux d'airain ;
Et que de l'enfer même entrouvrant les portiques,
Elle voit, aux clartés de trois lampes mystiques,
Le ciseau destructeur, dans les mains d'Atropos,
Retrancher d'un seul coup la trame des héros.
Sur un trépied de fer dans l'ombre elle est placée :
Elle y reste immobile, et son âme glacée
Ne s'émeut ni des pleurs, ni des dons des mortels ;

Leur encens prodigué meurt sur ses froids autels.
Jamais les passions n'ont changé son visage,
Et sa voix, qui du sort est le plus sur présage,
Exauce sans plaisir, refuse sans courroux
Les pâles suppliants qui pressent ses genoux.
Tout tremble en l'abordant : Léonidas sans crainte
Du triple sanctuaire a pénétré l'enceinte,
S'avance, et descendant par des sentiers secrets
Vers l'antre où du Destin sont cachés les décrets,
Ose, sur les dangers qui menacent la Grèce,

Consulter avec moi la fatale Prêtresse.
Nous ne la vîmes point, l'air troublé, l'œil en feu,
Frémir en haletant sous le souffle d'un Dieu ;
Sans trouble à ses regards l'avenir se dévoile.
Il est à ses côtés une magique toile
Qu'une invisible main développe sans bruit,
Et brise et recommence, et sans cesse détruit.
Des filles de l'enfer cette toile est l'ouvrage ;
On y voit de son sort la symbolique image ;
La navette infernale, y circulant toujours,
D'un labyrinthe obscur figure les détours,
C'est celui de la vie : un seul fil nous y guide.
Cependant la Prêtresse au monarque intrépide
Des merveilleux tissus interprète le sens,
Et fait entendre enfin ces funestes accents :
« Filez, Parques, filez, achevez votre trame,
« Léonidas est prêt, et Pluton le réclame ;
« Sparte qu'il va remplir du bruit de ses exploits,
« Pour sauver tous les Grecs, doit perdre un de ses Rois. »
Elle se tait : mon sang se glace à l'instant même ;
Je tombe dans les bras du grand homme que j'aime.
Lui seul reçoit l'arrêt sans changer de couleur ;
Et d'une austère voix condamnant ma douleur,
Il veut que je promette aux pieds des trois Déesses,
Par l'Érèbe et le Styx, par leurs eaux vengeresses,
Par l'éternelle Nuit, mère de l'univers,

De garder les secrets qui me sont découverts.
Je le jure, et gémis, et me force au silence.
Nous quittons ce séjour d'où s'enfuit l'espérance ;

Je pleure, et tout-à-coup du plus grand des humains
Je baise avec respect les généreuses mains.
Hélas ! lui dis-je, au moins permets-moi de te suivre !
Il m'embrasse : à mon cœur son cœur ému se livre :
« Ô mon cher Agénor, tu seras près de moi,
« Je mourrai dans tes bras, je t'en donne ma foi ;
« Viens ; ma gloire est la tienne : ami, pourquoi ces larmes ?
« À toi seul, en tombant, je remettrai mes armes. »
Ainsi parle un héros, et sans rien dévoiler,
Au poste du péril il demande à voler ;
Des Éphores lui-même il gagne les suffrages,
Et de sa mort prochaine adorant les présages,
Il marche au-devant d'elle et presse son départ.
Du bataillon sacré, notre plus sur rempart,
Des plus grands citoyens il a choisi l'élite,
Et trois cents ont l'honneur de marcher à sa suite.
L'oracle trop fatal n'est connu que de moi.
Mais sa chère Amyclé, fille du dernier roi,
Son épouse, entrevoit un funeste mystère ;
Elle veut découvrir ce qu'on cherche à lui taire.
Un soir, triste et pensive, au seuil de son palais,
Elle attend son époux qui, loin d'elle, à jamais
Doit fuir, doit s'exiler dès la prochaine aurore ;
Elle attend et gémit, et tout bas elle implore
Deux héros, dont les traits sur le bronze tracés,
Pour l'exemple des rois, en ce lieu sont placés :
C'est Alcide et Lycurgue, objets de nos hommages ;
Une mousse sacrée entoura leurs images ;
Alcide triomphant d'un lion abattu

Représente à nos yeux la force et la vertu :
Il nous apprend à vaincre ; et Lycurgue est l'emblème
De la loi qui commande à la force elle-même.
Aux pieds des demi-dieux Amyclé soupirait,

Lorsque, seul avec moi, Léonidas parait ;
Nous quittions le sénat : la reine à notre vue
D'Hercule tout-à-coup embrassant la statue,
S'écrie : « Ô cher époux ! arrête, écoute-moi ;
« Par ce Dieu dont le sang m'anime comme toi,
« Par nos communs aïeux, par le chaste hyménée
« Qui depuis neuf printemps joint notre destinée,
« Par nos deux jeunes fils, après toi mon seul bien,
« Ouvre-moi tout ton cœur et ne me cache rien ;
« Des secrets d'un époux j'ai droit d'être informée.
« Ne sais-tu pas qu'ici Vénus même est armée,
« Et que, sans s'amollir dans l'ombre et le repos,
« Son sexe quelquefois marche auprès des héros ?
« Tu connais ma constance ainsi que ma tendresse ;
« Parle, Léonidas, ne crains point de faiblesse ;
« Je suis épouse et mère, et j'adore nos fils :
« Mais je descends d'Hercule, et Sparte est mon pays. »
Léonidas se trouble, hésite et délibère
Entre les sentiments d'un monarque et d'un père,
Cède, et répond enfin ; « Généreuse Amyclé,
« Tu le veux, tout mon cœur te sera dévoilé.
« Rentre dans ton palais : son ombre solitaire
« De ce grand entretien doit cacher le mystère.
« Viens : je t'y conterai les volontés des Dieux. »

Il nous guide à l'instant au toit de ses aïeux,
Vers ce palais antique orné de leur vaillance,
Et que n'a point encor profané l'opulence.
Il salue en entrant, pour la dernière fois,
Ses pénates d'argile adorés par vingt rois.
Auprès de ses enfants son épouse l'amène :
Ses enfants, aussi beaux que les frères d'Hélène,
Reposaient sur un lit de joncs entrelacés,
Et, sans trouble endormis, se tenaient embrassés.
Leur mère doucement de sa main les caresse,
Ils ne s'éveillent point : leur père avec tendresse
Contemplait leur repos, leur front pur et vermeil,

L’amitié qui les suit jusque dans le sommeil :
« Enfants, dormez, dit-il, goûtez un sort prospère,
« Chers enfants, quelque jour consolez votre mère,
« Je vous quitte : les Dieux ainsi l’ont ordonné,
« Je suis par un Oracle à la mort condamné ;
« Adieu, c’est pour jamais. » La reine pâlissante
À ce fatal adieu jette un cri d’épouvante ;
Mais soudain le héros ; « Arrête, que fais-tu ?
« Rappelle ton courage, affermis ta vertu ;
« Une immortelle gloire est le prix de ma vie :
« Si ton époux ne meurt, la Grèce est asservie. »
La reine à l’instant même a repris sa fierté :
« Pars, dit-elle, arme-toi, sauve la liberté !
« J’aime encor moins tes jours que je n’aime ta gloire,
« Pars, les siècles aussi chériront ma mémoire. »
— « Ah ! je te reconnais, crie alors son époux,
« Amyclé, l’œil d’Hercule est attaché sur nous ;

« Hercule en ce moment retrouve en toi sa fille.
« Demain le jour naissant m’arrache à ma famille ;
« Je veux, soumis au ciel et bravant le trépas,
« Célébrer avec toi mon funèbre repas ;
« Fais-en tous les apprêts, montre ici ta constance. »
Son épouse obéit, et prépare en silence
Ces simples aliments qui, fixés par la loi,
Nourrissent dans nos murs et le pauvre et le roi.
Elle craint de gémir, et, détournant la tête,
Mouille de quelques pleurs chaque mets qu’elle apprête,
N’accuse point le ciel, et montre en tous ses traits
Cette auguste douleur qu’on nous peint dans Cérès,
Lorsque, de la Sicile à regret exilée,
Sa fille aux sombres bords est six mois rappelée.
J’admire également ces époux généreux :
À leur dernier banquet je m’assieds avec eux.
Les doux épanchements et les pures tendresses,
Sparte, l’amour des lois, les divines promesses,
La voix de l’avenir, d’héroïques adieux,

D’ineffables discours, avant-coureurs des cieux ;
Tout a porté l’espoir dans leur âme apaisée.
Ils parlaient des héros qui peuplent l’Élysée,
Du jour où les bons rois, sous ces heureux bosquets,
Iront s’asseoir ensemble aux célestes banquets.
o courts moments d’absence ! Ô quelle douce aurore
Au-delà du tombeau leur apparait encore !
Le ciel s’ouvre, et Junon va rallumer pour eux
Un hymen dont la mort n’éteindra plus les feux.

Ainsi les demi-dieux s’entretiennent sans doute,
Quand, montant de la terre à la céleste voûte,
Ils y daignent encore abaisser un coup d’œil,
Et compatir aux pleurs qui suivent leur cercueil.
La nuit fuyait en vain : la mort en vain s’avance,
D’un bonheur immortel ils goûtaient l’espérance,
Lorsque du jour naissent le rayon trop fatal
Du terrible départ vient donner le signal.
Amyclé la première et le voit et frissonne.
Soudain d’un bruit guerrier la ville au loin résonne,
Le belliqueux airain convoque les soldats
Qui dans les champs d’honneur suivront Léonidas.
Le bruit croit et parvient à ses fils qui sommeillent ;
Au repos arrachés, ils se troublent, s’éveillent ;
Mais, l’ainé qui déjà compte un lustre et deux ans,
Loin d’être épouvanté par ces sons menaçants,
D’une valeur précoce épouvantant sa mère,
Prend de sa faible main la lance de son père,
Et sous ce noble poids il cherche à s’affermir.
Il voit son jeune frère et pleurer et frémír ;
Il rit de son effroi, lui rend un peu d’audace,
L’aguerrit en jouant, le console et l’embrasse :
Leur tendresse naïve a charmé leurs parents.
« Ô Dieux ! vous commandez, à vos lois je me rends ;
« Dieux ! cria le héros, que votre œil tutélaire
« Daigne voir en pitié ces enfants et leur mère !
« Dieux ! qu’ils s’aiment toujours ! que, soumis à sa voix,

« De Sparte, comme nous, ils respectent les lois !
« Ô ma chère Amyclé, que chacun te ressemble !

« Le ciel, qui veut qu'un jour nous revivions ensemble,
« Ne te laisse pas seule en t'éloignant de moi,
« Et deux Léonidas resteront près de toi. »
Il dit, et s'immolant au devoir qui l'entraîne,
Fuit, se dérobe aux pleurs de ses fils, de la reine,
Et ne respire plus que la soif des combats.
Un casque est sur son front, sa lance arme son bras,
Il prend ce bouclier, paternel héritage,
Que les enfants d'Hercule ont porté d'âge en âge,
Présent des Immortels, où Vulcain autrefois
Du fils de Jupiter grava les douze exploits.
C'en est fait, nous partons : jamais mon œil encore
D'un si paisible éclat ne vit briller l'aurore.
Le roi devant nos pas s'avançait fièrement :
Le ciel semble applaudir son noble dévoûment,
Le ciel autour de nous resplendit sans nuages.
Du charmant Eurotas nous suivons les rivages,
Le fortuné Taygète à nos yeux vient s'offrir,
Quand vers nous à l'instant nous voyons accourir
Nos filles, et nos sœurs, et nos tendres compagnes ;
Tel parait un essaim des nymphes des montagnes.
Chacune vole aux bras d'un père ou d'un époux.
Leurs traits, un jour d'hymen, semblent encor moins doux
Elles n'osaient verser des pleurs pusillanimes ;
Leurs regrets sont mêlés de conseils magnanimes,
Et d'avance leurs voix, comme aux héros fameux,
Nous promettaient des fleurs, des hymnes et des vœux.
Bientôt, chantant les vers de ce divin poëme

À Lycurgue donné par Homère lui-même,
Elles nous rappelaient, en chœur mélodieux,
Le parjure Ilion détruit par nos aïeux ;
Diomède attaquant les Dieux de la Phrygie,
Et de leur sang versé sa main deux fois rougie ;
Ajax percé de traits, seul, mais terrible encor,

Bravant tous les Troyens commandés par Hector ;
Et ce superbe Hector, leur appui, leur asile,
Tombant aux yeux des siens sous la lance d'Achille.
Elles chantaient : nos cœurs s'enflammaient à leurs voix
Enfin nous les quittons vers cet antique bois
Où l'on dit qu'au milieu d'un époux et d'un père.
Contrainte de nommer celui qu'elle préfère,
Pénélope autrefois, dans un tendre embarras,
Se couvrit de son voile et ne répondit pas.
Icare de sa fille entendit le silence,
Et du modeste amour respectant la puissance,
Dans ces lieux où cessa l'empire paternel,
Lui-même à la Pudeur il bâtit un autel.
C'est là que, recevant les dernières caresses,
Nous vous avons vu fuir, rives enchanteresses,
Heureux vallons de Sparte où j'ai reçu le jour !
Là, mon dernier regard vous perdit sans retour.
Nous marchons ; le temps vole, et loin de notre vue
Déjà fuit ce marais où l'Hydre fut vaincue.
Le Ménale est franchi : nous errons dans ces bois
Que les pas de Diane ont foulés tant de fois.
Du haut Parthénius nous gravissons les cimes,
Et parmi les rochers, les torrents, les abîmes,

Aux champs de la Locride en cinq jours parvenus
Nous atteignons enfin les remparts d'Alpénus,
Et ces bords resserrés dont la mer est prochaine,
Où des sommets d'Œta finit la longue chaîne.
Là, s'arrêtent nos pas ; et près des tièdes eaux
Que la nature épanche au pied de ces coteaux,
Le ciel même a guidé nos légions dociles ;
Le ciel nous a commis ce pas des Thermopyles,
Ce périlleux sentier qui, funeste aux tyrans,
Doit de l'Asie entière arrêter les torrents.
Un seul char attelé n'y roulerait qu'à peine.
Non loin, l'épais limon de la liquide plaine,
Par les ans entassé, forme d'affreux marais ;

Et de ces flots dormants, des rocs et des forêts,
Il faut que l'ennemi, pour entrer dans la Grèce,
Force, en nous abattant, la triple forteresse.
Le roi trace son camp, et, pour le garder mieux,
Joint les secours de l'art à la faveur des lieux.
Jadis, près de l'enceinte où sa tente est dressée,
Une large muraille, aujourd'hui renversée,
Des fiers Thessaliens réprimant les complots,
Contre eux de la Phocide assurait le repos ;
Ce rempart abattu, notre main le répare,
Et nous l'opposerons aux efforts du Barbare.
Cependant notre cause a trouvé des soutiens ;
Tégée à nos drapeaux unit déjà les siens ;
Déjà viennent nous joindre Orchomène et Platée.
Et toi, jeune héros, magnanime Aristée,

Ôchef des Thespiens ! je ne t'oublierai pas ;
Sept cents guerriers choisis ont marché sur tes pas.
Malheur aux seuls Thébains ! leur lâche prévoyance,
Dès longtemps du grand roi conjurant la vengeance,
Ne s'arma qu'à regret contre un joug étranger ;
De leur perfide appui j'entrevis le danger.
Ô honte ! et dois-je, hélas ! révéler leur bassesse ?
Des Grecs pour un monarque ont pu trahir la Grèce !
Tandis que notre camp s'accroît de jour en jour,
Nous voyons dans ces bois, par un secret détour,
Du camp des ennemis s'échapper un transfuge :
En pur accent dorique il demande un refuge.
« Ô Grecs ! s'écria-t-il, je suis né dans Argos,
« Euryclès est mon nom : d'avares matelots
« M'ont ravi, jeune encor, sur les mers d'Ionie ;
« J'ai du joug du grand Roi subi l'ignominie,
« Et même de sa cour j'ai connu les attraits,
« Mais ma douce patrie eut toujours mes regrets.
« Ah ! chez des Grecs encor permettez que je vive,
« Permettez que du moins mon âme fugitive,
« Parmi tant de héros, s'exhale sous les cieux

« Où j'ai vu la lumière, où sont morts mes aïeux ! »
Sa voix nous attendrit : on l'accueille, on l'embrassa.
Bientôt il nous-apprend que dans sa folle audace
Xerxès a ravagé les bords du Sperchius,
Et qu'il mène avec lui le fier Mardonius,
Ce guerrier dont la haine a sur notre patrie
De tant de nations déchainé la furie.

Le fidèle Argien ne nous a point trompés.
Par d'innombrables voix les échos sont frappés ;
Les Perses s'avançaient : leur foule réunie
Fait sous sa masse au loin gémir la Trachynie ;
Autour d'eux leur présence affame vingt états,
Leur soif a desséché tous les flots du Dyras.
Xerxès nous croit vaincus ; son œil avec surprise
Découvre notre camp, nous compte et nous méprise.
L'insensé voit le nombre et non pas la valeur
Que dis-je ? eût-on prévu cet excès de hauteur ?
De sa part jusqu'à nous un envoyé s'avance,
Il ose à notre roi, qui l'écoute en silence,
Demander son épée, et pour un si grand don
Promettre à tous les Grecs un insolent pardon :
Tous les Grecs indignés en ont frémi de rage.
Léonidas sourit, et bravant cet outrage ;
« Pars, dit-il, que ton roi, suivi de tous les siens,
« S'apprête à m'enlever ces armes que je tiens,
« Qu'il arrive ! il verra si je sais les défendre
« C'est à lui-même ici que ma main veut les rendre. »
Aussitôt du combat il règle les apprêts :
On a tendu les arcs, on aiguise les traits, '
Chacun saisit sa lance, et, parfumant sa tête,
Se couronne de fleurs comme au jour d'une fête ;
Tel est l'usage admis chez nos braves aïeux.
Nos lois veulent aussi qu'en tout temps, en tous lieux
Le roi qui nous commande, aux Muses protectrices
Offre, avant le combat, de riants sacrifices.

Non loin de notre camp est un bocage épais.
Cher à la rêverie, habité par la paix ;
Et c'est là qu'élevant un autel de feuillage,
Notre chef aux Neuf Sœurs adresse son hommage :
« Chastes filles du ciel, vous chérissez les bois,
« Dit-il, et leur silence anime votre voix.
« Ô Muses ! daignez-y recevoir nos prières ;
« Le courage vous plait, vos lyres sont guerrières ;
« Souvent leur charme heureux fit naître au fond du cœur
« Ce magnanime orgueil qui maitrise la peur ;
« Un doux enthousiasme, une sainte allégresse,
« Les grâces, la beauté, vous escortent sans cesse ;
« Vous enchantez la vie, et, marchant sur vos pas,
« La gloire aux yeux du brave embellit le trépas.
« Le brave, ô nobles Sœurs, vous doit sa renommée ;
« C'est par vous qu'il renaît, et votre voix aimée,
« Consacrant les exploits de ceux qui vous sont chers,
« Retentit d'âge en âge et remplit l'univers.
« Sauvez-moi de l'oubli, Déesses de mémoire !
« Je vous livre mon sort, Muses, et j'aime à croire
« Qu'à l'exemple d'Achille, un jour mon souvenir
« En des vers immortels charmera l'avenir. »
Le roi prie, et soudain le feu luit, l'encens fume,
Un faisceau de lauriers sur l'autel se consume ;
Des fleurs et des gazons l'éclat s'est ranimé,
Tout rit autour de nous : le désert est charmé.
Nous avons entendu les doctes Immortelles
Toucher légèrement la forêt de leurs ailes !

Une âme harmonieuse est dans chaque rameau,
Se mêle au doux zéphir, à la voix du ruisseau,
En magiques accents erre au loin sous l'ombrage,
Charme, enivre l'oreille et double le courage.
Nous rêvions suspendus à ces accords charmants,
Alors qu'un bruit de mort et d'affreux hurlements,
Les plus barbares voix, mille instruments sauvages,
De leur rauque harmonie étonnant nos rivages,

Nous annoncent de loin l'approche des Persans.
Leurs cris sont repoussés par nos mâles accents.
Bientôt, comme en nos jeux, nos flûtes retentissent
À leurs aimables sons tous nos pas s'asservissent ;
Nous marchons en chantant ; nous répétons ces airs
Ces airs de la victoire à nos aïeux si chers,
Quand du mâle Tyrtée, envoyé par Athène,
La lyre, en les guidant, triompha de Messène.
Nous attestons nos lois, nos ancêtres, nos Dieux ;
Du côté des Persans, accourt Mars furieux ;
Mais Bellone est pour nous, Léonidas nous guide.
Les Perses en hurlant courent d'un pas rapide ;
Déjà tombent leurs dards comme un nuage épais :
Nous avançons cachés sous l'ombre de leurs traits.
Bientôt, s'embarrassant dans ces étroites roches,
Leurs nombreux bataillons redoutent nos approches
Une aveugle fureur les excite au hasard.
Chez nous, on obéit, on commande avec art.
D'un égal héroïsme, en ce jour animées,
Nos moindres légions égalent des armées ;
Chacun de nos soldats vaut une légion,

Et leur force, en marchant, croit par leur union.
Nos cœurs, En chaque pas, étaient plus intrépides,
Nos chants plus belliqueux, nos glaives plus avides ;
Il sort de notre armure un éclat plus guerrier.
Notre sein que protége un triple bouclier,
Nos lances que soulève une main plus hardie,
Terrassent aisément ces hordes de Médie
Qui sans ordre sur nous se roulaient à grands flots.
Tous ces peuples armés de trop courts javelots,
Ces satrapes sans force enivrés de délices,
Qu'ont dès longtemps vaincus et leur or et leurs vices ;
Ce ramas de brigands, à l'Europe inconnu,
Le Scythe vagabond, l'Arabe demi-nu,
Les Saces, les enfants de l'antique Assyrie,
Ces Lybiens vendus dans leur noire patrie,

Les habitants du Nil, du Gange et de Colchos,
Et ces doux Lydiens qui, du sein du repos,
Transportés à regret sur ces sanglants rivages,
Du fortuné Méandre ont vu fuir les ombrages,
Le Tmole, et le Caïstre aux flots mélodieux
Où les cygnes mourants murmurent leurs adieux ;
Tous ont cédé : le nombre est en proie au courage,
Le glaive entre leurs rangs s'ouvre un large passage ;
Le glaive les abat. En vain d'autres guerriers,
Trois fois nous attaquant, succèdent aux premiers,
Léonidas parait et trois fois les disperse.
Le transfuge Euryclès qui servit dans la Perse,
Contre elle à nos regards fier de se signaler,

Nommait les ennemis dont le sang doit couler ;
Sa voix nous les marquait, nous frappions les plus braves
Et le fer, affamé du sang de ces esclaves,
Ne peut rassasier son avide fureur.
À travers les rochers ils ont fui pleins d'horreur ;
Leurs chefs sont le désordre, et la peur et la rage ;
Ce n'est point un combat, c'est un vaste carnage.
Cependant, d'un rocher dominant les hauteurs,
Sur un trône élevé qu'entourent ses flatteurs,
Le grand Roi contemplait ses troupes dispersées,
Les champs couverts de morts et d'armes fracassées,
Des rois qui l'ont suivi tout l'orgueil confondu,
Et le sang de l'Asie à grands flots répandu.
On dit que de son trône, en ce désordre extrême,
Il s'élança deux fois alarmé pour lui-même ;
Il s'écrie, il pâlit : tel sur les sombres bords,
On nous a peint l'effroi du Monarque des morts,
Quand le trident divin, lui déclarant la guerre,
Frappe, et jusqu'aux enfers ose ébranler la terre,
Et porte en leurs cachots, entr'ouverts à grand bruit,
Ce jour qui fait trembler les enfants de la nuit.
Xerxès appelle enfin les héros de l'Asie :
Il oppose En nos coups cette troupe choisie.

Ces dix mille guerriers qui protègent ses jours,
Et dans un nombre égal environnent toujours.
On les nomme immortels, et leur chef est Tigrane,
Tigrane qui jadis, dans les murs d'Échatane,
Des rochers d'Hircanie en naissant transporté,

De son pays natal garde encor l'âpreté.
Il parait, son aspect est moins fier que farouche ;
L'audace est sur son front, l'insulte dans sa bouche,
Et dès le premier choc il croit nous accabler.
Il court, Léonidas l'attend sans se troubler,
L'observe, et le trompant par une heureuse feinte,
Nous ordonne de fuir jusqu'à l'étroite enceinte
Où les Grecs, défendus par la nature et l'art,
Ont des Phocidiens relevé le rempart.
L'ennemi, qui nous suit, dans ce détroit s'engage ;
Alors, le glaive en main, nous tournons le visage ;
Les Perses sont surpris, incertains, éperdus,
Ils tombent l'un sur l'autre, ils meurent confondus ;
Les vainqueurs, les vaincus poussent des cris horribles ;
Ces soldats, que Xerxès crut long temps invincibles,
Espéraient le triomphe et rencontrent la mort.
Mais Tigrane indigné tente un nouvel effort,
Ranime ses soldats, les remplit de sa rage :
On se mêle, on combat, et le bruit du carnage
Frappe les mille échos de ces vastes forêts.
Les nymphes ont gémi dans leurs autres secrets,
Le Dieu du fleuve tremble en sa grotte profonde,
Et fuit, couvert du sang qui vient grossir son onde.
Le guerrier dans la foule a choisi le guerrier,
Le bouclier d'airain choque le bouclier,
De sueur et de sang la cuirasse est trempée,
Et l'épée à grand bruit se brise sur l'épée.
Les enfants de Cyrus, du plus grand de leurs rois

Soutinrent quelque temps le nom et les exploits ;
Je ne puis le nier, j'admirai leur courage.
Ah ! pourquoi leur sert-il à fonder l'esclavage ?

Pourquoi tant de valeur se vend-elle aux tyrans ?
Tigrane le premier fait tomber dans nos rangs
Phémius dont la voix aux Muses était chère,
Le jeune Alcimédon, seul appui d'un vieux père ;
Dans leur sang avec joie il imprime ses pas.
Deux satrapes fameux, Pharnace et Gobryas,
Frappent Erox, Agis, tous deux fils d'un éphore ;
Les forêts du Ménale en gémissent encore :
Diane n'eut jamais de chasseurs plus fameux.
Agis même, en tombant, est outragé par eux.
Léonidas accourt : la mort est sur sa trace.
Il abat en passant Gobryas et Pharnace,
Phédime que l'Oxus vit régner sur ses bords,
Hydaspe qui, de l'Inde étalant les trésors,
Couvrit de diamants son éclatante armure,
Dans l'empire des morts inutile parure ;
Et Zopire et Cédar, et Sozame, et Smerdis,
Phanor qui vers le Gange a triomphé jadis,
Le gigantesque Arsès, Busiris, Pharasmane,
Ce Mégabyse enfin qui régit Ecbatane,
Et qui, de Darius orgueilleux favori,
De la sœur de son maître en secret fut chéri.
Chaque coup de sa lance annonce un fils d'Hercule
Et Tigrane lui-même en frémissant recule.
Dans ses rangs entr'ouverts il cherche un faible appui,
Nos plus braves guerriers s'élancent contre lui ;
Tous de Léonidas ont la mâle assurance.

Qui pourra dignement raconter la vaillance
D'Alphée et de Maron, ces frères belliqueux,
D'Hélénus, leur ami, qui combat avec eux,
Et du chef Thespien, de ce brave Aristée ?
Ils s'élancent, tout cède, et leur main redoutée
A rompu du grand Roi l'immortel bataillon.
Près d'eux un sage augure, un prêtre d'Apollon,
Le vieux Mégistias, au bout de sa carrière,
Quitte sa lyre d'or pour la lance guerrière.

Le laurier prophétique orne encor ses cheveux.
Je combattais non loin de ces guerriers fameux.
Et Philétas aussi, qui dut être mon frère,
Qu'à ma sœur pour époux avait promis ma mère,
Combattait sous mes yeux pour la première fois.
Déjà de l'Orient il a frappé deux rois.
Hélas ! sous mille dards, il tombe à l'instant même,
Il tombe, et peut à peine, à son heure suprême,
Près de fermer les yeux, confier à mon cœur
Ses derniers sentiments qui sont tous pour ma sœur.
Je l'embrasse, il n'est plus : ma sœur infortunée
L'attend, et file encor les habits d'hyménée ;
Ses compagnes, peut-être, enviant ses destins,
Lui préparent des jeux, des danses, des festins ;
Ô deuil ! ô longs regrets ! son jeune époux succombe
Et le lit nuptial n'est pour lui qu'une tombe.
Tu fus du moins vengé, malheureux Philétas !
Oh ! combien de Persans ont payé ton trépas !
Des bataillons entiers sous nos coups disparaissent,

Sans cesse autour de nous les ennemis renaissent,
Sans cesse autour de nous tombent les ennemis.
Deux chefs dont les aïeux servaient Sémiramis,
Aujourd'hui souverains des peuples de l'Euphrate,
Le superbe Oroës, le robuste Phradate
D'Alphée et de Maron osent braver les coups ;
Ils ont mordu la poudre, et leur âme en courroux
Rejoint aux sombres bords les vieux rois d'Assyrie.
Bélus s'est console de sa gloire flétrie,
Quand par ses successeurs, dans le fond des enfers,
Du trône de Cyrus il apprend les revers.
Alors des immortels la troupe s'épouvante,
Ils fuyaient ; mais, caché dans leur foule tremblante,
Un Mède a pris son arc, il le courbe, et son bras
De loin dirige un trait contre Léonidas.
L'arc résonne, et la flèche, à son but infidèle,
Fuit, et siffle, et fend l'air qui frémit autour d'elle.

Le roi n'est point atteint ; mais elle frappe, hélas !
Le front du vieux Ilote attaché sur ses pas,
De son digne affranchi, du fidèle Sergeste,
Qui trois fois à Némée obtint le prix du ceste.
L'infortuné succombe, et d'un œil attendri
Cherche encor le guerrier dont il était chéri.
Il a béni son maître à son heure dernière,
Heureux, en recevant la pointe meurtrière,
De voir par son trépas un héros protégé !
Léonidas gémit et l'a déjà vengé.
Trois héros d'Orient, Taxile, Assur, Otanes.

De l'esclave de Sparte accompagnent les mânes.
Mais c'est Tigrane seul que veut Léonidas ;
Il l'appelle à grands cris, il s'attache à ses pas,
Il a soif de son sang, il le suit, il le presse.
Tigrane intimidé veut cacher sa faiblesse,
Il invoque ces Dieux, ennemis des mortels,
Dont souvent le carnage entoure les autels.
Ces Dieux qui, lui donnant leur féroce génie,
Se nourrissent de sang dans les rocs d'Hircanie.
Tout à coup, ô prodige ! en croirai-je nos yeux ?
Mégistias, qui lit dans les secrets des Cieux,
Voit de loin apparaître, au milieu de la nue
Une Divinité, chez les Grecs inconnue.
Tels ne sont point les traits de ces heureux esprits,
Qui, du haut de l'Olympe, à nos regards surpris,
Vers le soir descendus dans nos riants bocages,
Offrent de la beauté les célestes images.
C'est un fantôme horrible, nm monstre qu'ont produit
Les flancs du noir Chaos et de l'antique Nuit ;
il attriste le jour, et sa forme étrangère
Passe en horreur Typhon, le Sphinx et la Chimère.
Sa taille gigantesque et son port furieux
De Mars même en courroux étonneraient les yeux.
Je l'entrevis moi-même, et d'horreur j'en frissonne ;
À travers les vapeurs dont son front s'environne.

Au-dessus de Tigrane il vole, et dans les airs
Son glaive flamboyant trace de longs éclairs.
Tel quelquefois se montre, à la terre alarmée.
Cet astre inattendu, dont la queue enflammée

Prédit contre les rois de tragiques complots,
La chute des états ou celle des héros.
Nous tremblons pour celui qui marche à notre tâte.
Le seul Léonidas, qu'aucun danger n'arrête,
Ne voit point le prodige, ou le croit une erreur.
Il fond sur le barbare avec plus de fureur,
Et l'a déjà frappé de sa pique pesante.
Fier Tigrane, la mort devant toi se présente ;
C'en était fait ; tes yeux se fermaient pour toujours
Si l'esprit infernal n'eût protégé tes jours.
Lui-même a détourné le coup qui te menace,
Et la pique en éclats se rompt sur ta cuirasse.
Le roi tire son glaive et ne s'est point troublé ;
Mais de l'Hircanien l'orgueil a redoublé ;
Un large cimeterre, en sa main homicide,
Brille, et tourne à grand bruit autour du fils d'Alcide,
S'abaisse, et sur son casque enfin s'appesantit ;
L'airain tremble, étincelle, et longtemps retentit.
Léonidas se courbe et soudain se relève ;
Dans le flanc de Tigrane il enfonce son glaive,
Et Tigrane blessé perd son sang à longs flots.
Deux fois Mégistias voit contre le héros
Le fantôme effrayant détourner son visage,
Et fondre en rugissant du sein de son nuage ;
Deux fois Minerve oppose au monstre épouvanté
De son égide d'or l'immortelle clarté.
Le héros, de Minerve a senti l'assistance,
Il en est plus terrible, et presse sa vengeance,
Et, jusques dans le sein de son rival allier,

Acaché d'un seul coup son glaive tout entier.
Tigrane pousse un cri, tombe et couvre le sable.
Il est vaincu : son front n'est pas moins redoutable ;

Le Dieu qu'il invoqua possède encor ses sens,
Et prête plus de rage à ses derniers accents.
Tigrane, tout rempli du monstre qui l'inspire,
Nous brave, et, dans ces mots, ose encor nous maudire :
« Tremble, Léonidas, crains l'enfer indigné :
« Ce bord, teint de mon sang, du tien sera baigné ;
« Ta tombe couvrira le lieu de ta victoire ;
« Un Dieu hait vos vertus, vos muses, votre gloire :
« On l'appelle Arimane ; il est le Dieu du mal.
« Ô Grecs ! vous connaîtrez son ascendant fatal.
« Des Dieux même adorés jusqu'en votre patrie
« Contre vous d'Arimane aideront la furie.
« Grecs ! vous le reverrez : il ne tardera pas ;
« Je meurs content : sa main doit venger mon trépas. »
L'Hircanien se tait, ferme les yeux, expire,
Et sur son front encor la menace respire.
Nos vœux ont repoussé, contre sa nation,
De l'ennemi mourant la malédiction.
Nous invoquons Hercule, et Pallas, et leur père ;
Les mots sacrés, l'encens, les feux, l'eau salutaire,
Épurent l'air souillé par l'esprit infernal.
Les soldats, à genoux, comme leur général,
De leur triomphe aux Dieux ont rendu grâce ensemble ;
Et le banquet du soir dans le camp nous rassemble.
Mégistias, prenant son luth harmonieux,
Dit les Titans vaincus par le Maître des Dieux ;

D'Hercule et de Thésée il chante les conquêtes,
La mort du Minotaure, et de l'Hydre aux cent têtes,
Et de Bellérophon il y joint les exploits.
Les Dryades en chœur répondaient à sa voix.
Nous écoutons longtemps sa lyre fortunée,
Et la nuit qui survient, d'étoiles couronnée,
La nuit, aux yeux lassés prodiguant ses pavots,
A seule interrompu le chantre des héros.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

La Grèce sauvée · Fragments I

Début du troisième chant : suite du récit d'Agénor.

Déjà fuyait la nuit, et l'aurore attristée,
Éclairant à regret la terre ensanglantée,
Vient montrer, dans ces lieux que le sang a couverts,
Tout ce que la victoire enfanta de revers.
Ainsi que les vaincus, les vainqueurs en gémissent ;
Quel spectacle ! nos yeux de larmes se remplissent,
Quand, au milieu des morts sans ordre confondus,
Nous voyons nos amis sur le sable étendus.
Une obscure poussière indignement les souille ;
Mais le Persan du moins n'aura point leur dépouille ;
Elle reste en nos mains, et leurs derniers débris
Entendront les regrets de ceux qu'ils ont chéris.
Ô devoirs à la fois consolants et funestes !
De nos concitoyens les héroïques restes,
Tournés vers l'occident, d'une eau sainte arrosés
Sur un bûcher commun sont déjà déposés.
Nous livrons à ce feu qui va les mettre en cendre
Leurs traits, leurs boucliers qui n'ont pu les défendre
Et leurs vêtements même, humides de nos pleurs ;
Nous y jetons du lait et du miel et des fleurs,
Tribut accoutumé, qui, sur le noir rivage,
Des morts reconnaissants doit hâter le passage,
Et du sombre monarque apaiser le courroux.

Léonidas s'émeut et pleure comme nous,
Alors qu'il reconnaît son serviteur fidèle,
Sergeste… Il prend sa main, et trois fois il l'appelle :
« Sergeste, ô mon ami ! tu méritas ce nom,
« Ô de tous mes travaux assidu compagnon,
« Dans l'un et l'autre sort tu montras ta constance ;
« Esclave sans murmure, et libre sans licence,
« Sage dans le bonheur, ferme dans les revers,
« Tu bénissais les Dieux même en portant des fers ;
« Quand je les eus brisés, tu voulus les reprendre,

« Ton dévouement pour moi n'en devint que plus tendre
« Sparte qui t'admirait, illustre enfant d'Hélos,
« T'honore par ma voix comme un de ses héros ;
« Ses vierges, ses enfants, un jour dans leurs cantiques
« Rediront tes exploits, tes vertus domestiques.
« Réjouis-toi, Sergeste ! Ah ! faut-il te pleurer ?
« Nos guerriers à ton sort doivent tous aspirer.
« Réjouis-toi : les Dieux n'ont pas voulu peut-être
« Séparer pour long temps et l'esclave et le maître. »
Il dit : ces derniers mots, que moi seul ai compris,
D'une douleur nouvelle ont frappé mes esprits.
À côté de Sergeste, hélas ! je fais étendre
Philétas que ma mère attendait pour son gendre.
Je vois encor, je vois, attaché sur son sein,
Un tissu que ma sœur a filé de sa main,
Doux gage de l'amour que le tombeau réclame.
Du bûcher cependant on voit briller la flamme :
Les chênes, les ormeaux, les cèdres parfumés,
Par la torche funèbre à grand bruit allumés,
En tourbillons ardents s'exhalent vers les nues ;

Tout s'embrase, et trois fois de ces cendres connues
Nous avons fait le tour, en détournant les yeux.
La tristesse a couvert nos fronts victorieux ;
Nous tenons en marchant nos lances renversées.
Les paroles de paix sont enfin prononcées,
Et ceux que nous aimions, dans leur dernier séjour
Ont reçu tous nos pleurs, et l'adieu sans retour.
Léonidas aussi veut qu'aux Persans eux-mêmes
On rende ces devoirs et ces honneurs suprêmes ;
Des ennemis vaincus sont sacrés à ses yeux :
« Hélas ! dit-il, Cyrus à leurs braves aïeux
« Inspira des vertus autrefois admirées,
« Et l'esclavage seul les a dénaturées.
« Si le Ciel quelque jour prend pitié de leurs maux,
« S'il leur donne un Lycurgue, ils seront nos égaux. »
Il commande, et bientôt, dans les forêts voisines,

La hache a de l'yeuse abattu les racines ;
Le frêne est renversé, l'orme tombe à grand bruit ;
Un plus vaste bûcher à la hâte est construit,
Et trois jours, des Persans, qu'un même feu rassemble,
Les restes entassés s'y consument ensemble.
Leurs ossements au loin sont semés dans ces bois,
Sur ces monts étrangers qu'ils n'ont vus qu'une fois ;
Ils accusent Xerxès, et jusqu'aux derniers âges
Vont rendre à nos exploits d'éternels témoignages.
Quand sur le Styx enfin, nos douloureux accents,
Nos pleurs ont consolé les mânes gémissants…
.....

Xerxès, effrayé de la résistance de Léonidas, lui envoie des députés persans pour traiter avec lui. Contraste du luxe asiatique et de la simplicité des jeux et des repas spartiates. Léonidas refuse les conditions proposées, et inspire la plus grande admiration aux ambassadeurs. Un nouveau combat va commencer. Prélude, actions particulières. Dans la nuit, un traître thébain, nommé Éphialtés, tourne l'armée grecque par un sentier inconnu :

Aux perfides rayons de l'âme de la nuit…

Alors le roi de Sparte prend la résolution de se jeter dans le camp de Xerxès, et de mourir avec ses trois cents compagnons. Il traverse le mont Œta.

APPARITION D'HERCULE.

.....
.....
L'air frémit à l'instant et la terre a tremble ;
Un bruit, par tous les monts mille fois redoublé,
Se prolonge en grondant dans leurs profonds abîmes,
Remonte et redescend de leur base à leurs cimes,
Court le long des forêts, et d'échos en échos
Du golfe de Malée a fait mugir les flots.
L'éclair brille, les vents ont annoncé l'orage ;
L'Œta sur ses hauteurs voit s'étendre un nuage
Dont les flancs orageux, déchirés à grand bruit,
Versent les ouragans, le tonnerre et la nuit,

Et d'une auguste horreur, de feux et de fumée,
Couvrent de toutes parts la montagne enflammée.

La foudre roule, éclate, et du plus haut des airs
Nous apporte ces mots au milieu des éclairs :
« Guerriers, arrêtez-vous, cette terre est sacrée ! »
Alors Léonidas, aux Dieux de la contrée,
Aux Nymphes, aux Sylvains s'adressent avec nous,
Invoque leur faveur, et fléchit les genoux ;
Il adore en silence, et la voix immortelle
Une seconde fois retentit et l'appelle :
« Léonidas, mon fils, ose lever les yeux,
« Reconnais le premier des héros tes aïeux,
« Hercule… C'est ici que ma cendre est semée.
« Ces antres, ces rochers pleins de ma renommée,
« Ces bois m'ont vu punir des brigands inhumains.
« Non loin le fier Centaure est tombé sous mes mains
« Là, désarmant le sort, et Junon, et l'envie,
« Comme un triomphateur je sortis de la vie.
« Ici, s'est élevé le bûcher glorieux
« Dont la flamme autrefois me porta dans les Cieux.
« Approche, et que ton père aujourd'hui te révèle
« Les grands desseins des Dieux sur la race mortelle.
« Viens apprendre ton sort, viens seul et sans effroi
« Dans ce nuage ardent converser avec moi. »
Le Dieu parlait : la terre écoutait en silence.
Il se tait, et soudain Léonidas s'élance,
Le nuage s'entrouvre, et dans les mêmes feux
Les cache, et se referme, et s'épaissit sur eux.
Cependant, agités de surprise et de crainte,
Nous adorions de loin cette obscurité sainte :
« Ô fils de Jupiter ! s'écriaient les soldats,
« Hercule, entends nos vœux, rends-nous Léonidas !

« Que deviendront sans lui nos phalanges guerrières ? »
Mais le tonnerre seul répond à nos prières ;
Sa voix majestueuse, éclatant sans fureur,
Imprime du respect et non pas de l'horreur.

Nos regards inquiets parcouraient la colline
Où, portant tout le poids de la grandeur divine,
Environné d'éclairs et de torrents de feu,
Un mortel en secret converse avec un Dieu.
Tout à coup le héros sort du fond de la nue,
Il reparait, sa gloire éblouit notre vue.
Il descend, et soudain l'orage s'est calmé.
D'un éclat immortel son front brille animé ;
Il s'approche, et plus grand, d'une voix solennelle :
« Compagnons, nous dit-il, Hercule vous appelle,
« Le Perse audacieux s'approche en cet instant ;
« Pluton à ses banquets, dès ce soir, vous attend. »
Il dit, et nos soldats par de longs cris de joie
Répondent au signal que le Ciel leur envoie.

HYMNE DE MORT CHANTÉ PAR MÉGISTIAS.

Ce n'est point la douceur des nombres d'Ionie,
Du rhythme dorien c'est la mâle harmonie.

Il chante, et le clairon, la lyre, la trompette,
Les sistres, animés de l'âme du poëte,

Portaient de rang en rang ces accords solennels :
« Mourons, amis, mourons pour renaître immortels !
« Ô Dieux, nés dans nos murs, nos protecteurs, nos guides,
Héros de l'amitié, généreux Tyndarides,
Qui, du ciel aux enfers repassant tour à tour,
Sans regret, l'un pour l'autre, abandonnez le jour,
Ô Castor ! ô Pollux, marchez à notre tête !
Venez, la charge sonne et le combat s'apprête ;
Le fer brille, envoyez aux esclaves d'un roi
Le désordre et la fuite, et la mort et l'effroi ;
Que de leur sang au loin ces roches soient trempées,
Des flots d'un sang si vil enivrons nos épées ;
Bellone veut du sang à ses festins cruels :
Mourons, amis, mourons pour renaître immortels !
« Fils du Cygne divin, nos tribus vous sont chères ;
Tous les enfants de Sparte, ainsi que vous, sont frères ;

Elle égale et confond nos destins et nos droits.
J'appartiens dès l'enfance à l'ami de mon choix,
J'ai vécu près de lui : que près de lui je meure !
Puisse au fort du combat, jusqu'à ma dernière heure,
Mon large bouclier, dans mes mains affermi,
Éloigner le trépas du sein de mon ami ;
Qu'il vive, et que sa main de mes mains défaillantes
Reçoive ma cuirasse et mes armes sanglantes !
Ma mère les verra ! Qu'en flattant son orgueil,
Mes exploits de ma mère adoucissent le deuil !
Mais, s'il faut avec moi que mon ami succombe.
Dieux-Gémeaux, visitez notre commune tombe

Versez-y tous les sous vos rayons fraternel.
Mourons, amis, mourons pour renaître immortels !
« Je ne te verrai plus, ô Sparte, ô ma patrie !
Ville où du grand Lycurgue on suit la loi chérie !
Je te salue encor de mes derniers regards !
Jeune, je respectai la voix de tes vieillards,
Tes vieillards me louaient : la fille la plus belle,
Témoin de cet honneur, me jugea digne d'elle ;
Hélas ! il faut la perdre ; ô Sparte, excuse-moi !
Des pleurs m'ont échappé, mais je mourrai pour toi,
Je l'ai promis ; je lègue à ta reconnaissance,
Ma mémoire, et ma veuve, et mes fils sans défense ;
Qu'ils soient dignes un jour de tes soins maternels !
Mourons, amis, mourons pour renaître immortels !
« Charme de nos banquets, jeux guerriers, pompe sainte,
Fêtes de Jupiter, d'Apollon, d'Hyacinthe,
Ô Taygète, ô Ménale, ô monts chers à nos Dieux,
Vallons de l'Eurotas, recevez mes adieux !
Mais non, vous me suivrez, je revois vos ombrages,
Un nouvel Eurotas m'attend sur ses rivages ;
J'irai, j'embrasserai les antiques héros,
Hercule, Achille, Ajax, et Lycurgue et Minos.
La terre fuit : j'aborde une rive enchantée ;
N'entends-je pas la voix d'Homère et de Tyrtée ?

Leurs hymnes sont le prix du guerrier généreux,
Qui passe de la terre au séjour des heureux ;
J'y monte à leurs accords : l'Élysée en silence
Se presse autour du luth qui redit ma vaillance.

Amis, embrassons-nous, partagez mon transport ;
Couronnez-vous de fleurs, rendez grâce à la mort ;
Elle vient, souriez, vos plus beaux jours commencent ;
Au-devant de nos pas les demi-Dieux s'avancent :
Qui suivra leur exemple obtiendra des autels.
Mourons, amis, mourons pour renaître immortels ! »
Ainsi Mégistias, plein du Dieu qui l'anime,
Élevait des guerriers la valeur magnanime.
Trois cents héros ensemble accompagnaient sa voix ;
Les antres des rochers, les profondeurs des bois,
L'Asope et le Phénix dont les eau se confondent,
Et la bords du Mélas longuement leur répondent ;
La mer frémit, le Ciel reçoit leur dévouement ;
Les vieux chênes d'Œta murmurent sourdement ;
Que dis-je ? il nous semblait que tous les Héraclides,
Des Cieux en ce moment, à leurs fils intrépides,
Criaient : « Rappelez-vous les exploits paternels ;
Mourez, enfants, mourez pour renaître immortels ! »

Comparaison pour la mort de deux Spartiates adolescents, légers à la course :

Tel souvent le chasseur, dans le bois solitaire,
Voit deux faons éloignés des regards de leur mère,
Et s'élancer de front, et jouer et bondir,
Et de leur vol rapide en courant s'applaudir.
Leur trace qui fend l'air touche à peine à la terre ;
Et même en contemplant leur innocente guerre,

Et leurs folâtres bonds, doux spectacles des bois,
Le chasseur inhumain s'adoucit quelquefois.

Léonidas meurt. Agénor lui-même tombe couvert de blessures, évanoui dans la foule des morts. Il a une vision ; il croit voir Léonidas à la lueur d'un rayon

céleste, qui, en tombant, ranime et transfigure le corps du héros. Léonldas lui parle, le console :

Jeune homme, tu n'es pas digne encor de mourir ;

et lui remet son épée pour qu'elle passe dans les mains de Thémistocle.

La Grèce sauvée · Chant VIII

Thémistocle a conseillé aux Athéniens de quitter la ville par les vaisseaux. — Fêtes d'Éleusis ; Thémistocle consulte la Déesse : initié par l'hiérophante, il appris le breuvage sacré ; sa vision. — Les Enfers ; supplice des sophistes et des athées. — Enfer des amants ; Sapho ; Héro et Méandre. — Élysée ; bosquet des héros ; Léonidas. — Hercule descend et emmène sur son char Léonidas dans l'Olympe. — Apothéose de Léonard ; l'Éternité. — Thémistocle est ramené sur la terre.

Thémistocle a parlé ; Minerve qui l'inspire
Aux conseils du héros a donné plus d'empire ;
Les habitants d'Athène, abandonnant leurs murs,
Cherchent dans leurs vaisseaux leurs remparts les plus sûrs.
Hélas ! ils s'exilaient, et bientôt ramenée
Des fêtes d'Éleusis va briller la journée.
Ô douloureux contraste ! ô souvenirs trop chers !
C'est alors qu'unissant leurs vœux et leurs concerts,
Et le cœur tout rempli d'une sainte allégresse,
Les tribus d'alentour honoraient la Déesse
Qui, le soc à la main, en descendant des cieux,
Vers l'Attique autrefois rassembla leurs aïeux.
Cette solennité, dans leur âme attendrie,

Redoublait tous les ans l'amour de la patrie :
Thémistocle le sait, et veut qu'à leur départ,
Ce spectacle touchant frappe encor leur regard.
Il les rassemble tous, il se place à leur tête,
Il donne au même instant le signal de la fête ;
Lui-même a pris le soin d'en régler les apprêts.

Un grand peuple le suit, et l'auguste Cérès,
Veillant sur ce héros que la Grèce contemple,
À ses mystères saints l'admettra dans son temple.
La marche a commencé : douze taureaux choisis
Déjà trainent le char roulant vers Éleusis ;
De Cérès au-dessus on plaça la statue :
Un voile éclatant d'or la dérobe à la vue,
Le Calathus en pompe autour d'elle est porté ;
Des femmes, deux à deux, marchant à son côté,
Promenaient tour à tour dans le jonc des corbeilles
Le lait de la génisse, et le miel des abeilles,
Et la laine, et le lin, et les gâteaux sacrés.
D'héroïques soldats, de leurs armes parés,
D'une triple barrière environnent les prêtres ;
Et ces groupes pieux, ou guerriers, ou champêtres,
Ensemble confondus, mêlent à chaque pas
Les pompes de la paix à celles des combats.
Partout on entendait les flûtes de Lydie
Joindre au luth dorien leur douce mélodie ;
Souvent, par intervalle, en sons entrecoupés,
Des instruments d'airain sur l'airain sont frappés.
Ainsi se déployait la marche triomphante.

Un diadème au front, le grave hiérophante,
S'avançant au milieu de ce noble appareil,
Tient en un cercle d'or l'image du soleil ;
Et la Divinité, dont cet astre est l'emblème,
Semble du haut des airs apparaître elle-même.
Ô spectacle imposant ! tous les fronts sont baissés,
Tous les vœux à la fois sont au ciel adressés.
Des vierges, des enfants, dont l'essaim représente
Les saisons et les mois à la robe changeante,
D'un frais tapis de fleurs ont semé les chemins,
Et l'encens à longs flots s'exhalait sous leurs mains.
Un chant retentissait au bord des mers voisines,
Dans le creux des vallons, au sommet des collines ;
Prêtres, peuple et soldats redisaient à la fois :

« Salut ! Cérès, salut ! tu nous donnas des lois ;
« Nos arts sont tes bienfaits : ton céleste génie
« Arracha nos aïeux au gland de Chaonie ;
« Et la Religion, fille des Immortels,
« Autour de ta charrue éleva ses autels.
« Par toi changea l'aspect de la nature entière.
« On dit que Jasion, tout couvert de poussière,
« Premier des laboureurs, avec toi fut heureux :
« La hauteur des épis vous déroba tous deux ;
« Et Plutus, qui se plait dans les cités superbes,
« Naquit de vos amours sur un trône de gerbes.
« Déesse, entends nos vœux ! nous quittons un moment
« De tes heureux travaux le paisible instrument ;
« Ton culte est menacé par un roi sacrilège,
« Nous combattons pour toi ; que ton bras nous protège !
« Conserve-nous ces biens qu'aux rives d'Ilisus

« De toi même, ô Cérès ! nos aïeux ont reçus.
« Sous la terre, six mois, Proserpine enfermée,
« Revole dans les bras de sa mère charmée ;
« Comme elle, après l'exil, puissions-nous te revoir
« Dans ces lieux où Cécrops a fondé ton pouvoir ;
« Et qu'ici le Dieu Terme, affermi sur la pierre,
« Toujours dompte à tes pieds la discorde et la guerre ! »
Ils chantaient, et le Ciel applaudit leurs concerts.
Cependant le soleil, se perdant sous les mers,
Laisse à peine du jour échapper quelque reste.
La nuit descend, la nuit sur le dôme céleste
Déroule un noir manteau, d'étoiles parsemé.
Éleusis montre enfin son vallon renommé.
On se hâte, et du temple on atteint les portiques :
On voit, sous le parvis, dans leurs danses mystiques,
Des prêtresses en deuil s'arracher leurs bandeaux,
Bondir, tourner en cercle, agiter des flambeaux,
Et telles que Cérès, dans leur fureur divine,
Par de saints hurlements appeler Proserpine.
Ces brandons allumés, qui remplacent le jour,

Passent de main en main, repassent tour à tour,
Et la flamme en courant, d'une flamme suivie,
Brille, fuit, et revient, image de la vie.
Enfin l'hiérophante à l'autel est monté ;
Nul n'approche avec lui cet autel redoute.
Il invoque Cérès, et sa fille, et son gendre.
Sous la terre un bruit sourd bientôt se fait entendre,
Et d'un nuage épais le temple est obscurci.

Le héraut a crié : « Profanes, loin d'ici !
« Thémistocle, on t'attend, la Déesse s'avance,
« Tes vœux sont exaucés : Peuple, faites silence ! »
Tout se tait et frémit : les flambeaux sont éteints ;
Une divine horreur a rempli les lieux saints,
Le tonnerre en grondant annonce l'Immortelle.
La redoutable Hécate a marché devant elle,
Et les échos du temple ont redoublé le bruit
De ses chiens aboyants qui hurlent dans la nuit.
C'est alors que brisant sa prison souterraine,
Couverte à tous les yeux d'un long voile d'ébène,
Proserpine revient des gouffres du trépas,
Et retrouve Cérès qui la serre en ses bras.
Tandis que s'accomplit l'invisible mystère,
Thémistocle, suivant un chemin solitaire,
Se dérobe à la foule, et dans l'ombre échappé,
Remplit le grand dessein dont il est occupé.
Un prêtre le conduit, tous deux marchent sans crainte.
Non loin était un gouffre, un sombre labyrinthe,
Creusé dans les débris d'un mont déraciné
Qu'un antique volcan semble avoir calciné.
L'herbe meurt alentour ; des torrents de bitume
Sur ses bords quelquefois rejetaient leur écume :
Quelquefois mugissaient ses profonds soupiraux,
Et ce gouffre conduit aux gouffres infernaux.
Là, Pluton, si l'on croit les récits du vieil âge,
Enlevant Proserpine, et s'ouvrant un passage,

Descendit emporté par ces coursiers fougueux
Que l'ardent Phlégéton embrasait de ses feux.

Le sol, encor brisé par la roue infernale,
Fume et noircit les airs du soufre qu'il exhale ;
Le passant se détourne, et, glacé par la peur,
Croit du lac Stygien respirer la vapeur.
Le héros est entré dans la caverne obscure.
Dès qu'il en a franchi l'effrayante ouverture,
Il rencontre un ruisseau qui serpente sans bruit,
Et que du froid Léthé les sources ont produit.
Des moissons de pavots ont bordé son rivage ;
Leurs sucs, dont se compose un magique breuvage,
À chaque initié sur ces bords sont offerts ;
Ainsi l'a commandé la Reine des enfers.
Du Sommeil tout auprès est la noire demeure,
Et des fleurs qu'il chérit le couvrant à toute heure,
Les Songes, de sa cour ministres assidus,
Volent, glissent dans l'ombre, à son lit suspendus,
Le bercent dans leurs bras, et de couleurs nouvelles
Peignent incessamment et leurs corps et leurs ailes.
Il est des Songes vrais, s'il en est de menteurs :
Quand ils ont ou Minerve ou Cérès pour auteurs,
Ces fils ailés du ciel aux mobiles plumages
N'abusent point nos sens d'infidèles images.
Thémistocle a saisi le breuvage ordonné :
Tout change, de son guide il est abandonné,
Ce qu'il a de mortel et succombe et sommeille,
Mais, plein d'un Dieu caché, son esprit toujours veille
Alors, s'offrant sans voile aux regards du héros,
Le Dieu se manifeste et lui parle en ces mots :

« Viens, suis-moi ; j'instruisis et l'Égypte et la Grèce ;
« Mes conseils de Minos ont guidé la sagesse ;
« J'ai vu descendre ici Linus, fils d'Apollon,
« Orphée, Alcide même, et Lycurgue, et Solon.
« Ose tenter comme eux cet effort magnanime. »
Il dit : et tous les deux pénètrent cet abime,

Qui, tournant sur lui-même et s'abaissant toujours.
Étend jusqu'aux enfers ses tortueux détours.
Un faible jour brillait de distance en distance :
Comme, au sein de la nuit, sous un ombrage immense
Quand la lune, à travers les rameaux agités,
Réfléchit en tremblant ses douteuses clartés,
Le voyageur croit voir des fantômes sans nombre
Jouer dans les reflets et du jour et de l'ombre,
Tantôt, en se courbant, jusqu'à lui s'allonger.
Tantôt s'évanouir en nuage léger ;
Ainsi, dans ce dédale, un peuple d'ombres vaines
Présente à chaque pas des formes incertaines.
Les Chimères, changeant et de taille et de traits,
Errent confusément dans ces détours secrets,
Et, filles de la Peur, font reparaître encore
Et Typhon aux cent bras, et l'Hydre, et le Centaure.
Placés sur le chemin, des sphinx mystérieux
De leur triple nature, épouvantent les yeux ;
Mais leur trompeuse énigme en ce lieu se révèle.
Le héros, à pas lents, suit son guide fidèle,
Et, dès qu'il les atteint, ces fantômes ont fui.
Un danger plus réel s'offre encor devant lui :
Quand il croit du Cocyte aborder le rivage.

Il n'entend point ces cris de douleur et de rage
Qui doivent des tourments annoncer le séjour.
D'harmonieuses voix s'élèvent à l'entour ;
Un plaisir inconnu s'est glissé dans ses veines.
Près du fleuve infernal de trompeuses Syrènes
Célébraient Thémistocle, et, flattant son grand cœur
Des Grecs sauvés par lui le nommaient le vengeur ;
Leur visage est riant, leur voix mélodieuse ;
Mais sous ces joncs épais, dans l'onde insidieuse,
De leur corps monstrueux le reste s'est caché ;
Malheur à l'imprudent que leur voix a touché !
Le guerrier vers la rive a détourné la tête ;
Il veut s'en approcher : le Dieu lui crie : « Arrête !

« Crains de ces doux accents les perfides appas. »
La caverne, à l'instant, s'ébranle sous leurs pas ;
Du Tartare enflammé les trois fleuves mugissent.
Tel, menaçant les cieux que ses flammes rougissent,
L'Etna tonne en fureur quand, de ses vastes flancs,
Il vomit et la cendre et les rochers brûlants ;
Quand Érix, et Messine, et Catane effrayées,
Croulent sous les débris de leurs tours foudroyées.
Avec moins de fracas s'entrechoquent deux mers,
Quand Éole irrité, bouleversant les airs,
Rompt le nœud qui retient ses outres frémissantes,
Où se heurtent des vents les voix retentissantes.
Averti par Cérès, l'effroyable Caron
Les reçoit dans sa barque, aux bords de l'Achéron :
Et le fleuve des morts, par une pente aisée,

Les transporte vivants sur la rive opposée.
Tout à coup, jusqu'au fond de son noir souterrain,
L'Enfer s'ouvre en grondant, et, sur des gonds d'airain,
On entend, à grand bruit, tourner ses larges portes,
Où du puissant Xerxès les nombreuses cohortes
Pourraient passer de front avec leurs étendards,
Leurs tours, leurs éléphants, leurs coursiers et leurs chars.
Alecton et ses sœurs près du seuil apparaissent ;
Leurs serpents sur leurs fronts sifflent et se redressent ;
De Cerbère en courroux les voix ont menacé ;
Mais, à l'aspect du Dieu, le monstre terrassé
Courbe son triple front, et, dans son antre énorme,
Allongeant les replis de sa croupe difforme,
Couvre un espace immense, et repose endormi
Sur des os teints de sang et rongés à demi.
« C'est ici, dit le Dieu, la demeure infernale.
« Lorsqu'opposant au Ciel une lutte inégale,
« Encélade et Mimas et Typhon renversés
« Roulèrent sous les monts qu'il savaient entassés,
« Jupiter, qu'indignait leur audace rebelle,
« En secret appela, pour venger sa querelle,

« Thémis, sœur de Saturne et fille d'Uranus,
« Et lui remit ses droits trop longtemps méconnus.
« Thémis, se dérobant à la céleste voute,
« Vers ces bords désolés prit aussitôt sa route ;
« Un sinistre nuage enveloppait son front ;
« Seule, et pendant trois nuits, de ce gouffre profond,
« Elle creuse l'enceinte et marqua la mesure,
« Et, pour chaque forfait, d'une main toujours sûre,

« Fixa dans sa balance un tourment mérité,
« Dont les coupables mêmes ont connu l'équité.
« Déjà des fiers Titans les prisons étaient prêtes ;
« Le poids entier du monde accabla leurs cent têtes ;
« Ils blasphèment en vain au fond de leurs cachots,
« Jupiter est tranquille et rit de leurs complots.
« C'en est fait : aux Enfers il n'est plus de clémence ;
« De Sisyphe toujours la tâche recommence ;
« Depuis que, sur sa roue Ixion étendu,
« Est contraint à tourner, dans les airs suspendu,
« La fureur de Junon ne s'est pas ralentie ;
« Sur neuf arpents couché, le long corps de Titye,
« Renaissant pour la faim de l'immortel vautour,
« Est par des clous de fer enchaîné sans retour.
« Des tortures sans fin puniront Salmonée,
« Danaüs et Pélops, Égisthe et Capanée.
« Les crimes, que souvent admira l'univers,
« Et que de faux dehors l'honneur avait couverts,
« Ici, dans le miroir de la Vérité sainte,
« Montrent leurs traits hideux, qu'avait masqués la feinte.
« L'Enfer les a conçus, et frémit de les voir.
« Par quels degrés honteux s'éleva leur pouvoir !
« Amoureux du désordre et des guerres civiles,
« Ils s'arment : tout succombe, ils renversent les villes,
« Et quand de leur grandeur le vulgaire est frappé,
« Ils montent fièrement sur un trône usurpé ;
« Le genre humain tremblants leurs genoux s'abaisse.

« Mais Thémis au grand jour montre enfin leur bassesse.
« Près d'eux marche l'orgueil avec la Trahison ;

« L'un aiguise un poignard, l'autre apprête un poison,
« Et de loin sur leurs pas rampe et se désespère
« Le Remords entouré d'une immense vipère.
« Par leurs propres flatteurs ces monstres outragés,
« Dans des fleuves de sang à jamais sont plongés.
« Le crime a de la peine indiqué la nature :
« L'envieux est l'auteur de sa propre torture,
« Et nourrit le vautour qui lui ronge le sein ;
« L'ombre de la victime assiége l'assassin,
« Et d'un père égorgé, la main de l'Euménide
« Offre toujours la tête à l'enfant parricide.
« Non, même avec cent voix et cent bouches de fer,
« Je ne pourrais compter les tourments de l'Enfer.
« Chaque moment accroît la foule criminelle.
« Mais il est des forfaits que dans l'ombre éternelle
« Avec plus de rigueur ont condamnés les Dieux ;
« L'ennemi de leur nom, le sophiste odieux,
« Dont le stupide orgueil a nié leur puissance,
« Est livré sans mesure aux traits de leur vengeance.
« Chef des Athéniens ! quand un peuple vieilli
« Dans le luxe et les arts s'est longtemps amolli,
« Fille des Passions, l'Impiété plus fière.
« Du Crime triomphant élargit la carrière.
« Malheur à qui rompra ce frein religieux,
« À l'humaine raison imposé par les Cieux !
« Hélas ! puisse Minerve écarter mes présages !
« Mais Athène en son sein accueillit ces faux sages.
« L'un d'eux dans cet abîme est naguère arrivé :
« Vois quel nouveau supplice est pour lui réservé. »
Thémistocle obéit, il regarde et frissonne.

Sur un cercueil ouvert se penchait Tisiphone ;
Elle arrache à son front, ô spectacle d'horreur !
Deux serpents dont sa voix irrite la fureur,
Et tournant dans ses mains l'un et l'autre reptile,

Bat de leurs nœuds vivants un cadavre immobile.
Le cadavre frémit, s'agite, et par degré
D'un lambeau de linceul se redresse entouré.
Ouvre à demi les yeux, les referme, et s'écrie :
« Rendez-moi le néant. » — « Non, répond la Furie
« Non, le néant est sourd ; tu l'appelles en vain ;
« Tu dois vivre à jamais. » Elle dit, et sa main,
Aux feux du Phlégéton qui bouillonnent sans cesse,
Rallume, en l'agitant, la torche vengeresse ;
Elle en frappe l'impie, et du soufre enflammé
Tout son corps est couvert et n'est point consumé.
Il veut fuir, et soudain la torche inévitable,
S'armant d'un triple feu, ressaisit le coupable.
Il rugit de douleur, et maudissant le Ciel,
Insulte encore au Dieu qui fit l'homme immortel.
Le noir délire empreint dans ses regards funestes,
Les langes du tombeau dont il traîne les restes,
Ces traits décolorés que la cendre a couverts,
L'orgueil qu'on lit toujours sur le front du pervers,
Et ces débris humains où la mort est vivante,
Ont du peuple infernal redouble l'épouvante.
Son délire est suivi d'une morne stupeur.
Il retombe un moment dans un calme trompeur ;
Il se croit au Gymnase, au Portique, au Lycée ;
On l'entoure, il blasphème : une foule insensée
L'admire, l'applaudit, le couronne de fleurs ;

Une fausse allégresse a caché ses douleurs ;
Il rit d'un air stupide, et devient plus horrible ;
L'Eumnénide à l'instant lève son fouet terrible :
« Sophiste, lui dit-elle, abaisse un fol orgueil,
« Je vais te rendre aux vers qui rongent ton cercueil. »
L'insensé, reprenant sa raison toute entière,
Tombe, frappé d'effroi, sur son lit de poussière ;
Mais, des rêves affreux jusqu'au prochain réveil
Y tourmentent encor son pénible sommeil.
Quand il croit s'endormir, s'anéantir peut-être,

Il revoit la Furie, et, forcé de renaître,
Sans terme et sans repos, joint par un double sort
Ce qu'ont de plus cruel et la vie et la mort.
À ce spectacle affreux, Thémistocle recule,
Il s'éloigne, et croit voir un pale crépuscule
Qui, perçant à travers la vaste obscurité,
De l'empire infernal montre l'extrémité.
Un séjour moins horrible à ses yeux se présente.
Toutefois, accablés d'une chaîne pesante,
Des malheureux gisaient sur la terre abattus ;
D'un vêtement de feu quelques-uns revêtus,
Marchaient en invoquant le Dieu qui les châtie.
Comme autrefois on peint la fidèle Clytie
Qui, dès l'aube en tournant jusqu'à la fin du jour,
Fixait sur le Soleil un regard plein d'amour ;
Tels les infortunés qui peuplent cette enceinte
Lèvent au Ciel des yeux où la douleur est peinte ;
Mais leur douleur n'est point un morne désespoir ;
Le Ciel à leurs soupirs peut un jour s'émouvoir.

De leurs pieux remords l'air en tout temps résonne.
Telle on entend gémir la plaintive Alcyone,
Quand, d'une aile inquiète errant autour des flots,
Elle frappe d'effroi les pâles matelots,
Et de Ceyx encor déplorant le naufrage,
Jette un lugubre cri, précurseur de l'orage.
Thémistocle est ému. « Les Dieux vengent leurs droits
« Reprend soudain son guide, et par de justes lois
« L'âme humaine en ces lieux doit expier ses vices.
« Celles qu'amollissaient de honteuses délices,
« Sous le poids de leurs fers sont captives mille ans ;
« Et celles que le monde, en ses flots turbulents,
« A d'erreurs en erreurs sans relâche emportées,
« D'un feu qui ne meurt point sont encor tourmentés.
« Ô quel langage humain peut tracer vos regrets,
« Tendres cœurs que Vénus accabla de ses traits !
« Sapho toujours se plaint, et seule entre ces roches,

« A de son sexe même évité les approches ;
« Les pieds nus, le front pâle, et les cheveux épars,
« Elle croit voir Leucate au fond de ces brouillards ;
« Mais, oubliant les airs de sa muse profane,
« Elle chante Vesta, la Pudeur et Diane.
« Lève les yeux, regarde en ces noirs tourbillons,
« De rochers en rochers, de vallons en vallons.
« Rouler du beau Pâris l'inconsolable amante !
« Là, Biblis du Léthé cherche l'onde dormante.
« Elle s'écrie en vain : « Ô fleuve du repos !
« Je brûle, éteins mes feux, plonge-moi dans tes flots ! »
« Le fleuve est inflexible, et Biblis repoussée

« D'un frère au fond des eaux voit l'ombre courroucée.
« Ces supplices pourtant ne sont point éternels,
« Jupiter s'attendrit : ce père des mortels
« Daigne, en les punissant, veiller sur son ouvrage ;
« Quand un Dieu les opprime, un autre les soulage.
« Le pardon est promis : vois-tu vers l'Orient
« Ce temple aérien au portique riant ?
« Sur l'autel avec grâce une jeune Déesse
« De renaissantes fleurs se couronne sans cesse :
« Son charme est immortel ; que d'heureux elle a faits !
« Tout, hormis le Tartare, a connu ses bienfaits.
« Un arc aux sept couleurs, rayonnant sur sa tête,
« Calme ici quelquefois la trop longue tempête
« Des orageux désirs qui tourmentent les cœurs ;
« Le deuil cesse, et Thémis tempérant ses rigueurs,
« Au pied de cet autel qu'implore la souffrance,
« Grava ces mots : « Priez, et gardez l'Espérance. »
Le Dieu dit : le guerrier voit des mânes en pleurs
À l'envi dans ce temple apporter leurs douleurs.
Il distingue surtout deux ombres gémissantes :
Leur grâce et leur jeunesse, et leurs voix innocentes,
Et leurs regrets naïfs ont ému le héros :
« Quels sont vos noms ? » dit-il. - « Je naquis à Sestos,
« Je m'appelais Héro, celui-là fut Léandre.

« Hélas ! de son amour j'aurais dû me défendre.
« Le soir, quand j'eus promis de répondre à ses vœux.
« La couronne de fleurs, qui parait mes cheveux,
« Tomba sous un cyprès dont le sombre feuillage
« Rembrunissait la tour, prison de mon jeune âge.

« Léandre vint ; mon cœur oublia son effroi.
« Mes parents m'avaient dit : « N'engage point ta foi,
« Crains d'aimer ! » Je n'ai pu vaincre ma destinée ;
« Je pris à leur insu la robe d'hyménée ;
« Les Dieux m'en ont punie, et l'abîme écumant,
« Ô regrets ! dans ses flots a ravi mon amant.
« Je l'aimais à Sestos, ici je l'aime encore,
« Dût m'accabler le Ciel que j'offense et j'implore ! »
Héro se tait, et voit Léandre à ses genoux ;
Leurs pleurs coulent ensemble, et ces pleurs sont plus doux :
Telles deux tendres fleurs, d'un peu d'eau trop chargées,
Penchent languissamment leurs têtes submergées.
Mais quel rayon propice a brillé dans le ciel ?
Quels feux plus éclatants s'élèvent sur l'autel ?
Du pardon attendu l'heure est-elle arrivée ?
Héro, près de Léandre aussitôt enlevée,
Vole sous un beau ciel à de plus doux climats.
Au retour du printemps, après de longs frimas,
Deux oiseaux de Vénus, deux colombes fidèles,
Côte à cote envolant ainsi battent des ailes :
L'hymen au même nid va les rejoindre encor.
D'autres ombres, comme eux, ont pris soudain l'essor,
Et, fuyant leur prison, d'une substance pure
Déployaient à l'envi l'éclatante parure.
Quand l'immortel Phénix, dans la myrrhe embaumé,
Sort du tombeau fécond qui l'avait enfermé,
Le Phénix renaissant fait briller moins de charmes.
Thémislocle a quitté la campagne des larmes.

Et d'un astre inconnu qui dirige ses pas
Les feux, en l'éclairant, ne l'éblouissent pas.
Leur lumière est aux yeux plus douce que brillante :

La Déesse des mois, dans la zone brûlante,
De son trône d'argent, sur les nuits de Pété,
Jette moins de fraîcheur, de paix et de clarté.
C'est là que, rejetant leur dépouille mortelle,
Dans des bosquets de myrte, en des prés d'asphodèle,
Habitent à jamais les mânes vertueux.
Non, des bois de Tempé l'abri voluptueux,
Les jardins d'Hespérus, la retraite enchantée
Où Psyché par l'amour fut jadis transportée,
N'égalent point l'éclat dont brillaient ces beaux lieux.
Un arbre y fleurissait, dont le fruit précieux
Ne croît point vers le Nil, ou l'Euphrate, ou le Gange :
Seul, de tous les parfums contenant le mélange,
Il verse en sucs divins la vie et la beauté,
La paix, la douce joie et l'immortalité,
Tous ces biens qu'autrefois eût pu garder Pandore,
Et dont le seul espoir aux humains reste encore.
Les mystères du monde ici sont découverts :
Œdipe est consolé, ses yeux se sont rouverts ;
De l'homme et du destin perçant l'obscur abîme,
Lui-même absout les Dieux dont il fut la victime ;
Sa fille est à ses pieds, et c'est là que Junon
A couronné les feux d'Antigone et d'Hémon.
Alceste à son époux est pour jamais rendue ;
Pénélope est du sien la compagne assidue ;
Son cœur fut moins heureux, quand, de roses paré.
Du voile de l'hymen son front s'est entouré,

Quand son fils Télémaque eut reçu la naissance,
Et quand revint Ulysse après quinze ans d'absence.
Dans une enceinte à part, sous un bois de lauriers,
Ceux qui n'étaient jadis que d'illustres guerriers,
À ce bonheur si pur n'ont pas droit de prétendre.
Achille armé de fer, comme aux bords du Scamandre,
S'exerçait à la course, aux jeux bruyants de Mars ;
Le fracas des clairons, des armes et des chars,
Jusqu'au sein de la paix, charme encor son idée ;

Les deux Ajax, Patrocle et le fils de Tydée,
Et Phénix et Pyrrhus se mêlaient à ses jeux.
Ainsi les passions de ce globe orageux,
Même après le trépas, montent vers leurs retraites,
Et leurs félicités sont toujours imparfaites.
Le poète fameux, sous des ombrages verts,
Marche auprès des héros illustrés par ses vers,
Et l'honneur immortel, que sa voix leur dispense,
Est de leurs nobles cœurs la noble récompense.
Ensemble ils rappelaient leurs travaux belliqueux,
Et de jeunes beautés s'égaraient avec eux.
L'amour comme la gloire embellit cet asile :
Tecmesse est près d'Ajax, Briséis près d'Achille.
Cet Achille pourtant, si fier de ses exploits ;
Est placé par Thémis au-dessous des bons rois ;
Sa vertu n'a point fait le bonheur de la terre.
Mais Codrus illustré par sa mort volontaire,
Mais Lycurgue et Minos ont passé de ces lieux
Au rang où sont admis les héros demi-dieux.

Léonidas, errant sous le même feuillage
Naguère avait rejoint ces héros du vieil âge.
Et, depuis son trépas, il a compté neuf jours,
Tels que notre soleil les mesure en son cours.
Au sort de sa patrie il rêvait en silence.
Il a vu Thémistocle, et soudain il s'élance,
Et s'écrie en pleurant : « Et toi, grand homme, aussi !
« J'espérais en toi seul, hélas ! et te voici ;
« La Grèce t'a perdu, mon attente est trompée. »
— « Non, la Grèce vaincra, j'en jure ton épée,
« Lui répond Thémistocle ; apaise les regrets,
« Je vis et te revois par l'ordre de Cérès :
« Elle a conduit mes pas. » Comme il parlait encore,
Sur un char éclatant, du côté de l'aurore,
Sa massue à la main, Hercule est descendu :
« Jouis, Léonidas, de l'honneur qui t'est dû ;
« Mon fils, viens te rejoindre à l'auteur de la race ;

« Jupiter dans l'Olympe a désigné ta place. »
Il dit : son fils s'empresse, et, plus grand qu'un mortel,
Monte avec majesté sur le char paternel.
Tous deux brillent de gloire, et leur vive lumière
Revient sur Thémistocle éclater toute entière.
Achille en les voyant détourne son regard,
Cherche une forêt sombre, et soupire à l'écart :
Briséis l'aperçoit, le console et le guide
Au bord d'une eau riante, où le vieux Méonide
Chantait, plein d'Apollon, sur une lyre d'or,
Et les Troyens vaincus et le trépas d'Hector.

Achille s'applaudit, en calmant sa colère.
D'être immortalisé par la lyre d'Homère.
Cependant Thémistocle admire et suit des yeux
L'un et l'autre Immortel dans leur cours glorieux.
Frappé de tant d'éclat, il s'étonne, il se trouble ;
Mais un Dieu le soutient et sa force redouble,
Et de l'Olympe ouvert jusqu'en ses profondeurs
Ses regards affermis soutiendront les splendeurs.
Le char divin, roulant sur la voûte éthérée,
Brille plus que les feux dont la nuit est parée ;
Il a franchi Mercure, et Mars, et Jupiter,
Et doucement porté sur les flots de l'Éther,
Atteint, en traversant leur cristal diaphane,
L'étoile des Gémeaux et celle d'Ariane ;
Et, par delà Céphée et l'Ourse et le Dragon,
Se perd sous d'autres cieux qui nous cachent leur nom,
Et qui peuplent de loin cette bande argentée
Qu'un long fleuve de lait semble avoir tachetée.
De près, on croirait voir des océans vermeils
Qu'ont teints de pourpre et d'or un millier de soleils.
Combien, à leur aspect, le nôtre parait sombre !
Son plus brillant midi ne serait que leur ombre.
Au fond de ces clartés dont les yeux sont ravis,
Le céleste palais montre enfin ses parvis.
Fille du roi des Cieux, protectrices du juste,

Les Prières veillaient près du portique auguste ;
La garde en est commise à leurs pieuses mains.
On ne les voyait plus, comme chez les humains,
Suivre d'un pied tremblant et l'Orgueil et l'Injure ;

De ces vierges du ciel le maintien se rassure ;
Leur père a de leurs yeux séché les pleurs amers ;
Debout et le front ceint de lauriers toujours verts,
Ici, près d'un autel où brille un feu propice,
Elles offrent pour nous le dernier sacrifice,
Et nuit et jour, leur main, des mortels innocents,
Jette en des urnes d'or et les vœux et l'encens.
Cet encens épuré toujours brûle autour d'elles ;
Il s'élève, et conduit par des routes fidèles,
Monte droit vers l'Olympe, et sur ses hauts sommets
Répand un doux parfum qu'ils gardent à jamais.
Léonidas parait et le portique s'ouvre ;
Mais, lorsqu'à ses regards l'Olympe se découvre,
Homme et Dieu tout ensemble, il songe malgré lui
À Sparte, aux deux enfants qu'il laissa sans appui.
Oh ! s'il était permis à sa vue inquiète
De revoir un moment les sommets du Taygète,
L'Eurotas et ses fils, et sa chère Amyclé !
Soudain, comme les Dieux à qui rien n'est voilé,
Il perce d'un regard cette immense étendue
Où, comme un faible point, notre terre est perdue,
Distingue nos climats, nos montagnes, nos mers,
Et jusqu'aux humbles bords qui lui furent si chers,
Sparte et ses citoyens, et la table frugale
Qui nourrit avec eux son enfance royale.
Quel spectacle ! ô douleur près d'un tombeau récent,
Qu'entoure de son deuil un peuple gémissant,
Sous de pâles flambeaux, et d'un crêpe entourée,

Telle qu'on peint la Nuit, une femme éplorée,
Entre deux jeunes fils, pleurait Léonidas ;
C'est Amyclé, c'est elle ; il lui tendait les bras :
Voici qu'au même instant le Monarque suprême

Agite de son front l'immortel diadème ;
Sa voix se fait entendre à l'Olympe assemblé ;
L'aigle qui tient la foudre a lui-même tremblé ;
Les Dieux baissent leur front ; tous les mondes frémissent ;
Et sur la terre enfin ces accents retentissent :
« Terre ! console-toi ; Cieux ! réjouissez-vous ;
« Et toi, cesse, Amyclé, de pleurer ton époux !
« Qu'on invoque son nom, le Ciel est sa conquête,
« Et que d'un nouveau Dieu Sparte ordonne la fête ! »
Ces accents ont de Sparte adouci les chagrins :
Amyclé lève au ciel des regards plus sereins ;
Elle embrasse les fils dont l'aspect la console,
Et répète avec eux la céleste parole.
Léonidas les voit, il veille sur leurs jours,
Et son rang chez les Dieux est marqué pour toujours.
Dans un cercle étoilé qui rayonne autour d'elle.
L'Éternité repose à jamais jeune et belle :
Sous ses pieds sont le Temps, l'Espace et le Destin.
Des soleils, qui n'ont plus de soir ni de matin,
Couvrent d'un même éclat son trône inaltérable ;
Sa main, dans une langue à l'homme impénétrable,
En triangles tracé le nom mystérieux
Du Dieu qui de son sein enfanta tous les Dieux :

Il Est, Fut et Sera : c'est ainsi qu'il se nomme.
Le jour, où dans sa gloire il admet un grand homme.
Se grave en lettres d'or dans son livre éternel,
Et des jours de l'Olympe est le plus solennel.
Phébus chante, et sa voix doucement cadencée
A de son père même enchanté la pensée ;
Les Dieux sont réjouis par cet hymne divin,
Que la voix d'un mortel voudrait redire en vain.
Dans la coupe d'Hébé, jeune épouse d'Hercule,
Bientôt de main en main l'allégresse circule.
Sur un trône éclatant le nouveau demi-dieu
Jouit de son triomphe, et d'un dernier adieu
Saluant Thémistocle, en ces mots l'encourage :

« Défenseur de la Grèce, achève ton ouvrage ;
Dans l'Olympe avec nous mérite de monter ;
Mais par de longs malheurs il faudra l'acheter.
Si ton pays ingrat oubliait tes services,
Qu'Athène, en déplorant ses longues injustices,
Dise un jour : Thémistocle, errant, persécuté,
De ses concitoyens qui l'avaient rejeté
Gardant au fond du cœur la mémoire chérie,
Aima mieux s'immoler que trahir sa patrie. »
Le demi-dieu se tait : tout s'efface, tout fuit,
Les songes vrais et faux sont rentrés dans la nuit.
Au bord du gouffre obscur le héros se retrouve,
Étonné des transports qu'en secret il éprouve.
Il a rejoint la foule, il porte dans ses traits

La majesté des Dieux qu'il a vus de si près.
Quel effort aujourd'hui lui serait impossible ?
Tous les Grecs, inspirés par son âme invincible,
Le mirent au combat, et, sûrs de leurs succès,
Courent dans leurs vaisseaux triompher de Xerxès.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

La Grèce sauvée · Fragments II

LE PROSCRIT.

ÉPISODE.

Déjà nous approchions des remparts de Tégée ;
Et, sur sa cime au loin de chênes ombragée,
Le haut Parthénius, que franchissent nos pas,
Des vieux rois argiens nous montre les états.
Un sentier nous conduit vers les dormantes ondes
Qu'empoisonna cette Hydre aux cent têtes fécondes.
Lerna bientôt s'éloigne, et dans la mer d'Argos
Le Phryxus à nos yeux court engloutir ses flots.

Argos parait ; nos voix ont salué les rives
Où Danaüs guida ses filles fugitives,
Où l'on dit qu'Inachus poliça les mortels
Et que le grand Persée a conquis des autels ;
Ces fameux souvenirs nous enflammaient encore.
Cependant le temps vole, et quatre fois l'aurore
A rouvert du soleil le palais radieux,
Depuis l'instant où Sparte a reçu nos adieux.
Enfin aux derniers traits du jour qui brille à peine,
Se découvre un hameau qui fut jadis Mycène.

Léonidas s'arrête ; il voit ces murs en deuil ;
Il rappelle leur gloire, il s'attriste, et son œil
Autour de leurs débris cherche leur renommée.
On lui montre l'enceinte où repose enfermée
La race de Pélops qui régna dans ces lieux.
Il entre, il veut offrir des dons religieux
À ce roi qui jadis, chef des rois de la Grèce,
Guida contre Ilion leur flotte vengeresse,
Triompha de l'Asie, et, couvert de lauriers,
Revint chercher la mort au sein de ses foyers.
Nous marchons ; des troncs noirs, des bruyères arides
De vieux ifs nous cachaient les tombeaux des Atrides.
La lune, en ce moment, doux astre de la paix,
Derrière un mur vieilli qu'entoure un lierre épais,
Se levait au milieu de deux urnes brisées ;
Et, des cendres des rois, sois nos pas déposées,
Nous distinguons la place, au jour silencieux
Du nocturne flambeau qui dirige nos yeux.
Nous honorons Électre, et nous plaignons son frère,
Que le Ciel a puni d'un crime involontaire.
Dans cet asile au moins leurs tourments ne sont plus ;
Égisthe et Clytemnestre en sont tous deux exclus ;
On relégua plus loin leurs mânes parricides.
La nuit, sur leurs tombeaux, hurlent les Euménides ;
À ce cri le passant s'éloigne épouvanté.
Diane nous guidait, et son globe argenté

Du grand Agamemnon nous découvre le reste.
Trois fois Léonidas et l'implora et l'atteste :
« Ombre auguste ! les Grecs te jurent par ma voix
« De venger leur patrie une seconde fois. »

Il dit : et sur la tombe il épanche une eau pure,
Dépose quelques fleurs et suspend une armure.
Tandis que nous foulions ces illustres débris,
Un inconnu soudain s'offre à nos feux surpris.
Il semblait agité d'une sombre pensée.
Tantôt sur un cercueil sa vue était fixée,
Tantôt il regardait les astres de la nuit.
Nous observons ses pas, il nous voit et s'enfuit,
Il s'enfuit dans le sein des tombes démolies ;
Et sous ses pieds roulaient les cuirasses vieillies,
Les casques et les dards, et les longs javelots,
Qu'on enfermait jadis pris du corps des héros.
Là, seul entre les morts et les royales ombres,
Et tous les demi-dieux planant sur ces décombres.
Il s'enferme, et réclame avec autorité
Le secret et les droits de l'hospitalité.
On l'interroge en vain, il garde le silence.
Léonidas lui-même et se nomme et s'avance,
Et veut que l'inconnu parle enfin sans effroi.
L'étranger se rassure au nom de notre roi ;
« Je parlerai, dit-il ; un descendant d'Alcide
« Envers le suppliant ne sera point perfide.
« Roi de Sparte, tu vois un malheureux banni
« J'ai déserté la Grèce, et j'en suis trop puni ;
« Elle a beau m'opprimer, je l'aime, et mon audace
« Brave, pour la revoir, le décret qui m'en chasse
« Mycène est mon pays, Strophius est mon nom
« Des fils de Pisistrate autrefois compagnon,
« J'ai suivi leur fortune, et mon âme flétrie

« Redemanda bientôt le ciel de ma patrie.
« De son doux souvenir en tous les temps frappé.
« Seul, du camp de Xerxès je me suis échappé,

« Et, fuyant du grand Roi les dons et l'opulence,
« J'ai revêtu l'habit qui couvre l'indigence ;
« J'ai déguisé mon nom, et, sous ces vils lambeaux.
« J'erre depuis trois jours, caché dans ces tombeaux.
« Les lieux où je naquis auront du moins ma cendre.
« Hélas ! de tous les biens que j'y pouvais attendre.
« L'espace d'un cercueil est tout ce que je veux. »
En achevant ces mots, le guerrier malheureux
Montrait d'Agamemnon la pierre sépulcrale :
« Contlemplez, criait-il, les enfants de Tantale ;
« Voilà ce qui leur reste, ô Grecs ! instruisez-vous ;
« De la fatalité craignez aussi les coups ;
« De ces rois sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
« Consultons aujourd'hui le tribunal suprême.
« Leur voix va nous crier de la nuit du trépas :
« Malheur à qui se venge et ne pardonne pas !
« Ô Grecs ! obéissons à cette voix sacrée.
« La mort a réuni Thyeste, Érope, Atrée,
« Et des plus fiers rivaux désarmant la fureur,
« Non loin des opprimés a couché l'oppresseur.
« Ici plus de discorde, ici la haine expire.
« Ah ! que de tous ces morts l'éloquence a d'empire !
« J'écoute, et j'apprends d'eux, en ce fatal séjour,
« Comme on doit du Destin supporter le retour.
« Oui : devant leur grandeur tant de fois renversée,
« Sur leurs sceptres rompus, sur leur cendre entassée.

« Je sens contre le sort mon âme s'affermir,
« Et de mes propres maux je n'ose plus gémir.
« De force et de constance, ô quelle auguste école !
« Des jeux de la fortune ici tout me console.
« Roi de Sparte, il est temps, prononce mon arrêt ;
« Sous l'œil des Dieux des morts, je t'ai dit mon secret. »
La voix de Strophius a pénétré nos âmes :
« Va, je respecterai les Dieux que tu réclames,
« Répond Léonidas ; ne redoute plus rien,
« Embrasse-moi : remonte au rang de citoyen.

« Tu deviens aujourd'hui mon allié, mon hôte ;
« Tes maux et tes remords ont expié ta faute,
« Et la Grèce l'oublie en recevant ta foi.
« Viens contre les Persans la servir avec moi.
« Et lorsque la patrie en son sein te rappelle,
« Prouve-lui que ton cœur lui fut toujours fidèle.
« Prends ce glaive et marchons. » Le roi dit, et soudain
Strophius saisissant le glaive dans sa main :
« Oh ! qu'on voit bien qu'Hercule est l'auteur de ta race !
« Grand homme, criait-il, à tes pieds que j'embrasse.
« Je jure par ce fer que ta main m'a remis,
« Par toi, par ces héros dans la tombe endormis,
« Je jure de venger notre cause commune.
« Ce jour m'a consolé de quinze ans d'infortune.
« Ah ! si les compagnons de ma longue douleur
« Pouvaient auprès de moi jouir de mon bonheur !
« Pardonne à ce souhait, ô guerrier magnanime !
« Pardonne, mais les Grecs qu'un long exil opprime,
« S'indignent de fléchir sous un joug étranger ;

« J'ai vu de près leurs cœurs : le mien peut les juger,
« Tous adorent la Grèce : et Démarate même,
« Ce héros à qui Sparte ôta le diadème,
« Démarate en secret forme des vœux pour vous.
« Oui, quel que soit leur rang, on les reverrait tous
« Préférez dans la Grèce une simple cabane
« À toutes les splendeurs du trône d'Échatane.
« Mais le temps fuit ; marchons vers le camp de Xerxès,
« Et moi-même je veux vous en ouvrir l'accès. »
Il dit : nous le suivons, il marche à notre tête…

NAUFRAGE D'ESCHYLE PRÈS DE L'UNE DES STROPHADES.
IL DÉCOUVRE LE TOMBEAU D'HOMÈRE.

ÉPISODE

Seul il aborde enfin cette rive escarpée,
N'emportant avec lui qu'Homère et son épée.

Il bénit de la mer les secourables Dieux.
Les ondes s'apaisaient, il s'avance, et ses yeux
Se promènent au loin sur cette île sauvage :
Il ne voit que la mer, le ciel et le rivage,
Et n'entend pour tout bruit que le flot écumant
Qui se calme à regret et mugit sourdement.
Il cherche, il se demande avec inquiétude,
S'il est dans cette aride et morne solitude

Un vieux pâtre, un pécheur dont le toit de roseaux
S'ouvre à l'infortuné qu'un Dieu sauva des eaux.
Tout est désert : il marche entouré du silence,
S'arrête, et marche encore, et trouve un bois immense
Qui, sous de longs berceaux de cèdres, de palmiers,
À ses pas incertains ouvre mille sentiers.
C'est là qu'il se repose, et près d'un tronc sauvage
Jette ses vêtements qu'a trempés le naufrage ;
Là, du limon des ceux son corps tout dégoûtant
Se plonge, et se réchauffe, et se roule et s'étend
Au fond d'un lit de mousse et de feuilles séchées.
Les branches d'un dattier vers sa main sont penchées ;
Il en cueille les fruits, il apaise sa faim,
Et cède au dom sommeil qui le subjugue enfin.
Après un long repos Eschyle se réveille ;
Un chant mélodieux a frappé son oreille ;
Il écoute, et soudain se montre à son regard,
Près d'une yeuse antique, un auguste vieillard
Qui doucement l'approche et daigne lui sourire.
Du vieillard inconnu la main touche une lyre,
Et sur son front s'étend ce bandeau révéré,
Ornement d'un pontife aux Muses consacré.
Il chantait Apollon et l'éloquent Mercure
Ce Dieu des voyageurs, dont la main toujours sure
Les guide après la course au terme du repos.
Il prend la main d'Eschyle et lui parle en ces mots :
« Mon fils, parcours en paix ces sauvages retraites.
« Sois sans crainte : le Ciel protége les poëtes.

« Le Ciel depuis longtemps t'attendait dans ce lieu. »
Eschyle ému se lève : « Es-tu mortel ou Dieu ?

« Répond-il au vieillard ; faut-il que je t'adore ?
« Je n'entends plus ta voix, ta voix me charme encore.
« Oui ; tes traits sont divins, oui… » Mais dans la forêt
Le vieillard à l'instant s'éloigne et disparaît,
Et sa lyre après lui résonne sous l'ombrage.
Eschyle impatient, qu'un Dieu même encourage,
Longtemps marche en ces bois de détours en détours,
Vers l'invisible son qui s'éloigne toujours.
Il poursuit son chemin ; mais le bruit de la lyre
Décroit à chaque pas, et lentement expire.
Tout se tait, il s'étonne, et le jour va finir ;
Sur sa trace oubliée il cherche à revenir,
S'égare, et voit enfin s'ouvrir un large espace,
Qu'un long rang de rochers de tous côtés embrasse.
Ces rochers sont couverts de pins et de cyprès,
Où du soleil mourant brillent les derniers traits.
Au milieu s'élevait, chargé d'herbe et de lierre,
Un tombeau dont le temps avait brisé la pierre.
Le nom qui le couvrit s'effaça tout entier.
Mais l'Occident a vu l'ombre se déployer :
La nuit vient, et non loin de cette pierre antique
Déjà les rossignols commençaient leur cantique :
C'était un air nouveau, dont ces enfants du Ciel
N'ont point encor charmé l'oreille d'un mortel.
Sitôt que dans ces lieux vient chanter Philomèle,
Sa cadence a plus d'art, sa chanson est plus belle ;
Jamais, jamais sa voix n'eut les mêmes douceurs
À Délos, à Tempé, lieux chéris des Neuf Sœurs,
À Gnide, aux bords charmants d'Ilissus ou d'Alphée.
Tel, non loin du Strymon, l'inconsolable Orphée,

Seul, au désert ému racontait son amour ;
Ou telle, vers le Nil, aux premiers feux du jour.
On dit que de Memnon la statue animée
Salue en sons plaintifs l'Aurore bien-aimée.

Eschyle s'oubliait : mais, ô charme nouveau !
En foulant le gazon qui croît près du tombeau,
Il entend, à travers la pierre sépulcrale,
Une magique voix sortir par intervalle,
Plus douce que les airs de l'antique Lima.
Les oiseaux invités par ces sons inconnus
S'approchent du cercueil, redoublent d'allégresse ;
Ils ont mis dans leurs chants plus d'amour et d'ivresse.
Et formant avec eux d'ineffables concerts,
La tombe harmonieuse enchantait ces déserts :
Les pins et les cyprès ont incliné leurs tiges.
Mais dans ces mêmes lieux, où les plus doux prodiges
D'Eschyle suspendu ravissaient tous les sens,
Vient un autre guerrier sous l'habit des Persans.
Il s'approche, un esclave accompagnait sa trace ;
Eschyle, en le voyant, n'en croit que son audace,
Brave un double péril, et tire avec fierté
Son glaive qui toujours dans ses mains est resté.
L'adversaire d'Eschyle est généreux et brave ;
Il s'arme, mais sa voix défend à son esclave
De l'aider lâchement contre un seul ennemi.
Déjà le fer résonne, et la tombe a frémi ;
Elle s'ouvre : à tous deux ces mots se font entendre :
« Homère était mon nom ; là repose ma cendre.
« Et dès longtemps j'habite avec les demi-dieux.

« Poëtes, qu'à dessein je rassemble en ces lieux,
« Fils du Ciel, en mon nom, calmez votre colère.
« Si Mars vous a traînés sous un drapeau contraire,
« Que des Muses au moins les célestes appas
« Réunissent vos cœurs au milieu des combats.
« Au nœud de l'amitié les Muses sont fidèles.
« Approchez-vous, jurez de vous aimer comme elles.
«Vous seuls aurez touché mon tombeau de vos mains ;
« Qu'après vous pour jamais il se cache aux humains ! »
La voix cesse à l'instant : les guerriers en silence
Forment aux pieds d'Homère une sainte alliance,

L'attestent à genoux, l'invoquent dans leurs vœux,
Et, penchés sur son urne, ils s'embrassent tous deux.
Le Mède parle enfin : « Je suis roi, je suis mage,
« On m'appelle Otanès, et le même naufrage
« Nous a jetés tous deux au fond de ces déserts.
« Quelquefois Ecbatane a répété mes vers ;
« J'ai partout recherché les poëtes, les sages ;
« Du nom d'Homère épris, je vins sur vos rivages ;
« Quelques-uns de ses chants ont passé jusqu'à nous :
«Puissé-je avoir l'honneur de les rassembler tous ! »
Il dit : Eschyle montre au chantre d'Ecbatane
Le volume sacré qu'il dérobe au profane,
Et même entre ses mains il daigne confier
Ces vers que du grand Roi tout l'or ne peut payer.
Otanès à son tour donne au chantre d'Athènes
Des hymnes que lui-même, en ses courses lointaines,
Apprit d'un peuple antique et proscrit en cent lieux,
Dont Cyrus autrefois affranchit les aïeux.
Enfin ils ont quitté cette tombe sacrée,

De la forêt ensemble ils recherchent l'entrée.
Devant eux un sentier qu'ils ne connaissaient pas
S'étend et se prolonge, et dirige leurs pas
Vers un tranquille port aux nochers favorable,
Où la vague sans bruit vient mourir sur le sable.
Non loin, de quelques toits que le chaume a couverts
La fumée, en tournant, s'élève dans les airs.
À tous deux un pécheur, appesanti par l'âge,
Donne un repas champêtre, et des lits de feuillage ;
Ils y dorment en paix, et quand l'ombre s'enfuit,
Une barque fidèle en leur camp les conduit.
Ils se quittent baignés des larmes qu'ils répandent,
Otanès va chercher les Perses qui l'attendent,
Il revoit son monarque ; et, dans le même jour,
Eschyle a joint les Grecs charmés de son retour…

.....

Il est une Vénus, fille du Roi des Dieux,
Source des plaisirs purs, mère de l'harmonie,
Immortelle beauté qu'on appelle Uranie ;
Son séjour est au Ciel et non point à Paphos ;
Quand son père, en planant sur le sein du cahos,
Des éléments confus séparait l'assemblage,
Il lui commit le soin d'embellir son ouvrage ;
Elle était près de lui, se jouait sur ses pas,

Au monde encore enfant prodiguait mille appas,
Épurait dans les airs les rayons de l'aurore,
Ordonnait dans les champs à la rose d'éclore ;
Sous l'ombrage du bois qu'éclaire un demi-jour
Cachait le rossignol, le mystère et l'amour,
Traçait les doux replis de l'onde obéissante,
Nuançait des soleils la robe éblouissante,
Et de l'insecte ailé voltigeant sur les fleurs,
Peignait d'or et d'azur les mobiles couleurs.
Cette fille du Ciel, qui n'est point Cythérée
D'une ceinture aussi, comme l'autre, est parée ;
Elle ne cache point, dans ses replis secrets,
Les volages désirs que suivent les regrets :
Elle n'y renferma que de pures délices,
Le plaisir sans remords, l'amour sans artifices,
La grâce et la douceur qui doublent la beauté.
La paix et la constance et la félicité.
C'est la seule Vénus que d'une voix timide
Implora quelquefois la fille d'Aristide...

ELPINICE.

.....

Dans l'ombre de la nuit elle errait au hasard ;

Les mers s'offrent de loin à son triste regard,
Leurs eaux battent les murs qui ceignent le Pirée ;
De son plus vif éclat Diane s'est parée,
Et verse doucement sur un monde en repos

Ses rayons argentés qui tremblent dans les flots.
Tout dort profondément ; mais Elpinice veille :
Au bruit sourd de la vague elle prête l'oreille.
Et ramène souvent sa pensée et ses yeux
Du mouvement des eaux vers le calme des Cieux.
Longtemps l'infortunée a gardé le silence,
Puis tout à coup : « Ô mer ! ô solitude immense,
« Où s'égare celui que je n'ose nommer
« Et que pourtant mon cœur en secret ose aimer !…
« Donnez-moi des rameurs : que la voile s'apprête,
« Je veux l'atteindre ; allons, nul danger ne m'arrête…
« Je l'atteins, je le vois. Que les vents en courroux,
« Déchainés sur les eaux, grondent autour de nous ;
« Et par de là ces flots dont la Grèce est baignée,
« Que j'aborde avec lui dans quelque île éloignée !
« Il est, dit-on, des lieux où Vénus libre encor
« N'a point subi ces lois qu'ignorait l'âge d'or,
« Où peuvent s'avouer, sans détour et sans crime,

« Ces feux dont je rougis et mourrai la victime…
« Qu'ai-je dit ? quelle horreur ! je frémis, et je vois
« La nature et l'amour s'indigner contre moi.
« Chaste Phébé, recule, et que ton front pâlisse !
« Mer profonde, ouvre-toi ! que ton sein m'engloutisse
« Et que bientôt la mort puisse apaiser les feux
« D'un cœur plus agité que tes flots orageux !… »

ARRIVÉE DES GAULOIS.

Cependant un navire à la voile étrangère
S'avançait vers le port d'une course légère,
Et de son pavillon aussi blanc que les lis,
Un vent propice et doux a gonflé les replis.
Les rameurs se hâtaient, et leurs bras en cadence
Font sous leurs coups égaux retentir l'onde immense.
Enfin, jusques au port le vaisseau parvenu
S'arrête, et cent guerriers au visage inconnu,
Mais fiers, mais attestant une illustre origine,

S'élancent tout armés sur la plage voisine :
La plage a retenti sous leur rapide essor.
L'albâtre de leur cou s'ornait d'un collier d'or,
Et d'éclatants tissus, par bandes séparées,
Peignaient leurs vêtements de couleurs bigarrées.
On aime à contempler leur port audacieux,
Leur blonde chevelure et l'azur de leurs yeux.
Le chef qui les commande est chargé d'un long âge ;
Vêtu comme les Grecs, il en a le langage.
Conduit vers Thémistocle, il lui tient ce discours :
« Je m'appelle Protès ; je vole à ton secours.
« Je fus roi dans Phocée, et quand, de sa puissance,
« L'orgueilleux Darius accabla ma vaillance,
« Je triomphai de lui jusque dans mes revers ;
« Phocée avec ses Dieux me suivit sur les mers,
« Et par un noble exil évita l'esclavage.
« Mes Pénates, errant de rivage en rivage,
« Dans l'île de Cymus implorant des abris,
« D'abord ont eu l'espoir d'y cacher leurs débris.
« J'y cherchai le repos : j'y rencontrai la haine.
« L'olivier dans la main, nous abordions à peine,
« Quand un peuple ennemi, s'armant de toutes parts,
« Dirigea contre nous ses flèches et ses dards.
« Cette île ne contient que des hordes sauvages,
« Qui vont au bord des mers épier les naufrages.
« Malheur à l'étranger qui tombe dans leurs mains !
« Son sang rougit l'autel de leurs Dieux inhumains.
« Je les calmai pourtant, j'invoquai l'harmonie,
« Je crus que le pouvoir des Muses d'Ionie,

« Que l'art de Triptolême et ses grains nourriciers,
« Adouciraient les mœurs de ces hommes grossiers.
« Tous mes soins furent vains : je partis, et Neptune
« Sur un bord moins funeste accueillit ma fortune ;
« La Gaule me reçut, et bientôt près de moi
« Je vis un peuple aimable accourir sans effroi.
« Quels étaient ses transports ! Une foule empressée

« Admirait dans mes mains les trésors de Phocée,
« Ces instruments des arts qui doublent nos travaux,
« La scie aux dents de fer, et la hache, et la faux.
« L'œil des femmes surtout contemplait ces parures,
« Ces voiles, ces tissus, et ces riches ceintures,
« Qui, dans les jours de fête, à l'autel de Cérès,
« Des filles d'Ionie augmentent les attraits.
« Leur accueil me toucha, leur pays sut me plaire ;
« J'adorai de ces lieux la nymphe tutélaire,
« J'y bâtis une ville et Marseille est son nom.
« Après qu'il eut vaincu le triple Géryon,
« Hercule visita cette heureuse contrée,
« Et là, près d'un beau fleuve une nymphe égarée,
« Blanche comme le cygne, ornement de ces flots,
« S'offrit, un arc en main, aux regards du héros.
« Sous le secret abri d'une grotte profonde
« L'hymen les rapprocha pour la gloire du monde ;
« Un oracle avait dit que de leur sang fameux
« Un grand peuple naîtrait, brave et tendre comme eux
« Galatès fut leur fils : aux attraits de sa mère
« Il réunit bientôt la valeur de son père,
« Et devint à son tour le père des Gaulois.
« Lorsque, de mers en mers, la Déesse aux cent voix

« M'apprit que de Xerxès les nombreuses armées
« Menaçaient de leur joug vos cités alarmées,
« Cent des plus fiers guerriers nourris dans ces climats,
« Pour défendre la Grèce, ont volé sur mes pas.
« Invincibles soutiens et de Sparte et d'Athène,
« Les braves défenseurs que Protès vous amène
« Prouveront dans vos rangs, par les plus nobles coups,
« Que, nés du sang d'Hercule, ils sont dignes de vous. »
Ainsi parla Protès… Thémistocle l'embrasse…

LA SCULPTURE.

…….Un chêne hospitalier
Du sculpteur Agénor ombrageait l'atelier ;

Des chefs-d'œuvre divers en décorent l'entrée.
Là, sans voile, au milieu d'une conque azurée,
Vénus du sein des flots s'élevait, et sa main
Ne cachait qu'à demi les trésors de son sein.
Déjà sûre en naissant du charme qu'elle inspire,
Elle baisse les yeux, et par un doux sourire,
Par sa naïve joie, applaudit sa beauté.
Auprès d'elle, un héros qu'elle a souvent dompté,
Hercule reposait sur sa lourde massue :
L'âme des spectateurs s'agrandit à sa vue,
Et celui que bientôt réclamera le Ciel,
Fait entrevoir un Dieu dans les traits d'un mortel.

Plus bas on voit l'Amour : son enfance charmée
Foule en riant la peau du lion de Némée ;
Il brave la massue en tournant un fuseau.
Non loin, une Pallas naissait sous le ciseau ;
Elle est debout ; sa tête à peine commencée
Avait déjà reçu la vie et la pensée ;
Elle enflamme l'artiste, et l'artiste exalté
Cacha dans les sourcils de la divinité,
Et dans son front rêveur, et dans ses yeux tranquilles,
Tous ces prudents conseils qui protègent les villes.
On voit dans ses regards le courage et la paix,
Et du fier Thémistocle elle a pris quelques traits.
L'égide est sur son sein, l'oiseau des nuits près d'elle,
Et l'olivier serpente autour de l'Immortelle.
Dans ce même atelier, sous les yeux d'Agénor,
Un enfant s'essayait d'une main faible encor ;
À son naissant génie il se fait reconnaître :
C'est Phidias qui croit pour surpasser son maître.
Il tient, il tient déjà le ciseau créateur
Qui doit de Jupiter retracer la grandeur.
.....
.....

(Comparaison.)

Telle aux flancs caverneux d'une roche enfoncée,
Quand, par un bruit soudain, la colombe est chassée

Du nid où ses petits, vers la fin des hivers,
D'une plume naissante En peine sont couverts ;
Elle fuit à grands cris, vole en battant des ailes,
S'élève, et dans les airs, loin des flèches cruelles,
Ose, à travers les cieux que fend son vol léger,
Sur un fleuve d'azur paisiblement nager ;
Elle y glisse en silence, et, toujours plus agile,
À force de vitesse y parait immobile.

DANSE.

.....L'essaim court à grand bruit,
Et se mêle, et s'éloigne, et d'atteint, et se fuit.
Leurs bras avaient une âme et leurs pieds un langage...
.....
Alphée, au doux aspect de ses nymphes si belles,
S'enfle, s'élève, écume, et bouillonne autour d'elles.
Et, répétant leurs traits dans ses flots embellis,
Court presser Aréthuse en de plus doux replis.
.....Leur fuite aimable et feinte
Imite ces détours du fameux labyrinthe,
Quand la jeune Ariane, hélas ! pour son tourment.
A d'erreur en erreur ramené son amant.
.....
Ainsi du Dieu du jour les compagnes riantes.
Les Heures, devant lui laissant tomber des fleurs,
Et de son pavillon variant les couleurs,

Dansent autour du char qui répand la lumière :
Le Soleil réjoui suit en paix sa carrière,
Tandis que de leurs pas le cercle harmonieux
Glisse légèrement sur la voûte des Cieux.

Fragment sur la Nature et sur L'Homme

1777.

Homme, quand de la mort les leçons t'environnent,
Quand tes plus chers amis tous les jours t'abandonnent,
Sur ce globe changeant prétends-tu t'arrêter ?
Demain, comme une tente, il faudra le quitter.
Es-tu prêt ? Tu gémis, et ton orgueil murmure
Contre le juste arrêt qu'a porté la Nature !
La Nature en courroux, s'élevant contre toi,
T'accuse : « Ô fils ingrat, que révolte ma loi,

« Arrête, arrête enfin la plainte illégitime !
« La mort, quand tu naquis, te marqua pour victime ;
« Tu connais ton destin ; je viens redemander
« Les jours que pour un temps je voulus t'accorder.
« Ne me reproche point l'injustice et la haine.
« Un contrat éternel tous les deux nous enchaîne.
« Je dois te concevoir, t'animer, te nourrir ;
« Mais chaque homme à son tour me promet de mourir
« L'heure vient : de tes ans la course est accomplie :
« C'en est fait ! je m'arrête et ma tâche est remplie.
« Tous les jours, pour servir tes caprices nouveaux,
« De mes riches saisons variant les travaux,
« J'épuisais les tributs que m'apporte l'année ;
« Tous les jours ta mollesse, à se plaindre obstinée,
« Demandait à la fois, dans ses vœux inconstants,
« Les trésors de l'automne, et l'espoir du printemps.
« D'abord de l'hyménée achevant le mystère,
« Je daignai te former dans le sein de ta mère.
« Faible et nu, tu naquis assiégé de besoins.
« Au milieu des périls protégé par mes soins,
« Tu vécus : de tes pas j'affermis la faiblesse ;
« De l'essaim des plaisirs j'entourai ta jeunesse ;
« Tu pensas, tu reçus, tu rendis tour à tour,
« Les soins de l'amitié, les plaisirs de l'amour.
« L'amour, jusqu'à la mort, t'a suivi dès l'enfance :

« Tes parents transportés ont béni ta naissance,
« Et tes fils adorés, comblant tes derniers vœux,
« Font revivre ton nom dans leurs jeunes neveux.
« Ouvre les yeux : regarde avec quelle tendresse,
« De la mort qui te suit j'avertis ta vieillesse !

« J'affaiblis en secret tes ressorts languissants ;
« La vie avec lenteur s'éloigne de tes sens ;
« Et par degrés enfin ma prudence attentive
« Relâche tous les nœuds de ton âme captive.
« Insensé ! vainement tu demandes des jours :
« Dans un cercle uniforme ils reviennent toujours.
« Un an fuit : les saisons l'une à l'autre enchaînées,
« De leurs mêmes couleurs reparaissent ornées.
« Pour commencer encor, chaque âge doit finir.
« Déjà, dans le passé, je t'ai peint l'avenir.
« Viens donc, et dans mes flancs hâte-toi de descendre !
« Je vieillis comme toi : je renais de ta cendre.
« Viens, ne crains point, je t'aime, et de tous mes bienfaits
« Le dernier est la mort qui t'apporte la paix. »
Oui, la Nature est juste, et sa voit maternelle
A droit de gourmander ta faiblesse rebelle,
Homme ! veux-tu, réponds, que le fleuve des jours,
Immobile s'arrête, ou rebrousse son cours ?
La race qui s'éteint d'une race est suivie :
Ici pleure un vieillard qu'abandonne la vie ;
Là sourit un enfant qui folâtre au berceau ;
Ainsi du tronc mourant sort un faible rameau.
Tu te plains, malheureux, dont la vie insensée
Est depuis ta naissance une mort commencée !
Henri, dont les vertus charmèrent nos aïeux,
Newton qui nous transmit les annales des Cieux.
Ont payé comme toi ce tribut nécessaire ;
Un jour nous gémirons au tombeau de Voltaire.
Lâche, accomplis la loi de la nécessité ;

Meurs, et cède la place à la Postérité :
Déjà d'un front joyeux, au plaisir préparée,

D’un vêtement de fleurs avec grince parée,
Jeune, et donnant le jour à des peuples nouveaux
Elle croit, et s’avance au milieu des tombeaux.
Homme, ne tarde plus : le temps presse, commande.
Et la terre muette en secret te demande.
Infortuné, dis-tu, permets-moi de pleurer :
Quand je désire encor, me faut-il expirer ?
Ô douleur ! le trépas va fermer ma paupière ;
Adieu, chère cabane, où j’ai vu la lumière !
Faut-il perdre sitôt, enlevé par le temps,
Le souris d’une épouse, et les fleurs du printemps ?
La mort a fait un signe, et ma tombe s’entr’ouvre.
J’existe : encore une heure, et ce sable me couvre.
L’épouvaute me glace : ah ! puis-je sans frémir
Sonder ce lit étroit où je vais m’endormir,
Où, plongé dans la nuit, dépouillé, solitaire,
L’homme, enfant du limon, rentre au sein de la terre
Où, telle qu’un flambeau qui perd ses derniers feux.
L’âme, fille des sens, se dissipe avec eux ?
Console-toi ! rejette une erreur insensée.
Citoyenne des Cieux, ta vivante pensée
Ne pourra de la mort éprouver le sommeil.
Celui dont la parole, appelant le soleil,
Des ombres du chaos fit jaillir la lumière,
A d’un souffle immortel fécondé ta poussière.

Autre Fragment

1777.

.....La matière,
Océan dont jamais ne décroissent les bords,
Dans un flux mutuel entretient tous les corps.
Ils meurent à nos yeux, mais pour se reproduire ;
Les germes créateurs ne peuvent se détruire ;
L’ouvrier tout-puissant, ce ministre de Dieu,

Qui, comme Dieu lui-même, est présent en tout lieu,
Le mouvement fécond, dont la force éternelle
Rapproche, assemble, accroît, désunit, renouvelle,
Sans perdre un seul atôme, en des membres divers
Façonne à chaque instant le corps de l'univers.
Ainsi, dans le grand tout, rien ne périt : tout change.
Dieu dit : l'homme, à sa voix, s'élève de la fange,
Sur le monde, en pleurant, ne se traine qu'un jour,
Et rentre au sein des champs qu'il nourrit à son tour.
L'animal destructeur, à sa propre existence
Des végétaux broyés réunit la substance,
Et quand la terre avide en ses flancs l'a repris,

Les végétaux naissants dévorent ses débris.
L'un par l'autre, comme eux, les métaux se fécondent ;
De ces trois grands états les sujets se confondent,
Et par un autre peuple à toute heure adoptés,
Quittent leurs premiers noms pour des noms empruntés.
Ô Temps ! dont le vol fuit et sans fin recommence,
Ô Temps ! fais des saisons tourner la roue immense.
Que les ans sur les ans reviennent s'entasser :
La Nature en travail ne saurait se lasser.
Là de ses dents d'airain ta bouche la dévore ;
Là, se couvrant de fleurs, elle brille à l'aurore.
Tu frappes, et toi-même apaisant ton courroux,
Lui rends les nourrissons qui tombent sous tes coups.
Depuis le premier jour, dans un ordre fidèle,
Mère auguste et semblable à l'antique Cybèle,
De ses faibles enfants elle anime l'essaim :
Soutenus dans ses bras, ils lui pressent le sein,
L'implorent à la fois ; et sa vaste tendresse
Leur partage un lait pur qui s'écoule sans cesse.
Mais, quand leur multitude accable ses vieux ans,
Ses fils, pour la payer de ses dons bienfaisants,
Transmettent à leur race une vie éphémère,
D'un suc toujours égal rajeunissant leur mère.

Épître à Ducis

Tu n'as point de Sophocle affaibli le pinceau !
Cet auguste vieillard qui réclame un tombeau,
Et, par des fils ingrats exilé de son trône,
N'a plus d'autre soutien que le bras d'Antigone,

Areçu, dans les vers, le tribut de nos pleurs,
Et Paris, comme Athène, a senti ses douleurs.
Cythéron ! Cythéron ! que de fois ma pensée,
À travers tes rochers tristement élancée,
Sous le tombeau d'Œdipe ira s'ensevelir !
Quelles grandes leçons elle y peut recueillir !
Je le vois, consolé par sa seule innocence,
À la fureur des Dieux voué dès sa naissance,
Accepter le malheur comme un fardeau sacré
Que leur pouvoir impose ou retire à son gré,
Et faisant taire enfin sa plainte légitime,
Justifier le Ciel dont il est la victime.
Je vois comment la main de la Divinité,
Se dérobant dans l'ombre et dans l'éternité,
Vers ses destins divers pousse la race humaine,
Qui suit, les yeux fermés, la force qui l'entraîne.
Ainsi la Tragédie, en vers religieux,
Jadis aux spectateurs parlait du haut des Cieux,
À leur culte, à leurs lois les rappelait sans cesse,
Et leur rendait plus chers tous les lieux de la Grèce.
La Grèce en tous les temps, aux poëtes charmés,
Offrait des souvenirs, des tableaux renommés.
Là, tout les inspirait, et ces maîtres antiques
Ne trouvaient autour d'eux que des mœurs poétiques :

D'un peuple ami des arts ils étaient entourés.
Mais nous, qui lentement par leur goût éclairés,
Chez des peuples nouveaux et sourds à l'harmonie,
Chantons sous un soleil moins propice au génie,
Où pouvons-nous chercher, trouver le feu divin ?
C'en est fait : aujourd'hui, le sublime écrivain,

Dédaigné par les rois, méconnu du vulgaire,
Parle au milieu du monde une langue étrangère.
Il ne voit près de lui, dans la société,
Que des faits sans éclat, des mœurs sans majesté ;
Et l'inspiration que cherche le poëte
Ne l'attend désormais qu'au fond de la retraite.
J'ai vu, dans les vallons des heureux Andelys,
Par les pas de Corneille autrefois ennoblis,
L'asile où ce grand homme évoquait sur la scène
De sa Rome au tombeau l'ombre républicaine.
Là, dans le fond d'un bois, sous un toit retiré,
De ses fils, de son frère il vivait adoré,
Et plein de ces vertus que son pinceau retrace,
Tranquille il reposait comme le vieil Horace :
Son âme s'élevait dans cet obscur séjour.
Cependant son rival, au milieu de la cour,
Moins fier que mesuré, plus noble qu'énergique,
Amollissait les tons de la Muse trafique.
C'est lorsqu'abandonnant et Versaille et Paris,
D'Athène et de Sol me il fouillait les débris,
C'est en interrogeant David, Sophocle, Homère.
Que Racine étendit son goût pur et sévère,
Qu'il montra plus de force, et n'en fut pas moins doux ;

C'est lorsqu'en ses foyers, citoyen, père, époux,
Aux plus simples devoirs sa grandeur s'humilie,
C'est près de ses enfants qu'il conçoit Athalie ;
Il négligeait Condé pour jouer avec eux ;
Mais ses fils à leur tour l'instruisaient dans leurs jeux
Et de plus près alors saisissant la nature,
De l'aimable Joas il leur dut la peinture.
L'ornement du grand homme est la simplicité.
Dirai-je que Voltaire a souvent regretté
De prodiguer sa gloire à ce monde frivole,
À ces cercles brillants dont il était l'idole ?
Mais lui-même à leur bruit il savait s'arracher ;
À Cirey, dans Sully, je le vois se cacher ;

Deux ans, loin de Paris, chez le libre insulaire,
Aux bords de la Tamise, il médite, et s'éclaire.
Et, non loin du Jura, cherche enfin le repos,
Que du Nord vainement lui promit le héros.
Et qui sait mieux que toi goûter la solitude,
Cher Ducis ? la nature est ta première étude.
Tu saisis quelques traits de sa simplicité
Dans ce tragique Anglais, sans doute trop vanté,
Mais qui plus d'une fois, par sa brute éloquence,
Au goût présomptueux ordonne le silence.
Avec lui de l'Écosse entrouvrant les tombeaux,
Ou des héros Danois perçant les vieux châteaux,
D'Hamlet et de Léar tu cours évoquer l'ombre.
Ta voix tonne, et Macbeth, sortant de la nuit sombre
À regret se réveille, et tremblant à ta voix,
Vient subir le remords une seconde fois.
C'est donc à toi qu'enflamme un tragique génie.

C'est au peintre touchant des pleurs de Mélanie,
À consolé encor la Tragédie en deuil,
Qui gémit sur Voltaire en cherchant son cercueil ;
Soutenez tous les deux sa gloire héréditaire.
Elle tourne ses pas vers le toit solitaire,
Où, plein des morts fameux, tu veilles dans la nuit ;
Elle t'y trouve seul méditant loin du bruit,
Entre Œdipe et Léar : et ton cœur digne d'elle
S'ouvre à l'enthousiasme et reçoit l'Immortelle,
Poursuis : du bel esprit dédaigne les clameurs ;
Ton génie honoré, que protègent tes mœurs,
A pris, sans le savoir, son touchant caractère
À côté de ta fille, à côté de ta mère.
Tu peignais Antigone, elle était sous tes yeux.
Trop heureux l'écrivain qui, comme ses aïeux,
Libre, et dans le secret d'une famille aimée,
Qu'honore sa vertu plus que sa renommée,
Peut dérober sa gloire à l'œil de ses rivaux,
Et lorsque le succès couronna ses travaux,

À sa tendre famille, où l'amour le rappelle,
Reporte ses honneurs qu'il partage avec elle !
Voilà la récompense, et dans tes doux loisirs
L'amitié de Thomas double encor tes plaisirs.
Tu rejoins dans les champs, dès la saison nouvelle
Ce sublime orateur qui peignit Marc-Aurèle,
L'Éloquence avant lui, déshonorant sa voix,
Vint mentir devant Dieu sur la tombe des Rois ;
Il rendit ses accents plus libres, plus austères ;
Et loin des vains partis, loin des sectes contraires,
Simple, il s'avance en paix vers la postérité,

Des ombres qu'il célèbre avec gloire escorté.
Du génie et des mœurs vous offrez les modèles ;
L'amitié réunit vos vertus fraternelles ;
Tous deux également vous honorez les arts.
Ah ! puissé-je de loin, guidé par vos regards,
Vous suivre, et mériter une gloire épurée,
Que l'intrigue jamais n'aura déshonorée,
Dont je puisse sans honte à mes yeux me couvrir,
Qui consacre mon nom, et le fasse chérir !

Paris serait-il donc le séjour d'un poëte ?
Paris où, tous les jours affligeant tes regards,
Des scandales nouveaux déshonorent les arts ?
Contemple ces Germains aujourd'hui nos modèles,
De la simple nature interprètes fidèles,
Qu'égale parmi nous le grand peintre des Mois :
Ils habitent en paix la campagne et les bois.
En extase égaré sur les Alpes antiques,
Haller y célébrait les vertus helvétiques,
Ou de sa Marianne, en des moments de deuil,
D'un chant mélancolique honorait le cercueil…

Le Chant du Barde

1783.

(Ossian parle.)

Je veillais dans la nuit, et le vieux tronc du chêne
Dans le large foyer brûlait en pétillant ;
L'orage mugissait dans la forêt prochaine,
Et de loin, le dogue hurlant
Courait après le spectre abaissé sur la plaine.
Salut ! ô sombre nuit ! salut ! j'aime ton deuil ;
Maintenant des héros les âmes révérées,
Dans les nuages égarées,
Planent autour de leur cercueil.
Qu'entends-je ? quelle voix m'appelle ?
Ossian… Ossian… Ce n'est point un vain bruit,
C'est Fingal, c'est la voix de l'ombre paternelle.
J'étends mes bras, elle s'enfuit…
Mais, le long de ce mur, le fantôme invisible
A touché ma harpe en passant.
L'air frémit, et trois fois de la corde sensible
Sort un harmonieux accent.
Ô harpe ! ô de mes maux tendre dépositaire,
Toi, dont jadis les sons plaisaient tant à mon père
Reprends, pour le chanter, tes accords suspendus
Tu consoles mon cœur, tu charmes sa tristesse,
Comme le souvenir des jours de ma jeunesse.
Ou des amis que j'ai perdus.

Événements passés, que les temps engloutissent,
Renaissez à mon souvenir !
À mon oreille encor les armes retentissent ;
J'ai ressaisi ma lance, et je crois rajeunir.
Les piques étincelantes
Rayonnent comme l'éclair,
La flèche aux ailes sanglantes
Siffle et s'échappe dans l'air.

Bientôt les rangs se confondent,
Les coups pressés se répondent.
Et le fer croise le fer.
Des torrents de Léna la vague mugissante
Séparait notre camp et celui de Cathmor.
Fingal vole, et franchit la barrière impuissante
Qu'elle opposait à son essor.
Il élève sa voix, et son rival s'élance.
De ces deux grands héros, qui dira la vaillance ?
La nuit, sur les deux camps voilés à mon regard,
Jetait ses ombres taciturnes ;
Et les soldats tremblants se tenaient à l'écart,
Comme s'ils avaient vu deux fantômes nocturnes
Combattre au milieu du brouillard.
Mais tout à coup Fingal s'arrête :
« Qu'as-tu, brave Cathmor ? ton bras s'est ralenti ;
« Terminons ce combat, viens t'asseoir à ma fête :
« Ton grand nom dans ma cour a souvent retenti ;
« La gloire et la vertu n'y sont point étrangères.
« Ton sang coule ! Ah ! permets que j'étanche ses flots ;

« Sur les montagnes de mes pères,
« Il est des plantes salutaires
« Par qui sont guéris les héros. »
Ainsi parle Fingal ; et, sur un tronc sauvage,
Cathmor, se soutenant d'un bras mal affermi,
Répond : « Noble Fingal, je cède à ton courage ;
« J'ai vécu, c'en est fait, et je meurs ton ami.
« Fais porter ma dépouille aux lieux qui m'ont vu naître,
« Dans les vallons d'Altha, toujours chers à mon cœur ;
« Là, non loin du palais qu'habitait ma valeur,
« On trouve une grotte champêtre
« Où je venais souvent respirer la fraîcheur.
« Combien j'étais heureux, quand l'écho favorable
« M'y portait le doux bruit des pas du voyageur
« Qui venait s'asseoir à ma table !
« Là je veux reposer à mon dernier moment,

« Et du milieu des airs je viendrai doucement
« Errer sous cette grotte aimable,
« Autour de mon froid monument. »
Il expire à ces mots. Fingal s'attriste et pleure :
« Le brave, hélas ! vient de tomber,
« Dit-il ; gloire à son nom dans la sombre demeure !
« Tout passe, et je vois venir l'heure
« Où je dois aussi succomber.
« Ma main, si longtemps indomptée,
« S'affaiblit sous le poids des ans injurieux.
« Prends ma lance, ô mon fils ! la lance redoutée
« Que nos pères jadis ont fait craindre en cent lieux ;
« Soutiens-en tout l'honneur : tant que je l'ai portée,

« On vit trembler l'audacieux
« Et l'infortune respectée
« De ses persécuteurs osa braver les yeux. »
Il se tait ; je m'avance, et des mains de mon père
Je prends avec respect la lance héréditaire.
Ô mon père ! ô Fingal ! ô mes braves aïeux !
Je n'en ai point flétri l'éclat victorieux.
Mais des plus grands héros qu'il reste peu de trace !
Que font au siècle ingrat nos travaux glorieux ?
La main du froid oubli par degré les efface.
Heureux qui, jeune encore, au milieu des combats
À côté des héros trouve un noble trépas !
Faible, et pleurant un jour sa vigueur épuisée,
Il ne cachera point dans ses foyers déserts
Une vieillesse méprisée,
Et son bras affaibli, du lâche et du pervers
N'excitera point la risée.
Il emporte avec lui sa gloire et ses honneurs ;
L'amitié s'attendrit au moment qu'il succombe ;
Son nom est honoré par des chants de douleurs,
Et près de son illustre tombe
Les filles de Morven passent les yeux en pleurs.
Mais plaignons les vieillards qui trop longtemps vécurent ;

Leurs braves compagnons, leurs amis disparurent ;
Ils meurent inconnus : aucun fils après eux
Ne redit leurs exploits à ses jeunes neveux ;
Et, dans la demeure fatale,
Quand ils descendent pour jamais,

L'Indifférence aux yeux distraits
Pose leur pierre sépulcrale.
Ainsi, trainant le poids de quatre-vingts hivers,
Triste, et privé du jour, et seul dans l'univers,
J'ai vu tous mes amis dans la tombe descendre ;
Mon père avec mon fils est monté dans les airs ;
Je n'ai d'autre bonheur que d'embrasser leur cendre.
Est-ce là ce palais que charmaient nos concerts,
Ces lieux où tant de rois s'empressaient de se rendre,
Que l'hospitalité tenait toujours ouverts ?
Sur les tours de Selma quel deuil vint se répandre !
Leur vieux barde est aveugle et chargé de revers,
Et le chant triomphal ne s'y fait plus entendre.
J'écoute : le vent seul, parcourant ce foyer
Où Fingal des combats suspendait la dépouille,
Siffle autour de son bouclier
À demi rongé par la rouille.
Tu n'es plus, ô Fingal ! l'effroi de l'oppresseur !
De ta tombe en trois pas je mesure l'enceinte :
Quatre pierres, de loin, la montrent au chasseur ;
L'herbe à l'entour s'élève, et dans son épaisseur
Le daim léger s'endort sans crainte.
Cependant tu montas vers l'empire azuré ;
Tes aïeux t'ont reçu dans leur séjour sacré.
Chasseur infatigable, au milieu des nuages.
Des cerfs, des sangliers tu poursuis les images :
Tes mœurs n'ont point changé ; mais cet arc si puissant,
Dont le vain simulacre en tes mains reste encore,
Ressemble au nocturne croissant

Qu'un voile pluvieux ombrage et décolore ;
Et l'éclat de ton glaive, aujourd'hui languissant,

N’est plus qu’un léger météore
Qui brille d’un feu pâle en s’évanouissant.
Voilà donc tout le fruit de tant de renommée !
D’impuissantes vapeurs ta substance est formée ;
Frêle habitant de l’air, ta force n’est plus rien ;
Et les vents à leur gré, d’une haleine inconstante,
Promènent la pompe flottante
De ton palais aérien.
Déjà, dans ce palais errant avec les nues,
La Mort m’appelle près de toi ;
Mon ombre va s’unir à des ombres connues,
Et, pour me soulever, tu te penches vers moi.
Voici les bardes célèbres
Qui viennent me recevoir :
Mes yeux n’ont plus de ténèbres :
Oh ! que j’aime à les revoir !
Sur la voûte radieuse,
Auprès d’eux j’irai m’asseoir.
Quelle voix mélodieuse
Gémit dans les vents du soir ?
Mon oreille en est ravie :
Ainsi chantait Malvina,
Lorsqu’au printemps de sa vie
Le Destin la moissonna.
Je l’entends : c’est elle encore
Qui joint la harpe sonore
À la douceur de son chant ;

L’oiseau qu’éveille l’aurore
Cadence un air moins touchant.
Mon fils Oscar est près d’elle ;
Le couple aimable et fidèle
Vers moi semble s’avancer ;
Et, comme en un jour de fête.
Jetant des fleurs sur ma tête,
Tous deux courent m’embrasser.
Je meurs : mais Ossian (du moins j’aime à le croire)

Comme un vieillard obscur ne mourra point sans gloire.
Vous vivrez dans mes chants, ô vous qui m'étiez chers !
Un jour les voyageurs, de mon nom idolâtres,
Viendront, après mille ans, redire encore ces vers
Au milieu des pierres grisâtres
Dont vos tombeaux seront couverts.

ENVOI À M. LE TOURNEUR.

Je fuyais autrefois les tableaux attristants
Qu'étale à nos regards la campagne flétrie.
Tout est changé : ma rêverie
Aujourd'hui les préfère aux tableaux du printemps.
De la forêt en deuil l'aspect mélancolique,
Les vapeurs que décembre épaissit sur les airs,
Ce soleil éclairant d'une lumière oblique
La nudité des champs déserts,
Tout ce qu'a peint le Barde en sa douleur sublime,
Comme à lui m'inspire des vers,
L'enthousiasme qui m'anime

S'éveille plus ardent au milieu des hivers.
Que ne puis-je habiter les monts couverts de neige
Où l'Écosse enferma ses citoyens heureux,
Et contemplant les mets qui baignent la Norwège,
Rêver au bruit des vents sous un ciel ténébreux !
Peut-être l'habitant de ces roches sauvages
Redirait près de moi les hymnes douloureux
Que chantait Ossian sur les mêmes rivages.
Du moins viens me les répéter,
Ô Le Tourneur ! ô toi dont la prose hardie
Du vers audacieux osa presque imiter
L'inimitable mélodie.
Tu découvris plus d'une fois
Des trésors inconnus aux muses de notre âge,
Et quoique, de nos vers méconnaissant les droits,
Tu sembles réprouver leur utile esclavage,
Des poëtes français je te porte l'hommage ;

Mais puis-je espérer que ma voix
Leur rende jamais ton suffrage ?

Discours sur l'Édit en faveur des protestants

Pièce qui a remporté le prix au jugement de l'académie Française, en 1789.

Lorsque du haut du trône une voix paternelle
Console ces Français qu'a proscrits un faux zèle,
Au rang de citoyen leur donne un droit nouveau,
Protège leur hymen, leur tombe, et leur berceau ;
Moi, né d'aïeux errants, qui, dans le dernier âge,
Du fanatisme aveugle ont éprouvé la rage,
Puis-je ne pas chanter cet Édit immortel
Qui venge la Raison, sans offenser l'Autel ?
Hélas ! quand nous vivons sous des lois plus humaines,
Faut-il redire encor les meurtres des Cévennes ?

Ces prisons, ces bûchers, ces pieux échafauds,
Le Dieu de paix servi par la main des bourreaux,
Le prêtre encourageant le soldat sanguinaire,
Les enfants pour jamais arrachés à leur mère,
Des femmes, des vieillards immolés sans remord,
Et contraints de choisir le mensonge ou la mort ;
Enfin l'Édit fatal que dicta l'Ignorance,
Cent mille citoyens rejetés par la France,
Et jusqu"au fond du Nord emportant avec eux,
Des arts nés pour fleurir sur un sol plus heureux ?
Leur foule croît sans cesse, et de larmes baignée
Implore des vengeurs dans l'Europe indignée.
Leurs cris sont entendus : la fortune a changé.
De jours, et de revers, et d'ennuis surchargé.
Louis vaincu, Louis, que le malheur éclaire,
Triste, et privé d'enfants dans sa cour solitaire
De son front glorieux voit pâlir la splendeur.

Déjà vingt nations qu'offensait sa grandeur,
Des Français exilés soudoyant l'industrie,
Ont conquis les trésors qu'a perdus ma patrie.
Voyez à nos erreurs l'Angleterre applaudir.
Voyez-y le commerce habile à s'agrandir,
Et dès lors s'accroissant de nos pertes fécondes,
Régner avec orgueil sur les mers des deux mondes.
Mais c'est trop retracer ces revers éclatants,
Aux ministres du Ciel reprochés si longtemps.
Sainte Religion, toi qu'honore un vrai sage,
Je ne viens point noircir ta vénérable image.
Non, je n'impute point, en de coupables vers.

Àla fille d'un Dieu les crimes des Enfers,
Et qui n'a pas béni ta bonté maternelle,
Lorsque tu viens, cherchant la douleur qui t'appelle,
Appliquer à des maux qu'évitaient tous les yeux,
Ce dictame immortel qui fleurit dans les Cieux ?
Je respecte l'Autel, en détestant la rage
Du superstitieux qui l'invoque et l'outrage.
Cependant, ô scandale ! ils furent célébrés
Ces excès, aujourd'hui par l'Église abhorrés.
Autour de cette tombe où Le Tellier repose,
Que vois-je ? Tout est prêt pour son apothéose,
Un orateur parait ; sur son front respecté
De la Religion se peint la majesté.
Des héros dont sa voix enorgueillit la cendre,
Les mânes ranimés se lèvent pour l'entendre ;
Il parle : à ses accents l'âme des spectateurs
S'agrandit, et du Ciel habite les hauteurs.
Il a l'œil et les traits des prophètes antiques ;
C'est Bossuet, c'est lui qui des vils fanatiques
Encourage, applaudit le zèle criminel ;
C'est lui qui, dans la chaire, au nom de l'Éternel,
Ouvre au persécuteur la demeure suprême,
Et place au sein d'un Dieu l'ennemi de Dieu même !
N'accusons pas pourtant ce sublime orateur

De tromper les humains, de mentir à son cœur.
Trop souvent le grand homme, ainsi que le vulgaire,
Porta des préjugés le joug héréditaire.
On le sait trop, hélas ! les plus fameux esprits,
Quand la France pleurait ses citoyens proscrits,
Célébraient cet exil, honte de notre histoire.

Et cette grande erreur du Siècle de la gloire.
Quel amour, quels respects doivent suivre le nom
De cet homme de paix, du sage Fénelon,
Qui parut, en ces jours de scandale et de guerre,
L'ange consolateur descendu sur la terre !
Lui seul, en désarmant le soldat inhumain,
Il subjugua les cœurs l'Évangile à la main.
Ô des mœurs et des arts attendrissant modèle !
Son goût fut aussi pur que son âme était belle.
Son génie et son cœur prouveront à jamais
Le Dieu dont sa vertu retraça tous les traits ;
Et dans un seul mortel à la fois on révère
L'exemple des Chrétiens et le rival d'Homère.
On imita trop peu ses préceptes divins.
Aujourd'hui, sur les pas des plus grands écrivains
S'approche la Raison, qui, chassent l'ignorance,
D'un meilleur avenir apporte l'espérance.
Ils ne s'abusaient pas, ces sages révérés
Qui disaient : « Le bonheur s'avance par degrés. »
Peut-on de leurs accents méconnaître l'empire ?
Eux seuls du fanatisme ont éteint le délire.
De l'humaine raison qui rampait, faible encor,
Combien leur noble audace encouragea l'essor !
Leur voix toute-puissante, en dépit de la haine,
Régit l'Opinion, cette invisible reine,
Plus forte, sans soldats, que le glaive et les lois,
Qui soumet tout enfin, et règne sur les rois.
Ce sublime Voltaire, oracle de la France,
N'a donc point vainement prêché la tolérance !

C'en est fait, il triomphe. Accourez dans ces lieux,
Où nos pères jadis ont aimé vos aïeux.
Disciples de Calvin, familles fugitives
Qu'une loi tyrannique éloigna de nos rives.
Sous la garde des Lois et sous l'ombre des Lis,
Vos filles sans effroi s'uniront à nos fils.
Vous naîtrez citoyens, et vos cendres vengées,
Par le Trône et l'Autel dormiront protégées.
Espérez plus encore ; à vos yeux satisfaits,
Le temps, n'en doutez point, promet d'autres bienfaits
On guérit lentement des malheurs trop rapides.
Mais, quand on adoucit les ordres homicides,
Qui de ce grand Louis dépeuplaient les États,
Pardonnez à son ombre, et ne l'outragez pas.
Son Siècle l'a trompé : qu'on le plaigne et l'honore.
Dans ce Palais des Arts où son nom règne encore,
Quelle jalouse main éteindrait aujourd'hui
L'encens toujours nouveau qu'on y brûle pour lui ?
Des Muses, soixante ans, il reçut les caresses,
Et l'éclat de leur gloire a couvert ses faiblesses.
Tout l'excuse en effet : quand ce roi trop flatté
Vit la Mort près de lui guider la Vérité,
Quand il se reprocha les cris de ses victimes,
Des prêtres, condamnant ses remords légitimes,
S'efforçaient d'endurcir, au nom d'un Dieu vengeur,
La tendre humanité qui parlait à son cœur.
Ah ! s'il avait vécu dans des jours de lumière,
S'il pouvait tout à coup, ranimant sa poussière,
De sa présence auguste étonner les humains.

Et revoir ce Versaille embelli par ses mains !
Quel moment ! quel réveil ! Les voilà ces lieux même
Où les Arts, décorant son pompeux diadème,
Habitaient dans sa cour, et fiers de son appui,
Venaient avec honneur s'abaisser devant lui.
Un autre éclat succède à leur gloire passée.
L'auguste Liberté, si longtemps repoussée,

Prudente sans faiblesse, et ferme sans orgueil,
Du palais de nos rois ose franchir le seuil.
Elle élève son front sous les mêmes portiques,
Où Louvois a dicté ses ordres despotiques.
Je vois les courtisans fléchir à son aspect,
Accablés de terreur, et non pas de respect.
Puisse-t-elle, en brisant les fers de l'esclavage,
Donner à ma patrie un bonheur sans orage !
Qu'au lieu d'édits sanglants, elle porte en sa main
Ces paisibles écrits, espoir du genre humain ;
Qu'elle abjure le glaive et garde la balance,
Des peuples et des rois fixe enfin la puissance,
Gouverne sans désordre, et, sage en ses projets,
Affermisse le trône en vengeant les sujets !
Aimons la Liberté : mais soyons dignes d'elle.
Déjà sa main nous rend ce ministre fidèle
Que les complots des cours ont trois fois exilé,
Et que le vœu public à trois fois rappelé.
L'opinion, bravant une ligue perfide,
Le couvre tout entier de sa puissante égide,
De ces fameux bannis qu'a défendus ma voix,
Son nom, mieux que nos vers, doit protéger les droits

La haine en ce moment n'ose plus le combattre ;
Et ce nouveau Sully d'un nouvel Henri Quatre,
Subjuguant comme lui ses rivaux abattus,
Né dans le même culte, a les mêmes vertus.

Vers à l'abbé Barthélemy

1790.

D'Athène et de Paris la bonne compagnie
A formé dès longtemps votre goût et vos mœurs ;
Toute l'antiquité par vos soins rajeunie
Reparait à nos yeux sous ses propres couleurs,

Et vous nous rendez son génie.
Au milieu de la Grèce, Anacharsis errant,
Sait plaire à tous les goûts dans ses doctes voyages,
Étonne l'érudit, et charme l'ignorant ;
Aux soupers d'Aspasie, au banquet des Sept Sages,
Vous auriez eu le premier rang.
C'est vous qu'on doit nommer l'abeille de l'Attique,
Vous, dont le style pur, ami de la clarté,
Joignit tous les trésors de la sagesse antique
À la moderne urbanité.
Que de tableaux divers ! dans l'Élide emporté,
À travers la poudre olympique,
Je vole après le char de l'athlète indompté ;
Sur la barrière assis, Pindare avec fierté
Entonne l'hymne poétique
Qui donne l'immortalité.

Tous les arts ont fleuri sous ce ciel enchanté ;
Le goût à chaque pas y rencontre un modèle,
Sophocle, en ce lieu même, avec solennité,
Se couvrit à cent ans d'une palme nouvelle ;
À sa tribune encor Démosthène m'appelle ;
Phryné sort de la mer, et soudain sa beauté
Montre Vénus à Praxitèle.
Jupiter m'apparaît ; oui, du Maître des Dieux
L'artiste a reproduit l'auguste caractère ;
Phidias l'a vu dans Homère,
Comme il existe dans les Cieux.
Mais des plus beaux des arts que sont les vains prodiges
Auprès de ceux de la vertu ?
D'Aristide exilé je cherche les vestiges ;
Le plus grand des Thébains ici meurt abattu.
Là, des lois de Lycurgue embrassant la défense.
Vous opposez son peuple à celui de Solon,
Et l'œil observateur, aux grâces de l'enfance,
Croit voir de l'âge mûr succéder la raison.
De Socrate plus loin l'éloquent interprète.

Xénophon, vient m'ouvrir sa modeste retraite ;
Écrivain doux et pur, philosophe et soldat,
Il semble à Fénelon réunir Catinat.
Pythagore en secret m'explique son système ;
De Cérès-Éleusis les temples sont ouverts,
La Vérité pour moi s'y montre sans emblème.
Platon assis aux bords des mers
Dans un style divin m'annonce un Dieu suprême.
Aristote m'invite aux jardins d'Académe.
Des sciences, des arts qui s'y donnent la main.

Toutes les voix se font : entendre.
Révélant leurs secrets, le maître d'Alexandre
Devient celui du genre humain.
On dit que ces illustres sages,
Dont vous nous rendez les écrits,
Des sœurs de l'aimable Cypris,
Au seuil de leur école, élevaient les images :
Comme eux vous mariez la science et les ris.
Eh bien ! retracez-moi les danses du Ménale,
Et qu'au fond des bois d'alentour,
La Bacchante bondisse en frappant la cymbale.
À Délos, à Tempé guidez-moi tour à tour !
Des fêtes de l'Hymen montrez-moi le retour !
Et, que parant de fleurs la couche nuptiale,
Les filles de Corinthe, au déclin d'un beau jour,
Chantent ces doux combats, cette lutte inégale
De la pudeur et de l'amour !
Soit que vous rappeliez les jugements coupables,
Où la haine envieuse immola des héros ;
Soit que vous m'attiriez dans ces cercles aimables,
Où les Grecs au bon sens préféraient les bons mots,
Je retrouve Paris, et vos crayons sincères
Dans les Athéniens me peignent les Français ;
Chez nous, les Anitus, comme au temps de nos pères,
Calomnieraient encor avec quelque succès ;
Et la jeune Phryné, chez nos juges austères,

Gagnerait toujours son procès.
Les Grecs nous ont transmis leurs divers caractères ;
Peignez-vous leur audace et leurs grâces légères ?
Je crois lire Hamilton, je crois voir Richelieu.

De leurs savants écrits percez-vous les mystères ?
J'entends Buffon ou Montesquieu,
Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères,
Et, dans sa folle ambition,
Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante Opinion,
Le grand homme, puisant aux sources étrangères
Trente ans médite en paix ses travaux solitaires ;
Au pied du monument qu'il fut lent à finir,
Il se repose enfin, sans voir ses adversaires,
Et l'œil fixé sur l'avenir.

L'Aigle et le Rossignol

FABLE.

À MON AMI DUCIS.

1790.

L'Aigle un jour s'ennuya dans sa haute demeure
C'est le destin des rois. Il voulut que sur l'heure
On donnât un concert, qui, par sa nouveauté.
Pût dérider un peu sa triste Majesté.
Là-dessus son Conseil s'assemble.
Le Faucon, son grand écuyer,
Et le Hibou, son chancelier,
Sur le plan du concert délibèrent ensemble.
L'argent manquait : soudain on charge l'Épervier
De courir promptement chez le Vautour avide,
Qui du trésor de l'Aigle est l'honnête fermier ;

Trésor vraiment royal, car il est toujours vide.
Le Vautour, savant financier,
Met un nouvel impôt sur la foule indigente
Du peuple ailé des airs, qui gémit de payer
Les plaisirs de la cour, quand la faim le tourmente.
On confie une somme à la Buse pesante,
Qui doit seule aux chanteurs assigner leur emploi ;
Car des menus-plaisirs du Roi
La Buse était surintendante.

Or, devinez les gens que va choisir son goût,
Pour dissiper du Roi les sombres rêveries,
Elle cherche à grands frais, elle achète partout
Des Geais, des Perroquets, des Merles et des Pies.
Tous ces oiseaux sans art, qu'on admit à la cour.
Étaient les protégés du Hibou, du Vautour.
L'Aigle bailla plus fort à ce concert bizarre ;
Il se mit en fureur, car l'ennui rend barbare.
Au Vautour il mordit le cou,
Exila le Faucon, et força le Hibou
De remettre sa place et de fuir dans son trou ;
Même dans sa colère il maudit la musique,
Et le chant et les vers, tous les beaux arts enfin ;
Puis s'en va, tout mélancolique,
Chasser au fond du bois voisin.
Tout se taisait. Du fond de leur vaste silence
Une voix divine s'élance ;
L'Aigle surpris s'arrête, il écoute enchanté,
Cherche les lieux d'où sort un si touchant ramage,
Et voit, dans un nid écarté,
Le plus modeste oiseau caché sous le feuillage :
C'était le Rossignol : il voit l'Aigle et s'enfuit.
(Le génie est un peu sauvage).
L'Aigle aussitôt vole et le suit,
L'approche et lui tient ce langage ;
« Pourquoi ne viens-tu pas habiter mon séjour ?
« Des soins de la grandeur, toi seul peux me distraire. »

— « Ah ! dit le Rossignol, Sire, qu'irai-je y faire ?
« Le Hibou me hait trop, et je crains le Vautour. »
— « Je te défendrai bien de leurs serres cruelles.

« Répond l'Aigle aussitôt, je serai ton ami. »
Le Rossignol flatté déjà cède à demi :
Mais un motif l'arrête et modère son zèle :
« Sire, puis-je quitter ma compagne fidèle,
« La forêt, mon premier berceau,
« Où je chante l'amour dans la saison nouvelle,
« Mes petits encor nus, mon nid et mon rameau ? »
— « Non, reprit l'oiseau magnanime,
« Ta famille avec toi se rendra dans ma cour ;
« Ton désir est trop légitime ;
« Je sais qu'un Rossignol a besoin de l'amour. »
Il dit, et tout à coup porte sur la montagne
Le chantre et ses petits et sa douce compagne.
Le Rossignol partit, non sans quelque regret,
Et d'un œil attendri voit s'enfuir la forêt ;
Il habite avec l'Aigle, et, caché sous ses ailes.
Brave ses ennemis, les besoins, le malheur.
Et par des chansons immortelles,
Récompense, à son tour, son puissant protecteur.
Il conte à la forêt charmée
La générosité du monarque des airs.
Quand de l'Aigle en fureur la prunelle enflammée
Menace sa cour alarmée,
Le charme des plus doux concerts
Retient sa serre désarmée.
Et de son œil terrible adoucit les éclairs.
L'Aigle enfin, grâce à Philomèle,
Toujours content de lui, ne s'ennuya jamais,
Obtint une gloire immortelle,
Et fut béni de ses sujets.

Rois, cherchez le talent qui fuit la tyrannie
Dans le sein de l'obscurité :

Il n'est rien de plus grand que la société
De la puissance et du génie.

Épître à Boisjolin

1792.

Sur les bords de la Saône, heureux dans ma retraite,
Possédant plus de biens qu'il n'en faut au poëte,
Ma volage pensée, au milieu de Paris
Court retrouver encor tous ceux que j'ai chéris,
Ces premiers compagnons des goûts de ma jeunesse.
Qui préféraient aux rangs, aux dons de la richesse,
Les rêves de la gloire, à cet âge si chers,
Une heureuse indigence et l'amour et les vers.
Boisjolin, c'est à toi qu'aujourd'hui je m'adresse ;
Nous aimons tous les deux les arts et la paresse ;
Peut-on nous en blâmer ? Sans nous assez d'auteurs
De leur fécondité fatiguent les lecteurs !
Il est doux de rêver ; il l'est si peu d'écrire !
Plus d'un Linière encore appelle la satire.
Mais tout à son excès : n'attendons pas trop tard ;
On railla justement le sommeil de Conrart.
Exerçons la pensée : elle croit par l'usage.
Les vers, comme l'amour, vont si bien au jeune âge !
Mets-le à profit, crois-moi : tout fuit, cher Boisjolin,
Et trop tôt le talent a ses jours de déclin.

Quand il nait, tout l'accueille ; on aime son aurore.
Rappelle-toi ces jours où, commençant d'éclore,
Ta muse, qui brillait des plus fraiches couleurs,
Orna d'attirails nouveaux la Déesse des fleurs,
Alors que ton crayon, pur et brillant comme elles,
Accroissait du printemps les âmes immortelles.
Ô jours d'enchantements ! L'espérance, à tes yeux,
Ouvrait dans un ciel pur ces lointains radieux,

D'où la Gloire, au travers de cent miroirs magiques.
De son temple élevé fait briller les portiques.
La course était immense et ne t'effrayait pas.
Quelle langueur oisive a suspendu tes pas ?
Tu m'as trop imité : les plaisirs, la mollesse,
Dans un piège enchanteur ont surpris la faiblesse.
La gloire en vain promet des honneurs éclatants ;
Un souris de l'amour est plus doux à vingt ans ;
Mais à trente ans la gloire est plus douce peut-être.
Je l'éprouve aujourd'hui ; j'ai trop vu disparaître
Dans quelques vains plaisirs, aussitôt échappés,
Des jours que le travail aurait mieux occupés.
Oh ! dans ces courts moments consacrés à l'étude,
Combien je chérissais ma docte solitude !
J'y bornais tous mes vœux, et, charmant mon loisir,
Chaque heure fugitive y laissait un plaisir.
Là, d'un air recueilli, mais sans être farouche,
Le Silence pensif, et le doigt sur la bouche,

Écartait loin de moi les vices, le malheur,
Les dégoûts, et l'ennui, pire que la douleur.
Alors indépendante, et même un peu sauvage.
Ma muse ne cherchait qu'un solitaire ombrage,
Ou venait, quand Vesper a noirci le coteau,
S'asseoir sur les débris des tours d'un vieux château
Ou rêvait au milieu de ces tombes champêtres.
Qui du hameau voisin rentament les ancêtres.
Quelquefois, plus riante, elle ornait un verger.
Un jour, dans les Cieux même elle osa voyager.
Les Alpes, le Jura, l'appelaient sur leurs cimes ;
Elle aimait à descendre au fond de leurs abimes,
Dans ces autres sacrés d'où sort la voix des Dieux,
D'où montaient jusqu'à moi ces sons mystérieux,
Ces accents inspirés, que, dans un saint délire,
L'enthousiasme seul peut entendre et redire.
Tels étaient mes plaisirs : tels ont été les tiens,
Et nos illusions nous donnaient tous les biens.

Malheur au vil mortel, malheur à l'amant même
Qui méconnaît des vers la puissance suprême !
Ce grand art, dont l'éclat souvent m'enorgueillit,
M'embellissait l'amour par qui tout s'embellit.
Que n'es-tu près de moi ? De si fraiches retraites,
Aussi bien qu'aux amants, conviennent aux poëtes,
Et l'ombre, protégeant les lieux d'où je t'écris,
Comme pour t'inviter, t'offre tous ses abris.
Tu chantas le printemps : ses beautés m'environnent.
Du front de cent coteaux que les vignes couronnent,
Mon regard, abaissé sur d'immenses moissons,

Voit des Alpes au loin resplendir les glaçons.
Deux fleuves, en fuyant, dans leurs eaux réfléchissent
Une antique Cité que les arts enrichissent.
Quel contraste ! en ces champs peuplés d'heureux troupeaux,
Des cruels Triumvirs ont flotté les drapeaux.
Là, fut placé leur camp ; là, des vierges modestes
D'un palais des Césars foulent en paix les restes.
Ces débris sont leur temple, et leurs pieuses mains
Cultivent quelques fleurs sur des tombeaux romains.
De Jupiter couché sur son aigle brisée,
La Croix fit taire ici la foudre méprisée,
Mais tout change ; et, du haut de cette auguste tour,
La Croix qui la soumit va tomber à son tour.
Ici, plus d'une fois, rêva l'auteur d'Émile,
Et cet autre écarté fut, dit-on, son asile.
Ami de la nature, il aimait ces beaux lieux.
Qui peindra ces tableaux qu'ont admirés ses yeux ?
Pour Delille ou Vernet qu'ils seraient favorables !
Jadis la Poésie, au siècle heureux des fables,
Eût dit qu'en ces vallons, dans le mois des amours,
Les Nymphes, à dessein reprenant leurs atours,
De la Saône à mes pieds par le Rhône entraînée,
Viennent orner le lit, et fêter l'hyménée.
Viens aussi, ce sujet est digne de tes chants.
Ta voix qu'instruisit Pope en tes plus jeunes ans,

Des bosquets de Windsor ressuscita la gloire.
Jeune, tu vis les champs embellis par la Loire ;
Mais ceux où je t'invite ont encor plus d'appas.
Comme on voit, quand l'hiver a chassé les frimas,
Revoler sur les fleurs l'abeille ranimée,
Qui, six mois dans sa ruche a langui renfermée,
Ainsi revole aux champs, Muse, fille du ciel !
De poétiques fleurs compose un nouveau miel ;
Laisse les vils frelons, qui te livrent la guerre,
À la hâte et sans art pétrir un miel vulgaire ;
Pour toi, saisis l'instant, marque d'un œil jaloux
Le terrain qui produit les parfums les plus doux ;
Reposant jusqu'au soir sur la tige choisie,
Exprime avec lenteur une douce ambroisie,
Épure-la sans cesse, et forme pour les cieux
Ce breuvage immortel attendu par les Dieux.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

Discours préliminaire

Mon dessein est d'examiner le système de Pope, de suivre le plan des quatre épitres qui forment son Essai sur l'Homme, de le comparer aux différents poëtes anciens et modernes qui se sont exercés dans des genres semblables, de donner quelques détails sur ses autres ouvrages, et de finir par de courtes réflexions sur l'art de traduire.

Dès que l'homme, ignorant et faible, jetant ses yeux autour de lui, eut observé cette vicissitude de biens et de maux qui se succèdent éternellement, il imagina bientôt que deux puissances ennemi esse disputaient la nature. Je ne sais pourquoi on attribue à Manès le dogme des deux principes, qui doit remonter au berceau du monde. Il se retrouve chez les hordes sauvages et chez les nations policées, parmi les habitants du Nord et du Midi, dans l'ancien et le nouveau continent. Il n'est point nécessaire, pour expliquer cette conformité frappante, de supposer l'existence d'un peuple détruit qui transmit ses opinions à tous les autres. On doit croire qu'une même cause a produit partout les mêmes

effets. Il est des erreurs bornées à certains climats ; il est des erreurs propres au genre humain. Les premières peuvent céder quelquefois à la raison : les autres, nées avec la société, ne finiront qu'avec elle ; inhérentes à notre nature, toujours les mêmes en changeant de forme. elles se transmettent de race en race, et ne peuvent s'anéantir, parce qu'il est impossible que l'empire de la raison devienne universel : si elles sont chassées d'un pays qui s'éclaire, elles se retirent dans ceux où la lumière n'a point encore pénétré ; elles se cachent au-delà des mers, dans les montagnes, près des volcans ; et là, elles attendent le moment des grandes calamités, pour reparaître et régner avec plus de force sur les imaginations effrayées.

Telle est l'erreur des deux principes, qui fut celle des esprits les plus grossiers et les plus sublimes. Il n'appartenait qu'au législateur des Juifs d'expliquer l'origine du mal. Toutes les religions, hormis la sienne, défigurèrent ses traditions sacrées ; toutes débitèrent les mêmes fables. Partout l'homme est déchu d'un état de gloire ; partout des dieux rivaux le protègent et le tourmentent ; mais, comme le sentiment de l'effroi est plus fort que celui de l'amour, l'homme devient partout malheureux, féroce et pusillanime.

Au milieu de ces superstitions, non moins décourageantes pour l'humanité qu'injurieuses pour l'Être suprême, il est beau de voir s'élever un sage qui défend la Providence, et dit à l'univers : « Il n'existe qu'une seule cause souverainement bonne, souverainement intelligente : elle a créé le monde le plus parfait possible pour des êtres imparfaits. L'homme occupe dans l'univers la place qui lui convient. Loin de murmurer quand il souffre, il doit penser pour sa propre félicité, pour la gloire de son créateur, que tout est ce qu'il doit et ce qu'il peut être. Il faut donc se soumettre, et attendre en paix que la mort découvre et justifie tout le plan des lois éternelles. » Le sage qui, le premier, apporta une doctrine aussi consolante, naquit en Grèce, et mérita le nom de divin ; ce fut Platon : il n'en est pas sans doute l'inventeur ; mais il se l'est appropriée, il l'a répandue, parce que son style était digne d'exprimer d'aussi grandes idées.

Je passe sous silence ses disciples plus ou moins fameux. Je franchis deux mille ans, et je rencontre un philosophe dont l'esprit étendu rassemblait toutes les connaissances, qui aurait régné sur vingt siècles, comme Platon, s'il en avait eu l'éloquence, et si lui-même, par ses efforts inutiles, n'avait décrédité pour jamais cette espèce de métaphysique qui veut expliquer les premières causes sans connaître les effets, veut redescendre, comme Dieu, de l'ensemble aux parties,

au lieu de s'élever de faits en faits à quelques vérités particulières ; science funeste, qui, par ses séductions, a détourné plusieurs grands hommes des travaux utiles, et a privé le genre humain de plus d'un bienfait. Le philosophe dont je veux parler est le célèbre Leibnitz, cet illustre partisan de l'optimisme. Il est vrai qu'en défendant cette opinion, il en exagéra tous les principes et toutes les conséquences. Les monades et l'harmonie préétablie contredisent totalement la liberté de l'homme et de Dieu.

Mais les principes de Leibnitz ne sont point ceux de Pope. Celui-ci n'a pris le germe de ses idées que dans Platon ; et même, comme il l'a dit souvent, il n'avait jamais lu les ouvrages du philosophe de Leipsick. Leibnitz fait de Dieu un être absolument passif, qui, dans le nombre des mondes possibles, ne peut choisir que le monde existant. Pope en fait un être libre, dont la sagesse ordonna l'homme pour l'univers, et l'univers pour l'homme ; il soutient que l'auteur du bien n'est point l'auteur du mal ; que les désordres particuliers disparaissent dans l'ordre universel, ou qu'ils naissent de la corruption de l'homme créé libre, qui dénatura l'ouvrage de son Dieu. Cette doctrine s'accorde parfaitement avec le christianisme : quand elle n'aurait pas une exactitude aussi orthodoxe, il ne faudrait pas encore accuser le poëte ; il doit laisser aux docteurs de l'Église le soin de démontrer les vérités de la religion ; il n'est fait que pour les persuader et les embellir.

Je ne chercherai point à réfuter les objections contre l'optimisme : il faudrait ramener ces questions agitées vainement d'âge en âge, et que la curiosité humaine doit pour jamais s'interdire. L'optimisme peut sans doute s'attaquer par les armes du raisonnement, et surtout par celles de la plaisanterie. L'homme universel qui, de nos jours, a saisi le ridicule des opinions, comme Molière avait saisi le ridicule des caractères, combattit gaiement, dans sa vieillesse, les philosophes optimistes, dont il avait d'abord été le partisan. Le conte de Candide est un des jeux les plus originaux de cette imagination toujours mobile, qui s'appropriait en un instant les sentiments les plus opposés, qui sortait sans effort des passions terribles et touchantes de la tragédie. pour se jouer dans ces productions légères, où respirent toutes les grâces de l'esprit, toute la verve de la gaieté, et qui se replaçait tout à coup au milieu des illusions dramatiques, ou des vastes tableaux de l'histoire. Cependant, il faut l'avouer, Candide est une des productions où Voltaire a le plus outragé la décence et la morale publiques. Il semble y peindre à plaisir toutes nos misères, pour mieux insulter l'homme et

la Providence elle-même. Il prodigue la plaisanterie ; mais sa plaisanterie même a quelque chose d'amer, et laisse dans l'âme un sentiment de tristesse.

S'il est permis de rire un moment avec Pangloss et Martin, il est peut-être plus doux de s'élever et de s'attendrir avec Pope et Platon. Il me suffit de savoir que leur système honore la Providence et console l'homme, pour que je l'adopte avec transport, et que je remercie, comme des bienfaiteurs, ceux qui l'ont annoncé au monde. Puissent un jour tous les conseils de la politique, toute l'autorité de la religion, toutes les voix du génie, se réunir en faveur du genre humain, et lui persuader que l'utile et le vrai sont une seule et même chose !

Après avoir cherché l'origine, exposé les principes de ce système, voyons le plan du poëte qui l'a chanté. Il considère l'homme par rapport à l'univers, par rapport à lui-même, par rapport à la société, par rapport au bonheur. Cette division ne peut être plus méthodique. Je vais marquer la chaîne des idées qui en composent les quatre parties.

L'homme se plaint, il désire un meilleur état : cet état est-il possible ? Je ne vois rien que par mes sens, et leur jugement ne s'étend point au-delà des objets connus. Dieu, par une seule loi, produit une multitude d'effets que j'ignore. L'homme, roi du globe qu'il habite, n'est peut-être que l'acteur secondaire de quelque sphère éloignée : sa grande erreur est de croire l'univers fait pour lui seul, quand il n'est fait que pour l'univers. Il doit être soumis à des maux relatifs, qui ne sont rien dans le tout, puisque Dieu ne le pouvait rendre aussi parfait que lui-même. Ce Dieu donne à l'homme les facultés propres à sa nature, à ses besoins, à ses rapports. Ici, dans un tableau rapide, l'auteur trace les diverses propriétés des animaux : il emprunte à Platon l'idée plus sublime que vraie de l'échelle des êtres ; idée qu'ont admise et rejetée tour à tour les physiciens, mais que les poëtes doivent adopter, puisqu'elle agrandit l'imagination. Ce tableau se termine par une magnifique description de l'être intelligent, âme de cette nature aveugle dont il unit tous les anneaux.

Cette première épitre offre les plus grands objets : elle est remarquable par l'élévation des pensées, la rapidité des mouvements, l'éclat et la magnificence du style ; mais les raisonnements en paraissent quelquefois vagues et faux. Quand le poëte est pressé par des objections difficiles, il s'indigne contre l'orgueilleuse ignorance de l'homme, il couvre la faiblesse de ses réponses d'injures harmonieuses. On peut croire que Pope n'a point voulu d'abord effaroucher, par une marche d'idées trop précises et trop fortes, ceux qui ne voient dans un

ouvrage en vers qu'un jeu plus ou moins agréable, et qui ont oublié que la poésie fut destinée, dans sa naissance, à retracer les vérités de la morale et les tableaux de la nature. Les ornements, semés en foule dans cette première partie de l'Essai sur l'Homme, attirent le lecteur vers la suivante, où des beautés plus graves demandent une attention plus recueillie.

L'homme, après avoir considéré ses rapports avec l'univers, doit rentrer en lui-même, et se connaître. Quels sont les principes qui le composent ? Il voit bientôt qu'il est un être mixte. Deux forces l'agitent en sens contraire : l'une s'appelle raison, et l'autre amour-propre. Les passions naissent de l'amour-propre ; leur combat est utile et nécessaire : il en est une toujours dominante dans notre cœur ; elle soumet toutes les autres, et la raison elle-même, qui, ne pouvant la détruire, se détermine à lui obéir. Dieu, pour empêcher les funestes ravages de cette passion, fonde sur elle nos meilleurs penchants ; il tourne à notre avantage nos propres défauts : ces défauts forment nos premiers rapports avec nos semblables. Les hommes s'unisse ut, parce qu'ils sont faibles : les différents intérêts de chaque individu se confondent dans l'intérêt général ; ils changent avec l'âge, et nos plaisirs avec eux. Notre but seulement est toujours le même : ce but est le bonheur. L'orgueil et l'espérance nous suivent jusqu'à la mort, en appelant les plaisirs, en écartant les maux. Ainsi notre félicité nait de notre faiblesse ; ainsi la sagesse de Dieu se fait reconnaître jusque dans les folies de l'homme.

Cette épitre est d'un genre sévère ; elle n'a pas le même éclat que la précédente : on y trouve, je crois, plus de justesse et de profondeur. La poésie se cache dans ces expressions savantes heureusement alliées, qu'on doit à l'art aidé de la méditation, et que trouve quelquefois l'instinct subit du génie. Cette poésie, qui dérobe d'abord une moitié de ses richesses, et ne les découvre que par degrés, n'est pas celle qui charme le plus tous les esprits : elle a même quelque obscurité pour ceux qui n'ont pas l'habitude de penser et de franchir les idées intermédiaires ; mais elle fait les délices des lecteurs exercés ; et, toujours observée par le goût, elle lui donne toujours de nouveaux plaisirs. Il est peu de juges capables de pénétrer dans tous les mystères de ce style, qu'ont surtout possédé Horace et Virgile chez les anciens, Racine et Boileau parmi nous, et Pope chez les Anglais. Les écrivains qui ont ce genre de mérite s'agrandissent continuellement dans la postérité ; ils ne craignent point le calme de l'observation : c'est de l'observation même que nait pour eux l'enthousiasme, ce sentiment si peu durable qui devance la réflexion. Cette espèce de beautés était la

plus nécessaire à l'Essai sur l'Homme, qui contient les premiers principes de la morale et de la métaphysique, et qui souvent doit renfermer les développements d'un long système dans un seul vers.

En traduisant cette seconde épître, j'y ai remarqué avec étonnement plusieurs passages de Pascal, cet homme extraordinaire, qui remplit une vie si courte de tant de prodiges. Sans parler de sa gloire dans les sciences, sans répéter l'éloge de ce chef-d'œuvre des Provinciales, pour qui la frivolité du sujet n'a point affaibli l'admiration, n'a-t-il pas marqué toute sa force dans les pages détachées de l'ouvrage qu'il préparait, et dont Pope a su recueillir les grands traits épars ? Où se retrouve, où se retrouvera jamais le secret de ce style qui, rapide comme la pensée, nous la montre si naturelle et si vivante, qu'il semble former avec elle un tout indestructible et nécessaire ? L'expression de Pascal est à la fois audacieuse et simple, pleine et précise, sublime et naïve. Ne semble-t-il pas choisir à dessein les termes les plus familiers, bien sur de les élever jusqu'à lui, et de leur imprimer toute la majesté de son génie ? Quel est ce raisonnement vigoureux qui poursuit une idée jusque dans ses derniers résultats, et ne l'abandonne qu'après l'avoir forcée de donner tout ce qu'elle contient ? On conçoit l'éloquence de Bossuet, empruntant à la poésie de riches images, et ce ton de l'homme inspiré qui, placé entre le ciel et la terre, veut émouvoir un grand peuple. Quelques orateurs ont osé suivre de loin, imiter Bossuet : qui tentera d'imiter Pascal ? Son style ne ressemble à celui d'aucun écrivain ancien ou moderne ; et, chose étonnante, il est peut-être le seul génie original que le goût n'ait presque jamais le droit de reprendre : non qu'il semble chercher la correction et la pureté ; mais ses idées lui obéissent si bien, qu'elles se manifestent nécessairement sous les formes qui leur conviennent le mieux.

Les chapitres tant admirés de la grandeur, de la faiblesse, de la vanité de l'homme, se retrouvent dans les vers de Pope ; mais il arrive à des conséquences bien différentes de son modèle. Le solitaire de Port-Royal ne veut qu'attrister et terrasser l'homme ; il n'est propre qu'à former des misanthropes et des cénobites. Le poëte anglais, en dirigeant les mêmes idées vers un autre but, nous console et nous rapproche de nos semblables : il semble qu'il se soit servi du génie de Pascal avec l'âme de Fénelon. Les conséquences de l'épître que je viens d'analyser se développent encore d'une manière plus touchante et plus utile dans la troisième, où l'homme est envisagé comme un être social.

Elle commence par un tableau général de la nature, qui, variant toujours ses formes avec la même matière, veut que tous les êtres inanimés et vivants se transmettent une existence empruntée, reçoivent et rendent des secours mutuels. Tout sert, tout est servi : voilà le grand ordre du monde physique et du monde moral. L'instinct parmi les animaux, l'instinct et la raison dans l'homme, forment des liaisons durables ou passagères. Les liaisons formées par le seul instinct finissent entre les premiers, sitôt que les petits n'ont plus besoin du secours des pères et des mères. L'enfance de l'homme est plus longue ; et c'est à la faiblesse, aux infirmités du premier âge, que sont dus les charmes de la société, dont les liens se resserrent encore par la réflexion et la reconnaissance. Cette philosophie, puisée dans la nature même, est bien préférable à tous les paradoxes éloquents du Discours sur l'inégalité des conditions : tant il est vrai que les ouvrages des grands poëtes renferment souvent plus d'idées utiles et saines que ceux des grands philosophes ! La raison en est simple : les premiers ne saisissent dans les objets que ces impressions universelles dont tous les hommes sensibles doivent être frappés ; obligés de peindre leurs pensées, ils parlent toujours aux sens, ces juges les plus sûrs de l'erreur et de la vérité. Aussi les systèmes changent de siècle en siècle, et se précipitent les uns sur les autres : le temps amène sans cesse de nouvelles découvertes et de nouvelles opinions dans l'empire des sciences : mais il ne peut ébranler la puissance du poëte qui sut réveiller des sentiments vrais, émouvoir l'imagination et le cœur ; car le fond de l'homme ne peut jamais changer.

L'auteur anglais continue de suivre les progrès de la société : il décrit les mœurs du genre humain naissant. Les arts se forment ; au gouvernement domestique succède le gouvernement d'un seul, que suit bientôt la tyrannie. Les principes se confondent ; l'amour-propre désordonné vent tout envahir. Les excès de la corruption ramènent aux premières lois de la morale. Chacun fait le sacrifice d'une partie de sa liberté pour conserver l'autre. L'amour-propre, jugeant qu'il ne peut être heureux seul, cherche son bonheur dans le bonheur d'autrui. L'amour social naît donc de l'amour-propre ; et ces deux amours s'unissent pour le bonheur du monde.

Il me semble que le plan de cette épitre est le plus heureux : les pensées, les sentiments et les images s'y succèdent et s'y mêlent habilement : ce n'est que par le choix et la variété des tableaux, par la perfection des détails, et surtout par le secret si peu connu de renfermer dans un cadre étroit une multitude d'idées et de sensations, qu'on peut suppléer au défaut d'action du poème di-

dactique. Il faut souvent animer la monotonie de la marche par des mouvements imprévus et pourtant naturels, qu'il ne faut pas confondre avec ces apostrophes entassées sans choix et sans mesure, ces secousses fatigantes, ces passages brusques d'un ton à un autre, ces cris exagérés d'un homme en délire, dont les mauvais écrivains couvrent leur impuissance. L'auteur peut jeter, à travers les descriptions et les préceptes, quelques scènes dramatiques, en inventant d'heureux épisodes, en personnifiant des êtres inanimés, en se plaçant lui-même avec réserve au milieu de ces tableaux. Quoique ce genre d'ouvrage n'exige pas les grandes créations nécessaires à l'épopée et à la tragédie, c'est peut-être celui de tous qui demande le plus de perfection dans le talent. On ne saurait le bien traiter qu'à cet âge où l'expérience et le travail ont fécondé les dons de la nature, où l'on peut étendre et ramasser ses forces à son gré, où l'on domine enfin tout son génie. Cependant Pope a commencé sa carrière par un poème didactique du premier ordre, l'Essai sur la Critique, qu'il fit paraitre à vingt-cinq ans. Il approfondissait dans la jeunesse les principes du goût, et destinait à l'âge mûr l'étude de la morale : noble et digne emploi de la vie ! Cet homme illustre a nourri son âme de tout ce qu'il y a de bon et de beau ; il ne s'est presque occupé qu'à peindre le charme des arts et de la vertu.

Nous avons vu que l'homme est né pour la société. Quel genre de bonheur peut-il y trouver ? C'est le sujet de la quatrième épître.

Dieu est juste : il doit avoir préparé un bonheur égal pour tous les individus. Les dignités, les talents, les richesses diffèrent ; ce n'est donc point dans ces avantages extérieurs qu'il est placé ; il doit se trouver au dedans de nous et dans la seule vertu.

Ce fond ne présente peut-être, au premier coup d'œil, que des déclamations et des lieux communs : Pope a su les éviter ; il rajeunit avec art ces maximes philosophiques, tant de fois employées par les bons et les mauvais écrivains, sur la fortune, la noblesse et la renommée. Jamais il n'a mieux montré cet art dont a depuis hérité le plus grand poëte de notre siècle, l'art d'allier tous les tons, de briller par le contraste ingénieux, le rapprochement inattendu des idées qui semblent le plus s'éloigner. On le voit passer tour à tour de la grandeur à la familiarité, de l'énergie à la douceur, de l'enjouement à la sensibilité. Pope laisse échapper dans cette épître, en parcourant les diverses conditions de la vie humaine, des traits énergiques ou légers de ce talent qu'il avait reçu pour la satire ; arme utile et honorable, quand on la dirige contre des préjugés nui-

sibles et les ridicules généraux de la société. Mais bientôt, fatigué du spectacle des travers et des vices, il rentre dans son âme pour y chercher les sources des vraies jouissances et les règles des mœurs. Il répand dans son style des couleurs plus douces et plus aimables ; il rappelle le souvenir de sa mère et de ses amis. On aime à croire qu'en chantant le bonheur, il trouvait le sien dans l'espoir d'immortaliser les noms qu'il chérissait. C'est là que Pope a jeté cette belle maxime, développée par J.-J. Rousseau : « Le mal est l'ouvrage du méchant, et non celui du Créateur. » Mais elle est plus ancienne que l'Émile et l'Essai sur l'Homme. On lit, dans un hymne grec, attribué au philosophe Cléanthe : « Jupiter, tout émane de toi, hormis le mal qui sort du cœur du méchant. » Si l'Être suprême est sensible à nos hommages, jamais les temples que lui a consacrés l'univers ne l'ont honoré comme cette sublime pensée.

Après l'analyse détaillée que je viens de faire de l'Essai sur l'Homme, je me crois dispensé de l'embrasser sous un coup d'œil plus général. Le lecteur, que j'ai conduit pas à pas sur les traces de Pope, peut juger son ouvrage et son talent. Jamais la poésie ne fit une alliance plus utile et plus honorable avec la philosophie. Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner si, dans ce commerce, elle a perdu quelques-uns de ses charmes, remplacé la grâce par la roideur, et les images par la sécheresse. C'est du moins le reproche que lui ont fait certains critiques dans ces derniers temps. Il est aisé de leur répondre que la philosophie étroite et bornée des esprits froids. qui usurpent mal à propos le nom d'esprits justes, doit nécessairement détruire l'éloquence et l'art des vers ; mais que la grande, la véritable philosophie, celle qui embrasse les rapports de l'homme avec la nature et ses semblables, doit étendre et féconder l'imagination et la sensibilité. Cette philosophie appartint à tous les poëtes qui en méritèrent le litre, depuis Homère jusqu'à Pope ; et, si j'ose le dire, elle ne fut pas connue de plusieurs philosophes modernes. On ne peut être qu'un frivole versificateur, si on ne réunit une tête pensante En une âme sensible ; et de même on n'est qu'un médiocre philosophe, sans imagination : car les idées primitives, dans les arts et dans les sciences, ne se révèlent qu'à l'enthousiasme.

Que la philosophie et la poésie, loin de se combattre, se réunissent donc pour se fortifier et s'embellir, comme dans l'Essai sur l'Homme ! On n'accusera point Pope d'avoir sacrifié l'une à l'autre : elles se prêtent dans ses vers des beautés mutuelles. C'est là qu'il a su réunir des qualités qui souvent se repoussent ; la rapidité des mouvements poétiques à la marche exacte du raisonnement, et l'éclat du style à la simplicité de ces grandes vues, saisies par un es-

prit vaste qui sait tout généraliser. Je ne dissimulerai point les défauts de cette manière qui a tant d'avantages. Le poëte, en se pressant de franchir les détails, et de n'offrir que des résultats, néglige quelquefois de se faire entendre aux esprits vulgaires : il est des moments où l'attention se fatigue à développer l'étendue des idées qu'il resserre et qu'il entasse. Occupé continuellement à charger son expression de tous les trésors de sa pensée, il laisse apercevoir le travail ; et son style, toujours fort et brillant, n'est pas toujours facile et naturel : il emploie trop souvent la symétrie des antithèses, l'effet des contrastes ; il répète les mêmes mouvements, les mêmes formes. Il faut que le génie, comme la nature, cache les moyens qui font naître ses prodiges, et Pope ne dérobe point assez les ressorts de sa composition. Quoi qu'il en soit, son Essai sur l'Homme, malgré ses imperfections, est le plus beau traité de morale qui existe encore. Pour mieux le juger, voyons ce qu'on avait essayé avant lui dans la poésie philosophique.

Les Grecs ne nous ont rien laissé dans ce genre. Le poëme d'Aratus n'est point venu jusqu'à nous : le fragment que nous en a transmis Longin ne fait pas regretter la perte de ce poëte, qui était faible et boursouflé ; défauts souvent réunis. Empédocle était plus célèbre : Lucrèce lui a donné des éloges ; nous devons en croire ce témoignage. Lucrèce est le premier poëte ancien qu'on puisse comparer à Pope : quoique l'un ait écrit sur la physique, et l'autre sur la morale, on les a si souvent rapprochés, que je ne puis me refuser à ce parallèle. M. de La Harpe n'a fait que l'indiquer dans un extrait des œuvres de Pope. qui parut il y a quelques années. Je tâcherai de suppléer à tout ce qu'eûû dit mieux que moi ce grand critique, qu'on peut appeler le Quintilien français. Je m'étendrai sur les beautés de Lucrèce, parce qu'elles me paraissent trop peu estimées de quelques écrivains célèbres.

Lucrèce, comme presque tous les athées fameux. naquit dans un siècle d'orages et de malheurs ; témoin des guerres civiles de Marius et de Sylla, n'osant attribuer à des dieux justes et sages les désordres de sa patrie, il voulut détrôner une Providence qui semblait abandonner le monde aux passions de quelques tyrans ambitieux. Il emprunta sa philosophie aux écoles d'Épicure ; et, maniant un idiome rebelle, qui, né parmi les pâtres du Latium, s'était élevé peu à peu jusqu'à la dignité républicaine, il montra dans ses écrits plus de force que d'élégance, plus de grandeur que de goût. Ce n'est pas que ce dernier mérite lui soit absolument étranger ; il n'exagère jamais les sentiments ou les idées, comme Lucain ; il ne tombe point dans l'affectation, comme Ovide : ces

défauts, les pires de tous, ne sont point ceux de l'époque où il écrivait ; les siens sont plus excusables. Il n'a point connu cet art, qui fut celui des écrivains du siècle d'Auguste ; cet art difficile d'offrir une succession de beautés variées, de réveiller, dans un seul trait, un grand nombre d'impressions, et de ne les épuiser jamais en les prolongeant : il ne connut point enfin cette rapidité de style, qui abrége et développe en même temps.

Mais si nous examinons ses beautés, que de formes heureuses, d'expressions créées, lui emprunta l'auteur des Géorgiques ! Quoiqu'on retrouve dans plusieurs de ses vers l'âpreté des sons étrusques, ne fait-il pas entendre souvent une harmonie digne de Virgile lui-même ? Peu de poëtes ont réuni à un plus haut degré ces deux forces dont se compose le génie, la méditation qui pénètre jusqu'au fond des sentiments ou des idées, dont elle s'enrichit lentement, et cette inspiration qui s'éveille à la présence des grands objets. En général, on ne connait guère de son poëme que l'invocation à Vénus, la prosopopée de la Nature sur la Mort, la peinture énergique de l'amour et celle de la peste. Ces morceaux, qui sont les plus cités, ne peuvent donner une idée de tout son talent. Qu'on lise son cinquième chant sur la formation de la société, et qu'on juge si la poésie offrit jamais un plus riche tableau. M. de Buffon en développe un semblable dans la septième des Époques de la nature. Le physicien et le poëte sont dignes d'être comparés : l'un et l'autre remontent au-delà de toutes les traditions ; et, malgré ces fables universelles, dont l'obscurité cache le berceau du monde, ils cherchent l'origine de nos arts, de nos religions et de nos lois : ils écrivent l'histoire du genre humain avant que la mémoire en ait conservé des monuments : des analogies, des vraisemblances les guident dans ces ténèbres ; mais on s'instruit plus en conjecturant avec eux, qu'en parcourant les annales des nations. Le temps, dans ses vicissitudes connues, ne montre point de plus magnifiques spectacles que ce temps inconnu dont leur seule imagination a créé tous les événements.

J'oublie trop longtemps que je dois comparer Lucrèce à Pope : cette comparaison est difficile. Le genre des épitres de Pope admet tous les tons : le ton de Lucrèce est toujours élevé. L'un converse de philosophie avec son ami ; l'autre interrompt souvent la méthode didactique pour s'abandonner à son enthousiasme. La profondeur, la marche, l'enchainement des idées, l'utilité du système, voilà le mérite de Pope : il manque presque totalement à Lucrèce ; mais celui-ci, dans quelques descriptions, dans quelques morceaux de morale qu'on peut rapprocher de l'auteur moderne, montre une âme plus forte, une imagina-

tion plus abondante, une disposition plus naturelle aux mouvements de la haute poésie. Pope est un de ces esprits excellents, qui s'enrichissent de tous les préceptes, de tous les exemples ; qui, aux dons naturels, ajoutent sans cesse les observations de l'étude ; qui savent fortifier cet instinct, guide invisible du talent, par des poétiques réfléchies ; et qui, mesurant leur marche, évitent enfin le mélange monstrueux des beautés et des défauts, caractère du génie brut, abandonné sans règle à lui-même. Lucrèce est un de ces hommes rares, que la nature ne semble avoir fait naître que pour observer et célébrer ses merveilles : on voit que partout où elle aurait déployé à ses yeux de grands spectacles, sans autre modèle qu'elle-même, il aurait chanté malgré lui.

Il ne faut pas quitter Rome sans parler d'Horace. Quoiqu'il n'ait point écrit de poème sur la philosophie, il en a tant répandu dans ses odes et dans ses épitres, qu'on ne peut le passer sous silence. Qui mieux que lui, pour me servir de l'expression pittoresque de Montaigne, sut presser la sentence au pied nombreux de la poésie ? Ceux qui ont paru croire que le goût rendait le talent timide, auraient dû se détromper en lisant les odes d'Horace. La justesse et l'audace se réunissent dans son expression ; et quand l'oreille est remplie de son rhythme harmonieux, l'imagination ébranlée par ses figures hardies, la raison, en décomposant les beautés de ce poëte, prouve qu'elle en a toujours suivi les écarts et gouverné le délire : mais tous les esprits n'aiment pas également la poésie lyrique ; quelques-uns préfèrent l'élégante familiarité, les grâces faciles, et la philosophie consolante, dont Horace a rempli ses belles épîtres. Elles instruisent tous les états, elles hâtent l'expérience de tous les âges : elles apprennent au jeune homme, au vieillard, à jouir sagement de la vie, à se consoler de la mort, à réunir la volupté avec la décence, la raison avec la gaieté. L'homme de lettres y trouve les préceptes du goût ; l'homme de bien, ceux de la vertu. Elles font rire l'habitant de la ville des travers qu'il a sous les yeux ; elles retracent au solitaire le charme de sa retraite : dans la joie et dans la douleur, dans l'indigence et dans les richesses, elles donnent des plaisirs ou des leçons ; elles tiennent lieu d'un ami ; et quand on a le bonheur d'en posséder un, elles font mieux sentir le charme de l'amitié.

Montesquieu a dit que l'esprit de modération était celui de la monarchie : Horace semble l'avoir senti ; il cherche à fixer le caractère inquiet et farouche des républicains, dans les jouissances douces d'une vie toujours égale. Sa philosophie consiste à fuir tous les excès ; principe également fécond pour le goût et pour le bonheur.

On sent bien que les beautés d'Horace, qui appartiennent à l'esprit, au talent cultivé, se rapprochent plus de celles de Pope, que les beautés originales de Lucrèce.

L'Italie moderne n'offre aucun poème fameux sur la philosophie. Tous les arts s'y sont efforcés de séduire ; ils ont craint d'éclairer : l'imagination seule s'en est emparée, et n'a point permis à la vérité de s'associer avec elle ; ou du moins, elle l'a enveloppée d'allégories aussi obscures que l'ignorance même.

C"est en France que Pope à deux rivaux dignes de lui, Despréaux et Voltaire.

Quand le premier parut, la poésie retrouva ce style qu'elle avait perdu depuis les beaux jours de Rome ; ce style, toujours clair, toujours exact, qui n'exagère ni n'affaiblit, n'omet rien de nécessaire, n'ajoute rien de superflu, va droit à l'effet qu'il veut produire, ne s'embellit que d'ornements accessoires puisés dans le sujet, sacrifie l'éclat à la véritable richesse, joint l'art au naturel, et le travail à la facilité ; qui, pour plaire toujours davantage, s'allie toujours de plus près au bon sens, et s'occupe moins de surprendre les applaudissements que de les justifier ; qui fait sentir enfin et prouve à chaque instant cet axiome éternel : Rien n'est beau que le vrai.

La réunion de ces qualités si rares prouve que Despréaux avait plus d'étendue dans l'esprit que ne l'ont cru des juges sévères. On s'est plaint de ne point trouver dans ses écrits l'expression du sentiment : mais était-elle nécessaire aux genres qu'il a choisis ? Il mérite de nouveaux éloges pour s'être renfermé dans les bornes de son talent : tant de bons écrivains ont eu la faiblesse d'en sortir ! Il emploie toujours le degré de verve nécessaire à son sujet. Pourquoi donc l'a-t-on accusé de froideur ? Les jeunes gens. qui aiment l'exagération, lui ont fait souvent ce reproche. Plusieurs ont il expier des jugements précipités sur ce législateur du goût : heureux ceux qui se désabusent de bonne heure ! Despréaux n'a pas sans doute la philosophie de l'auteur anglais, qu'il égale au moins par le style. On ne peut guère exiger qu'il s'élevât au-dessus des idées de son siècle ; les siennes ne sont point inférieures à celles des moralistes ses contemporains, si l'on excepte La Fontaine et Molière. Combien de vers des épîtres à Lamoignon, à Guilleragues, à Seignelay, sont devenus proverbes, et se répètent tous les jours ! Il faut bien qu'ils n'expriment pas des vérités triviales. L'épître au grand Arnauld n'a-t-elle pas un but très moral, malgré les réflexions critiques d'un littérateur très distingué ? Pour se convaincre de l'utilité de ce sujet, qu'on ouvre les Confessions de Jean-Jacques Rousseau : toutes les fautes dont il s'ac-

cuse naissent de la mauvaise honte. Que d'hommes trouveraient le même résultat, en interrogeant leur conduite ! Cependant, il faut avouer que Despréaux n'a pas traité les sujets de morale avec la même profondeur que le poëte anglais. Il avait moins d'élévation dans les idées ; mais il compense bien ce désavantage par l'excellence de son goût et la justesse de son esprit.

J'arrive enfin au second rival de Pope, à Voltaire, qu'on rencontre dans tous les genres, ou comme modèle, ou comme imitateur. Cet homme extraordinaire voulut réunir aux riches dons qu'il avait reçus de la nature, tous ceux qu'elle avait dispensés aux différents génies anciens ou modernes ; il s'élança, pour les envahir, dans tous les arts et dans toutes les littératures. Après avoir emprunté avec goût quelques beautés tragiques au barbare génie de Shakespeare, il voulut enlever aux Anglais leur supériorité dans la poésie morale ; il fondit une partie de l'Essai sur l'Homme, et surtout la quatrième épître, dans ses Discours moraux.

On trouve, entre ces discours et l'Essai sur l'Homme, la même différence qu'entre les nations des deux poëtes. Les Anglais, dont le caractère pensif se plait dans la solitude, portent dans leurs ouvrages une sensibilité réfléchissante et les trésors d'une lente méditation : la profondeur, l'énergie et l'originalité restent donc à Pope. Mais Voltaire développe une philosophie plus aimable, plus claire, quelquefois même plus vraie, qui se proportionne mieux à toutes les intelligences. Ses contrastes ont plus d'effet de choix et de goût. Sa richesse a plus d'élégance, ses mouvements plus de grâce, et son style un abandon plus heureux. Peut-être sa raison n'est pas toujours aussi forte que juste. On voudrait qu'il eût mêlé plus souvent à l'éclat de ses images, quelques teintes de cette mélancolie qui nous attache aux poésies anglaises ; mais ses projets et son caractère le portaient vers d'autres beautés : il voulait surtout être le philosophe des gens du monde, qu'il ne fallait pas effaroucher par trop de vigueur dans les idées, et trop de hardiesse dans l'expression. Sa sensibilité, plus vive que douce, qui se passionnait rapidement pour tous les objets, s'alliait peu à la mélancolie, qui se recueille dans elle-même, et se plait à reposer sur les mêmes impressions. Voltaire, en général, n'est pas le poëte de l'homme solitaire ; il veut être lu dans le fracas des grandes villes, dans la pompe des cours, au milieu de toutes les décorations de la société perfectionnée et corrompue. Ne voyez-vous pas comme il court sur les objets, comme il craint de lasser l'attention ? Cette rapidité entraînante est un des plus grands charmes qui ramènent toujours à ses ouvrages : elle fait pardonner ses négligences, attribut nécessaire d'un génie

impétueux et facile qui précipite sa marche, et ne regarde point derrière lui. Ceux qui les condamnent, en vantant la perfection de Racine, devraient plutôt jouir de la variété qui les distingue tous deux, et songer que les plus grandes qualités sont voisines de quelques défauts.

Parlerai-je du poëme sur la Loi naturelle, après les Discours moraux ? Il porte sans doute l'empreinte du même talent ; le sujet est beau ; mais ce sujet est-il rempli ? fallait-il en défigurer la gravité par ce ton satirique et railleur dont Voltaire abuse trop de fois dans ses compositions les plus sérieuses ? L'auteur d'Émile n'a-t-il pas exposé les mêmes preuves avec plus d'éloquence et de sensibilité ? La conversation d'un homme simple, du Vicaire savoyard, est plus poétique que les vers de Voltaire, écrivant Frédéric. Le poëme sur le Désastre de Lisbonne est bien supérieur, pour l'intérêt et le sentiment, à celui de la Loi naturelle. On y trouve encore des traits d'une bouffonnerie déplacée. On y peut critiquer des vers faibles, et relever quelques négligences de style ; mais ce poëme est une élégie quelquefois sublime sur les malheurs du genre humain. On voit que l'auteur y veut réfuter le système de l'Essai sur l'Homme, quoiqu'il s'en défende dans ses notes. Il ne faut pas avoir le génie de Voltaire pour tirer de funestes arguments contre l'optimisme, des tremblements de terre, des inondations, de toutes les calamités générales et particulières. Cette objection s'était présentée à Pope ; il y a répondu dans sa première épître.

Le plaisir qu'on éprouve à lire Voltaire ou à parler de lui m'entraîne malgré moi. Qu'on me permette encore quelques réflexions sur ces épîtres nombreuses de ses dernières années, à Horace, à Boileau, à l'empereur de la Chine, au roi de Danemarck, à la czarine ; sur tant de pièces charmantes, telles que les Systèmes, les Cabales, etc. Si on n'y rencontre pas le même goût et la même élégance que dans ses Discours moraux, n'y montre-t-il pas un esprit plus indépendant, plus varié, plus étendu ? C'est là que se déploie librement toute la franchise de sa gaieté ; c'est là qu'il manie avec autorité l'arme du ridicule, qu'il unit dans le même trait le plaisant et le sublime. Le lecteur, étonné des sentiments divers qu'il éprouve, sent, rit et pense à la fois ; il est surpris de voir l'imagination la plus brillante et la plus jeune jeter, dans ses rapides saillies, une foule de ces vers pleins de sens, qui renferment l'expérience d'un long âge et le fruit d'une étude immense. Ce n'est pas que dans ses productions légères, qu'il multipliait vers la fin de sa vie, Voltaire n'ait violé plus d'une fois toutes les bienséances sociales. Il avait pris sur son siècle, à cette époque, un ascendant presque universel ; il ne rencontrait dans l'Europe aucune gloire égale à la

sienne ; et, ne donnant plus le frein aux écarts de son imagination, il se jouait de tout avec une licence inexcusable. La religion et les lois s'indignaient en vain de son audace ; il était protégé par sa vieillesse et l'enthousiasme de ses nombreux partisans. Un des avantages qui ont le plus servi ce grand poëte, c'est la durée de sa vie. Pope, au contraire, est mort à cinquante-trois ans : sa gloire redouble encore après l'examen de Lucrèce, d'Horace, de Despréaux et de Voltaire : les trois premiers ne lui avaient point donné le modèle de l'Essai sur l'Homme, et le dernier n'a fait tout au plus que l'égaler. Pope reste donc créateur de ce genre.

Je ne citerai point quelques poèmes allemands imités de l'Essai sur l'Homme : celui sur l'origine du mal, de Haller, est au-dessous du médiocre. Les Allemands ont plus excellé dans la poésie champêtre que dans les autres genres ; ils ont des Théocrite et des Thompson : ils n'ont pas encore des Pope, des Molière et des Racine.

Il est temps de jeter un coup d'œil, comme je l'ai promis, sur le reste des ouvrages que Pope nous a laissés.

Un des plus distingués, après l'Essai sur l'Homme, c'est l'Essai sur la Critique, qu'on a mis quelquefois en parallèle avec l'Art poétique d'Horace et de Boileau. Pope, qui s'était nourri de leurs principes, ajoute de nouvelles leçons à celles qu'ils avaient déjà données. Boileau a plus de méthode ; il a mieux distribué les préceptes et les ornements ; mais il aurait retrouvé la sagesse de ses principes et la solidité de son jugement dans l'Essai sur la Critique. il nous apprend, dans une préface de la satire sur l'Équivoque, qu'il avait voulu traiter le même sujet. Jamais l'exécution n'en fut plus nécessaire que dans ce moment, où les bons juges en littérature sont aussi rares que les bons écrivains.

Les épîtres morales et les satires de Pope sont, pour la plupart, les développements des Essais sur la Critique ou sur l'Homme. Celles sur l'avarice, sur l'emploi des richesses, offrent des idées tour à tour ingénieuses et fortes, à travers quelques-unes de bizarres. Sa satire sur les femmes me parait avoir bien plus de grâce, d'éclat et de mouvement, que la satire de Boileau : cette dernière, malgré ses beaux détails, tombe souvent dans les déclamations exagérées de Juvénal, ne laisse point apercevoir un esprit assez agréable, et se traîne trop longuement par des transitions lourdes et monotones.

J'avoue que je répugne à m'étendre sur les satires de Pope : il ne serait que plus grand, s'il avait dédaigné la bassesse de ses ennemis. On peut louer pourtant, et sans mêler des reproches à l'éloge, la satire adressée au docteur Arbuthnot. Pope s'y défend avec dignité contre ses calomniateurs ; ses plaisanteries sont pleines de verve, de sel et de raison ; il se venge noblement d'Adisson, qui avait été son ami dans la vie privée, et qui était devenu son persécuteur dans le ministère ; exemple renouvelé plus d'une fois ! Il rend justice à ses talents, à ses qualités estimables ; mais comme il révèle habilement la faiblesse d'un grand homme qui craint de perdre ou de partager la première place ! Pourquoi ne s'est-il pas toujours renfermé dans ces justes bornes ? Pourquoi publia-t-il la Dunciade, ce monument de haine et de mauvais goût, dont les allégories obscures ne peuvent être saisies et goûtées que par les Anglais ? Il est vrai qu'il n'exécuta ce poème qu'après avoir supporté quinze ans tous les emportements de la plus basse jalousie : encore céda-t-il aux sollicitations du docteur Swift, qui compose les notes. Il n'en est pas moins répréhensible. Il s'est trop livré sans doute aux mouvements de sa sensibilité irritée. C'est un nouveau trait de ressemblance que Voltaire eut avec lui. La malignité, qui ne pardonne rien au génie, triomphe quand elle peut saisir des faiblesses dans les objets de l'admiration publique. Eh quoi ! ces hommes, qui ne sont grands que par la perfection de leurs organes, peuvent-ils devenir impassibles, lorsque l'envie leur dispute le repos et la gloire ? On vante, avec raison, le silence philosophique de Fontenelle, qui vécut en paix quarante ans, au milieu de toutes les brochures écrites contre lui, sans avoir la fantaisie de les ouvrir : mais ce Fontenelle, qui, mieux que toutes les définitions, marque le point où se touchent et se séparent l'esprit et le génie, était né sans les deux mobiles qui produisent les grandes actions et les grandes fautes : je veux dire l'imagination et la sensibilité.

Il ne faut pas croire Pope méchant, parce qu'il a porté trop loin le plaisir de la vengeance : ses lettres, dont les éditeurs auraient dû faire un choix, au lieu de les recueillir en si grand nombre, prouvent qu'il possédait toutes les vertus sociales ; celles d'un bon fils, d'un bon ami, d'un bon citoyen. Il fut chéri des hommes les plus illustres et les plus estimables de l'Angleterre ; jamais, dans ses confidences familières, il n'expose une philosophie contraire à celle de l'Essai sur l'Homme. Ses principes sont invariables : on voit q'il ne faisait consister le vrai bonheur que dans le repos et dans les plaisirs domestiques. Celui de tous ses ouvrages dont il s'applaudissait le plus, était un jardin champêtre, qu'il avait embelli lui-même : c'est là qu'il venait oublier les illusions de la gloire et

les tourments de la célébrité sous des arbres plantés de ses mains, et près d'une fontaine décorée de quelques vers simples adressés au Sommeil. Les trois dernières années de sa vie ne furent qu'une longue souffrance : il s'occupa de tous les apprêts de sa mort avec le calme d'un homme de bien. Il n'oublia dans son testament aucune des personnes dont l'attachement lui était connu. Ainsi, peu content de léguer sa renommée à la postérité, il eut l'ambition plus douce de vivre dans le cœur de ses amis.

Sa Boucle de Cheveux enlevée atteste sa galanterie et les grâces de son imagination ; mais il ne faut pas la comparer au Lutrin, ce chef-d'œuvre de la versification française. Pope semble avoir manqué de cette invention qui conduit la machine d'un poème ou une action dramatique : il a laissé une comédie indigne de lui.

L'épitre d'Héloïse est assez connue par la version de Colardeau, qui n'a pas égale l'original, quoiqu'il ait mis dans ses vers la mélodie la plus douce et le sentiment le plus aimable. Cette épître est peut-être supérieure à toutes les héroïdes de l'ingénieux Ovide : il est vrai que l'antiquité ne pouvait lui fournir ce spectacle si touchant des combats de la religion et de l'amour. Les personnages de la mythologie, dont il fait parler les feintes douleurs, sont bien froids auprès d'Héloïse. Toutes les illusions poétiques qui les environnent ne peuvent égaler le charme attaché au souvenir de cette femme célèbre, qui nous a transmis, dans des lettres authentiques, sa tendresse et ses infortunes : jamais l'ivresse de l'amour ne fut mieux peinte que dans ces lettres et dans les belles pages de la Nouvelle Héloïse. Aussi n'est-il point d'amant, né avec quelque imagination, qui ne donne à sa maîtresse le nom d'Héloïse ou de Julie.

Les églogues sur les quatre saisons ne sont que de faibles copies de Théocrite et de Virgile. Le poëme de la Forêt de Windsor présente une grande variété de tableaux descriptifs, où respire un amour vrai de la campagne : il a d'ailleurs un grand mérite pour les Anglais, c'est de peindre les beautés du site, et de retracer les faits célèbres dont il fut le théâtre. Windsor est environné de châteaux riants et d'habitations champêtres, où les riches propriétaires de Londres viennent reposer loin du tumulte des affaires. Pope est relu tous les printemps sous la même forêt qu'il a chantée.

Le Temple de la Renommée, dont le plan est vague, offre des images brillantes et poétiques. L'ode sur sainte Cécile, qui renferme des strophes harmonieuses, n'est point comparable à celle de Dryden.

Les morceaux traduits d'Horace, de Virgile, d'Ovide, de Lucain, méritent d'être lus : ils donnent un exemple utile aux jeunes gens, celui d'un grand poëte qui s'essaie et se perfectionné dans l'étude des modèles antiques.

La traduction d'Homère exige de plus longues remarques. Ce fut l'ouvrage qui lui procura le plus de renommée, de fortune et de persécution. Le discours qui le précède a reçu des éloges ; il renferme des réflexions judicieuses : mais sont-elles assez profondes ? ne se perdent-elles pas sous, un entassement de métaphores et de figures peu convenables au genre d'une dissertation ? Ne vaut-il pas mieux exprimer un jugement précis dans une prose claire et sage, que de multiplier ces comparaisons qui cachent souvent le vide ou la fausseté des idées ? Si pourtant il est permis de prodiguer les images, c'est en écrivant sur Homère, cet inventeur des belles fictions. Son génie règne depuis plus de deux mille ans sur la littérature de tous les peuples polis. Ses plus illustres rivaux n'ont osé s'élever un trône qu'à l'ombre du sien. Il nous fait communiquer avec les âges les plus reculés : il en est le peintre le plus fidèle ; car le tableau des mœurs qu'il trace avec tant de vérité, nous instruit mieux que les récits douteux les historiens du premier âge. Son poème est une des grandes époques de l'antiquité. L'obscurité des temps qui le précèdent sert encore sa gloire, en persuadant à l'imagination qu'il a créé les plus beaux des arts, fiers de le citer pour leur premier modèle. Chacun de ses vers a produit des volumes de commentaires. Ses détracteurs et ses enthousiastes ont prodigué les blasphèmes et les cris d'admiration. Cependant il serait possible qu'Homère, qui occupa pendant vingt siècles toutes les voix de la renommée, ne fût pas encore jugé. Les questions souvent ramenées dans la littérature ne sont pas toujours celles sur qui l'on a rassemblé le plus de lumières ; elles attendent un bon critique pour les examiner et les résoudre..

Quoi qu'il en soit, Pope, en traduisant Homère, l'a fait mieux connaître que toutes les discussions ; il l'égale dans la partie descriptive : il ne reproduit pas : aussi bien les beautés naïves du père de la poésie. L'esprit de Pope, formé de l'esprit des siècles éclairés, n'était pas disposé peut-être à rendre facilement la simplicité des temps antiques. Je crois qu'il eût encore mieux lutté contre Virgile que contre Homère. Ce n'est pas que le poëte romain ne soit aussi près de la nature ; mais ses beautés sont plus savantes, et son style laisse plus apercevoir les combinaisons du travail et de l'art. S'il était possible qu'un philosophe ignorât tous les événements écoulés entre Homère et Virgile, et qu'il lût pour la

première fois l'Iliade et l'Énéide, il remarquerait sans peine, de l'un à l'autre, la différence des époques et les progrès de la société.

Pope a traduit Homère avec la confiance d'un homme supérieur, sûr d'embellir ou d'égaler son auteur par des corrections ou des changements. Je n'avais pas les mêmes raisons de me permettre les mêmes licences. J'ai donc copié l'Essai sur l'Homme avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Je dois rendre compte des principes que j'ai suivis.

l'ai cherché d'abord quels avaient été ceux de Pope : j'ai vu qu'il s'efforçait de réunir la plus grande étendue de pensée à la plus grande brièveté d'expression. L'allonger, c'était le défigurer entièrement. Mais s'il fallait conserver la précision, il fallait surtout suivre la marche des idées. L'enchaînement des principes de Pope ressemble, en quelque sorte, au système qu'il établit dans l'univers, quand il dit qu'un seul anneau brisé entraînerait la ruine universelle. J'ai donc marqué toutes les liaisons, imité toutes les formes, saisi tous les mouvements. Ceux qui entendent la langue de Pope verront que, si son talent disparaît dans mes vers, le caractère de sa philosophie s'y retrace fidèlement.

J'ai déjà parlé de son style : d'après les défauts que je lui ai reprochés, on sent que j'ai essayé d'y répandre de la mollesse et de la facilité. Presque tous ses couplets se terminent par une harmonie symétrique, et des sons toujours réguliers ramènent des sens toujours complets. J'ai tenté de varier le rhythme, de suspendre, de réunir et de détacher les vers tour à tour. Les termes techniques consacrés aux objets de la philosophie reviennent souvent dans l'Essai sur l'Homme : un semblable poème en permet l'usage, et non l'abus. Je n'ai pu me donner à cet égard la liberté des poëtes anglais, qui bravent toutes les lois ; persuadé, comme je le suis, qu'on ne peut trop orner les idées abstraites d'expressions sensibles et lumineuses.

La version de l'abbé du Resnel obtint, quand elle parut, une réputation qui ne s'est pas soutenue chez les véritables gens de lettres. La force resserrée de Pope y disparaît trop souvent sous la faiblesse diffuse. Cependant, l'abbé du Resnel a quelquefois de l'élégance ; on trouve des morceaux estimables dans son ouvrage : j'en ai cité quelques vers dans les notes qui accompagnent chaque épitre. On voit qu'il n'écrivait point encore à l'époque de la corruption. Il a mieux réussi dans l'Essai sur la Critique : les vers sur l'harmonie imitative, et quelques autres, sont restés dans la mémoire des amateurs.

Il existe une autre traduction manuscrite de l'Essai sur l'Homme : je veux parler de celle de M. l'abbé Delille. Ce n'est point pour lutter contre lui que j'ai pris le même modèle. J'avais commencé quelques chants d'un poëme dans le genre de Lucrèce et de Pope. Je fis le projet de traduire l'un ou l'autre, pour essayer mon faible talent. Pope, moins long, était plus adapté au goût de mon siècle et de ma nation : je fus bientôt décidé. La malignité peut-être cherchera d'autres raisons de ce choix : je désavoue d'avance toutes celles qu'elle me prêtera.

Je ne connais point la traduction de M. l'abbé Delille : je n'ai jamais eu que le plaisir d'entendre quelques vers de sa troisième épître, au Collège royal, et une cinquantaine de sa première chez un ami commun. Je lus aussi les mêmes passages devant plusieurs personnes, et je n'eus pas l'avantage de me rencontrer une seule fois avec lui.

Plusieurs critiques, sans doute, croiront flatter M. l'abbé Delille, en s'empressant de rabaisser mon travail : je suis convaincu d'avance qu'il est loin de les approuver. Si sa traduction paraît, je serai le premier à lui rendre justice. Je souhaite, pour la gloire de Pope, qu'il ait un interprète digne de lui.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Épître I

Réveille-toi, Milord ; ne livre plus les jours
À tous ces graves riens qui tourmentent les cours ;
Laisse aux clients des rois leur superbe esclavage.
Ah ! si l'être pensant n'a qu'un jour en partage,
Et vers le but fatal se hâtant de courir,
Ne peut qu'autour de soi regarder et mourir,
Que l'homme occupe au moins ce jour à se connaître,
L'homme, dédale immense, et régulier peut-être ;
Jardin où trop souvent brillent des fruits trompeurs,
Sol fécond et mêlé de ronces et de fleurs.
Viens : de ce vaste champ parcourons l'étendue ;
Cherchons tout ce qu'il cache ou découvre à la vue.
Marquons, en l'éclairant, sages observateurs,

Ses abîmes profonds, ses sublimes hauteurs ;
Que l'homme, en m'écoutant, s'élève et s'humilie ;
Montrons-lui sa faiblesse, abaissons sa folie ;
Et, faisant taire enfin un orgueil criminel,
Osons justifier les lois de l'Éternel.
Quels objets ! l'homme et Dieu ! comment saisir leur être ?

L'esprit ne peut juger que ce qu'il peut connaître ;
Et l'homme si borné, que connait-il, hélas !
Hors l'instant et le point qu'il occupe ici-bas ?
Il ne voit rien de plus : tout le reste est dans l'ombre ;
Quoiqu'un Dieu se révèle en des globes sans nombre,
Je le cherche en ce globe où sa main m'a jeté.
Mortel, si ton regard, perçant l'immensité,
Pouvait de tous les cieux pénétrer la structure,
Et de leurs habitants deviner la nature ;
S'il voyait à la fois, par des retours constants,
Tous les mondes sans fin, l'un sur l'autre flottants,
Suivre autour des soleils leur marche régulière,
Tu pourrais lire au sein de la cause première !
Mais ces secrets d'un Dieu te sont-ils découverts ?
Faible atome, est-ce à toi d'embrasser l'univers ?
Cette chaîne éternelle, inébranlable, immense,
Où tout est suspendu, par qui tout se balance,
Est-ce l'homme, est-ce Dieu qui lui sert de soutien ?
L'ordre est-il affermi par son bras ou le tien ?
L'homme a dit : Pourquoi Dieu, me tirant de l'argile,
M'a-t-il fait si petit, si borné, si fragile ?
Hélas ! faible mortel, pourquoi n'es-tu pas né
Plus imparfait encore, plus petit, plus borné ?
Viens, enfant de la terre, ose, dans ta démence.
Demander aux vallons pourquoi l'yeuse immense,
L'yeuse au tronc robuste, aux cent bras déployés,
Protège les buissons qui rampent à ses pieds ?

Demande à Jupiter pourquoi ses satellites
Roulent autour de lui dans de moindres orbites ?
Si du plan le plus sage, en méditant ses lois,

L'éternel Géomètre a dû faire le choix ;
S'il faut, dans le meilleur des univers possibles,
Que tout soit enchainé par des nœuds insensibles,
L'homme, esclave des sens, mais par l'âme éclairé,
De l'ange à l'animal doit remplir un degré ;
Ainsi donc, quels que soient tes vœux et ton audace,
Tout se borne à ce point : L'homme est-il à sa place !
Le Ciel n'est point injuste, et ce qui semble un mal
Est quelquefois un bien dans le plan général.
Ta pénible industrie, en tes faibles ouvrages,
Tire à peine un effet du jeu de cent rouages,
Tandis que l'Éternel produit incessamment
Des effets infinis par un seul mouvement.
L'homme que sur ce globe il place au rang suprême,
Acteur subordonné d'un plus vaste système,
A des ressorts lointains est peut-être attaché ;
Je vois quelques rapports : le grand tout m'est caché.
Quand le coursier fougueux saura pourquoi son guide
Presse ou retient les bonds de sa course rapide ;
Le bœuf, pour quels travaux, à ton joug enchainé,
Il te soumet son front dans Memphis couronné ;
Le sot orgueil de l'homme alors pourra connaître
Ses penchants, leur usage, et la fin de son être ;
Pourquoi Dieu mélangea ses maux et ses plaisirs ;

Pour quel but, entrainé par d'aveugles désirs,
Il les suit tour à tour, tour à tour il les brave,
Tantôt s'élève en dieu, tantôt rampe en esclave.
L'homme de ses défauts doit absoudre le Ciel ;
Il est aussi parfait que peut l'être un mortel ;
À son rang, à sa fin, sa force est mesurée ;
Un point est son espace, un moment sa durée.
Si tu dois être heureux dans quelque autre séjour,
Que t'importe le lieu ? que t'importe le jour ?
L'homme, heureux d'aujourd'hui, l'est depuis mille années.
Le grand livre du Ciel contient nos destinées ;
Mais il ne montre aux yeux qu'un instant qui s'enfuit ;

Chacun y lit sa page, et non celle qui suit.
L'homme sait moins que l'ange, et sait plus que la bête.
Hélas ! s'il prévoyait son trépas qui s'apprête,
Cet innocent agneau que tu vas dévorer,
Sur l'herbe, autour de toi, viendrait-il folâtrer ?
Tranquille, et de sa mère oubliant la mamelle,
Il broute un vert gazon, il bondit auprès d'elle ;
Et quand ton bras levé tient le fer inhumain,
Il accourt à ta voix, et caresse ta main.
Trop heureuse ignorance ! Ô faveur la plus chère
De ce Dieu juste et bon qui de tous est le père,
Pour qui tous sont égaux, et dont l'œil voit en paix
Mourir le ver sous l'herbe, ou le roi sous le dais ;
Une bulle crever sur les rides de l'onde,
Ou crouler à grand bruit la machine du monde !

Eh bien ! puisqu'à tes yeux le grand livre est scellé,
Attends que par la mort il te soit révélé.
La mort vient de la vie expliquer le mystère.
Si Dieu voila ton sort d'une ombre salutaire,
Ici-bas l'espérance est pour toi le bonheur ;
C'est un germe immortel qui fleurit dans ton cœur.
Tu n'es jamais heureux, et tu dois toujours l'être ;
L'âme inquiète, ardente, avide de connaître,
S'étend et se repose en de vastes lointains.
Partout de l'avenir l'homme attend ses destins :
Regarde l'Indien sur sa natte sauvage,
Il voit Dieu dans la nue, et l'entend dans l'orage ;
Il n'a point dans les airs suivi ton vol savant,
Mais du moins il espère ; il se peint, en rêvant,
Par delà de grands monts une forêt paisible,
Au sein des vastes mers une île inaccessible,
Un ciel fait pour ses mœurs, où, brisant ses liens,
Loin des cruels démons, loin surtout des chrétiens,
Il ira, libre enfin des maux de l'esclavage,
De son pays natal revoir la douce image.
Le bonheur d'exister suffit seul à ses vœux.

Jamais des Séraphins il n'envia les feux,
N i le vol de l'Archange aux six ailes légères :
Plus modeste, et bercé d'innocent es chimères,
Il désire, en mourant, qu'au séjour de la paix
Son chien, fidèle ami, l'accompagne à jamais.
Toi, qui te crois plus sage, ose, dans ta balance,
Peser insolemment l'homme et la Providence !

Nomme l'ordre un chaos ; mortel, dis à ton Dieu :
« Ici tu donnes trop, là tu donnes trop peu ;
« D'un nouvel univers amuse mon caprice :
« Si tout n'est fait pour moi, tu n'as point de justice
« Je dois arrêter seul ton regard paternel ;
« Sur la terre parfait, dans les cieux immortel. »
Va, brise la balance et le sceptre suprême !
Juge ton maître enfin, sois le Dieu de Dieu même !
L'infatigable orgueil nous pousse vers les cieux ;
L'homme veut être un ange, et les anges des dieux :
Mais si l'ange tomba, l'homme est-il moins rebelle
Lorsqu'il ose accuser la puissance éternelle ?
Pourquoi les feux du ciel brillent-ils ? et pourquoi
Ce monde est-il formé ? L'Orgueil dit : « C'est pour moi,
« Pour moi naît le printemps ; c'est pour moi que la terre
« Prodigue de ses fruits le luxe tributaire,
« Que mûrit le nectar dans la grappe enfermé,
« Et que la rose entr'ouvre un bouton parfumé.
« D'un or qui m'appartient la mine se féconde ;
« Ô mer ! comme ton roi porte-moi sur ton onde ;
« Soleil ! pour m'éclairer suis ton cours annuel :
« Cette terre est mon trône, et ma tente est le ciel. »
Mais la Nature, hélas ! te déclare la guerre,
Lorsqu'elle ordonne aux feux de jaillir de la terre,
Aux vents empoisonnés de souiller le trépas,
Et dit à l'océan d'engloutir les États.
« Non, me répond l'orgueil, la Nature enchaînée

« Par le cours de ses lois est alors entraînée ;
« Hors le Dieu qui fit tout, il n'est rien de constant,

« Il n'est rien de parfait. » Tu veux l'être pourtant !
Tu dis que ton bonheur est sa fin nécessaire ;
Souvent à cette fin la nature est contraire.
Ici tout est changeant : voudrais-tu que ton cœur
Pût méconnaître seul l'inconstance et l'erreur ?
Des mobiles saisons tes désirs sont l'image ;
Un jour serein commence ; il finit par l'orage.
Le temps fuit, et ramène en ses jeux éternels
Les pestes, les beaux jours, les Titus, les Cromwelis ;
Ainsi que les volcans, les Nérons doivent naître.
Si des événements le Moteur et le Maitre
Suit l'ordre accoutumé, quand du plus haut des airs
Il fait partir l'orage et soulève les mers,
Interrompt-il ses lois quand, sur l'Asie en cendre,
Pour châtier le monde, il déchaîne Alexandre ?
Tes folles passions, dans leurs emportements,
Se font la guerre aussi comme les éléments.
Vois du même œil au moins et l'homme et la nature.
Tes doubles jugements flottent à l'aventure ;
Tu condamnes le Ciel, tu l'absous à ton choix :
Rougis, et sans murmure obéis à ses lois.
Tu voudrais que le ciel fût toujours sans orages,
Et l'homme sans défauts, et la mer sans naufrages :
Insensé ! soumets-toi : ce désordre apparent
Cache un ordre réel à ton œil ignorant ;
Bénis les passions, éléments de la vie.

De tes vœux opposés règle au moins la folie !
Tantôt au sort de l'ange on te voit aspirer ;
Tantôt, dans tes chagrins, je t'entends désirer
Et la force du bœuf, et l'épaisse fourrure
Que l'ours, enfant du Nord, oppose à la froidure.
Les animaux, dis-tu, sont soumis à ta loi ;
Ils sont nés tes sujets, ils travaillent pour toi ;
Mais as-tu besoin d'eux, si leurs dons t'appartiennent ?
Entre tous les enfants que ses soins entretiennent,
La Nature établit des rapports mutuels ;

Elle partage entre eux ses bienfaits maternels,
À leurs divers besoins mesure sa largesse,
Donne aux uns la vigueur, aux autres la vitesse.
Les animaux heureux écoutent ses leçons ;
L'humble insecte jouit caché sous les gazons ;
Elle n'est point prodigue, elle n'est point avare :
Eh quoi ! pour l'homme seul serait-elle barbare ?
Lui, fier de sa raison, lui, né pour commander,
S'il ne possède tout, croit ne rien posséder.
Trop heureux ton destin si tu sais le connaître !
Pourquoi veux-tu franchir les homes de ton être ?
Songe qu'en obtenant des organes nouveaux,
Tu changerais sans fruit et de biens et de maux.
Que la mouche à ton œil prête son microscope,
Tu vois jusqu'au ciron qu'un brin d'herbe enveloppe ;
Mais ce vaste regard, où se peint ta fierté,
N'embrasse plus des cieux la riche immensité.
Aiguise ton toucher : des douleurs plus subtiles
Vont blesser le tissu de tes nerfs plus fragiles.

Du rapide odorat si l'aimant est plus fort,
Dans l'haleine des fleurs tu respires la mort ;
Et si tu peux entendre en leur marche infinie
Tonner des cieux roulants l'effrayante harmonie,
Ne regrettes-tu pas le doux bruit des ruisseaux,
Et le zéphyr du soir qui caresse leurs eaux ?
Fils ingrat ! de ton père adore la sagesse ;
Ses dons et ses refus te prouvent sa tendresse.
Les êtres inégaux, s'élevant par degrés,
Reçurent avec choix des présents mesurés :
Combien de rangs divers ! quel immense intervalle
De l'insecte invisible à ta race royale !
L'œil voilé de la taupe au jour semble fermé ;
L'œil du lynx est dans l'ombre un rayon enflammé ;
L'oreille est du lion le plus sûr sentinelle,
Et le chien de l'odeur suit la trace fidèle.
Des habitants muets fendent le sein des eaux ;

La voix d'un peuple ailé réjouit les berceaux.
Vois l'abeille avec art, de l'herbe envenimée
Extraire en voltigeant sa liqueur parfumée.
Arachné tend sa toile ; elle y vit à la fois
Dans tous les fils tremblants qu'entrelacent ses doigts
Compare au vil instinct qui paît le gland du chêne,
De ce noble éléphant la raison presque humaine !
Dans les plis du cerveau quelle étroite cloison
A du grossier instinct séparé la raison !
Auprès du jugement la mémoire est placée,
Et le sentiment veille auprès de la pensée.
C'est en vain que tu vois tous ces êtres voisins

S'approcher, se toucher sur les mêmes confins ;
Chacun garde son rang, ses traits et son génie :
De l'inégalité naît entre eux l'harmonie.
À la juste distance où le Ciel les a mis,
Tous soumis l'un à l'autre, ils te sont tous soumis ;
Leurs dons sont partagés, ta raison les rassemble.
Contemple au loin le ciel, l'onde et la terre ensemble ;
Tout s'y meut, tout y vit, et, prompte à s'animer,
La matière en travail se hâte d'y germer.
Autant que peut l'espace autour de toi s'étendre,
Et sur toi remonter, et sous toi redescendre,
Des bouts de la nature embrasse et réunis
Tous les êtres divers, et comme elle infinis ;
Ceux qui volent dans l'air, ceux dont l'onde est peuplée,
Ceux que le verre atteint sur la voûte étoilée,
Et dans l'herbe invisible où s'impriment tes pas,
Ceux que voit ton regard, et ceux qu'il ne voit pas ;
Les esprits fils du ciel, les corps nés de la fange,
La mousse et les soleils, et l'insecte et l'archange,
Vaste chaîne dont l'homme occupe le milieu,
Qui, d'anneaux en anneaux, unit l'atome à Dieu,
Et, toujours descendant et s'élevant sans cesse,
Croît jusqu'à l'infini, jusqu'au néant s'abaisse.
Qu'au rang des esprits plus l'homme veuille arriver,

La brute au rang de l'homme osera s'élever ;
Plus de lois, plus d'accord, le grand tout se divise
Qu'un anneau se détache, et la chaîne se brise.
S'il est diverses lois pour les globes divers,

Un seul, en s'écroulant, fait crouler l'univers.
Que la terre un moment s'éloigne de sa route,
La lune et le soleil, abandonnant leur voûte,
S'égarent en désordre, et, comme eux détrôné,
L'ange qui les conduit, dans leur chute entrainé,
Laisse échapper d'effroi leurs rênes vagabondes,
Et les mondes brisés retombent sur les mondes.
Faut-il donc qu'à grand bruit le choc des éléments,
Arrachant l'univers à ses vieux fondements,
Porte au trône de Dieu l'épouvante et la guerre ?
Et pour qui ? pour toi seul, ver obscur de la terre !
Vain mortel ! ô démence ! ô trop coupable orgueil !
Si tout à coup l'oreille, envieuse de l'œil,
Pour juger les couleurs croyait être formée ;
Si la main, dédaignant sa tache accoutumée,
Si le pied qui chemine, oubliant d'avancer.
Comme la tête humaine aspiraient à penser ;
Si chaque membre enfin, si la tête en délire
De l'âme souveraine osaient braver l'empire,
Quel désordre ! et pourtant n'es-tu pas aussi vain
Quand tu veux pour toi seul changer Perdre divin ?
Tout ce qui fut créé ne fait qu'un grand système :
La nature est un corps qui pour âme a Dieu même ;
La matière et l'esprit, tout existe dans Dieu ;
Comme la vie et l'air, il circule en tout lieu,
Nulle part divisé, s'étend dans chaque espace,
Donne et produit sans cesse, et jamais ne se lasse ;
Dans les feux il échauffe, et dans l'onde il nourrit ;

Souffle dans le zéphire, et sur l'arbre fleurit ;
Il agit dans nos corps, dans nos âmes il pense :
Rien n'est grand ni petit pour sa toute-puissance ;
Il n'est pas moins parfait et moins prodigieux

Dans l'œil du moucheron que dans l'astre des cieux,
Dans le moindre cheveu que dans le cœur du sage,
Et dans le vil mortel qui rampe et qui l'outrage,
Qu'en ces fiers Séraphins aux rayons enflammés,
D'un amour immortel devant lui consumés.
Il est partout divers, et partout se ressemble,
Égale et remplit tout, borne et joint tout ensemble.
Ah ! n'accuse donc point ce grand Législateur ;
Sur tes maux prétendus il fonda ton bonheur.
Tes destins sont bornés ; mais ta propre fiai blesse
Est un don que du Ciel t'accorda la sagesse.
Sur toi du Tout-Puissant l'œil repose toujours ;
Remis sous sa tutelle au premier de tes jours,
Tu dois rejoindre encore, à ton heure suprême,
Ce Père universel t'attend et qui t'aime.
La nature est pour nous un art mystérieux,
Le hasard, une fin qui se cache à nos yeux.
Sur un trouble apparent le grand ordre se fonde ;
Des maux particuliers nait le bonheur du monde.
Dieu commande, obéis, et, ne blâmant plus rien,
Dis en le bénissant : Tout ce qu'il fit est bien.

Épître II

Connais-toi, laisse à Dieu les secrets qu'il veut taire ;
L'homme est la seule étude à l'homme nécessaire.
L'homme entre deux pouvoirs vit toujours partagé,
Tel que l'isthme orageux par deux mers assiégé ;
Trop faible pour s'armer du courage stoïque,
Trop instruit pour flotter dans le doute sceptique,
Du corps ou de l'esprit doit-il suivre le vœu,
Commander ou servir, s'appeler brute ou Dieu ?
Maître et sujet de tout, unissant chaque extrême,
Esclave de la mort, héritier du ciel même,
Il voit également sa raison s'éclipser,

Quand il pense trop peu, quand il veut trop penser ;
Chaos tumultueux de passions contraires,
Vil jusqu'en ses grandeurs, grand jusqu'en ses misères,
Amoureux de soi-même, à soi-même en horreur,
Fait pour la vérité, n'embrassant que l'erreur,
Vide de biens réels, en faux biens il abonde,
La gloire, le jouet, et l'énigme du monde.
Va, sublime ignorant, monte aux cieux, pèse l'air,
Règle les vents, soulève et rabaisse la mer,

Suis des astres lointains la route mesurée,
Et fixe des vieux temps l'incertaine durée ;
Va, cours avec Platon ou ses disciples vains
Chercher la vérité dans des rêves divins ;
Laisse errer ta raison dans ce dédale immense
Des mystiques erreurs où se perd leur démence,
Et contemple en esprit, Malebranche nouveau,
Le parfait, l'incréé, le vrai bon, le vrai beau ;
Pour t'égaler à Dieu, dépouille la matière.
Tel, dans sa folle extase, un bramine en prière
Croit, en tournant sans cesse, imiter le soleil.
Ose plus : viens t'asseoir au suprême conseil ;
Reprends, corrige, instruis l'éternelle Sagesse ;
Rentre enfin dans toi-même, et ris de ta faiblesse.
Lorsque les habitants des palais éternels
Voyaient, naguère encor, le plus grand des mortels,
Newton, de la nature expliquer l'harmonie,
D'un fils de la poussière admirant le génie,
Ils se montraient Newton, comme un homme, en passant
À l'homme qui le suit montre un singe amusant.
Mais Newton qui réglait la comète égarée,
A-t-il mieux lu que nous dans notre âme ignorée ?
Lui, qui de chaque étoile annonçait le retour,
Qui leur disait : Montez, descendez tour à tour,
Connut-il le principe et la fin de son être ?
Hélas ! l'homme apprend tout, et ne peut se connaître ;

Au seul art nécessaire il s'applique sans fruit :
La raison entreprend, la passion détruit.

L'homme de deux pouvoirs suit la force contraire,
L'amour-propre qui meut, la raison qui modère :
Utiles tous les deux, s'ils remplissent leurs lois,
Nuisibles tous les deux, s'ils confondent leurs droits.
Bannissez l'amour-propre, et l'âme en léthargie
Perd, dans un froid repos, son active énergie ;
Bannissez la raison, et l'âme ne sait plus
Gouverner de ses vœux le flux et le reflux.
Telle, au bord du marais, la plante solitaire
Naît, croît et multiplie, et pourrit sur la terre ;
Ou tel un météore, en son cours inconstant,
Détruit tout, et lui-même est détruit à l'instant.
L'amour-propre est ardent ; il presse, il sollicite,
Et, sans cesse agité, sans cesse nous agite :
La tranquille raison doute et juge à loisir,
Et, la balance en main, elle hésite à choisir.
Sur les objets présents l'amour-propre s'élance,
Dévore et perd soudain sa prompte jouissance ;
Tandis que la raison, heureuse avec lenteur,
Calcule, assure, attend et prévoit le bonheur.
L'homme veut avec force, et résiste avec peine ;
Si l'aveugle amour-propre au hasard nous entraîne,
Il faut que la raison, nous prêtant son appui,
Toujours veille, attentive à lutter contre lui ;
Elle croît par le temps et par l'expérience ;
Tous deux de l'amour-propre instruisent l'imprudence.
Intrépides docteurs aux disputes formés,
Qui du tranchant dilemme incessamment armés.

Combattez pour un mot, et dont la vaine adresse
Rend l'homme inexplicable en l'expliquant sans cesse,
Dans vos subtils débats opposez, j'y consens,
La grâce et la vertu, la raison et les sens ;
Pouvez-vous séparer deux puissances amies,
Par leur sage union à jamais affermies ?

La raison, l'amour-propre, ont le même désir :
Ils évitent la peine, ils cherchent le plaisir.
Mais l'un cueille la rose avant qu'elle fleurisse ;
L'autre en suce le miel sans blesser le calice.
Dans le champ du plaisir, que l'œil de la raison
Des innocentes fleurs distingue le poison ;
Heureux, si, modérant une indiscrète envie,
Tu ne portes la main qu'à l'arbre de la vie ;
Malheureux, si ton cœur succombait aux appas
De ce fruit défendu qui donne le trépas !
Des passions en nous l'amour-propre est le père ;
Leur instinct se ressemble, et leur marche diffère ;
Un bien réel ou faux est l'objet de leurs vœux :
Tout mortel ici-bhas a le droit d'être heureux.
La loi de la nature avant tout veut qu'il s'aime ;
Et lorsque d'un bonheur concentré dans lui-même
Il peut jouir en paix sans offenser autrui,
Son intérêt l'absout, la raison est pour lui :
Mais quand la passion, par son but ennoblie,
Pour l'intérêt de tous elle-même s'oublie,
Elle change de nom, et devient la vertu.
Le stoïque orgueilleux, par ses sens combattu,

Dans lui-même enfermé, craignant d'être sensible,
Tente avec la nature une lutte impossible.
Vide de sentiments, notre âme se flétrit ;
Trop de repos l'éteint, l'action la nourrit.
Sur la mer de la vie exerçant son courage,
L'âme se développe au milieu de l'orage :
Toutefois quand les flots bouillonnent à grand bruit,
La raison, l'œil au ciel, doit veiller dans la nuit,
Et suivre, en nous guidant sous d'heureuses étoiles,
Le vent des passions qui frémit dans nos voiles.
Le pilote aime mieux de turbulentes eaux,
Qu'une mer immobile où dorment ses vaisseaux.
Dieu lui-même, sortant de sa paix éternelle,
Tonne dans le nuage où la foudre étincelle,

Monte sur la tempête, et marche sur les mers.
Comme tu vois le feu, l'eau, la terre et les airs,
Former, par leurs combats, l'équilibre du Monde,
Ainsi des passions la discorde est féconde.
Ces éléments du cœur, pouvons-nous les changer ?
Ne les détruisons pas, sachons les diriger ;
Qu'au sage plan d'un Dieu la raison soit fidèle,
Et règle seulement leur fougue naturelle.
L'espérance, l'amour, la gaité, le désir,
Ce cortège riant de l'aimable plaisir,
L'ennui, l'effroi, le deuil, compagnons de la peine,
Tous ces penchants rivaux unis malgré leur haine,
Font de leurs traits divers un tout harmonieux,
Et, comme sous la main d'un peintre ingénieux,

Forment en cent reflets, vifs et doux, clairs et sombres,
Du tableau de la vie et les jours et les ombres.
Les plaisirs à ton choix, offerts de toutes parts,
Sont toujours dans tes mains ou devant tes regards
Le présent te les donne, ou l'espérance active
En a dans l'avenir l'heureuse perspective :
Les atteindre est le but et de l'âme et du corps.
Chacun a des attraits plus faibles ou plus forts,
Et l'empire inégal que sur nous il exerce
Donne à nos passions une forme diverse ;
C'est par là quelquefois qu'augmentant sa vigueur,
De nos autres penchants un seul reste vainqueur ;
Seul il les soumet tous, et croit par leur défaite.
Tel, sur les bords du Nil, le serpent du prophète,
Des mages orgueilleux confondant les défis,
Seul dévora l'essaim des serpents de Memphis.
On dit que du trépas le germe héréditaire,
Atteignant les mortels dans le sein de leur mère,
Chaque jour avec eux, jusqu'au dernier moment,
Croit et détruit le corps qui lui sert d'aliment.
Ainsi naît et grandit la passion première
Qui doit régner un jour sur l'âme tout entière.

Le temps ni les conseils, rien ne peut la guérir :
Quand le cœur et les sens commencent à s'ouvrir,
L'imagination, qui la redouble encore,
De funestes attraits à nos yeux la décore ;
Des vices, des erreurs, des talents, de l'esprit,
De tout notre être enfin ce penchant se nourrit.

Il nait de la nature, il croit par l'habitude.
Et la raison encor l'irrite avec étude.
Tel le plus doux rayon des soleils de l'été
D'un acide mordant double encor l'âcreté.
Qu'importe à la Raison ce grand titre de reine ?
Son sceptre est avili, sa puissance incertaine.
Hélas ! quand nous croyons suivre ses volontés,
Trop malheureux sujets, elle nous a quittés,
Et quelque passion, indigne favorite,
La gouverne elle-même et la traine à sa suite.
Quelquefois je lui crie : « Ô Raison ! viens, accours ;
« Laisse-là tes conseils, donne-moi des secours ;
« Un ennemi cruel me couvre de blessures ;
« Prête-moi contre lui tes armes les plus sûres. »
Mais, nonchalante amie, elle arrive trop tard,
Et, quand je suis vaincu, vient me plaindre avec art ;
Ou sur son tribunal, comme un juge implacable,
D'un reproche tardif m'épouvante et m'accable.
Souvent c'est un flatteur, un sophiste pervers,
Qui m'endort dans ma honte et défend mes travers.
Trop fière cependant, elle met à la chaîne
Quelques faibles défauts qu'on peut vaincre sans peine,
Et du plus grand de tous elle accroît le pouvoir.
Tel un vain charlatan, qu'enivre un faux savoir,
Croît guérir des humeurs dont il change la route,
Et m'ôte un mal léger pour me donner la goutte.
Eh bien ! s'il est trop vrai que le prompt sentiment
Est plus juste et plus sûr que le raisonnement.

Cédons à la nature : elle seule est certaine.
Avec la passion, de nos cœurs souveraine,

La raison complaisante en paix doit s'accorder.
Et l'escorter de près plutôt que la guider.
Utile passion ! l'Éternel nous la donne
Pour conduire chaque être à la fin qu'il ordonne.
Tous nos autres désirs sont des flots inconstants ;
C'est elle au même bord qui nous pousse en tout temps
Des arts ou des grandeurs que l'amour nous dévore,
Ou l'amour du repos, souvent plus vif encore,
Même au prix de ses jours l'homme suit son penchant.
L'indolent philosophe et l'avide marchand,
Le superbe guerrier, le moine sans courage,
Chacun de la raison croit avoir le suffrage.
Tirant le bien du mal, Dieu sait associer
Nos plus nobles vertus à ce penchant grossier ;
Ce penchant les nourrit, et par elles s'épure.
Lui seul du cœur hmnain, plus vif que le mercure,
Fixe au même degré les mobiles humeurs,
Forme en nous l'habitude et nous donne nos mœurs.
En se mêlant à tout, il rend tout plus solide,
Et de l'âme et du corps, dont il est le seul guide,
Joint dans un seul objet la double volonté.
Vois ce dur sauvageon, surpris d'être dompté :
On le greffe avec art, et sa tige robuste
De ses sucs amollis féconde un doux arbuste.
Ainsi la passion, maîtresse de nos sens,
Des vertus qu'elle adopte accroît les fruits naissants.

Que de fois la colère a produit l'héroïsme !
L'amour de la patrie est un beau fanatisme ;
Le talent doit sa flamme à l'amour-propre ardent ;
L'avarice a formé plus d'un homme prudent,
L'amour de la paresse a formé plus d'un sage ;
La peur nous adoucit, l'orgueil nous encourage ;
Et, contraignant ses feux, le désir effronté
Devient un amour tendre et charme la beauté.
L'envie, affreux tourment d'un cœur pusillanime,
N'est qu'un instinct de gloire en un cœur magnanime ;

Et la honte ou l'orgueil, d'un faux nom revêtus,
De l'un et l'autre sexe enfantent les vertus.
Oui, la vertu (que l'homme à ce mot s'humilie !)
A des vices cachés dans notre âme s'allie ;
Mais du mal vers le bien on peut les détourner :
Néron, comme Titus, aurait pu gouverner.
Ce courage fougueux, que dans Sylla j'abhorre,
Je l'aime en Décius, dans Caton je l'honore ;
La même ambition fonde ou perd les États,
Produit les grands exploits et les grands attentats.
Quel œil peut éclairer ce chaos de notre être ?
Le Dieu qui vit en nous, le Dieu qui nous fit naître.
D'un extrême toujours un extrême est voisin ;
Dans l'homme ils sont unis pour un sage dessein.
Et souvent l'un de l'autre ils usurpent la place ;
Comme dans un tableau se dérobe avec grâce
Le contraste insensible et de l'ombre et du jour :
Ainsi s'obscurcissant, s'éclairant tour à tour.

Le vice et les vertus dans notre âme s'unissent.
J'ignore où l'un commence, où les autres finissent :
Leurs traits sont confondus, sont-ils anéantis ?
Lorsque d'heureux crayons par le goût assortis
Du blanc avec le noir ont fondu la nuance,
Et du blanc et du noir nieras-tu l'existence ?
Non. Rentre dans ton cœur : là vivent tous les traits
Du bien que tu chéris et du mal que tu hais.
Crois-moi, pour les confondre il te faut plus de peine
Que pour en discerner la limite certaine :
L'esprit peut s'y tromper, l'instinct en juge mieux.
Le vice, en se montrant, épouvante les yeux ;
On l'éloigne, il revient, sûr d'obtenir sa grâce ;
Et bientôt on le souffre, on le plaint, on l'embrassa :
Mais sur l'excès du vice on n'est jamais d'accord.
Demande le vrai point que regarde le Nord !
Un Anglais vers l'Écosse et le cherche et le place ;
Un Écossais le montre en ses îles de glace :

Plus loin, c'est la Norwège ; au-delà, c'est Thulé,
C'est la Zemble, et le Nord est toujours reculé.
Tel est le vice aux yeux du méchant qui s'ignore.
Nul à l'excès du mal ne croit toucher encore ;
Et ce qu'un scélérat n'aperçoit pas dans lui,
Son doigt accusateur nous le montre en autrui.
Sur notre âme et nos sens que ne peut l'habitude !
Pour le dur Esquimaux nul climat n'est trop rude ;
Nul forfait ne révolte un coupable penchant.
Et ce que hait le juste est aimé du méchant.

Du vice à la vertu l'homme revient sans cesse ;
L'insensé n'a-t-il pas ses moments de sagesse ?
Et quel monstre endurci n'a jamais détourné
Vers la vertu qu'il fuit un regard consterné ?
Quel juste quelquefois ne rougit de lui-même ?
Le bien n'est point parfait, le mal n'est point extrême ;
Nos divers intérêts cherchent des buts divers :
Mais Dieu vers un seul but fait marcher l'univers ;
Lui seul sait corriger nos erreurs, nos caprices,
Sait, en les opposant, balancer tous nos vices ;
Par d'utiles défauts joint la société,
Donne aux filles la honte, aux femmes la fierté,
La crainte au politique, au guerrier l'imprudence,
Aux princes la hauteur, aux peuples l'ignorance ;
Par l'amour de l'éloge il soutient nos vertus ;
Sur nos défauts divers sagement combattus,
Sur nos besoins communms, lui seul élève et fonde
Le repos et la joie, et la gloire du Monde.
D'immuables rapports nous unissent toujours.
Chacun, sujet ou maître, échangeant ses secours,
Aux intérêts d'autrui par intérêt s'applique ;
La faiblesse de tous fait la force publique.
L'homme imparfait, borné, s'étend autour de lui
La folie et l'orgueil, l'impuissance et l'ennui,
Source de ses plaisirs, dans son âme font naître
L'amour, et l'amitié plus touchante peut-être ;

Et lorsque, pas à pas, amenant le dégoût,
L'âge et la vérité le détrompent de tout,
Il regarde en dédain et rejette sans peine

Tous ces plaisirs fondés sur la faiblesse humaine.
Les sûrs avis du temps et ceux de la raison
Savent nous inviter, de saison en saison,
À reposer en paix au terme du voyage.
Nul de nous, quel qu'il soit, riche, guerrier ou sage
Ne voudrait pour autrui se changer ici-bas ;
L'étude offre aux savants d'invincibles appas ;
L'ignorant se complait dans sa douce ignorance :
Heureux d'être envié, le riche a l'abondance ;
Le pauvre, aimé du Ciel, a pour lui le repos ;
Le fou se croit un prince, et l'ivrogne un héros ;
L'aveugle danse et rit, et, d'un saut monotone,
Répond aux chants grossiers du boiteux qui détonne :
Un songe d'or repaît l'alchimiste affamè,
Et des chants de sa muse un poëte est charmé.
Quels heureux dons ! L'orgueil, ami plein de tendresse,
Nous soutient, nous console, et toujours nous caresse :
L'instinct fait à chaque âge adopter d'autres goûts.
Vois l'enfant dont les traits, dont les jeux sont si doux,
Aux lois de la nature innocemment docile,
Enfler l'eau suspendue à la paille fragile ;
Une bulle, un hochet, un rien le rend heureux.
Jeune, avec plus d'éclat, il vole à d'autres jeux ;
Mais leur vide est le même ; et, dans le troisième âge.
L'homme est plus fou peut être, avec un air plus sage :
Des rubans, des croix d'or ont charmé son regard ;
Un rosaire est enfin le hochet du vieillard.
Ainsi pour être heureux, toujours vain et frivole,

Tu parviens jusqu'à l'heure où, lassé de son rôle,
L'acteur dans le tombeau s'endort paisiblement.
Des scènes de la vie éternel dénoûment !
Cependant des mortels souveraine volage,
Errante à nos regards sur un léger nuage,

L'Opinion, qui charme et qui trompe toujours,
De ses rayons changeants vient embellir nos jours.
Au défaut du bonheur, l'homme en a l'apparence ;
Ses vœux sont ses trésors : l'invisible Espérance,
Qui daigne à nos côtés voyager ici-bas,
Veille encor près de nous au moment du trépas :
C'est elle qui sans cesse au banquet de la vie,
Telle qu'un hôte aimable en riant nous convie.
Et verse en notre coupe un délire éternel :
Le rêve du bonheur est un bonheur réel.
Au désir qui n'est plus le prompt désir succède,
Et ce n'est point en vain que l'orgueil nous possède
Le vide du bon sens par l'orgueil est rempli.
Sur de vils intérêts l'amour-propre établi
Devient une balance, où la raison sévère
Au poids de mes besoins juge ceux de mon frère.
Reconnais donc enfin, à ton vrai rang placé,
Qu'un Dieu sage, en secret, conduit l'homme insensé.

Épître III

Oui, tout est fait pour tous ; oui, les lois éternelles
Marchent au même but, mais diffèrent entre elles.
Dans l'ivresse des sens, de l'or ou des grandeurs,
Que cette vérité soit présente à nos cœurs ;
Que le prêtre l'enseigne au fidèle qui prie.
De ce plan général, qui jamais ne varie,
Notre œil de tous côtés peut saisir les accords.
Un sympathique instinct réunit tous les corps ;
Ils naissent : la nature, entre ses mains actives,
Façonne à chaque instant leurs formes fugitives.
Les vois-tu l'un vers l'autre accourir, se presser,
Et de chaînes d'amour à l'envi s'embrasser ?
Sitôt qu'ils ne sont plus, de leur cendre féconde
Sort un monde nouveau qui repeuple le monde.

De la plante qui meurt l'animal se nourrit ;
Sur l'animal dissous la plante refleurit.
On se prête, en courant, le flambeau de la vie ;
Une race à jamais d'une race est suivie,
Pareille au flot léger qui, d'un souffle de l'air,
S'enfle, s'élève, éclate, et retourne à la mer :

Ainsi du monde entier chaque membre se lie.
Le Dieu dont la nature en secret est remplie,
Protége également les êtres inégaux,
Joint l'animal à l'homme, et l'homme aux animaux ;
Tout sert, tout est servi ; la chaîne universelle
S'étend sans intervalle : à quel point finit-elle ?
Homme insensé ! crois-tu que des Cieux bienfaisants
Sur toi seul ici-bas descendent les présents ?
Non ; Dieu jette partout ses regards équitables.
Ces animaux nourris pour nos jeux et nos tables,
Le faon aux bonds légers, le chevreuil et le daim,
Dans tes parcs verdoyants ont aussi leur jardin,
La terre aussi pour eux est de fleurs émaillée.
Crois-tu que de son nid l'alouette éveillée,
Pour te plaire, en chantant, monte au plus haut des airs ?
Le plaisir, dans la nue, anime ses concerts :
Il enfle, et fait frémir le duvet de son aile.
Le rossignol pour toi, dans la saison nouvelle,
Vient-il charmer la nuit de son hymne touchant ?
Il palpite d'amour, l'amour note son chant.
Sous son pompeux harnais le coursier intrépide
Ressent et le plaisir et l'orgueil de son guide ;
Il a part, sous la tente, à l'honneur du guerrier.
L'oiseau réclame un gain de ton riche grenier ;
L'épi fécond te reste, et la paille légère
Du bœuf, ton compagnon, est le juste salaire.
Souverain prétendu ! c'est toi dont la fierté
Du stupide pourceau nourrit l'oisiveté.

Tous ont un droit égal aux soins de la nature.
L'ours grossier du monarque a porté la fourrure.

L'homme dit : Je commande et tout sert sois ma loi ;
L'oison dit à son tour : « L'homme est formé pour moi.
« Dès que l'aube renaît, cet esclave superbe
« Prodigue à mes besoins les trésors de la gerbe ;
« Il m'engraisse, il me sert. » Mais l'oison abusé
Ne voit pas le couteau par ta faim aiguisé.
Es-tu moins fou que lui, quand ton orgueil extrême
Veut du monde à toi seul rapporter le système ?
Que dis-je ? aux animaux si tu donnas des fers,
Si ton intelligence a conquis l'univers,
La nature, à son tour, soumet ta tyrannie,
Et tu sers les vassaux qu'enchaîna ton génie.
Voyons-nous la colombe au plumage argenté
Du milan ravisseur fléchir la cruauté,
L'insecte aux ailes d'or émouvoir l'hirondelle,
Et l'autour attendri respecter Philomèle ?
L'homme veille sur tous ; il leur donne des soins
Pour son faste orgueilleux plus que pour ses besoins ;
Aux oiseaux voyageurs il offre ses bocages,
Aux poissons ses viviers, aux brebis ses herbages ;
Et, les réunissant à de riches banquets,
Par son luxe royal il nourrit ses sujets.
Sa-faim voluptueuse à la brute sauvage
Ravit les animaux sans force et sans courage :
Parasites nombreux jusqu'à leur dernier jour.
Ils partagent en paix les trésors de sa cour ;
Sans prévoir le trépas, chacun d'eux est paisible,

Tel que l'homme frappé de la foudre invisible :
Avant leur mort, au moins, ils vécurent heureux.
Après quelques plaisirs, ne meurs-tu pas comme eux ?
Sans crainte aux soins du Ciel la brute abandonnée
Ne prévoit point la mort qui lui fut destinée :
Toi seul prévois la tienne ; et, pour te l'adoucir,
Dieu t'en donne à la fois la crainte et le désir.
La mort, voilant ses traits, tous les jours s'achemine ;
Tu la crois éloignée, elle est déjà voisine.

Heureuse illusion ! le Ciel compatissant
N'a soin de l'accorder qu'au seul être pensant.
Ceux que la raison guide ou que l'instinct dirige,
Tous reçoivent le don que leur nature exige ;
Tous cherchent le bonheur, tous peuvent le trouver.
Ta raison sur l'instinct ne doit point s'élever.
Les animaux, conduits par ce maître facile,
Ont-ils besoin d'un pape ou des lois d'un concile ?
La raison qui t'éclaire, indocile pédant,
Refuse de servir ou ne sert qu'en grondant.
Veut qu'on la sollicite, et fuit quand on l'appelle.
L'instinct court en ami nous servir avec zèle ;
Il nous suit en tout temps, elle craint d'approcher,
L'instinct ne bronche point, la raison peut broncher ;
Et le double pouvoir qui meut et qui compare,
Uni dans l'animal, dans l'homme se sépare.
Entre ces deux pouvoirs, quelle comparaison !
Dieu gouverne l'instinct, et l'homme la raison.

Qui montre à l'animal les vertus de la plante ?
Comment sait-il prévoir l'hyade menaçante,
Et bâtir, en suivant d'infaillibles niveaux,
Des voûtes sous le sable et des ponts sur les eaux ?
Comment peut de nos murs l'agile tapissière
Aligner, sans Newton, sa toile régulière ?
Vois de Pair, tous les ans, les hôtes passagers
Fuir, pareils à Colomb, sous des cieux étrangers.
Qui fixe le départ des tribus assemblées ?
Qui forme et qui conduit les phalanges ailées ?
Chaque être, au même but marchant d'un pas certain,
Sous des astres divers doit remplir son destin.
Ce but est d'être heureux ; mais, pour qu'on puisse l'être,
C'est des besoins communs que le bonheur doit naître.
Ainsi par l'intérêt, plus que par l'amitié,
On s'approche, on s'unit, l'homme à l'homme est lié.
L'intérêt mutuel fait tout l'ordre du monde.
Sans jamais se lasser, la Nature féconde

À l'homme, aux habitants des forêts et des mers,
À ces mille tribus qui vivent dans les airs,
Partage également sa flamme créatrice ;
Elle veut que tout être en naissant se chérisse,
Et bientôt, plus heureux, se chérisse en autrui.
Le sexe le plus fort du plus faible est l'appui ;
Chacun d'eux se recherche, et s'attire et s'embrasse ;
Une troisième fois ils s'aiment dans leur race.
Tel sur ses nourrissons l'oiseau veille assidu ;
La mère aime à couver le berceau suspendu.

Et le père défend la famille alarmée :
Mais, s'essayant bientôt sur leur aile emplumée,
Les nourrissons plus forts s'échappent de leurs nids ;
Plus d'instinct, plus d'amour : les parents désunis
Forment un autre hymen, et, changeant de familles,
Peuplent d'enfants nouveaux les nouvelles charmilles.
Plus lent à se former, l'homme a plus de liens ;
À sa longue faiblesse il faut de longs soutiens.
Le temps et la raison raffermissent encore
Ce premier sentiment que l'instinct fit éclore.
Ainsi dans notre cœur à jamais confondus,
L'amour et l'intérêt font germer nos vertus,
Et de communs bienfaits une chaîne éternelle
Joint la race qui meurt à la race nouvelle.
Le jeune homme qui voit les auteurs de ses jours
Appesantis par l'âge implorer son secours,
Soudain vers son berceau reportant sa pensée,
Se rappelle ses pleurs, sa faiblesse passée ;
Et, prévoyant aussi les besoins des vieux ans,
Court d'un père affaibli guider les pas pesants.
L'espérance, les soins, le plaisir, la tendresse,
Des mortels fugitifs éternisent l'espèce.
Ne crois pas qu'autrefois, en sortant du berceau,
Le genre humain sauvage ait marché sans flambeau ;
Dieu régnait seul alors : sous ses lois équitables,
L'homme, en se chérissant, chérissait ses semblables ;

L’orgueil séditieux qu’enfante un faux savoir,
Les arts qui de l’orgueil ont fondé le pouvoir,

N’avaient point, sur la terre à leur joug asservie,
Déchainé la discorde, et la haine et l’envie ;
Les animaux errants vivaient en liberté ;
Et l’homme, au milieu d’eux, moins craint que respecté,
De leurs libres forêts partageant le domaine,
N’exigeait point encore et leur sang et leur laine.
Leurs mets étaient les siens ; il dormait sous leurs toits :
Tous les êtres vivants, rassemblés dans les bois,
Par un hymne commun louaient leur commun Père.
Les bois étaient leur temple ; un prêtre sanguinaire
Ne souillait point ses mains d’homicides pieux,
Et l’or ne payait point l’indulgence des Dieux.
Les Dieux ne s’annonçaient que par leur bienfaisance ;
L’homme ne prétendait qu’une juste puissance.
Que les temps sont changés ! Aujourd’hui, sans remords,
Tyran des animaux, il s’engraisse de morts ;
Les eaux, les champs, les airs de ses meurtres gémissent ;
Les maux, nés de son luxe, à son tour le punissent ;
Et cette soif de sang qui s’irrite en son sein,
Ô fureur ! contre l’homme arme l’homme assassin !
Ainsi de l’âge d’or s’éloigna l’innocence.
Avec d’autres besoins un autre âge commence ;
On quitte pour les champs la retraite des bois ;
Les arts, fils du travail, s’empressent à sa voix :
L’instinct à la raison par degrés les révèle,
Et la Nature même en fournit le modèle.
La Nature instruit l’homme, et lui parle en ces mots :
« Va, cours étudier les mœurs des animaux ;

« Connais d’eux et les grains faits pour ta nourriture,
« Et l’herbe aux sucs heureux qui guérit la blessure.
« Cueille au buisson le fruit becqueté par l’oiseau ;
« Vois le ver en fils d’or arrondir son réseau ;
« Qu’il t’enseigne à filer : contemple la merveille
« Des alcôves de cire où se loge l’abeille ;

« Apprends d'elle à bâtir : que de fois, par son art,
« Elle a du géomètre étonné le regard !
« À labourer les champs la taupe va t'instruire.
« Veux-tu tenter les flots ? imite ce navire
« Où le frôle nautile, en pilote savant,
« Seul gouverne et la voile, et la rame et le vent.
« De ces tribus sans nombre observe la usages ;
« Leur police et leurs lois étonneront tes sages :
« Là, des sociétés s'offrent tous les tableaux ;
« Des cités dans les airs flottent sur ces rameaux ;
« Sous tes pieds les fourmis, sages républicaines,
« Transforment en greniers des villes souterraines :
« Un magasin public enferme tous leurs biens.
« De ce modeste État les libres citoyens,
« Échappant au danger qui suit l'indépendance,
« Partagent, sans combat, leur commune abondance
« L'abeille, non moins sage, obéit à des rois,
« De la propriété respecte tous les droits,
« Jouit de son travail, et sans cesse accumule
« Le trésor séparé qui remplit sa cellule.
« De ces peuples divers rien ne trouble la paix ;
« Leur code est infaillible, et subsiste à jamais ;
« Je le verrai bientôt, avec plus d'artifice,
« Dans les fils de les lois égarer la justice ;

« Lois que saura braver le coupable puissant,
« Et qui n'accableront que le faible innocent.
« Va, cours, soumets le monde à tes lois arbitraires,
« Et que le plus habile, apportant à ses frères
« Ces arts que l'instinct seul eût appris aux mortels,
« Règne, et comme un Dieu même usurpe des autels ! »
La Nature a parlé : les mortels obéissent ;
Par un pacte commun des peuplades s'unissent ;
Les murs sont élevés : déjà deux bourgs naissants.
Qui seront quelque jour deux États florissants,
Près du même rivage ont tracé leur enceinte.
D'abord ils sont unis par amour ou par crainte :

L'un abonde en ruisseaux, l'autre abonde en vergers
S'il faut ravir ces biens, la guerre a ses dangers :
L'olivier dans la main le commerce s'avance,
Et d'un échange heureux naît bientôt l'alliance ;
Tous deux de leurs trésors se donnent la moitié,
Et tel vint ennemi qui retourne allié.
Quand l'amour, libre encore, ignorait l'imposture,
Quand seule au genre humain commandait la nature
Le commerce et l'amour unissaient les mortels.
On méconnut les rois jusqu'aux jours solennels
Où l'intérêt public, où la reconnaissance,
Entre les mains d'un seul déposa la puissance.
Les inventeurs des arts, les généreux guerriers,
Les bienfaiteurs du Monde ont régné les premiers z
La vertu fut leur titre ; et, sous leur loi prospère.
Le peuple crut longtemps n'obéír qu'à son père.

Alors par la nature un vieillard couronné,
Père, pontife et roi d'un peuple fortune,
Parut à ses sujets une autre Providence :
Son œil était leur guide, et sa voix leur science.
À la terre surprise il donna les moissons,
Au filet chancelant suspendit les poissons,
Dompta le feu, contint la vague prisonnière,
Et du ciel à ses pieds fit tomber l'aigle altière.
L'âge affaiblit trop tôt ce vieillard révéré ;
Il expire, et le dieu comme un homme est pleuré.
Mais d'aïeux en aïeux cherchant un premier Être,
Vers lui l'homme s'élève ; il l'adore, ou peut-être
Un souvenir antique à jamais retracé
Apprit au genre humain que tout a commencé :
La raison distingua l'ouvrier de l'ouvrage ;
Un Dieu seul fut admis ; et, dans ce premier age,
Conduit à la vertu par l'attrait du bonheur,
L'homme heureux se disait, comme son Créateur ;
« Tout est bien ! » adorant un père dans son Maitre,
Il ne redoutait point celui qui le fit naître,

Mais unissait toujours, dans la Divinité,
Au suprême pouvoir la suprême bonté.
L'ignorance et la crainte, autour des diadèmes,
N'inscrivaient point encor les titres des dieux mêmes ;
L'amour du Créateur était toute la foi,
Et l'amour des humains était toute la loi.
Quel homme à ses égaux le premier osa dire :

« Tous sont faits pour un seul ; respectez mon empire ? »
Préjugé monstrueux ! système criminel !
Que réprouve à la fois la nature et le Ciel,
Que le stupide orgueil en tous lieux a fait naître,
Qui déshonore ensemble et l'esclave et le maître,
Avilit tous les cœurs et confond tous les droits.
La force fut d'abord la première des lois,
Et le droit du vainqueur devint le droit unique.
Alors, du haut des Cieux, au vainqueur tyrannique
La Superstition apportant la terreur,
Lui dit : « Je te fais Dieu, si tu sers ma fureur.
Contre le genre humain unissons-nous ensemble !
Qu'il tombe à nos genoux, qu'il adore, et qu'il tremble. »
Le monstre, au bruit des monts par la flamme en trou verts,
Aux éclats de la foudre, aux rayons des éclairs,
D'un pouvoir invisible annonçant l'anathème,
Fait trembler la faiblesse et l'audace elle-même.
Les Dieux du haut des airs descendent grand bruit ;
Les spectres infernaux, noirs enfants de la nuit,
Sortent en rugissant de la terre embrasée ;
On creusa le Tartare, on planta l'Élysée,
La peur fit les démons, et l'espoir fit les Dieux ;
Dieux cruels, emportés, jaloux, capricieux,
Leurs lois sont la fureur, le meurtre et l'adultère ;
Ils ont rempli le Ciel des crimes de la terre ;
Le faux zèle en leur nom convertit par le fer ;
L'orgueil bâtit l'olympe. et la haine l'Enfer :
L'autel, enrichi d'or, est entouré de crimes.

Bientôt se nourrissant de la chair des victimes,
Le prêtre s'est armé du glaive des bourreaux,
Et, las de se baigner dans le sang des taureaux,
Rougit de sang humain ses idoles sinistres.
Dieu même est le jouet de ses propres ministres ;
Dieu n'est plus, dans la main de l'homme ambitieux,
Qu'un levier tout-puissant appuyé dans les cieux,
Qu'un instrument sacré de vengeance et de haine,
Qu'on retient à son choix, qu'à son choix on déchaîne.
Ainsi donnant l'essor à son orgueil pervers,
L'amour-propre en tyran gouverne l'univers ;
Mais de tous les mortels puisqu'il est le partage,
Il doit céder au frein pour son propre avantage.
De l'objet qui t'est cher, d'autres sont-ils jaloux ?
Que peut ta volonté contre celle de tous ?
L'ordre nait du besoin : l'audace ou l'artifice
Raviraient tous nos biens, si la loi protectrice
Ne veillait quand tu dors, et, sous son bouclier,
Ne protégeait ton lit, tes dieux et ton foyer.
La sage liberté restreint l'indépendance :
Les rois même aux vertus s'instruisent par prudence ;
Et l'amour-propre enfin, redressant son erreur,
Dans le bonheur d'autrui sait trouver le bonheur.
Ce fut alors qu'un sage, un héros, un poëte,
Des lois de la nature immortel interprète,
Le disciple des Dieux ou l'ami des mortels,
De l'antique vertu rétablit les autels.

Et vers le Créateur rappelant notre hommage
Sut en retracer l'ombre au défaut de l'image ;
Borna les droits du peuple et ceux des potentats ;
Apprit aux nations que des frêles États
Il ne faut ni raidir, ni relâcher les rênes ;
Que chacun doit s'aider ; que des lois souverains
L'harmonieux accord doit unir tous les rangs.
Tel est l'ordre d'un monde où le peuple et les grands,
Où le faible et le fort, obligés d'être frères,

Joignent d'un même nœud leurs intérêts contraires ;
Où les divers pouvoirs, bien loin de se haïr,
Sont faits pour s'appuyer, et non pour d'envahir ;
Où le bonheur de tous naît de leur bienfaisance ;
Où plus on sert autrui, plus on a de puissance ;
Où vers un même but tous marchent à la fois,
L'ange et l'homme, et la brute, et l'esclave et les rois.
Des Wighs et des Torys fuis la guerre obstinée !
La meilleure cité, c'est la mieux gouvernée.
Laisse nos faux docteurs disputer sur la foi ;
Sers Dieu, sers les humains : il n'est point d'autre loi.
Ce qui nuit est l'erreur : qu'importe un vain système ?
La charité suffit ; on a tout quand on aime.
Aimons-nous : l'homme, hélas ! ne peut rien sans autrui ;
Tel que la faible vigne, il réclame un appui.
Comme à deux mouvements les planètes fidèles
Roulent sous le soleil en roulant autour d'elles,
L'homme suit deux penchants, amis quoique rivaux :

L'un se rapporte à nous, et l'autre à nos égaux.
L'homme, par l'amour-propre, en son cœur se replie ;
Par l'amour social, l'homme à l'homme s'allie ;
Ainsi, pour affermir le bonheur général,
Dieu joignit l'amour-propre à l'amour social.

Épître IV

Ôbonheur, dont l'instinct fut créé par Dieu même !
Douceur, plaisir, repos, bien caché, don suprême,
Oh ! quel que soit ton nom, toi que chaque mortel
Rappelle en soupirant comme un bien paternel,
Bonheur ! toi dont l'image est sans fin poursuivie,
Pour qui l'homme supporte et rejette la vie,
Toi qu'on cherche si loin, et qu'on trouve si près
Dont le sage et le fou méconnaissent les traits ;
Plante qui, dans les cieux, as reçu la naissance.

Si Dieu sur notre globe a jeté ta semence,
Dans quel Éden nouveau choisis-tu ton séjour ?
Ouvres-tu ton calice au soleil de la cour ?
Est-ce aux champs des combats que le fer te moissonne ?
Du paisible poëte ornes-tu la couronne ?
Est-ce en des mines d'or que ton germe fleurit ?
Dis quel terrain lui plait, quel terrain le flétrit !
Si nos travaux sont vains, réprimons tout murmure ;
N'accusons point le sol, mais la seule culture.
Le bonheur, qui partout fuit et s'offre à nos yeux.
Nulle part ne se trouve, ou se trouve en tous lieux ;
Libre et jamais vendu, loin des rois qu'il évite,

Fuyant vers toi, milord dans ton cœur il habite.
Du bonheur aux savants demandons les chemins.
L'un dit : Sers tes pareils ! l'autre : Fuis les humains !
L'un prescrit le travail, et l'autre l'indolence.
De leurs opinions vois flotter la balance ;
Un avis disparaît, d'un avis combattu ;
Ceux-ci doutent de tout, même de la vertu.
Ah ! suivons la nature, et fuyons les systèmes.
Voulons-nous être heureux ? évitons les extrêmes ;
Réprimons de l'orgueil les murmures jaloux :
Ainsi que le bon sens, le bonheur est à tous ;
Il est entre nos mains, et, pour en faire usage,
Que faut-il ? un cœur droit, avec un esprit sage.
Rappelle les leçons éparses dans mes vers.
Le Ciel vers un seul but fait marcher l'univers ;
Le bonheur d'un mortel se répands sur un autre ;
Nous jouissons du tien, et tu jouis du nôtre ;
Le bien de tous, voilà le grand ordre des cieux.
L'ermite enseveli dans son autre pieux,
Le vil brigand, le roi fier de son diadème,
Nul ne saurait enfin se suffire à lui-même ;
On se croit misanthrope, on ne l'est qu'à demi ;
L'ennemi des humains cherche encore un ami.
C'est pour être admiré que Timon fuit Athène ;

La gloire veut du bruit, des témoins, une scène ;
Et le bien qu'on partage est aussi le plus doux.

Par une sage loi, tout diffère entre nous,
Le crédit, le savoir, les titres, l'opulence ;
Mais qu'importe au bonheur et l'or et la science ?
Le bonheur est partout mélangé de revers.
La vie est un grand jeu dont les lots sont divers ;
Le nôtre nous suffit, sachons bien le connaître ;
Celui qui voudra plus, obtiendra moins peut-être.
Le sort nous assigna des postes différents,
Il subordonne entre eux nos emplois et nos rangs ;
Sous le niveau jaloux si tu veux les réduire,
Tout le corps social va bientôt se détruire :
Cette diversité maintient l'ordre et la paix.
Dans les biens apparents le bonheur n'est jamais.
L'Éternel le partage aux sujets comme aux maîtres ;
Sa vaste providence embrasse tous les êtres,
Et sur tous à la fois son souffle bienfaiteur
Répand la même vie et le même bonheur.
Des palais aux hameaux, sur sa roue incertaine,
La Fortune à grand bruit tous les jours se promène ;
L'un monte et l'autre baisse, et tu crois que ses jeux
Font les infortunés, ainsi que les heureux !
Mais Dieu rétablit tout dans sa juste balance ;
Il donne aux uns la crainte, aux autres l'espérance ;
L'homme jouit et souffre, et vit dans l'avenir,
Plus que dans le présent qu'il ne peut retenir.
Encelade nouveau, des enfants de la terre
Veux-tu contre le Ciel renouveler la guerre ?
Le Ciel rit de tes vœux, et te creuse un cercueil

Sous ces monts foudroyés qu'éleva ton orgueil.
Descends des hauts destins que ta fierté réclame.
Quels sont les vrais plaisirs et des sens et de l'âme ?
La paix, le nécessaire, et surtout la santé ;
La santé vit de peu, loin du vice effronté :
Douce vertu ! la paix en toi seule réside.

La Fortune est aveugle aussi bien que perfide ;
Les bons et les méchants obtiennent sa faveur ;
Mais qui la mérita sent le mieux sa douceur.
Vois-tu ces deux rivaux qui courent après elle ?
L'un, de l'équité sainte observateur fidèle,
Par de nobles chemins veut toujours s'élever ;
L'autre n'arrive au but qu'en osant tout braver.
Qui des deux risque plus ? Si leur chute est commune,
Quel est celui, dis-moi, qu'on plaint dans l'infortune ?
Qui des deux est béni dans les jours du bonheur ?
Laissons le crime aveugle, au sein de la grandeur,
Vanter de ses faux biens l'éclat illégitime ;
Il n'a pas les plus doux, le repos et l'estime.
Un Dieu juste gouverne ! et ton esprit borné
Croit le méchant heureux, le juste infortuné !
Aux lois de l'Éternel ton erreur fait outrage.
Dois-tu donc t'étonner que la vertu partage
Des malheurs qu'à tout homme également départ
L'inévitable loi de l'aveugle hasard ?
Vois expirer Falkland ; vois le divin Turenne
Par la foudre guerrière étendu sur l'arène !
Vois le jeune Sidney par le glaive abattu !

Mais faut-il imputer leur mort à la vertu ?
Accuse-s-en plutôt leur mépris de la vie.
Ô toi ! dont l'amitié me fut trop tôt ravie,
Cher Digby, dont mes pleurs arrosent le cercueil,
Héros, dont le trépas mit l'Angleterre en deuil,
Pourquoi, si la vertu trancha tes destinées,
Ton père vivrait-il plein de gloire et d'années ?
Pourquoi, près des mourants qui lui tendaient les bras,
Le vertueux Belzunce, entouré du trépas,
Ne respira-t-il point la vapeur empestée
Que les vents secouaient sur Marseille infectée ?
Et par quelle faveur ce Ciel trop indulgent,
Propice aux vœux d'un fils, à ceux de l'indigent,
Ajoute-t-il des jours aux longs jours de ma mère,

S'il faut appeler longue une vie éphémère ?
Qu'est-ce qu'un mal physique ? un désordre apparent
Des lois dont l'univers suit toujours le torrent.
Qu'est-ce qu'un mal moral ? c'est l'homme qui s'égare.
Dieu n'a point fait le mal, sa bonté le répare ;
L'homme fut créé libre, il a tout perverti :
C'est du cœur du méchant que le mal est sorti.
Le vertueux Abel meurt frappé par son frère ;
Un fils sage est puni des vices de son père :
Eh bien ! faut-il que Dieu, tel que de faibles rois,
Pour quelques favoris interrompe ses lois ?
Quoi ? l'Etna, pour un sage, oubliant son tonnerre.
Rappellera ses feux échappés de la terre ?

Faut-il que, s'épurant pour le juste Béthel,
L'air, chargé de poisons, cesse d'être mortel ?
Qu'un roc demi-pendant qui menace ta tête,
Raffermi tout à coup, dans sa chute s'arrête ?
Ou qu'un temple vieilli, tout prêt à s'écrouler,
Attende, en succombant, Charters pour l'accabler ?
Ce monde te révolte, aux méchants trop propice.
D'un monde imaginaire élevons l'édifice.
Des justes, j'en conviens, doivent seuls le fonder ;
Mais ces justes d'abord pourront-ils s'accorder ?
Tous ont des droits sans doute aux bienfaits de leur maître
Mais les cœurs sont cachés, Dieu seul peut les connaître.
Là prophète menteur, là prophète sacré,
Calvin, cher à Genève, est dans Rome abhorré.
Le culte où je naquis te paraît un scandale ;
Ta farouche vertu de la mienne est rivale :
Non, un même intérêt ne peut nous réunir ;
Ce qui te rend heureux va souvent me punir.
Tout est bien : de César ce monde est le partage ;
Mais de Titus aussi n'est-il pas l'héritage ?
César égale-t-il, par ses brillants forfaits,
Titus qui pleure un jour écoulé sans bienfaits ?
La probité n'a rien, le vice a l'abondance ;

Mais l'argent des vertus est-il la récompense ?
Le méchant qui travaille a droit de l'acquérir ;
Il peut de ses moissons justement se nourrir :
Il a droit aux trésors de l'Inde et de Golconde,
Quand sa barque a tenté ces abimes de l'onde

Où l'audace insensée, affrontant le trépas,
Meurt pour un gain douteux et des maîtres ingrats.
Le juste quelquefois s'endort dans la paresse ;
Le calme de son cœur est toute sa richesse.
Mais donnons-lui de l'or : est-ce assez ? Non : pourquoi
N'a-t-il pas la santé ? que n'est-il grand ou roi ?
Eh bien ! que des grandeurs l'appareil le décore ;
Donnons-lui tous les biens. Tu désires encore !
Change, change plutôt, mortel ambitieux,
Et la terre en Olympe et les hommes en Dieux !
Dois-tu, faible sujet, t'égaler à ton maître ?
Et, s'il est infini, tes vœux doivent-ils l'être ?
Ah ! modère l'essor de ces vœux insensés !
Pouvant te donner plus, le Ciel te donne assez.
Tu cherches le bonheur ! rentre au fond de toi-même ;
La douce paix de l'âme est le bonheur suprême ;
Quel autre bien plairait au mortel vertueux !
Veux-tu qu'en attelant six coursiers fastueux,
L'humilité se place au char de l'opulence ?
Que l'austère justice, au lieu d'une balance,
Porte des conquérants le glaive ensanglanté ?
Qu'un bonnet de docteur couvre la vérité ?
Et que l'amour des lois obtienne pour salaire
Ce qui le corromprait, la puissance arbitraire ?
Insensé ! quoi ? ton cœur de ces riens est épris !
Le Ciel, pour la vertu, n'a-t-il point d'autre prix ?
Es-tu toujours enfant ? faut-il qu'à ton oreille
Résonne un grelot d'or qui t'endorme et t'éveille ?
Faut-il que ta nourrice, accourant à tes pleurs,

Par l'espoir des bonbons charme encor tes douleurs ?
La main de l'homme fait doit-elle être occupée

À tourner un sabot, à parer sa poupée ?
Pauvre fou, réponds-moi : quand tu perdras le jour,
Crois-tu, comme le nègre, au céleste séjour,
Retrouver ta bouteille, et ton chien et ta femme ?
Cherchons plus haut les biens qui sont faits pour notre âme ?
Du même œil de pitié regardons à la fois
Le grelot des enfants et le sceptre des rois.
Rangs, fortune, pouvoir, qu'êtes-vous pour le sage ?
Il vous croit un écueil plutôt qu'un avantage.
Que de vieillards, séduits par ces dons éclatants,
Ont flétrí les vertus qui paraient leur printemps !
Oui, l'honnête homme seul, sans remords, sans ivresse,
Peut jouir sagement d'une noble richesse ;
Seul, il peut obtenir et l'estime et l'amour.
On vit plus d'un sénat marchande par la cour ;
L'or acheta les rangs, on les vendit au crime ;
Mais on ne vend jamais ni l'amour ni l'estime.
Quoi ? cet ami du Ciel et de l'humanité,
Qui possède à la fois la paix et la santé,
L'homme exempt de remords plaindra ses destinées,
S'il n'a pour revenu trois fois mille guinées !
N'attache point aux rangs ou la honte ou l'honneur :
Homme ! fais ton devoir, c'est la seule grandeur.
Le destin nous habille ou de pourpre ou de bure.
Un traitant, chargé d'or, est fier de sa parure ;
Mais il rit peu, dit-on ; et l'heureux savetier

S'applaudit, en chantant, ceint d'un noir tablier.
Le prêtre avec orgueil d'un surplis s'environne ;
Le moine aime son froc, et le roi sa couronne.
La couronne et le froc ! quel destin différent !
Dit le peuple insensé. Mais, déchu de son rang,
Si le prince au repos comme un moine se livre,
Comme un vil artisan si le prêtre s'enivre,
Le vice les égale : eh ! mon ami, dois-tu
Honorer mon habit au lieu de ma vertu ?
Les caprices d'un prince ou ceux de sa maîtresse

Ont pu d'un vain cordon décorer ta bassesse.
Depuis mille ans entiers, ton sang, si je te crois,
De Lucrèce en Lucrèce a passé jusqu'à toi :
Pour tirer de ton nom un éclat légitime,
Cite au moins des aïeux dignes de mon estime.
Mais, si ton sang fameux coule en des cœurs pervers,
Fût-ce depuis Arthur, Charlemagne et ses pairs,
Hâte-toi de prouver que ta race est nouvelle !
Cache de tes aïeux la honte solennelle !
Un faquin à l'honneur a-t-il droit d'aspirer ?
Tout le sang des Howards ne saurait l'illustrer.
Où trouver la grandeur ? L'opinion antique
La donne au conquérant, à l'heureux politique.
Du fou de Macédoine à ce fou suédois,
Tout héros se ressemble, et quels sont leurs exploits ?
Nos malheurs ont formé leur gloire meurtrière ;
Ils courent sans jamais regarder en arrière,
Et sans voir le trépas qui court au-devant d'eux.

L'art du grand politique est-il moins hasardeux ?
Vois-les tous, lents, discrets, cruels avec sagesse,
Épier l'imprudence et saisir la faiblesse :
Souvent à leurs rivaux leurs triomphes sont dus.
Voilà donc vos succès, grands hommes prétendus !
Politiques vantés, conquérants qu'on admire,
Vous ne savez jamais que tromper ou détruire !
Celui-là seul est grand, et seul est respecté,
Qui dans tous ses projets consulte l'équité,
Qui voit d'un œil serein l'exil et l'esclavage,
Soit qu'avec Marc-Aurèle il règne comme un sage,
Soit qu'il porte à sa bouche un breuvage mortel,
Et meure avec Socrate en regardant le ciel.
Toi-même, ô renommée ! ô pompeuse chimère !
Qu'es-tu pour le grand homme ? une vie étrangère,
Qui, même avant la mort, existe loin de lui,
Et respire toujours sur les lèvres d'autrui.
La gloire a des attraits : mais, pour qu'on en jouisse,

Il faut qu'autour de nous son murmure frémisse.
Un éloge ignoré n'est rien pour le bonheur.
Et qu'importe, après toi, qu'un monde admirateur,
Milord, en s'opposant à l'orateur de Rome,
Cherche qui de vous deux s'est montré plus grand homme ?
Dans un cercle borné d'amis et de rivaux,
Naît et meurt ce vain nom qu'achètent nos travaux.
La foule aveugle ignore ou ne connait qu'à peine
Ce qui vit ou n'est plus, soit César, soit Eugène ;
Soit qu'il dompte en vainqueur, ou soit qu'il ait dompté
Le fatal Rubicon, le Rhin épouvanté.

Hélas ! tout bel-esprit n'est qu'un hochet aimable,
Tout guerrier qu'un fléau : le seul homme estimable,
C'est l'homme vertueux, le chef-d'œuvre du Ciel.
L'avenir peut garder le nom d'un criminel ;
En l'accusant toujours, l'histoire inexorable
Préserve de l'oubli sa mémoire exécrable,
Comme les justes lois, dans leur sévérité,
Préservent du tombeau son cadavre infecté ;
On maudit et son nom et sa cendre fatale,
Et l'air empoisonné qui vers nous s'en exhale.
Crois-moi, la fausse gloire est comme un faux encens
Loin de pénétrer l'âme, elle étourdit les sens.
Ah ! d'un peuple aveugle la turbulente ivresse
Ne vaut pas d'un cœur pur la paisible allégresse ;
Et Marcellus proscrit était plus fortune
Que d'un sénat flatteur César environné !
Quel est des grands talents et le prix et l'usage ?
Apprends-nous, tu le peux, à quoi sert d'être sage,
Illustre Bolingbroke ? À mieux apercevoir
Combien l'homme sait peu tout ce qu'il croit savoir.
À gémir plus souvent sur l'humaine impuissance.
Veux-tu venger les lois, réprimer la licence.
Et, plus hardi peut-être, aux humains prévenus
Porter une science et des arts inconnus ?
Aucun ne t'aidera : peu sauront te comprendre ;

Des sots et des jaloux il faudra te défendre.
Que le don dis talents est un don dangereux !
Toujours le plus illustre est le plus malheureux.

De ces biens trop vantés connais donc tout le vide ;
Ils passent comme une ombre, et pour eux l'homme avide
Risque souvent la vie, et perd toujours la paix :
Cherchant de faux plaisirs, il en fuit de plus vrais.
Si de ces biens encor tu regrettes l'absence,
Regarde à quels mortels le hasard les dispenses
Si tu veux d'un cordon briller enorgueilli,
Vois quel éclat il donne au chevalier Billy !
Si l'or, ce vil limon, séduit encor ton âme,
Jette un moment les yeux sur Gripus et sa femme !
Des sublimes talents ton cœur est-il épris ?
Vois Bacon de son siècle exciter les mépris ;
Bacon, ce demi-dieu, dont les savants oracles
De l'humaine pensée annonçaient les miracles !
Est-ce un nom qu'il te faut ? Vois celui de Cromwell
À l'immortalité condamné par le Ciel !
Ah ! pour mieux dédaigner tous ces vains avantages,
De l'éloquente histoire interroge les pages ;
Sa voix, de siècle en siècle, instruisant l'univers,
Des favoris du sort a conté les revers :
Même en possédant tout, ils se plaignent encore ;
D'un incurable ennui le poison les dévore ;
La paix est sur leur front, le trouble est dans leur cœur.
Les courtisans ont dit : Quel excès de bonheur
D'être l'ami d'un roi, l'amant d'une princesse !
Eh ! bien, qu'arrive-t-il ? l'un trahit sa maîtresse,
L'autre trahit son roi. Voudrais-tu partager
De ceux qu'on nomme grands le bonheur mensonger ?
Vois sur quels fondements leur fortune est assise !

Telle, au milieu des flots, l'orgueilleuse Venise
Des fanges d'un marais s'élève avec splendeur :
On voit marcher de front leur crime et leur grandeur.
Les lauriers de l'Europe en vain couvrent leurs têtes :

Le sang et l'avarice ont souillé leurs conquêtes.
Tour à tour vils brigands, ou féroces bourreaux.
Indignes du nom d'homme, ils s'appellent héros ;
Et d'intrige épuisés, ou perdus de mollesse,
Sous le poids de la haine ils trainent leur vieillesse.
Faux éclat ! vains honneurs ! triomphes imparfaits !
Ah ! gémis sur leur gloire en comptant leurs forfaits !
Suis ces héros mourants ; l'heure fatale arrive ;
Le vœu de l'univers hâtait leur fin tardive ;
Dans le dernier sommeil s'élèvent autour d'eux
Tous leurs crimes, pareils à des spectres hideux ;
Le remords les punit de leur gloire passée ;
Et des songes affreux peignent à leur pensée
Une femme hautaine, un avide mignon,
Usurpant ces palais encor pleins de leur nom.
Hélas ! à leur midi, sans ombre, sans tempêtes,
Ces astres de la cour rayonnaient sur nos têtes !
Mais quelle obscurité suit l'éclat de leurs feux !
Que l'aurore en est pâle et le soir ténébreux !
Ils meurent : tout s'efface, et de forfaits ternie
Leur grandeur disparaît dans leur ignominie.
Homme, sois convaincu de cette vérité,
Que dans la vertu seule est la félicité !
Seule elle trouve en soi sa propre récompense ;

Des biens qu'elle reçoit, des biens qu'elle dispense,
Jouit également, et voit, sans s'émouvoir,
S'élever, d'un rival, ou tomber le pouvoir.
Toujours elle s'exerce, et jamais ne se lasse ;
Goûte mieux le succès, porte mieux la disgrâce ;
Sait être heureuse encor de ses tendres douleurs,
Et les ris des méchants sont moins doux que ses pleurs.
Que peut-il lui manquer ? Croitre est son espérance,
Et qui veut la vertu, la possède d'avance.
Ô suprême bonheur ! tous peuvent l'embrasser ;
Il ne faut pour le voir que sentir et penser :
Le méchant, toutefois, pauvre en son opulence,

Aveugle en sa raison, stupide en sa science,
À ce bonheur si doux ne saurait parvenir.
L'homme juste, sans art, est sur de l'obtenir :
Des maîtres de l'École il rejette l'empire ;
Son livre est la nature, et c'est là qu'il admire
Ces rapports dont la chaîne unit la terre au Ciel ;
Tous les mondes en chœur lui nomment l'Éternel :
Il entend leur langage ; il voit que, sur la terre,
Nul ne saurait jouir d'un bonheur solitaire ;
Et, sans peine éclairé, son œil lit en tout lieu
Ce dogme inaltérable : Aime l'homme et ton Dieu !
L'espérance pour lui fait briller sa lumière,
Et, des jours éternels heureuse avant-courière,
Le conduit jusqu'au terme où, domptant le trépas,
Il doit voir dans les cieux ce qu'il croit ici-bas.
Tranquille, il sait pourquoi la juste Providence
Veut d'un bonheur connu nous donner l'espérance,

Pour un bonheur caché veut nous donner la foi.
Ô Sagesse adorable ! elle ordonne, et je vois
L'homme, à l'aspect lointain du bonheur qu'il espère,
S'empresser d'être utile au bonheur de son frère.
Ainsi donc l'amour-propre, ennoblissant sa fin.
Joint l'amour de Dieu même à l'amour du prochain.
Plus notre âme est sensible, et plus elle est heureuse.
Poursuis : ne retiens point sa pente généreuse.
Aime tes ennemis : force-les à t'aimer ;
Et, semblable à ce Dieu qui daigna te former,
Sur tout ce qui respire et sur tout ce qui pense
Étends de ton amour la vaste bienfaisance ;
Un amour infini peut seul remplir ton cœur :
L'extrême charité fait l'extrême bonheur.
Dieu, qui dans son amour embrasse la nature.
Redescend du grand tout à chaque créature,
Tandis que, des objets dont il est entouré,
Notre cœur au grand tout remonte par degré.
Aux plus nobles vertus l'amour-propre est utile ;

C’est le caillou jeté sur un lac immobile ;
Il tombe, l’eau bouillonne, un cercle s’arrondit.
Croît et s’accroît encore, et toujours s’agrandit.
Dans des cercles d’amour ainsi l’âme féconde
Embrasse nos parents, la patrie et le monde.
Alors, fille des Cieux, l’aimable Charité
Fait d’Éden ici-bas refleurir la beauté ;

Tout est heureux, tout aime, et, fier de son ouvrage,
Dieu dans l’homme ennobli voit briller son image.
Allons donc, mon ami, poursuivons nos concerts.
Ô juge, ô protecteur du poëte et des vers,
Quand tour à tour ma Muse ou s’élève ou s’abaisse,
Et peint des passions la gloire et la bassesse,
Puissé-je, imitateur de ta variété,
Sans effort éloquent, profond avec clarté,
Correct avec chaleur, énergique avec grâce,
Descendre noblement, monter sans trop d’audace.
Marier tous les tons, et passer sous tes yeux
Et du tendre au sévère, et du grave au joyeux !
Oh ! tandis qu’escorte du bruit de nos hommages,
Ton nom vogue immortel sur le fleuve des âges,
Mon esquif, à ta suite, entraîné dans son cours,
Peut-il du vent propice emprunter le secours,
Et sous ton astre heureux, d’une course inégale,
Suivre, loin des écueils, ta pompe triomphale ?
La gloire à l’autre bord t’appelle, et vient t’offrír
Un laurier que le temps n’a plus droit de flétrir.
Quand les héros, les rois, les ministres célèbres,
Du fatal Westminster peupleront les ténèbres ;
Quand nos fils rougiront de leurs lâches aïeux
Qui t’osaient opprimer, de ta gloire envieux,
Ces vers apprendront-ils au siècle qui va naître
Que tu fus mon ami, mon oracle et mon maître ?
Que j’osai préférer, dans mes graves leçons,
La profondeur du sens au vain charme des sons,
Et dissiper l’éclat d’une fausse science

Au jour de la nature et de l'expérience ?
Que mon faible génie, éclairé par le tien,
Fit voir au fol orgueil qu'ici-bas tout est bien ;
Qu'à de plus hauts destins il ne doit point prétendre ;
Qu'avec la passion la raison doit s'entendre ;
Qu'on peut les accorder, que leur but est égal ;
Que l'amour-propre est joint à l'amour social ;
Que dans la vertu seule est le bonheur suprême,
Et qu'il faut, avant tout, se connaître soi-même ?

Sur Mirabeau

EXTRAITS

DES ARTICLES DU MÉMORIAL.

11 ET 12 AOÛT 1797.

On a souvent observé que notre révolution, si féconde en grands événements, ne le fut pas en grands hommes. Les moindres mouvements politiques de la France avaient fait paraître, même dans les temps de barbarie, des personnages illustres et des caractères imposants. Le siècle de la ligue et celui de la fronde, sans remonter plus haut, offrent une foule d'esprits supérieurs, et, ce qui peu t'étonner davantage, on y rencontre assez souvent des vertus héroïques. La révolution française, il faut en convenir, n'a pas eu les mêmes résultats. Elle n'a fait qu'irriter toutes les passions sans les épurer et les ennoblir, et de jour en jour on s'apercevra que ce moyen, si commode quand on veut détruire, n'est pas si sûr quand on veut créer et maintenir de nouvelles institutions.

Quoi qu'il en soit, le siècle des grandes lumières ne paraît pas celui des grands caractères. À tous les hommes d'État nés parmi les troubles de l'ancienne monarchie française, nos dernières assemblées nationales ne peuvent guère opposer que leur Mirabeau. On doit le regarder en effet comme le créateur de la révolution française, et c'est une idée heureuse d'avoir rassemblé ce qu'il y a de meilleur dans ses ouvrages.

L'enthousiasme ou la haine ont souvent jugé cet homme singulier. Je ne l'ai jamais rencontré que deux fois dans le cours de ma vie ; je n'ai pour lui ni haine, ni enthousiasme. J'en parlerai avec impartialité. Mirabeau partagea tous les vices et toutes les lumières de son siècle ; et les premiers ne l'aidèrent pas moins que les secondes à obtenir une grande influence sur les États-généraux.

Il naquit dans une famille où l'esprit de système, où l'orgueil et la haine avaient passé la mesure ordinaire. Il conserva toujours ces funestes impressions de son enfance. Il fut élevé parmi tous ces réformateurs qui attaquaient les opinions politiques, après avoir ébranlé les opinions religieuses. Voltaire avait beau leur crier : Ne combattons pas à la fois la religion et les gouvernements ; débarrassons-nous de la première. et nous verrons après ; les disciples dédaignaient les alarmes de leur premier maître ; et l'événement a prouvé qu'ils jugeaient mieux que lui de la force de leurs moyens, et du développement de toutes les passions dont ils avaient fait les auxiliaires de leurs doctrines. C'est en partie à ces circonstances que Mirabeau dut l'audace de ses opinions, et cet esprit d'indépendance qui le rendait si propre à devenir un chef de faction dans un siècle corrompu.

Des vengeances domestiques qu'il avait peut-être méritées, mais qui furent trop longues et trop arbitraires, l'aigrirent encore, et lui donnèrent, aux yeux de la foule, quelque chose de cet intérêt qui s'attache aux opprimés : il mit surtout en œuvre ce dernier moyen, pour se montrer avec quelque avantagea la renommée.

Il avait composé de nombreux volumes avant la révolution, et n'était point placé au rang des bons écrivains. Son écrit sur les Lettres de Cachet avait seul fixé l'attention des bons juges. On trouve en effet, dans cet ouvrage, des vérités utiles énergiquement exprimées. Le style en est quelquefois dur, incorrect et déclamatoire ; mais il ne manque pas de vigueur, de mouvement et d'originalité.

Mirabeau était impatient d'attacher son nom à tous les événements, à toutes les questions qui occupaient un moment les esprits. Deux motifs très pressants l'y déterminaient, le besoin de vivre et l'amour de la célébrité. Une pauvreté noble a souvent donné plus d'énergie au talent et plus de développement à la vertu ; mais, au milieu de sa pauvreté, Mirabeau conservait tous les besoins du luxe et même d'une vanité puérile. Avec un tel contraste dans les habitudes et les moyens, l'homme le plus moral aurait succombé, et celui dont nous parlons

n'avait pas des principes sévères : il prodiguait donc sa plume à tous les libraires et son talent à toutes les opinions dont il pouvait espérer de l'or et du bruit.

Il a écrit successivement contre la cour de Prusse, les ministres Necker et Calonne, la banque Saint-Charles, l'ordre de Cincinnatus et Beaumarchais.

L'auteur comique fut le plus sage dans toute cette affaire, il se contenta d'être riche et ne dit mot.

La postérité remarquera peut-être que les trois hommes qui ont le plus préparé et soutenu la révolution française, Calonne, Necker et Mirabeau, étaient ennemis. Il fut un temps où le second semblait réunir autour de lui toutes les espérances de la nation. C'en fut assez pour le désigner à la haine du dernier qui refusa au ministre genevois toute espèce de talent sous les rapports d'homme d'État. On s'est souvenu, en 1790, de ce jugement prononcé sur le directeur des finances à l'époque de sa gloire, et peu après le fameux Compte-Rendu.

Mirabeau se servit avec art de tous les esprits et de tous les travaux étrangers. M. Mauvillon, savant professeur de Brunswick, lui fournit les mémoires qui composent cette lourde compilation sur la monarchie prussienne, où le style est en général trop indigne du sujet et du génie de Frédéric. Champfort travailla aux pamphlets contre l'ordre de Cincinnatus, et à quelques diatribes du même genre. Il est aisé de reconnaître ceux des écrits qu'a revus l'académicien bel-esprit : ils sont plus purs, et moins véhéments que tous les autres.

La réputation de Mirabeau était plus qu'équivoque à l'instant où se forma l'assemblée nationale, et son talent, du moins aux yeux des gens de lettres éclairés. n'était supérieur dans aucune partie.

Mais il était impossible qu'un homme tel que lui, doué d'une tête active et d'un caractère entreprenant, ne jouât pas un rôle principal dans les nouvelles destinées de la France. Il portait, au sein des États-généraux, des ressentiments naturels contre la caste qui l'avait proscrit, et un attachement intéressé pour celle qui l'avait adopté. Toutes les deux ont pu se plaindre également de l'avoir eu pour ennemi et pour défenseur. Son amitié fut aussi funeste que sa vengeance. Il se jeta au milieu de toutes les passions populaires ; il en précipita le mouvement pour se faire craindre, et fut lui-même entraîné par elles.

L'éloquence des peuples libres avait disparu depuis longtemps : nous n'avions de grands orateurs que dans la chaire. Mirabeau s'élança dans la tribune, et lui rendit quelques-uns de ces mouvements et de ces effets réservés aux siècles orageux de la liberté. Il eut quelquefois une dialectique vigoureuse et animée ; il manqua rarement aux grandes circonstances ; il sut parler aux hommes assemblés ; il discuta enfin les intérêts politiques, non avec la perfection, l'art et les convenances qui distinguent les anciens modèles, mais avec une énergie peu commune, et inconnue jusqu'à lui dans la langue française.

Ce n'est pas qu'il n'ait de grands défauts. Il traitait les principes du goût avec le même mépris que nos anciens usages. Son style est violent plutôt qu'animé ; il est plein de métaphores peu naturelles et incohérentes ; des expressions triviales et recherchées y révoltent, à chaque instant, les lecteurs qui ont étudié les maîtres ; il a du mouvement, mais non pas toujours progressif et soutenu ; ses idées enfin sont rarement neuves : il n'a, dans ses meilleurs morceaux, ni la profondeur de Montesquieu, ni l'éloquence passionnée de Rousseau, ni la richesse de Buffon ; et cependant les meilleurs critiques le regardent comme le seul orateur français qui nous ait donné quelque idée de Démosthène.

Il me semble, en un mot, qu'on peut appliquera Mirabeau ce que disait Boileau d'un écrivain de son temps : On y trouve la matière d'un grand esprit, mais la forme y manque. Si Mirabeau avait vécu plus longtemps, il aurait pu justifier tous les éloges de ses admirateurs. Ses idées et ses talents se perfectionnaient à mesure que sa raison supérieure s'élevait au-dessus de l'esprit de faction et de l'influence des vices qui avaient longtemps égaré sa jeunesse.

On sait qu'il est mort effrayé de l'abîme creusé par lui-même, et plein de mépris pour les tribunes formées à son école. La perte de cet homme, auteur de tant de désordres, parut une calamité réelle ; et quand on songe à ses indignes successeurs, on conçoit ces regrets qui furent presque universels. Il faut être juste envers lui. En excitant du haut de la tribune des orages trop dangereux, il a porté plus d'une fois des vues très sages et très élevées dans la législation. Il a soutenu les principes d'une vraie liberté. Il s"est élevé avec force contre toutes les mesures oppressives. Il a flétri les tyrans démagogues ; aussi ses autels sont-ils tombés devant ceux de Marat, et rien n'était plus conséquent. Tel est le sort de tous les chefs des révolutions. Ils laissent l'empire à des hommes qu'ils ont à peine aperçus dans la foule de leurs complices. Ces complices font place à d'autres plus vils encore, et la destinée des peuples, qu'on voulait rendre

meilleure, n'en devient que plus malheureuse. Mirabeau prédit tous ces maux à son lit de mort : ils se sont trop vérifiés pendant trois années. Gardons qu'ils ne renaissent encore, et souvenons-nous toujours des derniers conseils du premier fondateur de la révolution.

Du général Lafayette

ET DES MOTIONS FAITES EN SA FAVEUR AU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

13 JUILLET 1797.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner la vie politique de M. de Lafayette, et de porter, sur sa conduite dans la révolution française, un jugement qui n'appartient qu'à la postérité. On doit au malheur des secours, avant de lui faire entendre des vérités sévères ; et d'ailleurs, comment une voix impartiale obtiendrait-elle en ce moment quelque crédit au milieu des défenseurs enthousiastes et des nombreux accusateurs de Lafayette ? Ceux qui ne croient ni à son héroïsme, ni à ses forfaits, seront difficilement écoutés par les passions qui le défendent ou le condamnent. Rien ne me parait le distinguer éminemment des principaux personnages qui ont commencé la révolution. Il contribua, comme les autres, à faire naître des événements plus grands que lui : il ne sut jamais les diriger, même pour son avantage ; et la raison en est simple. Il se laissa constamment gouverner par la multitude, au lieu de s'en rendre le maître ; il s'aperçut trop tard que le monstre déchaîné par lui et par ses collègues avait plus besoin de frein que d'aiguillon. Le poste difficile où il se trouvait placé, donnait à toutes ses actions je ne sais quoi d'équivoque, dont la haine de toutes les factions a pu profiter contre lui avec trop d'avantage. Il est possible que ses qualités l'eussent rendu très recommandable à tous les partis dans des temps paisibles et dans une autre situation ; mais il s'est jeté volontairement au milieu de circonstances extraordinaires avec lesquelles son caractère et ses talents n'avaient aucune proportion. Un jeune élève de Washington. qui avait acquis de la gloire en Amérique, doit trouver grâce, même aux yeux des monarques les plus absolus, quand il défend la liberté ; mais il est condamnable aux yeux des républicains, quand il ne s'oppose pas aux excès de la licence, qu'il est fait pour réprimer et pour punir. En un mot, les diverses époques de la vie du général La-

fayette peuvent justifier ceux qui le louent, ceux qui le blâment, ceux qui le plaignent. On conçoit son premier enthousiasme ; mais bientôt il faut condamner son imprudente faiblesse ; et tout le monde enfin doit louer son repentir, et s'intéresser à ses malheurs.

Les premiers orateurs de l'Angleterre se sont honorés, en implorant pour lui la clémence et la justice de l'empereur. On vient de faire paraître la collection de leurs discours à l'imprimerie du Journal d'Économie publique, chez M. Rœderer, qui s'est fait remarquer aussi parmi les défenseurs de Lafayette. Ces discours sont des modèles que ne peuvent trop étudier les politiques et les orateurs français ; ils y verront avec quelle décence, avec quelle dignité doivent s'exprimer des hommes d'État, et comment on est digne de représenter une grande nation. (Suivent des extraits.)

Veut-on voir un exemple de bienséance encore plus rare parmi nous ? On le trouve dans le discours de M. Fitz-Patrick. Ceux qui le connaissent savent assurément qu'il n'est ni fanatique ni superstitieux. Il parle cependant avec la plus profonde vénération des sentiments religieux de Madame de Lafayette. Il s'indigne qu'on lui ait refusé un confesseur et les autres secours de la religion romaine, qu'elle a, dit-il, demandés inutilement. Il s'est bien gardé, malgré la différence des opinions, de traiter avec légèreté celles d'une femme aussi respectable, qui, dans sa prison. n'a d'autres consolateurs que Dieu et sa conscience.

Si le nom de M. de Lafayette fait naître une juste pitié, celui de Madame de Lafayette excite l'admiration. Ses héroïques vertus défendent son mari contre toutes les haines et auraient dû fléchir l'empereur. Quand le prisonnier d'Olmutz sera délivré, il pourra méditer profondément sur les retours de la fortune au pied des tours du Temple où furent encore enfermées de plus grandes victimes : il y pourra faire un livre instructif à l'usage des peuples et des ambitieux mais il n'en corrigera aucun.

Paroles de Bonnet

J'étais à Genève en 1787 ; j'eus le désir de voir l'illustre Bonnet, disciple de Locke, précurseur de Condillac, auteur de l'Essai analytique des Facultés de l'Âme et des Observations sur les Corps organisés. Je le trouvai à sa maison de Genthod, placée dans une situation à la fois riante et magnifique, aux bords du

lac, entre les sommets des Alpes et du Jura. Il me parla d'abord avec admiration de l'abbé de l'Épée, dont M. Sicard a recueilli la gloire et perfectionné la découverte. Il me montra ensuite quelques fragments de correspondance avec le savant Mosès, juif de Berlin. et l'un des plus subtils métaphysiciens de ce siècle. Enfin la conversation tomba sur les illuminés. Il ne me déguisa point que des hommes illustres de la Suisse étaient atteints de ce délire. J'osai lui en demander la cause. Voici à peu près quelle fut sa réponse :

« La philosophie moderne, me dit-il, a ébranlé les fondements de toutes les croyances religieuses. L'esprit humain, arraché imprudemment aux opinions sur lesquelles il reposait depuis tant de siècles, ne sait plus où se prendre et où s'arrêter. L'absence de la religion laisse un vide immense dans les pensées et dans les affections de l'homme, et celui-ci, toujours extrême, le remplit des plus dangereux fantômes à la place d'un merveilleux sage et consolant adapté à nos premiers besoins ; ainsi l'homme, en devenant incrédule, n'en sera que plus aisément précipité dans la superstition : il portera jusque dans l'athéisme même le besoin des idées religieuses, qui est une partie essentielle de son être, et qui doit toujours faire son bonheur ou son tourment ; il abusera de ses propres sciences en y mêlant les plus monstrueuses rêveries ; il divinisera les effets physiques et les énergies de la nature ; on le verra peut-être retomber dans un absurde polythéisme ; en un mot, il sera disposé à tout croire au moment où il dira fièrement qu'il ne croit plus rien. Il est temps que la véritable philosophie se rapproche, pour son propre intérêt, d'une religion qu'elle a trop méconnue, et qui peut seule donner un essor infini et une règle sûre à tous les mouvements de notre cœur. Il faut laisser des aliments sains à l'imagination humaine si on ne veut pas qu'elle se nourrisse de poisons. »

Telles furent les réflexions de Bonnet. J'avoue qu'elles me frappèrent trop peu à l'époque où je les entendis. Mais, depuis ce temps, elles sont revenues à mon souvenir. Je les offre aux méditations des bons esprits.

Exemple de Washington proposé, etc., etc.

PROPOSÉ AUX CHEFS D'UNE AUTRE RÉPUBLIQUE.

22 août 1797.

La révolution d'Amérique a produit la nôtre, et le Nouveau Monde peut aujourd'hui donner quelques leçons à l'ancien qui l'a subjugué. Un de mes amis, qui a voyagé en philosophe et en soldat dans les treize États unis, et qui a longtemps servi sous les drapeaux de Washington, m'a vivement intéressé en me parlant quelquefois de ce fondateur de la liberté amérivaine ; ses récits m'ont convaincu que, pour affermir la république française, il ne lui manquait que des hommes tels que Washington. À la tête des armées comme à celle du sénat, dans sa vie publique comme dans sa vie privée, il a mérité l'admiration et l'amour de ses concitoyens. Son grand caractère a comprimé facilement toutes les factions, et l'Amérique en comptait presque autant que la France. Mais s'il avait fallu choisir entre les factions qui déchiraient sa patrie, ce n'est pas assurément celle des niveleurs, des égorgeurs, des jacobins d'Amérique, qu'il eût voulu favoriser. Il savait trop que, dans tous les siècles et dans tous les pays, il est encore plus dangereux d'avoir ces gens-là pour alliés que pour ennemis. Les principes de sa politique et de sa morale ne lui auraient jamais permis d'associer aux enseignes de la liberté celles des brigands et des assassins. « Voici à ce propos, me disait, l'autre jour, l'ami que j'ai cité en commençant, ce que pensait le héros du Nouveaux Monde.

« Quand le bruit de quelque complot royaliste se répandait en Amérique, j'observais attentivement Washington. Il ne se hâtait jamais d'y croire. Il était toujours tranquille comme la sagesse, et simple comme la vertu. La crainte exagère tout, disait-il, et la multitude aime à s'alarmer. Mais il est certaines erreurs qui ne doivent jamais arriver jusqu'à l'homme chargé des destinées d'un grand peuple. Au reste, les ennemis dont je me défie le plus, ne sont pas ceux dont le cœur reste attaché au roi George, et si on doit condamner leurs principes, on peut estimer leur caractère. Les Anglais les plus patriotes ne persécutent point le petit nombre d'Écossais qui est resté fidèle à la maison des Stuarts. Cette constance dans les opinions de quelques individus, y est même respectée quand elle ne trouble point la tranquillité publique. Mais je crains quelques hommes artificieux et pervers qui ont marché les premiers sous mes drapeaux ; qui, toujours pleins d'emportement, veulent pousser la foule aux partis extrêmes, et qui osent accuser Washington de ne pas assez aimer la liberté. »

« Quelques jours après ce discours d'un grand homme, le perfide Arnold, qu'on croyait le plus ardent des républicains, trahit l'Amérique et se rendit à l'Angleterre. »

Éloge funèbre de Washington

PRONONCÉ DANS LE TEMPLE DE MARS

(HÔTEL DES INVALIDES)

Le 20 pluviose an VIII (8 février 1800).

La France, qui fut toujours assez grande et assez généreuse pour accueillir sans crainte et sans jalousie les vertus et la gloire étrangères, décerne un hommage public aux mânes de Washington. Elle acquitte en ce moment la dette des deux mondes. Nul gouvernement, quelle que soit sa forme et son opinion. ne peut refuser du respect à ce fondateur de la liberté. Le peuple, qui naguère appelait Washington rebelle, juge lui-même l'affranchissement de l'Amérique comme un de ces événements consacrés par le suffrage des siècles et de l'histoire. Tel est le privilège des grands caractères. Ils semblent si peu appartenir aux âges modernes, qu'ils impriment, dès leur vivant même, je ne sais quoi d'auguste et d'antique à tout ce qu'ils osent exécuter. Leur ouvrage, à peine achevé, s'attire déjà cette vénération qu'on n'accorde volontiers qu'aux seuls ouvrages du temps. La révolution américaine dont nous sommes les contemporains, semble en effet affermie pour jamais. Washington la commença par l'énergie, et l'acheva par la modération. Il sut la maintenir en la dirigeant toujours vers la plus grande prospérité de son pays, et ce but est le seul puisse justifier au tribunal de l'avenir des entreprises aussi extraordinaires.

L'éloge de ce héros de l'Amérique, mériterait d'être prononcé par les bouches les plus éloquences. le songe, avec un sentiment mêlé d'admiration et de regrets, que ce temple, orné de tous les trophées de la valeur, s'éleva dans un siècle de génie, aussi fécond en grands écrivains qu'en illustres capitaines. Alors la mémoire des héros était confiée à des orateurs dont le génie donnait l'immortalité. Aujourd'hui la gloire militaire brille d'un plus vif éclat, et dans tous les pays la gloire des beaux-arts s'est presque éclipsée. Ma voix est trop faible sans doute pour se faire entendre au milieu d'une solennité si imposante, et si nouvelle pour moi. Mais du moins cette voix est pure, et, comme elle n'a jamais flatté aucune espèce de tyrannie, elle ne s'est pas rendue indigne de célébrer un moment l'héroïsme et la vertu.

D'ailleurs, cette cérémonie funèbre et guerrière porte d'avance au fond de tous les cœurs, et mieux que toutes les paroles, des émotions fortes et pro-

fondes. Le deuil que le premier Consul ordonne pour Washington, annonce à la France, que les exemples qu'donna ne sont point perdus. C'est moins pour le général illustre, que pour le bienfaiteur et l'ami d'un grand peuple, que des crêpes funèbres ont couvert les drapeaux de la victoire et l'habit de nos guerriers. Elles ne sont plus enfin ces pompes barbares, aussi contraires à la politique qu'à l'humanité, où l'on prodiguait l'insulte au malheur, le mépris à de grandes ruines, et la calomnie à des tombeaux. Toutes les pensées magnanimes, toutes les vérités utiles peuvent paraitre dans cette assemblée. Je loue avec honneur, devant des guerriers, un guerrier ferme dans les revers, modeste dans la victoire, et toujours humain dans l'une et l'autre fortune. Je loue, devant les ministres de la république française, un homme qui ne céda jamais aux mouvements de l'ambition, et qui se prodigua toujours aux besoins de sa patrie ; un homme, qui, par une destinée peu commune à ceux qui changent les empires, mourut en paix, et comme un simple particulier, dans sa terre natale, où il avait occupé le premier rang, et que ses mains avaient affranchie.

Quel Français, doué d'une imagination sensible, ne se rappelle avec transport le premier moment où la renommée nous annonça que la liberté relevait ses étendards chez les peuples de l'Amérique ? L'ancien monde, courbé sous le poids des vices et des calamités qui accablaient sa vieillesse, retrouva quelque enthousiasme, et tourna les yeux vers ces régions lointaines où semblait commencer une nouvelle époque pour le genre humain. Alors tous les vœux étaient pour la liberté ; et ces vœux mêmes se manifestèrent jusque dans les palais et sur les trônes. Les mers de l'Europe furent étonnées de porter des flottes royales qui volaient à la défense des républicains de l'Amérique.

Ôtemps des plus douces espérances ! ô souvenirs de notre première jeunesse ! Avec quelle inquiétude nous interrogions alors tous les navigateurs qui arrivaient des ports de Charles-Town et de Boston ! Comme nous plaignions les revers de ces braves milices américaines que leurs désastres, leurs fatigués et leurs besoins ne découragèrent jamais ! Comme tous nos vœux s'associèrent aux premiers triomphes de Washington ! Le sage négociateur qui l'aida dans une si noble cause, Franklin ne fut-il pas environné de nos hommages, quand il vint montrer à Paris, et jusque dans Versailles, la noble simplicité des mœurs républicaines ? Il habita sur les rives du fleuve voisin, en face des lieux où nous sommes réunis. Plusieurs d'entre vous ont vu, comme moi, la physionomie vénérable de ce vieillard, qui ressemblait l'ancien législateur des Scythes, voyageant dans Athènes. Les opinions du négociateur et du héros des treize

États unis furent quelquefois opposées ; mais leurs volontés se rencontrèrent toujours, lorsqu'il fallut travailler au bien commun de la patrie. Leurs deux noms, qui furent si souvent confondus dans les mêmes éloges pendant leur vie, ne doivent point être séparés après leur mort. Si l'âme de Franklin revient errer sur ces bords qu'il a chéris longtemps, elle applaudit sans doute aux honneurs que Washington reçoit de nous.

C'est aux guerriers qui m'environnent, c'est à eux seuls qu'il appartient de marquer la place qu'occupera Washington parmi les capitaines fameux. Ses succès parurent avoir plus de solidité que d'éclat, et le jugement domina plus que l'enthousiasme dans sa manière de commander et de combattre. D'ailleurs les prodiges militaires exécutés par les troupes françaises, ont affaibli la renommée de tout ce qui s'est illustré dans la même carrière. Aucun peuple ne peut donner désormais les leçons de l'héroïsme à celui qui en a dans son sein tous les modèles. Mais Washington nous offre d'autres exemples non moins dignes d'être imités. Au milieu de tous les désordres des camps et de tous les excès inséparables de la guerre civile, l'humanité se réfugia sous sa tente, et n'en fut jamais repoussée. Dans les triomphes et dans l'adversité, il fut toujours tranquille comme la sagesse, et simple comme la vertu. Les affections douces restèrent au fond de son cœur ; même dans ces moments où l'intérêt de sa propre cause semblait légitimer en quelque sorte les lois de la vengeance. C'est toi que j'en atteste, ô jeune Asgill, toi dont le malheur sut intéresser l'Angleterre, la France et l'Amérique. Avec quels soins compatissants Washington ne retarda-t-il pas un jugement que le droit de la guerre permettait de précipiter ! Il attendit qu'une voix alors toute-puissante franchit l'étendue des mers, et demandât une grâce qu'il ne pouvait lui refuser. Il se laissa toucher sans peine par cette voix conforme aux inspirations de son cœur, et le jour qui sauva une victime innocente doit être inscrit parmi les plus beaux de l'Amérique indépendante et victorieuse.

Les mouvements d'une âme magnanime, n'en doutons point, achèvent et maintiennent les révolutions plus sûrement que les trophées et les victoires. L'estime qu'obtint le caractère du général américain contribua plus que ses armes à l'indépendance de sa patrie.

Quand un État ébranlé change de forme avec violence, tous les États voisins jettent sur lui des yeux d'inquiétude et de crainte : ils ne se rassurent que lorsqu'il a repris des mouvements réguliers et constants. Un peuple en révolution

n'a plus d'alliés et d'amis. Il réclame vainement les anciens traités ; tous ses vieux liens sont rompus avec les autres, comme avec lui-même : il est isolé au milieu du monde qu'il épouvante. On s'éloigne de lui comme des volcans. Il faut ordinairement qu'à la suite de ces grandes crises politiques, survienne un personnage extraordinaire, qui, par le seul ascendant de sa gloire, comprime l'audace de tous les partis, et ramène l'ordre au sein de la confusion. Il faut, si je l'ose dire, qu'il ressemble à ce dieu de la fable, à ce souverain des vents et des mers, qui, lorsqu'il élevait son front sur les flots, tenait en silence toutes les tempêtes soulevées. C'est alors que les gouvernements plus tranquilles se rapprochent de celui dont ils avaient d'abord redouté les convulsions et les atteintes.

En effet, c'est lorsque Washington eut persuadé à ses ennemis qu'il avait assez de force pour gouverner tranquillement l'Amérique longtemps bouleversée, que la paix se conclut sous ses auspices, et que la liberté des États-Unis fut proclamée, des bords de la Delaware jusqu'aux bords de la Tamise. Ainsi tout est pour nous, dans son histoire, une suite d'instructions et d'espérances.

Les caractères de la révolution d'Amérique se retrouvèrent plus d'une fois dans celle de la France. Les colonies s'étaient soulevées contre leur métropole pour faire déclarer leur indépendance. Cette indépendance était reconnue, et cependant les colonies n'étaient point heureuses. Tous les partis étaient encore en présence ; toutes les ambitions subalternes, toutes les haines fermentaient au fond des cœurs. Tant que la guerre étrangère est allumée contre un État qui change sa constitution, l'intérêt commun réunit toute l'activité des passions populaires dans la défense du territoire. C'est le seul moment où leur propre sûreté les force à reconnaître quelque subordination. Leurs rugissements se taisent au milieu du fracas des armes et des chants de la victoire. Mais, au retour de la paix, elles ne sont plus enchaînées par les mêmes craintes ou le même respect. Leur fougue aveugle se tourne quelquefois contre celui même qui sauva la patrie menacée. Washington avait prévu les dangers ; mais il avait préparé tous les remèdes. Il ne crut point que la paix qu'il venait de conclure suffit pour assurer la tranquillité intérieure. Il avait triomphé de l'Angleterre : il entreprit contre la licence des partis une lutte non moins pénible et non moins glorieuse.

Cependant il ne voulut laisser aucun prétexte aux accusations de la calomnie. Sitôt que la paix fut signée, il remit au congrès tous les pouvoirs dont il était investi. Il ne voulut se servir, contre ses compatriotes égarés, que des

armes de la persuasion. S'il n'eût été qu'un ambitieux vulgaire, il eût pu accabler la faiblesse de toutes les factions divisées, et lorsque aucune constitution n'opposait de barrière à l'audace, il se serait emparé du pouvoir avant que les lois en eussent réglé l'usage et les limites. Mais ces lois furent provoquées par lui-même avec une constance opiniâtre. C'est quand il fut impossible à l'ambition de rien usurper, qu'il accepta, du choix de ses concitoyens, l'honneur de les gouverner pendant sept années. Il avait fui l'autorité, quand l'exercice pouvait en être arbitraire : il n'en voulut porter le fardeau, que lorsqu'elle fut resserrée dans des bornes légitimes. Un tel caractère est digne des plus beaux jours de l'antiquité. On doute, en rassemblant les traits qui le composent, qu'il ait paru dans notre siècle. On croit retrouver une vie perdue de quelques-uns de ces hommes illustres dont Plutarque a si bien tracé le tableau.

Son administration fut douce et ferme au-dedans, noble et prudente au dehors. Il respecta toujours les usages des autres peuples, comme il avait voulu qu'on respectât les droits du peuple américain. Aussi, dans toutes les négociations, l'héroïque simplicité du président des États-Unis traitait sans jactance et sans abaissement avec la majesté des rois. Ne cherchez point, dans son administration, ces pensées que le siècle appelle grandes, et qu'il n'aurait cru que téméraires. Ses conceptions furent plus sages que hardies : il n'entraîna point l'admiration ; mais il soutint toujours l'estime au même degré, dans les camps et dans le sénat, au milieu des affaires et dans la solitude.

Il est des hommes prodigieux, qui apparaissent, d'intervalle en intervalle, sur la scène du monde avec le caractère de la grandeur et de la domination. Une cause inconnue et supérieure les envoie, quand il en est temps, pour fonder le berceau ou pour réparer les ruines des empires. C'est en vain que ces hommes, désignés d'avance, se tiennent à l'écart ou se confondent dans la foule : la main de la fortune les soulève tout à coup, et les porte rapidement d'obstacle en obstacle, et de triomphe en triomphe. jusqu'au sommet de la puissance. Une sorte d'inspiration surnaturelle anime toutes leurs pensées : un mouvement irrésistible est donné à toutes leurs entreprises. La multitude les cherche encore au milieu d'elle, et ne les trouve plus ; elle lève les yeux en haut, et voit, dans une sphère éclatante de lumière et de gloire, celui qui ne semblait qu'un téméraire aux yeux de l'ignorance et de l'envie. Washington n'eut point ces traits fiers et imposants qui frappent tous les esprits : il montra plus d'ordre et de justesse, que de force et d'élévation dans les idées. Il posséda surtout, dans un degré supérieur, cette qualité qu'on croit vulgaire, et qui est si rare, cette qualité non

moins utile au gouvernement des États qu'à la conduite de la vie, qui donne plus de tranquillité que de mouvement à l'âme, et plus de bonheur que de gloire à ceux qui la possèdent, ou à ceux qui en ressentent les effets : c'est le bon sens dont je veux parler ; le bon sens, dont l'orgueil a trop rejeté les anciennes règles, et qu'il est temps de réhabiliter dans tous ses droits. L'audace détruit, le génie élève, le bon sens conserve et perfectionne. Le génie est chargé de la gloire des empires ; mais le bon sens peut assurer seul et leur repos et leur durée.

Washington était né dans une opulence qu'il avait noblement accrue, comme les héros de l'antique Rome, au milieu des travaux de l'agriculture. Quoiqu'il fût ennemi d'un vain faste, il voulait que les mœurs républicaines fussent environnées de quelque dignité. Nul de ses compatriotes n'aima plus vivement la liberté ; nul ne craignit plus les opinions exagérées de quelques démagogues. Son esprit, ami de la règle, s'éloigna constamment de tous les excès : il n'osait insulter à l'expérience des âges ; il ne voulait ni tout changer ni tout détruire à la fois ; il conservait, à cet égard, la doctrine des anciens législateurs.

En effet, quand ces grands hommes avaient créé des habitudes et des sentiments dans l'esprit et dans l'âme de leurs concitoyens, ils croyaient leur tâche presque achevée : ils faisaient des systèmes de mœurs plutôt que des systèmes de lois ; ils avaient même tant de respect pour la toute-puissance des habitudes qu'ils ménagèrent d'anciens préjugés peu compatibles en apparence avec un nouvel ordre de choses. La Grèce et Rome, en passant de l'empire des rois sous celui des archontes et des consuls, ne virent changer ni leurs différents cultes, ni le fond de leurs usages et de leurs mœurs. Les premiers chefs de ces républiques se persuadèrent, sans doute, qu'un mépris trop évident de l'autorité des siècles et des traditions affaiblirait la morale, en avilissant la vieillesse aux yeux de l'enfance. Ils craignirent de porter trop d'atteinte à la majesté des temps et à l'intérêt des souvenirs.

Je ne m'écarte point de mon sujet, en rappelant la mémoire de ces fondateurs des anciennes républiques, auprès de qui la postérité placera Washington. Comme eux, il gouverna par les sentiments et par les affections, plutôt que par des ordres et des lois ; comme eux, il fut simple au faite des honneurs, comme eux, il resta grand au milieu de la retraite. Il n'avait accepté la puissance, que pour affermir la prospérité publique : il ne voulut pas qu'elle lui fût rendue, quand il vit que l'Amérique était heureuse et n'avait plus besoin de son dévoue-

ment. Il voulut jouir avec tranquillité, comme les autres citoyens, de ce bonheur qu'un grand peuple avait reçu de lui. Mais c'est en vain qu'il abandonna la première place : le premier nom de l'Amérique était toujours celui de Washington.

Quatre ans s'étaient écoulés à peine, depuis qu'il avait quitté l'administration. Cet homme, qui longtemps conduisit des armées, qui fut le chef de treize États, vivait sans ambition dans le calme des champs. au milieu de vastes domaines, cultivés par ses mains, et de nombreux troupeaux, que ses soins avaient multipliés dans les solitudes d'un nouveau monde. Il marquait la fin de sa vie par toutes les vertus domestiques et patriarcales, après l'avoir illustrée par toutes les vertus guerrières et politiques. L'Amérique jetait un œil respectueux sur la retraite habitée par son défenseur ; et de cette retraite, où s'était renfermée tant de gloire, sortaient souvent de sages conseils. qui n'avaient pas moins de force que dans les jours de son autorité : ses compatriotes se promettaient encore de l'écouter longtemps ; mais la mort l'a tout à coup enlevé au milieu des occupations les plus douces et les plus dignes de la vieillesse.

Un cri de douleur s'est fait entendre du fond de l'Amérique, qu'il avait délivrée. Il appartenait à la France de répondre la première à ce cri funèbre, qui doit retentir dans toutes les grandes âmes. Ces voûtes augustes ont été dignement choisies pour l'apothéose d'un héros. L'ombre de Washington, en descendant sur ce dôme majestueux, y trouvera celles de Turenne, de Catinat et du grand Condé, qui se plaisent à l'habiter encore. Si ces guerriers illustres n'ont pas servi la même cause pendant leur vie, la même renommée les réunit quand ils ne sont plus. Les opinions, sujettes aux caprices des peuples et des temps ; les opinions, partie faible et changeante de notre nature. disparaissent avec nous dans le tombeau : mais la gloire et la vertu restent éternellement. C'est par là que les grands hommes de tous les temps et de tous les lieux, deviennent, en quelque sorte, compatriotes et contemporains. Ils ne forment qu'une seule famille, dont les exemples se transmettent et se renouvellent de successeurs en successeurs. Ainsi, dans cette enceinte guerrière, la valeur de Washington mérite les regards de Condé : sa modération appelle ceux de Turenne : sa philosophie le rapproche encore plus de Catinat. Un peuple qui admettrait ce dogme antique et touchant de la transmigration des esprits, dirait sans doute que plus d'une fois l'âme de Catinat est revenue habiter dans celle de Washington

Mais les accents républicains et belliqueux que ces murs répètent de toutes parts, doivent plaire surtout au défenseur de l'Amérique. Pourrait-il ne pas ai-

mer ces soldats qui repoussèrent, à son exemple, les ennemis de leur patrie ? Il s'approche avec plaisir de ces vétérans, dont les nobles cicatrices sont le premier ornement de cette fête, et dont quelques-uns ont peut-être combattu avec lui près des fleuves et dans les forêts de la Caroline et de la Virginie. Il se promène avec joie au milieu de ces drapeaux enlevés sur les barbares de l'Asie et de l'Afrique étonnées de notre audace. Les dépouilles de la barbarie décorent noblement les funérailles d'un capitaine qui aima les lumières et la liberté. Mais il est encore un hommage plus digne de lui : c'est l'union de la France et de l'Amérique ; c'est le bonheur de l'une et de l'autre ; c'est la pacification des deux mondes. Il me semble que des hauteurs de ce magnifique dôme, Washington crie à toute la France : « Peuple magnanime, qui sais si bien honorer la gloire, j'ai vaincu pour l'indépendance ; mais le bonheur de ma patrie fut le prix de cette victoire. Ne te contente pas d'imiter la première moitié de ma vie : c'est la seconde qui me recommande aux éloges de la postérité. »

Oui, tes conseils seront entendus, ô Washington ! ô guerrier ! ô législateur ! ô citoyen sans reproche ! Celui qui, jeune encore, te surpassa dans les batailles, fermera, comme toi, de ses mains triomphantes, les blessures de la patrie. Bientôt, nous en avons sa volonté pour gage, et son génie guerrier, s'il était malheureusement nécessaire, bientôt l'hymne de la paix retentira dans ce temple de la guerre ; alors le sentiment universel de la joie effacera le souvenir de toutes les injustices et de toutes les oppressions : déjà même les opprimés oublient leurs maux, en se confiant à l'avenir ; les acclamations de tous les siècles accompagneront enfin le héros qui donnera ce bienfait à la France, et au monde qu'elle ébranle depuis trop longtemps.

De la littérature, par Madame de Staël

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LES INSTITUTIONS SOCIALES.

PAR M DE STAËL-HOLSTEIN.

(Mercure de France, 1800)

PREMIER EXTRAIT.

La littérature, quand elle est cultivée par des femmes, devrait toujours prendre un caractère aimable et doux comme elles. Il semble que leurs succès dans les arts, ainsi que leur bonheur dans la vie domestique, dépendent de leur respect pour certaines convenances. On veut, et c'est un hommage de plus qu'on rend à leur sexe, on veut en retrouver tout le charme dans leurs écrits, comme dans leurs traits et dans leurs discours. À ce prix, leur gloire est assurée si elles montrent quelque talent ; et même, après une tentative malheureuse, l'indulgence publique les excuse et les protége. Mais quand une femme parait sur un théâtre qui n'est pas le sien, les spectateurs. choqués de ce contraste, jugent avec sévérité celle-là même qu'ils auraient environnée de faveur et d'hommages, si elle n'avait point changé sa place et sa destination. Telle est la cause qui explique l'amertume de certains jugements, peu compatibles en apparence avec les mœurs et l'urbanité nationales.

Madame de Staël avait consacré son premier écrit à la gloire de Rousseau. Cet écrit obtint de justes éloges : on aima jusqu'à l'excès de l'enthousiasme qui se mêlait à ses jugements. L'enthousiasme, en parlant de Rousseau, convenait au sexe de l'auteur et à son âge. Ce n'est ni aux femmes, ni aux jeunes gens, à voir les défauts du peintre de la nouvelle Héloïse et de Sophie. Depuis ce temps, les essais de madame de Staël ne paraissent pas avoir réuni le même nombre de suffrages, soit qu'alors elle écrivit sous de meilleures inspirations, soit que maintenant on la juge avec moins d'équité, comme elle en paraît persuadée. « L'opinion, dit-elle, semble dégager les hommes de tous les devoirs envers une femme à laquelle un esprit supérieur serait reconnu : on peut être ingrat, perfide, méchant envers elle, sans que l'opinion se charge de la venger. N'est-elle pas une femme extraordinaire ? Tout est dit alors, etc. » Il est difficile, après cet anathème, de juger les femmes extraordinaires. Heureusement celui qui écrit n'a jamais eu de rapport avec madame de Staël, et du moins il est à l'abri de tout reproche d'ingratitude et de perfidie.

Le nouveau livre qu'elle donne exigeait les plus vastes études et le goût le plus sûr. Voici son plan ; c'est elle qui parle :

« Je me suis proposé d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois. Il me semble que l'on n'a point suffisamment analysé les causes morales et politiques qui modifient l'esprit de la littérature. »

La conception de ce plan est plus hardie que l'exécution n'en est facile. On ne pouvait le remplir qu'à l'aide de la méditation et du temps. Il fallait réunir à la connaissance approfondie de l'histoire, ce coup d'œil observateur qui ne se trompe jamais sur le résultat des faits et sur leurs causes. Dans un ouvrage où tous les hommes illustres et tous les siécles sont jugés, leurs maximes et leur autorité ne devaient être contredites qu'avec la plus grande circonspection ; et les préjugés de quelques cercles, les opinions de quelques jours, des goûts de fantaisie, des paradoxes dictés par des affections ou des répugnances particulières, ne pouvaient être sérieusement opposés à des traditions antiques et universelles, à cette science des âges qui, dans les lettres et les arts comme dans la morale, est encore le guide le plus infaillible de la raison, du goût et du génie.

En parcourant ce livre, on est surtout frappé du peu d'accord que madame de Staël a mis entre le système qu'elle veut établir, et les preuves dont elle veut l'appuyer. Ce système est la perfection successive et indéfinie de l'esprit humain ; et cependant elle se plaint à chaque page des progrès de la corruption universelle ! On l'entend même dénoncer plus d'une fois une conspiration toute récente, dirigée contre la supériorité de l'esprit et des lumières. Elle ressemble à ces philosophes dont parle Voltaire,

Qui criaient tout est bien ! d'une voix lamentable.

On dirait que cette perfectibilité, dont elle se fait l'apôtre, n'est qu'un jeu de son imagination, qu'une idée d'emprunt, ou du moins qu'une affaire de parti ; mais qu'elle est toujours convaincue, quand elle s'exprime dans un langage différent. Elle ne cesse de faire entendre alors les plaintes d'une âme blessée dans ses affections, dans ses vœux les plus secrets, et jusque dans son amour-propre qu'elle ne déguise point. Elle juge avec la plus grande rigueur ses contemporains, dont elle désespère en dépit de leurs progrès philosophiques : elle les enveloppe tous dans ses ressentiments contre ceux qui l'ont méconnue ; et c'est ainsi qu'il règne une contradiction perpétuelle entre les mouvements de son âme et les vues de son esprit.

« Nous sommes, dit-elle, au plus affreux période de l'esprit public : l'égoïsme de l'état de nature, combiné avec l'active multiplicité des intérêts de la société, la corruption sans politesse, la grossièreté sans franchise, la civilisation sans lumières, l'ignorance sans enthousiasme, etc. » Elle ajoute plus bas : « Un tel peuple est dans une disposition presque toujours insouciante. Le froid de l'âge semble atteindre la nation toute entière… Beaucoup d'illusions sont détruites

sans qu'aucune vérité soit établie : on est retombé dans l'enfance par la vieillesse, dans l'incertitude par le raisonnement. L'intérêt mutuel n'existe plus ; on est dans cet état que le Dante appelle l'enfer des tièdes. »

Mais quelle est donc cette époque où nous sommes parvenus, selon l'auteur, au plus affreux période de l'esprit public ? C'est précisément celle où, d'après le système de perfectibilité, les méthodes analytiques font disparaître toutes les erreurs, où la philosophie répand toutes les lumières, où la démonstration doit passer enfin des sciences exactes dans l'art de gouverner les hommes. Quoi ? dans un monument élevé il la gloire de la philosophie moderne, on ose dire en sa présence qu'elle a détruit toutes les illusions sans établir aucune vérité, et que l'excès du raisonnement n'a produit que l'excès de l'incertitude ! Ses plus terribles censeurs se permettraient à peine le langage de son nouveau panégyriste.

L'instinct chez les femmes juge mieux que le raisonnement. Madame de Staël n'a jamais plus de talent que lorsqu'elle abandonne son système ; et ce qu'elle sent est toujours plus vrai que ce qu'elle pense. Elle a beau vanter, avec effort, l'époque où chaque jour ajoute à la masse des lumières, où chaque jour des vérités philosophiques acquièrent des développements nouveaux ; elle regrette plus d'une fois les temps où l'esprit humain, moins détrompé, laissait aux passions plus d'énergie, au sentiment plus de secrets et de délices, à l'imagination plus d'enchantements. Elle vante l'héroïsme des vieux âges, et même elle avoue l'utilité des institutions religieuses. Tous ses vœux redemandent ce culte de l'amour que nos ancêtres vouaient aux femmes, et qu'elles obtenaient par les vertus autant que par la beauté.

Eh quoi ! l'histoire et la réflexion ne lui ont-elles pas appris que cette exaltation dans les cœurs et les caractères n'appartient pas aux siècles du calcul et du raisonnement ? Quand tout désabuse, il est impossible de se passionner : quand tout est soumis à l'analyse philosophique, tout perd son charme en perdant son mystère ; et l'âme ne se plait que dans les sentiments mystérieux et infinis. Des amants, des héros comme Tancrède, pour qui madame de Staël montre tant de prédilection, ne se rencontrent qu'à cette époque où les chevaliers s'engageaient sur le même autel, et par le même serment, à servir Dieu et leur Dame. Ces deux noms, ces deux sentiments, confondus dans leurs cœurs, s'y gravaient éternellement. Si les Celtes, dont elle aime aussi les mœurs, honoraient les femmes, avilies chez tant d'autres nations, c'est que pour eux les

femmes étaient des êtres en quelque sorte divins : c'est qu'ils étaient persuadés que, si la raison de l'homme vient de la vie et de la science, celle des femmes vient du ciel. Quand on veut obtenir les mêmes effets, il faut donc rappeler les mêmes causes.

Quand on veut diviniser l'amour et les femmes, quand on demande aux hommes des passions sublimes et des dévouements héroïques, il est inconséquent d'écrire en faveur de ces doctrines qui dessèchent l'âme et l'imagination. Il ne faut pas surtout exalter les sciences aux dépens des beaux-arts, et ne donner, dans l'échelle progressive de l'esprit humain, qu'une place inférieure aux poëtes, pour mieux plaire à ceux qui s'appellent philosophes. Ils étaient poëtes, et non pas géomètres et chimistes, ceux qui firent tomber la terre aux genoux des grâces et de la gloire, de la vertu et de la beauté.

Les détails de cet ouvrage doivent participer aux défauts de l'ensemble. Des jugements opposés et irréfléchis se retrouvent presque dans les mêmes chapitres. Les faits les mieux connus s'oublient ou se dénaturent ; et les témoignages de l'histoire, comme l'autorité des anciennes poétiques, réfutent à chaque instant les opinions de madame de Staël. On est fâché que son imagination ait pris la peine de reproduire et d'embellir les fausses doctrines qui depuis vingt ans se multiplient en France et en Allemagne, au profit de l'envie, de l'ignorance et du mauvais goût. Ce qu'il y a de plus exact dans la partie littéraire, est dû presque entièrement à la rhétorique de Blair, qui s'est montré plus juste et plus sage que d'autres critiques anglais, mais qui est encore très aveugle par les préventions nationales. Quant à la partie politique, elle est empruntée d'un livre intitulé political Justice, par l'Anglais Godwin. Ce livre n'a pas eu le même succès que le roman de Caleb Williams, parce qu'on n'y retrouve pas le même talent. Mais l'une et l'autre production portent l'empreinte de cet esprit chagrin, de cet orgueil séditieux qui, pour se venger de quelques prétentions humiliées, veut renverser de fond en comble toutes les institutions sociales, au nom de je ne sais quelle perfectibilité, dont rien ne garantit la certitude.

Avant de se livrer à toutes les discussions littéraires qu'exige l'examen de la poétique de madame de Staël, il est nécessaire d'apprécier enfin, et de réduire à sa juste valeur ce système de perfectibilité qu'elle revient encore proclamer au milieu de tant de larmes qui ne sont point taries, et sur tant de ruines et de tombeaux qui semblent offrir d'autres leçons à l'expérience. On réfutera, en lui répondant, quelques autres écrivains du même parti, qui ont mis plus de mé-

thode dans leurs raisonnements, mais qui n'ont guère mieux prouvé ce qu'ils voulaient établir.

Leur première erreur vient de ce qu'ils confondent sans cesse les progrès des sciences naturelles avec ceux de la morale et de l'art de gouverner. Rien n'a pourtant moins de ressemblance. La géométrie, l'astronomie, la chimie, se développent graduellement par de longues observations, ou doivent leurs succès à des découvertes inattendues, comme celles de l'imprimerie, de la poudre à canon, de la boussole et des lunettes, dont les inventeurs sont même inconnus. Des procédés, des instruments nouveaux, ont sans doute porté les sciences modernes à un degré qu'elles ne pouvaient atteindre autrefois. En faut-il conclure que, dans tout le reste, nous raisonnions avec plus de justesse que les anciens, parce que nous sommes meilleurs géomètres et meilleurs physiciens ? Non sans doute. Les découvertes qui, dans ce genre, assurent notre supériorité, sont plutôt dues à des événements fortuits qu'à la raison perfectionnée. On dirait même que, pour mieux humilier l'orgueil de l'homme, elles ont été plus souvent accordées aux jeux de l'ignorance qu'aux spéculations du génie. Le temps et le hasard revendiquent toujours une partie de la gloire des sciences. C'est pour cela que la gloire des savants subit, de siècle en siècle, tant de variations, et qu'elle est souvent éclipsée par celle de leurs successeurs ; car on ne peut assigner de limites à la marche infinie du temps, et prévoir tous les effets de cette puissance capricieuse et inconnue que nous appelons le hasard. Il faut le dire au milieu d'un siècle si fier de ses connaissances : les créations les plus brillantes et les plus durables sont celles de l'éloquence et de la poésie. Leur pouvoir est établi sur le cœur de l'homme, qui ne change point. Elles participent à l'intérêt éternel de ses passions et de ses sentiments, qui ont le même caractère dans tous les âges. Alexandre vivait dans les plus beaux temps de la philosophie ancienne : il était l'élève de ce philosophe que toutes les sciences ont nommé leur maître ; et cependant il se plaignait de n'avoir point un Homère. Sa grande âme avait deviné que les siècles et les héros doivent leur plus brillante renommée à ces arts touchants ou sublimes, dont le temps ne vieillit point les grâces et la beauté.

En second lieu, si les sciences ont fait des progrès incontestables, et si elles en doivent toujours faire, parce qu'elles seront toujours imparfaites et bornées, dirons-nous que le cœur humain doive aussi découvrir des vérités inconnues ? Les notions du juste et de l'injuste sont-elles changées depuis Socrate, comme le système d'Anaxagore, de Thalès et de Démocrite ? La conscience a-t-elle une autre voix ; obéira-t-elle à d'autres oracles ? Certes, le grand Ordonnateur

n'abandonna point les vertus et la félicité de l'homme à la merci du hasard. Et que font aux vertus, à la morale, et par conséquent au bonheur qui n'existe point sans elles, toutes nos découvertes si vantées ? Leur absence n'a point arrêté, durant trente siècles, la civilisation de plusieurs empires illustres, qui sont parvenus au plus haut point de splendeur et de prospérité. La science des mœurs et des lois est fondée sur les premiers besoins de l'homme, sur ses affections les plus constantes, et sur ses intérêts les plus évidents. Cette science est née plus d'une fois par inspiration, comme tout ce qui est sublime, dans une grande âme ou dans une tête forte. Alfred-le-Grand et Charlemagne la possédèrent dans un siècle d'ignorance ; et des siècles savants ne l'ont pas toujours connue.

Gardons-nous donc bien de calculer les progrès de la raison humaine et des institutions sociales, sur ceux des mathématiques et de la physique. Quelques arts ont donné à l'homme des bras et des yeux de plus pour remuer les corps ou pour atteindre les extrémités du ciel ; mais ils n'ont point ajouté des ressorts à notre âme, ils n'ont point perfectionné l'instinct et découvert de nouveaux sentiments. On leur a fait un reproche contraire, qu'on n'a pas besoin d'admettre pour justifier les vérités précédentes. Il suffit de prouver que, dans tout ce qui ne concerne pas les sciences exactes, rien ne justifie l'orgueil de la sagesse moderne, quand elle se préfère à la sagesse de l'antiquité. Un jeune officier du génie disait un jour au fameux Vauban : « M. le Maréchal, César ne serait qu'un écolier s'il se trouvait devant les villes que vous avez fortifiées. » — « Taisez-vous, jeune homme, répondit Vauban : César dans quinze jours en saurait plus que nous, dès qu'il aurait connu nos armes. Nos mains sont un peu plus adroites que les siennes, grâce à des circonstances particulières, mais son intelligence était fort supérieure à la nôtre. » Ce mot de Vauban vaut mieux que toutes les discussions ; et je le livre aux réflexions du lecteur.

Au reste, madame de Staël, en combattant pour la théorie de la perfectibilité, se trouve elle-même obligée de convenir que l'homme a promptement connu ce dont il avait un vrai besoin. Une main divine, dit-elle, conduit l'homme dans les recherches nécessaires à son existence, et l'abandonne à lui-même dans les études d'une utilité moins immédiate. Elle ne s'est pas aperçue qu'un tel aveu réduit à peu de chose les bienfaits d'une doctrine qui n'a été bien connue que dans le dix-huitième siècle. Nous verrons encore plus d'une fois que, pour la réfuter, il suffit de l'opposer à elle-même.

Quand des preuves de raisonnement on passe aux preuves historiques, cette perfectibilité sociale, due aux méthodes philosophiques, ne parait pas avoir plus de fondement.

Il semble, en effet, que l'esprit du genre humain ressemble à celui des individus : il brille et s'éclipse tour à tour. On suit les époques de son enfance, de sa jeunesse, de sa maturité, de sa vieillesse et de sa décrépitude. Une main cachée et toute-puissante ramène, dans le monde moral, comme dans le monde physique, des événements qui renversent toutes nos méthodes et trompent toutes nos combinaisons. Les Grecs du Bas-Empire étaient de grands raisonneurs et de subtils métaphysiciens. Leurs opinions métaphysiques, que nous méprisons aujourd'hui, ressemblaient pourtant à quelques autres fort admirées. Ils étaient fiers d'avoir recueilli toutes les lumières de l'ancienne Grèce, et celles de l'école d'Alexandrie. Dans les jours mêmes de leur décadence, ils avaient vu naître des personnages très savants, comme Photius, et des empereurs qu'on appelait philosophes, comme Léon. Ils avaient enfin l'usage de quelques arts que nous avons perdus, et qui supposent une industrie perfectionnée. Eh bien ! ces peuples qui se croyaient si éclairés, furent la proie des hordes du Nord ; et les plus grands ennemis de toutes les lumières, les descendants de Mahomet, sont venus répandre les ténèbres de l'ignorance sur ces mêmes contrées que les sciences et les arts avaient remplies de tant de merveilles. Quel philosophe connait la cause à laquelle tient la destinée de nos arts et de nos sciences ? Si une race de grands hommes ne s'était pas élevée dans le palais des rois fainéants, les Sarrasins, s'établissant au-delà des Pyrénées, n'auraient-ils pas détruit toutes les connaissances humaines, dans les parties de l'Europe où elles sont aujourd'hui le plus répandues ? Si le génie de la France n'avait point ramené des bords du Nil le héros qui doit la sauver, dans quelle barbarie l'aurait replongée le gouvernement abattu ! Que de faits semblables s'offrent en lisant l'histoire, et que de conséquences on peut en tirer contre ces progrès nécessaires de l'esprit humain, qui a suspendu sa marche, et qui a même rétrograde à tant d'époques différentes !

Il s'offre même ici une observation frappante. C'est que, toutes les fois qu'on voit le rêve de la perfection philosophique s'emparer des esprits, et produire tant de controverses, les empires sont menacés des plus terribles fléaux. L'espèce humaine doit être affligée de grandes maladies morales, quand elle ne se confie plus qu'aux remèdes de l'avenir. Tout ce que nous remarquons aujourd'hui n"est pas nouveau. Le docte Varron comptait de son temps, si je ne me

trompe, deux cent quatre-vingt-huit opinions sur le souverain bien ; et Varron fut témoin des fureurs de Marius, des proscriptions de Sylla, et des horreurs du triumvirat. Les mêmes recherches occupaient Celsus, Libanius et tous les philosophes dont Julien était le chef et le protecteur. Mais toutes leurs méditations philosophiques ne purent s'opposer aux vices intérieurs, aux causes étrangères qui devaient bientôt détruire le vieux colosse de l'empire romain.

Je sais que le bon sens et l'histoire n'imposent guère à ceux qu'on réfute. Ils dédaignent l'expérience de l'histoire, et regardent le bon sens comme la preuve d'un esprit vulgaire. Ils prétendent exclusivement à la profondeur ; ils accusent tout bon esprit d'être incapable de les entendre ; et rien n'est plus commode pour mettre à couvert leur orgueil et leur infaillibilité. Mais il est temps de leur prouver que cette doctrine, qu'ils croient si profonde, ne fut point celle des philosophes qu'ils admirent le plus eux-mêmes. Elle n'est que l'opinion d'un poëte dont les écrits philosophiques ont assez peu d'importance à leurs yeux, et que madame de Staël caractérise en ces mots : Il n'a fait dans la philosophie qu'accoutumer les hommes à jouer comme les enfants avec ce qu'ils redoutent. Il n'a point examiné les objets face à face, il M yen est point rendu le maître. C'est pourtant cet homme qui n'a point vu les objets face à face (je rends à l'auteur ses expressions, qui lui sont toujours particulières, et qu'on ne peut contrefaire ou suppléer), c'est cet homme qui a répandu l'idée de la perfectibilité. Tout lecteur instruit a déjà nommé Voltaire. Condorcet, et ce témoignage n'est pas suspect, écrit lui-même que Voltaire est un des premiers philosophes qui ait osé prononcer cette vérité si consolante, que depuis plusieurs siècles le genre humain en Europe a fait des progrès très sensibles vers la sagesse et le bonheur, et qu'il doit ces avantages aux progrès des sciences et de la philosophie. Condorcet a pleinement raison en restituant à Voltaire ce genre de gloire.

Montesquieu avait cherché les causes de la dépopulation qu'il croyait apercevoir dans l'univers. Il ajoutait à la fin d'un de ses plus beaux chapitres : « Voilà, sans doute, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en est-on aperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement et dans le cours d'un grand nombre de siècles. Ce qui marque un vice intérieur, un venin secret et caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine. »

Voltaire, qui aimait les jouissances du luxe et l'éclat des sociétés civilisées, s'élève contre cette assertion de Montesquieu. « Quoi ? dit-il dans ses Re-

marques sur l'Histoire, l'esprit de critique, lassé de ne persécuter que des particuliers, a pris pour objet l'univers ! On crie toujours que le monde dégénère, et on veut encore qu'il se dépeuple ! On a beau dire, l'Europe a plus d'hommes qu'alors, et les hommes valent mieux. » Ce grand poëte a tenu constamment le même langage.

Trente ans après, le marquis de Chastellux développa les mêmes idées dans un livre intitulé : De la Félicité publique. Ce livre, qu'on ne lit plus, fut pourtant très loué de Voltaire, parce qu'il flattait son opinion, combattue alors par Mably et par Rousseau, dont tous les ouvrages accusaient l'esprit philosophique de corrompre les institutions sociales. À cette époque, tous les penseurs, tous les philosophes de profession faisaient un crime à Voltaire de son ingénieuse plaisanterie du Mondain, qui n'est au fond qu'un extrait en vers charmants de tout ce qu'il y a de meilleur dans ces longues théories sur la perfectibilité. Voilà donc tous les sages de ces derniers temps. et le grave philosophe de Kœnigsberg lui-même, qui ont pris quelques saillies de l'imagination brillante de Voltaire pour les vérités les plus profondes, et qui nous répètent de l'air le plus sérieux, et avec la morgue la plus doctorale :

Ôle bon temps que ce siècle de fer !

J'en suis fâché, mais en dernière analyse, c'est tout ce qui reste de leurs raisonnements.

Cette discussion nous a fait passer les bornes des extraits ordinaires ; mais les circonstances la rendaient indispensable. Qu'en résulte-t-il ? c'est que rien n'est plus frivole que tout ce qu'on veut nous donner pour important. C'est sur ce qui est, et non sur ce qui doit être, sur des certitudes et non sur des possibilités, qu'il faut arranger le plan du bonheur général. Si ces philosophes se contentaient de jouir de leurs idées avec la conviction solitaire d'une méditation contemplative (on sent bien que ces mots sont à madame de Staël) ; s'ils ne voulaient point appeler les passions de la multitude au soutien de leurs systèmes, rien ne serait plus innocent que tous ces jeux de l'esprit, que tous ces rêves de l'avenir dont les âmes les plus arides et les plus désabusées ont besoin, même quand elles ne croient plus rien. Mais ces doctrines qui veulent perfectionner la race future aux dépens de la race présente, ont bientôt l'ambition de parcourir le monde. Et que de ravages peuvent causer leurs diverses interprétations ! Celui qui parle sera sans doute accusé d'être l'ennemi des lumières et de la philosophie. On se trompera fort : mais il croit que, dans ce genre, tout dé-

pend du choix et de l'usage. C'est des lieux élevés que doit partir la lumière ; alors elle se distribue également, alors elle éclaire sans éblouir ; c'est-à-dire qu'un gouvernement très instruit doit mener la foule. Mais si la foule marchait en avant, comme le veulent les novateurs, si ces mouvements n'étaient pas contenus et dirigés avec la plus grande sagesse, nous retomberions dans l'anarchie et l'ignorance, au nom des lumières et des progrès de l'esprit humain : des exemples terribles l'ont prouvé.

Passons maintenant à la poétique de madame de Staël.

Il a fallu, pour le triomphe du système de la perfection progressive, qu'elle plaçât les Romains au-dessus des Grecs. Elle donne en effet aux premiers une préférence marquée. Les Romains seuls excitent son enthousiasme, et les Grecs, en disparaissant de la terre, ne laissent, dit-elle, que peu de regrets. Ceux qui ont lu avec attention l'histoire grecque et romaine, ceux qui font leurs délices de Plutarque, ne croiront pas, en étudiant ses parallèles, qu'Aristide soit si inférieur à Caton le censeur, Phocion à Caton d'Utique, Lycurgue à Numa, Thémistocle à Camille, Périclès à Fabius, et Cimon à Lucullus. Si on demande à madame de Staël la raison de ce goût exclusif, et qui lui est particulier, on sera bien plus surpris encore.

C'est qu'à Rome tout avait commencé par la philosophie, et que chez les Grecs tout n'avait commencé que par l'imagination. Je ne crois pas qu'on puisse avancer une proposition plus démentie par tous les faits dans ce qui concerne les Romains.

Madame de Staël a-t-elle oublié l'entrevue de Fabricius et de Pyrrhus, si bien racontée dans Plutarque ? On parlait devant le général romain d'une nouvelle philosophie qui se répandait en Grèce, et qui ôtait le gouvernement des affaires humaines à la providence des Dieux. Ô grand Hercule ! s'écria Fabricius, que Pyrrhus et les Samnites épousent cette secte pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !

Et qu'on ne dise pas que cette haine des Romains pour la philosophie n'était dirigée que contre la doctrine d'Épicure : le vieux Caton ne voulut-il pas renvoyer de Rome Carnéades, Diogène et Critolaüs, trois philosophes grecs députés au sénat, pour qu'ils n'eussent pas le temps d'infecter les esprits de leurs opinions ?

Qui ne sait pas, ou du moins qui ne savait pas, après quelques études bien faites dans le dernier des collèges détruits, que la philosophie avait paru fort tard dans l'ancienne Rome et vers la décadence de la république ? Cicéron se plaint, dans ses traités philosophiques, de ne point trouver de termes dans sa langue pour exprimer des idées très familières aux philosophes de la Grèce.

Mais poursuivons.

La littérature romaine, dit l'auteur, est la seule qui ait commencé par la philosophie. Non, elle a commencé par la poésie, comme toutes les autres. Ennius, Accius et Pacuvius ont précédé tous les philosophes. Cicéron lui-même avait composé le poëme de Marius avant d'enseigner à ses compatriotes tout ce qu'il avait appris dans le lycée, l'académie et le portique.

Les conséquences que tire madame de Staël d'un fait qui n'existe pas, ont la même singularité. Les Romains dans leurs mœurs et leur littérature ont, dit-elle, plus de vraie sensibilité que les Grecs, et cela, parce qu'ils ont commencé par la philosophie !

Les Romains ont plus de sensibilité que les Grecs ! Et pourquoi donc, dira tout homme de sens et de goût à madame de Staël, les Romains n'ont-ils jamais réussi dans le genre qui exige le plus de sensibilité, dans la tragédie ? Madame de Staël se fait cette objection, et sa réponse est digne du reste.

« On ne pouvait (c'est elle qui parle) transporter à Rome l'intérêt que trouvaient les Grecs dans les tragédies, dont le sujet était national. Les Romains n'auraient point voulu qu'on représentât sur le théâtre ce qui pouvait tenir à leur histoire, à leurs affections, à leur patrie. Un sentiment religieux consacrait tout ce qui leur était cher. Les Athéniens croyaient aux mêmes dogmes, défendaient aussi leur patrie, aimaient aussi la liberté ; mais ce respect qui agit sur la pensée, qui écarte de l'imagination jusqu'à la possibilité des actions interdites, ce respect qui tient, à quelques égards, de la superstition de l'amour, les Romains seuls l'éprouvaient pour les objets de leur culte. »

Madame de Staël établissait tout à l'heure comme principe un fait qui n'existe pas ; elle contredit maintenant un fait qui existe. Elle va s'en assurer elle-même. On prend la liberté de lui citer Horace, puisqu'elle rapporte souvent le texte des auteurs latins. Horace dit positivement que les Romains ont représenté leurs propres aventures sur le théâtre ; et de plus, il les en félicite :

Nil intentatum nostri liquere poetæ ;
Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere, et celebrare domestica facta ;
Vel qui pretextas, vel qui docuere togatas.

On peut voir à propos du dernier vers, dans les remarques du savant Dacier, que les Romains avaient non seulement exposé sur le théâtre les aventures du leurs personnages héroïques, mais jusqu'aux événements de la vie commune. Ils connaissaient en quelque sorte le drame comme la tragédie.

On est étonné de tant d'idées disparates en si peu de pages ; car on n'est qu'au commencement du premier volume. Mais la surprise augmentera bien davantage.

Ce qui paraît animer madame de Staël contre les Grecs, c'est qu'ils n'ont point connu l'amour ; c'est qu'on ne trouve point de véritable sensibilité dans leur poésie ; c'est qu'enfin chez eux les femmes n'ont point eu d'influence.

Nous examinerons dans l'extrait suivant les deux premiers reproches contre lesquels s'élèvent de toutes parts les amis de la nature et de l'antiquité ; mais quant au dernier, qui touche le plus madame de Staël, hâtons-nous d'apaiser ses ressentiments. Il est certain qu'on voyait plus souvent les femmes dans le cabinet de Périclès et d'Alcibiade qu'autour des chaises curules où siégeaient les pères conscrits.

Cet article est déjà trop long ; mais il faut encore ajouter un mot. Sait-on pourquoi les Grecs n'étaient pas sensibles, selon madame de Staël ? C'est que le genre humain n'avait point atteint l'âge de la mélancolie ! Ce trait passe tous les autres cités jusqu'ici. Ne semble-t-il pas qu'il y ait eu pour le genre humain un âge de la gaité, comme on veut qu'il y en ait un de la mélancolie ? Hélas ! a dit un de nos plus aimables poëtes,

En tout temps l'homme fut coupable,
En tout temps il fut malheureux.

Mais il fallait bien trouver quelque cause de l'infériorité prétendue des Grecs ; et la voilà. Madame de Staël assure qu'il n'y a rien de grand et de philosophique sans mélancolie. Elle annonce en même temps qu'elle est très mélancolique : elle n'aime fortement que les auteurs qui ont ce caractère. On ne sait trop pourtant si elle s'est fait une véritable idée de la mélancolie ; car elle

semble avoir du penchant pour Sénèque, comme plus mélancolique que Cicéron. Le plus grand nombre de ses jugements ressemble à celui-là. Il faut donc s'entendre avec elle sur la mélancolie, puisqu'elle ne parait pas avoir bien défini ses propres sensations, malgré l'analyse philosophique.

La mélancolie rêve beaucoup, et parle peu. Elle se tient à l'écart, et ne cherche point la foule. Elle jouit en silence de ses plaisirs et de ses chagrins, ou ne les confie qu'à l'oreille de l'amour et de l'amitié. Elle ne se connait point elle-même ; son charme se laisse apercevoir sans qu'elle y songe. Elle craint surtout de rencontrer ces lieux où l'ambition inquiète prête l'oreille à tous les vents de l'opinion, de la faveur et de la renommée. Tout le monde enfin aime la mélancolie ; car elle n'est jamais bruyante, amère et chagrine, mais toujours paisible, douce et touchante.

On examinera, d'après cette définition, dans les numéros suivants, tout ce que madame de Staël appelle mélancolique.

Malgré toutes ces observations qui ne sont que trop justes, il faut convenir que plusieurs chapitres méritent des éloges, entre autres ceux sur le christianisme et sur l'invasion des peuples du Nord. On indique d'avance les parties louables, pour se dédommager des critiques qu'exigent le goût et la raison, mais qu'on ne voit tomber qu'à regret sur le livre d'une femme célèbre et si recommandable à tant d'égards.

SECOND EXTRAIT.

Les bons critiques, dans tous les temps, ont voulu rappeler leurs contemporains à l'imitation de l'antiquité. C'est en respectant ses leçons qu'ils prouvent le mieux la vérité de celles qu'ils nous donnent. Les plus grands génies modernes ont regardé les anciens comme leurs maîtres. Un préjugé défavorable s'élève toujours contre les écrivains qui n'accordent pas la même admiration à ces monuments augustes, devant qui se sont prosternés tous les siècles et tous les talents. Si, au lieu de se passionner pour ces chefs-d'œuvre admirés d'âge en âge, on veut affaiblir l'enthousiasme qu'ils inspirent ; si on leur oppose quelques unes de ces productions barbares que les hommes de goût ont généralement condamnées, il est presque sûr qu'on n'a point reçu de la nature cette sensibilité dans les organes, et cette justesse dans l'esprit. sans lesquelles on ne peut bien parler des beaux-arts.

Jusqu'ici tous ceux qui les aiment avaient tourné leurs regards vers la Grèce comme vers leur patrie naturelle. L'imagination des poëtes, ainsi que celle des artistes, aimait à parcourir les ruines d'Athènes et cherchait l'inspiration autour des tombeaux d'Homère et de Sophocle. On nous apprend aujourd'hui que ce n'est point dans le climat le plus favorisé de la nature, chez le peuple le plus sensible, dans la plus belle de toutes les langues, que l'esprit humain a créé le plus de prodiges. C'est dans les montagnes de l'ancienne Calédonie, c'est dans les forêts habitées par les descendants d'Arminius, que se trouvera désormais le modèle du beau, et de je ne sais quel nouveau genre supérieur à tous les autres, qu'on appelle mélancolique et sombre : genre particulier à l'esprit du christianisme, et qui pourtant est très favorable aux progrès de la philosophie moderne. Ces opinions si étranges et si contradictoires forment un des principes fondamentaux de la poétique de madame de Staël. Avant de les réfuter, je me permettrai de faire quelques observations à ceux qui défendent son livre en l'honneur de la philosophie. et qui, dans ce moment, ne s'aperçoivent pas de leur méprise.

S'il est une opinion généralement admise par les philosophes modernes, c'est que l'imperfection de nos langues est le plus grand obstacle aux développements de l'esprit humain, et qu'à l'aide d'une langue bien faite, il reculerait toutes ses bornes connues. Or, je lis dans un des écrivains les plus vantés, ces propres mots : « Que ne peut-on faire renaître cette belle langue grecque, dont le mécanisme est si parfaitement analytique ? » Je lis dans un autre, que « le système de la langue grecque fut conçu par des philosoplies et embelli par des poëtes. » Et madame de Staël soutient à son tour que les Grecs, malgré la perfection de leur idiome, n'ont fait que « commencer la civilisation du monde ; qu'ils ne pouvaient aller très loin, parce qu'il leur manquait ce qu'on ne peut devoir » qu'aux sciences exactes, la méthode, c'est-à-dire l'art de raisonner. »

Il faut nécessairement que la philosophie ou madame de Staël se trompe : il faut que l'esprit humain, malgré la philosophie, puisse rester encore dans l'enfance avec une langue parfaitement analytique, ou qu'il se soit très développé, malgré madame de Staël, chez un peuple qui possédait une langue aussi parfaite. On propose ce dilemme à tous ceux qui ne cessent de vanter les progrès de la méthode et de la bonne dialectique : on les supplie de faire ce qu'ils conseillent, et de joindre quelquefois l'exemple au précepte.

Madame de Staël semble avoir entrevu la force de cette objection ; aussi, dans son embarras qu'elle ne peut dissimuler, elle se hâte de nous apprendre que « les Grecs ne doivent point être considérés comme des penseurs aussi profonds que le ferait supposer la métaphysique de leur langue. Ce qu'ils sont, c'est poëtes, etc., etc. » ; et l'on a déjà vu que ce titre est peu de chose devant la philosophie de madame de Staël.

Mais ici, les inconsèquences redoublent encore ; elle avoue, contre son propre système, qu'on peut avoir des langues parfaitement analytiques sans le secours des philosophes (je me sers toujours des expressions de ceux que je combats), et qu'enfin les poëtes seuls ont créé le plus merveilleux instrument de la pensée.

On ne doit point s'étonner, j'en conviens, que cette marche rigoureuse à laquelle il faut assujettir ses idées et son style dans les ouvrages de raisonnement. fatigue bientôt l'imagination mobile des femmes ; elles seraient peut-être moins aimables en raisonnant avec plus de justesse. « La vive et trop fière Comala, dit un vieux Barde, veut se couvrir de l'armure des guerriers ; elle tremble sous ce poids trop pesant, et sa faiblesse l'embellit. » Madame de Staël aime les poésies erses : ce passage lui sera sans doute connu.

Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est qu'une femme pleine d'esprit, écrivant sur la poésie et l'éloquence, méconnaisse leurs véritables principes, et semble ne goûter que faiblement leurs plus beaux ouvrages.

Tout était intéressant, animé, poétique, dans la religion, les mœurs et les usages des peuples de la Grèce ; et c'est une des causes de leur supériorité pour les arts qui demandent l'accord d'une imagination et d'une âme sensibles. Madame de Staël, qui ne veut pas voir cette supériorité, trouve dans les causes mêmes qui l"établissent des raisons de la nier. Je vais rapporter ses paroles :

« Il existait un dogme religieux pour décider de chaque sentiment ; on ne pouvait refuser la pitié à qui se présentait avec une branche d'olivier ornée de bandelettes, ou qui tenait embrassé l'autel des Dieux. De semblables croyances donnent une élégance poétique à toutes les actions de la vie, mais elles bannissent habituellement ce qu'il y a d'irrégulier, d'imprévu, d'irrésistible dans les mouvements du cœur. »

Quoi ? lorsque l'innocence opprimée embrasse la statue d'un dieu protecteur, trouvera-t-elle des paroles moins éloquentes pour attendrir ses juges ? et

même avant qu'elle ait ouvert la bouche, ne sort-il pas du fond du sanctuaire une voix qui semble crier grâce ou vengeance au nom du juge qui cite tous les autres à son tribunal ? Si Coriolan parait tout à coup dans la tente du Volsque étonné ; s'il touche, avant de rompre le silence, l'image des pénates hospitaliers, produira-t-il un effet moins irrésistible en criant : « Je fus ton ennemi, je deviens ton hôte ! je te servirai contre les Romains, comme je les ai servis contre toi : donne-moi une épée, et marchons contre Rome. » Les hommes les plus rapprochés de la nature, les hommes les plus passionnés ont toujours employé cette langue des signes, cette éloquence muette, dont la parole ne peut égaler toute l'énergie. En effet, la parôle est toujours bornée ; mais l'imagination qui est infinie attache aux signes, aux gestes, aux symboles qu'elle explique à son gré, des expressions infinies comme elle.

Madame de Staël croit que les dogmes religieux rappelés dans tous les actes de la vie humaine gênent les mouvements de l'âme. Les grands poëtes ne pensent pas comme elle ; il faut se borner dans le choix des exemples ; je n'en citerai qu'un seul.

Andromaque, exilée en Épire, invoque les mânes d'Hector, près d'un tombeau de gazon qu'elle lui a dressé de ses mains au fond d'un bois sacré ; elle y verse des libations, elle y dépose les dons funèbres : tout ce qui l'entoure la rappelle à sa douleur. Elle a nommé les ruisseaux voisins le Simoïs et le Xanthe, elle a figuré plus loin les portes de Scée, où son époux la quitta pour la dernière fois. Au moment même Énée paraît : Andromaque croit voir revenir Énée de ce monde inconnu où le héros qu'elle pleure habite et l'attend ; elle ne jette qu'un cri : Hector ubi est ? où est Hector ? sa voix expire, et elle tombe évanouie. Je ne crois pas que le sentiment ait jamais fait entendre un cri plus sublime que ces trois mots d'Andromaque. Mais à quoi tient leur effet ? à tout ce qui les a précédés. Si elle n'offrait point un sacrifice au tombeau de son époux, si le poëte ne l'avait pas entourée des tableaux de la mort et des perspectives de l'immortalité ; s'il ne l'avait pas d'avance placée entre la terre et le ciel, entre le monde où elle a perdu Hector et le monde où elle veut le rejoindre, ce mouvement de son âme serait-il aussi vrai, aussi naïf, aussi éloquent ? Mais elle voit Hector toujours vivant sous cette tombe qu'elle embrasse ; elle le croit dans l'Élysée, d'où reviennent quelquefois les ombres heureuses. On n'est plus surpris qu'elle interroge Énée avec toutes les illusions de l'espérance et de l'amour. Voyez comme toutes les images, les cérémonies, les croyances religieuses, les dieux de Troie qui ont été vaincus, et les dieux infernaux qui ne peuvent l'être, ajoutent à

l'intérêt ! Comparez à de semblables beautés les poésies morales et philosophiques auxquelles madame de Staël veut nous réduire, et jugez ! Plusieurs volumes des poëtes anglais et allemands qu'elle loue avec tant d'exagération, ne valent pas sans doute cette scène admirable, contenue dans quelques vers du troisième livre de l'Énéide.

Je crains qu'elle ne juge pas mieux le caractère des Grecs que leur poésie ; elle est sans cesse frappée de ce qui leur manque relativement aux affections du cœur ; les fils même, suivant elle, respectaient à peine leurs mères.

On se rappelle le moment où Pénélope, dans l'Odyssée, se montre couverte d'un voile, au milieu de la salle où sont réunis les princes qui se disputent sa main. Son fils Télémaque lui représente que les assemblées où se traitent les affaires sont faites pour les hommes, et qu'elle doit reprendre ses toiles, ses fuseaux, ses laines et ses occupations domestiques. Elle sort en admirant la sagesse de son fils. Cette naïveté des siècles héroïques révolte beaucoup madame de Staël. Mais la place de chaque sexe n'était point alors confondue ; tous deux connaissaient leurs devoirs et s'y conformaient. Bien loin que cette remontrance de Télémaque prouve que les fils ne respectaient pas leurs mères, elle atteste qu'ils étaient près à les défendre au moindre outrage ; car Télémaque, encore très jeune, brave déjà toutes les menaces des prétendants. La réponse même de Pénélope réfute suffisamment cette critique ; elle admire la sagesse de son fils. Une femme de nos temps modernes ne ressemble pas sans doute à la femme d'Ulysse. Mais Fénelon, Racine, Pope, Addison, et beaucoup d'autres, aimaient cette simplicité, qui n'est point contraire aux affections du cœur, puisque Homère a peint sous des traits fort touchants celle de Télémaque pour sa mère. On trouve encore dans quelques contrées un reste de ces mœurs primitives, et ce n'est point là qu'on remarque le moins de force et de vivacité dans les mouvements de la nature.

Ces Grecs qu'on accuse de n'être point assez sensibles, parce qu'ils n'étaient point assez philosophes, ont donné les plus beaux modèles de l'amour filial et fraternel dans Antigone, de l'amour conjugal dans Pénélope et dans Alceste. Les cris les plus pathétiques qu'ait encore fait entendre l'amour maternel, sont sortis du cœur des Mérope, des Clytemnestre et des Andromaque. En un mot, ce peuple était si susceptible d'attendrissement, que, malgré son amour extrême pour la liberté et sa haine pour la monarchie, il respectait, il déplorait l'infortune jusque sur le trône même. Il peignait souvent des rois humiliés par

la destinée, mais ce n'était pas pour outrager le malheur ; c'était pour donner de grandes leçons à la puissance trop confiante et trop aveugle ; c'était pour attacher les hommes obscurs à leur vie paisible, et pour effrayer utilement la fortune et la prospérité : toutes leurs tragédies en sont la preuve.

Eschyle, à la fois soldat et poëte, Eschyle, l'un des plus ardents républicains du siècle et de l'état le plus libres de la Grèce, n'insulte pas une seule fois, dans sa tragédie des Perses, aux désastres de Xerxès. Il montre ce prince revenant seul et désespéré dans la capitale de son empire ; il ne lui reste plus de ses vastes armements qu'un carquois vide et son arc brisé ; il gémit et déchire ses vêtements. Ses sujets pleurent autour de lui : ils l'interrogent avec effroi. « Ah ! le courage des Grecs ne m'était pas connu, s'écrie-t-il ; c'est une nation pleine de valeur ; je l'ai éprouvé contre mon attente ! » Quelle grande idée cet aveu de Xerxès donne du peuple vainqueur ! et que le poëte eût diminué la gloire nationale, s'il eût prodigué les invectivés contre l'ennemi vaincu ! Combien Eschyle relève au contraire la dignité de la Grèce, en ménageant celle du trône et du malheur ! Combien il rend la liberté plus auguste, en la montrant si généreuse et même si compatissante pour un roi dont elle a triomphé ! Voilà, si je ne me trompe, les beautés éminemment propres au génie républicain ; et, pour le dire en passant, ce génie est bien peu connu des hommes qui s'alarment ou s'irritent toutes les fois qu'on veut répandre aujourd'hui des idées et des sentiments de la même nature.

Àforce de vouloir s'écarter des opinions reçues, on accumule des paradoxes bizarres ; quand on a pris une fausse route, on tombe d'erreurs en erreurs et d'obscurités en obscurités ; on finit par ne plus s'entendre soi-même.

« Le malheur chez les Grecs, dit-on dans cette nouvelle poétique, offrait aux peintres de nobles attitudes, aux poëtes des images imposantes… Mais ce qu'on représente de nos jours, ce n'est plus seulement la douleur offrant un majestueux spectacle, c'est la douleur dans ses impressions solitaires, sans appui comme sans espérance ; c'est la douleur telle que la nature et la société l'ont faite. »

Que veut-on dire en assemblant des expressions aussi singulières ? la douleur n'est-elle pas toujours le résultat des maux causés par la nature et par la société ? n'est-elle pas faite aujourd'hui comme elle l'était autrefois ? et, pour parler le langage de l'auteur, où peignit-on jamais mieux que dans le sujet de Philoctèle, la douleur abandonnée à ses impressions solitaires ?

Madame de Staël, toujours inspirée par le même esprit philosophique, prétend que les fables anciennes ne doivent plus entrer dans la poésie moderne. Je conviens avec elle qu'un grand nombre d'images mythologiques fut employé jusqu'au dégoût ; mais qu'elle y prenne garde ! celles-là sont toujours dédaignés par le talent, et ne se trouvent que dans les vers de la médiocrité. Il est un merveilleux qui plait à l'âme et à la pensée, en même temps qu'il amuse l'imagination ; c'est le premier de tous, c'est le seul dont l'effet soit durable et universel. Le grand peintre Homère est plein de ces belles fables qui sont des emblèmes vivants de la nature ou des passions humaines : telle est la ceinture de Vénus, la chaîne où Jupiter suspend les hommes et les dieux, etc. ; tel est, dans un autre genre, le tableau du Xanthe et du Simoïs personnifiés, et déchaînant tous leurs flots contre Achille, pour défendre les murs de Troie. De pareilles fables sont une image frappante et embellie des réalités. La mythologie ancienne offre une source inépuisable de beautés du même ordre à ceux qui sauront l'étudier en philosophes et en poëtes, c'est-à-dire en la commentant avec Homère et Platon. Le poëte vulgaire raconte des fables qui ne sont que des chimères ; mais le génie peut encore trouver dans le système religieux des Grecs une foule de ces fictions heureuses qui sont des vérités.

Les badinages d'Anacréon lui-même trouvent aussi peu de grâce devant madame de Staël que les tableaux sublimes d'Homère. « Anacréon, dit-elle, est de plusieurs siècles en arrière de la philosophie que comporte soif genre. » Ah ! quelle femme digne d'inspirer ses chansons, s'est jamais exprimée de cette manière sur le peintre de l'amour et du plaisir ! Anacréon en arrière de la philosophie ! quel extraordinaire jugement ! Il a sans doute connu la philosophie aimable que comporte son genre, celui qui donne son nom depuis deux mille ans à toutes les chansons de la joie et de la volupté. Je crois avoir vu dans une des lettres originales d'Héloïse, qu'elle lisait quelquefois avec Abailard les vers d'Anacréon et de Tibulle, et que cette lecture augmentait son amour. Mais madame de Staël qui vient de nous dire que la douleur n'est plus faite comme autrefois, soutiendra peut-être que l'amour a beaucoup changé depuis Héloïse, et que l'art de plaire et d'aimer n'est plus le même. Je la prie de nous dire si, dans ce genre, il faut croire au système de la perfectibilité.

On sent bien que si les poëtes de la Grèce sont si maltraités, les philosophes et les historiens obtiennent encore moins de faveur au tribunal du nouveau critique. Les historiens surtout sont jugés avec une rigueur qu'on trouverait inexcusable de la part d'un homme qui les aurait lus avec attention. Mais, pour

l'honneur du goût de madame de Staël, on s'aperçoit très vite qu'elle prononce sur parole, et qu'elle ne connait pas les écrivains dont il est question. Écoutons l'arrêt qu'elle rend contre eux, et lisons le passage qui les concerne :

« Ils n'approfondissent point les caractères, ils ne jugent point les institutions ; ils marchent avec les événements, ils suivent leur impulsion, ils ne s'arrêtent point pour les considérer. On dirait que, nouveaux dans la vie, ils ne savent pas si ce qui est pourrait exister autrement. Ils ne blâment ni n'approuvent ; ils transmettent les vérités morales comme les faits physiques, les beaux discours comme les mauvaises actions, les bonnes lois comme les volontés tyranniques, sans analyser ni les caractères ni les principes. Ils vous peignent, pour ainsi dire, la conduite des hommes comme la végétation des plantes, sans porter sur elles un jugement de réflexion. »

C'est Hérodote, sans doute, qu'on prétend désigner. Il serait facile de prouver, avec ses seuls ouvrages. que les historiens grecs sont remontés plus d'une fois aux causes des événements, aux principes des institutions, aux origines des lois et des peuples. Les vérités morales sortent en foule de leurs narrations et de leurs tableaux. Mais, si l'autorité d'Hérodote ne parait pas suffisante aux détracteurs de l'antiquité, on ne contestera pas du moins cette espèce de mérite à Thucydide. Madame de Staël ne fait pas la moindre mention de cet historien si philosophe, au jugement de Cicéron, et qui fut le maître de Démosthène et de Tacite. Peut-elle connaître aussi peu les faits, les époques et les écrivains qu'elle veut juger ? Eh quoi ! n'a-t-elle jamais lu dans Thucydide le récit des malheurs et des factions qui désolaient Corcyre ? Y eut-il jamais un tableau plus instructif et plus éloquent des fureurs de l'anarchie ? Et si elle connait ce morceau sublime et tant d'autres, comment ne trouve-t-elle pas des pensées profondes et des résultats philosophiques dans les historiens de la Grèce ?

Une nouvelle contradiction frappe le lecteur dans les chapitres suivants, sur la littérature romaine. L'auteur nous y dit que, pour bien écrire l'histoire, la philosophie n'est point nécessaire. Et pourquoi donc reprocher aux Grecs d'en avoir manqué ? que deviendront alors tant d'histoires qu'on intitule philosophiques, si ce jugement est véritable ?

J'ose soutenir contre madame de Staël, que les bons historiens ne sont jamais dénués de philosophie. Il est trop singulier que, dans un ouvrage destiné à son éloge, on convienne qu'elle est inutile aux grands poëtes, aux grands orateurs et aux grands historiens : c'est lui enlever ses plus beaux titres de gloire.

Mais par quel motif ne veut-on pas que l'histoire participe à l'influence de la philosophie ? On l'avoue naïvement : c'est que l'infériorité des historiens modernes serait contradictoire avec la progression de l'intelligence humaine. Ainsi donc l'auteur cache, altère ou nie les faits à sa fantaisie, pour soutenir ses opinions du moment ; il abat sans cesse ce qu'il vient d'élever, et relève ce qu'il vient d'abattre, sans jamais s'apercevoir de ses éternelles distractions.

Madame de Staël parcourt successivement les époques de la littérature ancienne et moderne ; elle cherche à marquer le différent caractère des ouvrages qu'elles ont vu naître, depuis les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome jusqu'aux essais encore informes du génie allemand. Les quatre âges de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, lui paraissent très inférieurs au nôtre, dans ce qu'il y a de plus important, la raison et la philosophie. Le siècle où nous vivons surpasse seul tous les précédents, et les esprits occupés des progrès de la philosophie tiennent la première place de ce premier de tous les siècles. Voilà en peu de mots le secret et le résultat de la poétique de madame de Staël. On voit par cet arrangement, et d'après la loi de la perfectibilité progressive, qu'elle n'occupe pas un rang médiocre. Il est donc vrai qu'en croyant se livrer aux plus grandes méditations, les femmes reviennent, en dépit d'elles, à leurs habitudes journalières ! Elles se croient tellement destinées à tout vaincre dans la société, que cette aimable illusion passe jusque dans leurs écrits. Tant que cet instinct naturel se borne à chercher de nouveaux moyens de plaire, il est très excusable et même intéressant : madame de Staël pourrait mieux qu'une autre faire sentir tout ce qu'on lui doit d'agréments ; mais, s'il change d'objet, s'il veut s'allier à l'esprit de secte et de faction, alors son charme disparaît et le danger commence.

C'est, sans doute, pour voir de plus haut et de plus loin que madame de Staël a pris une place si élevée. Mais, quand on veut tout observer du point le plus éminent, il faut bien connaître la portée de sa vue ; et, dans un vaste horizon, tout s'obscurcit ou se déplace, si elle manque de force, de précision et de netteté.

Une des plus singulières idées de son livre est sans contredit la distinction qu'elle établit entre la littérature du Nord et celle du Midi. Le génie d'Ossian, si on l'en croit, préside à la première, c'est-à-dire, à celle des Anglais, des Allemands, des Danois, des Suédois, etc. Homère domine la seconde, qui comprend les ouvrages français, italiens, espagnols, etc. Ceux qui connaissons l'histoire

littéraire n'ont pas été peu surpris de voir qu'on l'étudiât avec si peu d'application, quand on prétend l'approfondir. Et qu'on ne croie pas que ce jugement énoncé sur Ossian soit une de ces méprises involontaires qui échappent quelquefois dans un ouvrage de quelque étendue !... c'est une idée de prédilection ; c'est une grande découverte qu'on croit avoir faite en littérature ; c'est enfin la base d'une nouvelle poétique.

On n'ignore pas que les poèmes attribués au barde Ossian n'ont été découverts que dans ces derniers temps par l'Anglais Macpherson. Ainsi, je le demande à madame de Staël, comment fait-elle remonter si haut l'influence d'un écrivain connu si tard ? Comment n'a-t-elle pas senti la nécessité d'apprendre les faits avant d'établir des systèmes ? L'imagination et l'esprit ne peuvent ici remplacer l'étude et la réflexion. Il est sans doute plus facile d'inventer que de chercher les véritables causes qui jettent tant de diversité dans le goût de quelques nations voisines. Mais, pour accréditer un paradoxe, il faut du moins lui donner quelque faux air de vérité. Ce secret est connu, et les modèles, dans ce genre, ont été fort nombreux depuis cinquante ans. Se peut-il qu'au moment où l'on se vante des progrès de la philosophie, l'art du sophisme soit même dégénéré ?

J'en demande pardon aux mânes d'Homère ; mais, puisqu'on lui oppose le barde Ossian, il faut prouver que ce dernier poëte, eût-il été connu depuis vingt siècles comme le premier, ne pouvait jamais partager son influence.

Je conçois que les chants attribués au fils de Fingal plaisent aux imaginations sensibles. Le début des élégies d'Ossian, car on peut donner ce nom à ses poèmes, s'empare toujours de l'âme et appelle la rêverie ; mais on ne tarde pas à se fatiguer du retour éternel des mêmes sentiments et des mêmes tableaux, comme l'oreille se fatigue de la continuité des mêmes sons. Le fond et les détails de ces complaintes ne varient jamais, et le goût ne peut les mettre en parallèle avec des ouvrages où se mêlent et se succèdent tous les genres de beautés et de sentiments.

Homère, né sous le plus beau ciel, disposant de la plus riche et de la plus souple de toutes les langues, instruit par ses voyages de toutes les traditions des différents peuples et de tous les arts de l'ancien monde, Homère put, en quelque sorte, reproduire dans ses écrits l'homme et l'univers entier. Il n'eut pas une seule couleur, il les eut toutes ; il fut naïf, grand et varié comme la nature, qu'il saisit également dans traits les plus élevés et les plus gracieux. Que

peut avoir de commun avec cet esprit unique et universel, un barde, relégué dans les rochers d'un pays sauvage, vivant au milieu d'un peuple étranger même à l'agriculture, ne voyant autour de lui que de la neige et des tempêtes, et ne connaissant d'autres monuments que les pierres élevées de loin en loin sur les tombeaux de ses ancêtres ? Que dirait-on d'un voyageur qui, rapportant des forêts du Canada ou des îles de la mer du Sud le souvenir de quelques airs simples et touchants. prétendrait égaler leur mérite aux chefs-d'œuvre d'harmonie qui charment les oreilles les plus exercées de Naples et de Paris ? Les anciens Pélasges avaient eu sans doute, avant Homère, des bardes ou des poëtes du même genre ; mais les Grecs ne les préféraient pas à l'Iliade dans le siècle de Périclès.

L'uniformité des ouvrages d'Ossian tient à différentes causes ; mais feu crois voir la principale dans l'absence de toute idée religieuse, et celle-là devait être la moins remarquée. Je sais bien qu'on en tire une preuve frappante de l'authenticité de ces poèmes. En effet, si Macpherson avait voulu et pu tromper l'Europe, en lui donnant ses compositions au lieu de celles d'Ossian, il aurait imité les poésies des peuples sauvages que nous connaissons ; toutes sont pleines de la puissance des Dieux ; toutes montrent l'homme dans la dépendance d'une force supérieure, et lui promettent des Tartares ou des Élysées. Ossian est le seul poëte chez qui on ne trouve aucune notion semblable. Cette espèce de seconde vie qu'il donne à ses héros, en les plaçant après leur mort dans des palais de nuages, n'offre qu'un merveilleux assez triste et bientôt épuisé. Il peut amuser un instant l'imagination, mais il ne la nourrit point ; il ne lui offre aucun point de vue consolant : il n'est susceptible d'aucune variété ; il est sombre comme les nuits de l'hiver, et resserré comme les horizons chargés de brouillards que peint le chantre de Trenmor et de Fingal. Ces jeux fantastiques, ces courses des ombres au milieu des tourbillons et des orages, ressemblent trop au néant, pour que l'âme se repose et s'étende avec quelque charme dans un avenir aussi désert, où rien n'a de la consistance et de la réalité.

Ossian m'attendrit sans doute, quand il me conduit au tombeau de ses pères ; mais il faut qu'une divinité veille autour des tombeaux pour leur donner plus d'intérêt et les rendre sacrés. Comparez alors les idées du barde, privé de ce grand ressort du pathétique et du merveilleux, aux mythologies vivantes et animées des autres peuples, vous verrez que, malgré la douleur dont son âme paraît pleine, il n'a qu'une forme pour l'exprimer ; qu'il est contraint à chaque instant de se copier lui-même ; qu'il ne fait que se lamenter sans espérance, et

que, ne mêlant jamais à la mort les perspectives heureuses d'un monde futur, il n'a nul moyen réel d'embellir et d'élever les destinées de l'homme à ses propres yeux.

C'est pourtant à ce but que doit tendre tout poëte qui veut longtemps charmer le plus grand nombre de lecteurs. Mais comment y parviendra-t-il sans l'intervention des intelligences célestes et amies de la nature humaine ? Ainsi, l'idée d'un Dieu peut seule féconder les arts, comme elle anime le spectacle de la nature.

C'est une grande erreur de croire, avec madame de Staël, que les peuples du Nord sont plus sensibles et plus mélancoliques que les peuples du Midi. Tous les faits déposent contre cette assertion. Les poésies les plus mélancoliques ont été composées, il y a plus de trois mille ans, par l'Arabe Job, qui vivait sous un climat brûlant : les plaintes qu'il faisait entendre sous le palmier du désert, accompagnent encore les funérailles des peuples chrétiens, et retentissent sur leurs tombeaux. Le mélancolique Virgile se plaisait à rêver dans les environs de Naples, et le vers élégiaque ne fut jamais si attendrissant que lorsqu'il fut composé par Tibulle dans le climat voluptueux de l'Italie. Les arts ne vont point du Nord au Midi, mais du Midi au Nord. Les peuples septentrionaux n'ont fait qu'exagérer très souvent les défauts de la poésie orientale, qu'ils ont connue par l'établissement de la religion chrétienne. Les poëtes qui naquirent dans les pays où dominaient Luther et Calvin, durent, plus souvent que les poëtes catholiques, chercher des sujets dans les livres hébreux. L'autorité ecclésiastique ne les gênait point dans ce choix ; ils lisaient, ils expliquaient, ils employaient avec plus d'indépendance les annales et les croyances religieuses. La discipline de l'église romaine ne permit guère qu'aux orateurs sacrés l'emploi des richesses poétiques du christianisme ; mais elles appartinrent de droit à tous les poëtes de l'église nouvelle. Qu'on examine avec attention et sans préjugé Milton, Young, Klopstock, Shakspeare lui-même, on verra que ces auteurs sont plus ou moins empreints du caractère des poésies hébraïques. Un barde, ignoré onze cents ans dans les montagnes d'Écosse, n'a point formé les poëtes que je viens de nommer. Il serait presque aussi raisonnable de soutenir que la vieille chanson de Roland et les airs de Thibaud, comte de Champagne, ont créé Corneille et Racine. D'ailleurs, qu'on me permette cette expression, il y a bien plus de cordes à la harpe de David et d'Isaïe qu'à celle d'Ossian.

Mais les poëtes du Nord, en imitant ceux du Midi, ne se donnent-ils pas souvent une chaleur factice, un délire artificiel ? L'enthousiasme n'est-il pas remplacé par des convulsions ? Au lieu d'une mélancolie attendrissante, n'y trouve-t-on pas une tristesse monotone ?

L'examen de la poésie anglaise et de la poésie allemande, imitée de la première, fournirait un article assez curieux. On serait étonné peut-être de voir que la renommée de Shakspeare ne s'est si fort accrue en Angleterre même, que depuis les éloges de Voltaire. Cedernier se repentit dans sa vieillesse d'avoir enhardi le mauvais goût à placer le monstre, comme il l'appelait, sur les autels de Sophocle et de Racine.

Mais c'est trop de combats à soutenir en même temps. On ne doit pas attirer la colère des admirateurs de Shakspeare, de Schiller, d'Iffland, de Kotzebue, quand il faut soutenir celle des partisans de madame de Staël. Depuis un mois, des éloges convenus et dictés se multiplient de toutes parts en sa faveur ; et, dans un certain parti, la supériorité de son livre est d'autant mieux reconnue, qu'on a mieux démontré l'inexactitude des notions et des jugements qu'il renferme.

Madame de Staël a confondu tant de choses, elle effleure une si grande multitude d'objets, qu'on pourra choisir encore, si l'occasion s'en présente, d'autres textes de son ouvrage pour s'entretenir avec elle. Elle a traité le siècle de Louis XIV presque avec la même légèreté que la Grèce ; et je crains bien que, comme madame de Sévigné, elle aime fort peu Racine. On a promis de comparer son chapitre sur le christianisme aux fragments d'un ouvrage inédit sur un sujet semblable. On remplira cet engagement lorsque les opinions littéraires les plus innocentes ne seront plus traitées comme des affaires d'État ; d'ailleurs, il faut se borner :

Trop de critique entraîne trop d'ennui.

Le style de madame de Staël a quelquefois de l'élévation et de l'éclat. On en connaît les défauts. Le naturel, la clarté, la souplesse, la variété, ne s'y montrent pas aussi souvent qu'on aurait droit de l'attendre d'un esprit qui jette tant d'éclairs dans la conversation ; cela prouve que l'art de parler et l'art d'écrire sont très différents.

Les conversations brillantes vivent de saillies, les bons livres de méditations. Quand on se trouve au milieu d'un cercle, il faut l'éblouir et non l'éclairer. On

demande alors aux paroles plus de mouvement que de justesse, plus d'effet que de vérité ; on leur permet tout, jusqu'à la folie ; car elles s'envolent avec les jeux qui les font naître, et ne laissent plus de traces. Mais un livre est une affaire sérieuse : il reste à jamais pour accuser ou défendre son auteur ; ce n'est plus à la fantaisie, c'est à la raison qu'il faut obéir, et ce qu'on peut dire avec grâce ne peut toujours s'écrire avec succès.

Voilà ce qui explique les irrégularités qu'on a relevées dans l'ouvrage de madame de Staël. En écrivant, elle croyait converser encore. Ceux qui l'écoutent ne cessent de l'applaudir : je ne l'entendais point quand je l'ai critiquée ; si j'avais eu cet avantage, mon jugement eût été moins sévère, et j'aurais été plus heureux.

Du "Génie du Christianisme"

Mercure de France, 1802 (Floréal an X).

PREMIER EXTRAIT.

Cet ouvrage longtemps attendu, et commencé dans les jours d'oppression et de douleur, paraît quand tous les maux se réparent, et quand toutes les persécutions finissent. Il ne pouvait être publié dans des circonstances plus favorables. C'était à l'époque où la tyrannie renversait tous les monuments religieux, c'était au bruit de tous les blasphèmes, et pour ainsi dire en présence de l'athéisme triomphant, que l'auteur se plaisait à retracer les augustes souvenirs de la religion. Celui qui, dans ce temps-là, sur les ruines des temples du christianisme, en rappelait l'ancienne gloire, eût-il pu deviner qu'à peine arrivé au terme de son travail, il verrait se rouvrir ces mêmes temples sous les auspices d'un grand homme ? La prédiction d'un tel événement eût excité la rage ou le mépris de ceux qui gouvernaient alors la France, et qui se vantaient d'anéantir par leurs lois les croyances religieuses que la nature et l'habitude ont si profondément gravées dans les cœurs. Mais, en dépit de toutes les menaces et de toutes les injures, l'opinion préparait ce retour salutaire, et secondait les pensées du génie qui veut reconstruire l'édifice social. Quand la morale effrayée déplorait la perte du culte et des dogmes antiques, déjà leur rétablissement était médité par la plus haute sagesse. Le nouvel orateur du christianisme va retrouver tout ce qu'il regrettait. Du fond de la solitude où son imagination s'était ré-

fugiée, il entendait naguère la chute de nos autels : il peut assister maintenant à leurs solennités renouvelées. La religion, dont la majesté s'est accrue par ses souffrances, revient d'un long exil dans ses sanctuaires déserts. au milieu de la victoire et de la paix dont elle aller mit l'ouvrage. Toutes les consolations l'accompagnent, les haines et les douleurs s'apaisent à sa présence. Les vœux qu'elle formait depuis douze cents ans pour la prospérité de cet empire, seront encore entendus, et son autorité confirmera les nouvelles grandeurs de la France, au nom du Dieu qui, chez toutes les nations, est le premier auteur de tout pouvoir, le plus sûr appui de la morale, et par conséquent le seul gage de la félicité publique.

Parmi tant de spectacles extraordinaires qui ont, depuis quelques années, épuisé la surprise et l'admiration, il n'en est point d'aussi grand que ce dernier. La tâche du vainqueur était achevée ; on attendait encore l'œuvre du législateur. Tous les yeux étaient éblouis, tous les cœurs n'étaient pas rassurés ; mais, grâce à la pacification des troubles religieux qui va ramener la confiance universelle, le législateur et le vainqueur brillent aujourd'hui du même éclat.

Ainsi donc l'historien Raynal avait grand tort de s'écrier, il y a moins de trente ans, d'un ton si prophétique : « Il est passé le temps de la fondation, de la destruction et du renouvellement des empires ! Il ne se trouvera plus l'homme devant qui la terre se taisait ! On combat aujourd'hui avec la foudre pour la prise de quelques villes ; on combattait autrefois avec l'épée pour détruire et fonder des royaumes. L'histoire des peuples modernes est sèche et petite, sans que les peuples soient plus heureux. »

Avant la fin du siècle, il a pourtant paru cet homme dont la force sait détruire, et dont la sagesse sait fonder ! Les grands événements dont il est le moteur, le centre et l'objet, semblent si peu conformes aux combinaisons vulgaires, qu'on ne devrait point s'étonner que des imaginations fortement religieuses crussent le semblables desseins dirigés par des conseils supérieurs à ceux des hommes.

Plutarque, dans un de ses traités philosophiques examine si la fortune ou la vertu firent l'élévation d'Alexandre ; et voici, à peu près, comme il raisonne et décide la question.

« J'aperçois, dit-il, un jeune homme qui exécute les plus grandes choses par un instinct irrésistible, et toutefois avec une raison suivie. Il a soumis, à l'âge de

trente ans, les peuples les plus belliqueux de l'Europe et de l'Asie. Ses lois le font aimer de ceux qu'ont subjugués ses armes. Je conclus qu'un bonheur aussi constant n'est point l'effet de cette puissance aveugle et capricieuse qu'on appelle la Fortune. Alexandre dut ses succès à son génie et à la faveur signalée des Dieux. Ou, si vous voulez, ajoute encore Plutarque, que la Fortune ait seule accumulé tant de gloire sur la tête d'un homme. alors je dirai, comme le poëte Aleman, que la Fortune est fille de la Providence. »

On voit par ces paroles combien étaient religieux tous ces graves esprits de l'antiquité. L'action de la Providence leur paraissait marquée dans tous les mouvements des empires, et surtout dans l'âme des héros. « Tout ce qui domine et excelle en quelque chose, disait un autre de leurs sages, est d'origine céleste. » Le rétablissement du culte national leur eût paru l'affaire la plus importante de l'État. Ce même Plutarque déjà cité nous apprend, dans la vie de Solon, que ce grand législateur appela près de lui le célèbre Épiménide, qui avait la réputation d'entretenir commerce avec les Dieux. Les discordes, civiles et la peste avaient ravagé la ville d'Athènes : Épiménide la purifia par des sacrifices expiatoires, et ce ne fut qu'après la célébration des fêtes ordonnées, que le peuple respecta les lois de Solon.

Cette sagesse religieuse, qui fut celle des plus beaux siècles dont s'honore l'esprit humain, n'a paru de nos jours qu'une méprisable superstition à des esprits inattentifs ou médiocres. Ils ne savent pas, sous les formes du culte extérieur, pénétrer le fond des vérités éternelles qui maintiennent l'ordre de la société. Mais leur politique étroite et fausse n'est déjà plus, et les maximes des temps héroïques renaissent sous l'influence d'un guerrier et d'un législateur digne d'eux.

On accueillera donc avec un intérêt universel le jeune écrivain qui ose rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges. Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne ; car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes plus que les raisonnements victorieux ; il sent et ne dispute pas ; il veut unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions, et non séparer les esprits par des controverses interminables : en un mot, on dirait que le premier livre offert en hommage à la religion renaissante fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les consciences.

On sent trop que le plan d'un pareil ouvrage doit différer suivant l'esprit des siècles, le genre des lecteurs et les facultés de l'écrivain. Le zèle et le talent peuvent prendre des routes opposées pour arriver au même but.

Le génie audacieux de Pascal voulait abattre l'incrédule sous les luttes du raisonnement. Sûr de lui-même, il osait se mesurer avec l'orgueil de la raison humaine ; et, quoiqu'il sût bien que cet orgueil est infini, l'athlète chrétien se sentait assez fort pour le terrasser. Mais le seul Pascal pouvait exécuter le plan qu'il avait conçu, et la mort l'a frappé malheureusement au pied de l'édifice qu'il commençait avec tant de grandeur. Racine le fils s'est traine faiblement sur le dessin tracé par un si grand maître. Il a mêlé dans son poème les méditations de Pascal et de Bossuet. Mais sa muse, si je l'ose dire, a été comme abattue en présence de ces deux grands hommes, et n'a pu porter tout le poids de leurs pensées. Il ébauche ce qu'ils ont peint ; il n'est qu'élégant lorsqu'ils sont sublimes ; mais il n'en est pas moins un versificateur très habile ; et, plus d'une fois, on croit entendre dans les vers du poème de la Religion les sons affaiblis de cette lyre qui nous charme dans Esther et dans Athalie.

L'auteur du Génie du Christianisme n'a point suivi la même route que ses prédécesseurs. Il n'a point voulu rassembler les preuves théologiques de la religion, mais le tableau de ses bienfaits ; il appelle à son secours le sentiment, et non l'argumentation. Il veut faire aimer tout ce qui est utile. Tel est son plan, comme nous avons pu le saisir dans une première lecture faite à la hâte. C'est ainsi qu'il s'explique lui-même :

« Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme présente des rapports peu connus. Sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. — Voulez-vous le suivre dans la poésie ? Le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, il vous donne Bossuet, Fénelon, Massillon, Pascal, Malebranche, Newton, Leibnitz. Dans les arts, que de chefs-d'œuvre ! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent pas ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies ! Parmi son clergé, voyez tous les hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous les solitaires de la Thébaïde, tous les lieux de refuge pour les infor-

tunés, tous les missionnaires la Chine, au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires d'où va naître la chevalerie. Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans même, nous avons tout intéressés notre cause. Nous avons demandé des sourires au berceau, et des pleurs à la tombe : tantôt avec le moine maronite, nous avons habité les sommets du Carmel et du Liban ; tantôt avec la fille de la Charité, nous avons veillé au lit du malade : ici, deux époux américains nous ont appelé au fond de leurs déserts ; la, nous avons entendu gémir la vierge dans les solitudes du cloître : Homère s'est venu placer auprès de Milton, et Virgile à côté du Tasse. Les mines de Memphis et d'Athènes ont contrasté avec les ruines des monuments chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne. À Saint-Denis, nous avons visité la cendre des rois ; et quand notre sujet nous a forcé de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous avons seulement cherché nos preuves dans les merveilles de la nature. »

Les espérances que donne ce début ne sont point trompeuses. À quelque page qu'on s'arrête, on est touché par d'aimables rêveries, ou frappé par de grandes images. Il ne faut jamais oublier que cet ouvrage est moins fait pour les docteurs que pour les poëtes. Ceux qu'avaient prévenus les plaisanteries de l'incrédulité moderne s'étonneront de leur erreur. en découvrant les beautés du système religieux. Elles sont toutes développées par l'auteur.

Il considère dans son premier volume les mystères du christianisme. Plus une religion est mystérieuse, et plus elle est conforme à la nature humaine. Notre imagination aime surtout ce qu'elle devine, et croit découvrir davantage, quand elle ne voit rien qu'à demi. Il montre ensuite les sacrements institués pour les divers besoins de l'homme, depuis la naissance jusqu'à la mort. C'est par eux que le chrétien communique sans cesse avec le Ciel, et qu'il voit tous les préceptes de la morale sous des images sensibles. Bravons de froids sarcasmes, et ne craignons point de citer, en présence d'une philosophie dédaigneuse, ces descriptions si nouvelles et si touchantes. Voici, par exemple, comme l'auteur peint le sacrement de l'extrême-onction :

« C'est à la vue de ce tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le christianisme déploie toute sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, ils n'ont point songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus d'où on ne revient jamais. Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre ; venu voir mourir le chrétien. Cet homme n'est plus

l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui, le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre, assis près du lit funèbre, console l'agonisant et lui parle de l'immortalité de l'âme. La scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourant, se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire. Enfin le moment suprême est arrivé : un sacrement ouvrit à ce juste les portes du monde, un sacrement va les fermer. La Religion le reçut en naissant, et veillait sur lui dans le berceau de la vie : ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle. Son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins ; déjà il est prêt à s'envoler loin du monde vers les régions où l'invite cette espérance, à la voix immortelle, fille de la Vertu et de la Mort. Cependant l'Ange de la paix, descendant vers le juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et longtemps après qu'il est expiré, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croyent qu'fl sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur ! »

Les peintres avaient souvent représenté ces scènes religieuses ; et même les sacrements du Poussin sont au nombre de ses chefs-d'œuvre. Les hommes les moins crédules aiment ces images dans la peinture : elles doivent donc leur plaire aussi dans une description éloquente.

Continuons le développement de cet ouvrage, et que les lecteurs songent qu'un tel sujet à son langage propre et ses expressions consacrées.

Les mystères sont les spectacles de la foi. Les sacrements expliquent par des bienfaits visibles les propriétés cachées des mystères. En dernière analyse, tous les dogmes révélés ne servent qu'à confirmer ceux de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu, qui ne seraient point suffisamment attestés par les merveilles de la nature. Cependant l'auteur est loin de négliger les preuves qui se tirent des harmonies du ciel et de la terre ; on croit même que cette partie de son ouvrage est une de celles qui aura le succès le plus universel. Il a du moins un avantage réel sur ceux qui décrivent ordinairement la nature. Au lieu des

livres et des cabinets, il a en pour école et pour spectacles les mers. les montagnes et les forêts du Nouveau-Monde. De là vient peut-être la richesse et la naïveté de quelques-uns de ses tableaux, dessinés devant le modèle.

Mais, si le christianisme, à travers la sainte obscurité de ses mystères, frappe si puissamment l'imagination, quels effets ne doit-il pas encore aux pompes de son culte extérieur ! Ici les tableaux se succèdent en foule et le choix serait difficile.

Tantôt l'auteur remonte à l'antiquité des fêtes chrétiennes ; tantôt il peint leur caractère sublime ou tendre, joyeux ou funèbre, consolant ou terrible, qui se varie avec toutes les scènes de l'année et de la vie humaine auxquelles il est approprié. Il suit les solennités religieuses dans la ville et dans les champs, dans les cathédrales fameuses et dans l'église rustique, sur les tombes de marbre qui remplissent Westminster ou Saint-Denis, et sur le gazon qui couvre les sépultures du hameau.

Les rites du christianisme sont souvent tournés en ridicule, et ceux du paganisme, au contraire, inspirent le plus vif enthousiasme. Cependant les plus belles cérémonies de l'antiquité se conservent encore dans notre religion, qui les a seulement dirigées vers une fin plus digne de l'homme. Tel est, par exemple, le jour des Rogations.

Ce jour rappelle absolument la fête de l'antique Cérès, qui rassemble, dit-on, les premiers hommes en société, autour de la première moisson. Tibulle a décrit en vers charmants cette pompe champêtre, comme elle existait chez les Romains. On trouve aussi la même description dans le Génie du Christianisme. Les gens de goût ne seront peut-être pas fâchés de comparer quelques traits des deux tableaux, et de juger ainsi l'esprit de deux cultes, séparés par dix-huit siècles.

Tibulle invite d'abord Cérès et Bacchus à ceindre leurs fronts d'épis dorés et de grappes rougies. Il veut que les champs reposent avec le laboureur :

Bacche, veni dulcisque tuis è cornibus uva
Pendeat ; et spicis tempora cinge, Ceres.
Luce sacrá requiescat humus, requiescat arator, etc.

Et pourquoi commande-t-il ce repos sacré ? parce que tel est l'usage antique,

Ritus ut à prisco traditus exstat avo.

Remarquez bien que les chantres aimables de l'amour, comme les plus sages législateurs, attestent aussi les pratiques du vieux temps.

Au reste, Tibulle est un casuiste très sévère : il veut qu'on vienne avec un cœur chaste aux fêtes publiques ; il repousse d'un ton indigné tous ceux qui, la veille, n'ont pas oublié Vénus :

Vos quoque abesse procul jubeo, discedite ab aris,
Queis tulit hesternà gaudia nocte Venus.

Il nous apprend ailleurs que, dans ces grandes solennités, Délie se condamnait à la retraite. Il la peint consultant tous les jours les prêtres d'Isis, les devins juifs, les augures latins ; il parle autant de la piété crédule que de l'amour de sa maîtresse ; et c'est pour cela qu'il la chérissait peut-être. Dans tous les temps et dans tous les pays, le culte de l'amour est un peu superstitieux ; quand il cesse de l'être, tous ses enchantements sont finis.

« Dieux de nos pères, s'écrie le poëte, nous purifions nos champs et nos pasteurs. Écartez tous les maux de nos foyers. »

Di patrii, purgamus agros, purgamus agrestes :
Vos mala de nostris pellite limitibus.

Mais, pour mériter la faveur des Dieux des champs, il a soin de reconnaître et de chanter les bienfaits dont ils ont déjà comblé les hommes :

« Ces Dieux instruisirent nos ancêtres à calmer leur faim par des aliments plus doux que le gland des forêts, à couvrir une cabane de chaume et de feuillage, à soumettre au joug les taureaux, et à suspendre le chariot sur la roue. Alors les fruits sauvages furent dédaignés : on greffa le pommier, et les jardins s'abreuvèrent d'une eau fertile, etc. »

Desuevit quernàHis vita magistris
Desuevit quernà pellere glande famem.
Illi etiam tauros primi docuisse feruntur
Servitium, et plaustro supposuisse rotam.
Tunc victus abiere feri, tunc insita pomus,
Tunc bibit irriguas fertilis hortus aquas.

Cette harmonie est pleine de grâce. Les vers de Tibulle retentissent doucement à l'oreille, comme les vents frais et les douces pluies de la saison qu'il dé-

crit. Mais tant de gravité religieuse ne dure pas longtemps : le poëte élégiaque reprend bientôt son caractère. Il place le berceau de l'amour dans les champs, au milieu des troupeaux et des cavales indomptées. De là, il lui fait blesser l'adolescent et le vieillard ; et, cédant de plus en plus au délire qui l'emporte, il peint la jeune fille qui trompe ses surveillants, et qui, d'une main incertaine et d'un pied suspendu par la crainte, cherche la route qui doit la conduire au lit de son amant :

Hoc ducec custodes furtim transgressa jacentes
Ad juvenem tenebris sola puella venit.

Et pedibus prætentat iter suspensa timore.
Explorat cæcas cui manus ante vias.

Ce petit tableau est achevé ; mais le culte de la chaste Cérès est déjà bien loin. Quand Tibulle écrivait ces vers, Délie sortait vraisemblablement de sa retraite pieuse et revenait auprès de lui. Le poëte au moins se hâte de faire descendre la troupe des Songes, et le Sommeil avec ses ailes rembrunies :

Postque venit tacitus fuscis circumdatus alis
Somnus, et incerto somnia nigra pede.

Nous avons vu les jeux de l'imagination de Tibulle ; voyons maintenant les graves tableaux du christianisme, et jugeons s'ils n'ont pas aussi leur charme particulier :

« La cloche du hameau s'étant fait entendre, les villageois quittent à l'instant leurs travaux. Le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt. Les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis, et les fontaines, pour se rendre à la pompe rustique. On s'assemble dans le cimetière de la paroisse sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt s'avance du lieu voisin tout le clergé destiné à la cérémonie ; c'est quelque vieux pasteur qui n'est connu que par le nom de curé, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de son presbytère bâti tout auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans sa demeure, comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent, et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour

de sa fenêtre, quelques colombes composent tout l'héritage de ce roi des sacrifices.

« Cependant l'apôtre de l'Évangile, couvert d'un simple surplis assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église.....

« Après l'exhortation, l'assemblée commence à défiler en chantant : Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie ; les collines bondiront, et vous entendrons avec joie.

« L'étendard des saints, l'antique bannière des temps chevaleresques ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc d'arbre : on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille. Tous les arbres étaient l'espérance de leurs fruits ; la nature entière est un bouquet de fleurs..... Dans cette fête on invoque les saints, et surtout les anges, parce que ces bienfaisants génies sont apparemment chargés de présider aux moissons, aux fontaines, aux rosées, aux fleurs et aux fruits de la terre. La procession rentre enfin au hameau chacun retourne à son ouvrage. La Religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige les soleils, et qui garde dans ses trésors les vents du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les vieillards de la paroisse viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que l'église a calculée avec le retour du mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts le travail sourd des germes et des plantes qui se développent dans le sein de la terre. Des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur de ces anges champêtres dont on a imploré les secours ; et les soupirs du rossignol parviennent jusqu'à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux. »

L'esprit du christianisme n'a-t-il pas mis dans cette dernière peinture, outre l'avantage moral, quelque chose de plus tendre et de plus attachant ? Quelle institution dans les villages romains pouvait ressembler à celle de ce bon curé, qui veille entre le temple du Dieu vivant et la demeure des morts ? La marche religieuse dans ces chemins ombragés, et coupés prfondément par la roue des chars rustiques, n'est-elle pas d'une grande vérité ? N'aime-t-on pas ces voix in-

connues qui s'élèvent dans le silence des bois, et qui semblent être celles des génies ministres de la fécondité ? Ne rêve-t-on pas délicieusement à la voix de ce rossignol qui chante les beaux jours, non loin des vieillards qui regardent un tombeau ? Je ne crois pas qu'on attribue ces jugements aux illusions de l'amitié. J'en appelle à tous ceux qui, ayant reçu plus de lumière que moi, voudront examiner sans aucun esprit de secte et de prévention.

Nous avons abandonné la marche de l'auteur, pour admirer ses beautés : il faut la reprendre et la suivre jusqu'au bout.

Si la religion est auguste et touchante dans ses mystères et dans ses cérémonies, elle l'est bien plus encore dans les dévouements magnanimes et dans les vertus extraordinaires qu'elle inspire. C'est là que le sujet donne de nouvelles forces à la voix de l'auteur ; il peint la religion occupée à placer, en quelque sorte, sur toutes les routes du malheur, des sentinelles vigilantes, pour l'épier et le secourir. Ici la sœur hospitalière veille aux besoins du soldat mourant. Ici la sœur grise cherche l'infortune dans les réduits les plus secrets. Non loin, les sœurs de la miséricorde reçoivent dans leurs bras la fille prostituée, avec des paroles qui lui laissent le repentir, et lui permettent l'espérance. La piété fonde les hospices, dote les collèges, dirige avec gloire tous les travaux de l'éducation, protège dans les monastères les arts qui fuient devant les barbares ; conserve et explique les vieux manuscrits dépositaires de tout le génie des anciens, sans lesquels nous serions si peu de chose ; parcourt l'Europe en versant les bienfaits ; défriche partout les terres arides, et, en multipliant les moissons, multiplie enfin le peuple des campagnes. Mais voici un plus grand spectacle. Du fond de leurs cellules, des hommes intrépides volent à de saintes conquêtes. Ils courent à travers tous les dangers jusqu'aux extrémités de la terre, et se la partagent pour gagner des âmes, c'est-à-dire pour civiliser des hommes. Les uns s'exposent aux feux des bûchers, parmi les hordes errantes du Canada ; leurs vertus subjuguent les barbares, et maintiennent après un siècle, dans ces contrées qui ont passé sous le joug de l'Angleterre, le respect et l'amour du nom français. Ceux-ci descendent sur les sables où fut Carthage, pour redemander à un peuple féroce des captifs qu'ils n'ont jamais vus, mais qu'ils regardent comme leurs frères ; ils ont même quelquefois poussé l'héroïsme jusqu'à prendre la place du prisonnier, que leurs dons ne suffisaient pas à racheter. Ces héros d'une espèce toute nouvelle poussent encore plus loin, s'il est possible, enthousiasme de l'humanité. Ils s'enferment dans des bagnes infects ; ils veillent près du lit des pestiférés, et s'exposent mille fois à mourir pour consoler des mou-

rants. Enfin les miracles des anciennes législations se renouvellent, et le génie de Lycurgue et de Numa semble être redescendu après trois mille ans, dans les bois du Paraguay.

Je ne puis me refuser encore au plaisir de citer quelques fragments, sur les missions des jésuites dans ce pays qu'ils gouvernèrent avec tant de gloire :

.....

« Arrivé à Buenos-Ayres, les missionnaires remontèrent Rio de la Plata, et, entrant dans les eaux du Paraguay, se dispersèrent dans ses bois sauvages. Les anciennes relations les représentent un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Elles nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les terres marécageuses où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des roches escarpées, et furetant dans les autres et dans les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchaient.

« Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigue ; d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages. Le père Lizardé fut trouvé percé de flèches sur un rocher : son corps était à demi-déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à l'office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres ; et, plein d'une grande joie, il chantait un Te Deum solitaire, sur le tombeau du martyr.

« De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnaient les hordes barbares. Quelquefois, elles s'arrêtaient auprès du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel que l'apôtre leur montrait ; quelquefois, elles le fuyaient comme un enchanteur, et se sentaient saisies d'une frayeur étrange : le religieux les suivait en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa grande croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans les bois. Les sauvages s'approchaient peu à peu pour examiner l'étendard de la paix, élevé dans la solitude ; un charme secret semblait les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire, sortant tout à coup de son embuscade et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable, pour jouir des douceurs de la société.

« Quand les jésuites se furent attache quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des âmes.

« Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique. On dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes ; ils remontèrent les fleuves, en chantant de saints cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent pas de se venir prendre au doux piège. Ils descendaient de leurs montagnes, et accouraient au bord des fleuves pour écouter ces accents, plusieurs même se jetaient dans les ondes, et suivaient à la nage la nacelle enchantée.

« La lune, en répandant sa lumière mystérieuse sur ces scènes extraordinaires, achevait d'attendrir les cœurs. L'arc et la flèche échappaient à la main du sauvage ; l'avant-goût des vertus sociales et des premières douceurs de l'humanité entrait dans son âme confuse. Il voyait la femme et les enfants pleurer d'une joie inconnue ; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait des torrents de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

« Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique ce que la fable racontait des Amphion et des Orphée ; réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires ; tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction. »

Il n'est pas besoin de faire sentir le charme et la nouveauté de ces peintures ; mais il est bon d'observer qu'à l'égard du gouvernement paternel des jésuites, le défenseur du christianisme ne dit rien que Montesquieu ne confirme, et que Raynal, dans ces derniers temps, n'ait été contraint d'avouer. Je rapporterai les propres mots de ce dernier :

« Lorsqu'en 1768, les Missions du Paraguay sortirent des mains des jésuites, elles étaient arrivées a un point de civilisation le plus grand peut-être où l'on puisse conduire les nations nouvelles. On y observait les lois. Il y régnait une police exacte. Les mœurs étaient pures. Une heureuse fraternité y unissait tous les cœurs. Tous les arts de nécessité y étaient perfectionnés : on en connaissait plusieurs d'agréables. L'abondance y était universelle, etc. etc. »

En développant l'influence des vertus du christianisme, sur les sociétés qu'il a renouvelées, l'auteur s'est aperçu que cette religion a plus ou moins imprimé son génie dans toutes les littératures modernes. et qu'elle y a porté de nouvelles richesses, dont on peut faire encore un heureux emploi. Cette observation a fait naître une espèce de poétique chrétienne, qui peut être considérée comme la seconde partie du cet ouvrage ; mais il y a tant de points de vue à saisir et tant de questions délicates à traiter dans un pareil sujet, qu'on en rendra compte une autre fois.

Le christianisme a donné de nouveaux freins et de nouveaux aiguillons au cœur humain. C'est sous ce point de vue que l'auteur envisage dans les arts, et surtout dans la poésie des peuples modernes, les effets de toutes les passions. Lui-même a voulu peindre leur vague et leur inconstance dans le cœur d'un jeune homme qu'il appelle René, et qui ne sait où fixer ses inquiétudes. Ce roman est compris dans les études poétiques de la dernière partie : on y retrouve tout le talent qu'on aime dans Atala. On parlera des études poétiques dans un second extrait de cet ouvrage, qui paraît avec tant d'éclat et sous de si heureux auspices.

SECOND EXTRAIT.

(Fructidor an X.)

Quand un talent original paraît pour la première fois, il jette toujours un grand éclat. Ses ennemis ne se sont point encore rassemblés, et leur voix ne peut imposer silence à l'enthousiasme ; mais, quand ce même talent agrandi se développe dans une composition plus vaste et plus difficile, ses juges deviennent plus sévères, et ses succès sont plus disputés : c'est que la haine a eu le temps de prendre ses mesures, et de protester contre l'admiration publique. Tous les écrivains, faits pour obtenir la gloire, sont condamnés à cette épreuve nécessaire, qui doit plus les enorgueillir que les décourager : ils doivent surtout s'attendre à de longs combats, s'ils ont attaqué le système d'une faction dominante ; car on leur fait expier alors, et la supériorité de leur talent, et l'audace de leurs opinions.

Ces remarques s'appliquent naturellement à l'auteur du Génie du Christianisme. Les beautés d'Atala, son premier essai, ont été vivement senties. La sévérité des censeurs, en relevant avec amertume quelques défauts si faciles à corriger, n'a pu affaiblir l'effet de cette production, d'un genre tout nouveau. La

critique a donc réuni tous ses efforts contre le second ouvrage du même écrivain, et cette fois elle a pu se promettre quelques avantages, puisqu'elle a pour auxiliaires toutes les opinions anti-religieuses de ce dix-huitième siècle qui, d'un bout de l'Europe à l'autre. et surtout au milieu de la France, a déchainé tant d'ennemis contre le christianisme.

On a d'abord attaqué le plan suivi par l'auteur. Plusieurs de ceux qui n'avaient jamais jugé nos dogmes religieux que sur les boulonneries du docteur Zapata et des aumôniers du roi de Prusse ont tout à coup changé de langage. Ils ne contestent plus à la doctrine et aux pompes de l'Église romaine leurs effets touchants et sublimes ; ils conviennent que l'éloquence et la poésie en peuvent tirer de puissantes émotions et de riches tableaux. Mais, après cet aveu remarquable, quelques-uns, prenant le ton d'un zèle au moins équivoque, ajoutent qu'il ne faut pas développer avec trop d'éclat les beautés poétiques du christianisme, de peur d'ôter à ses dogmes et à sa morale leur importance et leur gravité. Ils affectent de craindre que l'imagination ne répande à la fois ses enchantements et ses erreurs sur une doctrine qui doit édifier plutôt que plaire.

Parmi ces critiques, il est sans doute quelques hommes vraiment pieux et de bonne foi : c'est à eux surtout qu'il faut répondre. J'ose croire que leur sévérité sera désarmée après quelques réflexions que je leur soumets.

Les arguments théologiques, les savantes controverses, les instructions édifiantes pouvaient suffire à des siècles éminemment religieux. Des traités austères, tels que ceux de Nicole et d'Abadie, étaient lus avec empressement par les mêmes hommes qui goûtaient le mieux le génie et les grâces de Racine et de La Fontaine, leurs contemporains. Alors, dans les cercles de la ville et parmi les intrigues de la cour, dans le sénat et dans l'armée, on agitait les mêmes questions que dans l'Église. Il ne faut point s'en étonner : la religion chrétienne, à cette époque, semblait à tous l'objet le plus important. Le petit nombre de ceux qui osaient l'attaquer dans ses premières bases, n'obtenait que le mépris ou l'horreur. Le nom du Dieu qui l'avait fondée imprimait une égale vénération à toutes les sectes rivales dont elle était la mère, et qui combattaient dans son sein. Ces sectes, divisées sur quelques points, s'accordaient sur les dogmes fondamentaux. Leurs disputes avaient en conséquence ce caractère et ces mouvements passionnés que mettent toujours dans leurs débats les membres d'une famille divisée. Rappelez-vous en effet les anecdotes de ces jours célèbres ; voyez dans le palais de la duchesse de Longueville les redoutables chefs de Port-Royal mé-

diter de nouvelles attaques contre les jésuites rassemblés à Versailles sous la protection du confesseur du roi. La France était attentive à ces querelles, et se décidait pour l'un ou pour l'autre parti. Apprenait-on que le ministre Claude et l'évêque de Meaux étaient en présence, on contemplait avec curiosité l'approche des deux athlètes, et tous les cœurs s'intéressaient au dénouement du combat ; car la renommée publiait que le prix du vainqueur devait être la conversion de quelque personnage fameux. Le salut de Turenne (on parlait ainsi dans ce temps-là), le salut de Turenne était attaché peut-être à cette grande conférence ; et ne sait-on pas que la dévotion de cet illustre capitaine devint aussi fameuse que sa valeur, et que ses soldats racontaient ses actes de piété comme ses victoires ?

Mais ce n'était pas seulement au sein de la France que les esprits étaient si fort émus par ces spectacles et ces luttes théologiques. Ce goût était celui de l'Europe entière. Leibnitz et Newton, dignes tous deux de se disputer les plus belles découvertes de la géométrie moderne, s'honoraient d'inscrire leur nom parmi ceux des défenseurs du christianisme. Leibnitz en voulait réunir toutes les communions ; Newton, en éclairant les ténèbres de la chronologie, confirmait celle de Moïse. Si, par exemple, on voyait paraitre un livre tel que l'Histoire des Variations, toute la république chrétienne était émue. Rome jetait des cris d'admiration et de joie, tandis que, des bords de la Tamise et du fond des marais de la Hollande, on entendait s'élever les clameurs injurieuses du calvinisme, qui se débattait sans cesse sous les foudres de Bossuet, et qui en était sans cesse écrasé.

Aujourd'hui les plus effrayantes catastrophes nous trouvent insensibles : on foule indifféremment les débris des trônes et des empires. Alors les ruines d'un monastère, qu'avaient illustré le nom de Pascal et les vertus de quelques filles pieuses, excitaient un attendrissement universel. Que dis-je ? la peur de déplaire à Louis XIV n'empêchait point ses favoris de plaindre et d'honorer le docteur Arnauld, exilé par son ordre. Racine et Boileau, tout courtisans qu'on les suppose, adressaient des vers et des éloges à cet illustre opprimé, et même ils osaient les lire devant le monarque, dont la grande âme pardonnait cette noble franchise. Ainsi, les plus petits événements, quand ils tenaient au christianisme, avaient quelque chose de respectable et de sacré. L'esprit de la religion était partout, dans l'État et dans la famille, dans le cœur et dans les discours, dans toutes les affaires sérieuses, et jusque dans les jeux domestiques.

En voulez-vous de nombreux exemples ? Parcourez les Lettres de madame de Sévigné.

Cette femme illustre vit dans sa terre des Rochers, au fond de la Bretagne, et loin de tout ce qu'elle aime. Elle veut échapper à l'ennui de la solitude, et retrouver dans ses lectures le charme des sociétés de Paris. Eh bien ! quels sont les ouvrages que son goût préfère ? Elle choisit les Essais de Morale de Nicole. Elle a pour lecteur son fils, qui revient de l'armée. Ce jeune homme, dont l'esprit et les grâces s'étaient fait remarquer de Ninon, juge très bien le janséniste Nicole ; et, dans ces soirées studieuses qu'il passe à côté de la plus aimable des mères, il oublie les séductions de cette Champmêlé qu'il avait aimée, et dont la voix était, dit-on, aussi tendre que les vers du poëte qui fut son maître. Observez bien que madame de Sévigné, dans toutes ses lettres à sa fille, parle avec admiration des Essais de Morale, et qu'en écrivant à Pauline, sa petite-fille, elle répète avec cette expression vive et heureuse qui lui appartient : « Si vous n'aime : pas ces solides lectures, votre goût aura toujours les pâles couleurs. » Dans une autre occasion, elle se trouve à Bâville, chez le président de Lamoignon, au milieu le la société la plus polie et la plus éclairée. Quel est celui qu'elle distingue dans ce choix de la bonne compagnie du plus brillant de tous les siècles ? Un homme d'un esprit charmant et d'une facilité fort aimable : je rapporte ses propres expressions. Mais devinez quel est homme ? C'est le P. Bourdaloue.

Certes, quand les traités de Nicole et les conversations de Bourdaloue font les délices des femmes les plus renommées par leur esprit et par leur beauté, les apologistes du christianisme n'ont pas besoin de relever son prix et son éclat aux yeux de l'imagination ; il est facile d'attirer l'attention et le respect, dès qu'on parle d'une doctrine qui fait le fonds habituel des pensées et des sentiments de tout un peuple. Mais, quand cette doctrine, en proie aux dérisions d'un siècle entier, perdit la plus grande partie de son influence, il faut, pour la rétablir, apprendre d'abord au vulgaire que ce qu'on lui peignit comme ridicule, est plein de charme et de majesté. Quand on défigura la religion sous tant d'indignes travestissements, on doit venger sa beauté méconnue, et l'offrir à l'admiration. Lorsqu'on ne cessa de montrer le christianisme comme un culte inepte et barbare qui a longtemps abruti les peuples, n'est-il pas juste de prouver que les peuples lui doivent les plus beaux développements de la civilisation ?

C'est la tâche importante que M. de Châteaubriand s'est imposée : il a su la remplir avec gloire. Le genre de ses adversaires a déterminé le choix de ses armes. Fort de son talent et de sa cause, il rend à l'incrédulité tous ses dédains, et lui reproche surtout d'avoir affaibli les facultés de l'esprit humain. qu'elle se vante d'avoir agrandi.

« Il y a eu, dit-il, dans notre âge, à quelques exceptions près, une sorte d'avortement général des talents ; on dirait même que l'impiété, qui rend tout stérile, se manifeste encore dans je ne quel appauvrissement de la nature physique. Jetez les yeux sur les générations qui succédèrent immédiatement au siècle de Louis XIV ; où sont ces hommes aux figures calmes et majestueuses, au port et aux vêtements nobles, au langage épuré ? On les cherche, et on ne les trouve plus ; de petits hommes inconnus se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monuments d'un autre âge. Sur leur front dur respirent l'égoïsme et le mépris de Dieu ; ils ont perdu et la noblesse de l'habit et la pureté du langage : on les prendrait, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui a précédé.

« Les écrivains de la nouvelle école flétrissent l'imagination avec je ne sais quelle vérité qui n'est point la véritable vérité. Le style de ces hommes est sec, l'expression sans franchise, l'imagination sans amour et sans flamme ; ils n'ont nulle onction, nulle abondance, nulle simplicité. On ne sent point quelque chose de plein et de nourri dans leurs ouvrages ; l'immensité n'y est point, parce que la Divinité y manque..... Aussi le dix-huitième siècle diminue-t-il chaque jour dans la perspective, tandis que le dix-septième grossit à mesure que nous nous en éloignons : l'un s'affaisse, l'autre monte dans les cieux. On aura beau chercher à ravaler le génie des Bossuet et des Racine, il aura le sort de cette grande figure d'Homère, que l'on aperçoit derrière tous les âges : quelquefois elle est obscurcie par la poussière qu'un siècle fait en s'écroulant ; mais le nuage se dissipe, et soudain reparaît la majestueuse figure, qui s'est encore agrandie pour dominer des ruines nouvelles. »

C'est ainsi que le talent de l'auteur est profondément empreint à chaque page de son livre. Ce talent est reconnu de ceux qui le jugent avec le plus de rigueur ; mais, en s'appesantissant sur les défauts qu'on remarque dans quelques phrases, ils ont passé bien légèrement sur les beautés qui éclatent dans des livres entiers. Quand le pinceau est si neuf et si abondant. on pardonne des traits superflus, incorrects ou trop hardis. Que de fois, et surtout dans le qua-

trième volume, l'expression égale la grandeur du sujet ! C'est là qu'elle est touchante comme les bienfaits du christianisme. et riche comme ses merveilles. Au reste, ce quatrième volume a réuni tous les suffrages ; et, dans tous les autres, on trouve un grand nombre de morceaux du même éclat. On a déjà cité, dans le premier extrait, plusieurs descriptions du culte romain. On a vu, dans ce même journal, l'épisode presque entier du jeune René. Ces fragments suffisent pour justifier nos éloges. Il reste à faire connaître la partie critique de l'ouvrage, où l'auteur oppose les chefs-d'œuvre littéraires des siècles chrétiens à ceux de l'antiquité païenne, et le génie des Grecs à celui des Hébreux. Je choisis le parallèle des beautés d'Homère et de la Bible. Ce rapprochement fut indiqué plus d'une fois par des hommes pieux ; le grave Fleury lui-même, dans son savant ouvrage sur les Mœurs des Israélites, semble retrouver quelquefois les crayons d'Homère et la grâce naïve des scènes de l'Odyssée. Aussi Fénelon aimait-il beaucoup ce livre de Fleury. M. de Châteaubriand, à son tour, me parait avoir saisi des rapports nouveaux dans ces deux monuments du premier âge. Voici comme il les juge :

« Nos termes de comparaison (c'est lui qui parle) seront la simplicité, l'antiquité des mœurs, la narration, la description, les comparaisons ou les images, le sublime.

« Examinons le premier terme.

« 1° Simplicité. La simplicité de la Bible est plus courte et plus grave ; la simplicité d'Homère, plus longue et plus riante. La première est sentencieuse, et revient aux mêmes locutions pour exprimer des choses nouvelles ; la seconde aime à s'étendre en paroles, et répète souvent, dans les mêmes phrases, ce qu'elle vient déjà de dire. La simplicité de l'Écriture est celle d'un antique prêtre, qui, plein de toutes les sciences divines et humaines, dicte, du fond du sanctuaire, les oracles précis de la Sagesse. La simplicité de celle du poëte de Chio est celle d'un vieux voyageur qui raconte, au foyer de son hôte, tout ce qu'il a appris dans le cours d'une vie longue et traversée.

« 2° Antiquité de mœurs. Les fils des pasteurs d'Orient gardaient les troupeaux comme les fils des rois d'Ilion. Mais, quand Paris retourne à Troie, c'est pour y habiter un palais parmi des esclaves et des voluptés. Une tente, une table frugale, des serviteurs rustiques, c'est tout ce que retrouvent les enfants de Jacob chez leur père. Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère : des femmes, et quelquefois la fille même du roi, conduisent l'étranger au bain ; on

le parfume, on lui donne à laver dans des aiguières d'or et d'argent ; on le revêt d'un manteau de pourpre, et on le conduit dans la salle du festin ; on le fait asseoir dans une belle chaise d'ivoire, avec un beau marche-pied ; des esclaves mêlent le vin et l'eau dans des coupes, et lui présentent les dons de Cérès dans une corbeille ; le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant on mange avec une grande joie, et l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas fini, on prie l'étranger de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présents, si mince qu'ait paru d'abord son équipage ; car on suppose que c'est un Dieu qui vient, ainsi déguisé, surprendre le cœur des rois, on un homme malheureux, et par conséquent le favori de Jupiter.

« Sous la tente d'Abraham, la réception se passe tout autrement. Le patriarche sort pour aller lui même au-devant de son hôte ; il le salue, et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les chameaux, et les filles leur donnent a boire. On lave les pieds du voyageur ; il s'assied à terre, et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande pas son histoire, on ne le questionne point ; il demeure ou continue sa route à volonté. À son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Ce simple autel doit dire aux siècles futurs que deux hommes des anciens jours se rencontrèrent dans le chemin de la vie, et qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais, et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux.

« Remarquez que l'hôte inconnu est un étranger chez Homère, et un voyageur dans la Bible. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale, où l'hébreu attache un sentiment moral et universel.

« Chez Homère, toutes les œuvres civiles se font avec fracas et parade : un juge, assis au milieu de la place publique, prononce à haute voix les sentences ; Nestor, au bord de la mer, fait des sacrifices, ou harangue les peuples ; une noce a des lambeaux, des épithalames, des couronnes suspendues aux portes ; une armée, un peuple entier assiste aux funérailles d'un roi ; un serment se fait au nom des Furies, avec des imprécations terribles, etc.

« Job, sous un palmier, à l'entrée de sa tente, rend la justice a ses pasteurs. Mettez la main sur ma cuisse, dit le vieil Isaac à son serviteur, et jurez d'aller en Mésopotomie. Deux mots terminent un mariage au bord de la fontaine : le domestique amène l'accordée au fils de son maître, ou le fils du maître s'engage à

garder pendant sept ans les troupeaux de son beau-père, pour obtenir sa fille. Un patriarche est porté par ses fils, après sa mort, à la cave de ses pères, dans le champ d'Ephron. Ces mœurs-là sont plus vieilles encore que les mœurs homériques, parce qu'elles sont plus simples : elles ont aussi un calme et une gravité qui manquent aux premières.

« 3. La narration. La narration d'Homère est coupée par des digressions, des discours, des descriptions de vases, de vêtements, d'armes et de sceptres, par des généalogies d'hommes ou de choses ; les noms propres sont hérissés d'épithètes ; un héros manque rarement d'être divin, semblable aux Immortels, ou honoré des peuples comme un Dieu ; une princesse a toujours de beaux bras ; elle est toujours faite comme la tige du palmier de Delos, et elle doit sa chevelure à la plus jeune des Grâces.

« La narration de la Bible est rapide, sans digression, sans discours ; elle est semée de sentences, et les personnages y sont nommés sans flatterie. Les noms reviennent sans fin, et rarement le prénom le remplace ; circonstance qui, jointe au retour fréquent de la conjonction et, déclare, par cette prodigieuse simplicité, une société bien plus près de l'état de nature que celle qu'Homère nous a peinte. Tous les amours-propres sont déjà éveillés dans les hommes de l'Odyssée ; ils dorment encore chez les hommes de la Genèse.

« 4. Descriptions. Les descriptions d'Homère sont toujours longues, soit qu'elles tiennent du caractère tendre, ou triste ou gracieux, ou fort, ou terrible, ou sublime.

« La Bible, dans tous ses genres, n'a ordinairement qu'un seul trait ; mais le trait est frappant et met l'objet sous les yeux.

« 5. Les comparaisons. Les comparaisons homériques sont prolongées par des circonstances relatives. Ce sont de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice, pour délasser la vue de l'élévation des dômes, en l'appelant sur des scènes de paysages et de mœurs champêtres.

« Les comparaisons de la Bible sont presque toutes rendues en quelques mots. C'est un lion, un torrent, un orage, un incendie, qui rugit, tombe, ravage, dévore. Toutefois, elle connaît aussi les comparaisons détaillées ; mais alors elle prend un ton oriental et personnifie subitement l'objet, comme l'orgueil dans le cèdre, etc.

« 6. Le sublime. Enfin, le sublime dans Homère naît ordinairement de l'ensemble des parties, et arrive graduellement a son terme. Dans la Bible il est toujours inattendu. Il fond sur vous comme l'éclair, etc., etc., etc. »

Il y a dans ces remarques, si je ne me trompe, un mélange d'imagination, de sentiment et de finesse, qu'il est bien rare de trouver dans les poétiques les plus vantées. Les vues critiques de l'auteur, dans d'autres chapitres encore, me paraissent avoir les plus féconds résultats et la plus piquante nouveauté. Il prouve très bien que le christianisme, en perfectionnant les idées morales, fournit à la poésie moderne une espèce de beau idéal que ne pouvaient connaître les anciens. Je crois qu'à beaucoup d'égards son opinion est fondée. Racine avoue lui-même qu'il n'aurait pu faire supporter son Andromaque, si, comme dans Euripide, elle eût tremblé pour Molossus et non pour Astyanax, pour le fils de Pyrrhus, et non pour celui d'Hector. On ne croit point, dit-il très bien, qu'elle doive aimer un autre mari que le premier. Virgile l'avait déjà senti confusément, et, dans le troisième livre de l'Énéide, il cherche à sauver autant qu'il peut l'honneur d'Andromaque. Elle rougit et baisse les yeux devant Énée, qui débarque en Épire :

Dejecit vultum, et demissá voce locuta est, etc.

Puis, d'une voix embarrassée, elle raconte que le fils d'Achille, en la quittant pour Hermione, l'a fait épouser au troyen Hélénus :

Me famulam, famuloque Heleno transmisit habendam, etc.

Mais, en dépit de cette rougeur et de cet embarras que lui donne Virgile, la veuve d'Hector ne parait point assez justifiée à J.-B. Rousseau, qui la cite auprès de la matrone d'Éphèse, dans une ode charmante :

Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

Racine s'est bien gardé de suivre en tout les traditions connues. Chez lui Andromaque ressemble précisément à ces veuves des premiers siècles chrétiens, où l'idée d'un second mariage eût semblé profane, et presque coupable, à ces Paule et à ces Marcelle, qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde, et toujours vêtues de deuil, ne regardaient plus que le tombeau de l'époux à qui elles avaient promis leur foi, et le Ciel où leurs premiers nœuds devaient se rejoindre éternellement. Il est donc vrai que le carac-

tère de la veuve d'Hector, en prenant les couleurs sévères du christianisme, devient plus pur et plus touchant que dans l'antiquité même.

Sous l'empire d'une religion qui commande au désir tant de sacrifices, il doit y avoir plus de luttes entre le devoir et les passions. Dès lors, le génie qui les observe saura peindre avec des traits plus déchirants les combats du cœur, ses faiblesses et ses remords. Ainsi donc, à génie égal, un poëte élevé, comme Racine, dans la plus sévère école du christianisme, peindra le repentir de Phèdre criminelle, avec une énergie que ne peuvent inspirer les dogmes d'une religion moins réprimante. Les orages d'une âme pieuse et tendre à la fois, qui est tour à tour partagée entre Dieu et son amant, une Héloïse que les souvenirs de la volupté poursuivent dans le sein de la pénitence, une Zaïre éprise de l'objet que son culte lui ordonne de haïr, le cloître et le monde, les illusions de la terre et les menaces du Ciel, tous ces contrastes si dramatiques sont des beautés particulières au christianisme. Il donne non seulement des nuances plus fortes à la peinture des passions déjà connues ; mais il les enrichit encore de caractères absolument nouveaux.

Ceux qui savent étudier dans les mœurs des peuples et des siècles le caractère des différentes littératures, les critiques dont le coup-d'œil a quelque étendue, avoueront sans doute cette influence de nos opinions religieuses sur le talent de nos plus illustres écrivains. Mais peut-être on ne trouvera pas la même justesse dans toutes les observations de M. de Châteaubriand, ou du moins quelques-unes ne seront admises qu'avec des restrictions nécessaires. On lui accordera difficilement que les machines poétiques tirées du christianisme puissent avoir le même effet que celles de la mythologie. Il est vrai qu'il ne se dissimule point les objections qui se présentent contre ce système.

« Nous avons à combattre, dit-il, un des plus anciens préjugés de l'école. Toutes les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt vers de l'Art poétique qui nous condamnent. » Après cet aveu, il compare, sous le point de vue poétique, le ciel des chrétiens à l'Olympe, le Tartare à notre enfer, nos anges aux Dieux subalternes du paganisme, et nos saints à ses demi-dieux.

On ne peut sans doute assigner de bornes au génie. Ce que Boileau jugeait impraticable sera peut-être tenté quelque jour avec succès. Milton, à qui le goût fait tant de reproches, montre pourtant jusqu'à quel point la majesté des livres saints élève l'imagination poétique. Mais est-ce assez pour justifier l'opinion de ceux qui

Pensent faire agir Dieu, les saints et les prophètes,
Comme les Dieux éclos du cerveau des poëtes ?

En effet, si Milton est sublime, ce n'est point quand il peint la Divinité reposant dans elle-même, et jouissant de sa propre gloire au milieu des chœurs célestes qui la chantent éternellement. Alors le poëte est gêné par la précision des dogmes théologiques, et son enthousiasme se refroidit. C'est dans le caractère de Satan qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. On en devine bientôt la raison. C'est que Satan déchiré par l'orgueil et le remords, par les sentiments opposés de sa misère présente et de son antique gloire, a précisément, et même à un plus haut degré, toutes les passions des Dieux de la mythologie. C'est un sujet rebelle qui rugit dans sa chaîne, c'est un roi détrôné qui médite de nouvelles vengeances ; en un mot, c'est, avec des traits plus hardis, un Encélade frappé de la foudre, un Prométhée qui délie encore Jupiter sur le roc où l'enchaîne la Nécessité. Quelques traits de ce personnage avaient été indiqués dans les prophètes, mais d'une manière assez vague pour que l'auteur moderne, en le peignant, eût toute la liberté nécessaire à l'invention poétique. Satan, tel qu'il est conçu par Milton, ne prouve donc rien contre ces vers de Boileau :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Remarquez bien cette expression d'ornements égayés. Boileau l'a placée encore plus haut, en parlant de l'effet heureux des fables anciennes dans la poésie épique :

Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaye en mille inventions ;
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses.
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Mais ces fleurs ne croissent que sur les autels d'une religion douce et riante. La majesté du christianisme est trop sévère pour souffrir de tels ornements. Si on veut l'embellir, on la dégrade. Comment agrandir ce qui est infini ? Comment égayer une religion qui a révélé toutes les misères de l'homme ? D'ailleurs, le christianisme a des traditions précises et des dogmes invariables, dont ne s'accommode point un art qui ne vit que de fictions. Si la mythologie fut si favorable aux poëtes, c'est qu'elle était pour eux la source éternelle des ingénieux mensonges. Homère, Hésiode, Ovide, racontent souvent avec des cir-

constances très diverses, les généalogies et les aventures de leurs Dieux. La variété de leurs récits favorise singulièrement l'essor et l'indépendance de l'imagination. Ces Dieux qu'elle enfanta se prêtent à tous ses caprices. et se multiplient même quand il lui plait. Longtemps après Homère, Apulée raconte la fable de Psyché ; soudain Vénus à une rivale, et l'Olympe une déesse de plus. On sent que de telles licences sont interdites dans une religion où tout doit inspirer le respect et combattre les sens, où les faits et la doctrine sont immuables comme la vérité.

Mais, si la gravité du christianisme ne peut descendre jusqu'aux jeux de la mythologie, celle-ci, au contraire, prenant toutes les formes du génie poétique dont elle est la fille, peut imiter les effets majestueux du christianisme. Je suppose qu'on eût un poème épique de Platon, qui, comme on sait, voulut, dans sa jeunesse, être le rival d'Homère, et qui ne fut le premier des philosophes qu'après avoir essayé vainement d'être le premier des poëtes : croit-on qu'il n'eût pas su introduire dans les fictions mythologues quelques-unes de ces idées sublimes qui semblaient presque chrétiennes aux premiers pères de l'Église ? Et ce que Platon n'a pas fait, ne fut-il pas exécuté plus d'une fois par Fénelon ? L'Élysée, par exemple, tel qu'il est peint dans le Télémaque, n'appartient point au système du paganisme, mais à celui d'une religion qui n'admet qu'une joie sainte et des voluptés pures comme elle. M. de Châteaubriand l'observe lui-même avec d'autres critiques. On retrouve, en effet, dans cette description, les élans passionnés d'une âme tendre qui portait l'amour divin jusqu'à l'excès ; mais ce morceau n'est pas le seul où l'auteur a répandu l'esprit du christianisme. Je n'en indiquerai qu'un autre exemple.

Le fils d'Ulysse, séparé quelque temps de Minerve, qui le conduit sous la figure de Mentor, est seul dans l'île de Chypre, en proie à toutes les séductions de Vénus et de son âge ; il est prêt à succomber. Tout à coup, au fond d'un bocage, parait la figure austère de ce même Mentor, qui crie d'une voix forte à son élève : Fuyez cette terre dangereuse. Les accents de la divinité cachée rendent au cœur amolli du jeune homme son courage et ses vertus. Il se réjouit de retrouver enfin l'ami qu'il regrette depuis si longtemps ; mais Mentor lui annonce qu'il faut se quitter encore, et lui parle en ces mots :

« Le cruel Métophis, qui me fit esclave avec vous en Égypte, me vendit à des Arabes. Ceux-ci, étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi croyant tirer une grande somme d'un voyageur nommé Hazael,

qui cherchait un esclave grec. Hazael m'attend ; adieu, cher Télémaque. Un esclave qui craint les Dieux doit suivre fidèlement son maître. »

Il y a des beautés de plusieurs genres dans cet épisode. Tout le monde remarquera sans peine que Minerve ne vient point secourir Télémaque quand il est captif aux extrémités de l'Égypte, ou quand il combat Adraste au milieu de tous les dangers. C'est contre la volupté seule qu'elle accourt le défendre ; c'est alors qu'il en a le plus grand besoin. Une telle allégorie est belle, sans doute ; mais le reste cache des vérités plus sublimes encore. La fille du maître des Dieux, la Sagesse divine elle-même se soumet sans murmures à tous les opprobres de la servitude, et les ennoblit par une pieuse résignation. N'est-ce pas déguiser sous des noms mythologiques ce qu'il y a de plus élevé dans la théologie chrétienne ? Et quelles plus grandes leçons peuvent être données au roi que veut instruire Minerve ! Elle lui apprend le respect qu'il doit à tous les hommes, en les montrant tous égaux devant le Ciel, et surtout en acceptant elle-même les plus viles fonctions de la société. Mais, lorsqu'elle réprime avec tant de soin l'orgueil de la puissance souveraine, voyez comme elle apaise les ressentiments séditieux de la mauvaise fortune, en inspirant à l'esclave la crainte des Dieux qui récompenseront sa fidélité. Peut-on expliquer sous des images plus heureuses toute l'harmonie sociale, et les devoirs réciproques des divers états qui l'entretiennent ? Ah ! sans doute ces instructions, puisées à la source du vrai et du beau, sont dignes d'avoir pour interprète Minerve même, c'est-à-dire intelligence qui gouverne l'univers. Comparez à cette morale si utile et si touchante les maximes d'éducation qu'a trop répandues le style véhément et passionné de J.-J. Rousseau ; lisez, sans prévention Émile et Télémaque, et jugez la philosophie des deux siècles, indépendamment de tous les autres mérites de Fénelon.

On peut conclure de ces réflexions, que, dans le merveilleux de l'épopée, tous les avantages poétiques sont en faveur des fables anciennes, puisqu'elles sont toujours plus riantes que le christianisme, et peu veut quelquefois être aussi graves que lui.

M. de Châteaubriand fait encore d'autres reproches à la mythologie, et l'on ne dira pas qu'il la condamne par défaut d'imagination, car il en prodigue toutes les richesses dans le morceau suivant :

« Le plus grand et le premier vice de la mythologie était d'abord de rapetisser la nature et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons descriptive a été inconnue de toute l'antiquité ;

les poëtes même qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de description dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils nous ont laissé sans doute d'admirables peintures dis travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique ; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidents du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits.

« Il est vrai que ce peu de traits est excellent comme le reste de leurs ouvrages. Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope, il ne l'a pas tapissée de lilas et de roses ; il y a planté, comme Théocrite, des lauriers et de longs pins. Dans les jardins d'Alcinoüs, il fait couler des fontaines et fleurir des arbres utiles. Il parle ailleurs de la colline battue des vents et couverte de figuiers, et il représente la fumée des palais de Circé s'élevant au-dessus d'une forêt de chênes.

« Virgile a mis la même vérité dans ses peintures. Il donne au pin l'épithète d'harmonieux, parce qu'en effet le pin à une sorte de doux gémissement, quand il est faiblement agité. Les nuages, dans les Géorgiques, sont comparés à des flocons de laine roulés par les vents, et les hirondelles, dans l'Énéide, gazouillent sous le chaume du roi Evandre, ou rasent les portiques des palais. Horace, Tibulle, Properce, Ovide, ont aussi quelques ébauches de la nature ; mais ce n'est jamais qu'un ombrage favorisé de Morphée, un vallon où Cythérée doit descendre, une fontaine où Bacchus repose dans le sein des Naïades.

« On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens, aient manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre ; il faut donc que quelque cause puissante les ait aveugles. Or, cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur, sa solitude et sa mélancolie. Il a fallu que le christianisme vint chasser tout ce peuple de Faunes, de Satyres et de Nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste plus vague, plus sublime ; le dôme des forêts s'est exhaussé, les fleuves ont brisé leurs petites urnes pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes ; le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

« Le soleil levant, et le soleil à son coucher, la nuit et l'astre qui l'enchante, ne pouvaient faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'ils portent à notre âme. C'était éternellement l'Aurore aux doigts de rose, les Heures attelant

ou dételant les chevaux du Dieu du Jour. Au lieu de ces accidents de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine d'opéra.

« Si le poëte s'égarait dans les vallées du Taygète, au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Elore, malgré la douceur de cette géographie hellénienne, il ne rencontrait que des Faunes, il n'entendait que des Dryades. Priape était là sur un tronc d'olivier ; et Vertumne, avec les Zéphyrs, menait des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits. Nous ne voulons point

....Chassez les Tritons de l'empire des eaux,
Ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

« Mais enfin qu'est-ce que tout cela laissé au fond de l'âme ? qu'en résulte-t-il pour le cœur ? quel fruit peut en tirer la pensée ? Oh ! que le poëte chrétien est bien plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui ! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui la bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion, semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées. Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent ! quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever ! Êtes-vous immobile, tout est muet ; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit approche, les ombres s'épaississent ; on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres ; la terre murmure sous vos pas ; quelques coups de foudre font mugir les déserts, la forêt s'agite, les arbres tombent ; un fleuve inconnu coule devant vous : la lune sort enfin de l'orient ; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour ; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve. Il se sent inquiet, agité, dans l'attente de quelque chose d'inconnu. Un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts ; mais la pensée de l'homme est égale aux espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'un seule rêverie de son cœur.

« Oui, quand l'homme renierait la Divinité, l'être pensant, sans cortège et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires, que s'il y apparaissait environné des petites déités de la fable. Ce désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions, et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance.....

« Il y a dans l'homme une inquiétude secrète, un instinct mélancolique, qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh ! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes ! qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné ! Il faut plaindre les anciens qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée ; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néreïdes dans cette immensité des mers, qui nous donne une mesure confuse de la grandeur de notre âme, et un vague désir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur. »

Je crois qu'en répandant sur ce chapitre l'éclat des plus vives images, l'auteur a confondu quelques objets qu'il faut distinguer.

Les esprits tournés à la contemplation religieuse doivent sans doute se passionner pour tous les grands spectacles qui leur parlent de la puissance divine. Une piété tendre et vive peut accroître encore cet enthousiasme qui saisit le poëte à la vue des cieux, des mers et des campagnes ; je sais même que certains tableaux du christianisme s'associent très heureusement aux scènes de la nature, et surtout à celles qui ont un caractère majestueux, touchant ou sublime. Le désert où sont ensevelies Thèbes, Palmyre et Babylone, me frappera d'une plus profonde émotion, si j'y vois la pénitence et la prière à genoux sur des ruines ; si, dans quelque décombre de ces villes, agitées autrefois par toutes les passions, un anachorète vit en paix avec Dieu, et médite sur la mort, aux mêmes lieux où tant de grandeurs coupables ont disparu. Le solitaire, qui attend le lever du soleil sur le sommet du Liban, me rendra plus sensibles à la merveille de la lumière et de la création renaissante, s'il répète, au retour du matin, le cantique où David célébrait les œuvres de Dieu sur la même montagne. C'est alors que les cieux et le firmament, qui racontent la gloire de l'Éternel, auront pour moi plus de grandeur que ceux où se promène le char d'Apollon. Mais il ne faut rien exagérer ; plus le christianisme est sublime, moins il lui faut chercher des beautés qui ne sont pas les siennes, et dont il n'a pas besoin. Est-il vrai, par exemple, que lui seul, en chassant les Faunes, les Satyres et les

Nymphes, ait rendu aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie ; qu'il ait exhaussé le dôme des forêts, et qu'il les ait remplies d'une Divinité immense, etc., etc ? Mais les bois du druide n'avaient-ils pas ce caractère solennel et sacré ? Ne sait-on pas que l'ancien peuple cette n'avait que des Dieux immatériels et invisibles, et qu'il donnait ordinairement leur nom à l'endroit le plus caché des forêts, comme nous l'apprend Tacite ? Il n'adorait qu'en esprit ce lieu plein d'une majesté cachée, et n'osait même y lever les yeux ; lucos ac nemora consecrant deorumque nominibus appelant secretum illud, quod solà reverentià vident. Or, malgré tous les anathèmes que prononce M. de Châteaubriand contre la mythologie, je pense qu'un homme né avec un aussi beau talent que le sien, eût pu trouver le même enthousiasme et les mêmes rêveries dans ces bois de Delphes, où les antres, les trépieds et les chênes étaient prophétiques. La fable ne disait-elle pas que deux aigles, envoyés par Jupiter, et partis des extrémités du monde, en volant avec une égale vitesse, s'étaient rencontrés au milieu de l'univers, dans l'endroit même où le temple de Delphes avait été bâti ? C'était là que la Divinité, toujours présente, recevait les hommages de toutes les nations ; c'est de là qu'elle jetait un coup d'œil égal sur toutes les parties de la terre soumise à son empire. D'aussi belles traditions pouvaient, sans doute, inspirer le poëte, et ce lieu chéri des Muses était, comme on voit, sous l'influence immédiate du Ciel. Des crayons vulgaires ont trop usé, j'en conviens, les images mythologiques ; mais le peintre aimera toujours l'attitude de ce fleuve appuyé sur son urne couronnée de fruits. Et que d'idées morales les anciens savaient attachera ces emblèmes poétiques ! Inachus était un roi bienfaisant, ami de son peuple dont il était aimé. Près d'expirer, il demande aux Dieux de rendre sa mort utile à ses sujets. Les Dieux exaucent sa prière ; ils le changent en fleuve, et, sous cette nouvelle forme, ses eaux versent encore l'abondance au pays dont ses vertus avaient fait le bonheur. De telles fables feront toujours les délices du genre humain. M. de Châteaubriand a trop de sentiment et d'imagination pour briser l'urne d'Inachus, et pour ne pas aimer sa métamorphose.

Quant à la poésie descriptive, les anciens n'en ont jamais fait un genre à part ; ils l'ont sagement mêlée au tissu d'une composition épique ou didactique. Je crois qu'à cet égard ils méritent des éloges et non des reproches. Mais cette question demanderait un article tout entier, et celui-ci est déjà trop long. Au reste, le progrès des sciences naturelles, plus que le christianisme, a dû nécessairement agrandir pour les modernes le spectacle des phénomènes de la nature. Quand le télescope de Galilée et d'Herschel recule les immensités du ciel,

il faut bien que l'Olympe s'abaisse ; et c'est alors que la Muse de l'épopée, s'égarant avec Newton dans des soleils sans nombre et des mondes sans fin, s'écrie avec un enthousiasme digne de ces nouveaux prodiges :

Par delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside.

Mais, si tout le monde n'aperçoit pas également les beautés poétiques du christianisme, personne ne conteste ses bienfaits, et c'est en les peignant que l'auteur est surtout'admirable. On me saura gré de citer encore la peinture d'un religieux allant annoncer la sentence aux criminels dans les prisons.

« On a vu, dit-il, dans ces actes de dévouement, la sueur tomber à grosses gouttes du front de ces compatissants religieux et mouiller ce froc qu'elle a pour toujours rendu sacré, en dépit des sarcasmes de la philosophie. Eh ! pourtant quel honneur, quel profit revenait-il à ces moines de tant de sacrifices, sinon la dérision du monde ; et les injures même des prisonniers qu'ils consolaient ? Mais du moins les hommes, tout ingrats qu'ils sont, avaient confesse leur nullité dans ces grandes rencontres de la vie, puisqu'ils les avaient abandonnées à la religion, seul véritable secours au dernier degré du malheur. Ô apôtre de Jésus-Christ ! de quelle catastrophe n'étiez-vous point témoin, vous qui auprès du bourreau vous couvriez du sang des misérables, et qui étiez leur dernier ami ! Voici un des plus hauts spectacles de la terre. Aux deux coins de cet échafaud les deux Justices sont en présence, la Justice humaine et la Justice divine ; l'une, implacable et appuyée sur un glaive, est accompagnée du Désespoir ; l'autre, tenant un voile trempé de pleurs, se montre entre la Pitié et l'Espérance. L'une a pour ministre un homme de sang, l'autre un homme de paix ; l'une condamne, l'autre absout. Innocente ou coupable, la première dit à la victime : Meurs ! la seconde lui crie : Fils de l'innocence ou du repentir, montez au Ciel. »

Le lecteur impartial ne trouvera point qu'on ait trop loué l'ouvrage qui renferme de pareilles beautés. Les opinions courageusement professées par l'auteur lui obtiendront encore plus d'estime que son rare talent. Il est juste en effet que la faveur publique environne les écrivains qui remettent en honneur les principes sur lesquels repose l'ordre social. C'est ainsi qu'en Angleterre, après les ravages produits par les funestes doctrines de Hobbes, de Collins et de Toland, on accueillit avec enthousiasme les livres où le docteur Clarke développa les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Les Anglais tout pleins encore des souvenirs de la guerre civile, et longtemps divisés par les

controverses politiques, se réunirent tous pour bénir l'écrivain qui leur donnait des espérances éternelles, et qui venait enfin justifier cette Providence qu'avaient fait méconnaître à quelques-uns les succès du crime et le long règne de l'anarchie.

L'empereur Marc-Aurèle, en remerciant les Dieux de tous les bienfaits qu'ils avaient répandus sur lui dès ses premières années, met au nombre de leurs plus grandes faveurs son peu de goût pour les fausses sciences de son siècle : Une grande marque du soin des Immortels pour moi, c'est, ajoute-t-il, qu'ayant eu une très grande passion pour la philosophie, je ne suis tombé entre les mains d'aucun sophiste, que je ne me suis point amusé à lire leurs livres ni à démêler les vaines subtilités de leurs raisonnements. Heureux dorénavant les souverains et les peuples qui pourront se rendre le même témoignage ! À mesure que les écrits des sophistes auront moins de partisans, l'auteur du Génie du Christianisme en trouvera davantage. — Au reste, il a déjà eu la double gloire de soulever contre lui et des critiques obscurs et des critiques distingués. Ces derniers sont, à mon sens, ceux dont il doit être le plus fier. Un ouvrage n'est point encore éprouvé quand il triomphe des censures de Visé et de Subligny ; mais sa gloire est complète quand il résiste aux dégoûts de Sévigné et aux épigrammes de Fontenelle.

Il ne m'appartient point de marquer le rang de cet ouvrage ; mais des hommes dont je respecte l'autorité pensent que le Génie du Christianisme est une production d'un caractère original, que ses beautés feront vivre, un monuments jamais honorable pour la main qui l'éleva et pour le commencement du XIX siècle qui l'a vu naître.

Sur Thomas

Thomas eut des détracteurs et des partisans outrés. Ses premiers succès furent brillants. Mais, comme on l'a fort bien observé, sa réputation ne s'est pas soutenue avec le même éclat jusqu'à la fin de sa vie. Cependant son éloquence s'était bien agrandie et bien épurée dans ses derniers ouvrages. Des éloges du comte de Saxe et du chancelier Daguesseau à celui de Marc-Aurèle le progrès est frappant. Pourquoi donc sa gloire parut-elle décroître au moment où il la méritait davantage ? Une telle contradiction s'explique facilement. Les circonstances où

parut cet écrivain contribuèrent à sa renommée. Il la dut autant à ses défauts qu'à ses beautés. C'était alors la mode de prodiguer le faste des sentences et d'affecter un ton superbe et chagrin contre tout ce qui était puissant. Quelques maximes d'indépendance et des invectives contre l'autorité donnaient un débit prodigieux à des livres maintenant inconnus. À ce genre d'effet, qui n'était pas encore épuisé, Thomas joignait un mérite moins facile et plus durable. Il avait reçu de la nature un talent qui n'était pas vulgaire, et ce talent se fortifia trente ans par des études sans nombre et des méditations continuelles. Ses écrits portent à la fois l'empreinte d'une âme fière et d'une imagination élevée. Il est vrai qu'en général cette imagination a plus de force que de souplesse, et plus de grandeur que de grâce. On sait que cet auteur est noble, grave, imposant ; mais qu'à l'exception de quelques morceaux, il est trop rarement simple, facile et naturel. Son vice principal est de grossir les traits et de charger les couleurs en voulant agrandir tout ce qu'il peint. Cette disposition à tout exagérer put s'accroître encore par le genre qu'il avait choisi ; car il n'a guère fait que des panégyriques.

Il parcourut le premier, avec gloire, la nouvelle carrière que l'Académie française ouvrit aux orateurs, lorsque, pour donner plus d'intérêt à ses concours, elle proposa l'éloge des grands hommes. Il se montra digne de les louer, par ses vertus comme par ses talents. Le bruit de ses nombreux triomphes se répandit dans toute la France. Il eut une foule d'imitateurs. Les défauts du modèle devinrent plus remarquables dans ses copistes ; et sa réputation s'en affaiblit. C'est précisément ce qui était arrivé au plus fameux des rhéteurs latins. Sénèque, dit Quintilien plaisait à ses admirateurs par les vices de son style. Chacun s'efforçait de les imiter, et déshonorait son maître, en se vantant de parler comme lui.

Thomas eut plus d'un rapport avec Sénèque ; il vit aussi s'élever peu de temps après lui un homme dont le goût fut bien meilleur que le sien. Le Cours de Littérature, comme on l'a dit ailleurs, parut chez les Français à la même époque que le livre des Institutions chez les Romains. L'auteur de ce cours fut, comme Quintilien, orateur avant d'être critique : discours, si on les comparez ceux de Thomas, n'ont pas le même appareil ; on y trouve moins de cette dignité qui cherche l'admiration ; ils supposent des études moins vastes et des veilles moins laborieuses. L'esprit n'y a pas combiné tant d'effets, et multiplié tant de pensées ; mais le ton en est plus vrai, la marche plus heureuse, et la variété du style y répond mieux à celle des sujets.

Ce dernier orateur n'a point peint la simplicité guerrière de Catinat, comme les grâces de ce Fénelon qui réunissait dans sa conduite et dans ses écrits ce que le goût a de plus pur, et ce que la vertu a de plus aimable. Au contraire, les physionomies de Daguesseau, de Duguay-Trouin, de Descartes et de Sully ont trop souvent le même dessin et la même couleur. Quoi qu'íl en soit, ces deux écrivains, avec des qualités différentes, ont honoré l'éloquence française vers la fin du dix-huitième siècle ; j'ai entendu comparer quelquefois le genre cultivé par eux, à celui de l'oraison funèbre que porta si haut le génie de Bossuet, et qu'orna si bien l'art de Fléchier. Mais il me semble que ces discours académiques, dont je reconnais d'ailleurs tout le mérite, ne pouvaient jamais fournir les mêmes ressources à l'orateur et produire d'aussi fortes impressions.

Rapprochez un moment les lieux, les siècles, les circonstances. Revoyez autour de la tribune sacrée cette foule auguste, ces nombreux auditoires composés de ce que la nation avait de plus grand et de plus éclairé sous le règne de Louis XIV, et jugez où sont les plus sûrs moyens d'émouvoir le cœur, et de frapper vivement l'imagination.

Quand Fléchier, quand Bossuet montaient dans la chaire pour louer Turenne ou Condé, la patrie en deuil déplorait la perte récente de ces deux héros. Les éloges de tout un peuple répondaient à ceux de l'orateur ; et par combien de spectacles l'orateur lui-même était enflammé ! Ses premiers regards tombaient sur les restes du grand homme dont la mémoire lui était confiée par la reconnaissance publique. Les parents, les amis de l'illustre mort, ses plus fidèles serviteurs, tous ceux qui avaient recueilli ses dernières paroles, étaient présents à ses funérailles. Non loin, de vieux soldats, compagnons de ses victoires, pleuraient, appuyés sur ces mêmes armes qui triomphèrent de l'Europe. Au bruit de la cérémonie funèbre, le monde avait suspendu ses spectacles et ses jeux. Les hommes du siècle étaient accourus sous ces voûtes religieuses. Le riche et le pauvre, le sujet et le prince, instruits ensemble à cette école de la mort qui égale toutes les conditions, offraient les mêmes vœux, s'humiliaient dans la même poussière, et, partageant les mêmes craintes et les mêmes espérances, pressaient de leurs genoux les pavés de ce temple couverts d'antiques épitaphes et des promesses d'une vie nouvelle. Les femmes les plus aimables de ces temps fameux, les Thiange, les Montespan, les Sévigné, les La Fayette, et les touchantes Nemours et les belles Montbazon, qui devenaient plus belles et plus touchantes encore, écoutaient avec un pieux recueillement, près du sévère Montausier et du vénérable Bourdaloue. Les arts avaient orné de toutes leurs

pompes le mausolée qui renfermait les augustes dépouilles. Au-dessus, on croyait voir planer encore l'âme du héros, attentive aux hommages de la France. Du milieu de cette scène imposante, Bossuet, chargé de gloire et d'années, élevait ses accents pathétiques, et tous les cœurs étaient ébranlés. À peine avait-il fait entendre sa voix, que ce temple environné de crêpes semblait devenir plus sombre. Cette voix sublime redoublait la majesté du sanctuaire et les terreurs du tombeau. Tantôt l'homme inspiré contemplait, avec un sombre abattement, le cercueil où tant de gloire était renfermée ; tantôt il se tournait avec confiance vers l'autel de Celui qui promet l'immortalité. Toutes les tristesses de la terre et toutes les joies du ciel se peignaient tour à tour sur son front, dans ses regards, dans sa voix, dans ses gestes, dans tous ses mouvements. En arrachant des larmes aux spectateurs, il pleurait lui-même ; et, sans cesse ému de sentiments contraires, s'enfonçant dans les profondeurs de la mort et dans celles de l'éternité, mêlant les consolations à l'épouvante, il proclamait à la fois le néant et la grandeur de l'homme entre le tombeau prêt à l'engloutir, et le sein d'un Dieu prêt à le recevoir.

Au sortir d'une de ces solennités douloureuses réunissent toutes les espèces d'intérêt, transportez-vous dans la salle d'une académie : on y lit, sans pompe, l'éloge d'un ministre, d'un philosophe, d'un magistrat célèbres, longtemps après leur mort, et devant des spectateurs indifférents. — Il n'y a point là de mausolée, d'autel et de tribune ; des amis éperdus, une famille gémissante n'accompagnent point le fatal cortége. Ce n'est point la patrie et la religion éplorées qui ont rassemblé dans cette enceinte un peuple encore ému de sa douleur. Une curiosité purement littéraire a réuni quelques gens de goût. Ils viennent juger avec quel art on a traité un sujet proposé, depuis un an, à l'émulation, pour une médaille et quelques applaudissements. C'est un jeu d'esprit, un effort de talent qu'ils applaudissent, et non un spectacle dramatique auquel ils viennent assister.

Ces oraisons funèbres du dernier siècle me paraissent avoir encore un autre avantage. On sait bien que le ton des panégyriques exagère toujours un peu celui de la vérité ; mais on y pardonne aisément quelque excès, quand les larmes dues à la mémoire de celui qu'on célèbre, ne sont point encore essuyées. Au contraire, tous les inconvénients du genre se font sentir quand les années ont affaibli l'enthousiasme et les regrets. Le temps découvre les imperfections des plus grands héros, et rien ne se dissimule à son tribunal. Ainsi, quand les siècles ont passé sur la tombe d'un homme illustre, il doit être plus jugé que

loué. Son véritable éloge est dans son histoire. Plutarque, éloigné par plusieurs générations des grands hommes grecs et romains, se contenta d'écrire leurs vies, et ne lit point leurs panégyriques.

Mais, en reconnaissant les désavantages de ces éloges académiques, on n'en doit que plus d'estime à ceux qui ont su répandre des beautés réelles dans un genre équivoque, qui ne peut avoir, ce me semble, au même degré, ni les grands mouvements de l'éloquence funèbre, ni les développements instructifs de l'histoire.

Cependant, plusieurs sujets traités par Thomas étaient susceptibles du ton le plus oratoire. On pouvait y produire quelques-uns des effets retracés plus haut. L'éloge du maréchal de Saxe, par exemple, fut proposé peu d'années après sa mort, et presque sous les yeux des témoins de ses exploits. Le monarque avait, le premier, honoré la cendre de son défenseur. Il avait donné l'ordre à Pigal de représenter sur le marbre, et les triomphes du héros, et la douleur de la France. Les humiliations éprouvées à Rosbach donnaient un nouveau lustre à la journée de Fontenoi. Cette dernière victoire, qui avait inspiré les chants de toutes les muses françaises, occupait encore la renommée. C'était la plus belle époque militaire du dix huitième siècle, avant que la valeur française, surpassant tous les prodiges du temps passé, reculât les limites de notre patrie jusqu'à celles des anciennes Gaules. L'éloquence pouvait aisément se déployer dans la description de la bataille de Fontenoi. Il me semble que l'imagination de l'orateur est bien moins riche que le sujet.

« Champs de Fontenoi ! s'écrie-t-il, vous allez décider cette grande querelle ! C'est dans cet espace qu'est renfermée la destinée de quatre empires !.... Tout s'ébranle : ces grands corps se heurtent. Maurice, tranquille au milieu de l'agitation, observe tous les mouvements, distribue des secours, donne des ordres, répare les malheurs, sa tête est aussi libre que dans le calme de la santé. Il brave doublement la mort : il fait porter dans tous les lieux où l'on combat ce corps faible qui semble renaître..... C'est de ce corps mourant que partent ces regards perçants et rapides qui règlent, changent ou suspendent les événements, et font les destins de cent mille hommes. La fortune combat pour nos ennemis. Un hasard utile a formé cette colonne dont les effets ont été regardés comme le chef-d'œuvre d'un art terrible et profond. Toujours ferme, toujours inébranlable, elle s'avance à pas lents, elle vomit des feux continuels ; elle porte partout la destruction. Trois fois nos guerriers attaquent ce rempart d'airain,

trois fois ils sont forcés de reculer. L'ennemi pousse des cris de victoire, le destin de l'armée chancelle, la nation tremble pour son roi. Maurice voit des ressources où l'armée entière n'en voit plus. Il recueille toutes les forces de son âme. Une triple attaque est formée sur un nouveau plan, la colonne rompue : la France se rassure, et Louis est vainqueur. Ô Maurice ! puisque tu n'es plus, permets qu'un citoyen obscur, mais sensible, s'adresse à ta cendre : reçois pour ce bienfait les hommages de mes concitoyens et les miens ; la postérité te doit son admiration ; mais nous, nous te devons un sentiment plus tendre, nous devons chérir et adorer ta mémoire. »

Ce morceau manque d'effet et de force, toutes les phrases en sont coupées de la même manière. Il commence par une apostrophe aux champs de Fontenoi, et finit par une apostrophe au comte de Saxe. Rien n'est plus froid et plus monotone.

Ah ! ce n'est pas ainsi que Bossuet décrit la bataille de Rocroi. Il vous transporte au milieu du combat. Il fait passer dans ses expressions tout le feu de la guerre, et toute l'âme de Condé.

« .....Les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas ? Le jeune prince parut un autre homme. Touché d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière, son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. À la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine. Il reposa le dernier ; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. À la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel ; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller ce nouvel Alexandre. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants : trois fois il fut repoussé par le valeureux

comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraiche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés. Le prince l'a prévenu. Les bataillons enfoncés demandent quartier. Mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le vainqueur, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner… Le prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. »

Je sais que ce morceau était autrefois cité dans toutes les rhétoriques l'usage des jeunes gens. Mais les beautés n'en peuvent être senties que par des lecteurs d'un âge plus avancé. Comme ce style est vif et rapide ! Il s'élance avec Condé ; il s'échauffe avec la mêlée ; il en reproduit tout le désordre. On croit entendre le bruit des armes, les cris des soldats et la voix du chef qui s'élève au-dessus de toutes les autres. Tantôt des périodes nombreuses et soutenues semblent se développer avec la masse de l'armée entière. Tantôt les membres de la phrase se brisent, et, par leurs irrégularités, imitent la marche interrompue, les brusques évolutions, et le choc tumultueux des divers corps. La phrase, en un mot, est toujours d'accord avec ce qu'elle doit exprimer. Elle s'arrête ou se prolonge comme l'action, se varie avec toutes les incertitudes de la fortune, et se précipite avec les derniers mouvements qui la décident.

Bossuet représente aussi un capitaine expirant qui enflamme de ses derniers regards la valeur de ses troupes. Mais combien est simple et martial à la fois le tableau du vieux comte de Fontaines, porté dans sa chaise, à la tête des bandes espagnoles. Thomas ne peint qu'un corps mourant qui semble renaître. Bossuet, qui connait mieux la grandeur de l'homme, peint une âme guerrière maîtresse du corps qu'elle anime. C'est aussi, comme à Fontenoi, dans un étroit espace qu'il faut combattre, entre des marais et des bois. Mais sous quelle image Bossuet nous montre les deux armées prêtes à vider leur querelle comme deux braves en champ clos ! Voulez-vous mieux juger combien l'orateur moderne est faible ? Opposez à la marche de la colonne anglaise, dont la description aurait pu être si neuve et si brillante, la peinture de ces gros bataillons serrés qui res-

semblent à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches. Quelle énergie et quelle originalité ! que toute éloquence est médiocre auprès de celle-là ! Les qualités qui dominent dans Bossuet sont celles qui manquent le plus à Thomas, je veux dire, la verve et le mouvement.

On est étonné de lire dans l'Essai sur les Éloges que Bossuet manque d'idées toutes les fois qu'il n'est pas soutenu par son sujet. Cette erreur est facile à réfuter. L'oraison funèbre du chancelier Le Tellier est sans doute bien inférieure à celle de la reine d'Angleterre, de madame d'Orléans et du grand Condé. Un tel personnage et les événements de son ministère ne pouvaient élever le génie comme les infortunes de la veuve de Charles I et l'héroïsme du vainqueur de Rocroi. Comparez cependant à l'éloge du chancelier Daguesseau, par Thomas, l'oraison funèbre de Le Tellier. Les deux sujets ont plus d'un rapport. Eh bien ! n'est-ce pas Bossuet qui répand le plus d'idées de tout genre sur les études, les mœurs et les devoirs d'un magistrat !

Le panégyriste du comte de Saxe et de Daguesseau surpassa ces deux premiers essais dans l'éloge de Duguay-Trouin. Ce discours est terminé par une prosopopée très oratoire. L'ombre de cet illustre marin, évoquée par l'orateur, se promène tristement au milieu de nos ports déserts, et rappelle aux Français la gloire de ces flottes victorieuses sous qui se courbait autrefois l'Océan, et qui faisaient trembler le pavillon britannique. Cette apostrophe était plus frappante à la suite d'une guerre malheureuse sur terre et sur mer, au moment d'une paix si déshonorante et si indispensable, dit Voltaire dans son Siècle de Louis XV. Je l'ai déjà remarqué plus haut : la satire indirecte du gouvernement donnait plus de prix à cette espèce d'éloquence.

Le caractère de Sully était plus beau que les trois premiers. Mais, si vous exceptez quelques traits des dernières pages, Thomas, dans ce discours, est resté fort au-dessous de lui-même, et surtout de son héros. C'est alors qu'il commence à faire un grand abus des termes abstraits et des comparaisons tirées de la mécanique. Tout est poids et contrepoids, force et levier, action et réaction. Les critiques remarquèrent justement l'emphase et l'obscurité de quelques phrases de cet éloge. On n'a jamais prodigué l'orgueil des grands mots et le vague des idées avec plus d'excès que dans le portrait de ce ministre, qui doit veiller sans cesse à retrancher de la somme des maux, qu'entraîne l'embarras de chaque jour, le choc et le contraste éternel de ce qui serait possible dans la nature et de ce qui cesse de l'être par les passions, etc.

On retrouve plusieurs de ces défauts dans l'éloge de Descartes. L'orateur étale les connaissances qu'il vient d'acquérir, avec trop de luxe et d'ambition. Il fait agir trop longtemps les siècles passés sur l'âme de Descartes, et réagir l'âme de Descartes sur les siècles futurs. Mais plus d'une beauté couvre ces taches et doit les faire pardonner.

L'abbé d'Olivet et l'abbé Le Batteux ne voulaient pas, dit-on, qu'on couronnât cet ouvrage ; ils en trouvaient le style plein d'enflure, et les détails plus propres à l'Académie des sciences qu'à l'Académie française. Thomas n'avait point oublié cette critique, et même il en parlait de temps en temps avec quelque humeur. Mais, quand, à la séance publique, on entendit ce passage de son exorde : C'est aux pieds de la statue de Newton qu'il faudrait prononcer l'éloge de Descartes, la salle retentit d'acclamations, et le public cassa le jugement de d'Olivet et de Le Batteux. Le public eut raison, car cet éloge respire l'enthousiasme de la gloire. Le tableau des persécutions éprouvées par Descartes offre, ce me semble, des traits admirables. Tels sont ceux-ci, par exemple :

« Avec ses sentiments, son génie et sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm comme il l'avait trouvée à Utrecht, à La Haye et dans Amsterdam. L'envie le suivait de ville en ville, et de climat en climat. Elle avait franchi les mers avec lui ; elle ne cessa de le poursuivre que lorsqu'elle vit entre elle et lui un tombeau. Alors elle sourit un moment sur sa tombe, et courut dans Paris où la renommée lui dénonçait Corneille et Turenne.

« Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort. Les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure, à cinq cents lieues de votre patrie ; voilà ce que je vous annonce. Faut-il pour cela que vous renonciez à éclairer les hommes ? Non, sans doute ; et, quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres ? etc., etc.. »

Ce ton est très noble et très élevé ; mais, quand il est toujours le même, il fatigue bientôt ceux qui l'admirent le plus. L'ouvrage où le style de Thomas eut le moins de cet apprêt et de cette gravité trop soutenue qu'on lui reproche, est peut-être l'éloge du Dauphin. C'est que précisément il trouva dans ce sujet plusieurs des ressources de l'oraison funèbre, et qu'il y a même imité, plus d'une fois, les formes de Bossuet et de Fléchier, comme dans le morceau suivant :

« Les vastes palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes ; on arrache la famille royale à un séjour désolé. On fuit ! ces palais immenses deviennent déserts, et la mort seule l'habite ; mais tous les cœurs restent attachés à cet appartement funèbre ! ils errent autour de ce lit de mort ; et, fixés près d'une vaine cendre, redemandent au Ciel ce qui n'est plus. Quel retour ! Presque jusqu'au dernier moment on avait espéré. On revoit ces chemins par où il avait passé, où la douce espérance le soutenait encore. La nouvelle arrive à Paris. En un instant elle est répandue dans les maisons, dans les places publiques ; il est mort ; à ce mot, qui de nous n'a été attendri ?... »

Il est malheureux que ce passage rappelle un peu trop ce fameux mouvement : Ô nuit désastreuse ! Ô nuit effrayante, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette effrayante nouvelle ! Madame se meurt, Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé, à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ? On voit du moins qu'en se rapprochant des orateurs d'un autre siècle, l'âme de Thomas était plus doucement émue, et que son style acquérait plus de souplesse, plus d'onction et de facilité.

Sa réputation s'établit très vite, mais elle ne fut pas épargnée par la critique. Il sentit que, par de nouveaux efforts, il devait enfin la confondre, et justifier ses admirateurs. C'est alors qu'il fit l'éloge de Marc-Aurèle, où toutes ses beautés se fortifièrent, et où disparurent presque tous ses défauts. L'homme le plus digne d'apprécier ce chef-d'œuvre de Thomas a dit que c'était un drame moral plein de majesté et d'intérêt, digne d'être représenté devant des sages et des rois.

Mais d'où naît cet intérêt et cette majesté douloureuse qui remplit l'éloge de Marc-Aurèle, et qu'on loue si justement ? C'est que cet éloge a tous les caractères que j'ai indiqués dans l'oraison funèbre. L'orateur a saisi le moment où le corps de Marc-Aurèle est transporté à Rome, au milieu des larmes et de la désolation publique. Et c'est Apollonius qui, penché sur les restes de ce grand homme, déplore sa perte, et raconte ses vertus devant le peuple romain.

Le grand talent qu'on admire dans ce bel ouvrage se soutient souvent à la même hauteur dans quelques chapitres de l'Essai sur les Éloges. Cet Essai n'est au fond que la poétique du genre dont s'était occupé Thomas pendant toute sa vie, et il voulut y renfermer une grande partie de l'histoire universelle ! Le sujet principal est en disproportion avec l'immensité du cadre et la multitude des accessoires. Thomas, en s'efforçant d'enrichir chaque partie de sa composition,

manquait souvent l'effet général. Son Essai sur les Éloges a des parties brillantes, mais l'ensemble est défectueux.

L'ancienne police retrancha, dit-on, quelques passages de cet Essai. Du moins on publie dans cette dernière édition un fragment sur Richelieu, qu'on n'avait point vu dans la première. Je ne sais si Thomas n'aurait pas dû des remerciements au censeur qui lui conseilla cette suppression.

Que voit-on, en effet, dans ce fragment ? Tout, excepté le génie de Richelieu. On le condamne sans restriction, sur des faits isolés dont la cause n'est point encore bien éclairci, et on sépare sa conduite des grandes circonstances qui la déterminèrent. Il fallait montrer ce grand ministre entre le siècle de la Ligue, dont il réprimait les dernières fureurs, et le siècle de Louis XIV, dont il préparait la gloire.

Mais Thomas, quoiqu'il eût beaucoup d'aperçus divers dans l'esprit, savait rarement saisir, dans un sujet, les points de vue les plus simples et les plus féconds. Il pensait en détail, si on peut parler ainsi, et ne s'élevait point assez haut pour trouver ces idées premières qui font penser toutes les autres. On voit dans ses ouvrages le fruit de la plus vaste lecture, des conversations les plus choisies, et d'un grand nombre de réflexions acquises par des études très variées. Mais on y chercherait en vain quelque chose de cet esprit original qui, loin des hommes et des livres, peut s'élever seul jusqu'à des conceptions nouvelles.

Si Thomas n'eut point cette espèce de force créatrice, il ne manqua pas moins de cette sensibilité vive ou douce qui se communique de l'âme de l'écrivain à celle du lecteur. Il voulut pourtant écrire sur les femmes !

Avant de composer sur elles un traité fort grave en prose oratoire, il nous avait dit en vers qu'il aimerait fort une beauté,

Qui sût tout voir, tout juger, tout connaître,
Sût avec Locke analyser son être,
Avec Montaigne épurer sa raison,
Et, se trouvant toujours ce qu'on doit être,
Sût au besoin goûter une chanson.

J'avoue que ce goût n'est pas le mien. J'aimerais mieux une beauté qui chantât plus souvent, et qui n'analysât qu'au besoin son être avec Locke. Je souhai-

terais même que ce besoin vint rarement. Les chansons bercent l'enfance, inspirent l'amour et consolent la douleur. Elles sont, je crois, plus convenables aux mères, aux nourrices et aux amantes, que tous les systèmes sur l'entendement humain.

Quoi qu'il en soit, Thomas analyse, dans son Essai sur les Femmes, toutes les vertus dont elles sont susceptibles ; il compte de siècle en siècle toutes leurs grandes actions, tous leurs travaux, et jusqu'aux ouvrages publiés à leur gloire. Assurément leur apologiste n'oublie rien de ce qui peut accroître leur triomphe. On ne peut les honorer davantage, et leur rendre un culte plus solennel. Mais les femmes ne sont bien louées que par les passions qu'elles inspirent. L'auteur s'épuise à leur prodiguer la louange ; il multiplie les observations fines, les pensées ingénieuses, et même les sentiments délicats. Mais ce n'est point assez. Les femmes veulent avant tout de l'amour, et jamais elles ne se sont méprises sur les torts secrets de Thomas, en dépit de toutes ses flatteries.

Et cependant, quelle reconnaissance ne lui doivent-elles pas ! Il soutient contre Montaigne, un peu trop naïf à la vérité, que deux femmes peuvent s'aimer fort sincèrement. Le docte et vertueux orateur avait oublié ces jolis vers de Voltaire :

Plus loin venaient, d'un air de complaisance,
Lise et Chloé qui, dès leur tendre enfance,

Se confiaient leurs plaisirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs ;
Se caressant, se parlant sans rien dire,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant :
À son nom seul, ô merveille soudaine !
Lise et Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du Temple de la Haine.

Cet amant-là, s'il avait su écrire, eût pu faire un livre moins profond, mais plus agréable que l'Essai sur les Femmes. Elles se sont contentées d'estimer Thomas ; et l'on sait bien que leur estime fait peu de bruit.

Il cultiva la poésie comme l'éloquence, mais non point avec le même éclat. Ce n'est pas que, dans ce genre, il n'ait aussi du talent et de l'art. Il fait souvent de très beaux vers ; mais, comme tout lecteur peut le sentir, leur marche est

lourde, et leur harmonie monotone. On permet à l'éloquence un peu de travail, de lenteur et d'austérité ; mais tous les mouvements de la poésie doivent être vifs, naturels et gracieux. On se rappelle dans l'Énéide le moment où Vénus se montre, dans les détours d'une forêt, à son fils étonné. La grâce de sa robe flottante, l'éclat de son front, et sa chevelure parfumée, ne suffisent pas pour la reconnaître. C'est par sa démarche seule que la divinité se manifeste tout entière, Et vera incessu patuit dea. Cette image charmante de Virgile est celle de la poésie, et surtout de la poésie épique. Au contraire, le style de Thomas se traine quand il faut s'élancer. Au lieu de parcourir tout son sujet d'un vol sûr et facile, il pèse longuement sur chaque détail ; il s'épuise à tout décrire. On trouve dans ses vers des combinaisons habiles, et jamais une heureuse inspiration ; ce qui élève l'esprit, et rarement ce qui plait à l'âme ; de la surprise, et non du charme ; de la pensée, et non de la rêverie.

Ce n'est pas qu'il ne connût très bien la langue poétique. Il en parle en homme éclairé, dans une dissertation qui fait partie de ses œuvres posthumes. Il y vante trop seulement les poëtes anglais ; mais c'était à cette époque la manie universelle. En revanche, il apprécie avec justesse les poëtes français. Il n'aimait pas Voltaire, mais l'équité l'emporte sur ses ressentiments particuliers. Tous les gens de lettres instruits et de bonne foi aimeront le parallèle qu'il établit entre le style de Racine et de Voltaire.

« Les tragédies de Voltaire, une des parties les plus brillantes de notre littérature, après ou avec celles de Racine et de Corneille, ont dû aussi influer sur notre langue poétique, mais d'une autre manière. L'impétuosité naturelle au génie de cet homme célèbre, en donnant plus de chaleur aux passions, plus de mouvement au style, a, pour ainsi dire, accéléré la marche de cette langue jusqu'alors plus lente et plus calme. Chez lui, elle a un peu perdu de ces périodes harmonieuses de Racine, qui formaient un enchantement presque continu pour l'oreille. Elle roule plus interrompue, plus brisée dans son cours ; mais aussi elle entraine plus l'âme et l'esprit, et leur permet moins de s'arrêter sur son plaisir même. La langue poétique de Racine est plus correcte et plus pure : celle de Voltaire est plus vive et plus passionnée L'une a plus de ces effets qui tiennent à la perfection des détails ; l'autre, de ceux qui tiennent à la rapidité de l'ensemble. L'une ne choque jamais le goût, l'autre ne laisse jamais reposer l'imagination. Enfin l'une, même en peignant les passions les plus tumultueuse : de l'âme, semble toujours conserver une portion de sang-froid pour observer et mesurer sa marche ; l'autre semble avoir l'ivresse même des

passions quelle peint : elle est forcée de leur obéir, et se précipite comme elles avec leur négligence et leur abandon. Voltaire a de plus communiqué à cette langue une partie du luxe de son esprit, peut-être un peu conforme à celui de son siècle : il détache plus ses idées du fond général, et les met plus en relief : souvent ses vers sortent de la ligne pour s'attirer une attention particulière, au lieu que, dans Racine, les vers marchent tous ensemble, sous une discipline égale qui ne permet à aucun de se faire remarquer aux dépens de la troupe entière. Enfin, il a beaucoup plus multiplié que ses prédécesseurs l'usage des figures et des images dans la tragédie, sorte de beauté qui appartient plus à l'épopée et à l'ode qu'au genre dramatique. Mais, par ce défaut même, il a étendu notre langue poétique, appauvrie et resserrée dans son commerce habituel avec le théâtre. C'est ainsi qu'en politique, quelquefois de grands hommes se permettent de violer des lois particulières, dont l'infraction même, sous d'autres points de vue, tourne au bien général de l'État. Une circonstance qui, dans Voltaire, a favorisé cette richesse de couleurs et souvent la rend nécessaire, c'est la multitude de nations et d'époques différentes qu'il a peintes dans son théâtre : Grecs, Romains, Arabes, Ottomans, Chinois, Tartares, Espagnols, sauvages du Nouveau-Monde ; mœurs de la chevalerie, grandeur asiatique des anciens empires de l'Orient ; merveilleux de la fatalité dans Œdipe, dans Oreste ; merveilleux sombre et terrible des tombeaux et de la religion dans Sémiramis ; dans Mahomet, établissement d'un culte nouveau sous un climat brûlant où les têtes sont créées pour l'enthousiasme, et où le langage même fait déjà la moitié du fanatisme ; dans Brutus, époque de l'austérité républicaine ; dans la Mort de César, époque de la lutte du despotisme et de la liberté ; dans Rome sauvée ou Catilina, génie du crime dans la conjuration, opposé au génie de la vertu ; dans Zaïre enfin, époque des croisades, lutte de deux religions et de l'Europe contre l'Asie. Le génie de Voltaire le portait naturellement aux contrastes ; il cherchait toujours les contrastes d'expressions, les contrastes d'idées, les contrastes de sentiments, et, dans plusieurs de ses belles tragédies, il a fait contraster les mœurs de deux peuples opposés l'un à l'autre. L'effet naturel des contrastes est de faire sortir les idées, les couleurs, et de leur donner plus de jeu : mais quand les contrastes s'appliquent à de grands objets, ils acquièrent une sorte de dignité imposante qu'ils n'ont point par eux-mêmes Il ne faut donc point s'étonner si la langue poétique de Voltaire, quoique moins parfaite que celle de Racine, à une sorte d'éclat éblouissant qui subjugue des esprits et attache l'imagination, surtout dans la jeunesse, âge où le premier besoin est d'être vivement frappé, et où l'on demande plutôt des effets qu'on ne les juge. »

Comment, après avoir si bien senti les effets de cette imagination impétueuse et mobile, qui entraîne Voltaire et le lecteur après lui, Thomas a-t-il mis si peu de mouvement et de rapidité dans son style ? Nous ne connaissons pas tout le plan de la Pétréide ; mais les six chants finis par l'auteur suffisent pour démontrer qu'il avait méconnu son génie en commençant une épopée. On y trouve de riches détails, mais tout est dessiné dans les mêmes proportions, et ces proportions sont toujours gigantesques. Nulle variété dans la manière de concevoir ni dans celle d'écrire. On distingue, par intervalle, des morceaux plus heureusement conçus. Le lecteur, rebuté par la monotonie de l'ensemble, pourrait ne pas les y chercher : il est juste de les offrir à son attention. Tel est ce tableau des Invalides que visite le Czar.

.....Tous étaient dans le temple.
C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens ;
Il entre : et de respect tout a frappé ses sens :
Ces murs religieux, leur vénérable enceinte,
Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte,
Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
D'autres flétris par l'âge et de sang épuisés,
Sur leurs genoux tremblants pliant un corps débile ;
Ceux-ci courbant un front saintement immobile,

Tandis qu'avec respect, sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,
Touchaient l'humble pavé de leur tête guerrière,
Et leurs cheveux blanchis roulaient sur la poussière.
Le Czar avec respect les contemple longtemps :
« Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants !
« Ces bras victorieux, glacés par les années,
« Quarante ans de l'Europe ont fait les destinées.
« Restes encor fameux de tant de bataillons,
« De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.
« Que vous me semblez grands ! Le sceau de la victoire
« Sur vos ruines même imprime encor la gloire...
« Je lis tous vos exploits sur vos fronts révérés :
« Temples de la Valeur, vos débris sont sacrés. »
Le prêtre cependant, au pied du sanctuaire,
A des pieux soldats consacré la prière :

Ces illustres blessés, ces vieillards chancelants,
Hors des sacrés parvis s'avancent à pas lents.
Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense,
Où d'un repas guerrier la frugale abondance,
Aux dépens de l'État, satisfait leur besoin :
Pierre de leur repas veut être le témoin.
Avec eux dans la foule il aime à se confondre,
Les suit, les interroge, et, fiers de lui répondre,
De conter leurs exploits, ces antiques soldats
Semblent se rajeunir au récit des combats.
Son belliqueux accent émeut leur fier courage :
« Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage
« Ah ! parlez : qui de vous, au milieu des hasards,
« A de ce grand Condé suivi les étendards ?
« Je brûle de vous voir. » Cent guerriers se levèrent :
D'une commune voix cent guerriers s'écrièrent :
« Nous voici ! » Distingué par des accents plus fiers,
L'un d'eux portait le poids de quatre-vingts hivers,
Et relevait encor sa tête avec noblesse :
« De ce héros, dit-il, moi, j'ai vu la jeunesse :
« Je combattais sous lui dans les champs de Rocroi :
« Son regard dans la foule est descendu sur moi.
« J'ai compté soixante ans depuis cette victoire :

« J'ai vu Norlingue et Lens, théâtre de sa gloire.
« À Fribourg, je l'ai vu qui, le fer à la main,
« Chez nos vieux ennemis se frayait un chemin.
« Son front dans le carnage était calme et terrible.
« Ah ! sous son ombre encor je serais invincible. »
— « Oui, j'en crois ton courage et ta noble vigueur.
« Vous avez donc servi sous ce noble vainqueur,
« Mes amis ; de ce nom souffrez que je vous nomme.
« Vous avez vu de près, entendu ce grand homme.
« Ah ! je connais des rois qui, fiers d'un tel honneur,
« Paîraient de tout leur sang ce suprême bonheur.
« Et vous, à mes regards daignez aussi paraitre,
« Pour vous mieux honorer je voudrais vous connaître,

« Soldats du grand Turenne : êtes-vous dans ces lieux ? »
Trois cents guerriers debout parurent à ses yeux,
Tels que ces troncs vieillis, ces vénérables chênes,
Que consacraient à Mars les légions romaines,
Dont les rameaux, chargés des dépouilles des rois,
Redisaient aux guerriers les antiques exploits.

Cette dernière comparaison me paraît sublime. Lucain n'a rien de plus beau dans les endroits où les gens de goût peuvent l'admirer. Ces vers de Thomas, qui est mort en 1785, ont précédé le livre sur l'Importance des Opinions religieuses, qui a paru en 1788. M. Necker peint aussi les Invalides prosternés sur les marbres du temple, et sa description mérite d'être citée.

« Qui de nous, dit-il, n'a pas ni quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et la sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite ? Leurs cheveux que le temps a blanchis, leur front que la guerre a cicatrisé, ce tremblement que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect : mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever et joindre, avec effort, leurs mains défaillantes pour invoquer le Dieu de l'univers, et celui de leur cœur et de leur pensée ; lorsqu'on les voit oublier dans cette touchante dévotion, et leurs douleurs présentes, et leurs peines passées ; lorsqu'on voit se lever avec un visage plus serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance ! Ah ! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde : leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas. Mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraye, ils la voient venir sans alarme : ils se sont approchés, par le sentiment, de Celui qui est bon, de Celui qui peut tout, de Celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. »

Il me semble que la peinture de M. Necker, quoiqu'elle, soit en prose, a des traits plus profonds et plus touchants que celle de Thomas. C'est que le sentiment religieux y domine davantage.

On aimera sans doute encore ces vers où le Czar inconnu, au milieu d'une fête de Versailles, demande à son ami Lefort de lui faire connaître les grands personnages qui grillèrent à la cour de Louis XIV :

« Mais montre-moi, parmi cette foule innombrable,
« Le vainqueur de Nassau, ce guerrier redoutable,

« Dont le nom a souvent retenti dans le Nord,
« Ce fameux Luxembourg. » — « Il n'est plus, dit Lefort. »
— « Et Louvois, l'instrument de trente ans de victoire ? »
— « Il n'est plus. » — « Et Colbert, plus heureux dans sa gloire,
« Par qui ce grand Louis fut si bien secondé ? »
— « Il n'est plus. » — « Oh ! dit Pierre, ô Turenne, ô Condé !
« Louis dans le cercueil vous vit aussi descendre.
« De combien de héros Louis foule la cendre !
« Oh ! comme le génie est rapide en son cours,
« Et combien peu le Ciel lui réserva de jours !
« Il naît, brille un moment, se précipite et tombe ;
« La moitié d'un grand siècle est déjà sous la tombe ;
« L'autre y penche déjà. Seul, toujours adoré,
« Sur ce trône éclatant, de débris entouré.
« Louis reste debout. » — « Les héros disparaissent :

« Sur leurs tombeaux ouverts d'autres héros renaissent.
« Dit Lefort ; viens, approche et tourne tes regards. »
Dans la foule aussitôt il lui montre Villars,
Qui déjà de la France a mérité l'estime,
Qui, brave et confiant, superbe et magnanime,
Inspirait à la fois, sous ses hardis drapeaux,
L'audace à ses soldats, l'envie à ses rivaux,
Haï des courtisans, chéri dans une armée,
Comme ses ennemis forçant la Renommée ;
Créqui, dont une faute a mûri la valeur,
Qui pour être un grand homme eut besoin du malheur ;
Vauban craint de l'Europe et que Louis révère,
Boufflers, dans une cour Spartiate sévère.
.....
.....
« Il en est un encor que je ne connais pas,
« Dit Lefort. Ce héros échappé des combats,
« Solitaire habitant d'un asile champêtre,
« Rarement dans les cours vient adorer un maître :
« Il sait, sans les flatter, combattre pour ses rois,
« Et semble importuné du bruit de ses exploits.

« Peut-être de ce jour la pompe solennelle
« L'attire au pied du trône où son devoir l'appelle.
« Je puis en être instruit. » Lefort voit un Français
De qui l'âge commence à sillonner les traits ;
Simple et peu distingué dans une foule obscure,
L'ornement des guerriers est sa seule parure.
— « Permettez que ma voix vous vienne interroger,
« Dit-il ; daignez montrer aux yeux d'un étranger
« Le vainqueur du Piémont, le héros de Marsaille.
« Vos yeux sans doute ont vu sur les champs de bataille
« Ce guerrier philosophe à la cour, dans les camps,
« Dont la vertu modeste orne encor les talents :
« Simple dans la grandeur, humain dans la victoire.
« Qui sait et mériter et dédaigner la gloire.
« Catinat : je le cherche entre tant de héros. »
Il dit, et le Français lui répond en ces mots :
« Étranger, Catinat, s'il pouvait vous entendre,
« Sans doute aurait ici des grâces à vous rendre.

« Louez moins cependant un guerrier dont le bras
« N'a dû quelques succès qu'à ses braves soldats.
« Des vainqueurs de l'Europe il commandait l'élite :
« Il aima sa patrie, et voilà son mérite.
« Son devoir fut de vaincre ; il a vaincu. Louis
« L'a trop récompensé de servir son pays.
« Et d'un si grand honneur son âme est satisfaite.
« N'appelez point vertu l'amour de la retraite :
« Il se cache aux humains, il en est plus heureux. »
Il dit, et dans la foule il s'égara loin d'eux.
« Quel soupçon, dit Lefort, dans mon cœur vient de naître ?
« À ce noble discours puis-je le méconnaître ?
« Non, je n'en doute pas : c'est lui. Seul dans l'État,
« Catinat peut ainsi parler de Catinat. »
Il s'informe. On lui dit : C'est Catinat lui-même.

Cette manière de peindre Catinat est assurement très ingénieuse et très dramatique ; et quel intérêt n'éprouve-t-on pas au nom de tous ces grands hommes qui ne sont plus !

La moitié d'un grand siècle est déjà sous la tombe !

On sent que l'auteur, déjà prêt à perdre la vie, s'attendrissait en faisant ces vers, et son attendrissement est partagé par le lecteur.

Observez que Thomas doit les meilleurs passages de son poème au souvenir du grand siècle de Louis XIV. Il semble qu'en remontant vers ces jours de notre gloire, l'esprit s'élève et le goût s'épure. Les plus riches imaginations s'enrichissent encore à l'aspect de cet illustre théâtre où brillent tour à tour les images de Turenne et de Condé, de Pascal et de Bossuet, de Louvois et de Colbert, de Racine et de Corneille, tandis que la figure majestueuse du monarque domine toutes les autres pendant trois générations. Un tel spectacle échauffe même les talents les moins heureux. C'est ainsi que la fable a prétendu que la voix des rossignols avait plus de mélodie aux lieux où reposaient les cendres de Linus et d'Orphée, et que, dans cette région poétique, les oiseaux, même dépourvus de toute espèce de chant, trouvaient quelques doux accords.

Plusieurs morceaux de la Pétréide fourniraient encore plus d'une observation curieuse, si on les comparaît à cette Henriade, dont il est si commun d'abaisser le mérite, et si difficile d'égaler les beautés. Mais il est temps de finir.

Malgré ces remarques, Thomas est peut-être l'écrivain du dix-huitième siècle qui a le plus constamment honoré le titre d'homme de lettres. Sa mémoire obtiendra toujours des hommages. Ce n'est pas le talent qu'on chérit le plus, mais il en est peu qu'on respecte davantage. Il avait dit dans un des ouvrages de sa jeunesse :

Ôvous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour !

Son vœu s'est accompli : la gloire et la vertu défendent aujourd'hui son tombeau contre la satire qui le persécuta pendant sa vie : elles offrent à l'admiration de tous les écrivains, et la plupart de ses écrits et sa conduite tout entière.

L'étranger admirait dans cette auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'amour,
Ces belles Montbazon, ces Nemours si touchantes.

Voltaire.

Sur Corneille et Racine

« Ce ne sont pas, dit M. de La Harpe, les troubles de la Fronde qui ont fait faire à Corneille Cinna et les Horaces, et ce serait borner étrangement le talent d'un homme tel que Racine, de prétendre qu'il n'a fait que la tragédie de la cour de Louis XIV. »

Les troubles de la Fronde n'eurent aucun effet, sans doute, sur le génie de Corneille, puisqu'il avait publié le Cid, les Horaces, Cinna, Polyeucte, avant ces émeutes des bourgeois de Paris, dirigées par leur archevêque contre un cardinal italien. Mais Corneille était né en 1606, sous le règne de Henri IV : il put converser avec les témoins et les acteurs des plus tragiques événements de notre histoire, avec ces vieux guerriers, compagnons d'armes du bon Roi, avec les anciens ligueurs, dont la clémence et la victoire avaient triomphé ; il vit les restes de cette génération guerrière, et théologienne à la fois, nourrie dans le tumulte des armes et dans les disputes de l'école. Plusieurs capitaines de ce temps-là ne manquaient point d'instruction : ils lisaient Plutarque sous la tente ; ils rappelaient quelquefois, par leur simplicité héroïque, les plus grands personnages de la Grèce et de Rome. Corneille avait déjà trente-cinq ans lorsque Sully mourut : ce Sully, le plus loyal des chevaliers, et le plus sage des économes, qui, selon l'usage antique, se plaçait toujours sur un siège plus élevé au milieu de ses enfants, et qui, après avoir commandé des armées et tenu les rênes d'un empire, ne s'occupait plus enfin, pour me servir de ses propres expressions, que du labourage et du paturage, les deux mamelles de l'État. Alors, dans d'autres professions, se trouvaient des mœurs plus simples encore et non moins recommandables. Une seule lampe éclairait les veilles du savant de Thou, des Harlay, des Potier, des Molé, des ancêtres du chancelier Daguesseau et du président de Lamoignon. Ces vénérables magistrats, fatigués des longues études de la nuit, se levaient avant le jour, et se hâtaient d'aller rendre la justice au peuple qui reposait encore ; ils ne se permettaient un peu de loisir que pendant quelques semaines de l'automne, et ce loisir même était occupé ; ils se retiraient dans leurs maisons de campagne, à côté des grands bois plantés par leurs pères, et dont ils perpétuaient avec soin les riches ombragés. Quand on entrait naguère encore dans les châteaux habités jadis par ces hommes illustres, quand on contemplait leurs images, aujourd'hui détruites par l'ingratitude, ne croyait-on pas revoir plus d'une fois le visage des vieux Romains ou des anciens preux ? Ne retrouvait-on pas dans quelques-unes de ces augustes

physionomies le caractère de don Diègue, ou celui du père des Horaces ? Les femmes même de ce siècle avaient en général des traits plus nobles et plus touchants : l'urne que tient Cornélie n'aurait point paru déplacée dans les mains de ces nobles Françaises qui habitaient, il y a deux cents ans, les donjons, asile de l'honneur chevaleresque et des vertus domestiques.

Corneille dut être nécessairement frappé de ce tableau, dont le souvenir seul excite un étonnement mêlé de respect. Au milieu de tant d'âmes fortes, la sienne s'agrandit ; il fut le peintre de l'héroïsme ; il préféra les sujets politiques, et remplit ses plus belles scènes de l'amour de la patrie et du fanatisme de la liberté. On en sera moins surpris en songeant que les idées de ce genre s'étaient propagées au milieu des guerres civiles : les États-généraux tenus à Blois, le calvinisme et le livre de Bodin, avaient déjà répandu le germe de ces principes, qui devaient tôt ou tard changer la France. Ainsi, le siècle où vécut Corneille put donc avoir quelque influence sur son génie : ce génie fut élevé, fier et mâle, comme les mœurs de ses contemporains ; mais il s'altéra par le mélange des subtilités scolastiques et de l'enflure espagnole. Ses défauts prouvent, comme ses beautés, le pouvoir des circonstances sur les plus grands hommes.

Quant à Racine, on est bien loin de le connaître et de le sentir, quand on prétend qu'il n'a fait que la tragédie de la cour de Louis XIV. M. de La Harpe a trop raison de relever un tel blasphème, et d'en faire justice. Mais il faut avouer que le talent de Racine dut aussi quelque chose à toutes les impressions qui l'environnèrent.

Les mœurs, en gardant leur dignité, devinrent alors moins graves et moins fières : on y mit par degrés plus de décence que de franchise, et plus de noblesse que d'énergie. La grandeur fut obligée d'être aimable, sous peine d'être méconnue. Les arts s'approchèrent du trône, et, pour attacher les yeux du monarque, ils empruntèrent ces formes élégantes et polies, qui n'excluent point la force, mais qui en modèrent l'expression. La galanterie et les plaisirs régnaient dans cette cour brillante. L'usage et le besoin de plaire exigèrent quelques sacrifices de la muse de Racine ; il voulut allier l'esprit du plus aimable des courtisans à l'éloquence du plus grand des poëtes ; mais, élevé chez les solitaires de Port-Royal, il garda heureusement les principes sévères et le goût pur de leur école. Athènes et Jérusalem le défendirent contre Versailles ; la Bible et Homère, qu'il avait tant étudiés, le retinrent toujours près de la nature, et l'y ramenèrent jusqu'au milieu des illusions du monde et de la pompe des palais : il prit

seulement à la cour et dans l'élite de la société tout ce qui peut orner le génie, sans l'affaiblir et le corrompre. Ainsi, doué du talent le plus flexible, que tant de causes diverses avaient modifié, il porta tour à tour dans son style les grâces et l'urbanité de son siècle, l'imagination des poëtes grecs, et l'enthousiasme des prophètes hébreux.

Discours aux funérailles de La Harpe

PRONONCÉ DEVANT L'INSTITUT

AUX FUNÉRAILLES

DE M. DE LA HARPE.

28 pluviose an XI (17 février 1803).

Les lettres et la France regrettent aujourd'hui un poëte, un orateur, un critique illustre… La Harpe avait à peine vingt-cinq ans, et son premier essai dramatique l'annonça comme le plus digne élève des grands maîtres de la scène française. L'héritage de leur gloire n'a point dégénéré dans ses mains, car il nous a transmis fidèlement leurs préceptes et leurs exemples. Il loua les grands hommes des plus beaux siècles de l'éloquence et de la poésie, et leur esprit comme leur langage se retrouva toujours dans celui d'un disciple qu'ils avaient formé ; c'est en leur nom qu'il attaqua, jusqu'au dernier moment, les fausses doctrines littéraires ; et, dans ce genre de combat, sa vie entière ne fut qu'un long dévouement au triomphe des vrais principes. Mais, si ce dévouement courageux fit sa gloire, il n'a pas fait son bonheur. Je ne puis dissimuler que la franchise de son caractère et la rigueur impartiale de ses censures éloignèrent trop souvent de son nom et de ses travaux la bienveillance et même l'équité ; il n'arrachait que l'estime où tant d'autres auraient obtenu l'enthousiasme. Souvent les clameurs de ses ennemis parlèrent plus haut que le bruit de ses succès et de sa renommée : mais, à l'aspect de ce tombeau, tous les ennemis sont désarmés. Ici les haines finissent, et la vérité seule demeure.

Les talents de La Harpe ne seront plus enfin contestée ; tous les amis des lettres, quelles que soient leurs opinions, partagent maintenant notre deuil et nos regrets. Les circonstances où la mort le frappe rendent sa perte encore plus

douloureuse ; il expire dans un âge où la pensée n'a rien perdu de sa vigueur, et lorsque son talent s'était agrandi dans un autre ordre d'idées qu'il devait aux spectacles sans exemple dont le monde est témoin depuis douze ans. Il laisse malheureusement imparfaits quelques ouvrages dont il attendait sa plus solide gloire, et qui seraient devenus ses premiers titres dans la postérité. Ses mains mourantes se sont détachées avec peine du dernier monument qu'il élevait ; ceux qui en connaissent quelques parties avouent que le talent poétique de l'auteur, grâce aux inspirations religieuses, n'eut jamais autant d'éclat, de force et d'originalité. On sait qu'il avait embrassé, avec toute l'énergie de son caractère, ces opinions utiles et consolantes, sur lesquelles repose tout le système social ; elles ont enrichi non-seulement ses pensées et son style de beautés nouvelles, mais elles ont encore adouci les souffrances de ses derniers jours. Le Dieu qu'adoraient Fénelon et Racine a consolé sur le lit de mort leur éloquent panégyriste et l'héritier de leurs leçons. Les amis qui l'ont vu dans ce moment où l'homme ne déguise plus rien, savent quelle était la vérité de ses sentiments ; ils ont pu juger aussi combien son cœur malgré la calomnie, renfermait de droiture et de bonté. Déjà même des sentiments plus doux étaient entrés dans ce cœur trop méconnu et si souvent abreuvé d'amertumes ; les injustices se réparaient ; nous étions prêts à le revoir dans ce sanctuaire des lettres et du goût, dont il était le plus ferme soutien ; lui-même se félicitait naguère encore de cette réunion si désirée : mais la mort a trompé nos vœux et les siens. Puissent, au moins, se conserver à jamais les traditions des grands modèles qu'il sut interpréter avec une raison si éloquente Puissent-elles, mes chers collègues, en formant de bons écrivains qui le remplacent, donner un nouvel éclat à cette Académie française qu'illustrèrent tant de noms fameux depuis cent cinquante ans, et que vient de rétablir un grand homme, si supérieur à celui qui l'a fondée !

Discours du Président du Corps législatif, 3 germinal an XII

DU PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF

EN RÉPONSE À CELUI DE FOURCROY,

ORATEUR DU GOUVERNEMENT,

DANS LA SÉANCE DU CLÔTURE DE LA SESSION DE L'AN XII,

3 GERMINAL (24 MARS 1804).

Citoyens Législateurs,

Une grande entreprise conçue vainement par Charlemagne lui-même est enfin terminée. Un Code uniforme va régir trente millions d'hommes. Tous les anciens peuples de la Gaule réunis en un seul peuple s'embrassent au nom des mêmes aïeux ; et, comme ils ont une origine commune, ils vivront sous les mêmes lois et partageront les mêmes destinées.

Jamais une plus grande nation ne reçut un plus grand bienfait.

De bonnes lois civiles sont le premier besoin de tous. Elles protègent l'homme depuis son berceau jusqu'à sa tombe, et leur prévoyance veille sur les intérêts de tous les âges de la vie. Les systèmes politiques peuvent, jusqu'à un certain point, être livrés aux caprices de l'opinion. Le principe qui constitue les diverses formes du gouvernement n'a pas toujours une influence marquée sur le bien-être des individus : mais le principe qui constitue la famille fait nécessairement le bonheur ou le malheur des membres qui la composent : d'ailleurs, pour créer l'esprit public, il faut d'abord créer l'esprit domestique : pour assurer les fondements de l'État, il faut bien assurer ceux de la famille.

Trop souvent les institutions politiques passent avec ceux qui les établissent ; elles cèdent au moins tôt ou tard à cette fatalité qui entraîne tous les empires. Les institutions civiles, si elles sont conformes à la morale, se transmettent d'âge en âge et de peuple en peuple, et peuvent se conserver en tous lieux avec les sentiments et les intérêts les plus chers au cœur humain.

C'est par là que se recommande encore la mémoire de Justinien, quoiqu'il ait mérité de graves reproches.

Les travaux des jurisconsultes qu'il rassembla autour de lui ont plus fait pour sa gloire que les triomphes de Bélisaire et de Narsès. Il n'avait pu, durant sa longue vie, dompter les nations barbares ; ses lois les soumirent après sa mort. L'empire romain s'écroula de toutes parts ; mais du milieu de ses ruines sortit, avec le code de Justinien, un esprit d'ordre et de sagesse, qui, en rétablissant les familles, prépara l'organisation des sociétés modernes.

La France était naguère semblable à l'Empire envahi par les Barbares. Ils n'étaient point cette fois accourus d'une contrée sauvage ; ils étaient nés au milieu de nous de l'excès de notre corruption. Toutes les volontés de l'anarchie étaient des lois ; et, pour me servir de l'expression énergique d'un historien de l'antiquité, nous étions alors plus opprimés par nos lois que par nos vices mêmes.

Enfin un homme paraît, et tout est changé. La science et la sagesse entrent dans les conseils ; les disputes orageuses finissent ; les mûres discussions commencent ; les vieux oracles de la sagesse humaine sont consultés de nouveau ; le génie de Rome parle encore à des interprètes dignes de lui ; l'esprit antique et l'esprit moderne se perfectionnent en s'unissant : l'un fait sans peine le sacrifice de quelques préjugés ; l'autre rougit enfin de ses premières imprévoyances et les répare.

Si ce grand ouvrage offre encore quelques imperfections, les sages sont là pour les réparer. Leur doctrine se perpétuera dans des écoles surveillées par eux-mêmes. L'épreuve de l'expérience va commencer : qu'ils ne craignent rien pour leur gloire ; tout ce qu'ils ont fait de juste et de raisonnable demeurera éternellement ; car la raison et la justice sont deux puissances indestructibles qui survivent à toutes les autres.

Le code de Justinien a fait régner mille ans les lois romaines sur les nations civilisées. Le code de Bonaparte, soutenu d'un plus grand nom, et riche de plus de lumières, aura encore une influence plus durable. Heureux tous ceux qui auront inscrit leur nom au pied de ce beau monument des lumières de notre siècle et de l'expérience des siècles passés !

Citoyens Législateurs, je parle ici de votre gloire : vous partagerez aussi la reconnaissance du peuple français, et bientôt vous allez en recueillir les témoignages dans les départements que vous représentez. Un regret se mêle à ces félicitations. Je songe avec peine qu'une partie du Corps législatif, où j'ai le bonheur de compter tant d'amis, ne paraîtra pas à la session prochaine. Ceux qui nous quittent seront toujours présents au souvenir de leurs collègues. Le gouvernement, qui connait leur zèle si souvent éprouvé, ne les oubliera pas ; et ils seront doublement récompensés en jouissant des bienfaits qu'ils auront préparés eux-mêmes.

Adresse au premier Consul, 20 floréal an XII

PRÉSENTÉE

AU PREMIER CONSUL

AU NOM DU CORPS LÉGISLATIF PAR LE PRÉSIDENT

Le 20 floréal an XII (10 mai 1804).

Citoyen Premier Consul,

Les membres du Corps législatif ne sont plus réunis, mais ils communiquent toujours ensemble par le même zèle pour la patrie, et dans cette grande circonstance ils ne peuvent rester indifférents au vœu national qui se manifeste de toutes parts.

Répandus sur les divers points de ce vaste empire, ils en peuvent mieux juger les besoins et les habitudes. Ils savent que la force et l'action de la puissance qui gouverne doivent être proportionnées à l'immensité du sol et de la population. Quand ce premier rapport établi par la nature est négligé par le législateur, son ouvrage ne dure pas.

Le premier bien des hommes est le repos, et le repos n'est que dans les institutions permanentes. La dignité suprême qui les garantit doit donc être à l'abri du caprice des élections. Tout gouvernement électif est incertain, violent et faible comme les passions des hommes, tandis que l'hérédité donne, en quelque sorte, au système social la force, la durée et la constance des desseins de la nature. La succession non interrompue du pouvoir dans la même famille maintiendra la paix et l'existence de toutes. Il faut, pour que leurs droits soient à jamais assurés, que l'autorité qui les protége soit immortelle. Le peuple qui joint le caractère le plus mobile aux plus éminentes qualités, doit surtout préférer un système qui fixera ses vertus en réprimant son inconstance.

L'histoire montre partout à la tête des grandes sociétés un chef unique et héréditaire. Mais cette haute magistrature n'est instituée que pour l'avantage commun. Si elle est faible, elle tombe ; si elle est violente, elle se brise, et dans l'un et l'autre cas elle mérite sa chute, car elle opprime le peuple, ou ne sait plus le protéger. En un mot, cette autorité qui doit être essentiellement tutélaire, cesse d'être légitime dès qu'elle n'est plus nationale.

Non, sans doute, ils ne sont pas des Dieux ces êtres puissants que l'intérêt général a rendus sacrés, et qu'il relègue à dessein dans une sphère éclatante et inaccessible, pour que la loi proclamée de si haut par leur organe ait plus d'éclat, d'empire et de persuasion. Mais, si la grandeur monarchique ne se fonde plus sur les mensonges brillants qui séduisaient l'imagination de la multitude, elle se montre appuyée par toutes les vérités politiques qu'ont fait triompher enfin la leçon du malheur et la voix des sages.

Les illusions antiques ont disparu : mais en a-t-il besoin celui qu'appelle notre choix ? Il compte à peine trente-quatre ans, et déjà les événements de sa vie sont plus merveilleux que les fables dont on entoura le berceau des anciennes dynasties.

La victoire et la volonté nationale ne peuvent trouver de résistance. Ces changements extraordinaires ne sont pas nouveaux. C'est au bruit des trônes qui tombent, se relèvent, et doivent tomber encore, que les générations méditent sur l'inconstance des choses humaines. Les vieux empires se renouvellent dans ces crises salutaires, et le chef d'une autre dynastie semble leur communiquer le mouvement de son âme et la vigueur de ses desseins.

N'en doutons point, une longue carrière de prospérité et de gloire s'ouvre encore pour nos descendants. Le dix-neuvième siècle, en commençant, donne à l'univers le plus grand spectacle et la plus mémorable leçon. Il consacre le principe de l'hérédité et de l'unité pour le bien de la France, dont il finit la révolution, et pour l'exemple de l'Europe, dont il prévient les erreurs.

L'esprit humain, travaillé de la pire de toutes les maladies, je veux dire celle de la perfection, a voulu faire d'autres hommes, une autre société, un autre monde. Mais bientôt, épouvanté de tout ce qu'il a produit, et las de tant d'efforts, il est venu se remettre à la suite de l'expérience et sous l'autorité des siècles.

C'est au moment qu'il reconnaît ses limites, que l'esprit humain s'est véritablement agrandi ; c'est aujourd'hui qu'il dirigera bien l'emploi de sa force, puisqu'il sait où doit s'arrêter sa faiblesse. Le souvenir de ses écarts lui donnera une utile prévoyance, et la crainte de retomber dans ses premiers excès ne le précipitera pas dans des excès contraires.

On ne verra point le silence de la servitude succéder au tumulte de la démocratie. Non, Citoyen Premier Consul, vous ne voulez commander qu'à un peuple

libre : il le sait, et c'est pour cela qu'il vous obéira toujours.

Les corps de l'État se balanceront avec sagesse ; ils conserveront tout ce qui peut maintenir la liberté, et rien de ce qui peut la détruire.

Le gouvernement impérial confirmera tous les bienfaits du gouvernement consulaire, et va les accroître encore. Le premier n'aura pas besoin d'employer la même force que le second. La sécurité du pouvoir héréditaire en adoucit tous les mouvements ; il est moins rigoureux, car il a moins d'obstacles à vaincre et moins de dangers à combattre ; plus il se modère, et mieux il se maintient, et, s'il veut trop s'étendre, il se relâche et se détruit.

Ainsi, les prérogatives de l'Empereur, mieux définies, seront plus limitées que celles du Premier Consul. Le danger des factions avait nécessité l'établissement d'une dictature passagère. Ces temps ne sont plus ; la monarchie renaît, la liberté ne peut mourir : la dictature cesse, et l'autorité naturelle commence.

Discours à Sa Sainteté Pie VII

ADRESSÉ À SA SAINTETÉ PIE VII,

PAR LE PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF,

Le 10 frimaire an XIII (1 décembre 1804).

Très saint Père,

Quand le vainqueur de Marengo conçut, au milieu du champ de bataille, le dessein de rétablir l'unité religieuse, et de rendre aux Français leur culte antique, il préserva d'une ruine entière les principes de la civilisation. Cette grande pensée, survenue dans un jour de victoire, enfanta le Concordat ; et le Corps législatif, dont j'ai l'honneur d'être l'organe auprès de Votre Sainteté, convertit le Concordat en loi nationale.

Jour mémorable, également cher à la sagesse de l'homme d'État et à la foi du chrétien ! C'est alors que la France, abjurant de trop longues erreurs, donna les plus utiles leçons au genre humain. Elle sembla reconnaître devant lui que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le Christianisme est un attentat contre la société.

Le retour de l'ancien culte prépara bientôt celui d'un gouvernement plus naturel aux grands États, et plus conforme aux habitudes de la France. Tout le système social, ébranlé par les opinions inconstantes de l'homme, s'appuya de nouveau sur une doctrine immuable comme Dieu même. C'est la religion qui poliçait autrefois les sociétés sauvages ; mais il était plus difficile aujourd'hui de réparer leurs ruines que de fonder leur berceau.

Nous devons ce bienfait à un double prodige. La France a vu naître un de ces hommes extraordinaires qui sont envoyés de loin en loin au secours des empires prêts à tomber, tandis que Rome en même temps a vu briller sur le trône de saint Pierre toutes les vertus apostoliques du premier âge. Leur douce autorité se fait sentir à tous les cœurs. Des hommages universels doivent suivre un Pontife aussi sage que pieux, qui sait à la fois tout ce qu'il faut laisser au cours des affaires humaines, et tout ce qu'exigent les intérêts de la religion.

Cette religion auguste vient consacrer avec lui les nouvelles destinées de l'Empire français, et prend le même appareil qu'au siècle des Clovis et des Pépin. Tout a changé autour d'elle ; seule elle n'a point changé.

Elle voit finir les familles des rois comme celles des sujets ; mais, sur les débris des trônes qui s'écroulent, et sur les degrés des trônes qui s'élèvent, elle admire toujours la manifestation successive des desseins éternels, et leurs obéit avec confiance. Seule elle peut affermir la grandeur naissante, et consoler la grandeur qui n'est plus.

Jamais l'univers n'eut un plus imposant spectacle ; jamais les peuples n'ont reçu de plus graves instructions.

Ce n'est plus le temps où le Sacerdoce et l'Empire étaient rivaux. Tous les deux se donnent la main pour repousser les doctrines funestes qui ont menacé l'Europe d'une subversion totale. Puissent-elles céder pour jamais à la double influence de la religion et de la politique réunies ! Ce vœu, sans doute, ne sera point trompé ; jamais, en France, la politique n'eut tant de génie ; et jamais le trône pontifical n'offrit au monde chrétien un modèle plus respectable et plus touchant.

Discours pour l'inauguration de la statue de l'Empereur

PRONONCÉ PAR LE PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF

POUR L'INAUGURATION

DE LA STATUE DE L'EMPEREUR,

Le 24 nivose an XIII (14 janvier 1805).

La gloire obtient aujourd'hui la plus juste récompense, et le pouvoir en même temps reçoit les plus nobles instructions. Ce n'est point au grand capitaine, ce n'est point au vainqueur de tant de peuples que ce monument est érigé : le Corps législatif le consacre au restaurateur des lois. Des esclaves tremblants, des nations enchaînées ne s'humilient point aux pieds de cette statue ; mais une nation généreuse y voit avec plaisir les traits de son libérateur.

Périssent les monuments élevés par l'orgueil et la flatterie ! Mais que la reconnaissance honore toujours ceux qui sont le prix de l'héroïsme et des bienfaits. Eh ! quel bienfait plus mémorable que celui d'un Code uniforme donné à trente millions d'hommes ! Le jour où le Code civil reçut dans cette enceinte la sanction nationale, fut le premier jour qui fixa nos destinées. On n'a pu croire à la stabilité du nouveau gouvernement de la France que lorsque toutes les factions désarmées ont été contraintes d'obéir aux mêmes lois.

Les trophées guerriers, les arcs de triomphe, en conservant des souvenirs glorieux, rappellent les malheurs des peuples vaincus. Mais, dans cette solennité d'un genre nouveau, tout est consolant, tout est paisible, tout est digne du lieu qui nous rassemble.

L'image du vainqueur de l'Égypte et de l'Italie est sous vos regards : mais elle ne parait point environnée des attributs de la force et de la victoire. Le héros ne porte ici dans sa main tant de fois triomphante que le livre de la loi, qui doit commander à la force et à la victoire elle-même.

Malheur à celui qui voudrait affaiblir l'admiration et la reconnaissance que méritent les vertus militaires ! Loin de moi une telle pensée ! pourrais-je la concevoir devant cette statue, et l'anniversaire même du jour où le vainqueur de Rivoli défit en quelques heures deux armées ennemies qui se croyaient sûres

de l'envelopper, et décida ce grand succès par une de ces heureuses inspirations qui sont envoyées aux grands capitaines sur le champ de bataille, en présence de tous les dangers et de tous les obstacles ? Comment ne pas honorer la valeur, au milieu des guerriers qui ont vaincu sous lui, et de ses plus illustres lieutenants ? Mais j'ose le dire devant eux, et je suis sûr qu'ils ne me démentiront point, car l'intérêt de la patrie leur est plus cher que celui de leur propre renommée : les talents militaires pouvaient tout contre les ennemis du dehors, et ne pouvaient rien contre les ennemis du dedans. Invincibles sur la frontière, nos plus vaillants généraux succombaient quelquefois sous l'audace des factions qui déchiraient la France. Ce n'était point assez pour notre salut de ces légions victorieuses qui nous protégeaient contre l'Europe : il était temps qu'on vît paraître un législateur qui nous protégeât contre nous-mêmes. Ce législateur est venu, et nous avons enfin respiré sous son empire. Que d'autres vantent ses hauts faits d'armes, que toutes les voix de la renommée se fatiguent à dénombrer ses conquêtes ! Je ne veux célébrer aujourd'hui que les travaux de sa sagesse. Son plus beau triomphe dans la postérité sera d'avoir défendu contre toutes les révoltes de l'esprit humain le système social prêt à se dissoudre. Il a vaincu les fausses doctrines : elles commencent à s'éloigner devant son génie, et bientôt il achèvera leur défaite entière, en prouvant que la liberté publique n'est bien garantie que par un Monarque, premier sujet de la loi.

Dans le cahos de tant d'opinions, et sous les ruines de tout un Empire, combien il était difficile de retrouver le principe conservateur qui l'anima pendant quatorze siècles ! La première place était vacante, le plus digne a dû la remplir ; en y montant, il n'a détrôné que l'anarchie qui régnait seule dans l'absence de tous les pouvoirs légitimes.

La fête qui nous rassemble est donc, s'il m'est permis de le dire, celle de la renaissance de la société. Les lois civiles l'ont en effet raffermie sur ses fondements ; et c'est alors que le caractère national s'est hâté de reparaître. Lorsqu'un peuple, longtemps séduit par de faux guides, se rallie autour de la gloire, lorsqu'il recommence à honorer les grandes actions par des monuments durables, les sentiments du juste et du beau rentrent dans tous les cœurs, et l'ordre social est rétabli. Les statues qu'on érigé à ces hommes privilégiés qui sont faits pour conduire la foule, indiquent à tous les autres le chemin du véritable honneur. Autour de ces monuments dressés par la reconnaissance publique, on voit se manifester les affections les plus douces et les plus nobles du cœur humain. L'enthousiasme de la gloire et de la vertu se communique à

toutes les âmes, élève toutes les pensées, agrandit tous les talents, et peut enfanter tous les prodiges. Tel est l'état de la société réparée.

Au contraire, quand le corps politique tombe en ruines, tout ce qui fut obscur attaque tout ce qui fut illustre. La bassesse et l'envie parcourent les places publiques en outrageant les images révérées qui les décorent. On persécute la gloire des grands hommes jusque dans le marbre et l'airain qui en reproduisent les traits. Leurs statues tombent, on ne respecte pas même leurs tombeaux. Le citoyen fidèle ose à peine dérober en secret quelques-uns de ces restes sacrés : il y cherche en pleurant l'ancienne gloire de la patrie, et leur demande pardon de tant d'ingratitude ; cependant il ne désespère jamais du salut de l'État, et, même au milieu de tous les excès, il attend le réveil de tous les sentiments généreux.

Ces sentiments se sont ranimés de toutes parts ; mais leur retour fut préparé par l'homme supérieur qui nous rendit peu à peu toutes nos anciennes habitudes. C'est lui qui, dès les premiers jours de son gouvernement, honora les cendres de Turenne, et fit placer dans son palais les bustes de tous ces héros dont il égale la renommée. Déjà les artistes, animés par sa voix, se préparent à relever sur nos places désertes les statues des plus grands hommes français. Celui qui montra tant de respect pour leur mémoire, a bien mérité que la sienne vive à jamais. Que ses leçons et ses exemples se perpétuent ; que ses successeurs, formés par des frères dignes de lui, obtiennent un jour les mêmes honneurs ! Le souvenir de cette solennité peut former une race de héros. Il nous sera toujours présent, il se confondra pour nous avec celui du jour solennel où l'Empereur ouvrit notre session. Quand son trône s'élevait à cette même place, quand sa grande âme s'exprimait tout entière dans des paroles si dignes de ses actions, rien ne manquait sans doute à notre gloire, mais il manquait quelque chose à notre bonheur. Celle dont la présence embellit toutes les fêtes, n'était point dans cette enceinte. Aujourd'hui nos yeux peuvent la contempler. Les émotions de son cœur, en ce moment, répondent un nouveau charme sur elle ; et chacun de nous, en la regardant, aime encore mieux celui dont elle partage la grandeur, et dont nous venons d'inaugurer l'image.

Réponse au Compte-Rendu, 1806

DU PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF

AU COMPTE RENDU

DE LA SITUATION DE L'EMPIRE,

Que vinrent présenter dans cette Assemblée (séance du 5 mars 1806) M. de Champagny, ministre de l'intérieur, MM. Bigot-Préamenen et Cretet, conseillers d'État.

Monsieur le Ministre de l'Intérieur et Messieurs les Conseillers d'État,

La présence et les paroles de l'Empereur avaient laissé dans ces lieux des impressions profondes qui se réveillent quand vous nous parlez de lui. Nous devions être accoutumes aux prodiges ; mais les derniers exploits du vainqueur d'Austerlitz ont pourtant surpris ceux qui l'admiraient le plus, comme s'ils ne le connaissaient pas encore. Il ne fut donné qu'à lui de renouveler toujours l'admiration qui semblait toujours épuisée. Mais tant de triomphes ne sont aujourd'hui qu'une partie de sa gloire.

L'homme devant qui l'Univers se tait est aussi l'homme en qui l'Univers se confie. Il est à la fois la terreur et l'espérance des peuples ; il n'est pas venu pour détruire, mais pour réparer. Au milieu de tant d'États où la vigueur manquait à tous les conseils, et la prévoyance à tous les desseins, il a montré tout à coup ce que peut un grand caractère. Il a rendu à l'histoire moderne l'intérêt de l'histoire ancienne, et ces spectacles extraordinaires que notre faiblesse ne pouvait plus concevoir.

Dès que les sages le virent paraitre sur la scène du monde, ils reconnurent en lui tous les signes de la domination, et prévirent que son nom marquerait une nouvelle époque de la société. Ils se gardèrent bien d'attribuer à la seule fortune cette élévation préparée par tant de victoires, et soutenue par une si haute politique. La fortune est d'ordinaire plus capricieuse. Elle n'obéit si longtemps qu'aux génies supérieurs. Qui ne reconnaît l'ascendant de celui qui préside à nos destinées ? Puissent les exemples qu'il donne à l'Europe n'être pas perdus, et que tout ce qu'il y a de gouvernements éclairés sur leurs véritables intérêts se réunisse autour du sien, comme autour d'un centre nécessaire à l'équilibre et au repos général !

Cependant, quelles que soient au dehors la renommée de nos armes et l'influence de notre politique, le Corps législatif craindrait presque de s'en féliciter, si la prospérité intérieure n'en était pas la suite nécessaire. Notre premier vœu est pour le peuple ; nous devons lui souhaiter le bonheur avant la gloire. Ce vœu, qui est la première pensée de l'Empereur, sera rempli. Nous en avons pour garant ses promesses, dont nous voyons déjà l'accomplissement dans le tableau que vous avez développé.

Le système des finances va devenir plus simple. le revenu public s'accroîtra, et le peuple sera soulagé. Le même esprit anime tout ; et, lorsque nous vous entendions rappeler tant de travaux, presque aussitôt achevés qu'entrepris, les canaux ouverts dans les campagnes, les chemins tracés sur les sommets des Alpes, les hospices enrichis par l'économie et la probité, les temples réparés, les villes embellies, chacun de nous songeait au Ministre digne de concourir par ses lumières et son zèle aux bienfaits d'une administration si sage et si puissante.

Monsieur le Ministre de l'Intérieur, Messieurs les Conseillers d'État, le Corps législatif vous donne acte de l'exposé que vous venez de lui faire : il se formera en comité général pour s'occuper de cette communication.

Discours à l'occasion des drapeaux, etc.

PRONONCÉ PAR LE PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF

À L'OCCASION

De la présentation faite à cette assemblée

DES DRAPEAUX ENVOYÉS

PAR L'EMPEREUR,

Séance du 11 mai 1806.

Messieurs les Orateurs du Conseil d'État,

Il était juste aussi qu'en distribuant à tous les grands corps de l'État les drapeaux conquis par nos braves armées, le vainqueur n'oubliât pas l'enceinte où

se rassemblent tous les députés de ce peuple qui donne son sang et ses subsides pour la gloire du trône et la défense de la patrie. Le conquérant vient déposer, en ce jour, une partie de ses trophées devant cette même statue que nous érigions l'année dernière au législateur. Il semble nous dire, par cet hommage d'un genre nouveau, que l'art de vaincre à ses yeux n'est rien sans l'art de gouverner.

Àtoutes les nobles idées qu'ont déjà fait naître ailleurs de semblables cérémonies, se mêle ici pour nous un intérêt plus vil et plus touchant. Les étendards qui nous sont offerts sont ceux-là mêmes qu'enlevèrent aux ennemis les bataillons commandes par deux illustres généraux qui sont nos collègues. Un tel choix manifeste à notre égard l'attention la plus honorable, et le Corps législatif, en suspendant ces étendards autour des murs qu'il habite, va, pour ainsi dire, s'environner de sa propre gloire.

Ce Corps, dont j'ai l'honneur d'être l'organe, n'était point réuni quand une campagne de six semaines a changé l'état de l'Europe. Il n'a donc pu faire entendre sa voix dans cette première ivresse du succès qui favorise l'éloquence et l'enthousiasme. Les éloges seraient aujourd'hui sans but, et cette pompe serait superflue, s'il ne fallait y rappeler qu'une de ces victoires ordinaires qui restent sans influence, et méritent à peine un souvenir. La gloire des triomphes militaires s'estime par les résultats qu'elle produit ; plus ils se développent, et plus elle augmente. À ce titre on célébrera toujours avec une admiration nouvelle cette bataille d'Austerlitz qui a repoussé les Russes dans leurs déserts, et qui, suivant les premiers orateurs anglais eux-mêmes, a séparé, comme autrefois, la Grande-Bretagne du reste du monde.

Combien l'aspect de ces drapeaux retrace à nos yeux d'événements mémorables ! À quelle époque le génie de la guerre a-t-il montré plus d'audace et de combinaisons ? Comment cette armée, que je cherche encore aux rives de la Manche, est-elle déjà campée sur les bords du Danube ? Quel général fut mieux éclairé par cet instinct merveilleux que ne peut comprendre la raison vulgaire, et qui est le secret des grands hommes ! C'est en vain que le héros s'éloigne des côtes de l'Angleterre, il ne les perd jamais de vue ; il précipite sa marche, un mois s'écoule à peine : et Londres est à demi vaincue dans les murs de Vienne. Il a prédit avant son départ ses succès et toutes les fautes de ses ennemis. Il fait entrer dans ce calcul et la rapidité de sa marche et la lenteur de leurs mouve-

ments et l'incertitude de leurs conseils et la constance des siens, et surtout la vieillesse de leurs habitudes et la nouveauté de ses entreprises.

Oserai-je le dire cependant ? ce génie militaire, si profond quand il conçoit, si hardi quand il exécute, trente mille hommes mettant bas les armes, Vienne ouvrant ses portes, deux cours alliées confondues, des trônes élevés et détruits, tous ces prodiges ne sont pas ce que j'admire davantage. C'est là ce que l'Univers attendait d'un si grand capitaine : mais ce qui m'étonne véritablement, c'est de ne voir jamais les affaires civiles négligées dans le tumulte des armes, c'est de retrouver le père de la patrie jusque dans les champs du carnage.

Du haut de ce bivouac, où placé à trois cents lieues de sa capitale, il observe les fausses manœuvres de ses ennemis et marque leur défaite, son œil, qui embrasse l'Europe entière, distingue, au fond des provinces les plus reculées de la France, les moindres détails du gouvernement intérieur. Il porte toutes les idées d'ordre public au milieu de la licence des camps. Il administre en même temps qu'il combat. Le soir d'une victoire, il fonde des écoles pour l'étude des lois. Avant de livrer la bataille, il avait ordonné la fête qui devait célébrer le triomphe.

Nous apprenons tout à coup que de nouveaux embellissements sont préparés pour nos villes, que des canaux se multiplient pour les besoins des campagnes, que les fabriques nationales sont encouragées. que nos arsenaux se réparent, que nos hôpitaux s'enrichissent, et ces décrets bienfaisants sont datés du palais de Marie-Thérèse, ou de cette tente à demi déchirée qu'il habite au milieu des orages, de l'hiver et des frimas de la Moravie. Les délassements de l'esprit se joignent même aux occupations guerrières. Un jeune talent s'élève, il le récompense : une doctrine funeste est publiée, il la condamne avec les ménagements convenables pour le nom de l'auteur ; et, devant les trônes que son courage vient d'ébranler, sa haute sagesse proclame les idées morales et religieuses qui les raffermissent.

En un mot, à chaque poste militaire où il s'arrête un moment, je le vois signer quelques lois sages, méditer quelques travaux pour les jours de la paix, comme s'il était assis tranquillement au milieu de son conseil.

Voilà ce qu'il est rare de trouver dans la vie des conquérants, et voilà ce que les députés du peuple aiment à louer dans leur Monarque. Redisons-le à nos ennemis du haut de cette tribune ; il est aussi propre aux vertus pacifiques

qu'aux vertus guerrières. S'il était bien connu d'eux, s'ils entendaient surtout leurs véritables intérêts, le traité qui désarmera l'Europe serait bientôt conclu. Pourquoi veulent-ils éternellement provoquer à la guerre celui qui en possède tous les secrets ? Eux-mêmes, par leurs attaques inconsidérées, fortifient sa puissance ; c'est à l'aide de leurs faux calculs que s'est élevé l'édifice toujours croissant de sa fortune et de ses hautes destinées. Plus ils prétendront resserrer ses frontières, et plus il les agrandira. Leurs vaisseaux à la vérité voyagent sur toutes les mers ; mais il les repousse de tous ses ports, et pour armer contre eux tous les rivages, il renferme peu à peu des mers dans les limites de son vaste Empire ! Ah ! puissent-ils enfin permettre à ce courage invincible de s'arrêter lui-même où la nature des choses et l'intérêt de l'avenir doivent lui indiquer les bornes de sa domination naturelle ! Qu'ils ne le forcent point d'enfanter encore une de ces pensées par qui change le sort des Empires ; ils ont assez senti son ascendant, et sans doute ils ne voudront plus qu'il leur prépare, comme dans les champs de Marengo ou d'Austerlitz, une de ces journées fécondes en changements pour plus d'un siècle.

Je trouve, dans cette cérémonie même, tout ce qui confirme ces grandes vérités : le trône de Naples tombe, et du fond de ses ruines s'élève un cri contre ses alliés, qui le livrent, en fuyant, au juste courroux d'un vainqueur qu'indigne la foi violée.

Malheur à moi, si je foulais aux pieds la grandeur abattue ! Plus j'ai de plaisir à contempler tous ces rayons de gloire qui descendent sur le berceau d'une dynastie nouvelle, moins je veux insulter aux derniers moments des dynasties mourantes. Je respecte la majesté royale jusque dans ses humiliations, et, même quand elle n'est plus, il reste je ne sais quoi de vénérable dans ses débris. Mais l'histoire est pleine de ces grandes catastrophes : partout la force et l'habileté saisissent les sceptres que laissent tomber la faiblesse et l'imprudence ; et, si ces nouveaux jeux de la fortune font couler les larmes des rois, celles des peuples seront au moins essuyées. Oui, cette ville, que les volcans dont elle est voisine agitèrent moins que ses révolutions politiques, va respirer sous un gouvernement paternel.

La France lui fait un don inestimable, en lui envoyant un prince qui montra toutes les vertus privées dans la retraite, toutes les lumières et tous les talents dans les négociations, à la tête des conseils, dans les assemblées du sénat, et qui, dès qu'il a paru sur le théâtre de la guerre, a prouvé que l'héroïsme est un

apanage de son nom. Il va donner au plus beau pays de l'Europe des mœurs nouvelles. Il y secondera la nature qui à tout fait pour y rendre les hommes heureux. Il régnera, et les bénédictions de ses sujets légitimeront tous ses droits ; car j'aime à le dire en finissant : à l'aspect de ces drapeaux, devant ces braves qui ne me désavoueront pas, et surtout aux pieds de cette Statue qu'on invoque toutes les fois qu'il faut parler de la gloire, j'aime à dire que l'amour et le bonheur des peuples sont les premiers titres à la puissance ; que, seuls, ils peuvent expier les malheurs et les crimes de la guerre, et que, sans eux, la postérité ne confirmerait pas les éloges que les contemporains donnent aux vainqueurs.

Et penitùs toto divisos orbe Britanno

Discours pour la translation de l'épée de Frédéric

PRONONCÉ PAR LE PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF

POUR LA TRANSLATION AUX INVALIDES

DE L'ÉPÉE DE FRÉDÉRIC LE GRAND,

EN PRÉSENCE DU PRINCE ARCHI-CHANCELIER,

Le 17 mai 1807.

Monseigneur,

Jamais une plus noble fête ne fut donnée par la victoire ; et jamais la fortune n'offrit en même temps un plus mémorable exemple de ses catastrophes et de ses jeux. Ô vanité des jugements humains ! ô courtes et fausses prospérités ! Toutes les voix de la renommée célébrèrent cinquante ans la gloire de la monarchie prussienne. On donnait pour modèle à tous les États, et les tactiques de son armée, et les épargnes de son trésor, et les lumières de son gouvernement. Le dix-huitième siècle était fier de compter le plus illustre des rois parmi les élèves de sa philosophie ! Vingt ans se sont écoulés à peine, et, dès le premier choc, ce gouvernement, où l'on trouvait plutôt une armée qu'un peuple, a laissé voir sa faiblesse véritable. Une seule bataillera fait succomber ces phalanges tant de fois victorieuses, qui, dans la guerre de Sept ans, avaient surmonté les

efforts de l'Autriche, de la Russie et de la France conjurées. Est-ce donc là ce qu'avaient promis ces talents éprouvés, cette longue expérience des plus vieux généraux de l'Europe, ces camps annuels où toutes les théories militaires étaient développées, ces revues si fameuses, ces manœuvres si savantes, que, d'un bout de l'Europe à l'autre, les capitaines les plus instruits venaient étudier sur les rives de la Sprée ? Ce nouvel art de la guerre, dont on allait chercher à grand bruit tous les secrets à Postdam, vient de céder aux combinaisons d'un art encore plus vaste et plus hardi. Jouissons d'un si grand triomphe, mais l'honorons, après les avoir conquis, ces restes de la grandeur prussienne, où sont encore empreints tant de souvenirs héroïques, et sur lesquels semble gémir l'ombre de Frédéric le Grand.

Lorsque autrefois dans cette Ville maîtresse du monde, un illustre Romain venait suspendre aux murs du Capitole les dépouilles du royaume de Macédoine, il ne put se défendre d'une profonde émotion, en songeant aux exploits d'Alexandre, et en contemplant les calamités répandues sur sa maison. Le héros de la France n'a pas été moins attendri quand il est entré dans ces palais tristes et déserts que remplissait autrefois de tant d'éclat le héros de la Prusse. On l'a vu saisir avec un religieux enthousiasme cette épée dont il fait un si noble don à ses vétérans ; mais il a défendu que les armes et les aigles prussiennes, que tout cet amas de trophées conquis sur les descendants d'un grand roi, traversât les lieux où sa cendre repose, de peur d'affliger ses mânes et d'insulter son tombeau.

Je crois donc entrer dans la pensée du vainqueur, en rendant hommage aux vaincus devant ces drapeaux mêmes qu'ils n'ont pu défendre, mais qu'ils ont teints d'un sang glorieux. Si, des régions élevées qu'ils habitent, les grands hommes que la terre a perdus s'intéressent encore aux choses humaines, Frédéric a pu reconnaître, jusque dans leurs derniers soupirs, les vieux compagnons formés à son école, et morts dignement sur les ruines de sa monarchie. Il n'a point vu tomber sans gloire ces jeunes princes de sa maison qui ont mordu la poussière aux champs d'Iéna, ou qui, après d'illustres faits d'armes, ont signé des capitulations et reçu des fers honorables. Ô comme il est juste de plaindre la valeur malheureuse ! ô comme il est doux de pouvoir estimer les ennemis qu'on a défaits ! Oui, et j'aime à le dire au milieu de tous ces juges de la vraie gloire dont je suis environné ; oui, le monarque prussien lui-même, aujourd'hui sans capitale et presque sans armée, a pourtant soutenu sa dignité dans la ba-

taille qui lui fut si funeste, et n'a manqué ni aux devoirs d'un chef, ni à ceux d'un soldat.

Mais ces dernières étincelles du génie de Frédéric n'avaient point assez de force et d'activité pour ranimer une monarchie dont la puissance artificielle manquait peut-être de ces institutions politiques et de ces principes conservateurs qui maintiennent les sociétés. Des sages, je ne peux le dissimuler, ont fait quelques reproches à Frédéric. Ils le blâment de n'avoir cherché les appuis de son gouvernement que dans le pouvoir militaire. S'ils admirent en lui l'activité du grand administrateur, les talents du grand capitaine, ils n'ont pas la même estime pour les opinions du philosophe-roi. Ils auraient voulu qu'il connût mieux les droits des peuples et la dignité de l'homme. Aux écrits du philosophe de Sans-Souci, ils opposent avec avantage ce livre où Marc-Aurèle, qui fut aussi guerrier et philosophe, commence par rendre grâces au Ciel de lui avoir donné une mère pieuse et de bons maîtres, qui lui ont inspiré la crainte et l'amour de la Divinité. Au lieu de cette philosophie dédaigneuse et funeste, qui livre au ridicule les traditions les plus respectées, les sages dont je parle aiment à voir régner cette philosophie grave et bienfaisante, qui s'appuie sur la doctrine des âges, qui enfante les beaux sentiments, qui donne un prix aux belles actions, et qui fit plus d'une fois, en montant sur le trône, les délices et l'honneur du genre humain. Ils pensent, en un mot, qu'un roi ne peut impunément professer le mépris de ces maximes salutaires qui garantissent l'autorité des rois.

Je m'arrête : il me siérait mal eu ce moment d'accuser avec trop d'amertume la mémoire d'un grand monarque dont la postérité vient de subir tant d'infortunes. Son image n'est déjà que trop attristée du spectacle de notre gloire et de ces pompes triomphales que nous formons des débris de son diadème. Mais, s'il ne faut pas se montrer trop sévère envers lui, il faut être juste envers un autre grand homme qui le surpasse : et, quand Frédéric eut l'imprudence de proclamer dans sa cour ces flétrissantes doctrines qui détruisent tôt ou tard l'ordre social, dois-je oublier que Napoléon a remis en honneur ces nobles doctrines qui réparent tous les maux de l'athéisme et de l'anarchie ?

Ainsi, dans cette partie de son histoire comme dans toutes les autres, notre Monarque n'a plus de rivaux ; et, pour ne point sortir de l'art de la guerre dont cette cérémonie auguste rappelle tous les prodiges, combien tout ce qui fut grand disparaît à côté des entreprises extraordinaires dont nous sommes témoins ? On combattait, on négociait jadis pendant des années pour la prise de

quelques villes, et maintenant quelques jours décident le sort des royaumes. Quel nom militaire, quel talent politique, quelle gloire ancienne ou moderne ne s'abaisse désormais devant celui qui, des mers de Naples jusqu'aux bords de la Vistule, tient en repos tant de peuples soumis ; qui, campe dans un village sarmate, y reçoit, comme à sa cour, les ambassadeurs d'Ispahan et de Constantinople étonnés de se trouver ensemble ; qui réunit dans le même intérêt les sectateurs d'Omar et d'Ali ; qui joint d'un lien commun et l'Espagnol et le Batave, et le Bavarois et le Saxon ; qui, pour de plus vastes desseins encore, fait concourir les mouvements de l'Asie avec ceux de l'Europe, et qui montre une seconde fois, comme sous l'Empire romain, le génie guerrier s'armant de toutes les forces de la civilisation, s'avançant contre les barbares, et les forçant de reculer vers les bornes du monde !

Ce n'est point à moi de lever le voile qui couvre le but de ces expéditions lointaines ; il me suffit de savoir que le grand homme, par qui elles sont dirigées, n'est pas moins admirable dans ce qu'il cache que dans ce qu'il laisse voir, et dans ce qu'il médite, que dans ce qu'il exécute. Veut-il relever ces antiques barrières qui retenaient, aux confins de l'univers police, toutes ces hordes barbares dont le Nord menaça toujours le Midi ? Sa politique n'a point encore parlé ; attendons qu'il s'explique, et remarquons surtout que ce silence est le plus sur garant de ses intentions pacifiques.

Il a voulu, il veut encore la paix : il la demanda au moment de vaincre, il la redemande après avoir vaincu. Quoique tous les champs de bataille qu'il a parcourus dans trois parties du monde, aient été les théâtres constants de sa gloire, il a toujours gémi des désastres de la guerre. C'est parce qu'il en connait tous les fléaux, qu'il a soin de les porter loin de nous. Cette grande vue de son génie militaire est un grand bienfait : il faut payer la guerre avec les subsides étrangers, pour ne pas trop aggraver les charges nationales. Il faut vivre chez l'ennemi, pour ne point affamer le peuple qu'on gouverne. La sécurité intérieure est alors le prix de ces fatigues inouïes, de ces privations sans nombre, de ces dangers de tout genre auxquels se dévoue l'héroïsme. Comparez à notre situation présente celle des sujets de Frédéric, quand, chassé deux fois de sa capitale, malgré ses exploits. il ne pouvait, même après la victoire, défendre l'industrie de ses villes et les moissons de ses campagnes contre la férocité du Russe et le pillage de l'Autrichien. Telle n'est point notre destinée. Paris, l'Empire entier, reposent dans un calme profond sous l'autorité de cette même main qui répand la terreur à trois cents lieues de nos frontières. Les lois du chef de l'État nous sont

transmises avec sagesse par un représentant digne de les interpréter, habile dans toutes les carrières administratives, orné de toutes les vertus civiles, et qui possède pour nous la première de toutes les qualités, celle de bien connaître l'esprit français qu'il faut suivre quelquefois pour le mieux conduire. La confiance du Souverain ne pouvait être mieux placée que dans un homme d'État, dont la parole fut toujours fidèle et dont l'accueil satisfait tous les cœurs. À ces traits, qui sont faciles à reconnaître, les yeux de cette assemblée se tournent vers vous, Monseigneur, et ses éloges confirment le mien.

Mais, en jouissant de l'intégrité de notre territoire, et des bienfaits d'une administration paisible et régulière, songeons par quels travaux ces avantages sont achetés. Combien de reconnaissance et d'admiration doit accompagner cette brave armée qui, dans les solitudes de la Pologne, combattit tous les besoins et tous les périls, et qui triompha des saisons comme des hommes ! Quel orateur pourra louer dignement cette garde impériale, dont chaque compagnie vaut un grand corps d'armée, et tous ces soldats enfin dont chacun mérite d'entrer dans cette garde invincible ! Quels honneurs décernerons-nous à ces lieutenants du chef suprême, à ces guerriers qui, dans toute autre armée, auraient le premier rang, et qui, dans celle-ci, sont plus contents et plus fiers d'occuper, à une longue distance, la seconde place ? Ce n'est point assez de vaincre pour ces invincibles légions, elles veulent encore, avec une magnanimité vraiment française, effacer jusqu'au souvenir des défaites de leurs ancêtres. Après avoir repris dans les arsenaux de l'Autriche l'armure de François I, captif à Pavie, elles transportent à Paris cette colonne injurieuse qui s'élevait dans les champs de Rosbach, et font ainsi du monument de nos revers un nouveau monument de nos triomphes.

Quelques-uns des braves vétérans qui m'écoutent ont peut-être vu cette fatale journée, où le talent des généraux n'a pas secondé la valeur des soldats. Ils se consoleront de leur défaite, en attachant l'épée de leur vainqueur aux voûtes de ce temple. Cette épée reposera sous leur garde à côté du tombeau de Turenne ; et quelquefois, la contemplant avec une joie mêlée de respect, ils se diront : « Si elle a vaincu les pères, elle fut conquise par les enfants. » L'aspect de ce trophée fera naître encore de plus graves réflexions sur les causes qui élèvent les trônes ou qui précipitent leur chute. Il redira sans cesse combien la mort ou la vie d'un seul homme peut ôter ou mettre de poids dans la balance des destinées.

En effet, rappelons-nous cette époque où le monde étonné vit paraitre, à côté des grandes puissances, ces princes de la maison de Brandebourg, qui n'étaient pas même inscrits au premier rang des électeurs ! reportons-nous à leur berceau, suivons les progrès de leur fortune, voyons leur monarchie s'accroître et s'affermir sans relâche, et par les armes et par les négociations, et par la violence et par la ruse, et par ce génie audacieux et circonspect, suivant les conjectures, qui menace ou qui cède à propos, et qui, toujours soumis au calcul de l'intérêt, change, avec le temps, d'alliés, d'ennemis et de desseins. Quel événement a suspendu le cours de tant de prospérités ? La Prusse avait-elle affaibli le nombre de ses armées ? Non, ses armées étaient complètes, et nous entendions citer encore leur bravoure et leur discipline. Avait-elle dissipé son trésor ? Non, le désordre, introduit dans ses finances par des prodigalités passagères, était réparé par une sage économie. Elle ne manquait ni de bras ni de richesses ; elle possédait encore tout ce qui fait. en apparence, la force et la sûreté des empires, de l'or, du fer et du courage. Comment ces jours d'abaissement et de deuil furent-ils donc amenés si vite ? L'homme qui créa, qui fit mouvoir, qui soutint longtemps ce grand corps a fini sa carrière, et tout a succombé peu à peu avec la colonne qui portait tout, et dans le mausolée de Frédéric s'est enfermé, pour ne plus reparaître, cet esprit, à la fois belliqueux et politique, dont il animait ses soldats, ses généraux, ses ministres, son peuple, et le système entier d'une immense administration. Voilà comme la mort d'un seul homme est la perte de tous !

Au contraire, quel autre spectacle s'offre à nos yeux ? Une grande monarchie avait vu tous les fléaux fondre sur elle, et, n'ayant plus de roi et plus d'autels, plus de guide et plus de sauve-garde, elle tombait de précipice en précipice entre ses anciennes et ses nouvelles constitutions également violées. L'espoir était même perdu, car, malgré dix ans de calamités et de crimes, la patrie était encore livrée aux cruelles expériences de cet orgueil novateur qui, toujours trompé, se croit toujours infaillible, et qui, au risque de perdre toute une nation et lui-même, accumule les fautes et les excès de tout genre, plutôt que de faire l'aveu d'une seule erreur.

Cependant, du fond de l'Égypte, un homme revient seul avec sa fortune et son génie. Il débarque, et tout est changé. Dès que son nom est à la tête des conseils et des armées, cette monarchie couverte de ses ruines en sort plus glorieuse et plus redoutable que jamais. Et voilà comme la vie d'un seul homme est le salut de tous !

Ah ! que ce double tableau, et des destins de la Prusse, et de ceux de la France, nous donne encore plus d'attachement, s'il est possible, pour celui qui fait notre repos et notre gloire ! Que ce grand homme qui nous est si nécessaire vive longtemps pour affermir son ouvrage ! Que ses frères, également chéris dans son sénat ou dans ses camps, au milieu de la France, ou sur les trônes étrangers qu'il leur partage ; que des enfants, que des neveux, dignes de lui, transmettent aux nôtres le fruit de ses institutions et le souvenir de ses exemples ! Mais hélas ! quand je forme, bien moins pour lui que pour nous, ces vœux accueillis par tous les cœurs français, un enfant royal vient d'entrer dans la tombe ; et les regrets de son auguste famille se mêlent à nos chants de victoire !

Peut-être, en ce moment, le héros qui nous sauva pleure dans sa tente, à la tête de trois cent mille Français victorieux, et de tant de princes et de rois confédérés qui marchent sous ses enseignes. Il pleure, et ni les trophées accumulés autour de lui, ni l'éclat de vingt sceptres qu'il tient d'un bras si ferme, et que n'a point réunis Charlemagne lui-même, ne peuvent détourner ses pensées du cercueil de cet enfant dont ses mains triomphantes ont aidé les premiers pas, et devaient cultiver un jour l'intelligence prématurée. Ah ! qu'il n'ignore pas au moins que ses malheurs domestiques ont été sentis comme un malheur public, et qu'un si doux témoignage de l'intérêt national lui porte quelques consolations ! Toutes nos alarmes pour l'avenir sont des hommages de plus que nous lui rendons. Puisse surtout la fortune se contenter de cette jeune victime qu'elle a frappée, et qu'en secondant toujours les projets du plus grand des souverains, elle ne lui fasse plus payer sa gloire par de semblables malheurs !

Adresse à l'Empereur, 1807

À SA MAJESTÉ

Le 23 août 1807.

Sire,

Le Corps législatif vient déposer aux pieds du trône de votre Majesté l'adresse de remerciement qu'il a votée d'une voix unanime, bien moins pour le conquérant que pour le pacificateur de l'Europe. Et qu'avez vous besoin qu'on

célèbre la gloire de vos armes ? Les peuples, frappés d'admiration, avouent d'un commun accord que vous n'avez plus de rivaux dans les plus grands capitaines des siècles anciens et des siècles modernes. Un tel éloge serait donc aujourd'hui faible et vulgaire. Qu'on s'efforce de retracer dignement, s'il est possible, les merveilles de votre dernière campagne, et ces triomphes, d'abord si rapides, qui renversent une grande monarchie, et cette constance, plus héroïque encore, qui sait attendre et préparer le jour de la victoire, au milieu de tant d'obstacles qu'opposent les lieux, les saisons et les hommes ; qu'on nous montre ces soldats infatigables comme leur chef, campés six mois avec lui dans les glaces du Nord, et bravant les hivers de la Pologne, comme les étés de la Syrie ; qu'on peigne enfin ce repos toujours menaçant, qui doit finir par un éclat terrible, et surtout le moment décisif annoncé d'avance par vous-même, où ces âpres climats, devenus moins rigoureux, permettent à votre génie d'achever le triomphe et de contraindre les vaincus à la paix ; ce n'est point nous qui devons redire tant de travaux et tant d'exploits : quelque admirables qu'ils soient, ils ont coûté des larmes, ils ont inspiré même au vainqueur des regrets qui l'ont fait chérir davantage.

Nous cherchons des spectacles plus consolants ; nous aimons mieux vous suivre aux bords de ce fleuve où, sans appareil guerrier, deux barques portent deux Empereurs, et avec eux les destinées du monde. Jour mémorable ! jour unique dans tous les âges ! Ces deux armées en présence, qui bordent les deux rives du Niémen, contemplent avec étonnement une entrevue si pacifique, après des combats si meurtriers ; et tout à coup quatre cent mille soldats, Italiens et Bataves, Scythes et Sarmates, Germains et Français, laissent tomber leurs armes, quand les deux plus grands souverains de la terre s'avancent au milieu du fleuve, pour régler eux-mêmes le sort de tant d'États, et se donnent la main en signe de réconciliation. Alexandre et Napoléon se rapprochent, la guerre cesse, et cent millions d'hommes sont en repos.

Les intérêts même de l'avenir dépendront peut-être de ces augustes conférences dont le jeune héritier des Czars était si digne. Il a pu recevoir d'un seul homme plus d'exemples et de leçons sur l'art de régner, que n'en trouva jadis Pierre le Grand, lorsqu'il voulut s'instruire dans ses longs voyages, en parcourant toutes les cours des rois ses contemporains. Le traité de Tilsitt ne laisse plus de prétextes à la guerre continentale. C'est dans ce grand jour que les royaumes et les peuples, les anciens pouvoirs et les pouvoirs nouveaux ont pris leur place déterminée. C'est là que tout est devenu stable et certain.

La nation, Sire, peut désormais espérer que votre présence ne lui sera plus si longtemps ravie, et que sa prospérité intérieure s'accroîtra sous vos regards paternels. Cette nation a bien mérité vos soins et votre amour ; on la vit à toutes les époques de votre règne. et particulièrement dans celle-ci, égaler en quelque sorte la grandeur de vos actions par celle de ses sacrifices et de son dévouement. Nous sommes sûrs de plaire à Votre Majesté, en mêlant aux hommages que nous lui devons l'éloge de ce bon et grand peuple ; c'est ainsi que vous le nommez si justement.

Tous nos cœurs se sont émus au témoignage de votre affection pour les Français. Les paroles bienfaisantes. que vous avez fait entendre du haut du trône, ont déjà réjoui les hameaux. Un jour, on dira, en parlant de vous, et ce sera le plus beau trait d'une histoire si merveilleuse, on dira que la destinée du pauvre occupait celui qui fait la destinée de tant de rois, et qu'à la fin d'une longue guerre, vous avez diminué les charges publiques, tandis que vos mains victorieuses distribuaient avec tant de magnificence des couronnes à vos lieutenants.

Notre premier devoir est de vous rappeler cette magnanime promesse qui ne sera point trompée.

Quand vous créez autour de vous des dignités nouvelles, et ces rangs intermédiaires, attributs de la monarchie dont ils vont augmenter les splendeurs, nous aurons soin de tenir encore de plus près à ce peuple dont nous sommes les organes. C'est là que nous trouverons une dignité qui, pour être moins brillante, n'en est pas moins respectable. Nous jurons, Sire, de ne jamais démentir ces sentiments que vous approuvez, devant ce trône affermi sur tant de trophées, et qui domine l'Europe entière.

Et comment n'accueilleriez-vous pas ce langage aussi éloigné de la servitude qu'il le fut de l'anarchie, vous, Sire, qui avez fait servir le droit de conquête à l'affranchissement des vaincus, et qui, sur les bords de la Vistule, venez de rétablir l'humanité dans ses privilèges ? Le Corps législatif secondera de tout son zèle les grands projets d'amélioration que vous méditez. Bientôt on verra se perfectionner sous l'œil de votre génie nos institutions civiles et politiques. Vous leur donnerez ce caractère de grandeur et de stabilité qui se répand sur vos autres créations ; et, pour compléter votre gloire, la vraie liberté, qui n'existe qu'avec la vraie monarchie, s'affermira de plus en plus sous un prince tout-puissant.

Réponse à l'exposé, 1807

DU PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF

À L'EXPOSÉ DE LA SITUATION DE L'EMPIRE.

Que vinrent faire dans cette Assemblée (séance du 24 août 1807) M. le ministre de l'intérieur Cretet, et MM. les conseillers d'État Jaubert et Gautheaume.

Monsieur le Ministre de l'intérieur, Messieurs les Conseillers d'État,

Le tableau que vous avez mis sous nos yeux semble offrir l'image d'un de ces rois pacifiques uniquement occupés de l'administration intérieure au milieu de leurs États ; et cependant tous ces travaux utiles, tous ces sages projets qui doivent les perfectionner encore, furent ordonnés et conçus dans le bruit des armes, aux derniers confins de la Prusse conquise, et sur les frontières de la Russie menacée. S'il est vrai qu'à cinq cents lieues de la capitale, parmi les soins et les fatigues de la guerre, un héros prépara tant de bienfaits, combien va-t-il les accroître en revenant au milieu de nous ! Le bonheur public l'occupera tout entier, et sa gloire en sera plus touchante.

Nous sommes loin de refuser à l'héroïsme les hommages qu'il obtint de tous les temps : la philosophie outragea plus d'une fois l'enthousiasma militaire ; osons ici le venger.

La guerre, cette maladie ancienne, et malheureusement nécessaire, qui travailla toutes les sociétés ; ce fléau, dont il est si facile de déplorer les effets et si difficile d'extirper la cause ; la guerre elle-même n'est pas sans utilité pour les nations. Elle rend une nouvelle énergie aux vieilles sociétés ; elle rapproche de grands peuples longtemps ennemis, qui apprennent à s'estimer sur le champ de bataille ; elle remue et féconde les esprits par des spectacles extraordinaires ; elle instruit surtout le siècle et l'avenir, quand elle produit un de ces génies rares faits pour tout changer.

Mais, pour que la guerre ait de tels avantages, il ne faut pas qu'elle soit trop prolongée, ou des maux irréparables en sont la suite : les champs et les ateliers se dépeuplent ; les écoles où se forment l'esprit et les mœurs sont abandonnées ; la barbarie s'approche, et les générations, ravagées dans leur fleur, font périr avec elles les espérances du genre humain.

Le Corps législatif et le peuple français bénissent le grand Prince qui finit la guerre avant qu'elle ait pu nous faire éprouver d'aussi désastreuses influences, et lorsqu'elle nous porte, au contraire, tant de nouveaux moyens de force, de richesses et de population. La guerre, qui épuise tout, a renouvelé nos finances et nos armées ; les peuples vaincus nous donnent des subsides, et la France trouve des soldats dignes d'elle chez les peuples alliés.

Nos yeux ont vu les plus grandes choses ; quelques années ont suffi pour renouveler la face du monde. Un homme a parcouru l'Europe en ôtant et en donnant les diadèmes : il déplace, il resserre, il étend comme il lui plait les frontières des empires ; tout est entrainé par son ascendant. Eh bien ! cet homme couvert de tant de gloire nous promet plus encore ; paisible et désarmé, il prouvera que cette force invincible, qui renverse en courant les trônes et les empires, est au-dessous de cette sagesse vraiment royale qui les conserve par la paix, les enrichit par l'agriculture et l'industrie, les décore par les chefs-d'œuvre des arts, et les fonde éternellement sur le double appui de la morale et des lois.

Adresse à l'Empereur, 1808

À SA MAJESTÉ

Le 27 octobre 1808.

Sire,

Le Corps législatif vient porter aux pieds de Votre Majesté l'adresse de remerciement que vote avec lui tout le peuple français.

Les sentiments paternels, contenus dans le discours que vous avez prononcé du haut du trône, ont répandu partout l'amour et la reconnaissance.

Le premier des capitaines voit donc quelque chose de plus héroïque et de plus élevé que la victoire. Oui, Sire, nous le tenons de votre propre bouche ; il est une autorité plus puissante et plus durable que celle des armes ; c'est l'autorité qui se fonde sur de bonnes lois et sur des institutions nationales. Les Codes que dicta votre sagesse pénètrent plus loin que vos conquêtes, et règnent sans effort sur vingt nations diverses dont vous êtes le bienfaiteur.

Le Corps législatif doit surtout célébrer ces triomphes paisibles qui ne sont jamais suivis que des bénédictions du genre humain.

La législation et les finances, c'est là que se renferment nos devoirs, et c'est de vous que nous avons reçu ce double bienfait.

Il vous fut donné de retrouver l'ordre social sous les débris d'un vaste empire, et de rétablir la fortune de l'État au milieu des ravages de la guerre. Vous avez créé, comme tout le reste, les vrais éléments du système des finances. Ce système, le plus propre aux grandes monarchies, est simple et fixe comme le principe qui les gouverne. Il n'est point soutenu par ces moyens artificiels qui ont toute l'inconstance de l'opinion et des événements. Il est impérissable comme les richesses de notre sol.

Si quelquefois des circonstances difficiles nécessitent des taxes nouvelles, ces taxes, toujours proportionnées aux besoins, n'en excédent pas la durée. L'avenir n'est pas dévoré d'avance. On ne verra plus, après des années de gloire, l'État succomber sous le poids de la dette publique, et la banqueroute, suivie des révolutions, entrouvrir un abime où se perdent les trônes et la société tout entière.

Ces malheurs sont loin de nous. Les recettes couvrent les dépenses. Les charges actuelles ne seront point augmentées, et vous en donnez l'assurance, au moment où d'autres États épuisent toutes leurs ressources. Quand vous immolez votre propre bonheur, celui du peuple occupe seul toute votre âme. Elle s'est émue à l'aspect de la grande famille (c'est ainsi que vous nommez la France), et, quoique sûr de tous les dévouements, vous offrez la paix à la tête d'un million de guerriers invincibles.

C'est dans ce généreux dessein que vous avez vu l'empereur de Russie. Jadis, quand des souverains aussi puissants se rapprochaient des bouts de l'Europe, tous les États voisins étaient en alarmes. Des présages sinistres et menaçants accompagnaient ces grandes entrevues. Époque vraiment mémorable ! Les deux premiers monarques du monde réunissent leurs étendards, non pour l'envahir, mais pour le pacifier.

Votre Majesté, Sire, a prononcé le mot de sacrifices, et nous osons le dire à Votre Majesté même, ce mot achève tous vos triomphes. Certes, la nation ne veut pas plus que vous de ces sacrifices qui blesseraient sa gloire et la vôtre. Mais il n'était qu'un seul moyen d'augmenter votre grandeur, c'était d'en modé-

rer l'usage. Vous nous avez montré le spectacle de la force qui dompte tout, et vous nous réservez un spectacle plus extraordinaire, celui de la force qui se dompte elle-même.

Un peuple ennemi prétend, il est vrai, retarder pour vous cette dernière gloire. Il est descendu sur le continent, à la voix de la discorde et des factions. Déjà vous avez pris vos armes pour marcher à sa rencontre : déjà vous abandonnez la France, qui, depuis tant d'années, vous a vu si peu de jours ; vous partez, et je ne sais quelle crainte, inspirée par l'amour, et tempérée par l'espérance, a troublé toutes les âmes ! Nous savons bien pourtant que, partout où vous êtes, vous transporte : avec vous la fortune et la victoire. La patrie vous accompagne de ses regrets et de ses vœux : elle vous recommande à ses braves enfants qui forment vos légions fidèles. Tous ses vœux seront exaucés. Tous vos soldats lui jurent sur leurs épées de veiller autour d'une tête si chère et si glorieuse, où reposent tant de destinées. Sire, vous reviendrez bientôt triomphant ; la main qui vous conduisit de merveille en merveille au sommet des grandeurs humaines, n'abandonnera ni la France ni l'Europe, qui, si longtemps encore, ont besoin de vous.

Réponse à l'exposé, 1808

DU PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF

À L'EXPOSÉ DE LA SITUATION DE L'EMPIRE

PAR LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Le 2 novembre 1808.

Monsieur le Ministre de l'Intérieur, Messieurs les Conseillers d'État,

Vous avez peint la véritable grandeur du Prince en retraçant tous ses bienfaits. Les tableaux annuels de son administration intérieure seront un jour les plus beaux monuments de son règne. Malheur au souverain qui n'est grand qu'à la tête de ses armées ! Heureux celui qui sait gouverner comme il sait vaincre, qui s'occupe sans cesse de travaux utiles pour se délasser des fatigues de la guerre, et dont la main prévoyante sème au milieu de tant de ravages les germes féconds de la félicité publique.

Un seul homme a rempli ces deux grandes destinées. Il a soumis de puissants États ; il a traversé l'Europe en vainqueur, sous des arcs de triomphe élevés à sa gloire, des bornes de l'Italie jusqu'aux dernières extrémités de la Pologne. C'était assez pour le premier des héros ; ce n'était pas assez pour le premier des rois.

Dans les champs de Marengo et d'Iéna, ce génie infatigable méditait le bonheur des peuples. Toutes les idées d'ordre public. tous ces sages conseils qui protègent les sociétés et les empires, l'ont suivi constamment sous la tente militaire. C'est lui qui rouvrit les temples de la religion désolée, et qui sauva la morale et les lois d'une ruine presque inévitable. En un mot, il a plus fondé qu'on n'avait détruit. Voilà ce qui recommande éternellement sa mémoire.

Au milieu de la plus magnifique de nos places, une colonne, digne du siècle des Antonin et des Trajan, s'est élevée naguère à la voix d'un héros qui les surpasse. On gravera nos exploits sur le bronze qui doit la couvrir. La Victoire, debout sur cette colonne triomphale, montrera l'Italie deux fois soumise. Vienne, Berlin et Varsovie ouvrant leurs portes, nos drapeaux flottant sur les Pyramides ; le Pô, le Danube, le Rhin, la Sprée et la Vistule fléchissant sous nos lois. Les Français s'arrêteront avec orgueil au pied de ce monument.

Le jour n'est pas loin peut-être où nous pourrons ériger au pacificateur de l'Europe un monument plus digne encore de lui. Que tous les arts le décorent des emblèmes de l'agriculture et de l'industrie ! qu'au dessus dominent les images de la paix et de l'abondance qu'on y représente avec elles, non des villes abattues, mais des villes reconstruites ; non des fleuves captifs, mais des fleuves confondant leurs eaux pour les besoins du commerce ; non des champs de carnage, mais des campagnes fertilisées ; non la guerre qui brise les trônes, mais la sagesse qui les relève ! qu'on y grave enfin, pour toute inscription, ces paroles mémorables : J'ai senti que, pour être heureux, il me fallait d'abord l'assurance que la France fût heureuse. On ne verra jamais cet arc de triomphe, d'un genre nouveau, sans être ému d'un sentiment de respect et d'amour. C'est là que de tous les cœurs sortira sans effort le plus bel éloge du grand homme, auteur de tant de biens.

Nous ne pouvons mieux lui rendre hommage qu'en faisant des vœux pour que bientôt ses talents guerriers deviennent inutiles. Il est si sûr de trouver en lui-même tant d'autres moyens de grandeur ! N'en doutons point, grâces à tout

ce qu'il entreprendra pour la félicité nationale, sa renommée de conquérant ne sera dans l'avenir que la plus faible partie de sa gloire.

Réponse à la communication, etc., 1808

DU PRÉSIDENT

À LA COMMUNICATION FAITE AU CORPS LÉGISLATIF

PAR LES ORATEURS DU GOUVERNEMENT,

Dans la séance du 31 décembre 1808.

Messieurs les Orateurs du gouvernement,

Le Corps législatif, en terminant les travaux de cette session, peut se rendre le témoignage que, dans aucune circonstance, il n'a mieux rempli ses devoirs envers le trône et la patrie.

La loi sur les finances est le premier objet de notre mission. Cette loi donne tous les ans la mesure de nos ressources contre l'ennemi, et celle de notre dévouement pour le Souverain. Nous l'avons adoptée d'une voix unanime. Plus l'Empereur était loin de nous, plus nous lui avons prouvé qu'il était toujours présent dans cette assemblée.

Le même zèle s'est manifesté lorsqu'on nous a fait la proposition de ces travaux utiles et glorieux qui seuls immortaliseraient un autre règne, de ces monuments sans nombre où la magnificence et la bonté brillent à la fois, depuis les derniers asiles de l'indigence jusqu'aux merveilles du Louvre qu'achèvent tous les arts.

Il est d'autres lois qui ne peuvent obtenir en naissant une faveur aussi générale. En vain les esprits les plus éclairés auront réuni toutes leurs lumières dans un code de jurisprudence, ils ne pourront le mettre à l'abri de toutes les objections.

L'orateur du gouvernement s'est exprimé, sur ce sujet, avec autant de dignité que de sagesse. Il avait depuis longtemps laissé, dans le Corps législatif, des souvenirs chers et honorables. Il connaît nos sentiments. Il sait que dans cette

enceinte, si quelques avis diffèrent, toutes les intentions se ressemblent. J'ose ajouter que cette différence d'opinions, sagement manifestée, est quelquefois le plus bel hommage qu'on puisse rendre au pouvoir monarchique. Elle prouve que la liberté, loin de se cacher devant lui, se montre avec confiance, et qu'elle a cessé d'être dangereuse.

C'est en restant sur cette juste limite de ses attributions et de ses devoirs, que le Corps législatif pourra justifier l'estime dont il a reçu un si beau témoignage de Sa Majesté même. Il n'oubliera jamais cette lettre glorieuse écrite du camp de Burgos, et l'envoi des drapeaux qui ont été les prémices de la victoire.

L'Empereur est trop accoutumé à vaincre pour que nous remarquions dans son histoire un triomphe de plus. Il suffit de dire qu'après quelques marches, il était bien au delà de l'Èbre, où s'arrêta Charlemagne ; et que, supérieur à tous les grands hommes qui le précédèrent, il ne trouvera point de Roncevaux.

Mais les paroles dont il accompagne l'envoi de ses trophées, méritent un attention particulière : il fait participer à cet honneur les collèges électoraux. Il ne veut point nous séparer d'eux, et nous l'en remercions. Plus le Corps législatif se confondra dans le peuple, plus il aura de véritable lustre : il n'a pas besoin de distinctions, mais d'estime et de confiance. Oui, sans doute, il aime à reconnaître qu'il n'est qu'une émanation des collèges électoraux, répandus dans les cent huit départements de ce vaste Empire. Il est fier d'en sortir et d'y rentrer, puisqu'il peut offrir en leur nom, sans aucun intérêt pour lui-même, l'hommage de trente millions d'hommes au Souverain le plus digne de les gouverner.

Discours du Grand-Maître au comte d'Artois, 1814

ADRESSÉ

PAR LE GRAND-MAITRE AU NOM DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ

À S. A. R. M LE COMTE D'ARTOIS,

Le 22 avril 1814.

Monseigneur,

Le bonheur que la présence de votre A. R. apporte à tous les corps de l'État, doit être surtout ressenti par l'Université de France.

Son existence, ses écoles, ses annales, tout lui parle des bienfaits et de la gloire de vos ancêtres. Saint Louis aimait l'entretien de ses docteurs les plus célèbres. François I fut le restaurateur des bonnes lettres, objet de nos études. Chargé du maintien des mœurs et du goût, nous en puisons les maximes et les modèles dans ces écrivains immortels qui brillaient d'un éclat si pur aux pieds du trône de Louis le Grand.

L'Université ne gouverne que d'après les sages traditions des siècles. Elle ne peut être respectée qu'en respectant elle-même la majesté des temps et des souvenirs.

Elle ne forme aujourd'hui qu'un corps unique. C'est pour cela qu'elle serait peut-être plus favorable au système d'une monarchie bien ordonnée, si, en confondant les opinions diverses dans une seule, elle pouvait donner à tous les esprits, sur les points essentiels, une doctrine uniforme et constante.

Henri IV, dans des circonstances à peu près semblables, conçut le même dessein. Quelques-uns de ses successeurs ont voulu le reprendre. Ainsi l'Université, toujours digue d'être la fille ainée des rois, n'est en quelque sorte dans sa forme actuelle qu'un développement de leurs plus secrètes pensées.

C'est au Roi, votre auguste frère, dont l'Europe vante les lumières comme la bonté, qu'apparient la gloire de perfectionner cette institution pour le bonheur des peuples et le soutien du trône.

Les bienfaits de l'instruction ne peuvent se développer dans toute leur étendue que sous un gouvernement paternel et régulier. Nous avons traversé des jours difficiles. Mais déjà des jours plus heureux se préparent. Les cœurs s'ouvrent à tous les sentiments français que votre auguste présence a ramenés. La génération naissante apprendra dans nos écoles l'histoire de vos aïeux. Elle reconnaîtra, dans ceux qui furent le plus aimés, l'image du Roi et la vôtre. Les pères féliciteront leurs enfants de retrouver enfin le repos sous la domination de cette race illustre et chérie, où l'on compta plus d'un grand monarque, et qui, par un privilège plus rare, a produit, pendant neuf siècles, une si longue suite de bons rois.

Je ne crains point de déplaire à V. A. R., en lui disant que la France a besoin d'aimer encore plus que d'admirer, et que les vertus et la bonté sur le trône sont pour les sujets des biens plus précieux que la grandeur et la gloire.

Discours à Louis XVIII

ADRESSÉ

À SA MAJESTÉ LOUIS XVIII.

À SAINT-OUEN,

Le 3 mai 1814.

Sire,

L'Université de France ne s'approche qu'avec la plus vive émotion du trône de Votre Majesté. Elle vous parle au nom des pères qui ont vu régner sur eux les princes de votre sang, et qui lui ont confié l'espoir de leur famille ; elle vous parle au nom des enfants qui vont croître désormais pour vous servir et pour vous aimer.

Les plus touchants souvenirs protègent auprès de vous l'Université ; les plus légitimes espérances garantissent la durée de ses écoles.

Sire, votre seule présence a déjà rapproché tout ce qui fut et tout ce qui doit être. Les Français de tous les âges n'ont plus qu'un même esprit sous un roi français. Les vertus royales, apanage de votre auguste maison, feront bientôt oublier les temps douloureux qui s'écoulèrent loin de vous.

L'Université, dont l'existence nouvelle ne compte que cinq années, a vu plus d'un obstacle arrêter sa marche et contrarier le bien qu'eût voulu faire ; mais elle peut se rendre ce témoignage, qu'elle a du moins empêché quelque mal. On ne peut contester qu'une instruction forte et variée ne développe avec avantage, dans les écoles modernes, toutes les facultés de l'esprit. Il est vrai que l'éducation qui forme les mœurs n'y est pas au même degré que l'instruction.

Ce n'est pas que l'Université n'ait fait de constants efforts pour les perfectionner ensemble. Un succès si désirable était dans ses vœux plus que dans sa

puissance ; V. M. ne l'ignore pas.

Aujourd'hui la religion et la morale, s'appuyant avec sécurité sur le sceptre héréditaire de saint Louis, donneront, du haut du trône, des exemples tout puissants ; il ne sera plus difficile de rappeler les cœurs vers ces grands principes si nécessaires après de si longues calamités, et qui font le bonheur des individus comme la force des États.

Sire, on ne pourra parler de V. M. À la jeunesse, sans publier les merveilles et les bienfaits de ce Dieu qui protége toujours la France, puisqu'il vous ramène sur le trône de vos pères.

Discours du Grand-Maître à la distribution des prix, 1814

DU GRAND-MAITRE DE L'UNIVERSITÉ

PRONONCÉ

AVANT LA DISTRIBUTION DES PRIX

DU CONCOURS GÉNÉRAL,

Le 22 août 1814.

Jeunes Français,

Vous revoyez ce qu'ont vu vos pères, vous respecterez ce qui fut l'objet de leurs hommages ; vous aimerez ce qu'ils ont aimé : le présent et le passé ne sont plus ennemis. La France a repris le cours naturel de ses destinées.

Depuis vingt-cinq ans, les révolutions ont succédé aux révolutions. On a voulu tout détruire ; on a voulu tout renouveler. La force invincible des choses à tout remis dans l'état ancien.

Lorsque cet heureux et dernier changement vient terminer tous les autres, l'Université n'a pas besoin de changer d'esprit et d'opinion. Elle est amie des vieilles traditions ; elle doit en bénir le retour. Elle est heureuse d'assister à ce triomphe des temps et des souvenirs.

Avant sa renaissance, on avait tenté tous les plans d'éducation. Tant d'efforts infructueux n'avaient point épuisé la manie des systèmes. C'est toujours au bruit de la chute des empires que les imaginations déréglées s'occupent à régénérer le monde. C'est sur des ruines et des tombeaux qu'elles proclament un nouvel art d'instruire et de gouverner les hommes. Les siècles ont vu, plus d'une fois, se renouveler cette maladie de l'esprit humain qui tourmente les sociétés de je ne sais quel rêve de perfection, au moment même de leur décadence.

L'Université n'a point livré l'instruction au danger de ces fausses théories. Elle a marché dans les anciennes voies, qui sont les plus sûres ; elle a voulu qu'on enseignât aux enfants ce qu'on enseignait à leurs ancêtres.

Resserrée dans ses fonctions modestes, elle n'avait point le droit de juger les actes politiques ; mais les vraies notions du juste et de l'injuste étaient déposées dans ces ouvrages immortels dont elle interprétait les maximes. Quand le caractère et les sentiments français pouvaient s'altérer de plus en plus, par un mélange étranger, elle faisait lire les auteurs qui les rappellent avec le plus de grâce et d'énergie. L'auteur du Télémaque et Massillon prêchaient éloquemment ce qu'elle était obligée de taire devant le génie des conquêtes, impatient de tout perdre et de se perdre lui-même dans l'excès de sa propre ambition. En rétablissant ainsi l'antiquité des doctrines littéraires, elle a fait assez voir, non sans quelque péril pour elle-même, sa prédilection pour l'antiquité des doctrines politiques.

Elle s'honore même des ménagements nécessaires qu'elle a dû garder pour l'intérêt de la génération naissante ; et, sans insulter ce qui vient de disparaître, elle accueille avec enthousiasme ce qui nous est rendu.

Et combien la tâche qui lui est imposée devient aujourd'hui plus facile ! Pour inspirer les mœurs et les vertus, elle les montrera sur le trône. Le Dieu qu'annonça Bossuet, en déplorant les malheurs, jusqu'alors inouïs, d'une fille et d'une petite fille de Henri IV, le Dieu de nos pères semble déjà nous parler avec une nouvelle puissance, quand nous voyons, au pied de ses autels, cette auguste princesse qui, dans un âge plus tendre, éprouva les mêmes malheurs. La religion est sûre de son triomphe, quand les enfants de saint Louis abaissent devant elle un diadème révéré depuis neuf cents ans.

Ces bienfaits nous sont communs avec toute la France. Il en est d'autres, moins importants sans doute, qui ont aussi quelque intérêt, et qui nous sont particuliers.

Lorsqu'un empire s'étend au-delà des limites qui lui furent assignées par la nature, il reçoit dans son sein des populations nouvelles qui lui apportent d'autres langues et d'autres mœurs. L'esprit qui l'a fondé, l'esprit qui le conservait, se dénature et s'affaiblit ; car le sentiment de la patrie ne peut avoir de force que dans un territoire sagement circonscrit, où toutes les habitudes se correspondent. L'influence des idiomes étrangers corrompt insensiblement la pureté de l'idiome maternel ; le goût, les lettres et les arts sont menacés d'une barbarie prochaine.

Ces justes alarmes sont dissipées. Les lettres vont refleurir sous un Roi qui les aime, et qui, dans ses délassements, orna son esprit de ce qu'elles ont de plus aimable et de plus élevé.

Ce n'est donc plus à voix basse, c'est à haute voix que nous attesterons désormais, dans ces solennités annuelles, le beau siècle de Louis XIV, ce siècle de notre gloire littéraire. En attendant que les statues de ce grand roi soient relevées dans les places publiques, rallumons l'encens qu'il recevait autrefois dans le sanctuaire qui nous rassemble ; que son ombre glorieuse reparaisse encore au milieu de nous, escortée par celles des grands hommes dont son règne et son nom ne peuvent être séparés ! L'aspect de ces rives ne peut plus affliger ses regards. Les infortunes de sa race royale sont vengées. Son descendant est rentré dans son héritage.

Jeunes Français, vous partagez nos émotions et notre joie. Vous ne serez plus exposés comme nous aux essais hasardeux d'un gouvernement inconnu. C'est le gouvernement légitime qui renaît ; c'est en quelque sorte l'autorité paternelle qui reprend ses droits. Interrogez nos annales, vous y verrez la gloire et le bonheur de la France s'accroître de siècle en siècle, sous la sage administration de cette antique dynastie. Le Roi que nous recouvrons est formé de ce sang glorieux si cher à vos pères ; de ce sang tout français, où l'héroïsme se mêle à la bonté. Ce Roi, dont l'âme et les lumières se sont encore agrandies à l'école de l'adversité, se fera chérir comme le chef de sa maison, puisqu'il fut, comme lui, persécuté par la fortune. Son retour est un bienfait pour l'Europe comme pour la France. Un Bourbon seul pouvait donner la paix, et la paix revient avec lui. Réjouissez-vous donc, ô vous que la guerre moissonnait presque à l'entrée de la

vie ! réjouissez-vous ! la paix ramène avec elles les longues espérances pour votre jeunesse, et la sécurité pour le cœur de vos mères ! elle assure enfin à vos travaux ce développement et ces fruits qui seront un jour les richesses de votre âge mûr et l'ornement de la patrie.

Opinion à la Chambre des Pairs, 1819

DE M. LE MARQUIS DE FONTANES,

PRONONCÉE À LA CHAMBRE DES PAIRS

Dans la séance du 2 mars 1819.

Messieurs,

J'ai voté la loi sur les collèges électoraux. Les considérations qui me l'ont fait adopter n'étaient pas conformes, je l'avoue, à celles qui semblaient déterminer ses plus zélés partisans. Je crus voir d'assez habiles combinaisons dans cette loi nouvelle. En laissant une part légitime et nécessaire à la démocratie, on n'en confiait l'action toujours un peu turbulente qu'à cent mille électeurs privilégiés, sur une masse de vingt-sept à vingt-huit millions d'habitants. C'était quelque chose aux yeux des amis de l'ordre et de la paix, dont la mémoire était encore effrayée du tumulte de ces assemblées primaires où toutes les doctrines de l'anarchie soulevaient avec tant de fureur les plus viles passions de la multitude.

Je sais bien que dans la discussion préliminaire sur la Charte constitutionnelle, où j'eus l'honneur d'être appelé, on voulait d'abord n'attacher le droit d'élection qu'à trois cents francs payés en contribution foncière. Mais, puisqu'il faut le dire, et sans que je m'explique davantage, l'autorité pouvait mettre à profit l'extension donnée, sur cet article, au texte même de la Charte qu'on pouvait expliquer dans un sens plus rigoureux. Ce qu'il y a de plus essentiel aux sociétés, dans tous les temps, c'est un pouvoir suprême et conservateur. Il est surtout nécessaire à la vieillesse de ces grandes sociétés qu'établirent avec tant d'efforts la religion, la politique et le temps, et que la raison moderne veut refaire en un jour, avec une audace toujours si malheureuse et toujours si confiante. Si une main sage et forte ne soutient pas leur décadence, elles

croulent de toutes parts entre les traditions passées dont le souvenir s'efface, et les institutions récentes qu'une longue habitude peut seule consacrer.

Dans de telles circonstances, tout ce qui peut fortifier le pouvoir est salutaire. Quelques moyens d'influence étaient donnés aux ministres ; ils pouvaient sagement les employer au maintien de l'autorité royale, sans inconvénient pour les libertés publiques. L'histoire atteste, et trop d'exemples ont prouvé, que les ministres, en général, soutiennent mieux les droits du prince que ceux du peuple. Les nôtres sont à l'abri de ce reproche.

Les espérances que plusieurs avaient conçues ont été trompées. Je conviens avec franchise que les premiers adversaires de la loi des élections avaient mieux prévu ses résultats. Mais ce n'est point leur opinion qui a changé la mienne. Je dois mes nouvelles lumières aux nobles aveux des ministres eux-mêmes. Qu'on se rappelle en effet ce cri d'alarme répété dans tous les journaux, quand on lit l'essai du nouveau système. Alors on invoquait grands cris le secours des mêmes hommes, accusés naguère dans cette enceinte d'être en pleine révolte contre l'opinion publique. On ne les trouvait pas alors trop exclusifs. On leur demandait avec instance des élections monarchiques. Leur honneur n'a pas balancé. Quelle est aujourd'hui leur récompense ?

Àla fin de l'année dernière, le président du premier collège électoral de France se plaignait que trois mille électeurs au moins ne répondaient pas à ses exhortations. N'avons-nous pas vu des émissaires parcourir, à cette époque, toutes les campagnes voisines. pour encourager le zèle ou réveiller l'indifférence ? J'ai fait comme les autres, j'ai demandé le nom choisi, je l'ai jeté dans l'urne, et je n'ai point voulu croire ce que tout le monde répétait autour de moi, c'est-à-dire, que le ministère n'acceptait ce nom que pour en écarter un autre plus redoutable.

À Dieu ne plaise que je veuille élever le moindre soupçon sur aucun de ceux que les collèges électoraux ont nommés dans les formes prescrites. La chambre des pairs respecte les prérogatives de l'autre chambre. Elles ne manqueront jamais aux égards qu'elles se doivent l'une à l'autre. D'ailleurs, les craintes ministérielles sont peut-être exagérées. Tous ces calculs fais l'avance sur les minorités rebelles ou sur les majorités soumises, sont sujets à beaucoup de mécomptes.

Les opinions changent avec l'âge ; elles se modifient d'après les situations diverses où l'homme est placé. Tel a consumé sa jeunesse dans les orages des factions. qui devient sage à la fin de sa vie. La modération succède à la violence. Quel esprit est assez faux, quel cœur est assez pervers pour ne pas écouter tôt ou tard les leçons de l'expérience et du malheur ?

Quoi qu'il en soit, c'est du cabinet des ministres que les pressentiments funestes ont passé dans la ville et dans les provinces. J'en atteste tous les écrits publiés dans les journaux soumis à la censure. Les ministres, je le répète, si confiants aujourd'hui dans cette loi, n'ont pas toujours montré la même assurance ; ils ont craint qu'elle ne développât avec trop de violence les principes démocratiques. Si j'inclinais vers ces principes, je concevrais des alarmes bien contraires.

Supposez, Messieurs, un de ces génies entreprenants faits pour entraîner à la suite de leurs volontés la fortune, leur siècle et leur roi, pour tout dire enfin. un cardinal de Richelieu. Croyez-vous, de bonne foi. qu'il serait embarrassé de la disposition additionnelle sur les patentes ? Ou dit qu'un trimestre payé d'avance peut faire un électeur. Si ce genre de trafic est possible, il est commode pour l'ambition et l'opulence. Je ne crois pas qu'un démocrate, quelque riche qu'on le suppose, soit tenté souvent de compromettre sa fortune pour satisfaire son amour-propre. Mais un ministre habile et tout-puissant peut ne pas dédaigner ce moyen de corruption. Il reprendrait d'une main ce qu'il donnerait de l'autre, et le privilège accordé n'épuiserait point le trésor de l'État. La chambre élective, dans cette supposition, recevrait les choix du ministre, et non ceux des départements.

Je vais plus loin, et je dis qu'une masse de petits propriétaires n'offre que peu d'obstacles à l'action du despotisme, quand il a de l'esprit et de la prévoyance. Le plus grand nombre des électeurs, on vous l'a prouvé, ne paie que de 5 à 700 francs. Il est, dans chaque canton, des hommes qui mènent la foule. Ces hommes doivent être connus de l'autorité. Est-il impossible de séduire avec du crédit, de la puissance et de l'intrigue ? Les talents sont rares, j'en conviens, mais celui de l'intrigue n'a pas tout à fait disparu. Elle suffit seule, dans l'état actuel, pour s'emparer du système des élections.

On ne fonde point des institutions libres et durables avec un rassemblement d'hommes pris au hasard, qui n'ont aucun lien commun, et qui ne sont en rapport qu'une fois tous les cinq ans. Les docteurs du siècle, un niveau dans la

main, cherchent l'égalité de tous les droits dans l'abaissement de toutes les supériorités sociales ; mais ils se trompent. C'est dans ces supériorités diverses fondées sur la richesse, sur l"éducation et sur les lumières, c'est dans l'esprit de corps. c'est dans les principes assurés que donnent les positions indépendantes, c'est, en un mot, dans toutes les forces de résistance dont ils veulent se débarrasser, c'est là, et non ailleurs, qu'ils trouveront les plus fermes appuis de la liberté. On peut leur prédire que s'ils triomphent, ils ne recueillerons de leurs vaines théories que les excès du pouvoir absolu.

Ainsi la loi qui nous occupe doit être modifiée par une double raison. L'emploi qu'on en fit, la rend, dit-on, trop démocratique. L'emploi qu'on en fera, dans d'autres occasions, la rendra trop peu populaire.

Je n'insiste point sur d'autres inconvénients plus ou moins graves, développés avec tant de sagesse par M. le marquis Barthélemy. Tous les abus de détail ont été saisis dans cette séance, avec une rare sagacité par M. le marquis de Clermont-Tonnerre. En montrant le mal, je n'ai point la prétention d'indiquer le remède. C'est au législateur suprême qu'il appartient d'achever son ouvrage. Il nous a donné la Charte, il doit seul en compléter tout le système Je ferai seulement quelques réflexions.

Il est indispensable qu'une loi sur les élections donne à tous les grands intérêts de la société leurs défenseurs naturels et leurs représentants légitimes. À la tête de ces grands intérêts se place la propriété territoriale. Tout le monde sait que l'agriculture a fondé la patrie. Elle donne au caractère de l'homme quelque chose du calme, de l'ordre et de la constance qu'exige la durée de ses travaux. Elle est amie de la terre natale, elle craint toutes les révolutions qui peuvent l'en arracher. Me sera-t-il permis de citer une anecdote qui n'est pas, ce me semble, sans intérêt ?

Un homme a longtemps effrayé l'Europe de son ambition. De quelque manière qu'on juge les qualités de cet homme extraordinaire, on ne peut lui refuser au moins la science du pouvoir. Eh bien ! un jour il préparait l'organisation de ses collèges électoraux. J'étais présent. Quelques-uns de ses conseillers intimes lui disaient que son plan n'était pas sans danger, que les propriétés importantes restaient encore dans la main des premiers possesseurs, qu'enfin le choix des six cents plus imposés dans chaque département ramènerait, tôt ou tard, les partisans de l'ancienne monarchie. Peut être avaient-ils raison. Il ne fut point ébranlé par leurs arguments. Voici sa réponse ; d'autres l'ont enten-

due, et je n'y change pas un mot : « Ces hommes-là, dites-vous, sont grands propriétaires : ils ne veulent donc pas que le sol tremble. C'est leur intérêt et le mien. » J'ose demander si ceux qu'il appelait de préférence à la formation de ses collèges électoraux, doivent trouver moins de faveur sous cette antique dynastie pour laquelle ils ont tant de fois sacrifié leur sang et leur patrimoine ?

Àla suite de la propriété territoriale, la banque, le négoce et l'industrie ont sans doute une importance que je suis loin de méconnaître. Les chambres de commerce et les villes manufacturières auraient donc aussi leurs délégués spéciaux.

L'agriculture et le commerce ne sont pas les seuls besoins de la société. La vie du corps politique, si je puis m'exprimer ainsi, n'est pas toute matérielle. Il existe aussi par les doctrines dont se composent l'esprit et les mœurs des nations. Tout ce qui est compris dans le domaine des sciences et des lettres, tout ce qui forme, en un mot, les croyances et la morale publiques doit sans doute avoir sa part dans un système d'élection. C'est alors que tous les intérêts sociaux seront vraiment représentés. On peut faire les proportions plus ou moins inégales : nul bon esprit ne s'en plaindra. C'est en balançant avec art les inégalités naturelles et sociales qu'on maintient le juste équilibre où se trouve l'égalité des droits civils et politiques.

Ces idées ne sont pas nouvelles ; c'est pour cela qu'elles m'inspirent plus de confiance. Je pourrais démontrer, si j'en avais le temps, que leur esprit est plus ou moins développé dans la constitution de quelques États voisins. Il est dans cette assemblée des hommes plus éclairés que moi sur ces grandes questions. Je leur abandonne le soin de les résoudre. Que sans distinction de partis, à droite, à gauche, ils mettent en commun leurs lumières et leur expérience.

Les orateurs qui m'ont précédé ne me laissent plus rien à dire sur quelques paroles un peu fâcheuses de M. le président du ministère. Personne ne l'honore plus que moi, j'ose le dire. Mais l'irritation approche des plus belles âmes, et trouble les meilleurs esprits. Les clameurs populaires, dont on nous menace, s'arrêteront à la porte du palais où se tiennent nos séances, et ne troubler ont jamais le calme de nos délibérations. Les ministres du roi sont trop sages pour ne pas chercher la véritable opinion publique dans la majorité des deux chambres.

J'aime à reconnaître, en finissant, que le collègue de M. le marquis Dessolles à tout adouci par un discours plein de mesure. Si je n'écoutais un devoir impérieux, je m'affligerais de suivre une route si contraire à celle où s'est engagé M. le ministre de l'intérieur, dont je n'eus jamais à me plaindre, dont j'eus souvent à me louer.

Je vote pour la proposition de M. le marquis Barthélemy.

Rapport sur la loi des élections, 1820

FAIT À LA CHAMBRE DES PAIRS,

Séance du 22 juin 1820,

AU NOM DE LA COMMISSION

Chargée de l'examen du Projet de Loi sur les Élections.

Messieurs,

La commission que vous avez nommée dans la séance du 16 de ce mois, a fait un sérieux examen du nouveau projet de loi sur les élections. Elle a pensé qu'après les longs débats dont la France a retenti, nous devions éloigner de cet examen tout ce qui peut les reproduire. Elle a donc circonscrit avec soin le cercle de ses discussions pour n'y pas rencontrer les disputes et le doute. Quelques raisonnements simples l'ont déterminée, et peu de paroles suffiront au rapport qu'elle m'a chargé de vous soumettre.

Vous n'ignorez pas, Messieurs, les divers changements que ce projet a subis dans la chambre élective. Au milieu des vives oppositions qu'il faisait naître, un amendement inattendu l'a modifié jusque dans son principe. Cet amendement a-t-il porté quelque atteinte à l'initiative royale ? quelques-uns l'ont dit, d'autres l'ont nié. Mais cette question vous semble étrangère. L'amendement est devenu la proposition même du roi. C'est dans cet état que le projet se présente à vos délibérations. Dès lors tous les scrupules disparaissent.

Si des esprits rigides trouvent encore je ne sais quoi de brusque et d'extraordinaire dans la substitution d'une loi presque nouvelle à cette autre loi que soutenait le gouvernement, votre commission ne partage point leur sévérité.

Rappelez, Messieurs, vos propres souvenirs, et cherchez-y des conseils pour votre sagesse. Naguère on entendait la voix de toutes les passions dans la tribune populaire. Tout à coup on introduit une modification dans la loi proposée. À l'instant on se rapproche, la voix des passions est suspendue, et les esprits les plus opposés délibèrent et votent ensemble. Quand il serait vrai qu'on eût pu soumettre le système électif à des combinaisons plus sûres, aucune loi, dans ce moment, ne pouvait obtenir le même triomphe.

Ces combinaisons peuvent être diverses, là plus simples, là plus composées, sans nuire à la véritable essence du gouvernement que nous appelons représentatif. C'est toujours sur la forme, et non pas sur le fond, que la dispute s'est engagée ; et, comme les formes sont changeantes, si les essences sont invariables, l'argumentation n'avait plus de bornes. Des questions semblables, il faut le dire, sont merveilleusement propres à ramener, sous d'autres noms, les subtilités de l'ancienne école. Et quel bien ces subtilités ont-elles produit ? Les plus savantes théories sont des sujets de contestation. La loi qu'on vous propose a des avantages incontestables. La paix a suivi son adoption. J'ose croire qu'on a plus besoin de goûter tranquillement les bienfaits de la société que de rechercher l'origine des pouvoirs qui la constituent.

Cette première considération est favorable ; il en est d'autres qui ne le sont pas moins au projet qu'on vous présente.

La loi du 5 février est définitivement jugée. Je ne retracerai point ses défauts, ils sont connus. Je me tairai sur ses dangers, la circonspection l'ordonne. Mais les ministres du roi les ont dénoncés en face de la nation. D'autres que moi diront peut-être que cet aveu fut tardif, et cela fût-il vrai, l'aveu n'en a que plus de force ; il n'a pu échapper qu'à l'intime conviction.

Cette loi n'est pas seulement condamnée par les ministres. Ses plus zélés partisans n'ont pas nié qu'elle n'eût des imperfections plus ou moins graves, dont la réforme était nécessaire. On n'oserait plus lui donner la dénomination pompeuse de Charte électorale. C'était aussi l'élever trop haut, c'était associer des idées et des termes bien contradictoires. Sans doute une loi sur les élections est d'une haute importance ; elle est un des ressorts principaux qui mettent en jeu les constitutions libres ; mais ce n'est enfin qu'un mode de leurs mouvements, et non le principe de leur existence.

Avant le 5 février, la composition des collèges électoraux n'était pas la même. Dira-t-on qu'à cette époque, la mission des députés était moins légale et moins constitutionnelle ? Enfin, le 6 mars 1816, les députés accueillirent un projet ou le droit d'élire était attaché, comme un apanage, à certaines fonctions publiques. Ils y firent, à la vérité, plusieurs amendements qu'on porta dans la Chambre des pairs en même temps que la proposition royale. Cette forme inusitée nuisit à l'adoption du projet. Mais que s'agit-il de prouver ? c'est que le système d'élection a varié plus d'une fois sous l'empire de la Charte, et que personne ne s'est avisé d'en conclure que la Charte était violée.

Enhardis par ces exemples, osons juger sans défiance l'esprit de la loi nouvelle.

On y voit d'abord que l'élection directe est conservée, mais elle se partage, dans un nombre inégal, entre des collèges d'arrondissement et des collèges de département. Les premiers se forment de la masse de tous les électeurs qui paient 300 francs de contribution, aux termes de la Charte ; les seconds se composent du quart des électeurs les plus imposés.

La division de ces collèges a trouvé peu de contradicteurs. On a seulement conçu de vives alarmes pour ce double droit d'élire, pour ce double vote qu'on accorde à la haute propriété. Votre commission vous soumet à cet égard des réflexions qu'elle croit importantes.

La partie démocratique de notre gouvernement est placée dans la Chambre des députés. Nous savons tous que la démocratie est un élément nécessaire à notre organisation politique. Mais cet élément est actif de sa nature, et, s'il n'est pas contenu par de sages précautions, il peut dévorer tous les autres, et se dévorer lui-même. La démocratie, en présence de l'autorité, prend volontiers des formes hostiles. Son langage est véhément ; elle met dans ses attaques plus de force que de mesure ; son art même est quelquefois d'exagérer ses plaintes et sa colère ; en un mot, elle est plus amie des passions que du repos ; elle recherche une scène bruyante et des tribuns audacieux. C'est de la région das orages que partent les foudres de l'éloquence populaire. Cette activité de la démocratie, qu'on ne peut méconnaître, a sans doute ses avantages comme ses abus.

Si elle fatigue le gouvernement, elle l'avertit de ses négligences, elle prévient ses usurpations ; mais, si la démocratie doit avoir sa part dans le mécanisme social, cette part doit être justement réglée, et la loi du 5 février l'avait trop

étendue. Faut-il des preuves ? elles sont évidentes : j'en appelle à la bonne foi sans insister davantage. Oui, parlons avec franchise, tout, dans cette loi, favorisait le mouvement de la démocratie, et rien n'était combiné pour le soustraire à l'influence des factions. La petite et la moyenne propriété maîtrisaient les collèges électoraux. Les propriétés de ce genre éprouvent des mutations fréquentes, et l'esprit de ceux qui les possèdent doit être, en général, aventureux et mobile comme elles. La haute propriété porte en soi quelque chose de plus fixe ; elle sent mieux le prix de l'ordre qui la protége ; elle est plus en garde contre les secousses qui peuvent la détruire ; elle indique surtout aux législateurs les positions sociales où l'on présume que les moyens de s'instruire sont plus nombreux. Ainsi donc, en instituant deux collèges, en accordant un double vote au quart des plus imposés, on détourne les tentatives factieuses, on oppose la permanence à la mobilité, l'esprit de conservation à l'esprit d'envahissement.

Et remarquez bien, Messieurs, que, dans tous les établissements faits en commun, celui qui porte le plus de fonds a le plus de droit à la surveillance. Les garanties qu'on exige dans la moindre association pour l'intérêt de quelques individus, seraient-elles refusées aux grands intérêts de la société tout entière ?

Messieurs, on cite souvent un peuple voisin. Ce droit de voter existe chez lui dans une bien autre latitude. Partout où l'électeur est propriétaire, il use de ce droit librement, soit dans les villes, soit dans les comtés. Chez nous, le plus riche propriétaire ne portera qu'un double suffrage dans l'urne des élections. Ce droit n'est rien dans l'intérêt de l'individu, il est beaucoup dans l'intérêt de la propriété, c'est-à-dire dans celui de l'État dont elle est le fondement.

Plus on y réfléchit, et moins on doit craindre une si juste et si légère influence. Toutes les propriétés sont libres aujourd'hui comme ceux qui les cultivent. Il n'est plus entre elles ni de noblesse, ni de roture. Toutes participent à l'égalité des mêmes lois comme aux faveurs du même ciel et de la même terre. D'ailleurs, celui que la fortune tient encore au second rang des électeurs, conserve l'espérance légitime d'atteindre au premier. L'ombrageuse égalité ne peut donc se plaindre. On ne voit point là de privilège pour la terre, de prééminence pour les personnes : on n'y voit qu'une précaution salutaire pour la stabilité de notre système social.

Cette première conception nous parait heureuse. On a donc enfin reconnu qu'il fallait réunir en masse des intérêts communs pour élever de fortes barrières contre l'anarchie et le despotisme. Malheur à la funeste science qui dé-

compose la société jusque dans ses derniers éléments pour la reconstruire ! Abjurons ces doctrines hasardeuses ; elles nous ont fait de trop grands maux.

On a dit, je le sais, que la Chambre aristocratique, la Chambre des Pairs, donnait à la haute propriété toutes les garanties dont elle a besoin ; mais on a dit aussi que l'aristocratie, telle que notre constitution l'établit, n'était plus convenable aux habitudes nationales, et cette double opinion a tour-à-tour été professée par les mêmes hommes. Je ne relève point cette singulière inconséquence. Je me borne à conclure que, si l'influence aristocratique est trop faible, il est bon de la fortifier. On atteindra ce but, en favorisant la haute propriété dans les collèges de département. On rapprochera l'esprit des deux Chambres par quelques gradations insensibles. Cet esprit ne doit pas être analogue, mais il ne faut pas qu'il soit ennemi. Les deux Chambres doivent concourir diversement au maintien de nos institutions politiques.

Je n'ajouterai plus rien sur cette question. Je passe à une autre.

On prétend que l'article 2 est en contradiction avec la Charte. Il porte le nombre total des députés à quatre cent trente, en attribuant la nomination de deux cent cinquante-huit aux collèges d'arrondissement, et de cent soixante-douze aux collèges de département. Ce nombre a changé quelquefois. Une ordonnance royale l'avait augmenté, une ordonnance royale l'a restreint, et, sur une proposition royale, une loi peut l'augmenter encore. Quelques convenances exigent peut-être que l'on garde une certaine proportion entre la Chambre élective et la Chambre héréditaire.

Il est permis de penser que le législateur suprême, en fondant la Charte sur des principes immuables, a voulu laisser les modifications de détail au temps, qui fait et défait tout avec sagesse, quand on ne veut pas trop précipiter son ouvrage.

D'autres questions peuvent s'élever un jour. Le champ des spéculations politiques est immense ; mais il n'est pas moins fécond en erreurs qu'en vérités. On peut s'y perdre dans de fausses routes. À côté d'un sol qui paraît ferme, on rencontre des abimes. Des esprits supérieurs y sont tombés quelquefois, en dédaignant de s'appuyer sur l'expérience. Nous n'aurons pas ce malheur aujourd'hui : c'est l'expérience même qui nous éclaire ; c'est elle qui veut que l'on change la loi du 5 février 1817.

Je passe à l'article 4. Il n'a reçu que des marques d'approbation ; il met un terme à l'abus des patentes et des propriétés fictives.

La mesure qui rapproche le chef-lieu de l'élection des électeurs, mérite aussi des éloges. Elle rendra les choix plus sûrs, et les séductions plus difficiles. J'omets d'autres dispositions moins importantes, qui ne sont que réglementaires.

Cette loi peut encore être imparfaite ; mais elle porte en soi les germes de son perfectionnement. Nous sommes loin surtout de lui prédire un entier succès. Nos espérances sont plus modestes. Il n'appartient point à l'homme de dire, au premier aspect de son ouvrage : Ce que j'ai fait est bon.

Gardons-nous de rien dissimuler dans une aussi grave circonstance. Les lois ne sont pas faites, parce qu'elles sont écrites. Il faut qu'elles vivent au fond des cœurs et qu'elles animent toutes les pensées. Leur sort est remis au zèle qui les exécute. Les ministres le savent, et les paroles éloquentes qu'ils ont fait entendre du haut de la tribune, attestent leurs dispositions. Tout les a suivis, dès qu'on a vu relever les signaux de la monarchie. Les ministres du Roi confirmeront ces premiers présages, et c'est dans cette juste confiance, que tous les membres de votre commission votent, à l'unanimité, le projet de loi.

Résumé de la discussion

DE LA DISCUSSION SUR LE PROJET DE LOI

RELATIF AUX ÉLECTIONS,

Séance du 28 juin 1820.

Messieurs,

Votre commission avait soigneusement évité, dans son rapport, tout ce qui pouvait aigrir les passions ; quelques-uns des orateurs qui lui ont répondu n'ont pas toujours suivi son exemple : elle ne changera point de langage en vous présentant avec brièveté ses dernières observations.

Elle avait indiqué, sans aucune application particulière, le vice essentiel de la loi du 5 février, c'est-à-dire son influence trop visiblement démocratique ; elle avait dû croire que cette influence était assez reconnue ; elle aurait craint d'en

chercher des preuves dans les registres des collèges électoraux : c'eût été marquer les noms, pour ainsi dire, et nous avions résolu de ne blesser personne. Cependant, si plusieurs de ces noms, honorables sous d'autres rapports, étaient devenus fameux à des époques funestes ; s'ils étaient, pour certains partis, des signes de ralliement, votre commission aurait pu caractériser avec plus d'énergie les dangers de notre état politique. Elle ne l'a pas voulu, quoiqu'elle fût certaine alors d'obtenir plus d'intérêt et de fortifier ses raisonnements par vos propres émotions. Toutes les fois que dans la Chambre des Pairs on exprime, avec quelque vraisemblance, des inquiétudes pour le trône, on est sûr d'attacher tous les cœurs. Votre commission a rejeté ce moyen d'un effet prompt et communicatif ; elle s'est persuadée qu'on approuverait son silence, et que surtout on entendrait ce qu'elle n'a pas dit.

Heureusement, la discussion a mis au jour tous les vices de la loi du 5 février mieux que je n'aurais osé le faire. Cette loi, nous a-t-on dit, est fidèle à son principe : elle a donné ce qu'on doit attendre d'elle.

La naïveté de cet aveu jette une grande lumière sur la délibération. Il suit de là que, si le principe de cette loi n'était pas changé, il aurait eu son entier développement dans la session de 1821. Je m'arrête ici, Messieurs ; c'est à votre prévoyance à deviner le reste. D'une part, on combat pour des espérances déjà prêtes à se réaliser ; d'une autre part, à l'approche du dernier orage, le gouvernement se réveille et combat pour sa propre existence. C'est là, Messieurs, oui, c'est là qu'est toute la question.

Si je veux en croire quelques orateurs, la magistrature héréditaire dont vous êtes revêtus serait une barrière toute-puissante contre les efforts des factions populaires ; mais, dans un moment de crise, car il faut tout prévoir, si, par hasard, ceux qu'on affecte encore d'appeler les représentants du peuple, persuadaient à ce peuple, en lui restituant le titre de souverain, que de lui seul émanent tous les pouvoirs, croyez-vous, Messieurs, que vos dignités, à peine naissantes, fussent bien respectées ? Gardiens du trône. vous seriez en butte aux premières attaques dirigées contre le trône. Tout votre zèle pour la monarchie, tout votre courage, doivent inspirer sans doute une juste confiance ; mais le courage et le zèle seraient-ils sûrs de triompher ?

Parmi ceux qui nient le danger, plusieurs, je n'en doute pas, sont très sincères ; mais, parmi ceux qui le reconnaissent, en est-il un seul dont il soit permis de soupçonner la bonne foi ?

Le mal est évident ; il faut un remède : tel est l'objet de la loi qu'on vous propose.

Celle du 5 février 1817 avait coûté peu de combinaisons : elle était fort simple ; mais l'expérience fait connaître que, dans une loi de ce genre, la simplicité n'était point un mérite. Plus on variera le mécanisme et le jeu du système électoral, plus la chambre élective, dans ses diverses nuances, sera propre à connaître les divers besoins de la société. Ce vœu, de ma part, n'est pas nouveau ; je l'avais exprimé à cette même tribune, quand M. le marquis Barthélemy développa sa proposition.

Je ne répéterai point les arguments épuisés. Les ennemis de la loi nouvelle ont poussé les objections jusqu'aux plus minutieuses chicanes ; mais je persiste à croire, en dépit d'eux, que cet art, où je les reconnais maîtres, laisse dans l'esprit, après d'interminables débats, plus de subtilités que de justesse, et plus d'illusions que de lumières.

C'est en vain qu'on invoque la Charte, et qu'on dénonce à grands cris sa violation. La Charte a fixé des conditions pour être électeur et pour être éligible : la loi n'y change rien. Tous les droits acquis sont conservés. On tient à l'élection directe ; l'élection directe est maintenue.

Tout le monde a dit, et même les partisans de la loi du 5 février, que l'intrigue avait mille moyens d"établir son théâtre dans les chefs-lieux de département, où cette loi rassemblait au hasard des milliers d'électeurs étrangers les uns aux autres, et par leur éducation, et par leurs habitudes. Tout le monde a dit que les nouveaux-venus recevaient des listes préparées d'avance, et jetaient dans l'urne des noms qu'ils entendaient prononcer pour la première fois.

Eh bien ! cet abus est corrigé. Les électeurs, rapprochés dans les collèges d'arrondissement, se connaîtront mieux. Ils n'écouteront que leur conscience. Ils feront des choix raisonnés, et les influences locales prédomineront sur les influences étrangères. Quelques orateurs des deux partis, dans l'une et dans l'autre Chambre, ont approuvé ces dispositions.

Toute l'attaque s'est dirigée contre ces hauts collèges de département, où la nouvelle loi confère le droit d'une seconde élection au quart des propriétaires les plus imposés.

Quel monstrueux privilège ! ont dit nos adversaires. Mais qu'est-ce qu'un privilège qui finit au dixième jour, qui ne se renouvelle que tous les cinq ans, qui ne peut se transmettre, et qu'on peut acquérir et perdre tous les jours par les caprices de la fortune ?

Ce n'est pas tout. On nous accuse de vouloir sacrifier les droits de la nation aux prééminences de la richesse. Là-dessus, on fait le plus sinistre tableau des classes élevées. On remonte jusqu'à la décadence de la race Carlovingienne pour retracer leurs attentats. On leur oppose avec art les vertus qu'on place ordinairement dans les conditions médiocres. Je connais les avantages de la médiocrité. Je sais que les poëtes et les moralistes en ont fait la plus touchante peinture, et je suis loin de les contredire. Mais un traité de morale n'est pas une discussion politique.

Quand le législateur veut élever l'édifice social, il en cherche autour de lui les matériaux, il les combine avec plus ou moins d'habileté dans leur ensemble et leurs rapports. Il associe des intérêts communs pour y trouver les forces politiques dont il a besoin ; il attache certaines fonctions à certaines supériorités sociales, sans croire, assurément, que ces supériorités soient le gage de toutes les vertus. En circonscrivant le droit de cité, le droit de suffrage, il ne prétend point condamner au mépris les citoyens qui ne remplissent pas les conditions imposées.

Non, certes ; le degré de richesse n'ajoute rien à l'estime, mais il ajoute aux moyens d'influence, et c'est pourquoi on donne un double vote aux propriétaires les plus imposés.

Si l'évaluation de la fortune était celle de la vertu, la Charte aurait donc insulté la nation presque tout entière ; car enfin on trouve des mœurs, de la probité, des lumières au-dessous des électeurs à trois cents francs. Il y a du bien et du mal dans tous les états de la société : voilà ce qui est vrai ; tout le reste est une vaine déclamation.

Un auteur célèbre, ami des doctrines du siècle, avait écrit un livre contre les grands, les riches et les puissants de la terre. Il n'avait pas manqué, suivant l'usage, de vouer ces oppresseurs du peuple à l'exécration universelle. Ce même homme fut témoin des premiers excès de la révolution française. Tout à coup il changea d'avis, il se réconcilia tout à fait avec ceux qu'il avait outragés, et devint le plus ardent ennemi de la classe populaire. Quand on lui demandait la raison

d'un changement si bizarre, il répondait : « Je croyais connaître les grands, et je ne connaissais pas les petits. »

Évitons le double excès de cette fausse misanthropie. En estimant les petits quand ils en sont dignes, n'insultons point ceux qui furent grands et qui le sont toujours, même après la perte de leur fortune et de leurs honneurs, par le courage et la résignation qu'ils ont montrés dans l'infortune. Rien n'est plus noble assurément qu'une noble pauvreté. Mais si je voulais devant elle abaisser l'orgueil de l'opulence, je n'attesterais point l'esprit du siècle présent ; je remonterais jusqu'à l'auguste antiquité de ces siècles héroïques dont les souvenirs excitent tant d'amertume. Alors celui qui n'avait reçu pour héritage de ses aïeux qu'une épée de fer, effaçait par de grandes actions toute la magnificence de ceux qui se couvraient d'une armure d'or. Il marchait confondu avec les seigneurs les plus puissants, avec les princes les plus illustres, et les rois même s'honoraient en l'appelant leur compagnon d'armes.

La petite et la moyenne propriété ne sont donc point outragées par nos observations. Mais, dans le système social, on ne peut méconnaître l'importance de la grande propriété.

Au reste, un ministre du Roi vous a très bien dit, à cette tribune, dans la séance dernière, que par l'égalité des partages entre tous les enfants d'un même père, les fortunes, subdivisés en faibles portions dans toute la France, formaient rarement des masses considérables. Ainsi l'oligarchie des richesses est encore éloignée.

La propriété, telle qu'elle est parmi nous, est pourtant le seul intérêt auquel nous puissions rattacher l'ordre politique. Si, quand elle est investie d'une double fonction pour le choix des députés, elle allait s'armer contre elle-même, en appelant des hommes amis du trouble et des révolutions, il faudrait désespérer de nos destinées, et chacun se demanderait avec effroi si la forme du gouvernement actuel est propre au pays.

Ceux qui tiennent au texte de la Charte plus qu'à son esprit, n'ont pas moins vivement combattu l'augmentation du nombre des députés.

Il parait que cette augmentation prépare un autre changement. Votre commission l'avait pressenti ; mais elle n'avait point de caractère pour traiter une question qui n'était pas dans la loi présentée. D'autres ont été plus hardis : ils ont développé leur théorie avec une assurance qui impose : ils croient à l'in-

faillibilité de leurs doctrines ; ils veulent faire un parlement septennal comme en Angleterre ; ils placent en quelque sorte le siège et l'action du gouvernement tout entier dans la Chambre élective. Loin de redouter son influence, ils l'agrandissent encore. Mais tout l'art nécessaire en ce moment n'est-il pas de la contenir dans ses limites naturelles ? Quoi qu'il en soit, cette question est prématurée.

J'ai entendu professer dans cette tribune des principes qui m'ont causé bien plus d'étonnement. On nous a parlé de je ne sais quelle opinion qui doit tout soumettre, et les ministres et les rois. On nous a désigné les hommes qu'elle repousse, et ceux qu'elle protége ; et les derniers, comme on peut croire, doivent exclusivement diriger les affaires publiques. Cette opinion est une puissance irrésistible. Il faut que le gouvernement lui cède ou périsse. Elle est, en un mot, l'expression fidèle de la société. Mais est-il bien sûr qu'elle ne soit pas l'expression d'un parti ? Chacun voit la société comme il lui plait, chacun se la peint comme il la désire, chacun lui donne la couleur de ses passions. Les gouvernements doivent sans doute interroger l'opinion de leur siècle, mais pour la conduire avec sagesse, et non pour s'égarer à sa suite. Trop de résistance et trop de mollesse auraient le même danger.

L'esprit de sédition et l'orgueil des fausses doctrines attaquaient de toutes parts le trône de l'infortuné Louis XVI. Il fléchit sous leur ascendant. Il mit dans ses conseils les premiers auteurs de ses maux. Il crut que ces hommes, soi-disant populaires, seraient assez forts pour contenir la révolte après l'avoir déchaînée. Qu'arriva-t-il ? Vous le savez. Ces ministres, enfants d'une opinion mensongère, furent écrasés sous les débris de la monarchie, dont ils avaient abattu tous les soutiens.

Je ne prétends point connaître mon siècle aussi bien que nos adversaires. Je n'ai pas surtout le droit de parler en son nom ; mais ce qui me semble aujourd'hui marquer le caractère du siècle et du peuple, c'est la fatigue des révolutions, et l'ennui des sophismes qui les enfantent.

Il faut se résumer.

Nous répétons que la loi nouvelle est imparfaite. Mais elle peut soustraire la France aux dangers inévitables qu'amènerait un plus long développement de la loi du 5 février. Un système électoral n'est pas l'œuvre d'un jour. S'il est encore incomplet, il est du moins amélioré par cette loi que nous acceptons, à la même

unanimité, comme le gage de la sécurité présente, comme l'augure d'un meilleur avenir.

Réponse pour la réception de M. Étienne

AU DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. ÉTIENNE

À L'INSTITUT,

7 NOVEMBRE 1811.

Monsieur,

Les honneurs littéraires ne sont pas seulement destinés à ceux dont les chefs-d'œuvre ont instruit et charmé le monde. Il est aussi quelque gloire pour ces talents aimables et faciles qui, d'âge en âge, ont fait l'ornement de nos sociétés les plus choisies, et sont devenus, en quelque sorte, les conservateurs des grâces et de l'urbanité française.

Les grands écrivains sont connus et cités en tous lieux. L'admiration publique a prévenu leur panégyriste, et, dès que celui-ci se présente, il est interrompu par les regrets et les hommages universels qui retentissent sur leur tombeau ; en un mot, dès qu'on a prononcé le nom d'un grand homme, on a déjà fait son éloge.

Des nuances plus fugitives et moins faciles à saisir forment les traits de ces auteurs ingénieux et légers dont l'à-propos fut, pour ainsi dire, la première muse. Plus leur esprit souple et varié s'accommode aux circonstances qui l'inspirent, et plus il a quelquefois de peine à leur survivre. Mais, si leur gloire est moins imposante et moins durable, elle est peut-être plus douce et plus tranquille. L'envie et la haine s'éloignent d'eux, car leurs succès sont peu disputés dans ces cercles brillants dont ils embellissent les fêtes. Dignes héritiers de nos vieux troubadours, prouvant par leur gaieté cette antique et joyeuse origine, ils courent dans tous les lieux où le plaisir les appelle ; ils entrent, une lyre à la main, dans le palais des princes ; ils paient noblement l'hospitalité dans ces demeures du luxe et de la grandeur, en y chassant la contrainte et les soucis par les jeux d'une muse badine, qui mêle plus d'une fois les leçons de la sagesse aux chants de la folie et du plaisir. Plus heureux encore, ils viennent s'asseoir au

banquet de l'amitié : partout la joie redouble à leur passage. C'est la joie qui leur dicta ces vaudevilles piquants, ces refrains qu'une heureuse naïveté rendit populaires ; c'est la joie encore qui, mieux que l'or et la faveur, acquitta les vers qu'elle fit naître en les répétant de la cour à la ville, et de la ville jusqu'aux extrémités de la France. Les fruits de leur imagination riante, après avoir charmé les contemporains, sont même recueillis avec soin par la postérité, s'ils réunissent la finesse au naturel, et la satire agréable des mœurs au respect pour les bienséances sociales.

En peignant le troubadour moderne, n'ai-je pas tracé le caractère de M. Laujon ? Il critique sans amertume, il folâtre sans licence ; c'est un avantage qu'il eut sur Anacréon, auquel vous le comparez.

Pour l'imiter en tout, il atteignit sa vieillesse ; mais il ne se borna point, comme son modèle, à ne faire que des chansons ; il composa des pastorales intéressantes, des drames gracieux dont nos théâtres lyriques conservent encore la mémoire. La conformité des goûts le rapprocha, pendant sa vie, des Collé et des Favart ; et, pour me servir d'une expression de Voltaire, il va les rejoindre le dernier, comme cadet de la famille.

Les compagnons de ses plaisirs ne furent pas si heureux que lui. Ils n'entrèrent point dans ce sanctuaire des lettres qu'ouvrirent à M. Laujon des succès de plus d'un genre, et l'intérêt que mérite un long âge honoré par une conduite irréprochable.

Nous avons cru juste, Monsieur, de ne point vous faire attendre une distinction que d'autres ont briguée trop longtemps.

Vos premiers essais ont embelli le théâtre où brilla M. Laujon. En vous jouant dans la même carrière, vous méditiez un essor plus élevé. On vous a vu paraître avec éclat sur la scène de Molière. Vous n'avez point succombé sous la périlleuse entreprise d'une comédie de caractère en cinq actes et en vers ! Les applaudissements du public ont déterminé nos suffrages plus que la bienveillance des illustres amis dont votre jeunesse a droit de s'honorer.

Je n'ai point vu la représentation de vos Deux Gendres, je ne puis donc juger de tout leur effet ; mais j'ai eu le plaisir de les lire, et je ne m'étonne point de leur succès. Ce n'est point à vous qu'il faut dire :

En vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas.

De meilleurs juges que moi, vos rivaux eux-mêmes, ont avoué qu'à ce mérite, qui n'est pas vulgaire, vous avez su joindre

De l'intérêt, du comique, une fable.

Marchez d'un pas ferme et sûr dans la carrière où votre début est si glorieux ; justifiez par de nouveaux succès nos espérances et votre précoce renommée.

Jeune encore, c'est en homme déjà mûr que vous avez parlé de votre art dans le discours que cette assemblée vient d'entendre et d'applaudir. L'art de la comédie vous paraît sans limites. C'est ainsi que doit juger l'enthousiasme, et l'enthousiasme sied à la jeunesse. Vous observez très bien que chaque génération apporte de nouvelles nuances à nos travers ; qu'elle en varie les expressions, et peut fournir, à chaque époque, des couleurs différentes. Mais d'autres rapports dans les caractères sont-ils des caractères nouveaux ? Croyez-vous, par exemple, que l'avare, le prodigue, le joueur, ne soient pas aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois ? Tartufe sans doute n'est pas dévot ; Tartufe est trop adroit pour choisir des rôles où l'on ne gagne plus rien. Il prend un autre déguisement ; mais il est toujours l'hypocrite. Les masques changent, et non les passions : ceux qui ont exprimé les premiers traits de la nature n'ont-ils pas quelque avantage sur ceux qui n'en pourraient plus saisir que les variétés inconstantes ? Toutefois, je me rassure, et je reconnais avec vous que les matériaux ne manqueront pas de longtemps à celui qui peint les ridicules. Je ne crois pas qu'en ce genre au moins, on accuse la stérilité du siècle présent.

Vous avez su tracer avec sagesse les devoirs et les privilèges du poëte comique. Sans doute, en attaquant les vices de la société, il doit toujours respecter les principes conservateurs qui la maintiennent. Mais, en exigeant du génie cette circonspection salutaire, vous l'abandonnez ensuite à toute son audace. Vous réclamez pour lui des sauvegardes, et non des barrières.

En effet, quand les autorités étaient faibles et les exemples corrupteurs, les muses ont pu s'abandonner quelquefois à de coupables écarts. Mais ce danger n'est plus aujourd'hui que tout est grand, fort et respecté sous le gouvernement qui les protége. Libres et sages désormais, leurs voix en auront plus d'autorité dans l'avenir. Elles sont chargées de transmettre à la mémoire des événements

inouïs. Qu'on reconnaisse à la franchise de leur langage que tout est vrai dans leurs récits, quoique tout y soit merveilleux. Après avoir conté tant de victoires, les trônes détruits ou donnés, les royaumes conquis en moins de temps qu'on ne prenait jadis une ville, elles célébreront surtout les grandes pensées du législateur et les travaux sans nombre qu'il exécute pour la splendeur et la prospérité de son vaste Empire : un même Code gouvernant vingt nations diverses, une magnificence vraiment royale embellissant les cités ; ce Louvre, que dix rois ébauchèrent, achevé par un seul en quelques années ; des canaux joignant les fleuves et les mers pour les besoins de l'agriculture et de l'industrie ; un art nouveau perfectionnant tous les jours les productions du sol français,

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

Comme le disait un grand poëte à un grand roi. En un mot, les Muses, assises aux pieds du trône, en peignant ce règne glorieux, composeront leur tableau de ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans les siècles héroïques, et de plus sage dans les siècles éclairés. La postérité lira cette admirable histoire, et puisse-t-elle dire un jour que, si jamais prince ne fut plus digne d'être loué, jamais, en louant, on ne connut mieux la dignité des lettres, l'intérêt des peuples et la vraie gloire des souverains !

Discours pour la séance d'installation

PRONONCÉ PAR M. DE FONTANES.

VICE-PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

DANS LA SÉANCE D'INSTALLATION,

Le 24 avril 1816.

Messieurs,

L'Académie française, à sa naissance, n'était qu'une réunion de gens de lettres, animés d'un zèle commun pour la perfection du langage. Le nom de quelques-uns de ces hommes utiles jette aujourd'hui peu d'éclat ; mais les services importants qu'ils ont rendus ne doivent jamais être oubliés.

Notre langue était encore imparfaite et grossière. Son antique barbarie s'était même accrue dans le siècle précédent, par les folles hardiesses de Ronsard et de ses imitateurs. Malherbe, il est vrai, leur avait succédé, et, dans un petit nombre de vers, que le temps n'a point fait vieillir, il avait marqué le vrai caractère de l'harmonie poétique. Balzac avait porté dans son style, et même jusqu'à l'abus, ce nombre et cet art de flatter l'oreille, qu'on doit cultiver sans doute dans la prose comme dans la poésie, mais avec une intention moins marquée, et par des procédés tout différents.

Malgré ces premiers efforts, la langue française était loin d'avoir dépouillé toute sa rudesse. Des constructions vicieuses, des inversions bizarres, des tours obscurs, et des locutions surannées, laissaient apercevoir la grossière empreinte des âges gothiques. Toutes les nuances du style étaient confondues. Aux excès de la plus monstrueuse enflure, on mêlait à chaque instant ceux de la plus ignoble familiarité. Il fallait donc fixer les principes encore incertains de cette langue, qui cherchait son propre génie ; il fallait, avant tout, lui donner l'ordre, la justesse, et la clarté, le plus essentiel de ses caractères ; il fallait de plus l'accoutumer aux bienséances de chaque style, en distinguant l'effet des mots bas ou nobles qui la composent ; il fallait chercher enfin ses règles et ses exceptions dans la nature et dans l'usage.

Tel fut le travail que s'imposèrent, il y a près de deux cents ans, les premiers fondateurs de l'Académie. Ces mains savantes et laborieuses, qui polissaient avec tant d'effort les éléments de la langue maternelle, n'ont pas créé les chefs-d'œuvre qui l'immortalisent ; mais elles préparèrent au moins, pour le grand siècle, les matériaux et les instruments avec lesquels il put élever l'édifice immortel de sa grandeur littéraire ; et c'est assez pour obtenir de justes hommages.

Notre littérature était dans l'enfance, lorsqu'on forma le projet d'épurer et d'ennoblir le langage. On luttait alors contre la barbarie de l'ignorance ou du pédantisme. Les littératures, en vieillissant, tombent dans une barbarie souvent pire que la première. Le siècle où les vrais principes sont corrompus est-il dans un état plus favorable que le siècle où les vrais principes sont ignorés ? On peut diriger, adoucir, perfectionner la sève d'un arbre sauvage et robuste, impatient de croître et de se multiplier ; mais, s'il a dégénéré par le temps et par les mauvaises cultures, il est difficile de corriger les vices dont il a pris l'habitude, et de retarder l'épuisement qui le menace.

Quand l'Académie française reparaît, on peut donc trouver quelque rapport entre l'époque de sa naissance et celle de sa régénération. Il n'est aucun de vous, Messieurs, qui n'achève le parallèle, en voyant à la tête de cette compagnie littéraire un digne descendant du grand ministre qui la fonda. Ce nom glorieux rappelle à tous les souvenirs le génie qui raffermit les empires, et qui dissipe les factions ; il ne s'attache pas avec moins d'éclat aux progrès, au maintien de cette langue française, dont l'usage universel a peut-être aidé plus d'un fois, dans les autres cabinets, notre influence politique. La France a repris courage. Elle se confie au nom de Richelieu, à ce nom qui fut d'abord si grand parmi les hommes d'État, si respecté parmi les gens de lettres, et qui, depuis, se fit remarquer par cette valeur brillante et ces grâces aimables tant célébrées, et sur les remparts de Mahon, et dans les cercles de Paris. Il semble enfin qu'avec ce nom, d'heureux présage, vont reparaître à la fois tous les traits du caractère national.

L'élégance et la pureté du langage ne sont point inutiles à ce renouvellement du caractère français. La politesse des expressions et celle des mœurs ont plus d'une analogie ; et travailler sur une langue, c'est travailler plus qu'on ne croit sur les sentiments du peuple qui la parle et qui l'écrit.

Toutefois l'Académie n'ignore pas que des esprits superficiels, et que même de graves philosophes, qui ne le sont pas assez, traitent quelquefois avec un dédain superbe ce premier objet de ses occupations : elle ne répondra point aux premiers ; ils ne pourraient l'entendre : mais elle invite les seconds à l'écouter. S'ils sont philosophes, comme ils le disent, ils doivent avoir médité sur la relation des signes et des idées. En y réfléchissant mieux, ils verront peut-être que cette science des mots (je m'énonce ici comme eux) n'est bien souvent que la science des choses.

En effet, Messieurs, celui qui peint la pensée a dû penser longtemps pour l'exprimer dans toute son énergie. Or, la parole est une peinture, et le style n'est que la parole écrite. Quel est tout le secret du style ? C'est de reproduire au dehors, avec un art fidèle, tout ce qu'on a conçu, dans le secret de la méditation, au dedans de soi-même. L'écrivain porte en son esprit un modèle intérieur dont il veut représenter l'image. Des expressions diverses tour à tour se présentent : une analyse rapide en décompose les nuances fortes ou délicates, élevées ou profondes. Que de vues perçantes et variées pour comparer et pour choisir ! Ces expressions elles-mêmes amènent d'autres idées, car elles en sont à la fois l'ef-

fet et la cause. Si la conception est pauvre, incomplète et languissante, le style, qui en est l'image, aura nécessairement le même caractère. Alors une voix secrète semble dire à l'écrivain : Médite davantage, pénètre plus avant dans ta pensée, c'est de sa substance même, pour ainsi dire, qu'il faut tirer sa forme et sa ressemblance. L'expression et la pensée ont donc une commune origine qui se décèle dans la conformité de leurs traits. Des rapports intimes et mystérieux les attachent l'une à l'autre, comme l'âme au corps, et le principe à ses conséquences.

J'en atteste ici, Messieurs, non-seulement les poëtes et les orateurs, mais ces hommes qui sont l'honneur des sciences, et qui, dans un langage digne d'elles, nous racontent les révolutions de la terre ou du ciel, et ceux qui embellissent d'une sage élégance les recherches de l'érudition ou les théories des beaux-arts ; je les atteste tous sans crainte : ils vous diront mieux que moi combien ce travail est utile et fécond ; ils vous diront qu'en perfectionnant le goût, on perfectionne aussi l'intelligence : oui, le choix d'un seul mot, qui doit donner plus de force ou de grâce au discours, occupe souvent l'esprit tout entier ; et l'esprit en augmente de souplesse et d'énergie. Quoi ! s'écriera l'ignorance, un mot vaut-il tant d'efforts ? Mais ce mot nécessaire avait fui longtemps ; mais, quand il est saisi dans un moment favorable, il développe, il achève, il éclaire, il embellit la pensée. C'est par lui qu'elle est vivante ; que dis-je ? il la perpétue pour jamais, il va la rendre universelle. Ôtez ce mot, changez-le seulement de place, et ce que vous admiriez n'existe plus.

Ainsi donc l'art d'écrire et l'art de penser sont inséparables. L'étude approfondie d'une langue, si cette étude cet dirigée par le goût, est une des occupations les plus propres à former le jugement. Et remarquez, Messieurs, le bon sens de nos pères : un instinct sûr leur avait appris cette vérité. La jeunesse élevée dans les anciennes écoles étudiait d'abord les langues classiques, pour mieux apprendre la sienne. Les sciences avaient leur tour ; mais les connaissances littéraires étaient la base de toutes les autres. Elles étaient communes aux Bacon, aux Descartes, aux Leibnitz, aux Galilée, aux Pascal, comme aux Milton, aux Tasse, aux Corneille, et aux Bossuet. Ces savants illustres pensaient comme ceux qui m'environnent. Ils aimaient et cultivaient les lettres ; et, si plusieurs d'entre eux furent surpassés par le progrès naturel des sciences de calcul et d'observation, quelques-uns laissèrent après eux des écrits dont l'éloquence durable ne sera point effacée. Les sciences physiques et mathématiques ont sans doute la plus haute importance. La société s'enrichit tous les jours de leurs

travaux. C'est à leur application que l'industrie, le commerce et les arts mécaniques sont redevables de tant de machines ingénieuses ; mais ces arts, comme le dit énergiquement Bacon, sont enracinés dans les besoins de l'homme, et se développent successivement par les efforts de l'intérêt et de la cupidité. L'accroissement des richesses et des commodités de la vie est un grand bienfait, on ne peut le nier ; cependant notre cœur a de plus nobles instincts qu'il faut aussi satisfaire. Les lettres, envisagées dans leurs rapports généraux, ont une influence plus directe sur la partie morale et sensible de l'homme. Je ne crains donc point de le dire, et je m'appuie en ce moment sur l'autorité de ces grands hommes qui portèrent une haute philosophie dans la culture des sciences, je ne crains point de le dire : un peuple qui ne serait que savant pourrait demeurer barbare, un peuple de lettrés est nécessairement sociable et poli. Quoi qu'il en soit, tous nos grands écrivains ont commencé par ces études classiques. Ils tenaient, dès leur jeune âge, entre leurs mains, Homère et Virgile, Cicéron et Démosthène. Leur imagination, fécondée par la lecture de ces grands originaux, a transporté dans la langue française des richesses qu'elle ne connaissait pas. C'est par cette raison qu'il s'exhale de leurs écrits je ne sais quel parfum d'antiquité dont la douceur est si pure, et qui semble venir jusqu'à nous des beaux cieux de l'Italie et de la Grèce. Ceux à qui manqua le premier bienfait de cette éducation littéraire n'ont pu même y suppléer par les plus heureux dons de la nature.

Il faut toujours se rappeler l'origine de l'Académie, pour bien connaître sa destination et le choix des éléments qui doivent la composer. Ceux qui savent à fond leur langue, et qui l'écrivent avec pureté, ont à ses yeux des titres incontestables. Elle a droit même de s'associer quelques-uns de ces hommes aimables doués d'un goût naturel, et qui trouvèrent dans leur berceau ces élégantes traditions de l'art de vivre et de l'art de parler, dont les exemples, autrefois si communs, firent longtemps du peuple français le plus sociable de tous les peuples. Si quelque talent nouveau s'annonce à la renommée par des qualités prédominantes, alors la foule s'écarte devant lui. Eh ! qu'importerait même qu'il eût commis quelques fautes, s'il venait s'offrir avec une production vraiment originale ? Les barrières de cette enceinte, n'en doutons point, s'ouvriraient en sa présence, et tout le corps brillerait de l'éclat apporté par un seul homme. Mais les talents supérieurs n'apparaissent qu'à de longs intervalles : les plus beaux siècles en furent avares. Au défaut de ces esprits du premier ordre, choisissons ces esprits justes qu'une critique saine, une littérature variée, un goût délicat,

recommandent à l'estime. Ces derniers même ne sont pas communs. Songeons que déjà Racine et Boileau se plaignaient de leur rareté. Ils les recherchaient avec soin, ils les consultaient avec déférence. Boileau, le législateur du goût, ne dédaigna point les observations du sage Patru. Voltaire (car les mêmes principes se retrouvent dans les hommes dignes de se ressembler), Voltaire consulta plus d'une fois le docte abbé d'Olivet, et lui fit l'honneur de le nommer son maître.

Un tribunal de la langue et du goût est essentiel au maintien de toute littérature : il faut une autorité suprême pour réprimer les hérésies de tous les genres. On ne peut nier qu'à l'aide de ces traditions fidèles et respectées chez les écrivains français pendant un siècle et demi, la langue et le goût ont moins éprouvé de variations en France que chez la plupart des peuples voisins. À cent ans de distance, Boileau retrouverait l'art de sa versification dans le traducteur des Géorgiques ; l'âme de Fénelon se reconnaîtrait dans quelques pages de Bernardin de Saint-Pierre. Et qu'on ne croie pas, Messieurs, que la constance et la sévérité des principes arrête l'essor et l'originalité des talents. Les productions successives de l'esprit, durant ce long intervalle, furent variées comme les fruits de chaque saison. Toutes ont aussi leur forme, et leur éclat et leur goût divers ; mais toutes ont heureusement mûri dans la même terre et sous le même soleil.

L'influence de ces principes conservateurs du bon goût n'est pas uniquement renfermée dans la littérature. Elle agit, plus ou moins, sur la nation tout entière ; elle y développe le sentiment de toutes les bienséances : l'esprit des classes les plus cultivées parvient insensiblement jusqu'aux classes inférieures, et donne avec le temps ses modifications particulières aux habitudes générales. C'est à ce goût épuré, n'en doutons pas, que le siècle de Louis XIV a dû tant de gloire ; c'est à lui que la France a dû longtemps tous les charmes de la vie sociale.

Il fut un temps, et notre jeunesse en a vu tout l'éclat, il fut un temps où la société française était le modèle des sociétés polies. Là, dans un même cercle, on voyait se confondre les dignités et les talents. Toute grandeur, dit-on, effarouche un peu la liberté ; mais les distinctions du rang et même celles du génie n'avaient rien d'incommode en ces lieux où l'art de plaire était le premier de tous les titres. On a peint la fortune distribuant les places au hasard et sans choix : le goût, qui présidait ces assemblées d'élite, était moins aveugle que la fortune, il laissait la prééminence au plus aimable. C'est là qu'au milieu des in-

égalités naturelles et sociales se trouvait une parfaite égalité, mais sans désordre et sans licence. L'amour-propre lui-même avait caché ses prétentions, et la dispute bruyante n'osait élever sa voix. Une bienveillance mutuelle respirait sur tous les visages, et s'exprimait dans tous les discours. La conversation était tour à tour légère et instructive, jamais trop libre, et jamais pesante. On venait de toutes parts chercher dans cette capitale, comme autrefois dans Athènes, tous les plaisirs de la société. La ressemblance était exacte, car on trouvait surtout dans ces réunions que je regrette, des femmes aimables et éclairées, dignes également de sentir et les grâces d'Alcibiade et la dignité de Platon. Oh ! que les temps sont changés ! Elles ne sont plus ces réunions où chaque heure en fuyant laissait un plaisir, où l'heure du départ arrivait trop vite après la plus longue soirée. S'il est encore quelques lieux où l'on se rassemble, on y va par bienséance, on y reste avec ennui, on en sort avec promptitude. Les femmes sont à part, comme si nous étions restés Gaulois, et si nous n'étions pas devenus Français. Quelques-unes, à la vérité, se mêlent à la conversation ; mais ce n'est plus pour apaiser la haine des partis, c'est pour entretenir des controverses souvent obscures, toujours hasardeuses ; et ne devraient-elles pas bien plutôt se le liciter du bonheur de ne pas les comprendre ?

Vous connaissez, Messieurs, les causes de ce changement. Elles sont trop déplorables pour les rappeler. Puissent enfin les esprits divisés par tant de partis contraires depuis vingt-cinq ans, se réunir dans les jouissances littéraires ! Celles-là sont amies de la paix. Elles doivent même intéresser ceux qui méditent sur les intérêts politiques. Jadis, à l'avenue du temple des lois, le législateur avait placé toutes les Muses, filles de la Mémoire qui donne les prudents conseils, et mères de la Persuasion qui réunit tous les cœurs.

Il est temps que les Muses rappelées adoucissent les blessures de la patrie. Elles reviennent à la suite d'un Roi dont elles firent la consolation dans ces jours d'absence et de deuil que ses sujets ont plus déplorés que lui-même. Louis XIV protégeait les lettres pour la grandeur de son règne, plus qu'il ne les aimait pour elles-mêmes. Son successeur les aime autant qu'il les protége. Je disais naguère, Messieurs, que les expressions étaient toujours empreintes des vrais sentiments de l'âme ; j'ai fait, sans m'en apercevoir, l'éloge de notre auguste protecteur. Toutes les paroles tombées du haut du trône n'ont-elles pas ce caractère de modération et de magnanimité qu'on admira toujours dans la race de ces grands rois, de ces bons rois qui règnent sur nous depuis neuf cents ans. La postérité recueillera ces paroles mémorables. La France et l'Europe y recon-

naissent à chaque instant la sagesse d'un législateur, la bonté d'un père, et la dignité d'un monarque.

Réponse pour la réception de M. Desèze

CHANCELIER DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AU DISCOURS DE M. DESÈZE,

Le 25 août 1816.

Monsieur,

Un talent original et quelquefois sublime, des vertus simples et modestes, qui rendent le talent plus respectable et plus cher quand elles se réunissent avec lui, tels sont les deux traits principaux sous lesquels se présente à notre admiration et à nos regrets le poëte illustre dont vous avez peint le caractère et jugé les ouvrages. Que peut ajouter ma faible voix au noble et touchant hommage qu'il a déjà reçu de vous ? Quand je vais parler encore de lui, j'ai besoin de me rassurer par tout l'intérêt qui s'attache à son nom. J'ose à peine revenir sur un sujet dont votre éloquence avant moi vient d'épuiser toute la richesse.

M. Ducis parut assez tard dans la carrière où ses succès ont jeté tant d'éclat. Il avait trente-six ans quand son premier essai tragique annonça que la scène française aurait un poëte de plus. Soit que l'époque de ses débuts littéraires ait été retardée par les circonstances de sa vie ou par ses propres réflexions, c'est peut-être à cette heureuse lenteur qu'il a dû l'énergique sensibilité qu'on admire dans ses vers, et les sages principes qu'on n'admire pas moins dans sa conduite. Avant d'écrire, il avait longtemps fécondé sa pensée par des méditations solitaires ; avant de connaître les dangers du monde, il avait trouvé dans les exemples domestiques tout ce qui pouvait le prémunir contre des séductions étrangères. Son père, dont il ne prononçait jamais le nom qu'avec attendrissement et respect, n'était point un personnage éminent par la fortune ou par les dignités ; mais, comme celui d'Horace, il était homme de bien. J'ai su de M. Ducis lui-même, car j'ai eu l'honneur de le rencontrer plus d'une fois dès ma première jeunesse, j'ai su qu'il lisait souvent la Bible et Plutarque avec ce père vénérable qui ne connaissait guère d'autre lecture. On peut se passer d'une vaste

bibliothèque avec ces deux livres, qui renferment tous les trésors de la religion, de la morale et du bon sens.

N'en doutons point : la plus importante éducation pour l'homme est celle qu'il reçoit dans sa famille dès ses premières années. L'éducation domestique doit préparer toutes les autres, et seconder leur influence. Oserai-je ici me permettre une réflexion ? De graves reproches s'élèvent tous les jours contre l'esprit des écoles publiques ; ce n'est pas le moment d'examiner jusqu'à quel point ils sont bien ou mal fondés. Mais que les parents s'interrogent de bonne foi dans le secret de leur conscience. Est-ce aux maîtres du dehors que tout le mal doit être imputé ? « On se plaint des mœurs de nos écoles, disait autrefois Quintilien, car ces déclamations ne sont pas nouvelles ; mais, ajoutait-il, ces mœurs ne se prennent pas toujours dans les institutions publiques, objet de tant d'outrages ; elles y sont quelquefois apportées par la jeunesse qu'on nous confie. »

M. Ducis eut à cet égard des avantages dont il se félicita toute sa vie. Formé longtemps à la vertu par les auteurs de ses jours, plein des graves doctrines qu'il avait puisées dans leurs entretiens, il n'entra dans le monde que lorsqu'il était sur de lui-même. Il ne heurta point les opinions qui l'environnaient, mais il garda la sienne, et n'en fut que plus sage et plus heureux.

Le dix-huitième siècle, en finissant, s'étonna de voir tout à coup sortir de la foule un écrivain dont il ignorait le nom, et qui sut obtenir une prompte célébrité sans intrigues et sans cabale. Par une singularité plus remarquable encore, cet écrivain était religieux, et pourtant il se destinait au théâtre. Je sais que la piété de Corneille et de Racine était égale à leur génie ; mais de tous les exemples laissés par ces deux grands hommes, celui-là peut-être était le plus oublié.

La nature destinait M. Ducis à peindre les passions fortes. Ce caractère s'annonça par le modèle dont il fit choix. Le génie de Shakspeare se rendit le maître du sien.

On dit que, sur d'âpres montagnes et dans des forêts sauvages, il était autrefois des autres magiques où le trépied, s'agitant de lui-même, communiquait aux prêtres des Dieux un enthousiasme involontaire. C'était, si j'ose m'exprimer ainsi, sur le trépied de Shakspeare que M. Ducis recevait l'inspiration tragique. Là, du fond d'un nuage sombre, il voyait apparaître des figures gigantesques. Il

essayait de les réduire à des proportions régulières. Il créait en imitant. La scène de l'urne dans sa tragédie d'Hamlet n'est-elle pas une création absolument originale ? Jamais, depuis Corneille, le dialogue n'eut plus de force et de véhémence. Dans Juliette et Roméo, il associa les couleurs du Dante à celles de Shakspeare. Le poëte anglais et le poëte italien méritaient d'être rapprochés : ils ont plus d'une analogie. Ils ont brillé l'un et l'autre au milieu d'un siècle barbare, et le temps n'a point effacé la profonde impression qu'ils ont dû faire autrefois sur leurs contemporains. L'énergie de tous les deux se retrouve dans le poëte français.

M. Ducis quitta pourtant une fois ces modèles hasardeux, dont l'audace peut élever le génie, mais dont les bizarres conceptions peuvent égarer aussi le goût et le jugement. Il trouva dans Sophocle des beautés aussi mâles et plus soutenues, des beautés de tous les pays et de tous les temps, qui ne parurent point étrangères sur un théâtre illustré par l'auteur de Phèdre et par celui de Mèrope. En passant de Shakspeare à Sophocle, et du ciel de l'Angleterre à celui de la Grèce, la gloire de M. Ducis s'accrut d'un nouvel éclat. Jamais elle n'avait été si pure et moins contestée. Quand il fit paraitre son Œdipe, un grand critique, qu'on n'accusera point d'indulgence, s'exprimait ainsi sur cet ouvrage : « Le pathétique sombre et profond du rôle d'Œdipe, la sensibilité douce et attendrissante de sa fille Antigone, des vers sublimes, d'une simplicité touchante et énergique, des vers de situation dignes de nos grands maîtres, voilà ce qui doit racheter quelques défauts. Il y a peu d'exemples de ce degré de chaleur et d'énergie. »

Mais les noirs fantômes de la tragédie anglaise s'emparèrent encore de M. Ducis. Il imita tour à tour Léar, Othello, Jean-Sans-Terre et Macbeth. Dans cette dernière tragédie, il exprima quelquefois, avec une effrayante vérité, les remords qui suivent un grand attentat. Cependant son âme pure n'avait point dû connaître les remords. Il est donc vrai que l'instinct des grands poëtes devine ce qu'ils ne savent pas !

Après avoir tracé tant de scènes terribles, où son génie lutta plus d'une fois avec avantage contre celui de Shakspeare, il voulut se délasser dans de plus douces peintures. Une dernière composition dramatique, qu'il ne doit qu'à lui-même, Abufar, est le tableau des mœurs arabes. La simplicité de ces mœurs antiques convenait à ses pinceaux : les habitudes de sa vie l'appelaient vers le re-

pos domestique et sous la tente patriarcale, plutôt que dans les cours et dans les palais des rois.

Les terreurs de la tragédie ne le poursuivaient pas toujours : il aimait la campagne ; il s'y réfugia surtout au moment des discordes civiles. Là, se livrant tout entier aux plus douces rêveries, il oubliait les crimes des hommes. Il confiait, dans des vers échappés de son âme, ses plus secrets sentiments à l'oreille de l'amitié, ou faisait entendre au fond de la retraite le chant naïf et mélancolique de la muse pastorale.

La famille de M. Ducis était originaire des montagnes de la Savoie. Il aimait à rappeler cette origine. Si pour juger le caractère de ses ouvrages, on eût dit, en sa présence, que son génie n'était pas sans quelque rapport avec les formes irrégulières de ces hautes montagnes où se rencontrent tour à tour les aspects les plus terribles et les sites les plus touchants, quoique un peu sauvages, il aurait souri peut-être à cette comparaison.

La vérité suffit à l'éloge des hommes supérieurs, et, pour louer celui dont je parle, on n'a pas besoin d'exagération. J'achèverai de le peindre en peu de mots. Sa vie fut toute poétique. Il ne connut, par conséquent, ni les embarras des affaires, ni les tourments de l'ambition. Il posséda les trois biens que l'homme désire le plus, l'indépendance, le repos, et la gloire. Il eut des amis, et mérita d'en avoir. Je n'en citerai qu'un seul dont le nom fait l'éloge de tous les autres. Il inspira la plus tendre affection à M. Thomas, qui ne portait pas moins de gravité dans ses mœurs que dans son éloquence. Il fut environné quarante ans de la bienveillance universelle. Sa vieillesse honorée s'écoula paisiblement au milieu de tant de factions et dans ces jours d'anarchie où les prééminences littéraires étaient un crime comme les autres distinctions sociales. La destinée le favorisa jusqu'au dernier jour. À quatre vingt-trois ans, il a pu contempler ce Roi longtemps attendu, ce Roi, son premier protecteur, qui, malgré vingt-cinq années d'absence, n'avait oublié ni les traits, ni les vers d'un poëte ami de la vertu. Témoin du salut de la patrie, le poëte reconnaissant est mort sans trouble, après avoir vécu sans reproche.

Grâce à la modération de ses vœux, et surtout à la nature de ses travaux, M. Ducis, comme je viens de le dire, n'a point vu son existence troublée par nos orages politiques. Il vécut en paix, et ce fut là son bonheur. Pour vous, Monsieur, vous avez vu de près la tempête ; vous l'avez bravée, et dans quel

moment ! lorsqu'elle avait déchainé toutes ses fureurs. C'est là, Monsieur, votre éternelle gloire.

Faut-il que je retrace de si funestes souvenirs dans ce jour de bonheur où le peuple entier célèbre la fête de son Roi ? Mais puis-je vous louer dignement, Monsieur, si je ne vous place au milieu de ces mouvements terribles dont je voudrais écarter l'image ? Votre voix courageuse a donc soutenu cette cause sacrée où la Providence a permis le triomphe du crime pour l'éternelle instruction de la postérité ! Vos regards ont bravé ceux d'un sénat de régicides qui, suivant votre énergique expression, s'étaient constitués eux-mêmes accusateurs, juges et bourreaux. C'est en vain que votre éloquence attestait les droits les plus saints, les formes protectrices de l'innocent, la vérité, la foi, l'honneur, la majesté royale, et jusqu'à l'intérêt même des conspirateurs que vous cherchiez à fléchir par le sentiment de leur propre danger. Ces nobles efforts étaient inutiles : le génie du mal avait fermé toutes les oreilles ; il ne répondait aux accents de la vérité que par les imprécations de la rage. Tandis que vous tonniez sur les coupables, l'âme céleste de Louis, indifférente à ses dangers, s'attendrissait sur ceux de la France ; il priait pour elle, il la bénissait encore ; et les assassins de Louis ne l'en blasphémaient que davantage. Leur bassesse était impatiente de commettre un grand crime qui pût la rendre fameuse. Le couteau de Ravaillac entre les mains, ils se croyaient tous des Cromwell, et le vœu de leur démence était d'obtenir cette horrible immortalité. Eh quoi ! dans ce tribunal de sang, n'était-il pas des hommes accessibles à la honte et à la pitié ? Sans doute on en comptait plusieurs qui ne doivent pas être compris dans l'anathème général. Mais chaque instant redouble le danger ; les poignards menacent partout la faiblesse ; il faut être ou complice, ou victime. Le juste est condamné d'avance ; qu'on l'immole ou qu'on meure ! Un jour, et ce jour n'est pas loin, l'échafaud punira un moment d'irrésolution ou de repentir. Enfin, l'arrêt fatal est porté contre Louis. Ses vertueux défenseurs se voilent le visage, et se réfugient dans le désert : tout a pâli d'effroi, jusqu'à ses juges ; une consternation universelle s'est répandue de la capitale jusqu'aux provinces les plus reculées, et ce jour-là, dans la France entière, il n'y eut de calme et de serein que le front de l'auguste victime.

Plein de ce jour d'affreuse mémoire, et qui jette aujourd'hui sur vous un intérêt si touchant, je n'ai point rappelé, Monsieur, tant d'autres titres qui vous recommandaient, avant cette époque, à l'estime de vos concitoyens. J'aurais pu dire que deux barreaux célèbres vous comptaient depuis longtemps au nombre

de leurs premiers orateurs. J'aurais pu ajouter que dès votre jeunesse, un juste enthousiasme vous conduisit près du vieillard de Ferney, et que ce grand homme encourageait votre goût éclairé pour les lettres et pour la poésie. Mais l'éclat des lettres s'efface devant celui de la vertu. Votre plus bel éloge est dans ce testament simple et sublime où, déjà détaché de la terre, et presque dans les cieux, Louis vous a légué ses bénédictions et sa reconnaissance. Plus auguste en ce moment que sur le trône même, il vous communiqua, de son lit de mort, je ne sais quoi de sacré. Votre souvenir désormais s'associera dans les siècles les plus reculés à celui du meilleur et du plus infortuné des rois.

L'Académie française, en reprenant la forme et les statuts que lui donnèrent les rois, enfants d'Henri IV, s'est empressée d'accueillir le défenseur de la royauté. Votre place était marquée, Monsieur, dans ce sanctuaire des lettres où s'asseyait jadis cet illustre et vertueux Malesherbes dont votre présence me rappelle involontairement la mémoire. Ce jour annonce que les bonnes doctrines en tout genre vont se rétablir. les mouvements doux et réguliers d'une monarchie paternelle donneront au talent la sécurité dont il a besoin. L'orateur ne mettra plus de restriction secrète aux justes éloges qui s'élèveront librement vers un trône affermi par la justice et par la bonté. Puissent bientôt l'éloquence et la poésie se relever sous ce sceptre auguste, encore brillant des splendeurs du règne de Louis XIV, et déposer toutes leurs couronnes aux pieds d'un Roi qui juge leurs travaux avec tant de goût, et dont le suffrage donne la gloire.

(Il serait peut-être permis de citer en finissant, il est à propos, du moins, d'indiquer les hommages que reçut la mémoire de M. de Fontanes vers le temps de sa mort. Son Éloge funèbre fut prononcé : à la Chambre des Pairs par M. le marquis de Pastoret (séance du 30 mars 1821). Remplacé à l'Académie française par M. Villemain, que tant de convenances semblaient avoir désigné au choix, il fut loué, dans la séance du 28 juin 1821, par un éloquent et touchant discours, auquel répondit un ami également ému, M. Roger. À la première nouvelle de sa mort, M. de Châteaubriand avait adressé de Berlin (31 mars 1821) au Journal des Débat : une lettre toute pleine d'une surprise douloureuse).

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_%28M._de_Fontanes%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.